



HAL
open science

Habiter un village global. Migrations et expériences à Cadaqués (Catalogne, Espagne)

Josepha Milazzo

► **To cite this version:**

Josepha Milazzo. Habiter un village global. Migrations et expériences à Cadaqués (Catalogne, Espagne). Géographie. Aix-Marseille Université (AMU); Universitat Autònoma de Barcelona, 2018. Français. NNT: . tel-02127282

HAL Id: tel-02127282

<https://hal.science/tel-02127282v1>

Submitted on 13 May 2019

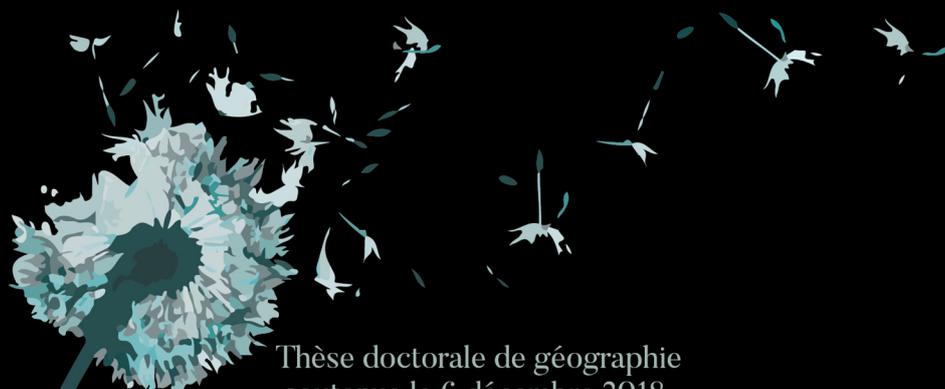
HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

J O S E P H A M I L A Z Z O

Habiter un Village global

Migrations et expériences à Cadaqués (Catalogne, Espagne)



Thèse doctorale de géographie
soutenue le 6 décembre 2018
à Aix-en-Provence (France)
devant le jury :

Virginie BABY—COLLIN -

Géographe, Professeure, Aix-Marseille Université, TELEMMe (Directrice)

Ricard MORÉN—ALEGRET -

Géographe, Professeur, Universitat Autònoma de Barcelona, Departament de Geografia (Directeur)

Geneviève CORTES -

Géographe, Professeure, Université Montpellier Paul Valéry, ART-Dev (Rapporteuse)

Juan David SEMPERE SOUVANAVONG -

Géographe, Professeur, Universidad de Alicante, Departamento de Geografía Humana (Rapporteur)

Mireia BAYLINA FERRÉ -

Géographe, Professeure, Universitat Autònoma de Barcelona, Departament de Geografia (Examinatrice)

William BERTHOMIÈRE -

Géographe, Directeur de recherches au CNRS, PASSAGES (Examineur)

Aix-Marseille Université

TELEMMe (UMR 7303) - ED 355

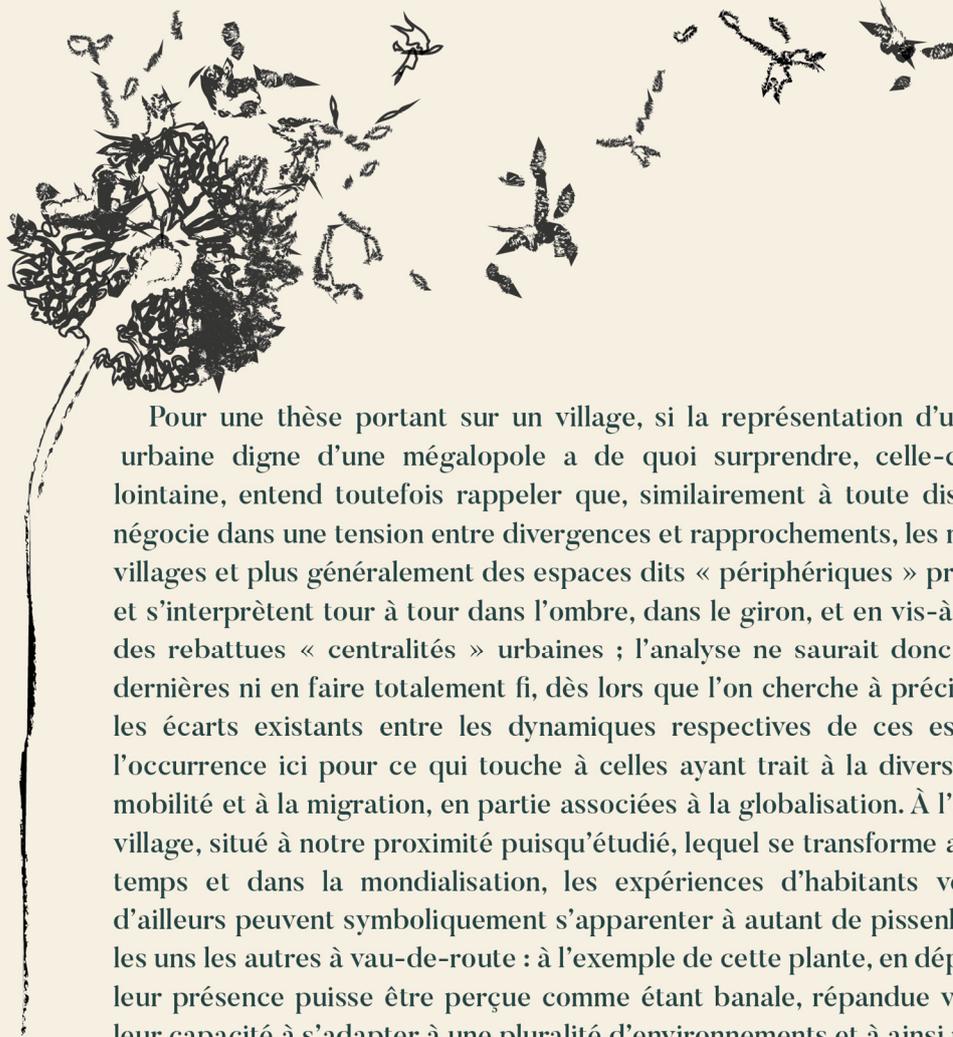
Universitat Autònoma de Barcelona

Departament de Geografia - Escola de Doctorat



Habiter un Village global

Migrations et expériences à Cadaqués (Catalogne, Espagne)



Pour une thèse portant sur un village, si la représentation d'une skyline urbaine digne d'une mégapole a de quoi surprendre, celle-ci, visible et lointaine, entend toutefois rappeler que, similairement à toute distance qui se négocie dans une tension entre divergences et rapprochements, les mutations des villages et plus généralement des espaces dits « périphériques » prennent forme et s'interprètent tour à tour dans l'ombre, dans le giron, et en vis-à-vis de celles des rebattues « centralités » urbaines ; l'analyse ne saurait donc occulter ces dernières ni en faire totalement fi, dès lors que l'on cherche à précisément saisir les écarts existants entre les dynamiques respectives de ces espaces, et en l'occurrence ici pour ce qui touche à celles ayant trait à la diversification, à la mobilité et à la migration, en partie associées à la globalisation. À l'orée donc du village, situé à notre proximité puisqu'étudié, lequel se transforme aussi au fil du temps et dans la mondialisation, les expériences d'habitants venus d'ici et d'ailleurs peuvent symboliquement s'apparenter à autant de pissenlits s'envolant les uns les autres à vau-de-route : à l'exemple de cette plante, en dépit du fait que leur présence puisse être perçue comme étant banale, répandue voire invasive, leur capacité à s'adapter à une pluralité d'environnements et à ainsi rebondir face aux défis de l'existence est – à l'instar de celle de n'importe quelle personne –, à sérieusement considérer.

Conception graphique des couvertures : J. Milazzo (2017-8).



Aix-Marseille Université
TELEMMe (UMR 7303)
ED 355

Universitat Autònoma de Barcelona
Departament de Geografia
(Programa de doctorat en Geografia)
Escola de Doctorat

Thèse de géographie

Habiter un village global

Migrations et expériences à Cadaqués (Catalogne, Espagne)

Pour l'obtention du grade universitaire de Docteur en Géographie, d'Aix-Marseille Université et de l'Universitat Autònoma de Barcelona, défendue le 6 décembre 2018 à Aix-en-Provence (France), par Josepha MILAZZO (doctorante), devant le jury :

Virginie BABY-COLLIN –

Géographe, Professeure, Aix-Marseille Université, TELEMMe (Directrice)

Ricard MORÉN-ALEGRET –

Géographe, Professeur, Universitat Autònoma de Barcelona, Departament de Geografia (Directeur)

Geneviève CORTES –

Géographe, Professeure, Université Montpellier Paul Valéry, ART-Dev (Rapporteuse)

Juan David SEMPERE SOUVANNAVONG –

Géographe, Professeur, Universidad de Alicante, Departamento de Geografía Humana (Rapporteur)

Mireia BAYLINA FERRÉ –

Géographe, Professeure, Universitat Autònoma de Barcelona, Departament de Geografia (Examinatrice)

William BERTHOMIÈRE –

Géographe, Directeur de recherches au CNRS, UMR Passages (Examineur)

Directrice de thèse

Virginie BABY-COLLIN
Géographe, Professeure
Aix-Marseille Université
TELEMMe

Directeur de thèse

Ricard MORÉN-ALEGRET
Géographe, Professeur
Universitat Autònoma de Barcelona
Departament de Geografia

Sommaire

Comment lire cette thèse ? - 7

Remerciements - 11

Introduction générale - 17

ACTE PREMIER - 43

**Une géographie psycho-sociale
pour une étude de cas étendue d'un village**

Propos de l'acte premier - 44

Chapitre 1. Une géographie psycho-sociale - 49

Chapitre 2. Un positionnement entremédiaire - 81

Chapitre 3. Un terrain en fils à retordre - 111

Conclusion de l'acte premier - 136

ACTE SECOND - 141

Habiter : de la présence et de l'action dans un hyper-lieu villageois

Habiter la globalité villageoise - 142

Chapitre 4. Tourisme et diversité immigrée à Cadaqués - 149

Chapitre 5. Des bio-géographies d'habitants... - 209

Chapitre 6. ...aux comportements spatio-émotionnels des acteurs - 249

Conclusion de l'acte second - 287

Ouvertures pour (ne pas) conclure - 291

Références bibliographiques - 313

Annexes - 341

Tables des figures et abréviations des sigles cités - 367

Table des matières - 373

« Un après-midi particulièrement chaud à la taverne, il lâcha une petite bombe en citant ce qu'il venait d'écrire dans son journal : 'Nous vivons tous dans le couloir de la mort, occupant les cellules de notre propre conception'. S'ensuivit une bruyante dispute entre les deux écrivains qui assumaient totalement la responsabilité de ce qu'ils étaient et les quatre autres qui accusaient tout un ensemble de circonstances extérieures à eux ».

Jim Harrison – écrivain (1937–2016)
Connu pour ses écrits dépeignant l'Amérique rurale.
In *Le Vieux Saltimbanque*, 2016, Flammarion, p.40.

※

« Le problème qu'il y a à grandir dans une petite ville, c'est que tout le monde croit savoir qui vous êtes ».

John Curran et Michael Winterbottom (réalisateur) – scénaristes
In *The Killer Inside Me* (2010) – script du film, traduction libre de l'auteur.
D'après le roman éponyme [1952] de *country noir* de Jim Thompson.

※

« chaque fois, l'écriture permet la pérennisation des singularités, rend quasi éternels des instants destinés à périr, même s'ils ne possèdent guère de mérites, n'ont rien qui les distingue,
l'écriture fonctionne obstinément, indifféremment, en tant que piège à moments, comme en peinture un siccatif,
elle sèche la substance d'un instant,
pourtant on ne peut dire qu'elle viendrait scotcher le temps,
ce n'est pas le temps qui se trouve immobilisé,
il continue, se poursuit, son flux ne s'arrête jamais,
par l'écriture, une bribe d'acte, un éclat de la vie,
rien que des singularités,
rien de général ne peut s'écrire,
rien de général d'ailleurs ne survit,
il n'y a que les singularités qui ne meurent pas,
voilà ce que je veux : graver de l'instant, des grains de sens,
tenter de transmettre une poignée de poussières, temporairement figées, que remettra en mouvement à sa manière chaque œil qui peut-être se posera sur elles, bien plus tard, bien après, sans que j'en sache rien »

Roger-Pol Droit – philosophe
In *Si je n'avais plus qu'une heure à vivre*, 2013, Odile Jacob, p.40-1.

Comment lire cette thèse ?

Informations générales sur le format d'écriture, à l'attention du lecteur

La mise en forme générale, bibliographique et celle des citations suivent le *Chicago Style* adapté au français, autrement dit le style Turabian 8^e édition, auteur–date.

Les termes ou expressions entre guillemets « » sont des citations d'auteurs, suivies de leur référence (AUTEUR année de publication, page éventuellement) ; dans le cas de versions électroniques d'ouvrages consultées, la correspondance des pages n'étant parfois pas assurée entre la version électronique et la version papier, j'indique alors le numéro de chapitre de l'ouvrage au sein duquel se situe la citation (AUTEUR année de publication, Ch. ...). Pour les articles en ligne ne spécifiant pas de numéro de page, j'indique le numéro du paragraphe duquel est extraite la citation (AUTEUR année de publication, §...). Ces principes généraux concernent également les citations issues des littératures romanesque (*) et graphique citées (**). Pour la littérature scénaristique (scripts de film), les détails sont référencés tels que (REALISATEUR année de sortie du film***). Les citations ne spécifiant ni page, ni chapitre, ni paragraphe indiqué, proviennent d'interventions orales (*podcasts* en ligne).

Les termes ou expressions mis en italique sont soit empruntés à d'autres langues, soit lorsque l'auteure souhaite appuyer le sens d'un terme et ainsi le notifier au lecteur. Les termes apparaissant entre crochets [], dans le corps d'une citation d'auteur ou d'un extrait d'entretien, sont des termes ajoutés par l'auteure dans le but de changer la structure grammaticale de la phrase quand le besoin s'en fait sentir, tout en préservant la signification des idées originellement développées. Les citations issues d'ouvrages étrangers ainsi que les extraits d'entretiens réalisés dans une langue autre que le français, ont été traduits en français par l'auteure. La mention abrégée tl. (traduction libre de l'auteure) suit alors la citation. Pour ne pas surcharger la bibliographie citée, les citations provenant d'entrées de dictionnaires sont référencées sous les seuls noms des coordinateurs ou des éditeurs de l'ouvrage global concerné. Par ailleurs, afin

d'alléger le texte, deux latino-anglicismes sont utilisés pour les abréviations de « c'est-à-dire » (: *i.e.*) et de « par exemple » (: *e.g.*). Des appels à d'autres parties du manuscrit peuvent parfois être faits dans le corps du texte afin de les mettre en dialogue ou venir préciser des points abordés ailleurs : par exemple (voir chap.1) ce qui équivaut à « voir chapitre 1 ». Dans le corps du texte, les abréviations « pl. carto » et « pl. photo » signifient « planche cartographique » et « planche photographique ». Cette thèse a été rédigée avec le concours constant des dictionnaires en ligne du Centre National de Ressources Textuelles et Linguistiques français (CNRTL).

Les entretiens réalisés ont été anonymisés et le nom des personnes interviewées changé, à l'exception des personnes citées en leur qualité de représentants officiels. Pour les entretiens et les expériences cités, la désignation des personnes enquêtées correspond à : (Prénom / informel lorsqu'il s'agit d'observation et / ou de discussion informelle, sexe (Femme / Homme), pays de naissance, âge de la personne au moment de l'entretien, lieu de l'entretien, année de l'entretien). Le parti pris méthodologique dans cette thèse implique le choix de ne pas préciser ici la nationalité des personnes. Les réalisations (carto)graphiques, les clichés photographiques et la mise en valeur du manuscrit sont de l'auteure, sauf mention contraire. Les réalisations (carto)graphiques ont été réalisées avec les logiciels MapInfo Professional V.12.0 et Adobe Illustrator CS6 : les cartes utilisent comme projection la Transverse Universelle de Mercator (UTM - WGS84) ; les fonds de carte vectoriels et les rasters importés bruts, ainsi que les graphiques et les schémas, ont été (re)travaillés par l'auteure (sélection et mise en forme finale des données) sous Adobe Illustrator. Les polices utilisées dans le corps du manuscrit sont du Bernard MT Condensed, du Butler, du Cardo, du Garamond, de l'Hoefler Text, et de l'Onyx.

Des « encarts-paysages » initient chaque chapitre ; ils en constituent une introduction-entrée en la matière illustrée pour chacun. Les expériences (en situation migratoire) d'habitants étant la pierre angulaire de ce travail, une place primordiale dans la présentation du matériau-support à l'analyse leur est conséquemment accordée au sein de ce manuscrit. Afin d'alléger les formulations, j'utilise en outre deux néologismes adjectivaux et leurs dérivés, bâtis sur le terme « migration » : (ante- / post-) *immigratoire*, *émigratoire*.

Si l'on se met à plusieurs à observer un élément de la réalité – comme par exemple la forme d'une plante –, on pourra sans aucun doute s'accorder sur

certaines points factuels, si tant est que l'on se comprenne et que l'on ait des mots significativement semblables pour la décrire ; c'est à partir de ces concordances résistant à la pluralité des avis, que l'on pourra alors « objectivement » statuer sur sa forme. Mais lorsqu'il s'agit d'expliquer ou de faire comprendre les tenants et les aboutissants d'une réalité, cette interprétation *per se* relève grandement de l'individuation : on ne peut être que conscient du fait qu'à chaque personne correspond une manière de saisir ce qui nous environne, autorisant ainsi une multitude d'interprétations envisageables. C'est pourquoi je demande au lecteur l'indulgence nécessaire à la réception de mon interprétation de la réalité étudiée ; pour des raisons inhérentes à la rhétorique et à la logique requises pour l'argumentation suivie, elle pourra peut-être par certains égards apparaître comme étant posée telle une vérité unique, ou seule digne d'intérêt, mais loin s'en faut : il ne s'agit que d'une *lecture* d'une portion du monde, proposée parmi d'innombrables possibles, et avec lesquelles il ne serait d'ailleurs pas vain d'entrouvrir et de questionner des écarts de sens donné féconds.

Remerciements

Cette thèse est l'aboutissement de huit années doctorales¹. S'il convient de donner au temps, le temps de faire son œuvre – tel qu'aimait à le rappeler Miguel de Cervantès (romancier espagnol, 1547–1616) –, c'est la quête de sens et avec elle celle de soi, qui expliquent au fil de mes expériences, cette entreprise de longue haleine. Je tiens en tout premier lieu à remercier mes Directeurs de recherche, Virginie Baby-Collin et Ricard Morén-Alegret, pour leur disponibilité, leur confiance, leur patience et leur détermination certaines à voir ce travail d'équipe se concrétiser. Vos approches complémentaires et attentives m'ont permis de prendre la juste mesure et la nécessité d'un regard transversal et *entremédiaire* pour interroger par-delà de simples spectres – rural / urbain, local / global –, des espaces tels que Cadaqués, lesquels sont tant porteurs de singularité ainsi que d'universalité.

Une cotutelle internationale de thèse, ce sont des institutions de rattachement, et des services de travail, dont ceux œuvrant au bon déroulement de démarches administratives parfois lourdes. Je remercie les Écoles Doctorales 355 d'Aix-Marseille Université (France) et de l'Université Autonome de Barcelone (Espagne) ainsi que son département de géographie, pour leur confiance accordée durant ces années. Merci, entre autres personnes, à Brigitte Jamgotchian et aux personnes ayant pris sa suite, ainsi qu'à Eva Humet des services des cotutelles, pour leur suivi minutieux de cette cotutelle menée de part et d'autre des Pyrénées.

Ma thèse a bénéficié de soutiens financiers et scientifiques qui ont accompagné mes réflexions et évolutions : merci au programme de recherche transversal MIMED, au Laboratoire TELEMMe et à Aix-Marseille Université

¹ Cette thèse a été réalisée sans bourse, à temps partiel, et conjointement à d'autres imprévus et aléas relatifs au quotidien, et aux tâches académiques (notamment un poste de recherche à temps partiel à l'Université Autonome de Barcelone durant l'année universitaire 2011-2, un poste d'enseignement à temps complet à l'Université de Corse durant l'année universitaire 2013-4, et la participation en 2012 au *Dissertation Proposal Development Fellowship Program* 'New Approaches to Transnationalism and Migratory Circulation' du Social Science Research Council, cofinancé par la Andrew W. Mellon Foundation).

dans le cadre de l'Aide à la Mobilité Internationale, ainsi qu'à l'Université Autonome de Barcelone, et à l'Institut des Amériques (IDA).

Dans le cadre du programme ECOS-Sud tripartite Argentine-Uruguay-France de l'Université Paris XIII – « Informalisation, précarisation, le travail dans le cadre de la mondialisation » (2009–11) –, j'ai pu mener de février à mai 2011 un premier terrain de recherche en Amérique du Sud, sur la migration bolivienne. J'ai été chaleureusement accueillie à Cochabamba en Bolivie, par le Centre de Planification et de Gestion de l'Université Mayor de San Simón – lequel avait initié en 2009 le projet « Processus migratoires nationaux et internationaux dans la ville de Cochabamba ». Puis ce fut par la suite à Buenos Aires en Argentine, par l'Institut Multidisciplinaire d'Histoire et des Sciences Humaines du Conseil National d'Investigations Scientifiques et Techniques : je remercie à ces titres Carmen Ledo, Mariana Busso et Susana Sassone, pour leurs conseils ainsi que leur encadrement sur place, en Bolivie puis en Argentine. Merci également à Lourdes Maldonado, à cette époque coordinatrice régionale de la fondation AMIBE-CODEM à Cochabamba, pour m'avoir par ailleurs fait découvrir cette ville bolivienne.

De janvier à mai 2012, j'ai eu la chance d'occuper un poste de recherche à temps partiel à l'Université Autonome de Barcelone, dans le cadre du projet « L'intégration des immigrants et le rôle des différentes organisations à rendre les petites villes et les zones rurales plus durables » (2010-3), financé par le Ministère Espagnol des Sciences et de l'Innovation, et coordonné par Ricard Morén-Alegret qu'à cette occasion je remercie de nouveau. En parallèle de mes recherches, j'ai ainsi participé à la conduite d'entretiens dans de petites localités du Languedoc-Roussillon (France). Ce fut également pour moi l'occasion de prendre parallèlement part à un premier travail d'équipe sous la supervision de Ricard Morén-Alegret, avec des collègues doctorants locaux – catalans d'un temps, pour certains : Sandra Fatoric, Albert Mas Palacios et Dawid Wladyka – dans le cadre du volet barcelonais d'un projet transnational européen « Concordia Discors : intégration et conflit dans les quartiers européens » (2011-2), conduit par le Forum de la Recherche Internationale et Européenne sur l'Immigration (Italie), et soutenu par la Commission Européenne.

2012 c'est aussi l'année où j'ai eu la chance de voir ma candidature conjointement sélectionnée par le Conseil de la Recherche en Sciences Sociales

(SSRC / États-Unis d'Amérique) et par le Laboratoire MIGRINTER de l'Université de Poitiers, pour la compétition *Dissertation Proposal Development Fellowship*, en vue de participer au programme « Nouvelles approches du transnationalisme et de la circulation migratoire ». Financée par la Fondation Andrew W. Mellon pour effectuer un terrain de recherche doctorale, et réunissant à Poitiers puis à Philadelphie (États-Unis) douze doctorants travaillant sur la migration – dont six francophones établis dans une institution française et six anglophones aux États-Unis –, cette première rencontre fut suivie d'événements scientifiques internationaux sur la migration ; notamment les ateliers de travail des « Anciens étudiants internationaux dans les études migratoires » cofinancés par le SSRC et accueillis en mai 2014 à Boston (États-Unis) par le programme « Initiative des Études Transnationales » au sein du Centre Weatherhead pour les Affaires Internationales de l'Université d'Harvard. La confrontation des approches, des disciplines, des sujets étudiés et des personnalités, ont constitué des sources d'enrichissement, d'apprentissage et d'évolution personnels indubitables. J'adresse ainsi mes remerciements au SSRC et au Laboratoire MIGRINTER pour m'avoir donné la possibilité de participer à ces activités riches d'enseignements. Ma gratitude va particulièrement à Thomas Lacroix, à Peggy Levitt, et à Naïk Miret : votre implication et vos critiques constructives furent des apports déterminants dans le cheminement de ma pensée. À cette occasion je remercie également ici Béatrice Mésini (Aix-Marseille Université), pour ses remarques et conseils détaillés au fil de l'évolution du manuscrit de cette thèse.

Durant l'année 2013-4, un poste d'enseignement à temps complet à l'Università di Corsica (Corte, France) en tant qu'ATER au sein du département de droit, sciences sociales, économiques et gestion, m'a fait découvrir l'expérience de l'enseignement auprès d'étudiants de Licence 3, Master 1 et 2 de la filière professionnelle « Géographie du tourisme ». J'espère avoir pu susciter chez plusieurs un goût et un intérêt pour la recherche, lorsque la création éventuelle d'une filière scientifique était alors précisément envisagée, parallèlement à la professionnelle. Je remercie à cette occasion Caroline Tafani dont les conseils à distance m'ont guidée dans l'édification de passerelles entre réflexions théoriques, mises en pratique, et concrétisations professionnelles des étudiants dans le secteur de l'emploi touristique...

... – un exercice qui est sans conteste délicat, et dont l'ultime but visé est le décloisonnement de la recherche. Un objectif auquel nous œuvrons, depuis

juin 2014, au sein du Réseau Migrations (<http://reseaumig.hypotheses.org/>) – un réseau international, multi et transdisciplinaire, fort pour l’heure de plus de trois cents membres intéressés par la migration, comptant jeunes chercheurs et confirmés, personnes de la société civile et associatifs. Les deux années menées au pôle événementiel, ainsi que celles passées à la coordination du Réseau – depuis septembre 2016 jusqu’à ce jour avec Jordan Pinel et Ewa Tartakowski –, ont été riches d’apprentissage en matière de responsabilités, de travail d’équipe, et d’échanges. J’ai ce faisant une pensée plus particulière pour Armand Aupiais-L’homme, Lucie Bacon, Martine Brouillette, Fanny Christou, Amanda Carolina Da Silva, Amandine Desille, Hicham Djamid, Mike Gadras, Cécile Giraud, David Lagarde, Julie Lemoux, Colette Le Petit Corps, Sarah Przybyl, Benjamin Naintré, Kelly Poulet, Nina Sahraoui et Laure Sizaire.

Une ouverture et une diffusion de la recherche, que j’ai la chance de sonder un peu plus encore : ceci en ayant rejoint en 2016 l’équipe web des coéditeurs de la plateforme engagée *Migration Systems* (<https://www.facebook.com/migrationsystems/>), laquelle œuvre à faire comprendre au plus grand nombre les enjeux liés à la migration, avec le souhait de faire évoluer les pensées. Ma reconnaissance va au fondateur Robert Westermann et au journaliste-éditeur en chef Yermi Brenner, pour leur accueil chaleureux au sein de ce petit groupe berlinois en expansion, international et *transprofessionnel* – plein d’enthousiasme à l’idée de participer à inscrire pleinement la réflexion migratoire dans le débat public, au-delà des seuls cercles académiques.

Ce manuscrit n’aurait par ailleurs pas vu le jour sans la contribution des *habitants* de Cadaqués ; sa Mairie, qui m’a donné accès aux archives locales papier – notamment Lluisa, dont l’aide dans leur décryptage fut précieuse. Ce fut aussi Norma et Sandro, qui m’ont généreusement accueillie au sein de leur foyer, et introduite auprès de leurs proches et connaissances, auxquels j’adresse toute ma gratitude. Merci à tous ceux que j’ai pu rencontrer, pour avoir partagé un peu de leur temps et de leur histoire, et démontré que par-delà les multiples *mondes* qui co-existent à Cadaqués, vos expériences sont autant singulières que diversifiées, ordinaires et communes ; ainsi que l’écrivait Jules Renard (auteur français, 1864-1910), « dans ce coin du monde qu’est un village, il y a [bel et bien] à peu près toute l’humanité ».

Une pensée pour ma tribu féline, dont les présences indéfectibles ont rendu moins solitaires les moments dédiés aux réflexions et rédactions : Clochard, Joyce, Liam, Mac Fly, Thelma, Velvet, et le petit dernier Ólafur. Pour finir et non des moindres, cette thèse n'aurait factuellement pu être réalisée sans le soutien inconditionnel de Xavier, qui accompagne ma vie depuis maintenant treize ans. Je lui dédie ce premier travail scientifique conséquent qui je l'espère sera suivi par bien d'autres.



Porticcio, Août 2018.

Introduction générale



Encart-paysage 1 : Scène de vie quotidienne sur la place principale. (Cadaqués, 09/2015)

« Une image vaut mille mots » disait le philosophe Confucius. C'est ainsi que j'ouvrirai le propos de cette thèse par une image. Situé au centre du cliché, un homme s'en va pêcher avec supposément son fils. Leur seule présence questionne un phénomène bien moins anecdotique qu'il n'y paraît et plus vaste : comment les mobilités et les migrations internationales participent aux changements socio-économiques que connaissent dans la mondialisation des espaces villageois comme celui de Cadaqués ; car cette commune côtière de 2 794 habitants (INE 2017) désormais essentiellement touristique, était autrefois un lieu foncièrement d'émigration. Jusqu'à une époque encore récente, l'économie reposait alors principalement sur les activités de pêcheurs-paysans et de navigateurs. Lorsque le secteur touristique vint bientôt reconfigurer dès les années 1950, entre autres régions espagnoles, la côte catalane méditerranéenne de la *Costa Brava*, la mise en valeur de cet espace communal s'orienta ainsi progressivement et spécifiquement vers un tourisme aux expectatives définitivement balnéaires, environnementales et culturelles, à l'image de ces deux touristes, présents au premier plan à droite de l'image : ils observent les clichés qu'ils viennent de prendre d'une statue située hors champ, érigée à la mémoire de Salvador Dalí – peintre espagnol catalan de renommée mondiale.

Ce dernier, localement installé dans le village dès les années 1930, a grandement contribué à l'attractivité du lieu au point d'en devenir l'égérie, Cadaqués demeurant ainsi jusqu'à aujourd'hui un lieu de rendez-vous pour artistes internationaux en tout genre. Entre tourisme artistique mais également de masse, durant la période estivale le village voit donc la venue d'importants flux de visiteurs, ce qui nécessite le recrutement de nombre d'employés pour travailler dans cette activité saisonnière. Parmi eux l'on trouve, outre la population native et celle établie de longue date, des personnes ayant migré inter/nationalement ; plus particulièrement, avec la latino-américanisation récente du paysage migratoire espagnol, c'est en l'occurrence plus de 600 ressortissants de nationalité bolivienne qui sont ainsi venus habiter et travailler dans le village depuis le début des années 2000 – constituant de ce fait la première nationalité étrangère embauchée à Cadaqués –, et parmi lesquels l'on compte donc cet homme et son fils. En outre et qui plus est, étant donné la vingtaine de nationalités résidentes, la commune est susceptible de présenter des modalités éclectiques de ce *qu'est* habiter un village caractérisé par une connectivité spatiale à d'autres lieux, et une diversité sociale locale toutes deux a-typiquement fortes.

※

L'histoire d'Hernando

Expérience 1 : Chaque personne est un monde (*Hernando, H, 35, Bolivie, Cadaqués, 2012*)

« - En arrivant ici, la vie est différente. Je pense que je vais travailler à Cadaqués dans un atelier de confection, et je me rends compte qu'il n'y a que des bars et des restaurants. Parce qu'à mon arrivée à Cochabamba [ville majeure bolivienne], mon père avait ouvert ce genre d'atelier. Tu as une idée dans la tête, et tu penses qu'ailleurs c'est la même chose, et tu arrives ici et c'est un autre monde, un autre style de vie, un autre système, auquel il coûte de s'adapter. [...] Selon l'endroit, tu sais plus ou moins te débrouiller. Il y a de nombreux facteurs qui impliquent la personne que nous sommes encore, et celle que nous étions lorsque nous avons émigré. Couramment, les personnes en provenance de la campagne viennent ici pour faire de l'argent, et passé un certain laps de temps fixé, s'en retournent rapidement. À la différence, nous [de la ville] qui 'connaissons les choses du monde', qui nous adaptons, nous avons une autre optique, voyons la vie d'une autre manière. La terre est une et seule, et tout de la terre nous plaît. [...] Chaque réalité de chaque émigrant est comme un seul aspect, mais différent, en

ce qui concerne ce qui a trait à chaque personne. [...] La vie nous prépare différents chemins et chacun choisit le chemin qui l'intéresse le plus. Mais tout change. [...] Parfois, parce que l'on croit à certaines choses, l'on se crée soi-même des murs. [...] Chaque personne est un monde ».

Hernando, âgé de 35 ans au moment de l'entretien, originaire de Potosí en Bolivie, est marié et père d'une enfant de 11 ans. Il travaille à Cadaqués² depuis onze ans, où il est arrivé directement depuis Cochabamba en 2001, par le biais d'un contact déjà présent sur place, à l'instar de nombre de ses concitoyens et d'autres personnes, et en l'occurrence dans son cas, sur les conseils de sa belle-sœur. Hernando a quitté la Bolivie à 24 ans, afin de pouvoir en même temps que de subvenir aux besoins de sa famille – sa femme venant tout juste de tomber enceinte –, terminer ses études d'architecture à l'université, qu'il avait ainsi mises en *stand-by* : un projet initial reposant donc sur l'objectif d'acquérir rapidement le capital nécessaire en Espagne, pour s'en retourner au plus vite en Bolivie. Toutefois, le temps difficile des premiers instants d'adaptation est rapidement derrière lui : ceci dès lors qu'il obtient un travail régulier – dans un hôtel depuis maintenant neuf ans comme room service, ainsi que dans un bar, comme serveur depuis trois saisons –, et qu'au bout d'un an le rejoignent sa femme et sa fille ; ils vivent alors ensemble en famille à Cadaqués dans un appartement loué. Cette « stabilité économique et émotionnelle » acquise – primordiale aux yeux d'Hernando, et pour laquelle il s'estime faire partie des « migrants privilégiés » voire des « cas rares » – redéfinit ainsi l'horizon des possibles et les attentes de la famille au fil des ans, allongeant de fait leur présence à Cadaqués ; il s'agit désormais, qu'une fois atteint l'âge de ses 50 ans, sa vie soit « solutionnée ». Ceci implique de construire sous deux à trois ans une maison en Bolivie, sur un terrain qu'ils ont déjà acheté ; ainsi que d'acquérir un petit commerce là-bas ; mais également de finir de payer d'ici à vingt ans, un appartement acheté sur hypothèque il y en a cinq, situé à Rosas (*Roses* en catalan)³ – lequel constituerait pour lui une résidence secondaire en Espagne, un point de chute en cas de mobilité, mais aussi la possibilité d'une rente. Il espère donc obtenir enfin et sous peu la nationalité espagnole dont il a fait la demande, et qu'il n'a pas encore obtenue : d'une part en vue de pouvoir circuler et franchir les frontières en toute sérénité et légalité – divisant son temps entre la Bolivie, l'Espagne et pourquoi pas d'autres lieux ; et d'autre part afin de mettre à la portée de sa fille les moyens financiers et résidentiels nécessaires pour faire ses études en Espagne. De ce fait, qu'elle soit – elle, « son investissement principal » –, « mieux établie qu'il ne l'a lui-même jamais été, pour cause d'avoir émigré ».

² La forme adjectivale de Cadaqués est cadaquesenc au masculin et cadaquesenca au féminin.

³ Petite ville balnéaire de 19 216 habitants en 2017 (*Estadística del Padrón Continuo a 1 de enero de 2017*), située à 42 minutes en voiture de Cadaqués selon *Google Maps*.

Il s'estime ceci dit chanceux, de ne pas avoir connu de « mauvaises expériences » depuis sa venue en Espagne, et de trouver la vie à Cadaqués où il est présentement, agréable : « contrairement à la ville, où tu n'es personne, ici les gens te connaissent, te facilitent toujours un accès au travail relativement garanti, qu'il soit légal ou au noir » – quand bien même l'une et l'autre des configurations ont à l'évidence des implications éthiques bien distinctes pour les conditions mêmes d'un « travail digne » (BOE 2018)⁴. Toutefois, il commence il y a trois ans de cela, à développer de l'anxiété, sans réellement en comprendre les origines, lui rendant à l'occasion la respiration et la communication même pénibles. Il prend alors conscience que bien des choses – qui de prime abord peuvent apparaître secondaires pour des personnes devenues obsédées par l'épargne (comme s'adapter au climat, à la nourriture, à la culture) –, se révèlent finalement essentielles en matière de bien-être : il est plus que nécessaire de trouver un équilibre, lequel ne peut se limiter ni se satisfaire du seul travail. Par suite, les migrants ne devraient pas à son avis, se contenter de s'installer en Espagne indéfiniment, et plutôt penser tel qu'il l'envisage, à aussi s'investir politiquement et socialement dans leur pays de provenance ; que l'expérience de la migration soit davantage mise au profit d'une amélioration de la situation en Bolivie.

Hernando a ainsi une conscience aiguë des obligations et des droits propres aux Boliviens en Espagne, et plus généralement aux migrants qui viennent de manière similaire travailler et résider en Union Européenne. Il juge anormal, qu'à travail, cotisation et investissement locaux égaux, les migrants fassent partie quoi qu'il en soit des personnes les plus vulnérables – se voyant embauchés dans les emplois les moins qualifiés malgré leur niveau originel de professionnalisation ; n'ayant éventuellement pas les mêmes conditions respectueuses d'accès aux soins, sous couvert de l'argument fallacieux de vouloir être soignés pour des maladies attrapées dans un autre pays ; et craignant même de pouvoir s'exprimer vis-à-vis de la défense de leurs droits les plus élémentaires, quitte à se taire tout simplement pour éviter l'éventualité d'un problème. Il ne faut pas s'étonner alors selon lui, de voir beaucoup de personnes s'en aller, si dès lors qu'elles arrivent dans un lieu on fait en sorte qu'elles s'y sentent mal, en leur accordant un traitement différencié, non mérité, et qui les cantonne au premier regard au profil prédéfini du « sud-américain », en raison de leur couleur de peau. Pour sa part, Hernando ne veut « ni plus, ni moins. Mais la même chose que tout un chacun, en tout aspect, et en toute légalité ».

L'histoire d'Hernando, à l'instar d'autres personnes prenant le chemin de la migration internationale, s'inscrit à la fois dans une dynamique large de mondialisation migratoire (SIMON 2008) et dans une latino-américanisation de

⁴ Ce que s'emploie actuellement à formaliser le gouvernement socialiste espagnol dans le cadre d'un *Plan Directeur pour un Travail Digne* (2018-2020).

l'Espagne amorcée depuis les années 2000 (SIMON, MIRET, CORTES 2015) ; toutes deux sont indissociables et révélatrices de processus de globalisation économique plus vastes, auxquels sont notamment sujets les espaces (semi)ruraux et non-métropolitains, quand bien même ils puissent être taxés de périphériques et d'isolés, à l'image de Cadaqués, qu'habite Hernando, comme bien d'autres migrants, plutôt que de s'installer dans les capitales espagnoles. À la différence de la représentation dont il pourrait pâtir en tant que village, Cadaqués présente de fait une diversité sociale et immigrée, et une co-présence étrangère fortes, de même que des dynamiques mobilitaires *a priori* donc peu courantes, questionnant ainsi l'habiter même (avec autrui) et les relations à l'espace, à l'autre et à soi, qui peuvent y prendre place, *a fortiori* dans un contexte européen récemment marqué par un rapport à la figure du migrant problématique, et une montée du racisme sur le retour.

Problématique et hypothèses de recherche

Le problème géographique proposé est le suivant :

Comment interroger et penser, par-delà la seule nationale-légale citoyenneté, et donc selon d'autres formes possibles d'investissement et de participation au lieu de vie, l'habiter de *n'importe quelle* personne ? Que nous en donne alors à voir le cas de Cadaqués, où le mouvement humain et la diversité (immigrée) constituent précisément et *a fortiori* pour de tels espaces non-métropolitains, (semi-)ruraux, et / ou villageois, des enjeux de taille dans l'évolution de la localité ?

Pour comprendre le pourquoi de cette problématique, et comment j'en suis arrivée à me poser ainsi cette question, il est nécessaire de revenir sur le déroulement de ma pensée. Cette étude prend donc pour point de départ la personne dans sa complexité, plutôt que de la limiter aux simples prisme et facette du migrant qu'elle a pu être ou peut être à un moment donné de sa vie. Je m'inscris ce faisant dans la veine de travaux qui cherchent en géographie à replacer au cœur des enjeux sociaux l'individu conçu dans sa pluralité, et à le considérer comme un acteur à part entière d'un espace qu'il (co)produit (LEFEBVRE 2000b [1974]). De manière surplombante, ce que cette approche vise à interroger dans l'absolu (il ne s'agit pas là de l'objectif même de cette thèse qui souhaite seulement apporter des éléments à ce débat), ce sont les dérives et les affres du contenu de la citoyenneté – contenu qui, bien qu'encore hégémoniquement national pour l'heure, est questionné par les changements

que semblent lui suggérer les migrations inter/nationales d'étrangers, et plus généralement le mouvement humain à l'aube du XXI^e siècle. En effet, idéologiquement comme dans la pratique, la nationalité d'une personne demeure encore couramment le principal dépositaire et bénéficiaire de la présence, de l'action et de l'appartenance (spatiales) pensées comme *légitimes* par un État, par ses frontières, voire par ses citoyens : la nationalité *a force de loi*.

La présence, l'action et l'appartenance des non-nationaux s'en trouvent de ce fait rendues sujettes à être suspectes ; au-delà des droits et des devoirs que les personnes étrangères peuvent progressivement acquérir dans un État qui n'est originellement pas le leur, elles peuvent aussi s'y voir diminuées au rang de quantités négligeables, pour n'être considérées dans ce contexte, que seulement « utiles » (à un marché du travail délaissé par les locaux *e.g.*) et / ou « intéressées » (par des avantages socio-économiques *e.g.*), voire « dangereuses » car *différentes* des nationaux et synonymes d'un éventuel changement culturel ou social aux retombées incertaines, face à une *invariance* et à une stabilité des peuples qui lui sont d'ordinaire plutôt largement préférées. Pourtant, leurs pratiques spatiales, leurs expériences, ou encore leur socia(bi)lisation, leur participation à la vie locale, leurs rêves et leurs espoirs, ne devraient-ils pas être estimés à l'égal de ceux des nationaux d'un État ? – comme des composantes indéniables d'un quotidien, ici villageois, en constante évolution, au sein duquel elles ancrent leur présence, vivent, et qu'elles concourent ainsi à faire vivre en retour ?

Loin de moi la prétention, dans cette thèse, de donner une solution à l'une des plus vieilles problématiques du monde, en proposant un dispositif concret à mettre en œuvre pour une (nouvelle) forme de citoyenneté qui soit au choix – ou plus égalitaire que sa base nationale ne le permet pour l'heure, ou purgée des dérives d'une forme extrême de nationalisme qu'on peut lui faire revêtir. En ces temps de discussions litigieuses sur les migrants, un retour à l'essentiel, au fondamental, me semble toutefois déjà lucide et utile : ce que j'entends par-là, c'est de mener une compréhension de l'humain ramené à son plus simple appareil, qui se situe loin de la rhétorique et des représentations d'une part, et loin d'un exercice de jugement ou de sens moral d'autre part. Dépasser l'image, diabolisée ou misérabiliste, du migrant, c'est entamer la déconstruction d'un registre idéologique nationaliste sous-jacent, qui limite et impose à la réflexion sur la citoyenneté, un débat qui ne devrait pas avoir lieu d'être, sur l'(in)égalité (légitimée) entre des hommes. Pour ainsi se départir de ce cadre de pensée d'une (nationale-)citoyenneté catégorisante lorsque l'on

observe un local quotidien, il faut alors à mon sens placer au même rang chaque individu et l'importance à accorder à ses actions et à ses expériences, qui toutes contribuent bel et bien à le faire évoluer. Autrement dit, c'est s'intéresser aux actes des personnes, mais aussi aux intentions, aux sentiments et aux émotions qui les animent. Car si l'adage populaire veut que ce soit l'intention qui compte (et non les actes), toutefois des dispositions d'esprit concrétisées en acte peuvent mener à bien des effets non escomptés. En outre, à un même acte observé peuvent correspondre des motivations et des logiques fort différentes. Par conséquent, si le jugement n'est pas dans cette thèse le propos premier sinon bien une meilleure connaissance et compréhension possibles qu'il soit de l'humain, s'intéresser à la part psychologique de l'action est quand même un prérequis indispensable pour une considération des hommes placés d'égal à égal : interroger le psychisme (intentions-sentiments-émotions) permet de sonder un état de conscience, un conçu mental qui peut s'exprimer dans l'agir humain ; procéder à ce décryptage de l'action, c'est chercher alors à expliquer quel est le rapport à soi et aux autres, selon la vérité existentielle qu'une personne donne à voir (*i.e.* la philosophie de vie singulière que chacun s'est construit), et le rôle que peut y jouer l'espace.

Pour analyser la participation de diverses personnes à l'évolution d'un espace, je m'appuie donc sur une perspective qui, en plus d'être foncièrement spatiale, se veut débarrassée de tout *a priori* aux dérives potentiellement identitaristes (*i.e.* qui idéologiquement revendiquent une identité synonyme de permanence d'un peuple sur le long terme – BERNABE 2016). Précisément, cette démarche accorde un bien-fondé transcendantal à l'action humaine *per se* : en s'exprimant par et dans l'espace, l'action met en inter-action *des* êtres humains, et conditionne ainsi leur rassemblement pluriel défini comme l'essence même de la politique – rappelant au passage, que cette dernière est ainsi l'affaire de tous et non celle exclusive des gouvernants ou de l'État :

« Si tous les aspects de la condition humaine ont de quelque façon rapport à la politique, cette pluralité est spécifiquement *la* condition [...] de toute vie politique. [...] La pluralité est la condition de l'action humaine, parce que nous sommes tous pareils, c'est-à-dire humains, sans que jamais personne soit identique à aucun autre homme ayant vécu, vivant ou encore à naître » (ARENDDT 2004 [1961], 41-3).

Il s'agit là de la conception sociale et interactionnelle de la politique qu'a développé la philosophe et politologue Hannah Arendt : la politique se définit

alors comme « [...] le simple fait que des hommes agissent [...] elle] prend naissance dans l'espace intermédiaire et se constitue comme relation [...] elle est] l'espace-qui-est-entre les hommes »⁵ (ARENDDT 1989 [1972], 214 ; 2014 [1953-59], 170). L'espace doit conséquemment être appréhendé comme étant l'une des matérialités conditionnelles de l'action et de la puissance humaines, en ce que le rassemblement des hommes peut leur garantir des possibilités d'action (ARENDDT 2004 [1961]). La production de l'espace est donc plurielle. Ainsi qu'elle est un acte éminemment politique, puisque la politique se rapporte à toute intervention d'un individu dans et par l'espace – lequel bien qu'en partage, peut séparer les hommes, et interroge alors les *frontières* et les *ponts* qu'ils établissent entre eux. Mise en négociation constante par les hommes, selon leurs *conditions* de possibilité et leurs *modalités* d'acquisition du pouvoir – elles-mêmes fonctions de leurs agencements, de leurs situations –, cette production spatiale peut connaître des changements. À l'image du village cadaquesenc, où des populations aux statuts divers et changeants à la fois vivent, travaillent et se socia(bi)lisent, l'on peut dire que l'espace est *subversif* ; *i.e.* qu'il est doté en soi du potentiel de renverser tout ordre établi, selon la manière dont les hommes s'en saisissent. Et les évolutions concomitantes que connaît alors ou pas la localité, résultent du droit – pris ou accordé à échelon d'homme –, dont dispose tout un chacun à pouvoir porter un regard sur le monde selon une perspective et un point de vue qui lui sont propres, face à de multiples autres qui lui sont étrangers : jouir de la liberté de penser, c'est « jouir librement du droit de dire son avis [...] et pour le faire] être homme, cela suffit [...] celui] qui ne peut dire le sien, [peut] être tranquille, mais n'est pas heureux ; c'est la tranquillité des galériens, qui rament en cadence et en silence » (VOLTAIRE 1967 [1764], 280-1). Le philosophe Baruch Spinoza d'ajouter (2017 [1670]) qu'un gouvernement se doit de donner à chacun les moyens de la liberté de pensée, et de faire en sorte que les hommes puissent ainsi trouver des points d'accord par-delà des divergences d'opinion, afin de vivre en harmonie ; il faut ainsi voir dans un défaut de liberté de pensée accordée aux hommes, les signes d'un gouvernement d'autant plus violent que se restreint cette liberté.

⁵ Citation tirée de l'édition de 1995 de *Qu'est-ce-que la Politique ?* (33). Dans l'édition de 2014, la traduction diffère sensiblement, remplaçant l'idée « d'espace intermédiaire » par l'idée « d'entre » (voir à ce sujet proche le chap.2) : « La politique apparaît entre les hommes et s'établit en tant que rapport » (170).

On comprend alors sous cette acception politique de l'espace, le rôle éminent qu'il occupe dans les phénomènes sociaux et dans leur cognition ; loin d'être inerte ou intangible, il n'est pas un container de la relation sociale, mais bien un contenu de l'interaction, avec lequel et à l'épreuve duquel tout acteur doit faire, selon une situation donnée (LUSSAULT, STOCK 2010) : pour l'acteur, l'espace est à la fois le médiateur, le moyen et l'objectif de l'action ; dans l'action l'espace prend vie et sens pour son acteur (DELORY-MOMBERGER 2010). C'est pourquoi dans cette entreprise, j'appréhende les expériences de divers résidents villageois (mobiles), principalement selon une double ontologie occidentale – des choses et des êtres (pratiques, objets, sujets), et des points de vue sur les choses et les êtres (perceptions, représentations, expériences) ; une ontologie qui concrètement, dans les travaux de H. Arendt, correspond à différentes formes de spatialités identifiées par le géographe Bernard Debarbieux (2014b) : une spatialité des places (qui correspond à la réalité dite *objective* parce qu'elle résiste à la pluralité des avis) ; une spatialité des positions (selon les avis situés, différenciés des individus) ; et une spatialité de l'action / de l'apparence (qui s'appréhende par l'observation d'interactions entre les personnes).

Articuler ainsi l'espace, l'homme (en situation migratoire) et ses perspectives sur sa place au monde, entend constituer un angle de lecture qui soit en rupture des approches économicistes et développementalistes de la migration (HALFACREE 2004, LEVITT 2012). Car celles-ci peuvent se faire le lieu inopiné de la reproduction et du renforcement d'une rhétorique duelle sur *le migrant*, qui se fait dominante dernièrement : soit le migrant est conçu de manière problématique, telle une menace pour la cohésion sociale et l'intégrité étatique et nationale, dans le cadre de politiques sécuritaires ; soit il est envisagé telle une solution aux difficultés économiques et démographiques occidentales – des questions qui sont en l'occurrence récurrentes aux espaces (semi-)ruraux et / ou non-métropolitains (HUGO, MOREN-ALEGRET 2008a, 2008b, JENTSCH, SIMARD 2009). En conséquence de quoi, les politiques migratoires soit cherchent à empêcher l'installation d'une personne ayant migré, soit elles tentent de la fixer au sol : certaines personnes se voient assignées à la mobilité, empêchées de tout ancrage spatial ; d'autres deviennent des impermanents permanents (LEVITT 2017) – autrement dit, des personnes venues uniquement pour un certain laps de temps, mais dont la présence sur place finit par s'éterniser pour cause de mobilité (circulation) illégalisée (BAUDER 2013) et *de facto* restreinte. Alors que peut-être, plusieurs d'entre elles n'envisagent tout

simplement pas d'acquérir la citoyenneté nationale d'un État, ou ne sont que de passage. Il peut s'avérer donc efficient de déplacer les termes de l'analyse au-delà de l'habituel couple migration internationale / nationale-citoyenneté, qui demeure jusqu'alors un prisme prépondérant d'interrogation de la présence de personnes ayant migré en un lieu. C'est précisément en s'intéressant à un ensemble d'expériences partagées par divers habitants, que l'on peut dépasser la différenciation binaire existant entre migrants et natifs, laquelle est couramment faite par certains décideurs politiques voire entretenue par quelques chercheurs.

Une telle autre forme de citoyenneté impliquerait donc que les droits et les devoirs établis, le soient en lien avec la pratique mobilière, avec la présence d'une personne en un lieu, et avec son investissement local, plutôt qu'avec la territorialité et la nationalité étatiques qui la définissent couramment aujourd'hui. Car ces dernières limitent et réduisent d'entrée de jeu la liberté mobilière et spatiale de ceux qui se meuvent par rapport aux sédentaires. Pour penser d'autres formes d'investissement et de participation au(x) lieu(x) de vie, il faut alors en revenir et adopter un prisme d'analyse basique et neutre, qui soit inhérent et commun à tout individu. C'est pourquoi je propose la notion d'*habiter*, que l'on peut déjà simplement définir ici comme l'activité d'occuper (habituellement) un lieu, être dans un espace (CNRTL 2012) – vocable que les sciences humaines et sociales analysent comme étant le propre de l'homme vivant en société, sous les divers aspects que cela implique. Choisi comme fondement de cette étude en géographie, l'*habiter* permet alors de sonder les liens existants entre les spatialités des acteurs et l'organisation de l'espace : ceci, en interrogeant concrètement une globalité du village cadaquesenc, au gré de ses transformations auxquelles participent à l'évidence les mobilités et les expériences humaines.

Si tant est que dans les sociétés occidentales d'aujourd'hui l'on puisse bel et bien malgré tout qualifier le citoyen comme « l'habitant par excellence » (LEVY, LUSSAULT 2013, 481), certainement au regard des droits maximaux dont il jouit, et qui optimisent ainsi ses conditions et ses possibilités de vie sur tel(s) territoire(s), qu'en est-il alors de l'habiter de *toute autre* personne ? Et comment devrait-on conséquemment désigner cette dernière ? : Habitant moindre ; habitant inférieur ; habitant de seconde zone ; habitant éphémère ; pas vraiment / réellement un habitant ? Les géographes Jacques Lévy et Michel Lussault précisent qu'il est en effet possible d'imaginer une diversité d'intensités de l'habiter, et citent comme exemples les figures du citoyen et du

touriste, dont les manières d'habiter l'espace sont sûrement spécifiques l'une et l'autre. À la lumière des publications, ils semblent toutefois avoir omis d'élucider ce qui peut distinguer ces *manières* d'habiter, et d'explicitier les variables à l'origine de cette différence d'*intensité*. Qu'en est-il alors de l'habiter *de* l'étranger migrant – cet antipode politiquement construit du citoyen ?

Avant d'exposer les hypothèses de ce travail, et afin d'aider la pleine compréhension des tenants et des aboutissants de la problématique sus-citée, il convient de faire à son sujet deux remarques pour l'explicitier : étant donné l'idéologie nationale aujourd'hui prédominante dans l'organisation de nos sociétés, et eu égard l'importance de ses implications pour la vie de tous y compris celle des étrangers, ce qu'il faut ici saisir, c'est que ce questionnement qui cherche à précisément aller au-delà du seul prisme de lecture national, comprend un objectif méthodologique et épistémologique, avec une portée *utopique* certaine (davantage que morale ou éthique, dirons-nous) : afin d'explicitier ce premier temps implicite du problème posé, l'on peut se reporter au philosophe Paul Ricœur, et aux travaux du socio-philosophe Karl Mannheim, qui rappellent que contrairement à un préjugé couramment admis, l'utopie n'est pas un rêve :

« [Elle] ébranle l'ordre établi. [Elle] est toujours en voie de réalisation. L'idéologie, au contraire, n'a pas à être réalisée, puisqu'elle est la *légitimation* de ce qui est. Il y a *non-congruence* entre l'idéologie et la réalité parce que *la réalité change*, tandis que l'idéologie est soumise à une certaine *inertie*. [...] les idéologies sont principalement reliées aux groupes dominants ; elles [en] confortent l'ego collectif [...] et] sont plutôt dirigées vers le passé, là où les utopies sont orientées vers le futur » (RICŒUR 1996 [1986], 359, emphases en italique faites par moi).

Autrement dit, idéologie et utopie se rapportent fondamentalement à l'advenir des sociétés et donc au pouvoir ; elles abordent toutefois différemment la question de l'identité – l'idéologie trouvant des justifications au réel (et à sa conservation) tel qu'établi, lorsque l'utopie se présentera à l'inverse comme une alternative possible mettant en critique l'existant. Partant, en vue de déconstruire le discours idéologique pour l'heure surplombant quant à une figure de l'étranger migrant, lorsque l'on s'interrogera au cours de ce travail sur l'habiter de personnes en situation migratoire, méthodologiquement et épistémologiquement, la nationale-légale citoyenneté et toute forme d'identitarisme ou d'(auto)identification – qui constituent bien souvent dans nombre d'études migratoires un *départ-détour* obligé –, seront ici relayées au

rang de variables d'analyse évoquées si tant est qu'elles soient pertinentes ; ce qui, tel que déjà mentionné, nous permet dès le commencement, de (re)mettre toute personne ou tout habitant sur un pied d'égalité, en même temps que de servir l'ambition de généralisation scientifique essentielle à toute recherche.

Mais – second temps de la problématique – arriver à isoler par-delà toute catégorisation donc, ce qui est intrinsèquement commun à tous dans l'habiter, serait négligeable, si l'on s'y arrêta sans tester alors la résistance et l'adaptabilité de ces propositions méthodologiques et épistémologiques aux singularités d'un cas empirique, et *vice versa* ; ceci de surcroît lorsque les questions identitaires directement liées aux mobilité et diversité sont précisément capitales dans le cas d'une réalité étudiée telle que celle du village cadaquesenc, et qu'elles interpellent ainsi la nationalité et ses divers construits – dérivés et additifs discriminants –, leur instrumentalisation, ainsi que leurs effets concrets sur l'habiter (avec autrui). Adopter un dispositif d'approche a-catégorisant de l'habiter répond ainsi à cette ambition *utopiquement* nécessaire : selon une réflexion sur la présence humaine *stricto sensu*, il s'agira donc de *décortiquer* l'habiter aux prismes de l'espace et de la psyché. Car si les ferments de la personnalité d'un individu (de son individuation) se situent en amont de sa naissance et de sa conception mêmes, dans des conditions et dans des facteurs de son développement qui lui préexistent tel que l'environnement de vie qui sera le sien (PERRON 1996), il n'empêche que l'espace (que matérialise le corps déjà au stade intra-utérin) et la psyché, sont des données communs à tout être humain ; ceci indépendamment des carcans soci(ét)aux qui façonnent et distinguent les hommes au gré de leur adaptation et de leur ajustement à ces premiers. Autrement dit, il ne faut pas perdre de vue que tous les êtres humains possèdent ces deux éléments (espace et psyché) tels une base universelle à partir de laquelle on peut alors interroger des écarts observables. Ce qui nous conduira à nous demander quelles sont s'il en est parmi les personnes enquêtées, les *différences* observables dans leurs manières d'habiter Cadaqués ; et comment toute forme d'identitarisme et d'(auto)identification est à l'occasion employée (comme prétexte ou comme motif *per se*), pour négocier et justifier une mise à distance ou un rapprochement de celles-ci, et finalement des hommes mêmes, avec pour effets conjoints de maximiser ou de réduire l'*optimum* d'habiter de chacun. En partant de ces prémisses de la réflexion, et en vue d'apporter des éléments de réponse au problème géographique posé, les hypothèses sont donc les suivantes :

La **première hypothèse** soutient qu'il faut se défaire d'une lecture qui soit de prime bord et principalement axée sur un ethnicisme méthodologique (GLICK SCHILLER 2008, LEVITT 2017) pour comprendre au mieux les conditions et les modalités de vie de tout résident (villageois et / ou migrant). *Sous-produit* du nationalisme méthodologique défini comme l'inclination à amalgamer la société à la société de l'État-Nation (DUMITRU 2014), l'ethnicisme méthodologique s'apparente à une sous-version du groupisme : *i.e.* la disposition à penser que des groupes formés à partir d'une variable telle que la nation, l'ethnie ou la race, sont des ensembles substantiels nettement distinguables les uns des autres, et qu'ils sont mus par des intérêts et / ou des valeurs communes les différenciant ainsi entre eux (BRUBAKER 2002). L'ethnicisme méthodologique conduit donc à essentialiser une personne, en ne la réduisant qu'au seul qualificatif de sa nationalité. Ce qui constitue de loin un travers de pensée, lorsqu'outre de ne pas s'y résumer, un individu ne s'identifie pas nécessairement – premièrement ou exclusivement – en tant que tel. Dans cette étude, il s'agit alors de (1) mobiliser l'espace à la mesure de l'homme, selon une approche avant tout micro, qui considère l'imbrication de différentes échelles spatiales et les rapports de pouvoir situés qui en découlent. Puis (2) prêter une écoute soucieuse et critique au rôle que jouent sur la reproduction spatiale, les schèmes psychologiques et socio-culturels mis en parole des individus. Autrement dit et dans l'absolu, s'intéresser au *quand dire, c'est faire* (AUSTIN 1991 [1970]), *i.e.* au pouvoir de la parole de soi de réaliser une action par le fait même de son énonciation : *stricto sensu* au pouvoir performatif des expériences mises en récit des personnes interviewées (DELORY-MOMBERGER 2010), quant à l'orientation de leurs choix, de leurs actions et de leurs projets ici(s) et là-bas(s). En effet le récit qu'une personne fait d'elle-même s'apparente à une quête vis-à-vis de son histoire et vis-à-vis d'elle-même qui en est le sujet. Cet exercice de biographisation, qui consiste à se raconter et qui lui permet d'investir son propre récit, s'apparente à un examen auto-critique dont la personne a le pouvoir de faire advenir les tenants et les aboutissants de son existence, selon ses moyens et ses attentes (*Ibid.*). Et finalement, (3) lire et observer les formes d'attention, d'implication et d'engagement (LICOPPE 2012) inséparables de ces expériences. Parce que, s'il n'y a pas de société ni de vie humaine possibles, sans espaces ni sans spatialités (LUSSAULT 2007) – et bien pour le formuler de manière lapidaire,

il n'y a pas non plus d'espace *per se* sans hommes pour le définir en tant que tel, ni pour nous en parler⁶ :

« Sans eux [les hommes] on ne pourrait imaginer la moindre dynamique spatiale, ni territoriale. Cette capacité individuelle et collective des acteurs à transformer l'espace géographique épouse les caprices du temps. Elle varie au gré des changements de repères et de valeurs qui accompagnent et engendrent tout processus de transformation personnelle » (DI MEO, BULEON 2007 [2005], 32).

Je propose donc ces trois entrées sus-citées, comme autant de possibilités pour saisir quels sont les mobiles, les moyens, l'opportunité et les implications de la présence et de l'action d'une personne (ayant migré) en un lieu – par-delà toute assomption et catégorisation préalable possibles autour du *migrant*. Nous pouvons alors interroger quels sont les tenants et les aboutissants pour une personne, de son *pouvoir-être*, de son *vouloir-être* mais également et plus généralement de son *savoir-être* (HALMOS 2016) au Monde, en société, et en un lieu, où les *devoir(s)-être* existent aussi et imposent bien des limites. Ces composantes (pouvoir / vouloir / savoir / devoir – être) se redessinent au gré des transformations silencieuses (JULLIEN 2009) que connaît tout un chacun – lesquelles rendent compte autant de la fluidité de la vie et de la contingence de l'existence, que des évolutions qui ponctuent l'Histoire. Ce faisant, c'est nous positionner donc loin de l'apriorité d'une assimilation inéluctable du migrant pensée comme l'aboutissement de sa présence en un lieu, de son habiter, à défaut de son expulsion. C'est en soi se départir du biais cognitif que peut constituer une forme d'intégrationnisme méthodologique appliqué à l'étude de populations mobiles, dont menace de s'emparer toute étude initiée sur la migration internationale et l'immigration étrangère aux Nord, ceci *a fortiori* en milieu (semi-) rural et / ou non-métropolitain.

Précisément dans la veine de la représentation répandue qui frappe d'une certaine inertie et d'un développement inabouti ces espaces, pour lesquels la migration pourrait donc constituer une solution ou un pis-aller, il nous faut

⁶ Au-delà du débat opposant au sein de la géographie sociale, les tenants de l'étude d'une imbrication des rapports sociaux et spatiaux (DI MEO, BULEON 2007 [2005]), et ceux qui y voient le maintien d'une distinction catégorielle entre l'espace et le social qui n'a pas lieu d'être (GRATALOUP 2000) puisque l'espace étant partout, toute socialité est irrémédiablement faite d'espace (RIPOLL 2006), l'on retiendra que : (1) qui dit société dit organisation (spatiale), donc qui dit société dit forcément espace. Et (2) que l'espace est une dimension parmi d'autres (*e.g.* le temps, la langue, la culture, le patrimoine génétique) des sociétés.

alors contourner un autre écueil : celui qui nous ferait considérer la ville en général et la métropole en particulier, comme les seuls lieux génériques dignes d'intérêt pour l'analyse, ou encore, comme les principaux hauts-lieux d'une centralité maximale (observable, visible) des dynamiques liées à la mondialisation et aux mobilités en cours (SASSEN 2001).

À rebours donc des paradigmes urbains dominants – lesquels participent *de facto* à marginaliser d'autres types de localités et leur étude (GLICK SCHILLER, ÇAGLAR 2011a, ÇAGLAR, GLICK SCHILLER 2015) –, la **deuxième hypothèse** veut que les villages, l'une des plus anciennes entités sociales au monde (LACROIX 2016a), occupent et occuperont une place non moins importante, sinon de premier ordre, dans l'observation de transformations sociales et spatiales liées à la migration (CASTLES 2010, CASTLES, OZKUL, CUBAS 2015) et à la mondialisation. Ceci, d'une part car l'économie souvent saisonnière de ces espaces suscite *de facto* des mobilités, et nous permet ainsi d'en apprécier la contribution – le mouvement humain étant un facteur puissant d'évolution de la localité (APPADURAI 2005). D'autre part et aussi, compte tenu du fait que l'imbrication des échelles et la densité des processus sont supposées être d'autant plus propices au développement d'interactions liées à la coprésence d'acteurs, qu'est *petite* la taille d'un ensemble socio-spatial considéré (BERREMAN 1978, SCHLEE 2011, LEVY, LUSSAULT 2013). Précisément, pour certains de ces espaces, la super-diversité (VERTOVEC 2005 ; 2007) / l'hyper-diversité (TASAN-KOK & al. 2014) – pour ne pas dire *l'hyper-diversification* multidimensionnelle – et la connectivité spatiale sont telles, que nous pourrions qualifier ces villages de globaux (CID-AGUAYO 2010) ; de cosmopolites ; et même d'hyper-lieux de la mondialisation (LUSSAULT 2017a) – tant les villages participent au système reproductif mondial (AFSHAR 1998) à leur manière. Il s'agit ainsi de réaffirmer dans la réflexion la place des espaces non-métropolitains et (semi-)ruraux ainsi que celle de leurs *divers* habitants. Choisir comme angle d'analyse de ces espaces, les mobilités et la présence de populations ayant pour partie migré, suggère une autre lecture de la mondialisation et des enjeux propres aux dynamiques migratoires, dans et depuis une commune non-métropolitaine et peu peuplée des Nord.

Mais cette approche choisie, ne signifie aucunement de faire fi de l'éventuelle étrangeté, moindre légitimité ou invisibilisation imposées et apposées à ces personnes par d'autres. Ou encore, de ne pas mettre en critique les catégories malheureusement usuelles qui les cantonnent, les séparent, et les

compartimentent. Les personnes en situation de mobilité, sont *de facto* et *de jure* réduites à un statut susceptible de conduire ou de révéler les dérives juridiques d'une exceptionnalité construite (AGAMBEN 2003) autour de catégories : en effet, les populations qui nous permettent de voir avec justesse les manières de vivre qui sont à venir, ce sont bien celles qui sont insolites, désocialisées ou avant-gardistes (GERBER, CARPENTIER 2013). À cet égard l'on aurait donc tort de considérer en outre, que les modes de vie et de socia(bi)lité villageois – lesquels sont souvent taxés de désuets – seraient imperméables aux mutations que le temps accompagne.

La **troisième hypothèse** soutient donc que c'est en observant ces espaces et en écoutant les expériences de leurs populations éclectiques, que l'on peut saisir comment en ce début du XXI^e siècle, les mobilités et les migrations questionnent le contenu de la citoyenneté, le vivre ensemble avec autrui en société, les sociétés mêmes et la socialité. Et en l'occurrence pour leur part, bien que minorisées et *anormalisées* car illégalisées et incriminées, les migrations internationales en constituent pourtant un phénomène majeur et pluriséculaire de changement. À ce titre, le cas de Cadaqués – où la migration étrangère importante est liée à la saisonnalité de l'économie, à l'industrie touristique, et aux mobilités de travail –, peut être un exemple susceptible de participer à porter un regard autre que celui sécuritaire sur les migrations (BADIE & *al.* 2008) ; ainsi qu'il peut donc contribuer aux prémices de futurs travaux qui seront à mener pour une pensée renouvelée sur une citoyenneté qui aille au-delà du seul principe de la nationalité. *In extenso*, je propose donc comme cas d'étude ce village – situé dans une démocratie occidentale et européenne et contextuellement quelque peu inhabituel –, pour donner des arguments utiles à un débat qu'il semble urgemment nécessaire d'entériner dans le détail, sur un droit (international) à la mobilité et à la vie locale, et sur leur démocratisation dans la mondialisation contemporaine.

Selon une approche qualitative, biographique et trans-scalaire, et en interrogeant la dimension spatiale de concepts socio-politiques, ainsi que les expériences, les lieux et les mobilités, cette analyse entend donc participer à nuancer une pensée urbaine encore bien trop souvent focalisée sur l'advenir et le fonctionnement, premiers, des *grands* pôles de peuplement humain. Elle aspire également à proposer un regard sur *le migrant*, autre que celui majoritairement porté de nos jours en Occident par des discours rebattus. Plus précisément, dans une mondialisation migratoire (SIMON 2008) faite d'inégalités inhérentes et

(re)produites, le migrant englobe de par le monde un panel diversifié d'individus mobiles aux statuts distincts, dont l'expulsion de l'ordre social est hiérarchisée selon un spectre composé d'autant de degrés qu'il y a de statuts (BAUMAN 1999) : l'instauration d'une telle relation à l'étranger, hiérarchique, normée et excluante – *i.e.* à un *Autre* stigmatisé –, lui assignant un statut d'infériorité et lui déniait ce faisant certains droits, a de tout temps et en tout lieu constitué une force motrice de l'histoire sociale, économique et politique (ARENDR 2014 [1953-59]). Aussi l'on ne saurait affirmer qu'un tel constat est inédit, et se limiterait à l'Occident. Toutefois, c'est principalement en Occident que les récentes *crises* migratoires (LACROIX 2016b) ont mis en exergue l'actuelle problématique que posent plus particulièrement aux États-Unis et en Europe les migrations de populations précarisées : car, à la différence de ce qu'il peut se passer sous des régimes autoritaires, la représentation du migrant vient *a fortiori* dans des États dits libres, questionner les fondements mêmes de leurs systèmes politiques démocratiques ; en leur sein, les prétentions à la démocratie libérale reposant sur les valeurs de l'égalité universelle se voient ainsi paradoxalement en désaccord avec *qui* peut concrètement disposer de ces droits. Une disposition qui est d'ailleurs d'autant plus limitée que des frontières protéiformes vont se démultiplier et n'ont jamais été aussi nombreuses, pour cause d'un renforcement sécuritaire généralisé (FOUCHER 2012). Partant, cette étude cherche donc – au possible et si tant est que l'expression imagée fasse résonance avec l'actualité migratoire – à « *désoccidentaliser* » cette pensée mobilière contemporaine axée sur la figure dominante et politiquement construite du migrant (NAIL 2015). Dans le cadre d'une thèse issue d'environnements académiques précisément occidentaux, si cette ambition peut apparaître en soi paradoxale, pour autant ce ne serait pas un moindre débat à creuser à l'avenir, que celui de se demander dans quelle mesure l'Occident est frappé par un décalage entre théorie et pratique en matière de valeurs et de principes humanistes qu'il a pourtant vu naître sur son sol.

Une géographie psycho-sociale : fondements et moyens

Mon travail s'intéresse aux interactions sujet-autrui(s), et aux conflits éventuels entre l'individu et la société (MOSCOVICI 1984), que j'appréhende dans et par l'espace. Autrement dit, le prisme de la dimension spatiale (VESCHAMBRE 2006) revêt ici une importance certaine dans la réflexion, sans toutefois que je l'y limite : selon une approche empirique qualitative, ethnographique et biographique, je propose de comprendre la place qu'occupe

l'espace avec d'autres dimensions (à l'instar du temps), dans les rapports qu'entretiennent entre eux les schèmes psychologiques, les expériences individuelles et les faits sociaux. Cette perspective place mon analyse géographique résolument au carrefour de l'individuel et du social, et l'inscrit à la croisée de la géographie sociale et de la psychologie sociale et environnementale. Cette dernière, branche de la psychologie parmi d'autres, se consacre à l'analyse des interactions, des attitudes, des perceptions et des influences sociales (psychologie sociale) : elle s'attache à comprendre et à expliquer comment la présence matérielle et idéelle d'autrui peut influencer sur la psyché, sur les émotions et sur les comportements des individus (ALLPORT 1954) selon une relation réciproque, continue et dynamique, d'interactions et d'adaptations. Par son objet, la psychologie environnementale, plus appliquée et dont les analyses se font donc *in situ*, est une psychologie indubitablement de l'espace : son intérêt se focalise sur les liens entre l'environnement au sein duquel l'individu évolue et la manière dont celui-ci perçoit le monde et s'y comporte notamment avec autrui (MOSER 2009).

Je suggère donc en premier lieu, la formulation d'une géographie psychosociale, sur la base de travaux passés et voisins ayant trait entre autres à la psychosociologie de l'espace (HARDY 1939, FISCHER 1981, MOLES 1992, MOLES, ROHMER 1998, FISCHER 2011) et à la psychologie sociale / environnementale (MOSER 2009). Cette géographie je l'envisage afin de comprendre comment chez l'homme, se conçoivent, évoluent et *s'habitent* l'un l'autre l'espace et l'idée de soi. Sans négliger que l'idée même de soi, est toujours prise *dans*, et *aux prises avec* une altérité. Pour ce faire j'adopte une démarche herméneutique (*i.e.* comprendre et interpréter la construction de sens) dans la veine large des postures scientifiques situationnelle, praxéologique (qui étudie l'action humaine et ses lois) et constitutiviste qui postule que l'individu est en partie le contre-maître d'un monde qui lui est propre ; la matérialité de sa réalité géographique se cristallise au gré de ses actions ; autant qu'idéellement il lui donne forme selon le sens qu'il accorde à son existence (HOYAUX 2015 ; 2016). Conséquemment, cette thèse soutient de fait que partir de l'individu permet de comprendre au mieux l'expérience de l'altérité, et par suite les interactions et les conflits sociaux. Elle interroge alors comment se façonne idéellement et matériellement dans l'instant et au quotidien, l'espace habité selon l'inscription de l'esprit au moyen du corps (VARELA, THOMPSON, ROSH 2017 [1993]). Elle entend ce faisant apporter une contribution au déficit d'une « psycho(socio)logie de l'espace, qui

utilis[ant] peu de travaux géographiques, n'a sans doute pas suffisamment été lue, commentée, critiquée, amplifiée par les géographes » (LEVY, LUSSAULT 2013, 828).

Plus précisément et empiriquement dans le domaine de la recherche migratoire, les travaux en sciences sociales qui commencent à s'intéresser à la part explicative de la dimension psychologique demeurent encore fortement contextualisés à des situations de vie bien particulières, pour ne pas dire critiques – notamment celles d'exilés et de réfugiés (CARLING 2017). Autrement dit, des existences perçues comme étant plus ordinaires laissent encore peu de place pour l'heure dans l'analyse à l'aspect psychologique, sans doute parce qu'elles sont moins sujettes à des événements jugés traumatiques comme *e.g.* les conflits, les catastrophes environnementales ou climatiques, l'extrême pauvreté, l'insécurité alimentaire, et la mobilité subie qui s'ensuit. Ceci dit, à ne pas s'y tromper, des situations extraordinairement tragiques peuvent également devenir l'ordinaire quotidien de personnes migrantes qui se sont retrouvées par la force des choses accoutumées à une routine faite de violence et d'instabilité les plus totales. La société n'étant plus réductible à un État national, le contexte scientifique actuel se voit en outre marqué par la difficulté à précisément saisir l'individu moderne. À tel point que la théorie sociologique, cherchant à se dégager du dualisme holisme-individualisme méthodologique, se penche sur de nouveaux objets d'étude afin entre autres de formaliser une sociologie de l'expérience (DUBET 2016 [1994]) et une sociologie de l'individu (MARTUCCELLI 2002), pour rendre compte des multiples appartenances, des « grammaires » (*Ibid.*) de la constitution complexe de l'individu comme être social singulier (DELORY-MOMBERGER 2014). C'est donc à ce triple titre (intérêts méthodologique, empirique et circonstanciel) que je légitime l'importance à donner à la primordialité de l'individu (en situation migratoire) et à sa psychologie, pour étudier la co-production d'un local quotidien qui pourra ainsi sûrement, à la comparaison, sembler quelque peu *banale* – *i.e.* loin de l'aspect dramatiquement spectaculaire des *expériences de choc* de la migration auxquelles l'actualité nous a malheureusement habitués.

Cette géographie psycho-sociale, je la considère par suite, tant à vocation interdisciplinaire que soucieuse de sa propre dimension cognitive. La pratiquer en vue d'un décloisonnement de la recherche invite donc à sortir de nos zones de confort de formation scientifique, ce qui comporte sans aucun doute des approximations sémantiques et des triangulations disciplinaires qu'oblige la

réappropriation par une géographe, de cheminements de pensée, de méthodes et d'outils provenant d'autres sciences sociales et cognitives ; le but étant de comprendre au mieux comment se (re)construit dans l'espace et par l'espace, le rapport complexe et situé qu'entretient l'homme à lui-même et à la société. L'éclairage donné par cette thèse en géographie se fonde donc sur un appareillage qui se nourrit des influences et des inspirations qu'elle a connu au gré des courants humaniste, phénoménologique (existentialiste), et de travaux menés sur les émotions, mais qui doit aussi aux richesses conceptuelle et méthodologique d'autres disciplines telles que la philosophie, la sociologie, l'anthropologie, la science politique, la psychologie, ainsi que la recherche biographique qui invite à penser le biographique comme l'une des expressions favorites du psychisme et de sa réflexivité ; comme un media entre l'individuel et le social ; et comme une modalité de structuration de l'expérience dont le biographique fait partie intégrante, et qui permet à l'individu de donner un sens aux situations et aux événements qu'il a vécus au cours de son existence (DELORY-MOMBERGER 2003).

Finalement, l'objectif de cette géographie est de produire des connaissances en vue d'aider à répondre aux problèmes soci(ét)aux, et participer donc à changer la réalité par l'action – ceci avec le recul du chercheur exigé, qui implique de s'interdire tout jugement, et de prendre de la distance à la fois avec les vérités culturelles qui sont les nôtres et celles qui découlent plus particulièrement de notre expérience (GODELIER, LUSSAULT 2016), du moins si elles ne sont pas systématiquement questionnées dans une perspective réflexive. C'est pourquoi j'ai voulu que ma démarche soit :

(1) Biographique et ethnographique pour être au plus proche des enquêtés avec qui nous menons la recherche.

(2) Empirique et abductive, ainsi qu'*entremédiaire* (néologisme que je propose, à l'instar de celui d'*entremédialité*, pour nommer un positionnement de recherche s'appuyant sur la production d'*un entre*, entre les pensées, telle qu'elle est décrite dans l'ouvrage de F. Jullien (2012) ; voir chap.2). Partant de l'ambition de *désoccidentaliser* le regard porté sur le migrant, l'entremédialité implique d'adopter un *positionnement de l'entre-deux* nourri de la philosophie chinoise, et plaçant la réflexion dans une tension continue d'établissement de liens pour parer à toute catégorisation hâtive lorsque l'on appréhende les relations sociales au prisme de la question de la différence et de l'altérité. Mais

ceci est aussi valable pour l'étude de la situation ambivoque de Cadaqués, qui nous invite à nous extraire de tout modèle théorique centre-périphérie sur lequel continue de se penser la distinction ville / campagne(-rural). Pour ce faire donc, l'abduction – qui peut se concevoir comme une logique exploratoire empirique laissant une place importante à l'étonnement et à l'imagination dans la production des idées qui s'ensuit –, implique de laisser de côté tout *a priori* et de rester ouvert à la *surprise* du terrain autant que faire se peut, pour être, en tant que « chercheur actif, [...] passif vis-à-vis de ses théories d'arrière-plan » (DUMEZ 2012, 8) ; car cela serait une erreur capitale, que de bâtir et de réfléchir à la théorie avant l'obtention de données. Sans crier gare, l'on se met déjà à triturer les faits pour les faire cadrer avec la théorie, au lieu d'accorder la théorie aux faits : chercher l'étonnement, guetter l'imprévu, relever les écarts, faire varier les angles d'approche – tous relèvent de postures abductives dont l'intérêt est de nous placer dans une situation de découverte qui soit en décalage avec nos prévisions (CATELLIN 2004). Face aux limites de l'approche inductive à construire d'éventuels nouveaux raisonnements théoriques à partir de données empiriques, l'abduction se conçoit et peut se comprendre ainsi tel un processus créatif d'inférences, visant à produire de nouvelles hypothèses et théories basées sur des preuves de recherche surprenantes (TIMMERMANS, TAVORY 2012).

La parole et les expériences d'habitants de Cadaqués constituent le matériau premier de l'analyse qualitative de ma réflexion, au moyen d'une soixantaine d'entretiens menés, de clichés photographiques et de l'outil cartographique pour illustrer l'habiter. Ce sont aussi des heures d'observation et de partage passées en compagnie de deux familles de ressortissants de nationalité bolivienne, auprès desquelles j'ai vécu durant deux étés (en 2012 et en 2013), et qui viennent enrichir mon interprétation de leur quotidien passé dans ce village. Mais ce n'est finalement qu'un petit nombre restreint d'interlocuteurs privilégiés qui m'ont facilité tant la rencontre de personnes sur place, que l'accès à des données statistiques officielles sur la migration d'une grande richesse. C'est dans cette intimité partagée avec peu, que se saisit l'engrenage et l'agencement à de plus vastes phénomènes, d'éléments qui semblent à première vue ne relever que du détail infime.

Sur ce point, l'un des enjeux des études migratoires consiste précisément à rapprocher les résultats de travaux menés sur des situations et des expériences migratoires singulières, avec les conclusions d'études larges intéressées aux transformations de sociétés sujettes à des processus vastes de réorganisation

(CASTLES 2012) ; l'objectif étant de contrebalancer les abstractions décontextualisées d'approches structurelles, par une plus grande considération donnée aux perspectives spatiales et temporelles, et aux inter/actions individuelles qui s'y inscrivent. C'est pourquoi, si cette thèse se revendique d'une géographie psycho-sociale, elle intègre aussi des éléments d'une géohistoire (BRAUDEL 1949) en replaçant les actions humaines dans une analyse des sociétés menée sur le temps long et à différents échelons géographiques, ceci dans un contexte méditerranéen bien connu pour constituer un espace commun mais contrasté de mobilités (migratoires) et d'échanges culturels et économiques (KING 2001) : autrement dit, c'est une description-théorisation de pratiques quotidiennes, et de leurs liens à des processus plus larges animant l'historicité (GRATALOUP 2015) de cet espace villageois, *i.e.* ses permanences et ses mutations sur la durée longue. Ce faisant, ce travail se présente ainsi comme une étude de cas élargie / étendue (*extended case method*, VAN VELSEN 1967, BURAWOY 1991) : une observation et une analyse de migrations, d'événements quotidiens concrets, et d'expériences diversement situées d'habitants villageois, servent au final à appréhender le *fonctionnement* de ce village cadaquesenc et ses transformations en tant que structure sociale complexe. Au fil de six chapitres, ce manuscrit souhaite en montrer autant de facettes.

Une interprétation de la réalité cadaquesenca en deux actes

Pour répondre aux enjeux que posent la migration internationale et la diversité immigrée pour ce village et ses évolutions récentes, six chapitres jalonnent donc le corps de ce manuscrit, répartis en deux actes ; les trois premiers posent les corpus théoriques discutés, les postures épistémologiques adoptées et le travail de terrain effectué, tandis que les trois suivants déroulent l'analyse du matériau empirique collecté :

Le **premier chapitre** expose les champs disciplinaires et le cadre théorique de la recherche. Il précise mon inscription dans le champ des sciences sociales et cognitives – et particulièrement dans la géographie psycho-sociale qui s'attache à montrer comment chez l'homme se conçoit la dynamique du lien entre rapport à l'espace, et rapport à soi et à l'autre. En vue de dés-essentialiser le regard porté sur l'individu en situation migratoire, le **deuxième chapitre** décrit la démarche dé-catégorisée employée, laquelle invite à choisir un positionnement entremédiaire pour réinterroger dans la mondialisation, une localité villageoise en transformation – observée au gré de l'altérité questionnée

en contexte de diversité immigrée, et de la participation au quotidien de tout habitant. Le **troisième chapitre** détaille ensuite le déroulement de la recherche menée, ses méthodes ainsi que les données collectées, le contexte et les expériences de la recherche empirique menée *in situ*. Dans le cadre d'une démarche qualitative, biographique et abductive, l'utilisation de méthodes mixtes et d'un panel d'outils divers, assiste ce travail qui se présente sous la forme d'une étude de cas élargie et qui ambitionne donc d'aller au-delà d'une approche monographique appliquée à un village *per se*. Sont aussi abordées les modalités de l'interprétation *a posteriori* faite des données recueillies : l'on y explicite au lecteur les choix méthodologiques effectués ayant permis de formaliser des modèles de compréhension de la réalité observée.

Le **quatrième chapitre**, qui entend principalement supporter l'argument que Cadaqués peut être qualifié de village global et d'hyper-lieu de la mondialisation, est l'occasion de présenter plus en détails l'espace étudié, son organisation, ses dynamiques de production dans la durée, ainsi que ses acteurs et les personnes enquêtées. Pour comprendre les facteurs de cette globalité villageoise, la géohistoire de cette commune côtière permet d'abord de revenir sur les modalités passées et les enjeux récents, à la fois de sa préservation architecturale et environnementale, et de sa notoriété internationale liée au tourisme – vecteur historique de globalité. Puis l'on s'attache à présenter brièvement l'histoire migratoire du village, au sein de laquelle cette mise en valeur touristique ne s'inscrit que tardivement – le secteur touristique local voyant alors au fil du temps, l'emploi successif et concomitant de différents collectifs de migrants (étrangers) embauchés, parmi la population native, et notamment de Boliviens, dernièrement arrivés, concourant à participer au façonnage du paysage social et spatial cadaquesenc actuel : celui-ci est ainsi marqué par son hyper-diversité et sa forte co-présence, composé qu'il est de *différents mondes humains*. Ces derniers, coexistant, occupent toutefois des positions socialement peu ou prou différenciées – ce qui n'est pas sans avoir des implications pour les conditions et les modalités de présence et d'action mêmes des habitants vivant (avec autrui) au sein du village. Ce cadre contextuel posé, les **deux chapitres suivants** explicitent ce que veut alors dire, pour divers résidents et notamment des personnes migrantes étrangères, habiter un village global dans un rapport à l'espace qui aille au-delà du seul emploi occupé. Ces deux chapitres tentent d'approcher chacun différemment et depuis une perspective pleinement inscrite en géographie humaine, les rapports spatialité-

psychisme ; deux modalités d'approche de l'expression spatiale du conçu mental sont donc proposées à la lumière des conditions et des modalités de l'habiter à Cadaqués, et au prisme de ce que signifient *être présent* et *être actant* dans ce lieu : d'une part au moyen des formes de présence spatio-temporelle au village, selon la vérité existentielle que chacun des habitants s'est forgée et la place qu'y occupe l'espace villageois (**chapitre 5**) ; d'autre part, les émotions *investies* dans un lieu par une personne, et le poids de la singularité du lieu *engagé* ou pas dans son individuation et dans la constitution de sa localité personnelle, éclairent aussi une participation à la vie locale définie au sens large, *via* des comportements spatio-émotionnels qui distinguent intrinsèquement les acteurs du lieu selon le rapport à l'espace et à eux-mêmes qu'ils nourrissent, nous renseignant finalement sur une certaine qualité de l'habiter à Cadaqués, variable suivant les personnes enquêtées (**chapitre 6**).

Partir d'espaces non-métropolitains et de leurs divers habitants – pris comme lieux et comme acteurs de la localité – afin d'analyser la spatialisation de la mondialisation, offre finalement une lecture alternative des dynamiques contemporaines de changement à l'œuvre, depuis et dans une *petite* localité démocratique occidentale. En effet, considérer le village comme entité sociale et politique, et la mobilité comme un vecteur de sa reproduction, permet de s'affranchir des présomptions et des assomptions courantes qui font des villes globales et des espaces métropolitains les principaux lieux tangibles du système reproductif mondial. C'est aussi se placer en rupture d'approches qui voient dans la mondialisation une uniformisation spatiale et un aplanissement du monde social, confondant d'ailleurs parfois indistinctement son acception avec celle de la globalisation⁷.

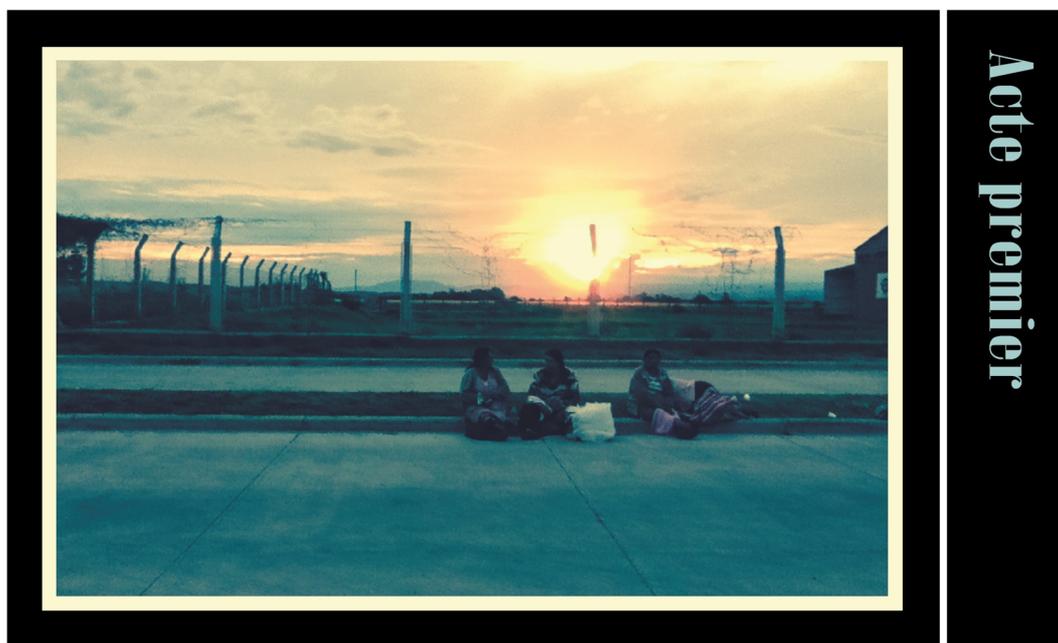
Mais se concentrer sur le caractère éclectique de présences et d'expériences à Cadaqués, c'est aussi questionner la conformité aux principes démocratiques – *i.e.* la démocratie (REMOND & *al.* 1963) – des droits à la mobilité internationale et à la participation locale de n'importe quelle personne. La politologue Catherine Wihtol de Wenden (2016) précise à ce sujet qu'à

⁷ Dans cette étude, la mondialisation est entendue comme l'avènement du Monde en tant qu'entité-lieu unique et réalité historique (LUSSAULT 2014), qui renvoie à un processus d'urbanisation du monde et des genres de vie, conduisant à un bouleversement des temporalités, des manières d'être et des modes de fabrication des relations aux lieux et aux autres. Tandis que la globalisation désigne une phase seule du capitalisme actuel, lequel s'affranchit peu ou prou des frontières étatiques.

l'échelle planétaire, la gestion des migrations internationales reste encore pour l'heure aux seules mains des principaux pays d'immigration lesquels décident de la à donner quant à la normalisation des régimes migratoires de par le monde. De fait, aucun État occidental n'a encore signé la Convention internationale de 1990 sur la protection notamment des droits des travailleurs migrants et de leurs familles, alors que celle-ci constituerait pourtant une base instrumentale universelle pour une gouvernance mondiale des migrations (*Ibid.*). Dans nombre de pays occidentaux à l'instar de l'Espagne et notamment en Union Européenne, la démocratie qui rime encore trop souvent avec la nationalité, souffre ainsi du fait que la seule légitimité politique soit monopolisée et représentée par l'État-Nation, dans le cadre de systèmes représentationnels classiques ; certains habitants voire les espaces où ils se trouvent, continuent alors d'être relativement marginalisés, nonobstant les limites que commence pourtant à montrer dans la mondialisation un tel modèle idéologique.

Face à cette forme de « gangstérisme politique » (LUSSAULT 2017c) qui conduit incidemment à dépolitiser les espaces auxquels l'on prête le moins d'attention, et à sous-estimer une politicité quotidienne qui ne soit pas seulement réduite au droit de vote, s'intéresser alors à la citoyenneté par inférence à la Cité et à la mobilité, plutôt qu'à la Nation ou au type de régime politique, implique méthodologiquement : (1) de séparer le régime politique et les institutions de la vie commune, et de voir si l'un est adapté à l'autre (LEVY, LUSSAULT 2013). Autrement dit, de se poser la question d'une citoyenneté bel et bien sortie du cadre du nationalisme méthodologique ; et (2) de considérer que toute cohabitation mettant à l'épreuve plusieurs individus, les confronte indéniablement au quotidien à des dilemmes spatiaux qui reposent sur des problématiques intrinsèquement politiques. Partant, c'est ici qu'il faut y chercher et y voir de nouvelles modalités possibles du *faire politique* et d'une repolitisation des lieux, et se demander alors de quelle manière cette (ré-)appropriation politique par tout un chacun peut précisément faire citoyenneté.

ACTE PREMIER. UNE GEOGRAPHIE PSYCHO-SOCIALE POUR UNE ETUDE DE CAS ETENDUE D'UN VILLAGE



Acte premier

Encart-paysage 2 : *Lost in translation.* (Argentine, 02/2011)

Non loin de la frontière nord-ouest séparant l'Argentine de la Bolivie, perdus au milieu de nulle part, nous faisons une escale forcée dans un semblant d'aire de repos, à la suite de la troisième panne du car censé originellement nous conduire en moins de 48 heures de Buenos Aires à Cochabamba. Je suis l'unique étrangère d'un convoi de Boliviens, familiers de ce trajet qu'ils font régulièrement dans un sens et dans l'autre. Situés à proximité et hors champs, le chauffeur du bus aidé d'un mécanicien débauché contre toute attente dans une localité voisine, triturent les pièces du moteur détachées à même le sol qui se noircit de cambouis au milieu de bouteilles de soda qu'ils ont entamées sous un soleil cuisant. En face, des pylônes grillagés de barbelé vétuste nous séparent de ce qui s'apparente à l'arrière à des entrepôts agricoles, lesquels seuls ponctuent des champs en friche pour unique horizon. Un petit groupe de femmes, assises avec leur nécessaire de toilette, de quoi s'occuper durant le voyage, et des encas rassemblés dans des sacs préparés à l'avance pour la traversée, discutent maintenant depuis plusieurs heures sous le soleil désormais déclinant – cherchant à combler l'espace de l'attente d'un départ qui maintes fois différé, s'avère toujours désespérément incertain pour l'heure ; une halte improvisée sinon imposée, qui aura finalement duré la journée entière. Elles

paraissent coutumières de ce genre d'imprévu qui touche fréquemment les cars de ces compagnies de transport ralliant quasi-hebdomadairement les grandes destinations des deux pays. Leur expérience en la matière n'amoindrit pas leurs plaintes, ni celles non lasses de leurs co-passagers qui s'encolèrent plutôt de bonne grâce à cette énième occasion.

De manière figurée, cet épisode photographique introduit tant les thèmes généraux étudiés dans cette thèse (expérience et migration), que l'entreprise de construction du savoir qu'est la recherche, entreprise qu'il convient d'explicitier. Entrons donc dans le vif du sujet avec les modalités et les conditions de la réalisation de ce travail à l'occasion de ce premier acte : car qu'il s'agisse comme dans le cas sus-cité, de l'expérience mobilière de personnes, ou plus généralement de l'expérience que constitue la réalisation d'un travail scientifique – l'expérience, parce qu'elle provient étymologiquement de la racine grecque *πειρο* (*i.e. transpercer, traverser, parcourir de part en part*), est ainsi directement liée à l'idée d'ouverture permettant le passage. La signification de l'expérience renvoie donc originellement et de manière imagée, à la mobilité *stricto sensu*. Puis par dérivé et symboliquement, l'expérience c'est aussi la mobilité au sens du changement vécu / à vivre pour une personne, faisant incidemment du corps de celle-ci, un point de passage, un *habitable sensible et traversé* alors *mutatif* : l'expérience se rapporte à la fois à ce qui est susceptible de nous donner accès à quelque chose ; au savoir que nous acquérons à l'occasion de cette *traversée* qu'est l'aventure de l'inédit ; mais également au risque qui lui est inhérent, en ce qu'elle constitue pour nous un essai, et donc une épreuve en soi (GENS 2009).



Propos de l'acte premier

Engager une thèse sur la présence de migrants internationaux dans un village des Nords, en mutation dans la mondialisation, requiert de distinguer les corpus théoriques et méthodologiques qu'il est pertinent de mobiliser. À cette fin, pour étudier l'habiter villageois de personnes souvent réduites aux seuls statuts de travailleurs étrangers et de « migrants économiques » de passage dans des « *périphéries* » occidentales, il me semble nécessaire d'adopter une géographie psycho-sociale et un positionnement de recherche entremédiaire, ayant pour impératifs : une scientificité des savoirs, une compréhension de l'humain, et une explication des phénomènes quotidiens (BAILLY, FERRAS 2010). Mais il s'agit

aussi d'apporter des éléments de réponse à la demande sociale en matière d'utilité, encore jugés pour l'heure insuffisants (SCHEIBLING 2011) : ce n'est qu'en se rapprochant des sciences de l'action et en développant aussi bien la part savante que la part pratique de son savoir, que la géographie peut prétendre faire amplement valoir son utilité sociale (VIALA 2006).

En ayant pour objectif de saisir les liens constitutifs, enchevêtrés et situés de l'humain, du social et du spatial (FREMONT & *al.* 1984) dans un traitement prenant en compte leur imbrication constante et qui n'établisse aucune préséance de l'un sur l'autre, la géographie sociale se pense désormais telle « une écologie humaine et sociale » (DI MEO 2014, 8) ; comme l'expérience de l'espace et des lieux dans un monde où la culture joue un rôle fondamental (CLAVAL 2012). C'est une géographie des hommes (LAZZAROTTI 2006) qui doit donc être en action, sinon *de* l'action, dans sa visée d'une cohérence globale et d'un arrimage entre le scientifique et le politique (MUKAKAYUMBA, LAMARRE 2015). Elle a le souci d'exprimer la complexité des réalités qu'elle veut comprendre (DI MEO, BULEON 2007 [2005]) et s'interroge notamment sur les conditions et les modalités du vivre ensemble de nos jours, en s'attachant à cette fin à comprendre telle une problématique parmi les autres et articulée à elles, la dimension spatiale des activités, des inégalités, du pouvoir et des rapports de domination entre les hommes – des événements dramatiques humains (SECHET, VESCHAMBRE 2006a ; 2006b, CLERVAL & *al.* 2015, BACKOUCHE & *al.* 2017) ; en somme, elle étudie comment les individus seuls et en groupe s'approprient matériellement et idéellement, usent et co-produisent de manière différenciée (VESCHAMBRE, RIPOLL 2005) un espace en partage (BONNY, BAUTES, GOUËSET 2017), fait de transactions admises, indifférentes ou tendues, normées ou spontanées : l'espace enjeu social, est aussi bien une ressource qu'un handicap, synonyme de contrainte ou de liberté, voire une arme pour la société comme pour les acteurs au quotidien (RIPOLL 2006, SECHET, GARAT, ZENEIDI 2008a ; 2008b).

Si au prisme du mouvement humain et des affects, des transformations du quotidien habité, et de la participation à la vie locale, cette étude comporte des résonances psychologiques et philosophiques, c'est parce qu'elle s'intéresse au façonnement des expériences humaines et à leur mise en actes, donc à l'expérience vécue autant que celle dite « vive » (GENS 2009). Cet angle de lecture permet de se pencher sur la manière selon laquelle l'espace est signifié au gré de l'histoire personnelle de chacun, et ce qui en découle quant aux conditions et aux modalités d'un vivre ensemble avec l'autre et en société : car

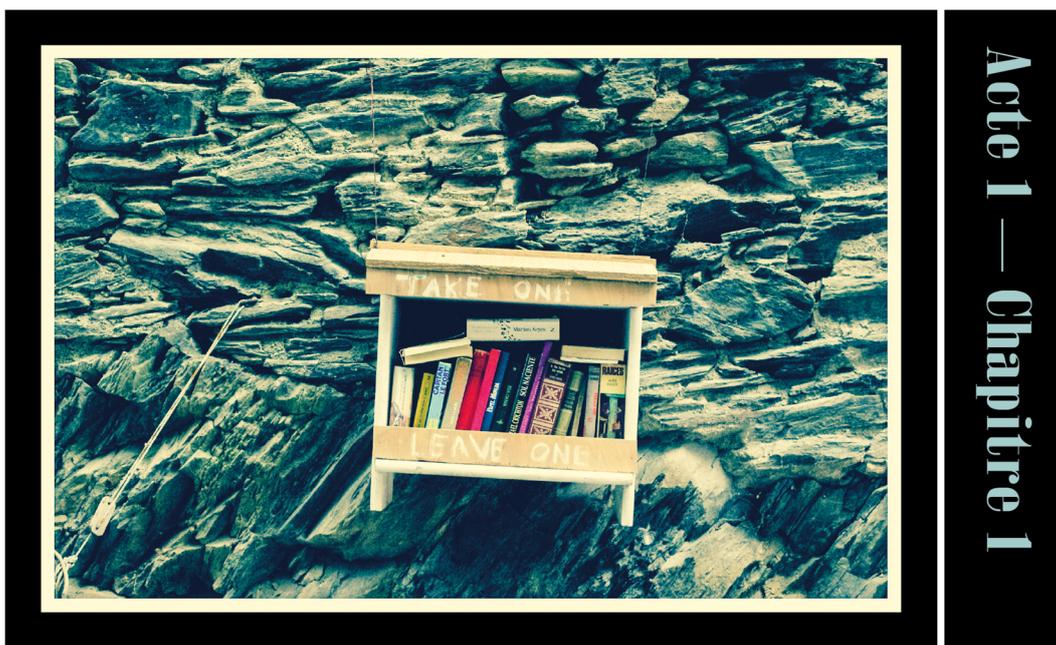
nous faisons l'épreuve et nous nous approprions tout type d'espaces en fonction de la manière dont ils font écho à nos valeurs et à nos représentations de nous-mêmes, et donc en fonction du sens que nous leur attribuons, replacés qu'ils sont dans l'ensemble de notre parcours de vie (DELORY-MOMBERGER 2010).

Pour comprendre les rapports de pouvoir dans et par l'espace, ainsi que les inégalités et les schèmes psychologiques inhérents, il est alors nécessaire de se placer au plus près des hommes, de leurs actions individuelles et de leurs faits sociaux, saisis au gré d'autant d'instant, pour écouter et retranscrire au plus proche, *la Babel* que constituent leurs multiples expériences relatées ; car celles-ci sont en effet insaisissables au premier abord, du fait de leur multiplicité et de leur complexité, rappelant incidemment la confusion des langues dans le mythe de la tour de Babel. Pour ce faire, la réalisation d'une enquête de terrain est de rigueur, tout comme un travail d'auto-réflexivité mené sur le sens à donner aux informations recueillies par le chercheur, et sur le contexte même de la production du savoir – c'est une mise en perspective du dialogue permanent théorie-empirie qui permet finalement d'entendre les mécanismes de chacune tout autant que leurs liens dynamiques.

Partant, à partir de l'exposition de mes réflexions de terrain, il ne s'agit pas de se prêter ici à l'une ou l'autre des entreprises d'une biographie résidentielle professionnelle ou d'une biographie professionnelle (auto-bio-géographie et égogéographie – LEVY 1995, CALBERAC, VOLVEY 2014a ; 2014b). Néanmoins il convient de présenter au lecteur le processus d'élaboration de la recherche, ainsi que les cadres de l'analyse et de l'interprétation qui sont – dans une co-construction entre identité subjective et production scientifique (LEVY 2014b) – inévitablement personnels et situés, telles que le sont les réalités et les expériences étudiées – complexes parce que changeantes et éclectiques, voire ambivalentes. S'il ne s'agit donc pas de présenter ici le terrain comme sujet d'étude *per se* (voir CALBERAC 2010), au fil de la construction de la recherche les sinuosités du cheminement sont indéniablement particulières à chacun. Remettre en perspective le positionnement du chercheur et ses expériences au gré du déroulement de l'enquête, sert ainsi l'explicitation des méthodologies, des méthodes et des outils convoqués, celle des conditions d'obtention des informations, et celle de leur transformation et analyse en données – nécessairement orientées elles-aussi selon la configuration du terrain mené (voir DE SARDAN 2008, BEAUD, WEBER 2010, VARGAS-SILVA 2012 et les numéros des revues *Hérodote* 1977 / 78, *L'information géographique* 2010, *Annales*

de géographie 2012, ou encore *Interrogations ?* 2014 – I et II). Ce premier acte expose donc cette triple entreprise en autant de chapitres : théorique, épistémologique, et empirique.

I. Une géographie psycho-sociale



Encart-paysage 3 : Petite bibliothèque villageoise de rue. (Cadaqués, 09/2015)

Les bibliothèques dites publiques s'apparentent à des meubles situés en plein air, qui peuvent être librement, gratuitement et anonymement utilisés, pour le stockage et « l'échange de livres » (on parle dans ce cas de « *BookCrossing* » de rue parmi d'autres appellations du même genre). Pour l'utilisateur, elles ne nécessitent donc aucune formalité spécifique, précisément en ce qu'elles s'envisagent comme une alternative aux librairies conventionnelles : cette pratique, ayant émergé ici et là dans les années 1990, et qui propose de voir et de *faire du monde une bibliothèque*, consiste à laisser un ou plusieurs livres dans un espace public, afin qu'ils puissent être pris et lus (« *Take one* ») par d'autres personnes, qui peuvent alors à leur tour en faire de même, en déposant et en laissant un ou plusieurs ouvrages dans la bibliothèque (« *Leave one* »). Ce sont des particuliers mais aussi des associations ou des organisations qui sont généralement à l'initiative de ce service mis à la disposition du *quidam* ; le type de bibliothèque de rue installé varie alors en fonction, indépendamment donc du niveau de développement des infrastructures des communes mêmes, allant de la petite case en bois de style individuel comme celle-ci accrochée à un pan de mur et photographiée, à l'instar de quelques autres que j'ai pu repérer en sillonnant les ruelles de Cadaqués, jusqu'à de véritables cabines imposantes, protégées des intempéries, vitrées et éclairées de nuit, dont on peut en trouver des clichés sur le web, installées dans n'importe quel type de localités – *grandes*

villes comme villages de campagne. Le concept de la bibliothèque de plein air, originellement issu des milieux artistiques, peut tout simplement s'assimiler à du troc pour des personnes sur place comme de passage, et évoque ainsi un certain état d'esprit lié à l'échange culturel ; partant, l'on ne saurait donc préjuger que cette pratique se développe dans certains lieux davantage que dans d'autres. Dans le cas du village cadaquesenc, ceci n'est toutefois pas sans faire écho à la forte fréquentation touristique qu'il connaît, à son importante population artistique résidente, ou encore à la personnalité communautaire qui se dégage de cet espace de vie même – sans pourtant que l'on puisse se risquer à établir un lien explicatif direct et / ou singulier entre cette collection de faits avérés concernant Cadaqués et la présence observée en son sein de bibliothèques de rue(lle). Dans une suite métaphorique, la création du savoir consiste aussi à sa manière, à s'appropriier des connaissances en vue que chacun y dépose sa propre pierre à l'édifice. Cela implique de commencer par distinguer sur les plans théoriques, les discussions fondamentales à joindre (HUFF 1999) – thèmes que ce premier chapitre s'attache donc à présenter.



Introduction du premier chapitre

Une thèse en géographie psycho-sociale portant sur le *faire société*, qui prenne en compte l'ensemble des habitants locaux dans un environnement villageois d'hyper-diversité étrangère et immigrée comme celui de Cadaqués, est quelque peu inhabituelle ; aussi bien au regard de l'histoire de Cadaqués dans les ouvrages de vulgarisation⁸, qu'en ce qui concerne dans la littérature scientifique les aspects étudiés de la migration internationale économique à destination d'espaces non-métropolitains occidentaux. En effet, à l'instar d'espaces similaires où l'économie est saisonnière et où la localité fait l'objet de stratégies de marketing, la réalité sociale cadaquesenca est généralement présentée selon une prétendue authenticité locale réifiée, dans un contexte où la promotion internationale du tourisme demande que chaque lieu et ses habitants aient un trait singulier propre (LANFANT 1995). Concomitamment

⁸ À noter toutefois : des allusions à la présence de ressortissants boliviens (*i.e.* de migrants économiques considérés au-delà de ce seul statut réducteur) sont visibles dans un ouvrage récent (VEHI 2009) – ce qui laisse éventuellement présager une inclusion possible de la diversité immigrée présente, dans une lecture (ré)actualisée de la réalité sociale cadaquesenca, se détachant du prisme historiciste et traditionnaliste courant.

une partie seule des habitants – censée illustrer et renforcer cette spécificité – est activement visible, à la différence d'autres qui se voient relativement limités à l'unique dimension du travail.

Les représentations courantes sur les étrangers migrants, *a fortiori* au sein des espaces d'économie saisonnière, dépeignent généralement leur présence en situation de *stand-by* – au futur sur place hypothéqué et précaire –, les réduisant ainsi à de la main-d'œuvre temporaire, essentielle certes à la bonne mécanique du système (CID-AGUAYO 2010), mais remplaçable et amenée à changer de toute manière. Autrement dit, c'est un paradigme de lecture fonctionnaliste, qui ne conçoit pas la multi-dimensionnalité de ces vies à une échelle micro, ni l'intégralité de leurs interactions diverses quotidiennes ; qui occulte le rôle qu'ils peuvent jouer dans la fabrique de l'histoire et la reproduction locales, ou encore ce qu'elles peuvent précisément donner à voir avec une meilleure acuité et justesse, du fonctionnement néolibéral de systèmes villageois eux aussi. Des travaux portant sur les migrants internationaux appréhendés comme habitants à part entière au sein de ces espaces, tentent toutefois de se détacher de ce type de lecture pyramidale voire binaire d'une réalité sociale locale et qui s'en trouve de fait tronquée (lire notamment KASIMIS, PAPADOPOULOS 2005, HUGO, MOREN-ALEGRET 2008a, JENTSCH, SIMARD 2009, MARROW 2011, et plus particulièrement sur la Catalogne PASCUAL DE SANS, CARDELUS, SOLANA SOLANA 2000) – un courant dans lequel entend donc s'inscrire cette thèse.

Incidentement, dans le cas de Cadaqués, à l'exclusion près de rixes ethnicisées de travailleurs / migrants étrangers, les activités de l'immigration internationale jugée culturelle et artistique, les productions de terroir, les événements en lien avec l'histoire villageoise ou toute autre fête historiquement locale retiennent principalement l'attention quasi exclusive de la presse locale. Elles sont d'ailleurs plébiscitées et promues par la politique touristique municipale, au grand dam d'autres mondes qui pourtant (co)existent à Cadaqués et qui demeurent relativement dans l'ombre, malgré leur complexité propre et leur participation à une (re)production locale – où habiter le patrimoine (GRAVARI-BARBAS 2005) constitue aussi un enjeu certain. Conséquemment, à l'heure où l'originalité de l'image vendue par le tourisme devrait exprimer la réalité actuelle plutôt qu'une représentation poétique et nostalgique d'une époque évanouie (BAUM, HEARNS, DEVINE 2007), l'on se doit de contrecarrer le passage sous silence d'une partie de cette réalité, certes moins folklorique et pittoresque au regard de l'image entretenue et vendue de Cadaqués ; parce

qu'« à l'heure où le rapport au patrimoine et à la mémoire constitue un mode de légitimation privilégié des groupes sociaux, cet effacement des catégories populaires à travers les traces matérielles de leur existence peut être analysé comme une forme d'inégalité et dénoncé comme injustice » (VESCHAMBRE 2010, §30). Il s'agit donc ici de prendre en compte *l'ensemble* des spécificités *locales*, en appliquant au cas d'étude empirique cadaquesenc le construit conceptuel de village global, que je souhaite ce faisant enrichir – des objectifs m'ayant conduit à faire le choix d'une géographie psycho-sociale.

Une entrée sur le terrain animée au possible par une défamiliarisation des théories existantes, par une *revisite* des réalités observées, et par leur possible interprétation alternative, m'a progressivement orientée à céder la place à une géographie humaine et sociale ouverte sur les psychologie sociale et environnementale : s'appuyant sur une psycho-sociologie de l'espace, cette *géographie psycho-sociale* se propose de considérer l'espace comme un élément matériel servant d'intermédiaire entre les hommes, entre l'homme et autrui. Il s'agit d'une géographie se nourrissant d'autres champs de la discipline, ainsi que d'autres sciences sociales et cognitives. Elle se place davantage que la sociologie à « hauteur d'homme » (SECHET, VESCHAMBRE 2006b, 25), puisqu'elle s'intéresse à l'individu, à ses schèmes psychologiques, à ses comportements et à ses intentions mises en actes, en rapport ou pas avec des groupes – autrement dit à ses interactions avec le social plutôt que de partir du social comme éclairage premier. Incidemment elle est aussi plus largement ouverte à la pensée complexe et systémique et à son invitation à penser de manière globale l'humain – en y incluant son univers et ses rapports à l'espace, ses regards, ses usages et ses imaginaires (ROUX 1999, MORIN 2005 ; 2015) : elle se propose de saisir les relations humaines à la matérialité de l'espace, lequel agit aussi bien au niveau du mental de l'individu, qu'il participe à l'organisation sociale. Dans le contexte actuel de la mondialisation, elle s'intéresse ainsi aux conditions et aux modalités de l'*action* de l'individu au quotidien, « activité politique par excellence » (SECHET, GARAT, ZENEIDI 2008b, 10) ; en considérant aussi bien ce qui est indépendant de ses volonté et possibilité – les structures plus vastes des systèmes dont il est acteur (CROZIER, FRIEDBERG 2014 [1977]) –, que ce qui est inhérent à ses opportunités d'émancipation et de *prise* sur un quotidien et une localité qu'il co- façonne et diversifie, ou encore ses expériences et son historicité, *i.e.* l'ensemble des facteurs qui forment son histoire et qui conditionnent son comportement dans une situation donnée.

Partant, ma démarche s'applique à faire dialoguer des travaux dont elle s'inspire, lesquels sont inscrits dans divers courants disciplinaires – de H. Arendt (2004 ; 2007 [1995] ; 2014 entre autres), de M. Lussault (2007 ; 2017a), du géographe Guy Di Méo (1998 ; 2007 [2005] ; 2014), les ouvrages issus du colloque *Espaces et sociétés aujourd'hui. La géographie sociale dans les sciences sociales et dans l'action*, tenu à Rennes en octobre 2004⁹, ainsi que dans un autre registre, ceux de C. Wihtol de Wenden (1987 ; 2008 ; 2013a [2010] et b entre autres), des socio-anthropologues Nina Glick Schiller et Ayse Çağlar (2011a ; 2015), de la socio-économiste Saskia Sassen (2001 [1991] ; 2007), et ceux fondateurs de l'historien Georges Hardy (1939), du psycho-sociologue Gustave-Nicolas Fischer (1981 ; 2011), de la figure de l'épistémologie de la communication Abraham Moles (1992), ou encore du philosophe François Jullien (2008 ; 2009 ; 2012 ; 2017) – lesquels balisent tous, les développements de cette thèse. En outre, l'imbrication des liens et des objectifs approchants de la psychologie sociale et environnementale et de la recherche biographique, qui toutes deux partent de l'individu comme focale première d'analyse, m'a conduite à m'intéresser aux travaux portant sur cette dernière comme champ disciplinaire de la recherche qualitative à part entière – notamment ceux menés au sein du Collège international de recherche biographique en éducation (CIRB)¹⁰ ; selon les écrits de C. Delory-Momberger (2003 ; 2004 [2000] ; 2005 ; 2010) qui ont aussi influencé ma réflexion, la recherche biographique s'intéresse à la manière selon laquelle l'homme se biographise, *i.e.* qu'il écrit son histoire selon le sens qu'il donne à son expérience. Cet exercice de biographisation résulte d'une initiative individuelle qui est située, inscrite historiquement, culturellement, et socialement, et qui prend en l'occurrence place dans un contexte contemporain marqué par une particularité, tel que nous allons le voir.

⁹ Trois ouvrages à la fois indépendants et complémentaires ont été publiés dans la suite de cet événement : *Penser et faire la géographie sociale : contribution à une épistémologie de la géographie sociale* (2006) ; *Espaces en transactions* (2008a) qui ont constitué un plus grand intérêt pour la réflexion de cette thèse que le dernier, *Territoires en action et dans l'action* (2008a), lequel se focalise sur une définition macro de la politique, sous sa forme plutôt institutionnelle ; la question de l'action l'est ainsi dans ce troisième volume à l'inverse du second, sous l'angle de la production politique et administrative du territoire (et des acteurs qui lui sont associés), non sous l'angle de l'acteur-sujet individuel qui se sociabilise dans un territoire où il se situe (GISLAIN 2004, DODIER, ROUYER, SECHET 2008b).

¹⁰ Voir les numéros publiés de la revue intitulée *Le Sujet dans la Cité* (http://www.lesujetdanslacite.com/1/la_revue_664194.html).

I.1. Mondialisation et condition biographique : analyser une hyper-localité villageoise dans la modernité avancée

S'intéresser alors aux conditions et aux modalités quotidiennes de la vie et de la participation de divers habitants aux transformations d'un village occidental dans la mondialisation, implique plus généralement de s'interroger sur la mutation que connaissent les sociétés actuelles depuis les années 1970 – cette période dite avancée de la modernité (BECK 2008 [1986]), qui se caractérise par la condition biographique de l'homme (DELORY-MOMBERGER 2010) : *i.e.* un volte-face tangible du rapport entre l'individu et le social qui animait jusqu'à présent les sociétés. Désormais l'individu perçoit comme devant prendre en mains et comme relevant de sa responsabilité, l'ensemble des conséquences pour son existence propre, des obligations sociales et de son assujettissement aux institutions. Cette condition acte le passage de la société des individus (ELIAS 2016 [1991]) à la fin des sociétés telles que nous les connaissions (TOURAINÉ 2013), pour en arriver finalement à une société biographique marquée par une individualisation sociale (distincte de l'individualisme moral et émancipateur, ou de celui égocentré et moderne, (DELORY-MOMBERGER, *Ibid.*)) : les institutions de régulation socio-économique recouvrent à présent à leurs comptes et à leurs intérêts l'idée d'épanouissement et d'accomplissement personnels qu'avaient vu naître les temps de prospérité matérielle et d'ouverture, de complexification et d'hétérogénéisation sociales des années 1970 ; avec le déclin des grandes institutions intégratives telles que la famille et l'école, les personnes s'étaient vu données un plus grand pouvoir d'action et une certaine indépendance, dans un contexte où individu et société seraient dorénavant fortement imbriqués. Cette condition biographique actuelle, sommant de manière généralisée les individus à mettre en exergue ce qu'ils ont de singulier et à faire valoir leur identité propre, est à voir comme étant indissociable des logiques néolibérales de la globalisation et des processus d'institutionnalisation et de standardisation inhérents au système socio-économique du capitalisme.

L'individu est à l'avenir un bien commercial / commercable ; la réalisation de soi est un outil du système reproductif ; et l'être humain, sera demain pourquoi pas, une valeur estimée en bourse (DORISON 2014**). Concomitamment le récit biographique fait l'objet d'une transaction et devient un enjeu de gestion et de décision publiques, révélant une transformation des principes de l'action sociale (DELORY-MOMBERGER, *Ibid.*). Alors que l'on

croyait pourtant toutes les connaître, un nouvel et énième domaine de création d'inégalités nous surprend ainsi et se surimpose aux autres : celui de la production (d'images) de soi, des sentiments et des valeurs qu'elle communique, ainsi que celui de la capacité individuelle à composer et à transmettre un discours sur soi-même adapté à la réception générale et garant d'une reconnaissance sociale, que cela soit dans les sphères intimes ou publiques de la vie (KAUFMANN 2004).

À l'heure de la globalisation, ceux qui se trouvent être les plus démunis de ce capital biographique, et ceux qui sont les plus frappés par cette violence d'ordre politique symptomatique, contraignant les sujets à une déshumanisation et les renvoyant à leur manque de sens existentiel (OGILVIE 2012b), ce sont entre autres les travailleurs sans travail et les surnuméraires de H. Arendt (2004 [1961]), accessoires parce que tenus pour remplaçables dans le système capitaliste marchand et sa division internationale du travail. Finalement, des hommes interchangeables, réduits à leur seule utilité économique, productions d'une modernité à laquelle n'échappe pas la fabrication des migrations internationales (SASSEN 2009) ; celles dites économiques et d'une main-d'œuvre étrangère précarisée, importée pour combler les secteurs économiques peu qualifiés et disqualifiés délaissés par la population nationale et / ou locale ; ces personnes sont ce faisant soumises à des conditions exceptionnelles leur attribuant les plus bas salaires, mais exigeant aussi les modalités de travail les plus flexibles (BABY-COLLIN 2014) : elles se voient d'office déniées de droits égalitaires voire élémentaires, à la protection, à la citoyenneté, ou encore à une mobilité sociale et spatiale.

En effet, face à la vision rebattue d'une mobilité protéiforme (marchandises, idées, finance) fluide et généralisée, et d'une circulation sans contrainte à l'exception de celle des hommes, les frontières – l'une des caractéristiques traditionnelles du pouvoir étatique –, se reconfigurent physiquement et idéellement, propageant et recréant alors autant de « modèles d'exterritorialité réhabilitant la version antique de l'homme maudit » (WIHTOL DE WENDEN 2016, 144) laquelle prend dernièrement la figure de l'étranger migrant. En effet, en ces temps difficiles, les discussions problématiques sur les

migrants prennent des allures de *Controverse de Valladolid*¹¹. Si certaines régions du monde sont sans conteste le lieu de l'inacceptable humainement parlant, au regard des politiques mises en place (e.g. migratoires), du traitement des populations qui y vivent, et de leur absence de droits (e.g. d'expression), dans le contexte qui est celui de l'Europe, l'obsolescence de valeurs historiquement symboliques de cet espace (en matière d'asile, de droits de l'homme, et de dialogue des civilisations) et la résurgence de mythes sur l'homogénéité nationale tendent au final à médire voire à criminaliser l'immigration, et conduisent inévitablement à une crise morale, politique et humaine, alors que se diversifient et se renforcent des dispositifs sécuritaires de gestion de la migration. Un contexte qui explique d'ailleurs peut-être le raccourci effectué aujourd'hui, qu'il y a à qualifier d'illégal, tout migrant non-national (cf. point notionnel 1).

¹¹ Dans son article *La controverse de Valladolid ou la problématique de l'altérité* (2006), le philosophe et chercheur en sciences de l'éducation Michel Fabre revient sur les tenants et les aboutissants de ce débat théologico-éthique (1550-1) qui eut lieu sous l'Espagne du XVI^e siècle, alors qu'Espagnols et Portugais avaient entrepris la colonisation du Nouveau Monde, suite à la découverte des Amériques par Christophe Colomb (1492). Aucune directive de l'empereur ou de l'Église ne parvenant à stopper l'esclavage et le massacre consécutifs des Indiens, et les enjeux politico-économiques et religieux de la colonisation étant par ailleurs conséquents, cette joute oratoire coorganisée par l'Empereur espagnol Charles Quint et l'Église catholique, en même temps que de répondre à la question de savoir si les Indiens étaient inférieurs ou égaux aux Européens, devait permettre de penser pragmatiquement la suite de l'entreprise colonisatrice :

« De la qualification des Indiens va dépendre leur traitement. [...] Historiquement la solution s'avère décevante puisqu'elle ne reconnaîtra l'humanité des Indiens qu'en la refusant aux noirs d'Afrique. [...] l'action oblige à toutes sortes d'arrangements plus ou moins consistants sur le plan théorique ou éthique. Une pensée exigeante nous oblige toutefois à déterminer à quel niveau précisément se situe cette 'distance entre les hommes' que la rhétorique [...] s'emploie à négocier » (8, 14-5).

Si le parallèle entre cet événement et la gestion du *problème migratoire* actuel peut paraître de prime abord excessif si l'on s'en tient aux faits, le rapprochement des modalités (notamment l'usage de la rhétorique) selon lesquelles sont négociées l'altérité et l'inégalité entre des hommes sur fond d'intérêts autres qu'humainement éthiques seuls, me semble toutefois bel et bien à propos, et ceci à plus de cinq cents ans d'écart : bien qu'anachronique, cette analogie politique montre à quel point ce type de relation dissymétrique au moyen de la construction intéressée d'un *Autre*, est récurrente au cours de l'Histoire.

Point notionnel 1 : Irrégulier / illégal (migrant)

Plusieurs instances internationales telles que l'Organisation des Nations Unies, et notamment l'Organisation Internationale pour les Migrations (OMI, 2007) recommandent, bien qu'il n'y ait aucune définition claire ni unanime de celui-ci, d'utiliser le terme « irrégulier » (« *irregular migration* » / « migrants en situation irrégulière ») plutôt que le vocable d'« illégale » pour évoquer la situation d'une personne ou même la personne *per se*, qui entre, transite, séjourne, travaille et / ou quitte un État étranger sans disposer de la documentation nécessaire pour cela (*i.e.* la documentation conforme au droit applicable de l'État concerné). L'utilisation de l'expression « migration illégale » est alors réservée aux seuls cas du trafic illicite de migrants et de la traite de personnes. Les raisons de cette différenciation sont avant tout éthiques : le terme « irrégulier » est à privilégier sur celui d'« illégal » car ce dernier évoque l'idée de criminalité, en plus d'être perçu comme déniait l'humanité des migrants (PERKOWSKA 2016). Le juriste François Crépeau, Rapporteur Spécial des Nations Unies pour les droits de l'homme des migrants, précise en effet en 2013 :

« Une terminologie incorrecte contribue aux discours négatifs sur les migrations, renforce les stéréotypes négatifs à l'encontre des migrants, et légitime un discours sur la criminalisation de la migration qui contribue à son tour à davantage d'aliénation, de marginalisation, de discrimination, et de violence à l'encontre des migrants » (tl.).

Conséquemment, dans le corps de cette thèse, cette distinction de vocabulaire et son pourquoi sont partagés, et seront donc respectés.

Analyser l'hyper-localité villageoise cadaquesenca revient alors à s'interroger sur la condition biographique de ses divers habitants ; c'est-à-dire, sur les multiples formes prises par « cette figure d'un sujet qui ne peut *faire lieu* qu'en lui-même et qui ne peut *relier le monde* que dans la réflexivité et l'historicisation de son expérience » (DELORY-MOMBERGER 2010, 113) ; ceci dans un environnement villageois, un hyper-lieu (LUSSAULT 2017a) marqué par l'ancrage et la circulation d'une diversité matérielle et idéale importante notamment immigrée, et donc par une démultiplication et une pluralisation des modes de vie, d'univers culturels, de cadres référentiels traditionnels, et de (trans)localités (*cf.* point notionnel 2).

Point notionnel 2 : La (trans)localité

L'acception de la localité à laquelle j'adhère, implique pour le chercheur qui s'y intéresse :

« [D'adopter] une démarche axiologique qui s'attache à prendre les acteurs au sérieux et à postuler la validité pratique des énoncés qu'ils construisent, à concevoir le local comme qualifiant un ordre de grandeur spatiale relatif à chaque situation interactionnelle observable. [...] Il y aurait donc autant de 'niveau local' que de discours de justification de son existence, avérés dans une interaction médiatisée par le langage au sein de laquelle l'espace est un enjeu et où le lexique du local constitue une possibilité offerte aux acteurs pour qualifier cet espace en jeu et / ou d'autres espaces de référence » (LEVY, LUSSAULT 2013, 625).

Partant, parler de la localité d'une personne c'est expliciter la manière dont elle charge l'espace de qualifications, et donc à terme, peut se l'approprier, y projeter des identifications diverses. La localité – idéale, construction mentale et située –, peut donc aboutir à des formations matérielles et doit s'envisager tant individuellement que collectivement (on peut alors, dans ce second cas, parler à mon sens de la *personnalité* ou de l'*identité* collective d'un espace lorsque l'on veut parler de la localité d'un espace).

Ce faisant je rejoins aussi la définition de la localité et de celle associée du voisinage, que donne pour sa part l'anthropologue Arjun Appadurai en tant que :

« [...] structure de sentiment, propriété de la vie sociale et idéologie d'une communauté identifiée [...]. La localité est avant tout une question de relation et de contexte, plutôt que d'échelle ou d'espace. [...] Cette qualité phénoménologique, qui s'exprime dans certains types d'action, de socialité et de reproductibilité, est le prédicat majeur de la localité en tant que catégorie (ou sujet) [...]. À l'opposé, j'utilise le terme de structure de voisinage pour parler des formes sociales actuellement existantes dans lesquelles la localité, en tant que dimension ou valeur, est réalisée sous diverses formes. Les voisinages, dans ce sens, sont des communautés identifiées par leur actualité spatiale ou virtuelle et leur potentiel de reproduction sociale » (2005, 271, 257-8).

Dans le cas de personnes (mobiles), celles-ci sont amenées à évoluer entre différents espaces éloignés les uns des autres, qu'elles s'approprient et connectent par leurs pratiques (mobilitaires), ainsi qu'en les replaçant dans le continuum et la cohérence du sens existentiel qu'elles donnent à chaque espace dans leur biographisation. Les structures de sens et de sentiments propres à une personne, dont la projection spatiale donne forme à des lieux façonnés à force d'espaces investis de sa présence et par ses actions – l'ensemble de ces constructions humaines ainsi matérielles et idéelles, qui sont façonnées en miroir d'expectatives et de valeurs individuelles qu'elles sont censées représenter, je les entends donc comme la translocalité d'un individu : *i.e.* l'ensemble des localités d'un individu qu'il déploie et relie bon gré mal gré par-delà les distances, à travers l'espace, et en dépit de frontières multiples et dressées de tout type, notamment celles liées à l'État-Nation auxquelles il doit faire face.

Partant, à l'heure de la modernité avancée, où l'individu doit produire par lui-même sa propre *localité* et doit composer avec le monde à partir de ce qu'il en comprend et de ses conditions d'existence propres, il est primordial de revenir à l'homme et à ses rapports à l'espace, comme focus premier d'appréhension et de décryptage des relations sociales – ce que la géographie psycho-sociale se propose précisément de faire :

(1) D'abord, une alliance entre la géographie et la psychologie est opportune pour comprendre les changements sociétaux car c'est précisément le lien à l'espace – facteur d'individuation (*i.e.* de réalisation de soi en tant qu'être distinct des autres et unique à part entière) –, qui a également été remis en cause au cours de la modernité avancée. Ce rapport à l'espace, producteur pour l'individu parce qu'il nécessite l'apprentissage de savoirs et lui donne l'occasion « *d'effectuer sa puissance*, et l'effectuation de puissance est source de joie » (ROUX 1999, 21), est aujourd'hui l'apanage d'une minorité qui seule en dispose d'un usage libre et singulier. La condition postmoderne de l'homme est donc paradoxale : à l'heure d'un individualisme normatif, confronté à l'expérience au quotidien de divisions de par le monde, l'individu doit quoi qu'il en soit donner une cohérence d'ensemble et trouver un sens aux espaces qui composent son existence – ce qu'il nous appartient de comprendre. Afin de proposer les bases d'une géographie psycho-sociale, je m'appuie sur les apports de la psychologie sociale et environnementale (*cf.* point notionnel 3 *infra*) à la compréhension de la spatialisation des comportements et à la formalisation d'une psychogéographie (MOLES 1992, MOSER 2009, FISCHER 1981 ; 2011), croisés avec les branches phénoménologique, *humanistic* et herméneutique d'une géographie sociale, culturelle, des perceptions, des représentations et des émotions (HARDY 1939¹², BACHELARD 1957, BUTTIMER 1976, MERLEAU-PONTY 1976 [1945], TUAN 1990 [1974] ; 2001 [1977], DARDEL 1990 [1952], DEBARBIEUX 1995, DI MEO 1998, FREMONT 2009 [1976], HOYAUX 2015a ; 2015b). Cette géographie conçoit l'espace comme un prisme de lecture à la fois des rapports sociaux à

¹² Il convient de préciser que la géographie psychologique telle que l'avait envisagée à l'époque G. Hardy, relevait plutôt de ce que l'on dénomma plus tard comme étant la géographie culturelle. Quand bien même, si ses ambitions étaient ainsi de s'intéresser à la psychologie respective des peuples, à ce qu'ils pouvaient avoir en commun et d'altérité, à leurs *habitus* – l'intuition d'une influence rétroactive de l'individuel et du social se fait déjà pressentir dans ses réflexions. L'on ne saurait ainsi dénier à cet ouvrage de compter parmi les travaux fondamentaux servant à la construction d'une géographie psycho-sociale.

partir des pratiques, des représentations et des comportements individuels, mais aussi des consciences individuelles au gré de facteurs sociaux. La relation homme-espace y est « un indicateur de la relation de l'homme à la réalité sociale » (FISCHER 1981, 24) – une relation qu'elle tente d'élucider en ce qu'elle façonne des significations pour l'individu même et pour son existence au gré de ses expériences. Si l'objectif premier de la psychologie appliquée était alors originellement de connaître l'Homme *stricto sensu*, la psychologie sociale a dès le XX^e siècle renversé cette approche en souhaitant l'enrichir, déplaçant l'attention sur l'importance des relations interindividuelles dans la formation personnelle et sociale de l'être humain ; ces interactions sociales, faites de rapports divers, sont systématiquement médiatisées par l'environnement au sein duquel elles se déroulent (*cf.* point notionnel 4) – donnée incontournable ajoutée par la psychologie environnementale.

Point notionnel 3 : Psychologie sociale et psychologie environnementale

Le psychologue Gabriel Moser (2009, 16, 17) précise que si les psychologies sociale et environnementale sont proches, la psychologie environnementale se différencie de la psychologie sociale par ses objectifs scientifiques, parce qu'à la différence de celle-ci, la composante physique de l'environnement est toujours prise en compte. Par ailleurs, à noter que la psychologie environnementale se distingue aussi de l'écologie en ce qu'elle se focalise sur la relation de l'individu au système (et non sur le système même, alors premier dans l'analyse). Enième distinction d'importance : il ne faut pas confondre psychologie environnementale, et psychologie sociale de l'environnement qui considère elle que la relation de l'individu à l'environnement physique est dépendante de l'environnement (du contexte) social dans lequel cette relation évolue, autrement dit de la communauté de référence de l'individu (*Ibid.*). La chercheuse en psychologie environnementale et sociale Karine Weiss ajoute sur ce point au sujet de la psychologie environnementale francophone d'aujourd'hui, que la frontière entre les deux est quand bien même relativement ténue :

« Malgré les querelles identitaires, cherchant parfois à opposer psychologie environnementale et psychologie sociale [de l'environnement], ces deux approches ne sont pas contradictoires et actuellement, la plupart des chercheurs se réfère successivement à l'une et l'autre de ces voies. [...] La première privilégie la question directe des rapports de l'individu à l'environnement, question marquée par l'analyse des comportements, des usages, mais aussi des cognitions ; la seconde approche est plus centrée sur les modalités sociales modulant ces rapports, à travers, notamment, les questions de communication, de représentations sociales et d'engagement » (2011, 2).

Point notionnel 4 : Environnement et espace

Si dans ces travaux sus-cités, les termes environnement et espace semblent parfois être utilisés de manière indistincte, à ne pas s'y tromper l'acception de l'environnement de G.-N. Fischer (1981, 2011) rejoint bel et bien celle en géographie et en psychologie environnementale, d'un ensemble de réalités extérieures englobant un système (notamment social) qui conditionne son existence, et interagit avec lui : il traduit le fait que « l'on ne peut penser les mondes humains indépendamment de ce qui les *environne* » (LEVY, LUSSAULT 2013, 344). Si l'on se place dans le cadre de l'environnement d'un système social, l'espace en constitue alors l'une des dimensions.

(2) Cette géographie psycho-sociale, intéressée aux relations individu-autrui, est en outre propice à l'étude des transformations actuelles, car l'ensemble des faits sociaux sus-cités questionnent l'idée même de société et suggèrent d'en (re)venir à un prisme individuel d'analyse : à l'orée des sociétés occidentales, dans la mondialisation les risques notamment liés à la technologisation deviennent globaux, fabriquant ainsi de toute pièce une incertitude du lendemain (GIDDENS 1999) ; concomitamment, au nom de la défense de la liberté et des impératifs de sécurité nationale, une globalisation de la surveillance tend à se développer (MATTELART 2007). Face à une telle configuration à laquelle il peut être difficile de trouver un sens, ou par laquelle on peut se sentir dépassé, une dépolitisation et une torpeur civique témoignant d'un désinvestissement d'habitants vis-à-vis de questions pouvant leur sembler éloignées du quotidien sont alors susceptibles de se développer, au même titre que des mouvements ultra-politisés aux motivations parfois humainement condamnables, rendant nécessaire « une politique de la réinstitutionnalisation du 'facteur humain' [respectueux de l'*Autre*, donc de la personne, de l'individu il va sans dire] contre le fonctionnement automatique du marché » (OGILVIE 2012a, 174) ; et cela ne peut que commencer par une approche qui se place à hauteur d'homme, qui entende réinstaurer du lien social, et aider à solutionner son problème inhérent majeur qui est celui de la compréhension mutuelle dans un contexte où précisément il revient à l'individu la tâche de créer du lien social face aux entraves que peuvent constituer la complexification, la différenciation mais aussi les inégalités sociétales actuelles (DELORY-MOMBERGER 2010). Ce que préconisait déjà, aux lendemains de la colonisation, de la première Guerre Mondiale, et à l'aube de la seconde, G. Hardy, convaincu qu'il était de la fécondité certaine d'une union entre la géographie et la psychologie, pour justement travailler à une compréhension mutuelle :

« Nous venons de subir une période infernale, où les peuples les plus adonnés aux sciences de l'homme ont trébuché sur les moindres difficultés psychologiques et prouvé que leur connaissance des collectivités voisines n'avait pas fait un vrai pas en avant. Le monde des hommes n'est plus qu'une tour de Babel. On y porte, sur les sentiments et les intentions du partenaire ou de l'adversaire, des jugements insensés. On s'y cherche les uns les autres en s'indignant » (HARDY 1939, 24).

Si la géographie sociale, en replaçant l'espace au centre des réflexions sur la société, le conçoit comme une dimension parmi d'autres, la géographie psycho-sociale va donc encore plus loin dans la considération de la pluralité dimensionnelle de l'environnement quotidien des hommes : en accordant une réelle primauté à la genèse de la personne et au poids qu'y joue sa relation à l'espace, elle appréhende le social également comme une dimension (comme ce qui relève de l'organisation et du fonctionnement des groupes humains), à l'instar du temps, de l'économique, du politique, de l'individuel, et de l'espace. Ces dimensions agissent aussi bien dans l'évolution d'un quelconque *système social* considéré, que dans l'individuation, l'individualisation sociale (et concomitamment les actions) de toute personne. À la différence de la sociologie qui appréhende généralement l'individuel et le social par le social, la psychosociologie se positionne donc d'emblée à hauteur d'homme, tout en considérant en même temps le poids du social, et leurs interactions. Partant du principe que l'espace n'est donc pas seulement pour l'individu une structure pour l'organisation sociale, mais qu'il est aussi une modalité d'expression de ses attentes, de ses émotions et de ses sentiments, et qu'ainsi son expérience subjective est indissociable de l'environnement dans lequel il se trouve – afin de saisir les *rouages* d'une hyper-localité villageoise en transformation dans l'environnement cadaquesenc, il faut alors considérer la complexité intrinsèque de l'ancrage nodal situé à la fois d'expériences humaines *babéliennes* d'habitants et de rapports de pouvoir multi-scalaires qui s'y expriment.

Pour ce faire, je m'appuierai alors au possible, au fil de cette réflexion, sur les acquis d'une approche psycho-sociologique de l'espace – indispensables, selon G.-N. Fischer (1981 ; 2011) pour comprendre les relations entre la structuration de l'espace, la manière dont il est vécu par l'individu, et son comportement ; autrement dit, comment l'être humain établit des catégories de ses perceptions, vécu et action (MOLES, ROHMER 1998). Il s'agit alors (1) de considérer que, lorsque l'on étudie des expériences et des situations individuelles comme collectives, il est nécessaire d'intégrer les processus par lesquels la dimension spatiale, facteur ou dimension agissante parmi d'autres sur nos

conduites, *conditionne* les relations humaines. L'espace doit donc être appréhendé telle une « matrice existentielle et sociale » (FISCHER 2011, 3) qui s'exprime dans les modes d'organisation de la vie sociale et participent des rapports intrinsèques homme-environnement. Conséquemment, (2) il faut s'attacher à étudier comment la manière dont est organisé un espace, peut être propice à l'expression de comportements, en facilitant la probabilité de circonstances favorables à tout type d'interaction ; comment l'individu s'adapte alors au milieu, le refuse, le contourne, activement et / ou passivement. (3) Mais aussi s'intéresser aux conditions sous lesquelles cette organisation spatiale et les propriétés de l'environnement rendent des comportements effectifs. Pour comprendre comment la structure comportementale d'un individu s'investit dans l'espace, par l'expression de ses perceptions, de ses sentiments, et de ses motivations, comment il y vit sa vie et comment il en parle, deux aspects sont donc essentiels pour une analyse psychologique de l'espace : les représentations, les émotions et les attitudes générées par la présence d'un individu dans un lieu, mais aussi les conditions sociales que mettent en exergue les caractéristiques physiques d'un espace agissant sur les comportements. (4) Mais afin de s'écarter des biais individualistes ou culturalistes, il ne faut en outre « jamais [s'en tenir] à une approche ponctuelle : l'étude d'un phénomène, d'une situation, d'un cas. [...] c'est pourquoi, l'espace [doit servir] de départ pour une réflexion sur la liberté et, *in fine*, sur la place et le devenir de l'homme dans le système social » (SCHWACH 1998, 26-7 au sujet de MOLES 1992).

Finalement, c'est dire que l'homme est un monde malléable et perméable : d'une part il est influencé par un environnement complexe dans lequel il s'inscrit, qui le (trans)forme et agit sur sa perception de soi, des autres et du monde. D'autre part il est autonome, (trans)formant au possible l'espace dans la relation qu'il entretient avec lui, avec les autres, et avec le monde auquel il donne une signification propre selon l'interprétation qu'il fait de sa propre existence en son sein – lesquels sont une composante intrinsèque des rapports sociaux. Mais il s'agit là d'un état de fait qui dans l'absolu nous concerne tous, et *a fortiori* le chercheur dont le point de vue à partir duquel il observe la société, le réel, est important, car il oriente à la fois les questions posées, les cadres et les modalités d'analyse, et finalement ce qui est vu, visible, et donc ce qui reste dans l'ombre. Face aux poids des contextes culturel et politique, et face à l'influence des valeurs non épistémiques sur la recherche, faire preuve de réflexivité posée, située ; être attentif aux autres sur le terrain, et à soi-même, à ses agissements propres en tant

que chercheur et *être humain* ; considérer la part de contingence que cela implique quant aux choix effectués, et vis-à-vis de l'objectivation savante – tous ces éléments doivent être des incontournables.

Partant, en ces temps marqués par une montée des extrémismes politiques et de pratiques racistes, la géographie sociale telle que je l'entends dans sa dimension psycho-sociologique, doit être compréhensive, « féconde, plurielle, impartialement impliquée et responsable » (COUTELLEC 2015, 43-4), sans avoir donc à nécessairement se réclamer d'un certain militantisme. Dans le contexte récent où l'on prédit une fin possible du politique, sinon sa perte de sens (ARENDRT 2007 [1995]) – concomitante d'une indifférence ambiante et d'une abstinence répandue des hommes à juger le monde tel qu'il va –, l'on a en effet tendance à oublier que l'exercice seul de juger permet déjà de (re)donner précisément du sens à un événement, et peut ainsi dans l'absolu trouver sa finalité dans la résistance même à l'humainement inacceptable (ARENDRT 2003) :

« La Géographie psychologique [...] est l'aboutissement normal, le couronnement nécessaire de la Géographie humaine. [...] La pertinence de sa mise en pratique résiderait en ce qu'elle peut] orienter l'éducation de nos enfants vers la compréhension de l'étranger parce que certaines notions fausses sur les autres peuples sont des menaces permanentes pour notre sécurité. [...] Il faut y voir] une éducation générale de l'esprit. [...] que notre application à pénétrer l'âme des hommes d'à côté ou d'en face nous communique le goût et l'habitude des enquêtes de cet ordre, [...] qu'elle développe en nous, qu'elle affine, qu'elle tienne en constant éveil le sens psychologique, avec tout ce qu'il comporte d'indulgence et de germes de sympathie » (HARDY 1939, 179, 182, 183).

Sur ce point, dans l'interlocution et l'implication mutuelles de l'échange, les rapports à soi et à l'autre sont indissociables et s'auto-construisent biographiquement (DELORY-MOMBERGER 2003) ; en somme, la compréhension du récit est enrichie par la résonance que produit chez l'un et l'autre, l'écoute de l'histoire de chacun. Le biographique est ainsi appelé à devenir un vecteur de l'action éducative tout au long de l'existence. Dans une démarche transdisciplinaire, ce ne serait alors ni une vaine ni une mince affaire de considérer la géographie psycho-sociale telle qu'ici formalisée – « théorie ouverte de l'homme [et] aventure incertaine » (FISCHER 1981, 125) – sous l'angle de son potentiel transformatif (*transformative geography*, MACDONALD 2017) ; le changement de paradigme de lecture de la société impliqué par la condition biographique avec son lot de nouvelles représentations sur l'homme et sur sa subjectivité (DELORY-MOMBERGER 2010), nécessite en effet une

recherche transformatrice, au sens où elle ne se limite pas à ajouter de nouveaux résultats, méthodes et interprétations, mais elle modifie et crée les paradigmes selon lesquels les disciplines fonctionnent, et ainsi notre compréhension (MACDONALD 2017).

Adopter une appréhension réflexive et attentive du réel, qui implique que la recherche soit compréhensive des lieux et des acteurs en présence au quotidien, et que le jugement soit situé dans cet espace ténu d'un investissement impartial, c'est finalement considérer que dénommer sociale la géographie telle qu'on la pratique, est déjà en soi pour le chercheur « un acte ontologique, [qui] fonde une identité » (BRUNET 1986, 128). Et qu'adopter une perspective psychologique de celle-ci, c'est alors assurément assumer le choix de vouloir participer à faire changer le regard et les choses au possible, en échangeant, en agissant avec, et en étant au plus près d'êtres humains.

I.2. De la « trans-scalarité » du pouvoir politique...

À l'orée du monde social, prendre conscience pour une personne de son existence, c'est faire l'épreuve de sa vie, de ses sentiments et de l'espace, tels qu'ils s'inscrivent à elle dans un horizon de possibilités imposées par le monde. Celles-ci délimitent toute une *grammaire* de reconnaissance et de statuts des individus au sein de la vaste communauté humaine. Pour une personne dont l'autonomie toute relative est ainsi prise dans cet ordre du monde tissé de multiples réseaux relationnels, ces possibilités participent à façonner au quotidien sa situation de vie : *i.e.* une présence à soi et une conscience de soi, ainsi qu'une idée personnelle portée sur le monde, selon le faisceau de faisabilité – de pouvoir d'être et d'action – qui lui est donné pour l'aborder, notamment lorsqu'il doit faire l'épreuve de conditions d'adversité voire même d'« *invivabilité* » (GADRAS 2017). Sur ce point, la migration et la mobilité – parmi bien d'autres facteurs il va sans dire – peuvent bien entendu être amenées à jouer un rôle explicatif. En s'intéressant aux rapports homme / autrui et au rôle qu'y joue l'espace, la géographie psycho-sociale implique donc de saisir comment chaque individu se comprend et comprend le monde ; comment il l'approche au gré de ses conditions d'existence propres.

Pour cette étude qui s'inscrit en premier lieu dans une géographie qui se veut à la jonction de l'individuel et du social, cela implique alors : (1) de procéder à une lecture multi et trans- scalaire de diverses forces qui s'expriment à *travers*

et *sur* l'espace à différents niveaux géographiques – allant de cet échelon infra-sociétal qu'est la personne, jusqu'au *mondial* constituant le plus grand niveau sociétal possible – et renvoyant communément (et notamment dans cette étude) aux niveaux : micro, *i.e.* la personne mais aussi les gens et les lieux qui constituent son quotidien, quel que soit l'endroit où ils se situent) ; le méso / local entendu comme « la plus petite échelle d'existence possible d'une société multidimensionnelle complète » (LEVY, LUSSAULT 2013, 626), *i.e.* le village, ainsi que les réseaux relationnels de par le monde dans lesquels une personne est impliquée et par lesquels ses lieux sont reliés (FAIST 2000) ; le macro / global, *i.e.* les structures mondiales discursives et d'opportunité. Pour autant dans le cadre d'une perspective psycho-sociale (2) l'on ne saurait aborder la question de l'échelle uniquement en des termes géographiques (d'espaces hiérarchisés selon tel ou tel ordre de grandeur).

(1) Plutôt que d'opter pour une approche dialectique construite sur des oppositions sémantiques, de distance (espace centre / espace périphérique) ou de taille (grand / petit espace), choisir une lecture multi- et trans- scalaire (*cf.* point notionnel 5) des dynamiques enchevêtrées de mondialisation et de mobilité qui œuvrent à l'évolution de ce village, répond à plusieurs arguments : d'une part, l'un des enjeux de la représentation géographique de la mondialisation étant de dépasser deux perceptions qui s'opposent – l'une centrée sur les flux, l'autre sur les territoires – une attention portée à la question de l'échelle permet précisément de les combiner (LECLER 2013). D'autre part, peu d'études migratoires ont exploré les relations entre la position scalaire d'un lieu (la situant dans une ou plusieurs hiérarchies définies), la taille (d'un groupe, d'un espace) et les formes d'incorporation (inclusion, exclusion) de migrants (SCHLEE 2011, 239) – alors qu'il est difficile d'imaginer que ces variables n'interagissent pas les unes avec les autres, en l'occurrence dans le cas d'un village en mutation tel que celui de Cadaqués (MILAZZO 2016) et dans le contexte plus vaste des politiques d'immigration et d'intégration multi-scalaires qui vont se diversifiant au sein de l'Union Européenne (ZINCONI, PENNINX, BORKERT 2011).

Point notionnel 5 : Échelle et scalarité

Si les notions de *scalarité* et d'*échelle* renvoient couramment et indistinctement en géographie, à divers ordres de grandeur ou hiérarchies spatiales possibles (et aux échelons ou niveaux d'analyse de chacun d'entre eux, compris entre deux extrêmes) définis dans le but d'appréhender l'espace (BRUNET, FERRAS, HERVE 2009 [1992],

175-6, LEVY, LUSSAULT 2013, 308-12), toutefois les linguistes Pascale Hadermann, Michel Pierrard et Dan Van Raemdonck (2010) précisent que ces notions font ordinairement l'objet de nombres d'études s'intéressant à des phénomènes variés qui dépassent la géographie seule : la *scalarité* correspond généralement à une échelle de valeur sur laquelle varient des propriétés définies selon un contexte. La définition de l'*échelle* est davantage précise, et désigne un groupement de manifestations, de degrés d'une même catégorie, qui s'organisent de manière progressive et linéaire entre deux extrémités.

La différence entre les termes *trans-* et *multi-* scalaire, est alors avant tout une question de point de vue de l'analyse, qu'il s'agit de préciser, tant l'usage qu'il en est fait dans la littérature scientifique renvoie à un flou sémantique – notamment dans le cas de l'emploi du terme *échelle* lorsqu'il faudrait plutôt parler d'*échelon*. Je propose donc quatre définitions renvoyant à autant d'approches scalaires sensiblement différentes de l'espace.

Le langage couramment répandu en géographie, veut que la démarche multi-scalaire consiste à considérer différents niveaux géographiques d'analyse d'un phénomène, renvoyant à autant d'espaces hiérarchisés selon une échelle de grandeur, et s'emboîtant à l'image de poupées russes. À mon sens, il s'agit d'un abus de langage : il faudrait plutôt parler d'une démarche *multi-échelons* (*multi-level*) dès lors que l'on réfléchit sur la base d'un seul ordre spatial de grandeur défini (*i.e.* en ayant en tête une seule échelle fixée), pour observer un même phénomène à divers niveaux d'analyse spatiale et pour en saisir ainsi les diverses facettes – chaque niveau d'observation ne laissant voir qu'une partie de la réalité de ce phénomène. Précisément parce que des interactions peuvent exister entre ces différents niveaux, une démarche *trans-échelons* (*trans-level*) consisterait alors à insister sur le fait que l'on va étudier la rétro-imbrication située à un niveau, et les implications pour le phénomène observé, de multiples dynamiques pouvant s'exprimer à différents niveaux géographiques – niveaux qui sont impliqués par le choix premier de l'échelle. C'est l'exemple (A) de l'analyse par diatope du géographe Yves Lacoste (2006), (*cf.* schéma 1).

À la différence, adopter une approche *multi-scalaire* ou *multi-échelles* (*multi-scalar*) signifie à mon sens que l'on projette d'utiliser différentes échelles prédéfinies (*i.e.* différents ordres de grandeur spatiale, différentes gammes de variable(s), différents points de vue), pour questionner spatialement un phénomène observé. Le terme *trans-scalaire* ou *trans-échelles* (*trans-scalar*) signifierait alors littéralement *qui traverse les échelles* (géographiques), témoignant de l'interaction de dynamiques situées à des échelons d'échelles distinctes, et de leur influence sur un phénomène

observé, toutes échelles confondues dans un contexte déterminé¹³. C'est l'exemple (B) d'un local multi-scalaire, donné par S. Sassen (2007, 6) au sens où le local n'est pas simplement pris dans une hiérarchie d'échelons imbriqués : un centre financier situé dans une ville globale peut être défini comme une entité locale occupant aussi une place sur un marché électronique d'envergure mondiale ; *i.e.* que l'action de ce centre financier est questionnée selon deux échelles géographiques différentes (ville et marché), et au sein de chacune, le niveau local occupe une place distincte :

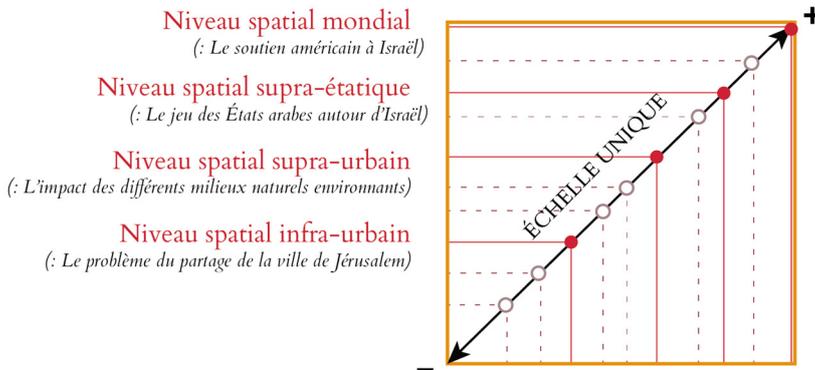
« [C'est envisager] une autre acception du couple local / global. La définition systémique du global permet de poser que le global est un méta-système, défini par un niveau de complexité supérieur, qui englobe l'ensemble des sous-systèmes (qualifiés de 'local') qui interagissent entre eux et avec lui. Ces sous-systèmes sont d'échelle variée, voire articulent des composantes d'échelles différentes (ils sont de ce point de vue multiscalaires), interconnectant de ce fait global et local qui s'interpénètrent » (REGHEZZA-ZITT 2016, §29).

Plusieurs auteurs parmi lesquels son créateur, parlent alors de « glocalisation » (ROBERTSON 1995) – néologisme construit sur les deux termes *globalisation* et *localisation* –, pour souligner l'imbrication et l'inextricabilité de processus évoluant à des niveaux spatiaux distincts bien que se télescopant et s'adaptant de manière spécifique et située en un lieu : car tout phénomène global génère toujours des implications locales distinctes, selon son adaptation et sa réception locales (DIMITROVA 2005).

¹³ À l'évidence, adopter une approche trans-scalaire ou trans-échelon implique qu'elle soit déjà dans une certaine mesure multi-scalaire / multi-échelon, et vice versa, car distinguer différents niveaux (multi) d'analyse spatiale, implique de se poser la question de leur articulation (trans).

Schéma 1 : Analyse par échelons ou scalaire

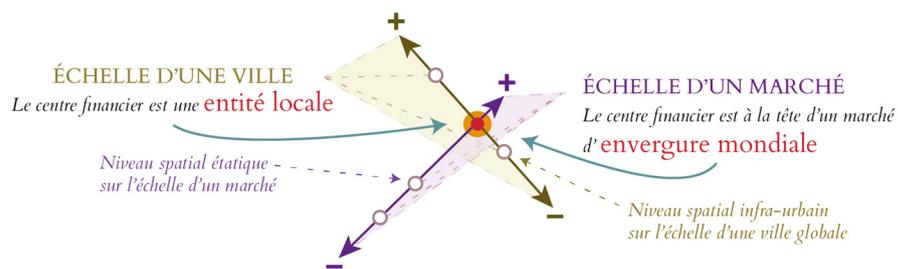
A. Une analyse multi-échelons ou trans-échelons



Exemple : le conflit israélo-palestinien

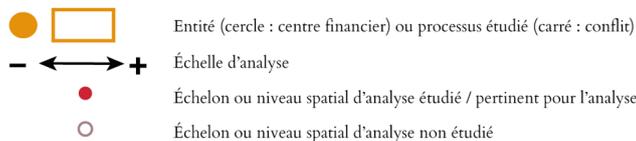
Selon une analyse par différents niveaux / échelons spatiaux emboîtés
(D'après LACOSTE 2003, 13-5)

B. Une analyse multi-scalaire ou trans-scalaire



Exemple : un local multi-scalaire (un centre financier dans une ville globale)

Selon une analyse par différentes échelles spatiales imbriquées
(D'après SASSEN 2007, 1-9)



Sources : adaptation schématique à partir de LACOSTE 2003, SASSEN 2007.
Conception : J. Milazzo, 2017-18.

Pour mettre en place une lecture multi- et trans- scalaire afin de répondre à l'hypothèse que Cadaqués soit un village global, je propose alors dans cette thèse une approche selon une triple entrée (chacune est peu ou prou interrogée de manière transversale dans les chapitres 4, 5 et 6) : la localité, les mobilités, et les acteurs. C'est une approche qu'a notamment suggérée S. Sassen dans l'un de ses travaux *Deciphering the global : its scales, spaces and subjects* (2007) afin

d'analyser les imbrications et les interactions de processus de par le monde tout en s'extrayant de deux fausses croyances liées au nationalisme méthodologique, à savoir : que les phénomènes sociaux seraient contenus dans les limites de l'État-Nation, et que le national et le global seraient deux entités imperméables l'une à l'autre. L'ignorant au préalable, j'entends cette similitude de raisonnement comme un critère de validation de la démarche ainsi suivie. Il s'agit alors de considérer que tout phénomène qui s'inscrit dans le cadre territorial d'un État n'est pas forcément national, et peut être le reflet d'une « localisation du global » ou d'une « dénationalisation du national » (*Ibid.*, 2, tl.). Ou que certains processus ayant trait à la globalisation interviennent à d'autres échelons que le (seul) global. L'auteure invite donc à s'emparer du sub-national comme site d'étude du global et du trans-local, afin de détecter des dynamiques de globalisation et de dénationalisation dans des environnements sociaux qui mélangent des éléments nationaux et non nationaux.

Ces trois voies sont donc : de premièrement considérer le lieu selon la localité qui n'est ni la réduction d'un ensemble social plus grand, ni une entité indistincte intervenant dans diverses hiérarchies scalaires. La localité participe activement aux processus qui l'incluent dans des imbrications scalaires et dans des réseaux trans-locaux complexes ; loin de constituer uniquement un stock de ressources pour des acteurs (supra)nationaux, la localité est aussi un site d'invention de modalités du politique. Deuxièmement, d'étudier également le lieu comme unité des divers parcours que dessine la mobilité et qui sont constitutifs de la globalisation. Sur ce point, le terme global venant qualifier celui de village, suggère ainsi que le village est un *vecteur* autant qu'une *localisation* de dynamiques de mondialisation (SZCZEPANSKI 2003) au même titre que l'est par exemple la ville globale : cette adjonction entend donc souligner l'importance de processus mondiaux dans l'évolution du village et doit notamment se comprendre au sens d'apports exogènes de changement, selon ce qui peut être défini, du moins temporairement, comme *local* car considéré comme étant endogène. En tant que qualificatif du village, le terme *global* ne renvoie donc en aucun cas *stricto sensu* à l'échelon géographique planétaire auquel nous pourrions nous positionner pour observer un phénomène *lambda* généralisé au monde. Comme le suggère le cas d'étude cadaquesenc, il s'agit à la différence de montrer en quoi « une certaine présence du Monde » (LEVY, LUSSAULT 2013, 310) est incarnée et représentée dans ce village – le village constituant en outre le « géotype » le plus symbolique du local

(i.e. un ensemble de configurations spatiales interactives considéré tel un espace unique (*Ibid.*, 450)). La troisième voie suggérée par S. Sassen consiste à interroger la réorganisation du politique et des rapports de pouvoir en s'intéressant à de nouveaux acteurs. Ce qui nous amène à la deuxième implication méthodologique d'une perspective psycho-sociale appliquée à la géographie, pour laquelle la question de l'échelle ne saurait se concevoir uniquement en des termes géographiques (rapports de taille d'espaces).

(2) La question scalaire ne concerne pas uniquement la taille d'un espace. Elle concerne aussi le pouvoir qui est par nature différentiel et relationnel en ce qu'il peut induire un accès différencié aux ressources qui façonnent les possibilités d'existence (ÇAGLAR, GLICK SCHILLER 2015). La problématique du pouvoir permet ainsi d'ouvrir une réflexion qui lie l'espace et sa différenciation par le capital, aux acteurs et à leurs aspirations (GLICK SCHILLER, AYSE 2016) : c'est interroger le rapport des évolutions connues par une localité dans la restructuration du capital et ses processus multi-scalaires, avec les efforts que doit prodiguer tout habitant face aux contraintes et aux opportunités qui se donnent spécifiquement à lui, dans sa quête pour à la fois s'ancrer localement et développer des réseaux de connaissances et de sociabilités divers (« emplacement »¹⁴, tl.).

Au final, il s'agit donc d'une *question de pouvoir* : « L'investissement spatial, la production de l'espace, ce n'est pas un incident de parcours, mais une question de vie ou de mort. [...] Rien ni personne ne peut éviter l'épreuve de l'espace » (LEFEBVRE 2000a, 478-9). Nous sommes nombreux à connaître cette rengaine. Conformément à la manière dont la pensée philosophico-politique occidentale s'est massivement emparée de la problématique du pouvoir, nous lui associons souvent et à tort ainsi qu'au terme politique, par extension, un sens absolu de violence et de domination de l'homme sur l'homme, de « pouvoir-sur », à la différence d'un « pouvoir-en-commun » non-instrumental et par essence non-violent (QUELQUEJEU 2001) selon la conception arendtienne :

« Le pouvoir correspond à l'aptitude de l'homme à agir, et à agir de façon concertée. Le pouvoir n'est jamais une propriété individuelle [...]. Aussitôt que

¹⁴ À noter que les auteures privilégient ce terme plutôt que ceux d'*intégration* et d'*assimilation*, dans le but de s'attacher à étudier un ensemble d'expériences partagées par des personnes qui en dépit de ceci sont généralement différenciées comme *migrants* et *natifs* par les chercheurs et les décideurs politiques (ÇAGLAR, GLICK SCHILLER 2015).

plusieurs personnes se rassemblent et agissent de concert, le pouvoir est manifeste, mais il tire sa légitimité du fait initial du rassemblement plutôt que de l'action qui est susceptible de le suivre » (ARENDR 1972, 138) – « le sens de la politique [– cet espace entre les hommes qu'il leur appartient de combler en se rassemblant –, étant alors] la liberté » (ARENDR 2014 [1953-59], 188).

C'est précisément cet enjeu qui – tout en rendant ambivalents les rapports entre politique, pouvoir et violence – distingue tout de même « l'action politique pure » de l'action politique violente : si la première indique en soi les règles selon lesquelles les hommes entendent organiser le monde, la deuxième témoigne d'une prise en otage de l'action, qui en produisant de l'impuissance, conduit précisément à la violence (GERARD 2017). Autrement dit, à la violence de la domination peut s'opposer la violence de la révolte, face à une fermeture, un accaparement du politique jugé injuste. Une telle acception du pouvoir permet ainsi un renversement des conceptions, et de considérer que le pouvoir politique n'est pas forcément là où on l'attend – systématiquement associé qu'il est au gouvernement en place ou à l'État, ou encore aux élites dominantes. À l'instar de situations observées à Cadaqués, le pouvoir politique peut se lire dans l'action en puissance d'hommes prêts à se réunir et à se concerter pour la défense de leurs droits comme *e.g.* avec la mise en place d'associations ; voire dans l'action d'hommes qui – confrontés à une dépolitisation de leurs moyens de coexistence ou croyant l'être – sont prêts à faire l'usage d'une violence qui peut s'exprimer *e.g.* de manière discursive à l'encontre des immigrants étrangers, ou entre différents collectifs étrangers auto-identifiés comme tels, selon des opportunités locales qu'ils estiment se voir offrir distinctement sur ce motif ethnique.

S'intéresser à la trans-scalarité du pouvoir politique, c'est ainsi chercher à mettre en évidence comment des personnes (mobiles) luttent pour équilibrer leur positionnement dans des relations de pouvoir inégal. Et à cette fin, le concept dialectique de « cosmopolitisme ancré » (COHEN 1992) et ses dérivés similaires, qui supportent l'idée de pouvoir entretenir en toute légitimité des ancrages et des loyautés pluriels en harmonie, peut s'avérer utile pour comprendre la mise en résonance et le dialogue possibles d'expériences multiples et différenciées d'acteurs divers.

I.3. ... à la sociabilité cosmopolite et au ré / rai-sonnement d'expériences babéliennes

En ces temps marqués de précarité, d'inégalités croissantes, d'un individualisme prédominant et d'une montée de sentiments à l'encontre *des étrangers*, investiguer pour des personnes des modalités de présence et de participation à la vie locale faites d'ouvertures et d'appartenances simultanées, revient à interroger les expériences et la capacité de chacun à créer au quotidien des foyers et des lieux de sociabilisation par-delà des frontières érigées et mouvantes. Comment alors s'y prendre ?

D'abord, déconstruire la manière dont nous nous saisissons du concept de société (1) permet de s'écarter du nationalisme méthodologique et incidemment de son lot de lectures uniformisantes sur la migration, la diversité et l'intégration (LEVITT, GLICK SCHILLER 2004) ; c'est donc faire un pas initiateur en faveur de la compréhension de cet entrecroisement situé d'identifications plurielles qu'est l'individu :

« [La société] véhicule en effet un ensemble d'idées et de présupposés qui sont aujourd'hui fortement questionnés, en particulier des idées d'unité, d'interdépendance fonctionnelle, d'identité, de congruence forte entre un cadre territorial institutionnalisé et les principales dynamiques sociales. Cette mise en question peut viser à se débarrasser d'une catégorie jugée caduque et inutile [...] au profit d'autres [...] ou conduire à la redéfinir [...] tout en évitant de la prendre comme point de départ de l'analyse » (FOURNIER, BONNY 2017, 333).

Pour ce faire, la « sociabilité cosmopolite » (GLICK SCHILLER, DARIEVA, GRUNER-DOMIC 2011) constitue un paradigme pertinent de relecture des relations sociales et de la mobilité migratoire (2). Car sonder l'hypothèse proposée que l'individu mobile et non-élite est potentiellement le plus à même de développer une capacité d'enracinements et de connexions multiples, du fait de la diversité et de l'adversité auxquelles l'ouvre la mobilité, implique déjà en soi de renoncer à la société comme prisme dominant d'étude des relations sociales d'appartenance, et suppose de se détourner d'approches rebattues sur la migration : à partir des travaux existants, j'entends la sociabilité¹⁵ cosmopolite

¹⁵ Si la *société* désigne généralement l'ensemble du champ potentiel des relations sociales que tissent les individus qui y sont intégrés, la *sociabilité* correspond à une forme d'interaction qui repose sur des compétences humaines et qui vise le rapprochement de personnes mues par un désir de relations.

comme la capacité (communicationnelle et relationnelle) d'une personne à s'accorder avec d'autres sur un commun intelligible partageable, et à nouer des échanges ouverts à diverses manières de voir le monde par-delà la singularité de l'expérience humaine et nonobstant tout antagonisme possible (e.g. la culture, la croyance, la politique, etc.).

Les expériences vécues en situation migratoire peuvent donc être typiques. Autant qu'elles peuvent induire un travail biographique plus intense, du fait de la complexité multiculturelle et des diverses identifications que peut vivre une personne migrante (DELORY-MOMBERGER 2010, 71). Partant, si dans les études migratoires la géographie sert couramment la constitution de savoirs quantitatifs et qualitatifs – expérientiels et sensibles sur la migration –, auxquels donnent accès les récits collectés de migrants, de leur côté les apports de la recherche biographique peuvent les augmenter indéniablement : cette dernière peut aider à saisir le sens que les individus donnent aux multiples expériences liées à la migration dans leur biographisation et dans leur socialisation (DELORY-MOMBERGER *à paraître*). Toutefois il ne faut pas généraliser une spécificité éventuelle quelconque *aux migrants* : face à la pluralité de mondes culturels que peut mettre en coprésence la mobilité, les personnes migrantes sont en mesure d'adopter tel ou tel comportement distinct ; toute mobilité et toute expérience de la migration ne sont pas nécessairement cosmopolites, ou ne conduisent pas systématiquement à des formes de sociabilité de cet ordre. En outre, toute forme de cosmopolitisme observable dans des attitudes au quotidien ou dans des schèmes de pensée, doit être passée au crible de l'étude des intérêts susceptibles de l'animer. Pour résumer, s'il faut prendre au sérieux la part de singularité des expériences liées à la situation migratoire d'un individu, tout comme celle de sa construction biographique, pour autant il ne faut préjuger d'aucune quand on initie la recherche (3).

D'une part, cela revient dans l'absolu à considérer qu'une expérience, quoi que certes toujours singulière, est porteuse d'une certaine universalité (4.1). Notion dont la puissance heuristique repose sur son ambiguïté sémantique et son ambivalence, l'expérience exprime le savoir accumulé – aboutissement d'un long processus d'acquisition –, aussi bien que la mise à l'épreuve de ce savoir par le surgissement de l'inédit (GENS 2009). Dans la littérature, on évoque souvent l'expérience en termes de capacités et de compétences qui renvoient plus largement et communément : au « savoir-faire » (constituer et maintenir un monde) ; au « pouvoir-faire » (agir et transformer un monde) – (MA MUNG

2009, 28) ; au « savoir-être » qui, d'ordre relationnel, impose la nécessité de comprendre avant (de choisir) d'agir en tant qu'être humain (HALMOS 2016) ; et au « pouvoir-être », *i.e. être* en étant conscients des possibles qui s'offrent à nous qui sommes engagés dans le monde, notamment pour ce qui concerne notre propre existence (HEIDEGGER 1992 [1927]). Au-delà de « la pertinence de l'équation savoir = pouvoir » (LEVY, LUSSAULT 2013, 809), ces *savoir* et *pouvoir* – variables et complexes notamment lorsqu'on ajoute la dimension fondamentale du *vouloir* (ROUX 1999, 17) – délimitent une certaine marge de manœuvre et d'« autonomie » (MA MUNG 1999) : le périmètre d'apprentissage de n'importe quel individu-acteur (migrant) est ainsi façonné au gré d'obstacles qui participent aux processus pluriels de la construction de son expérience ; si l'expérience intègre toujours à la fois des aspects personnels, du monde physique et de la dimension sociale, elle n'en reste pas moins propre à chaque individu (JARVIS 2012). Et c'est bien cette indétermination de l'être humain, la liberté de sa faculté psychique de s'opposer et de diverger, qui le caractérisent autant qu'elles permettent à chacun de se singulariser, au grand dam de bien des pensées totalitaires qui ambitionnèrent de réguler l'autonomie de la personne (BRETON 2006, 23).

Sur ces prescriptions, afin de se prémunir de toute *altérisation* ou uniformisation lors de l'étude de populations migrantes, et dans une perspective éthico-politique, il faut alors d'autre part prendre en compte les expériences de l'ensemble des habitants d'un lieu investigué (4.2) : parce que si « l'agir social se manifeste dans la structure de l'espace matériel dans laquelle nous nous faisons face les uns aux autres » (HONNETH 2006, 165), autrement dit, si les lieux traduisent les conditions du vivre-ensemble en société et l'état du politique (ARENDRT 2014 [2005 (1953-59)]) et que chacun dispose de capacités d'action différenciées dans une production sociale de l'espace hiérarchisée et conflictuelle (SECHET, VESCHAMBRE 2006a), la géographie psycho-sociale se doit alors d'accorder la même attention à l'ensemble des acteurs d'une situation donnée (ÇAGLAR, GLICK SCHILLER 2015).

Pour ce faire, donner voix *aux* personnes et les écouter est alors un prérequis indispensable (5). Car l'expérience individuelle est la somme des épreuves que rencontre une personne au cours de sa vie et du point de vue forcément singulier qu'elle porte sur elles (DUBET, ZEITLER, GUERIN 2012) : sans parole, point d'accès au sens qu'une personne donne à (l'interprétation de) ses expériences. Dans une démarche compréhensive qui souhaite se garder de

toute surdétermination ou particularisme mécaniste (DI MEO, BULEON 2007 [2005]), qui n'occulte ni les anticipations spontanées inhérentes à l'« habitus » (BOURDIEU 1972, WAGNER 2012) et leur part d'imprévisibilité, ni les structures et leurs inégalités construites mais contournables, la géographie ici menée entend ainsi *faire entrer en résonnement (résonnance), et en raisonnement, cette Babel* de discours, de statuts et d'intérêts divers, pour parer aux catégorisations hâtives et revaloriser les expériences des individus et *ce qu'ils en font*, à la fois de manière spécifique et commune : c'est finalement s'intéresser à leur mode singulier de mobilisation et d'incorporation des ressources sociales. Et pour ce faire, je me place dans la lignée de la posture constitutiviste proposée par le géographe André-Frédéric Hoyaux (2015a, 71) :

« Postuler le constitutivisme, ce n'est donc pas prendre position sur le choix des plans épistémologiques [...], c'est juste postuler qu'*in fine* c'est la réalité qui est constituée par l'habitant qui fait foi, car c'est une croyance justificatrice qui nous fait dire que cela est induit par ou déterminé par, ou la conséquence de tel ou tel élément, ou de la conjonction de ces éléments. [...] l'analyse des spatialités n'est plus liée, au sens strict, à ce fameux contexte déchiffrable, qualifiable, quantifiable, descriptible, partageable objectivement mais seulement aux situations qui sont à tout instant des artefacts de monde ».

La géographie psycho-sociale est ainsi une géographie de l'inter-compréhension¹⁶, de l'agir communicationnel au sens habermassien, élevant la communication au rang d'unique moyen à même de concourir à un accord démocratique (HABERMAS 1987), à l'instar de la pensée arendtienne ; c'est une géographie qui se veut au service de la conversation (APPIAH 2015 [2006]) pour parer à un hypothétique choc des civilisations ou des cultures (HUNTINGTON 2004 ; 2007 [1996]). En somme, une géographie de l'intersubjectivité en dialogue : qui met en vis-à-vis les expériences relatées et les faits observés d'individus divers, autant qu'elle cherche à investiguer le soi-dialogique (HERMANS, KEMPEN, VAN LOON 1992, HERMANS 2001), ses multiples voix, et

¹⁶ Dans le cadre d'une géographie radicale et critique menée sur les « travailleurs migrants » habitant les marges de Beyrouth (Liban), le géographe Assaf Dahdah emploie pour sa part et selon son paradigme d'analyse, l'expression de « géographie polyphonique » (2015, 39).

les facettes¹⁷ latentes ou exprimées de sa personnalité lieu de plusieurs processus de subjectivation (BUITELAAR 2006) selon le dispositif donné conditionnant son comportement (AGAMBEN 2007).

Être acquis à l'argument selon lequel l'expérience capitalisée de la mobilité d'une personne facilite ses connexions sociales et des identifications flexibles, c'est donc chercher à s'extraire des discours répandus des politiques publiques sur la migration et sur l'identité. Ceux-ci circonscrivent et naturalisent des différences, et en fonction *étrangérisent*, *altérisent* et assignent des personnes à un espace, à une place, à un statut ou à un rôle déterminé, au mépris de la relation singulière qu'un individu entretient par son activité biographique avec le monde social – une complexité référentielle et expérientielle qu'il nous appartient de chercher à comprendre.

I.4. Une démarche a-groupiste et idéal-typique

Lorsque l'on souhaite étudier un espace au quotidien, il faut être conscient qu'en tant que lieu de vie commun de divers résidents, il est le support d'usages, de représentations et d'identifications différenciés qui renvoient à une pluralité de rapports individuels et collectifs au local et à l'autre, dont l'écheveau peut s'avérer complexe à dénouer. La démarche a-groupiste du sociologue Roger Brubaker (2002) préconise alors de ne pas réduire les personnes à quelques traits d'identités altérisées ; de ne pas les enfermer dans des groupes réifiés selon des catégories analytiques d'inégalités naturalisées (*e.g.* l'ethnicité, la race, la nationalité, le genre, le sexe, l'âge, la classe, le phénotype, l'origine géographique ou sociale, la qualification, la capacité, etc.). L'erreur courante consiste en effet à confondre un groupe en tant que collectivité existante et effective, avec (son essentialisation à partir d') une catégorie d'analyse dans un contexte donné : l'auteur cite à ce titre l'exemple des conflits ethniques – qu'il faudrait plutôt dénommer conflits ethnicisés ou ethniquement construits – car

¹⁷ Je suggère dans ce contexte l'usage du terme de « facettes » plutôt que celui de « casquettes » multiples censé qualifier des acteurs qui « se meuvent au sein de scènes multiples de la vie quotidienne, à travers des logiques d'actions diverses, confrontés à des expériences plurielles, mobilisant donc des aspects différents, parfois contradictoires, de leur personnalité » (GUMUCHIAN & *al.* 2003, 75, 83). À mon sens le registre sémantique du prêt-à-porter utilisé présente le risque de donner à penser à tort qu'une personne pourrait porter ou se départir à l'envi(e) de certains traits de sa personnalité, comme l'on met et on enlève avec autant d'aise un vêtement.

l'on pense à tort qu'ils impliquent des rixes entre groupes ethniques. Partant, à la différence de considérer les catégories telles des entités substantialisées,

« [Il faut appréhender les catégories] en des termes relationnels, processuels, dynamiques, mouvementés et désagrégés [... et en termes de] *catégories pratiques, expressions idiomatiques culturelles, schémas cognitifs, cadres discursifs, routines organisationnelles, formes institutionnelles, projets politiques et événements contingents*. Cela veut dire penser *l'ethnisation, la racialisation et la nationalisation* comme des *processus* politiques, sociaux, culturels et psychologiques. Et cela signifie prendre comme catégorie analytique de base non pas le 'groupe' en tant qu'entité, mais *la capacité à faire groupe* comme variable conceptuelle contextuellement fluctuante » (BRUBAKER 2002, 167-8, tl.).

Pour comprendre comment se construit l'expérience individuelle, une démarche a-groupiste appliquée à quelques réalités sociales cadaquesencas observées et aux rapports de pouvoir qui s'y exercent, sert donc à parer à toute lecture essentialiste et déterministe, notamment du *migrant* : porter sur l'environnement quotidien un regard aussi neutre que possible ; et adopter une approche initialement a-catégorielle, donc générique de l'être humain ramené à son plus simple et commun appareil d'habitant de la Terre. C'est pourquoi j'ai choisi dans cette thèse d'éviter au possible un langage substantialiste qui procéderait par catégorisations groupistes apriorisantes, telles que *les Bolivien(ne)s, les travailleurs migrants étrangers, ou encore les natifs*. Car ces ensembles ne constituent pas des unités fondamentales d'analyse en tant que groupes différenciés ; ils ne sont ni intérieurement homogènes, ni extérieurement strictement délimités en matière d'expériences, de conditions de vie ou de pratiques. Il ne faut donc pas tomber dans le piège d'attribuer ou de prêter à tel groupe, des identité(s), une puissance d'agir, des intérêts, des expectatives ou encore des projets particuliers. R. Brubaker (*Ibid.*, tl.) propose à la différence d'interroger comment les gens et les organisations « font des choses » avec et aux catégories, et les conséquences de ces usages sur les relations sociales : il faut se pencher sur le contexte du recours aux catégories (pourquoi, comment, quand et à quelle fin elles sont sollicitées), lorsqu'il s'agit pour une personne ou pour une entité, de justifier quoi que ce soit (comme une opinion, une affinité ou une relation conflictuelle, un point commun ou une différence, ou encore le sens à donner à une histoire notamment la sienne).

Adopter une démarche a-groupiste n'implique donc aucunement d'occulter comment des pratiques de réification peuvent s'épanouir. Car il faut nous préserver, en tant qu'« analystes des naturaliseurs », de devenir des

« naturaliseurs analytiques » (GIL-WHITE 1999, 803, tl.), reproduisant malgré nous des discours individuels et institutionnalisés participant à compartimenter (la vie) des gens. Dans l'analyse de l'habiter à Cadaqués, l'on ne passera donc pas sous silence comment les personnes sont catégorisées, (s'auto)catégorisent (vis-à-vis d') autrui, ni comment elles font signifier autant d'(auto)identifications dans leur parcours expérientiel et historique, comme dans leur processus de biographisation. Car ce travail de signification est lourd d'implications, tant pour la compréhension du façonnement individuel de la personnalité, des expériences, du « capital » et de l'« habitus » spatiaux (CAILLY 2004, DI MEO 2011), que pour celle des modes de sociabilités et des formes de spatialités. Au gré d'interactions inégalitaires relatées et observées, c'est aussi la structuration asymétrique des rapports sociaux de (contre-)pouvoir sous-jacents dans et sur l'espace qui se dévoile, et leurs hiérarchisations plurielles qui – mentalement intégrées par les personnes, et objectivement (in)effectives –, conditionnent la vie quotidienne de tout un chacun. Mobilités et ancrages villageois, coprésences, coexistences et voisinages au village en situation de diversité immigrée, actions et investissement quotidiens – chacune de ces facettes renvoie à diverses possibilités matérielles et idéelles de s'approprier l'espace, d'exercer un pouvoir dans et sur celui-ci, selon des usages relativement autonomes et / ou exclusifs.

Il convient de simplifier ce niveau d'abstraction afin de dégager des modèles d'intelligibilité pour (faire) comprendre et illustrer le sens que donnent les individus à leurs expériences et à leurs actions, au gré de rapports de pouvoir qu'ils éprouvent dans une situation sociale donnée. Pour ce faire, cette analyse géographique et psycho-sociale recourt ponctuellement à l'usage d'(idéaux-)types (WEBER 1992 [1904-1917]) : en ordonnant de manière schématique des points de vue, des comportements, ou encore des processus réduits à des qualités, à des propriétés ou à des caractères essentiels, il s'agit par-delà des stéréotypes, des inégalités effectives et des possibilités d'action différenciées, de visibiliser ce qu'ont de partagé et de singulier des pratiques, des représentations et des expériences. En effet celles-ci sont tant communes, que relevant de « vies originales se forgeant un destin et s'inventant [...] se risquant et s'aventurant en 'faisant des écarts', creusant ainsi la distance vis-à-vis des normes et de l'ordinaire » (JULLIEN 2012, 75).

II. Un positionnement entremédiaire



Acte 1 — Chapitre 2

Encart-paysage 4 : *Derrière le paravent de ce qui est au menu.* (Cadaqués, 09/2015)

Sur ce cliché, pris au débotté, peu avant midi, entre deux barreaux d'une grille d'un restaurant non encore ouvert, on voit une femme sans doute d'origine bolivienne, nettoyer le sol à la serpillère, seule dans la pénombre et la fraîcheur matinale, en contre-fond d'un panneau paravent situé au premier plan. Ce dernier indique en espagnol et en français, à l'attention des passants, ce qu'il est proposé au menu ; des plats relativement typiques, de la cuisine locale catalane, entre autres classiques. Au-delà de décrire factuellement cette scène saisie dans l'instantané, le titre que j'ai donné à cette photographie entend être sur le ton de la métaphore, à plus d'un titre, afin de faire prendre conscience de certaines réalités et de comment il faudrait à mon sens les aborder – objet de ce deuxième chapitre ici épistémologique. « Derrière le paravent de ce qui est au menu », veut ainsi d'une part renvoyer à la réalité sociale cadaquesenca, faite d'asymétries et liée à l'économie du travail touristique, que *dissimule* indirectement, agissant donc tel un paravent, l'image attractive, culturelle et de haut-standing telle qu'elle est vendue, de Cadaqués (*i.e.* de ce qui est *au menu* pour tout touriste). Mais d'autre part, ce titre souhaite également signifier une manière différente d'appréhender la migration, qu'il est nécessaire d'aller précisément chercher derrière les discours *subterfuges* allant bon train au sujet de

celle-ci et *du migrant*, et qu'on ne cesse de nous (*re*)servir pour ainsi dire, en guise d'unique *menu à tous les repas*. Partant, à ne pas s'y tromper, afin de mener à bien l'interprétation il s'agit alors de se positionner dans l'entre-deux de ce *paravent*, plutôt que de choisir de se tenir de l'un ou de l'autre de ses côtés.



Introduction du deuxième chapitre

Dans le cadre d'une analyse qui entend se distinguer des approches courantes menées en Occident, sur la spatialisation de la mondialisation et sur la migration internationale, je propose une lecture interprétative de la réalité cadaquesenca selon un positionnement « par l'entre » – que je qualifierai de positionnement *entremédiaire* –, et qu'il convient d'explicitier.

Dans un premier temps, c'est sur une perspective qui est amplement inspirée des travaux de F. Jullien (2012), de ses philosophie et pensée chinoises, et de son invitation à repenser l'altérité – en travaillant de « l'écart » pour créer de « l'entre » –, que mon raisonnement s'appuiera. À celle-ci s'adjoint une double aspiration : d'une part, désoccidentaliser le regard porté sur l'individu migrant et mobile ; d'autre part et à cet effet, proposer une lecture post-moderniste de Cadaqués d'un point de vue tant situé et original, qu'universaliste et ordinaire (BARBERIS, PAVOLINI 2015), en mettant sur un pied d'égalité les diverses vérités et histoires (MARTIN 1994, 37) des villageois que j'ai pu rencontrer au cours de mon enquête de terrain.

Par suite et dans un second temps, ce positionnement entremédiaire invite à considérer la transposabilité à des lieux inhabituels, de concepts façonnés en milieu urbain. Parce qu'aucune étude des relations entre la localité et la présence de personnes migrantes en un lieu, ne devrait pâtir d'une démarche analytique qui soit majoritairement sinon uniquement conçue en négatif des processus dits être caractéristiques des espaces métropolitains et des grandes villes. Non, cette étude porte sur un village et sur son fonctionnement qui l'inscrit pleinement dans les mutations sociales et spatiales « d'une planétarisation de l'urbain » (LEFEBVRE 1989), ainsi que dans des logiques mondialisées du mouvement humain et de la diversification locale. Partant, j'interroge une *globalité* villageoise cadaquesenca à partir des mobilités et de la diversité au sens large de résidents locaux qui habitent et réinventent continuellement l'organisation spatiale et le système politico-social à part entière (DESROCHE, RAMBAUD 1971)

qu'est ce village. Ceci, sans me départir pour autant d'une remise en perspective critique de ces construits conceptuels et notionnels que sont le village global et la diversité. Mais revenons tout d'abord sur cette question de l'intermédialité telle que je l'appréhende ici au service d'une géographie psycho-sociale.

II.1. « Vois le monde dans un grain de sable »

Dans l'un de ses livres récents, *L'écart et l'entre. Leçon inaugurale de la Chaire sur l'altérité* (2012), F. Jullien appelle à repenser les rapports humains : en Occident, ces derniers demeurent conçus au gré des concepts identitaires de différence et de semblance ; il en résulte, en temps de mondialisation, que l'altérité se trouve livrée à un double phénomène de « sacralisation qui l'absolutise – reste toujours renaissant d'une divinisation », et d'« assimilation qui standardise et, par suite, stérilise, et laisse le monde inerte » (*Ibid.*, 77). Pour que les sciences sociales et cognitives demeurent sauvées de ces menaces d'ethnocentrisme et d'anomie qui les guettent, F. Jullien nous convie alors contre toute attente à faire travailler des écarts pour produire *de l'entre*, où puisse se déployer *de l'autre* : en effet, face aux identitarismes qui vont se multipliant, l'objectif est de concevoir une altérité qui soit bien au contraire promotrice d'un commun effectif des hommes. À mon sens, la puissance opérative de cette perspective entremédiaire ne se limite pas aux seules problématiques identitaires ; celle-ci peut bel et bien s'envisager tel un outil pertinent de réflexion, nous permettant plus généralement de penser par-delà la comparaison (qui elle déjà classe en matière de ressemblance et de différence, et présuppose donc à tort qu'il y ait une identité culturelle originelle). Concrètement, il s'agit alors tant de chercher à « voir le monde dans un grain de sable »¹⁸, que de « penser l'impossible pour saisir tout le champ du possible » (LATOUR, LEFEBVRE, COMBES 1991, 113), allant dans le sens de postures abductives (*cf.* point notionnel 6) telles que formulées en introduction générale.

¹⁸ Premier vers d'*Auguries of innocence* du poète William Blake (1757-1827) : « To see a world in a grain of sand / And a heaven in a wild flower, / Hold infinity in the palm of your hand / And eternity in an hour » (« Je voudrais voir le monde dans un grain de sable / Et le paradis dans une fleur sauvage, / Tenir l'infini dans la paume de ma main / Et voir l'éternité durer une heure », *tl.*).

Point notionnel 6 : La démarche abductive

L'abduction désigne en épistémologie, au même titre que la déduction et l'induction, une forme de raisonnement : elle cherche à expliquer et proposer une hypothèse aux causes d'un phénomène, à partir de faits observés, selon la logique suivante : B est un fait. On sait que A implique B. A est alors considéré comme une abduction ou une explication de B. L'abduction se différencie de la déduction car elle se reconstruit *a posteriori* et se présente donc comme un raisonnement déductif incertain. Elle se distingue également de l'induction :

« [Elle] infère quelque chose de différent de ce qui est observé, et souvent quelque chose qu'il nous serait impossible d'observer directement, alors que l'induction infère des phénomènes semblables et n'a en soi aucune originalité. L'abduction conduit ainsi à la découverte des causes, l'induction à la découverte des lois. L'induction collationne les expériences abduites pour en tirer des lois. Elle met à l'épreuve, elle vérifie ou elle falsifie. [...] Dans le processus de construction du savoir, l'abduction guide l'induction, elle est un moment préalable de l'induction. Mais seule l'abduction est créative et apporte de nouvelles connaissances, bien qu'elle soit imprévisible et incertaine. [...] Le point de départ de l'abduction est un fait perçu comme surprenant, qui s'inscrit donc contre des attentes, contre l'habitude, ou contre ce qui était jusqu'alors tenu pour acquis. L'abduction consiste à sélectionner une hypothèse A susceptible d'expliquer le fait C, de telle sorte que si A est vrai, C s'explique comme un fait normal. En d'autres termes, l'abduction est une procédure de normalisation d'un fait surprenant. C'est un effort de raisonnement que l'on entreprend lorsqu'il y a rupture de notre système d'attentes, un raisonnement 'imaginatif' faisant appel à nos connaissances » (CATELLIN 2004, §7, 13).

Lorsqu'il s'agit d'étudier dans divers lieux, l'imbrication située et différentielle de dynamiques à la fois locales et globales y compris migratoires (ÇAGLAR, GLICK SCHILLER 2011a ; 2011b), cette posture de pensée n'est pas alors sans faire écho aux recommandations données par le paradigme post-moderniste : se défaire d'un ethnicisme méthodologique, qui exclut d'office de l'ensemble des résidents les migrants, en les identifiant en tant que tels, permet de les considérer comme des acteurs à part entière des évolutions de la localité ; et se détourner des prismes dominants de théorisation de l'incorporation locale des migrants que sont d'ordinaire la ville-globale et la ville plus généralement, c'est appréhender *d'un œil* relativement *vierge* n'importe quel lieu dans ce qu'il peut avoir de singulier et de commun avec d'autres. Allant dans le sens d'une approche de la localité et de ses évolutions qui soit donc résolument plus cosmopolite (ROULLEAU-BERGER 2012) et émancipée de toute forme d'homogénéisation occidentale surplombante, l'entremédiation peut servir à porter un regard renouvelé, *ordinarisé*, sur les espaces non-métropolitains et

villageois et sur l'ensemble de leurs résidents, migrants ou pas, dans le cadre d'une géographie de la mondialisation, de la migration et *in fine* des hommes.

II.1.1. L'entremédialité : triptyque d'une promotion de l'altérité

Il faut avant tout rappeler que le concept d'altérité tel qu'il est envisagé au détour d'une mobilisation de la philosophie chinoise et au regard de la diversité des cultures par F. Jullien (2012), se détache de la conception européenne de la différence. Cette dernière est responsable selon lui du mauvais procès qu'a connu l'altérité, lui ayant attribué à tort l'objectif de séparer alors qu'elle implique en soi l'exact contraire. La différence, concept dont la finalité est d'identifier en comparant le semblable et l'autre, implique en effet la création de « dissymétries à travers lesquelles s'exprime l'altérité au sein des sociétés contemporaines » (LEVY, LUSSAULT 2013, 70-1), dissymétries conduisant *in fine* à l'assimilation annihilatrice de l'altérité, plutôt qu'à sa réelle considération *per se* :

« Parler de la diversité des cultures en termes de différence désamorce ainsi d'avance ce que l'*autre* de l'autre culture peut avoir d'extérieur et d'inattendu [...] Le concept de différence nous place dès l'abord dans une logique d'intégration – à la fois de classification et de spécification – et non pas de découverte » (JULLIEN 2012, 28-9).

D'ordinaire, les rapports entre les hommes se reconfigurent ainsi au gré du couple identification-différenciation, qui – source de reconnaissance ou constat d'étrangeté – distinguera un *Autre* avec qui établir des relations soit de coopération, soit de conflit.

Dans l'entre-soi partagé ou dénié d'un village ; et dans le contexte de migrations internationales de travail disqualifiées issues de la globalisation et de son mode de production capitaliste, cette configuration identificatoire concerne *a fortiori* l'individu migrant qui se voit stigmatisé selon un racisme sans races centré sur l'immigration (BALIBAR, WALLERSTEIN 1988). Celui-ci est d'autant plus pernicieux qu'il repose sur l'irréductibilité de différences culturelles et sociologiques mises en contact, lorsqu'aucune culture première servant d'identité commune n'existe pourtant, et dont découleraient autant de variations que de cultures identifiables ; car le propre du culturel, c'est précisément de bel et bien se transformer, à défaut de s'éteindre (JULLIEN *Ibid.*). De la lutte des races, à celle des classes, puis finalement celle des places – du fait d'une ethnicité fictive ou d'une communauté imaginée (ANDERSON 1996

[1983]) instituées par l'État-Nation, cette situation implique pour l'individu différencié des rapports de force constants au gré d'adaptations permanentes : de mise à distance, d'emplacement, de délimitation, et de franchissement (LUSSAULT 2009, GLICK SCHILLER, ÇAGLAR 2016). Ce racisme, nouveau parce que différencialiste et culturaliste plutôt que biologique tel qu'il le fut auparavant (TAGUIEFF 1985 ; 1988), peut sévir en tout temps et lieu, et s'inscrire à chaque instant dans l'espace de l'intime, du privé et du public, de même que s'instiller dans les relations les plus fugaces et anodines de l'ordre du quotidien. Dans un tel contexte, G. Di Méo nous rappelle alors de ne pas omettre que :

« Saisir l'espace géographique en tant que production sociale, mais aussi en tant que forme à la fois scénique et active, concrète et représentée, constitutive des pratiques et des interactions sociales, des luttes et des enjeux sociaux, substance même du quotidien, conduit à réfuter tout culturalisme... Sans nier pour autant l'importance des cultures » (DI MEO 2014, 10).

Comment appréhender alors les migrations internationales actuelles qui s'arriment au village cadaquesenc – lequel est, depuis plus de deux siècles, refaçonné au gré des mouvements et des ancrages humains ? Comment interpréter au mieux les réalités diverses qui s'y trouvent imbriquées, et qui renvoient à des intelligibilités multiples du monde, lesquelles peuvent constituer autant de pierres d'achoppement d'un différencialisme, suscitant espaces et moments de conflit comme de rencontre ? Tout l'intérêt de la pensée de F. Jullien réside alors ici ; et que l'on peut synthétiser en un dispositif méthodologique composé de trois points, en vue de repenser l'altérité, les rapports humains et *in fine* la citoyenneté – dans l'absolu, le vaste monde tel qu'il va –, au prisme de ce grain de sable dans la mondialisation qu'est le village de Cadaqués.

Pour comprendre l'importance des écarts significatifs existant entre les acceptions occidentale et extrême-orientale du mot *entre*, ainsi que les répercussions qu'il en coûte pour notre rapport à l'altérité, le premier temps se doit d'être ontologique. La philosophie en Europe s'articule depuis les Grecs à la question de l'Être, aux choses et aux étants (auxquels on attribue donc des propriétés), soit pour le dire autrement, à ce qui possède une consistance à un instant *t*. Alors qu'à la différence, c'est sur l'idée de transformation constante que repose le système de pensée chinois. Or, l'entre *per se* n'a pas de substance, il n'existe pas par lui-même, mais en inférence à quelque chose ; il échappe donc à la problématique de l'Être. C'est la raison pour laquelle la portée significative

occidentale de l'*entre* est relativement faible par rapport à la chinoise : elle se limite banalement à l'idée de ce qui est intermédiaire, *i.e.* à quelque chose se situant entre deux extrêmes constitués. Alors que pour la pensée chinoise, l'idée d'*entre* symbolise ce depuis quoi tout peut advenir, « d'où / par où procède et se déploie tout avènement [...] comme l'*à travers* » (*Ibid.*, 54). Mais pour générer cet *entre*, encore faut-il créer en premier lieu des écarts.

Ce qui nous conduit au deuxième temps de ce positionnement entremédiaire, qui est alors épistémologique. Il consiste, lorsque l'on réfléchit, à systématiquement opposer au concept de *différence* celui d'*écart*. Car la différence est descriptive, elle classe, elle réalise des distinctions et s'y limite. L'écart est lui exploratoire, il établit une distance et une mise en tension des choses qu'il écarte précisément – ce qui crée alors un *entre* fécond pour la réflexion : au lieu de différencier des cultures et des pensées, il s'agit donc plutôt de les mettre en vis-à-vis pour de les faire dialoguer : opérer un retour sur elles permet de penser leurs apports respectifs, plutôt que de rester dans un vis-à-vis statique et scrutateur l'un de l'autre, qui ne manquera pas de souvent se solder par le conflit. Pour rendre concret le bénéfice (démocratique) de ces écarts qu'il convient de faire travailler par la pensée, F. Jullien utilise cette métaphore : « c'est bien parce que ces murs sont écartés l'un de l'autre, non pas tant distincts que distants, que nous tous pouvons trouver place ici » (*Ibid.*, 50). À titre d'exemples, lorsque l'on s'intéressera aux manières d'habiter Cadaqués, l'on évitera donc au possible de *distinguer* des types culturels, car cela conduirait à ethniciser et à différencier des groupes de personnes selon des pratiques. On cherchera en outre à saisir les rouages de telles différenciations discursives utilisées par des enquêtés, au sujet de la réalité cadaquesenca ; à quelles fins, et selon quels motifs ils créent ou pas des écarts avec tel(s) ou tel(s) individu(s). Dans les prescriptions qu'elle suggère, il est à noter que l'entremédialité rejoint ainsi par de bien grands égards l'approche a-groupiste de R. Brubaker.

Partant, comment mettre en place ce positionnement entremédiaire ? Son troisième temps est donc foncièrement méthodologique. Il faut concevoir l'*entre* tel un outil « de travail a-topique » (*Ibid.*, 61) ; *i.e.* voir dans ce positionnement une possibilité de situer la réflexion dans ce « nulle-part » qui *stricto sensu* caractérise l'*entre*, et qui fait sa force heuristique ; autrement dit un espace blanc, neutre, et de médiation pour la pensée. N'est-ce pas finalement ce à quoi nombre de chercheurs en sciences sociales en appellent, lorsqu'ils parlent du décentrement, ou du lâcher-prise vis-à-vis de nos propres évidences culturelles

et expériences, et qu'il nous faut adopter pour mener au mieux nos investigations de terrain ? L'entremédiation y apporte alors selon moi une réponse méthodologique, en préconisant de nous extraire au possible de nos schémas de pensée ; de les déconstruire en les extériorisant (*i.e.* en les confrontant à d'autres qui nous sont *extérieurs, i.e. étrangers*), pour pouvoir ouvrir la porte à l'impensé, à ce que nous n'avons (n'aurions) jamais pensé imaginer, en miroir de ce que nous pensons (savoir). C'est se donner les moyens d'être ouverts et réceptifs à la cohérence de schémas de pensée qui ne sont pas les nôtres ; être aptes à écouter et entendre d'autres visions du monde ; c'est parvenir, dans des écarts observés, à trouver des éléments de l'expérience humaine à partir desquels nous puissions trouver des points communs de compréhension et de communication.

Les résultantes de ce positionnement en matière d'écarts effectifs au regard de l'altérité sont, selon l'auteur, tant éthiques que politiques. En effet, adopter cette pensée de l'écart, c'est aller à mon sens à l'encontre de l'offre et de la recherche de proximité qui s'immiscent quotidiennement dans nos façons de vivre, et qui conduisent la plupart du temps, à ne pas s'y tromper, à l'annexion et à l'aliénation à soi de toute forme d'altérité, à défaut d'une réelle promotion de l'altérité dans la relation qui résulte de la rencontre avec tout autre (JULLIEN 2018). Alors que le commun – notamment politique, celui de la Cité – ce n'est pas le semblable, mais bien l'expression possible de la pluralité, caractéristique des hommes existant les uns avec les autres. Ce commun se promet au gré de rapprochements et de distances conservées et négociées, d'une concertation sur celles-ci, à l'inverse d'un dépassement et d'un lissage des différences dont on ne connaît que trop bien l'issue malheureuse totalitariste (ARENDRT 2014 [2005 (1953-59)]). Ainsi, c'est en « redonnant à l'écart sa vertu, telle qu'elle peut mettre en tension la moindre relation et, à travers elle, toute communauté ou société », que l'on peut sortir tant de « l'universalisme facile » que du « relativisme paresseux » (JULLIEN 2012, 76) dans lesquels nous confinent maints débats différentialistes politisés et médiatisés, prenant tour à tour les atours soit d'un isolationnisme des cultures les unes vis-à-vis des autres, soit de l'expansionnisme d'une culture dont la vision qu'elle porte sur le monde est considérée comme première légitime.

La démarche entremédiaire est donc à la fois situationnelle et a-topique, ainsi que dialogique – celle de l'ouverture d'un « espace de réflexivité – 'réflexion' » (*Ibid.*, 34), d'une mise en mouvement et à distance des

cadres de pensée, par la pensée, en vue de nous donner précisément à penser dans leur tension, comme à titre d'exemple, lorsque l'on s'interroge sur les mutations des lieux par l'action, ou sur les relations de pouvoir entre des acteurs en coprésence. À l'instar d'un exercice de *traduction*, donner la possibilité à *de l'autre* de se déployer dans cet entre de la réflexion, c'est ainsi à la fois dé- et re-catégoriser, et chercher des équivalents pour voir ce qui finalement résiste à l'assimilation totale. C'est aussi une approche qui, sans nier ni présumer de la force des structures, place les hommes et le « commun de l'humain » – *i.e.* l'intelligible, l'opération même de la pensée – au centre de la réflexion, et qui considère que le culturel, parce qu'il est en constante transformation et à la source de toute organisation sociale, devrait constituer ce à partir de quoi l'économique et le politique se pensent eux-mêmes (*Ibid.*, 74). Par-delà la diversité des cultures, axer ainsi le focus de l'étude sur les schémas socio-spatiaux et les schèmes psychologiques qui les façonnent et se parent de leurs attraits, nous permet de chercher et d'explorer l'existence de valeurs humaines – gages d'universalité et finalement d'ordinarité.

II.1.2. En et au-dehors des villes-passerelles, et par-delà le migrant : ordinariser le regard porté sur toute localité et sur toute personne

Dans leur article paru en 2015, *Settling outside gateways*¹⁹, les sociologues Eduardo Barberis et Emmanuele Pavolini s'évertuent à démonter l'imbrication ancienne des études migratoires et des études urbaines. C'est une articulation qui renvoie en Occident plus largement à une certaine idée biaisée de la modernité : cette dernière s'est récemment vue caractérisée par une mobilité protéiforme, synonyme de fluidité et de dynamisme. Mais elle a aussi été

¹⁹ Littéralement, « S'installer au-dehors des villes-passerelles » (tl.). Les *villes-passerelles* ou *villes-portes d'entrée* (en français), sont de grands pôles attractifs, généralement lieux d'un premier établissement pour nombre de migrants (et d'ailleurs souvent lieux d'entrée *stricto sensu* sur le territoire d'un État, notamment dans le cadre d'une venue par avion), à l'instar par exemple de Madrid et de Barcelone dans le cas espagnol. N. Glick Schiller, A. Çağlar et l'anthropologue Thaddeus Guldbrandsen (2006, 628, tl.) précisent à ce sujet que si certains chercheurs, à défaut d'utiliser le vocable de ville globale, ont popularisé celui de ville-passerelle pour mettre en exergue le lien existant entre la position d'une ville à l'intérieur d'un État et son attractivité pour les populations migrantes, néanmoins cela n'a pas réellement donné lieu par la suite à l'élaboration d'un cadre comparatif qui examine comment les structures d'opportunité et les modes d'inscription de populations migrantes diffèrent entre les villes-passerelles et d'autres types de villes. Pour une plus ample discussion sur le terme de « ville-passerelle » et les réalités auxquelles il renvoie, lire notamment SINGER, HARDWICK, BRETTELL 2008.

représentée dès les années 1980-90 en Europe et aux États-Unis, et dans une démarche comparative, par une poignée de villes ayant connu divers essais de catégorisation de la part de chercheurs et de décideurs – se résumant pour l'essentiel aux métropoles, villes « monde » et « globales » (FRIEDMANN 1986, SASSEN 2001 [1991]). Occupant le haut de la hiérarchie urbaine, et centres du pouvoir politique et économique, ces villes dites emblématiques de la condition urbaine, à l'inclusion des processus migratoires et mobilitaires qui s'y ancrent, s'y concentrent et les connectent, conduisent alors à un double écueil d'appréhension et de compréhension de la réalité : d'une part à dépeindre en négatif toutes les autres villes comme non-globales et isolées à l'intérieur des États-nations, et d'autre part à marginaliser historiquement et globalement les villes situées « hors de la carte », *i.e.* non occidentales (ROBINSON 2002).

Travaillant alors à l'instar d'E. Barberis et d'E. Pavolini à mettre sur un pied d'égalité analytique l'ensemble des lieux d'installation de populations migrantes, N. Glick Schiller et A. Çağlar (2011a) déconstruisent cette base moderniste des *comparative urban studies* et s'attachent à dépasser « la gamme connexe de critiques post-ist » (SAMERS 2002, 389, tl.) qui bon gré mal gré ont entretenu, notamment par la « surenchère académique », l'idée d'un monde dual dominé par ces « villes du superlatif » (BEAUREGARD 2003, tl.), ainsi qu'une recherche migratoire qui leur est assujettie. Or, il s'agit en effet bien là d'une vision fictive aux effets pervers : laquelle d'une part minorise d'autres espaces également reconfigurés selon une spatialisation inégale de la mondialisation, comme les aires suburbaines de ces villes, les nouvelles destinations métropolitaines, les petites et moyennes villes, et les zones rurales. Et qui d'autre part néglige les enjeux locaux que leur pose spécifiquement la migration pourtant croissante en leur sein :

« Malgré ses contributions, l'hypothèse des villes mondiales a entravé le développement systématique d'une théorisation de la localité dans les études migratoires et d'une perspective comparative sur l'incorporation de migrants dans les villes. [...] En dépit de leurs tentatives à examiner les spécificités locales des économies urbaines, les chercheurs ont souvent opéré un glissement sans heurt, depuis le récit mené sur une ville particulière, à des généralités sur la migration à l'échelle d'un État dans son ensemble » (GLICK SCHILLER, ÇAGLAR 2009, 181, 182).

Mais A. Çağlar et N. Glick Schiller (2015) critiquent également l'inclination fortement ethnocentrée des études migratoires – lesquelles ont grandement été menées et théorisées depuis ces villes majeures. En effet, les

populations migrantes y sont généralement appréhendées selon une perspective « groupiste » (BRUBAKER 2002 ; 2004) : soit comme collectif minoritaire ou groupe ethnique distinctif pris comme catégorie d'analyse, soit sous l'angle de modes d'inscription spatiale et d'incorporation sociale présumés homogènes et propres (e.g. l'enclave ou l'entreprenariat ethnique). À l'image des travaux d'écologie urbaine de l'École de sociologie de Chicago, ayant dépeint la ville telle une forme spatiale faite de cercles concentriques d'enclaves ethniques et de classes (GRAFMEYER, JOSEPH 2009 [1979]) – une perspective *top-down* menée à une échelle macro d'ailleurs décriée par des approches critiques des *urban studies* à l'instar des géographes Helen Jarvis, Jonathan Cloke, et de la chercheuse en genre et développement Paula Kantor (2009, 57-8) –, un tel « ethnicisme méthodologique » au sein de la recherche migratoire a ainsi concouru à faire le jeu du nationalisme méthodologique (GLICK SCHILLER 2008, LEVITT 2017), en plus de limiter à des assomptions ethniques toute interaction observée, et de rendre les chercheurs aveugles à la diversité des relations que les migrants entretiennent avec d'autres localités à travers le monde. N. Glick Schiller, A. Çaglar et T. Guldbrandsen (2006, 627) soulignent ainsi que cette manière biaisée d'initier l'étude de la migration donne lieu en sciences sociales, à des paradigmes de recherche sur l'installation des migrants qui s'avèrent tout autant biaisés, car ils sont sans lien réel finalement avec le récit de fond historique et ethnographique : de fait aux États-Unis un « nouvel assimilationnisme » émerge, tandis qu'en Europe ce sont les travaux sur « l'intégration » qui reviennent à la mode.

Ce double travers d'une recherche migratoire au pire ethniciste et en outre relativement cantonnée aux grands espaces urbains, ne mène alors qu'à une lecture tant partielle que partielle d'environnements de vie diversifiés, occultant la richesse, la complexité, la particularité aussi bien que la banalité de l'expérience quotidienne qui leur est propre, y compris migratoire – des questions qui demeurent pourtant essentielles au regard des avancées des théories migratoires comme urbaines.

(1) Ce faisant, face aux récents appels à un « '(re) *turn*' comparatif » (WARD 2008) et à « une post-colonisation » des études urbaines (ROBINSON 2006, 14), il est nécessaire, en vue de dépasser ces comparaisons euro-centristes, de considérer *toutes les villes* (et par extension *tout lieu faisant société, toute localité*) aussi bien comme étant « ordinaires » (AMIN, GRAHAM 1997, ROBINSON 2004 ; 2006, 1) que « globales » et distinctement situées dans des rapports de pouvoir

se reconfigurant dans la réorganisation néolibérale contemporaine. Ainsi, une théorisation des dynamiques à l'œuvre entre localité, migration et restructuration globale, qui aille au-delà du prisme dominant de la ville et dont le cadre comparatif soit suffisamment ample pour être transposable, devient urgente : car les villes ne constituent qu'un ensemble générique de types de lieux parmi d'autres qui sont tous soumis au réaménagement du capital auquel concourent en partie les dynamiques migratoires. Tout lieu nécessite une théorisation large, en lien avec la migration (avec ses ancrages et ses connexions), mais qui tienne également compte des particularités locales. Ce à quoi peut précisément répondre le concept commun de « localité », considérée comme la dimension socio-spatiale de l'expérience humaine (MASSEY 2005). Car tout processus (de reconfiguration) est situé ; il connecte spécifiquement un espace à d'autres, et en fonction, façonne une histoire, des pratiques et des représentations locales de ces espaces qui sont singulières (GLICK SCHILLER, ÇAGLAR 2011b, 63).

Deux préconisations développées dans la recherche sont alors dignes d'intérêt : tout d'abord, dans la veine des recommandations des géographes Russell King et Ronald Skeldon (2010), il s'agit de considérer le processus migratoire dans son ensemble, imbriquant migrations internes et internationales, et d'appliquer ainsi une perspective globale à toute forme de mobilité humaine (GLICK SCHILLER 2012a, 880). Puis – étant donné cet état suscité de la recherche migratoire –, s'intéresser aux lieux moins bien positionnés et de petite échelle lesquels s'avèrent pertinents (GLICK SCHILLER, ÇAGLAR, GULDBRANDSEN 2006, 613) : aussi bien pour l'émergence de nouvelles idées acquises à l'abandon du groupe ethnique comme unité d'analyse, que pour un dépassement du modèle hégémonique qu'est la ville dans l'étude des réseaux de relations sociales des migrants.

(2) En outre il faut adopter une perspective et une perception décatégorisantes, pour accorder une égale attention à tout acteur, et ainsi « mettre de côté les assomptions d'une binarité différentielle entre migrants et non-migrants » (GLICK SCHILLER 2012b) – bien qu'en dépit de leur nature problématique, il soit toutefois nécessaire de maintenir les classifications de migrant ou d'individus ayant un historique migratoire, car ces personnes ne sont précisément que rarement appréhendées dans la littérature comme des acteurs de la reconfiguration de la localité. Considérer que tous les habitants d'un lieu sont englobés et interviennent de bien des manières dans des processus plus

larges liés à la restructuration du capital, c'est ainsi chercher à se défaire d'*a priori* répandus sur le migrant et, de fait, ordinariser le regard porté sur toute personne. Car appréhender d'entrée de jeu les personnes migrantes comme marginalisées ou ségréguées, c'est se placer d'office dans une approche différentialiste qui les singularise à tort, et les isole d'une gamme large de processus locaux auxquels elles participent pourtant du fait de leur présence, à l'instar de n'importe quel résident :

« Les processus politiques et économiques globaux de la néolibéralisation actuelle sont aveugles aux distinctions entre nouveaux arrivants et natifs qui, malgré leur degré de vulnérabilité distinct, sont unis dans un avenir qui leur 'fait défaut', alors qu'ils se trouvent séparés dans les idéologies des politiques multiculturelles aussi bien que dans les travaux portant sur l'immigration » (GLICK SCHILLER, ÇAGLAR, GULDBRANDSEN 2006, 626-7, tl.).

Mais à ne pas s'y tromper, c'est une démarche qui se veut lucide des faits : inscrite dans la déconstruction des discours dominants, elle n'entend exclure de l'analyse ni les inégalités entre acteurs, ni les structures discursives, ni les mécanismes marginalisants qui les entretiennent, ou privilégier l'étude de l'un par rapport à l'autre, tel que déjà suggéré plus tôt : car c'est selon la puissance d'agir propre à chacun, migrant ou pas, que l'ensemble des résidents d'un lieu contribue en s'y confrontant, à faire évoluer des rapports sociaux inégaux de pouvoir qu'animent des dynamiques de restructuration du capital. Toute une perspective qui s'inscrit donc à rebours d'une majorité de travaux passés et récents, lesquels, plutôt focalisés sur *le migrant per se* dans la ville, ont réduit sa place – complexe et ordinaire – en tant que personne et acteur à part entière d'une part de la fabrique quotidienne et de la restructuration contemporaine de la ville, d'autre part plus largement de celles de toute autre localité. Ce qui m'amène à présent à aborder les enjeux du village transformé dans la mondialisation, ainsi que ceux de la participation des mobilités et diversité à la socialité.

II.2. Entrer par la globalité villageoise

Les définitions du village, de la mobilité et de la diversité font classiquement écho à des réalités qui s'opposent selon une vision binaire de la société, où la « périphéricité » spatiale et / ou (la dépendance) économique (TAGLIONI 2007), le traditionalisme et l'uniformité sociale du village, se distinguent de la prédominance, de la centralité et de la pluriactivité de la ville

traversée par des mobilités fluides, et caractérisée par une diversité qui s'y ancre sous ses multiples aspects. Or, à quelque niveau de réflexion que l'on puisse se situer, avec « l'imbrication croissante de situations de centralités et de positions périphériques », le concept centre-périphérie est « de moins en moins opérationnel voire obsolète » (GHORRA-GOBIN 2006, 48) et échoue ainsi à saisir avec justesse la complexité, l'ambivalence, la relativité et l'évolutivité de certaines situations, souvent indépendamment d'inégalités qui y persistent malgré tout.

Face à une littérature abondante sur les enjeux associés à la mobilité et à la diversité, et au peu de travaux précurseurs sur le concept de village global, il est par conséquent nécessaire d'exposer les raisons de leurs modalités d'usage dans le contexte propre de cette étude. Avec une image du village communément contraire à celle du centre et de la contemporanéité – comprendre ici ville-globale, cosmopolitisme, connectivité, hégémonie économique et influence du pouvoir – l'enjeu consiste alors à sortir de ce tandem dualiste, lequel nous empêche de voir que « dégradations urbaine et rurale peuvent être ainsi enclavées dans une étreinte mortelle – laquelle ne fait que renforcer et rendre notre vue la plus étroite qui soit » (AFSHAR 1998, 383, tl.). Je vais donc dans un premier temps m'attacher à éclaircir ce concept de village global pour extraire le village des déterminismes géographiques et sociaux qui animent encore ses représentations. Dans un second temps, afin de souligner comment la mobilité et la diversité, en tant que vectrices de socialité, interviennent dans la mise à distance négociée d'un *Autre*, j'ai choisi de passer par le filtre simplificateur et grossissant de ce qu'en montre le registre fictionnel.

II.2.1. Définir et augmenter le concept de village global

D'ordinaire, le village est synonyme d'une mise à distance d'avec la ville-centre, et d'un écart de « la pire des régressions » à la norme en matière de développement et de progrès humains (JEUDY 2006, 18). Présenté comme une forme d'agglomération résiduelle, il apparaît tel un vestige d'une autre époque parfois dépeinte idylliquement, et ayant perduré çà et là. On le dit alors caractéristique de l'habitat rural et du peuplement en campagne (LEVY, LUSSAULT 2013, 1077-8) qui se pensent encore en nette opposition sémantique à la ville (GEORGE, VERGER 2009 [1970], LACOSTE 2009 [2003], 62, 406-7). Cela, quand bien même la complexification et la variation du statut des campagnes sont avérées au sein des sociétés contemporaines – la campagne

pouvant alors tout autant constituer une manifestation du rural que de l'urbain (LEVY, LUSSAULT 2013, 144-6, 884-6), rendant problématique l'établissement de frontières nettes entre différents types de peuplements humains selon leur nature et / ou les modalités de vie de leurs habitants, et questionnant la pertinence d'un « continuum rural-urbain » (MAYHEW 2004 [1992]). Quoi qu'il en soit, le village demeure principalement associé à l'image du « trou du cul du monde », *périphérique et isolé* : à l'instar du « village d'Astérix », on l'assimile à un espace autonome, aux enceintes desquelles le pouvoir politique central et ses règles s'arrêtent, dès lors qu'on ne veut s'y plier. Affichant une « liberté d'être et d'agir », et établissant sa « propre conception d'un ordre moral », le village présente ainsi le risque de devenir le lieu d'une subversion de l'autorité établie et légitime, de l'anomie, voire du « communautarisme » (JEUDY 2006, 17-21).

Des approches et des imaginaires autour d'un géotype « mythifié » (MICHA 2017), et d'un terme « idéologiquement très chargé » donc (BRUNET, FERRAS, HERVE 2009 [1992], 507-8) – bâtis en leurs temps, mais toutefois battus en brèche et déconstruits depuis peu par une réflexion qui s'instille et infuse, en partie sous-tendue par des travaux scientifiques, et un genre littéraire sur le retour : le *country* / rural noir, que l'on croyait pourtant éteint (RTS 2016). Loin d'être l'apanage des grandes villes, les espaces non-métropolitains, (semi)ruraux et villageois sont alors réinterrogés eux aussi, aux Nords comme aux Suds, sous l'angle de leur participation à la mondialisation et à la globalisation, ainsi qu'au regard de la modernité et de la mondialité de leur réalité sociétale – composite, complexe et cosmopolite (voir entre autres AFSHAR 1998, HIBBARD, RÖMER 1999, HOGAN 2004, LEICHENKO, SOLECKI 2005, CLOKE 2006, LYSON 2006, MURDOCH 2006, WOODS 2007, MCCARTHY 2008, PIOT, BERTRAND 2008, CID-AGUAYO 2010, HILL 2012, SHUANG 2012) :

« Entre le hameau et la ville, le village. Chacun sait ce qu'est un village et l'identifie à une communauté locale, à un espace géographique, économique et politique. Or, il est évident qu'au-delà de cette première référence, un village est infiniment plus que cela : organisations, relations, qui peuvent aussi se formuler en termes de réseaux, de systèmes fluides, avec des extensions lointaines, même internationales » (DELUZ 1992, §1).

Il s'agit donc de s'affranchir de cette vision classique, sinon vieillotte, homogénéisante et intimiste (AFSHAR 1998, 376) qui brosse selon une énième « forme de couple centre-périphérie » (BRUNET, FERRAS, HERVE 2009 [1992], 82-3), le village comme « clos », économiquement « monovalent », et

« rigide », parce que marqué par la « rareté des relations » groupe / espace (RAMBAUD 1971, 18-25). À la différence, il convient d'adopter une approche « multiscalaire processuelle » et « relationnelle » (ÇAGLAR, GLICK SCHILLER 2015, 2). C'est à ce prix qu'il est possible de se détourner de l'assomption causaliste de différencier des localités selon leur taille, comme si elles étaient chacune d'entre elles soumises à un ensemble de forces distinct, et de préjuger des dynamiques qui les animeraient alors. En outre, les habitants du village – loin de constituer une communauté stable, idyllique et imperméable – doivent plutôt s'envisager comme une société totale (TOFFIN 1992) –, *in fine*, tel un processus et un projet, au même titre que l'est en fait la ville (LEFEBVRE 2000a [1973] ; 2009 [1967]). Sur ce point, ouvrir un débat de fond sur la distinction société-communauté ne fait pas partie des objectifs de cette thèse et sera laissé pour des recherches ultérieures – quant à savoir si la communauté est caractéristique ou non des espaces villageois et semi/ruraux ; si l'on peut trouver un esprit communautaire semblable de quartier en ville ; ou si cette distinction fait toujours sens aujourd'hui, notamment en matière d'un différentiel d'identification pour les habitants selon une communauté ou une société dans laquelle ils s'inscrivent (AUTHIER, BACQUE, GUERIN-PACE 2007, YOUNG, WILLMOTT 2010 [1957], TÖNNIES 2015 [1944]). Pour autant, si l'on considère un village comme faisant société, l'usage de l'idée de communauté comme entité sub-villageoise (qui ne correspond ni à une unité spatiale, ni administrative, mais qui prend un sens symbolique et psychologique), peut à mon sens être pertinente, si l'on souhaite donner à voir, en se gardant de toute réification et dans une démarche idéal-typique, des personnes qui discursivement s'identifient à un groupe selon des intérêts, des valeurs partagés. Cette société villageoise doit donc être considérée comme étant mobile, mouvante, éclectique voire conflictuelle. Tout ou partie des habitants sont donc susceptibles de s'opposer à la politique locale, notamment dans le cas de personnes reléguées au seul statut de travailleurs migrants de passage, ou dans le cas de toute personne jugeant avoir moins de droits que d'autres privilégiées, car elles ne sont tout simplement *pas du village* ou ne sont *pas ici depuis aussi longtemps*. Le film huit-clos de *country* noir *Dogville* (2003) de Lars Von Trier, basé sur des faits historiques, en donne une illustration brutale, en montrant comment dans un contexte de crise économique ravageant les États-Unis des années 1930, les habitants d'un patelin montagnard vont faire d'une femme de passage, leur bouc émissaire, laquelle croyait trouver un refuge accueillant loin des vices de la ville – une configuration qui n'est pas sans rappeler les rapports de force qui peuvent être

observés au sein de petites communautés similaires entre anciens établis et nouveaux arrivants *outsiders* stigmatisés (ELIAS, SCOTSON 1994 [1965]).

À partir des développements théoriques de M. Lussault sur le concept « d'hyper-lieu » (2017), le village – aussi *petit* et *excentré* qu'il nous apparaisse –, doit alors être pensé tel que « métamorphosé » dans la mondialisation (DIBIE 2013 [2006]) ; soumis aux processus « d'hybridation globale », le village peut voir la maîtrise de son espace échapper aux dirigeants comme aux habitants locaux. Ou à l'inverse, ceux-ci peuvent en tirer avantage et en jouer – le capital, les produits culturels et les symboles modifiant ainsi à l'envi et selon, les moyens de subsistance et les modes de vie villageois (CID-AGUAYO 2008, 4, tl.).

Conséquemment, d'une part cela implique de s'intéresser au potentiel des villages, en matière d'organisation de l'espace et du social, et en matière de production des richesses. Il faut s'interroger sur la capacité des différents acteurs à maîtriser de manière endogène le processus d'accumulation du capital et le mode d'articulation au reste du monde (CARROUE 2006) de l'espace villageois considéré. Cette capacité recouvre divers éléments tels que la maîtrise de la mise en valeur du village, et celle de l'expansion spatiale de son bâti, de son architecture, ou encore de son identité territoriale collective. Pour ce faire il est nécessaire de prendre en compte le rôle du pouvoir local, ses pratiques, les représentations qu'il véhicule – lequel fabrique et entretient un certain modèle de localité. Dans ce contexte, tout en se gardant d'un déterminisme spatial, une analyse de l'instrumentalisation de l'espace s'en trouve rendue inévitable ; l'espace peut en effet être utilisé comme outil de préservation et de maintien d'une personnalité collective locale, au détriment de la visibilité d'une hyper-diversité sociale et ethnique pourtant fondamentalement inhérente à la globalité villageoise : les « effets de lieu » (FREMONT & al. 1984, BOURDIEU 1993, MIT 2005, 291-2) doivent alors être envisagés à la fois comme vecteurs de globalité au gré des époques, et comme facteurs pouvant éventuellement aggraver le poids de la domination sociale de certains habitants sur d'autres. S'en trouve renforcée une vision ainsi clivée du monde social environnant, selon une inégale possibilité d'appropriation spatiale des habitants, dans le contexte particulier qu'est celui d'un espace touristique en cours de patrimonialisation.

D'autre part, le village ne doit donc pas être considéré comme une agglomération uniquement rurale, dont l'économie reposerait essentiellement sur l'agriculture (LEVY, LUSSAULT 2013, 1077-8), ou comme un espace-huis clos

politique de souveraineté, correspondant à une unité humaine permanente, et renvoyant à « une idéologie conservatrice » (RAMBAUD, DESROCHE 1971, 11). Non, pour étudier un village il convient plutôt de l'envisager tel un lieu plurifonctionnel et de coprésence, certes territorialement clos, mais ouvert aux mouvements, traversé par bien des tracés, des lignes de vies, d'actions, et des parcours biographiques (INGOLD, 2015 ; 2016 [2007]). Il faut alors s'intéresser, dans le cadre d'une approche géohistorique (BRAUDEL 1949, GRATALOUP 2015) et d'une étude de cas étendue (*cf.* point notionnel 7), aux liens protéiformes historiquement tissés, qui constituent et connectent le village au reste du monde, par des moyens de communication, l'extraversion de l'économie locale (voir chap.4), ou encore par la mobilité d'habitants à laquelle participent des processus migratoires planétaires (SIMON 2008). La multiplication et l'hybridité des espaces de vie, des itinéraires et des histoires personnelles et familiales, des modes d'existence et de participation quotidienne contribuent, elles aussi, à cette évolution du village (voir chap.5 et 6). « Témoin irénique du passé » (RAMBAUD, DESROCHE 1971, 11) s'il en fut il y a quelques décennies (DIBIE 1979) – face au « pire des mondes possibles » que concrétiserait l'explosion urbaine, par la prolifération planétaire d'espaces périurbains-bidonvilles auxquels les gouvernements ne parviennent à trouver aucune solution adaptée (DAVIS 2007), le village s'affiche désormais plutôt bel et bien comme une « figure de l'avenir [... qui] fonctionne à la fois comme une survivance et comme une projection de ce que peut être le devenir des sociétés contemporaines » (JEUDY 2006, 18).

Point notionnel 7 : L'étude de cas élargie / étendue

Aussi appelée « analyse situationnelle » ou « processuelle », selon les travaux menés au sein de la Manchester School of Social Anthropology, cette méthode ethnographique de recherche a originellement été développée par les anthropologues Max Gluckman et Jaap Van Velsen, dont les premiers travaux paraissent dans les années 1960. Elle consiste en :

« L'étude détaillée de cas empiriques concrets, en vue d'extraire' des principes généraux à partir d'observations spécifiques. De manière générale, un chercheur participe et observe un certain nombre d'événements et d'actions individuelles et collectives liées, sur une période étendue de temps. [...] Il construit alors son histoire ethnographique et théorise un phénomène social, plutôt que de partir d'une théorie pour expliquer une réalité empirique. [...] L'application de la méthode de l'étude de cas élargie implique de dresser les interactions de rapports de pouvoir entre le local, le national, le transnational et le global. Alors qu'il ne devrait y avoir aucune illusion quant à la disparité de pouvoir entre des acteurs différenciellement situés sur le gradient local-

global, chaque acteur est investi d'une puissance d'agir – d'une capacité à influencer dans une moindre mesure ce qui se passe réellement sur le terrain. Par conséquent, une application de cette méthode dans le contexte contemporain impliquerait de documenter comment le global, le national et le local sont mutuellement constitutifs les uns des autres » (BARATA 2010, 374-5, tl.).

Partant, pour lire la réalité villageoise cadaquesenca je m'appuie sur le concept de village global (*cf.* point notionnel 8) développé par le chercheur en développement Farokh Afshar (1998), et repris par la sociologue Beatriz Cid-Aguayo (2010).

Point notionnel 8 : Le village global

F. Afshar (1998), travaillant sur les problématiques de développement en contexte rural et intéressé aux conséquences du processus d'urbanisation généralisée dans le contexte de la globalisation a le premier développé une nouvelle acception du « village global », dont peuvent être qualifiés :

« Tous les petits peuplements reliés, connectés à l'espace mondial par des composants de notre mondialisation courante – l'économie globale, l'écologie, la diversité socio-culturelle, la mobilité humaine, et la technologie incluant les communications. Cela peut s'accompagner d'un sapement de ces peuplements ou d'un renforcement et d'une diffusion de ce qu'au moins certains d'entre eux représentent – *i.e.* les caractéristiques d'un village telles qu'une échelle plus humaine, un contact plus personnel, une relation symbiotique entre l'environnement naturel et bâti et la gouvernance locale » (AFSHAR 1998, 187, tl.).

Mais rappelons-le, le concept de village global a originellement été développé par le spécialiste des médias et de la communication Marshall McLuhan (« *global village* », 1962), pour métaphoriser les effets de la technologie communicationnelle sur une psychologie humaine désireuse d'être connectée à l'échelle planétaire en un seul et même « village » ; l'avènement de l'électricité et de la télévision – l'ère des médias, bien avant celle de la mondialisation et des Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication –, aurait à l'avenir incité à un type de sensibilité et de participation comparables à celles dites des petites communautés, renouant ainsi avec les idées de proximités physique et psychologique et de ressemblance qu'on attribue idéalement et idylliquement aux sociétés villageoises. Si mon travail n'entend pas joindre une conversation sur les liens entre la communication et la mondialisation, toutefois la question des enjeux relationnels

en contexte villageois constitue un lien fécond à creuser en matière de réflexion entre deux acceptions et métaphores possibles du village global : d'un côté, dans son acception originelle, l'espace mondial est connecté et perçu comme un unique et même *village* ; et de l'autre, c'est le *Monde* qui est incarné et représenté dans un village connecté dans la mondialisation (MILAZZO 2015b).

Dès lors, dans la littérature récente les travaux empiriques construisent distinctement la globalité des villages qu'ils étudient. D'une part cela révèle la diversité des phénomènes étudiés et / ou à l'œuvre d'un contexte villageois à un autre observé. D'autre part cela donne à voir d'un chercheur à l'autre, une variété d'acceptions différentes des rapports local-global.

La globalité d'un village repose alors sur trois composants (CID-AGUAYO 2010). Premièrement, (1) sur l'aptitude du village à influencer d'autres localités, à de plus petites échelles – on parle alors de son rayonnement, de son influence à l'échelle mondiale, à l'échelle du globe, pouvant le faire progresser au rang d'espace de production et de circulation matérielle, culturelle et idéologique pour le monde : ces villages, étroitement liés à la globalisation et connectés dans la mondialisation, peuvent ainsi devenir des lieux importants de production et de circulation. (2) Cette globalité repose sur la capacité du pouvoir local à intervenir dans les choix et les décisions qui concernent la mise en valeur et les transformations de son espace propre, participant au rayonnement du village. Le village global maîtrise ainsi de manière endogène son processus d'accumulation du capital et son mode d'articulation au reste du monde. (3) Enfin, une valorisation différenciée qui s'appuie à la fois sur le caractère local du village et sur ce qui est imposé depuis l'extérieur. À partir d'études de cas menées au Chili, en Équateur et au Mexique, B. Cid-Aguayo (2010) donne ainsi trois exemples concrets de villages, dont la dénomination de globaux est précisément justifiée selon elle par le fait que, respectivement : soit (1) ils sont en mesure de mettre leurs produits dans une position très privilégiée sur les marchés mondiaux, et ont ainsi un impact sur le mode de vie et la consommation d'autres populations ; soit (2) ils produisent des objets artisanaux qui sont négociés dans le monde entier, ce qui donne une visibilité mondiale à la culture locale et assure en même temps la prospérité économique du lieu concerné ; soit (3) ces villages deviennent des tremplins de contestation pour des mouvements planétaires face à une idéologie dominante.

Lorsque l'on cherche à dégager les traits d'une globalité villageoise, il faut alors se garder de biais analytiques que peut comporter à mon sens – sur la base de la littérature sus-discutée –, une telle démarche. Ceci consiste à : (1) ne pas minorer l'attention portée à tel ou tel groupe réifié d'habitants, ni ne présumer de leur uniformité respective ; (2) ne pas voir dans les populations mobiles et étrangères nécessairement des figures de marginalisation et / ou de résistance, sinon des personnes faisant partie intégrante d'un système auquel elles peuvent s'adapter et / ou s'opposer, ou encore dont elles peuvent tirer profit bon gré mal gré ; (3) ne pas négliger que le village global, au même titre que l'est la ville globale, est finalement un objet géographique, un construit intellectuel pensé pour appréhender une réalité sociale. En aucun cas il ne faut alors préjuger, dans toute étude initiée, de la globalité d'un village observé – *a fortiori* pour des chercheurs qui s'intéressent précisément au rôle joué par ces espaces dans la mondialisation et qui tentent de s'extraire du paradigme dominant de lecture que sont pour l'heure la ville et les espaces métropolitains.

II.2.2. Tenir la mobilité et la diversité pour forces productrices de socialité : passer par l'œil aiguisé de la fiction

En outre, cette réflexion se nourrit aussi dans une moindre mesure, préliminaire et exploratoire, de ce qu'ont à nous dire – au sujet des modes de vie villageois, de leur socia(bi)lité et de la mobilité – le courant littéraire (et sa variante cinématographique) de l'Anticipation à portée eunomique, ainsi que ceux du Rural noir (voir chap.3). À la comparaison d'autres thèmes ou entrées méthodologiques, ceux-ci sont abordés au gré d'intérêts qui me sont plus personnels. Sans aucun doute sont-ils pour l'heure et à ce stade de mes recherches moins approfondis scientifiquement, quand bien même ils irriguent indubitablement ma pensée et feront à l'évidence l'objet de recherches ultérieures *post*-thèse. La démarche méthodologique consiste alors à mettre ici en parallèle de mes observations de terrain et de mes lectures théoriques, des développements analytiques et des illustrations de vie et d'environnements empruntées à des films et à des ouvrages issus de ces deux registres, dont les citations et les références ponctuent de manière épisodique le fil de ce manuscrit : la comparaison et la mise à distance voire la mise en abyme, me permettent d'établir des correspondances et des *écarts* entre ce qui est de l'ordre de la fiction et du réel, et de montrer ainsi que bien souvent la réalité n'est pas loin de rejoindre voire de dépasser la fiction. En somme, c'est un autre moyen mis à ma disposition pour formuler de plus riches propositions d'interprétation,

d'analyse et de typologies géographiques, en vue de d'autant mieux comprendre les situations de vie des personnes que j'ai interviewées.

Si une utopie est donc une formulation fictive de la société, de ce qu'elle est, de ce qu'elle pourrait être, au regard de solutions (in)envisageables suggérées pour répondre aux problèmes existants (ELIAS 2014), l'Anticipation à portée eunomique peut se concevoir telle une invention littéraire à la croisée des genres de la Science-Fiction et de l'Utopie, qui contient donc en somme le même objectif : c'est la représentation imaginaire d'un monde futur, en substance distinct de ce qu'il était et de ce qu'il est ; l'Histoire ne se répète plus et voit la venue de l'inédit potentiellement synonyme de bouleversements (RIOT-SARCEY, BOUCHET, PICON 2007). Que viennent concrètement faire ici ces thèmes, dont on pourrait me reprocher qu'ils sont relativement éloignés du terrain cadaquesenc ? Ma posture épistémologique et ma sensibilité de géographe selon lesquelles j'interprète le monde, me font appréhender la réalité de telle manière que je ne peux que les replacer dans un débat philosophique plus large, à portée utopique : lorsque l'on s'intéresse à l'homme ramené à son plus simple appareil, il en découle logiquement un intérêt pour l'ontologie et pour la fin de l'Humanité, autrement dit pour ses moyens d'être au Monde et d'habiter la Terre : pour ce qu'ils *pourraient* et *devraient* être, face à ce qu'ils sont réellement. De ce point de vue, Science-Fiction et Utopie possèdent un potentiel heuristique :

« Avec l'appui de ces productions fictionnelles, il devient possible de penser d'autres mondes, de jouer sur les paramètres, d'ouvrir l'éventail des trajectoires possibles pour les collectivités humaines (et ce faisant donc, de rappeler qu'il n'y a pas de modèle social unique et indépassable). [...] il est possible de prendre au sérieux la science-fiction comme territoire de réflexion, encore largement ouvert à celles et ceux prêts à faire l'effort d'aller y chercher une autre forme d'appui intellectuel. Et pas seulement spéculatif ! S'il a des limites, ce passage par l'imaginaire peut aussi avoir des avantages, car il va certainement falloir trouver des moyens de réfléchir avec une autre acuité et par anticipation aux tendances lourdes [...] qui orienteront d'une manière ou d'une autre l'avenir humain et planétaire. Ce souffle d'inspiration pourra aussi avoir son utilité pour penser le monde qui vient... » (RUMPALA 2015, §41, 43).

Sur ce point, quelle ne fut pas ma surprise de constater alors que, loin de s'agir d'un homonyme, le Thierry Paquot – philosophe que je connaissais pour ses travaux sur l'utopie (2007 ; 2013 entre autres) –, n'est autre que celui ayant contribué à plusieurs publications sur l'habiter (2005) notamment co-écrits avec

des géographes (PAQUOT, LUSSAULT, YOUNES 2007). Si la démarche en soi restera dans le cadre de cette thèse limitée, cette concordance des pensées à rapprocher ces deux objets de recherche m'incite à persévérer à l'avenir dans l'intégration à la réflexion, des registres utopique et science-fictif au service d'un paradigme compréhensif de l'humain et de son habiter.

« La circulation est à la base de toute géographie et de toute politique » (GOTTMANN 1952, 191-2) : tel que le souligne le géographe Jean Gottmann, dans son analyse de l'avènement des États, la circulation est en effet, en rejoignant les arguments de H. Arendt, un puissant vecteur de politique dès lors qu'elle permet la mise en contact et en commun d'individus divers, la coprésence d'éléments hétérogènes et donc la rencontre de l'altérité. Ce *rassemblement* vise entre autres objectifs la maîtrise de l'espace par les hommes. Ces derniers dans un souci d'organisation, vont dès lors diviser et différencier cette ressource, ainsi qu'ils vont *se* diviser et *se* différencier, dans une lutte pour son partage et son contrôle. De là se développent la politique et ses *pulsations*, au gré des implications et des modifications que connaissent ces différenciations et ces (dé)cloisonnements spatiaux ; la politique doit donc se penser comme un *mouvement*, un renouveau (social) incessant, servant la démocratie : de la volonté de certains de compartimenter l'espace ou de maintenir un *statu quo* spatial pour des raisons justifiées comme autant de légitimations, face au besoin ou au désir de circulation et d'échange exprimés par d'autres, naît le conflit :

« Tout le paradoxe arendtien de l'espace politique est là : pour qu'il y ait monde, il faut des rapports, des liens noués par-delà la pluralité humaine et qui organisent la confrontation à l'autre, le contact entre des peuples susceptibles d'instituer et de normer la diversité afin qu'elle ne les sépare plus et ne soit plus une source de chaos. Mais l'espace politique est alors le risque immédiat d'une unité qui écrase les différences, qui oublie d'écarter ceux qu'elle lie, et multiplie le même au détriment du divers. Bien plus que le seul acosmisme [...], c'est l'horizon totalitaire qui survient en même temps que le lien politique » (SOMMERER 2005, §9).

La mobilité et la diversité constituent donc des préoccupations assurément capitales pour la manière dont s'organisent et fonctionnent collectivement les humains, autrement dit pour la socialité *stricto sensu* (LEVY, LUSSAULT 2013). Ce que ne manque pas d'ailleurs de nous rappeler le contexte ambiant : que nous soyons totalement acquis ou pas au paradigme du *tournant mobilitaire* (« *mobility turn* » CRESSWELL 2010, CRESSWELL, MERRIMAN 2011) dans les limites observables d'une mobilité prétendument généralisée et de ses inégalités sociales elles bien avérées (FAIST 2013), la diversité et la mobilité, dont la migration n'est

qu'une modalité particulière, sont rebattues dans l'actualité migratoire (MEISSNER 2015, VERTOVEC 2014, NAIL 2015) – voire identifiées comme marqueurs d'une modernité contemporaine (MASSEY & *al.* 2005 [1998], CRESSWELL 2006, CANZLER, KAUFMANN, KESSELRING 2008, CASTLES, MILLER 2009 [1993]) : ainsi, tel que le formule F. Crépeau (2016) Rapporteur Spécial des Nations Unies pour les droits de l'homme des migrants, « ce qui manque le plus dans beaucoup de nos pays et à Bruxelles, c'est une vision et une stratégie à long terme sur la mobilité et la diversité [... qui sont] les défis des sociétés contemporaines ».

La mobilité et la diversité humaine étant des enjeux transversaux essentiels dans l'histoire de l'humanité plus généralement, il ne faut pas alors s'étonner que nombre de fictions anti- et dys- topiques et d'economies prospectives y fassent fortement écho (*cf.* schéma 2 *infra*). Car que le contexte fictif dépeint soit optimiste ou pessimiste, et que ces histoires aient une utilité sociale concrète revendiquée ou pas, l'objectif qui doit être poursuivi à leur découverte est celui d'une mise en abîme de notre réalité présente – argument que je partage. Et raison pour laquelle, afin de soutenir une promotion de l'altérité, au lieu de revenir sur les débats sus-cités menés en sciences sociales sur les questions de mobilité et de diversité, j'ai fait le choix, dans un contexte où la géographie se réintéresse très récemment aux enjeux de l'imaginaire, à en juger l'édition 2015 *Les territoires de l'imaginaire, utopie, représentation et prospective* du Festival français International de Géographie, de plutôt proposer une lecture de certaines dérives fictives de modèles sociétaux construits sur un déni des diversité et liberté mobilitaire :

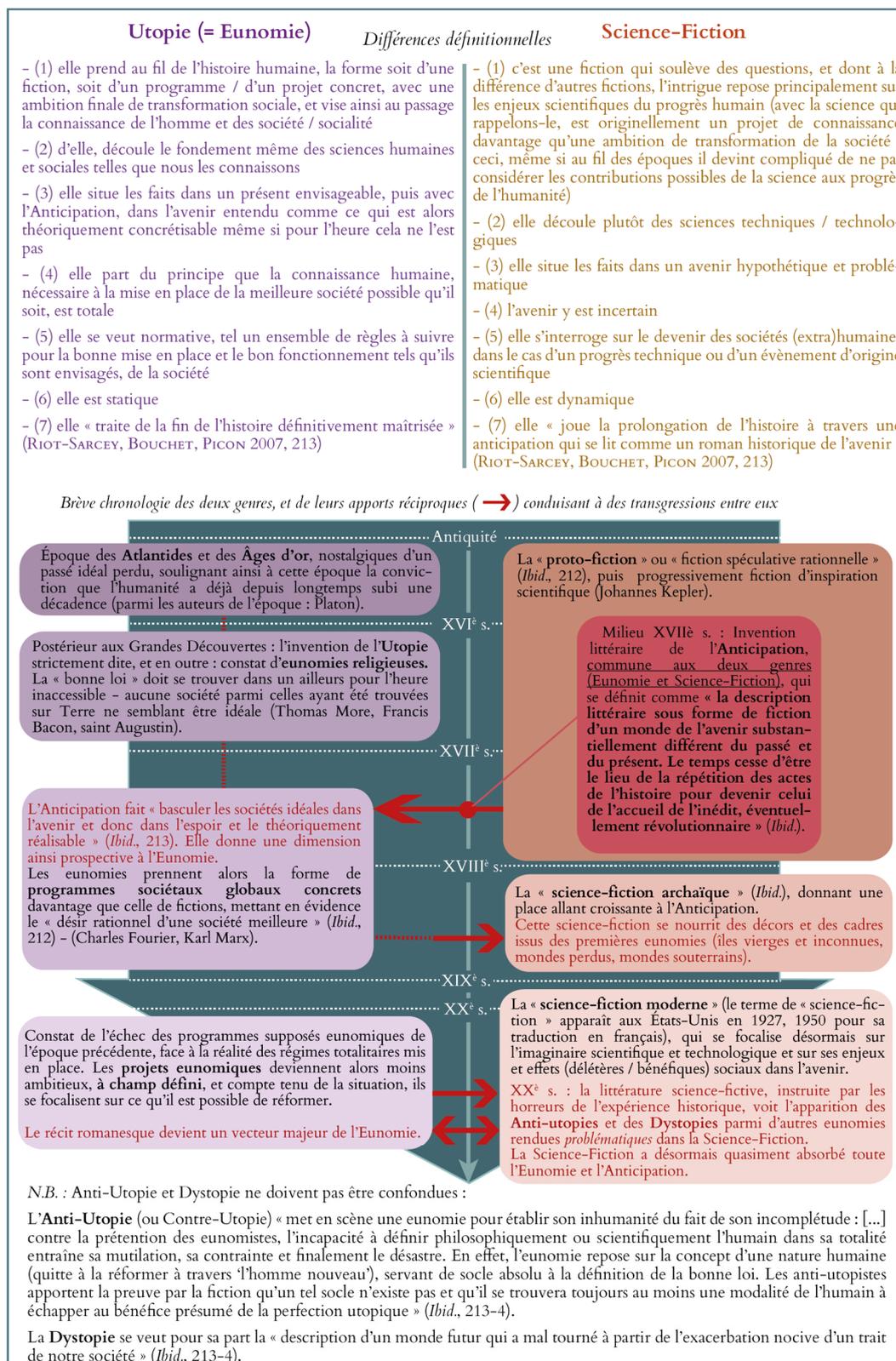
« La fonction de l'utopie n'est pas de nous aider à imaginer un avenir meilleur, mais plutôt de nous montrer notre incapacité totale d'imaginer un tel futur, notre emprisonnement dans un présent non utopique sans histoire ni avenir ; [sa fonction est] de nous montrer la clôture du système dans lequel nous sommes, d'une façon ou d'une autre, immobilisés et enfermés » (JAMESON, cité par FITTING 2007, §24).

Autant dire que le registre de l'imaginaire sert donc finalement un potentiel *tabula rasa* géo-politique de (presque) tout ce que nous connaissons en matière de socialité. *De facto* c'est reconsidérer le potentiel de l'espace : repenser quel rôle lui donner, dans des modalités d'organisation collective à (ne surtout pas) penser pour l'advenir des hommes. Et immanquablement, les questions de mobilité et de diversité apparaissent comme étant subsidiaires des questions

spatiales. Passer par le filtre déformant de *ce que* les registres science-fictifs et eunomiques mettent en exergue de manière grossie au sujet de l'espace, de la mobilité et de la diversité ramenés à leur plus simple appareil, constitue donc un bon exercice d'élucidation de *ce que* précisément le manque de distance d'avec notre réalité peut nous empêcher de voir avec discernement à leur sujet ; notamment en ce qui concerne les tenants et les aboutissants de cet énième *Autre* façonné parmi tant d'autres possibles, qu'est *le migrant* : à savoir, que les questions de mobilité et de diversité relèvent en premier lieu de choix éminemment politiques (certes complexes) – cachant au mieux des intérêts de pouvoir, servant au pire des formes d'eugénisme –, avant de prétendûment renvoyer à des *problèmes* réels d'ordre divers ; problèmes auxquels l'on devra logiquement trouver une solution « scientifique », laquelle ne manquera pas *in fine* de justifier l'adoption de tels choix politiques – aussi discriminants puissent-ils s'avérer par la suite.

En effet, l'imagination ne tarît pas lorsqu'il s'agit de rediscuter les structures *sociales* et *sociétales* possibles, afin de penser l'avenir (im)probable de l'humanité ; rappelons-le d'ailleurs, la socialité au cours de l'histoire humaine n'a pas nécessairement toujours pris la forme récente et aujourd'hui dominante qu'est précisément *la société* accolée à l'État-Nation. Plus précisément, dans ces œuvres romanesques et cinématographiques, soit l'histoire met fin à un modèle social préétabli et s'interroge ce qui lui succède (contexte souvent post-apocalyptique, plutôt dystopique) ; soit dans un cadre plutôt contre-utopique elle s'intéresse à des éléments contextuels jugés *problématiques*, qui viennent *justifier* (à tort ou à raison) l'établissement (effectif ou prévu) d'un type de socialité, lequel fonde sa *légitimité* sur le fait même de se présenter comme une solution *per se* au *problème* préalablement identifié. Au fil du décryptage que le lecteur / spectateur fait des rapports qui animent ce modèle social, entre sciences, techniques et politique, on comprend que l'« humanisme utopique » qui soutend ce dernier s'avère très discutable, discriminant et / ou oppressif, confronté qu'il peut notamment être, au dilemme de choisir entre « faire le bien de l'Humanité ou [faire celui de] de chacun des êtres humains de la collectivité » (RIOT-SARCEY, BOUCHET, PICON 2007, 211).

Schéma 2 : Utopie, Science-Fiction et Anticipation, un bref aperçu définitionnel des différences et des apports réciproques



Sources : adaptation schématique, notamment à partir de l'intertextualité faite de PAQUOT 2007, RIOT-SARCEY, BOUCHET, PICON 2007, 65-70, 201-215.

Conception : J. Milazzo, 2017-18.

Face au contrôle qu'implique l'idée même d'organisation prégnante au sein de tout dispositif (FOUCAULT 2004, AGAMBEN 2007), la mobilité et la diversité, parce qu'elles sont vectrices de changements possibles sont alors pensées comme des variables incontournables à réguler dans le cadre d'une planification globale. Sans quoi, elles se voient associées à la perspective d'une subversion (vécue, crainte, ou recherchée) de l'ordre établi – subversion consacrant, si elle venait à se concrétiser, une rupture entre *un avant* et *un après* hypothétiquement eschatologique(s) ou synonyme(s) de renaissance humaine. Car de toute évidence, dans ces histoires les dispositifs établis et leur socle idéologique ne manquent pas d'être remis en question par des protagonistes qui, privés d'une part de leur liberté et connaissant un traitement distinct, estiment être les victimes d'une injustice. Poussées à leur paroxysme dans des exemples fictifs d'hypothétiques modèles sociaux, les conditions et les modalités de mobilité et de diversité qui s'y donnent à voir montrent ce qu'il en coûte alors à l'humanité – des histoires qui sont partiellement transposables à des situations réelles ; elles sous-tendent conséquemment en négatif l'idée implicite que mobilité et diversité²⁰, constituent bel et bien des forces productrices de socialité indéniables.

Différentes *imbrications* du couple mobilité-diversité reviennent çà et là dans le registre science-fictif à portée eunomique, dont trois que j'ai identifiées : les modèles de socialité et les modalités de construction de la figure de *l'Autre* y différent, induisant des conditions et des modalités de mobilité et de diversité spécifiques. Pour illustrer ces trois rapports intrinsèquement spatiaux et hiérarchisés et les possibilités d'y habiter le monde, je m'appuierai ainsi sur des fictions (anti- et dys- topiques) représentatives.

²⁰ La mobilité et la diversité se comptent parmi d'autres variables, qui reviennent elles aussi souvent, et qui peuvent en outre se voir combinées, pour expliquer les causes d'une fin probable de l'humanité, de sa régression ou de sa perversion. L'on distingue généralement comme thèmes principaux et fils directeurs d'une science-fiction, d'une eunomie ou d'une anticipation le progrès scientifique et ses dérives (écologiques, biologiques, techniques, technologiques, éthiques) ; l'imprévisibilité humaine et la recherche de son contrôle (par une répression ou une canalisation des émotions, des sentiments, ou une anticipation de la psyché humaine) ; les troubles sociétaux (solutions envisagées ou aggravation de la violence, des inégalités, de la surpopulation ou sous-population, ou d'une *déviance* sociale quelconque).

(1) *Mobilités restreintes et entre-soi statutaires : quand cloisonnements spatiaux et sociaux riment avec inégalités et compartimentages vitaux.*

L'idée de cloisonnements spatiaux et de mobilités restreintes, qui mettent en exergue l'existence de modalités sociales inégales, notamment à travers la problématique du travail, est récurrente dans la fiction ; elle donne à voir des populations ignorant qu'elles sont soumises à un traitement injuste par le système même dont elles assurent pourtant la pérennité – une vérité qui n'est pas sans rappeler le néolibéralisme actuel auquel participent les migrations internationales de travail contractualisées. Pour ne citer que quelques exemples, *Metropolis* (LANG 1927^{***}) oppose une ville souterraine et fermée d'ouvriers, à une ville haute de lumière et oisive, dont elle permet le bon fonctionnement ; dans le train en perpétuel mouvement du *Transperceneige* (LOB 1982^{**}), où survit ce qu'il reste de l'humanité, le bien-être des existences augmente à l'avant, au mépris de celles de labeur, cloîtrées en bout de train. Dans *High Rise* (WHEATLEY 2016^{***}), une tour habitée livre une métaphore cynique de la diversité sociétale et de ses inégalités, avec des populations défavorisées cantonnées dans les bas étages et ayant un accès restreint aux services selon les niveaux, à la différence des hautes sphères sociales surplombant tous les autres.

Ces exemples fictifs montrent tous que l'entre-soi statutaire, qui passe par le cloisonnement spatial de populations altérisées, marginalisées, est une fabrication : l'expression d'un pouvoir exercé sur l'espace, et à travers lui sur des populations, à des fins de contrôle, pour négocier une mise à distance de celles-ci et réduire leur usage de l'espace même, à la faveur d'une minorité. Mais l'entre-soi n'a pas vocation à rester stable, il est toujours l'objet de remises en cause, de sollicitations. C'est bien pourquoi la création d'espaces exclusifs intègre l'idée d'une circulation contrôlée et d'une différenciation maîtrisée de l'occupation des espaces, afin de maintenir en place les hiérarchisations qui les habitent (TISSOT 2014). *In Time* (NICCOL 2011^{***}) le souligne parfaitement, en traitant du thème de la monnaie d'échange porté à son paroxysme dans un monde où l'argent est remplacé par du temps à vivre. Génétiquement manipulés, les hommes s'arrêtent de vieillir à 25 ans, et débute alors le compte à rebours du temps leur restant à vivre. Dans les centralités riches, le temps se joue au casino par dizaines d'années et l'éternité à tuer autorise toutes les améliorations du quotidien inimaginables, tandis que dans les périphéries pauvres, on travaille pour vivre au jour le jour, ou on vole, on emprunte le peu d'heures nécessaires pour pouvoir rester en vie. Les populations pauvres,

parquées dans des zones selon leur espérance de vie prédéterminée par leur condition sociale, ne peuvent y échapper, ni socialement ni spatialement – le passage physique d’une zone à l’autre ayant un *coût*, bien entendu prévu par le système pour être au-dessus de leurs moyens.

Pour les deux modalités suivantes le propos sera davantage concis en ce que la comparaison à la réalité est factuellement moins flagrante, mais aussi en raison de leur intérêt mineur pour l’argumentation surplombante.

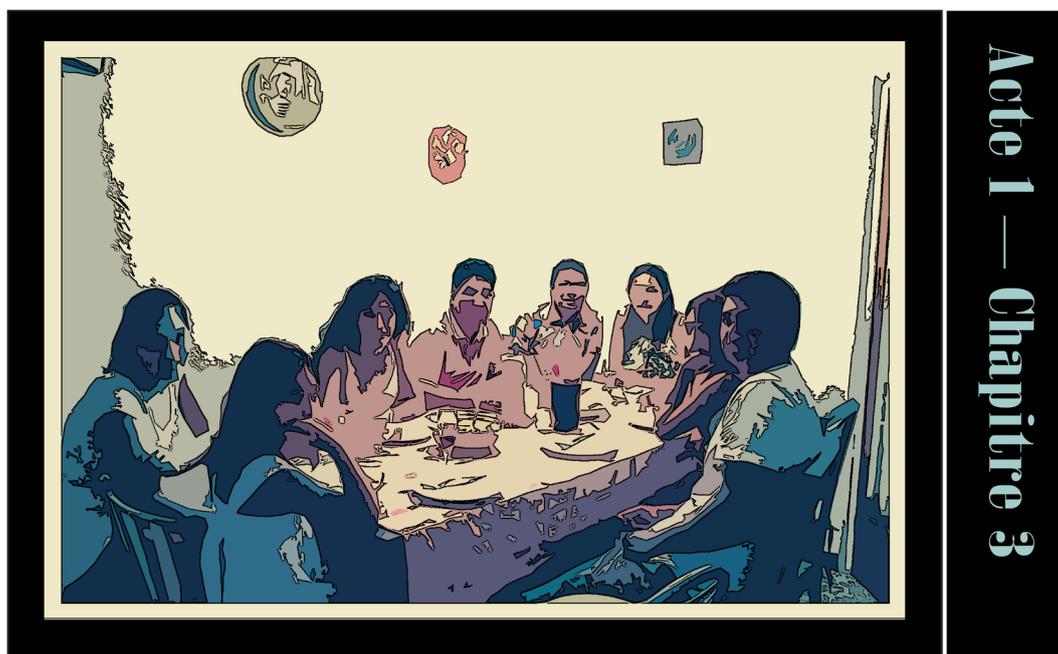
(2) (*Vers*) une annihilation de la mobilité et de la diversité : impasse spatiale et absurdité sociale jusqu’aboutiste.

Je m’appuierai ici sur *The Lobster* (LANTHIMOS 2015^{***}) qui repose à mon sens sur l’un des meilleurs scénarii anti-utopiques à valeur anticipatoire qui ait été porté à ma connaissance. Dans un futur proche, il dépeint l’absurdité d’une énième société totalitaire eugéniste qui multiplie les règles de contrôle et les espaces coercitifs, à l’image *e.g.* de *1984* (ORWELL 2013 [1949]^{*}), du *Meilleur des Mondes* (HUXLEY 2010 [1932]^{*}) ou de *THX 1138* (LUCAS 1971^{***}), cette fois-ci vis-à-vis d’un célibat interdit car associé à une déviance, pouvant conduire à l’exécution même (la transformation en un animal de votre choix), faute de trouver l’âme sœur sous 45 jours ; la cellule de base doit donc être familiale, et quoi de mieux pour y parvenir que de faire reposer le couple sur l’uniformité et sur la ressemblance préjugées être précisément *rassembleuses*, quand bien même cela mène au travestissement des relations sociales, y compris celles amoureuses, et aliène ainsi notre rapport au monde et à l’autre. Or, *tout le monde sait qu’aucune relation ne peut reposer sur le mensonge*. Ce que Yórgos Lánthimos nous donne alors finalement à voir, c’est une société fondée sur le conformisme et l’idée de partage d’un élément commun qui ne tolèrent pas l’altérité même au sein de sa plus petite cellule de reproduction qu’est le couple. Mais il montre aussi un individu qui ne peut contourner ni le système dans lequel il est pris, ni ses aberrations ; conscient des obligations injustes que lui impose cet ordre social coercitif qu’il a lui-même intériorisé, l’individu a toutefois une part de responsabilité en ce qu’il est en mesure de le détourner à son avantage pour évoluer, bon gré mal gré. Point intéressant et notable, outre les questions de motilité (capacité à se mouvoir), le droit à la mobilité n’est donc pas forcément garant d’une totale liberté de la personne, car quel intérêt de pouvoir aller où l’on veut, si l’on ne peut être avec qui l’on souhaite / faire ce que l’on souhaite ?

(3) *Mobilité et diversité comme seul salut de l'humanité : retour forcé aux origines de la socialité.*

Les contextes post-apocalyptiques sont intéressants en ce qu'ils proposent un *tabula rasa*, la plupart du temps radical, des structures socié(t)ales telles qu'elles étaient établies. La mobilité prend ainsi symboliquement la signification d'un acte révolutionnaire ou celle du seul moyen de salut. Car le contexte apocalyptique met de lui-même en branle les personnes, les obligeant à prendre la route et à se déplacer pour survivre, pour échapper à la menace qui rode du fait de l'éclatement de tout carcan sociétal, mais aussi à la recherche à la fois de ressources élémentaires qui s'amenuisent, et d'autres personnes en vue d'une reconstruction forcément nécessaire d'une socialité, pour assurer la pérennité de l'humanité (voir *e.g. La route* (MCCARTHY 2009*) ou *L'aveuglement* (SARAMAGO 2000)). Confrontés à la désintégration de manière irréversible de la routine qu'ils connaissaient jusqu'alors, les protagonistes sont donc embourbés dans une quête incessante de stabilité, en dépit de l'instabilité constante que la mobilité les contraint à éprouver. Point remarquable, la mobilité loin d'être source d'émancipation heureuse est ainsi plutôt vécue dans ces contextes tel une lutte de tous les instants, affranchissant aussi d'une manière ou d'une autre, les hommes de ce qu'ils étaient auparavant. À ce titre, n'en déplaise aux fans de la série TV dérivée du roman graphique *The Walking Dead* (KIRKMAN 2003**) qui apprécient l'histoire pour son côté horrifique (contexte post-apocalyptique zombique), le scénariste de la bande dessinée s'est toujours défendu de ne pas vouloir écrire une énième histoire de morts vivants, mais bel et bien de sonder ce qu'il pourrait advenir du comportement humain, des personnes vivant seules et en groupe, et de ce qui resterait alors de *la société*, en des temps jugés extraordinaires.

III. Un terrain en fils à retordre



Encart-paysage 5 : Dîner bolivien en petit comité. (Cadaqués, 07/2012)

J'avais passé la journée en cuisine, à préparer un repas aux saveurs boliviennes, en vue de l'invitation que j'avais donnée à des connaissances – ressortissantes de la Bolivie – de la famille bolivienne avec laquelle je logeais alors, pendant le terrain que je menais à Cadaqués durant la période estivale 2012. Ce que cette photographie ne montre pas, c'est ce qu'il se passa peu de temps après le repas : d'une part, je fus prise à partie par la famille de l'un des invités, pour leur certifier que cette personne avait bel et bien été présente lors du dit dîner. D'autre part, ces personnes semblèrent se vexer plus que de raison, de ne pas avoir été elles aussi invitées. Vite, cela prit la tournure inattendue d'un incident, laissant planer le doute au sujet d'éventuels non-dits et / ou de choses répétées entre invités et non invités, et donnant lieu à une suspicion palpable au sujet de ce que je pourrai – pour ma part – en dire. Sur ce point, le sociologue Henri-Pierre Jeudy (2006) témoigne au sujet de l'enquête qu'il mena dans son village d'enfance, que lorsque de premiers éléments qu'il avait écrits ont circulé au sein de son village, certaines personnes se sont soulevées vis-à-vis de ce qu'elles estimaient être une position trop hautaine envers elles, comme si le simple fait d'avoir retranscrit ce qu'il avait entendu et observé relevait du jugement. En ces temps hyper policés que nous vivons, où le simple fait d'émettre une opinion peut ainsi être vécu par une personne comme une *mise à découvert* de son être, et / ou peut être pris par d'autres pour

une agression, la position qu'occupe le chercheur – cette personne dont le regard reste précisément posé sur les actions et les dires des gens, cette posture-ci n'est jamais perdue de vue (*Ibid.*) ; en effet, elle n'est pas sans avoir à l'évidence des implications pour les modalités mêmes de la réalisation de l'enquête de terrain, et pour la *mise en récit a posteriori* du matériau collecté – qui sont tous deux les objets de ce troisième chapitre. À mon sens, dans ce contexte, ce qui demeure complexe pour la recherche, outre ce qui est de l'ordre des relations interpersonnelles sur le terrain, c'est de savoir comment aborder et dire ce qui relève alors de l'intime, et des émotions des personnes – de la mise à nu de la psyché humaine et de ce qu'elle peut compter de part d'ombre et d'irrationnel – sans tomber dans l'impudence, dans un manque d'éthique ou de scientificité, ou à l'inverse dans une description factuelle d'apparence insensible et déshumanisée. C'est pourquoi j'ai fait le choix de prêter une certaine attention aux genres romanesque et cinématographique, et à leurs méthodes scénaristiques, pour venir en appui à mon analyse et à son exposition au lecteur :

« [Car] le but de tout roman ou de tout film est de présenter une expérience concrète [...]. Si l'analyse des relations complexes et ténues entre l'homme et l'espace véhiculées par le roman et le film passe si bien, c'est qu'elle fait appel à un langage subtil et intimiste. [...] le romancier ou le cinéaste [...] peuvent concrétiser [...] leurs *sentiments intimes*, c'est-à-dire ceux qu'ils prêtent à leurs personnages. [...] Nous devrions lire cette fiction [...]. Un monde énorme de connaissance se situe au-delà du domaine de l'objectivité. Une part importante de cette connaissance est spatiale, culturelle et psychologique » (SANGUIN 1981, 580-1).

Cette thèse poursuit donc autant que faire se peut l'objectif de proposer un portrait qui, bien que dressé sans concession, soit dans la quête de la compréhension du comportement humain plutôt que dans celle de son jugement. L'écrivain James Ross précisait justement, dans la préface de l'édition de 1992 de son roman culte de *country* noir *They don't dance much*, roman célébré *a posteriori* comme criant de réalité dans l'esquisse faite des États-Unis ruraux d'alors :

« Aujourd'hui cette partie du pays [...] a beaucoup perdu de son caractère rural et arriéré. Les *roadhouses* ont disparu depuis longtemps ; mais pas la cupidité humaine, ni les atrocités commises en son nom. On me dit souvent que mon roman appartient au '*Southern Gothic*', ce qui veut sûrement dire qu'on trouve le cadre et les personnages exagérés. Moi dans mon souvenir les gens étaient comme ça ; mon seul but était de dire les choses comme elles étaient, ni plus ni moins, et

laisser au lecteur se former une opinion ou en tirer une morale, s'il y tenait absolument » (ROSS 2010 [1940], 12-3*).



Introduction du troisième chapitre

Il y a plus de trente ans, le géographe et sociologue Bernard Kayser, spécialiste du monde rural, déclamaient déjà dans la revue *Hérodote* de janvier-mars 1978, « sans enquête, pas de droit à la parole ! ». De fait, s'inscrivant dans un ancien questionnement toujours d'actualité, qui considère le terrain comme une nécessité méthodologique pour assurer la scientificité des recherches en géographie, mais aussi comme l'élément majeur permettant de certifier la véracité des connaissances proposées (CALBERAC 2010), il convient de préciser, en tout premier lieu, l'importance donnée au terrain dans l'élaboration de ce travail de thèse. L'objectif poursuivi étant de mettre en évidence les enjeux d'une géographie psycho-sociale appliquée à une hyper-localité villageoise dans la mondialisation ; pour y parvenir, une attention impliquée de tous les instants (ou presque) passés sur place, est alors un impératif – portée à la fois au quotidien, aux dynamiques qui les animent, et aux divers habitants qui y participent. C'est une démarche qui requiert en outre des ajustements méthodologiques constants, entre empirie et théorie (GADRAS, MILAZZO 2016a ; 2016b). Ainsi qu'elle demande de passer au crible de la critique l'exercice de la déconstruction même du terrain, afin que la production du savoir scientifique soit avertie – et pour ce faire, qu'elle interroge l'adaptation des démarches utilisées pour recueillir les données et pour formuler des interprétations manifestes (DEWIND, HOLDAWAY 2007).

Tant et si bien que « la méthodologie est notre carte pour naviguer dans le monde social, tandis que les méthodes constituent les outils de notre entreprise » (CASTLES 2012, 7, tl.), revenir sur ma démarche personnelle et méthodologique entend donc répondre tant à un appel transdisciplinaire à adopter une approche réflexive, qu'aux critiques selon lesquelles une implication du chercheur sur le terrain et un regard porté au gré de ses expériences propres, constitueraient autant de dangers pour la scientificité. De fait, il faut souligner l'importance du mouvement entre réflexivité et implication dans l'action même du chercheur :

« Je refuse de me priver de mon expérience personnelle. Ni par paresse ni par désinvolture, mais parce que j'estime qu'en tant qu'acteur spatial, j'éprouve tout

ce qu'éprouvent tous les autres acteurs spatiaux que je vais avoir à observer [...] tout en essayant de me penser pensant, [...] j'objective les conditions qui me permettent de penser la réalité que j'observe et de la rendre intelligible à travers mon système théorique » (LUSSAULT 2017c).

De fait, consciente à la fois de la difficulté à saisir les situations sociales, à appréhender les ressorts de la décision humaine, ainsi qu'à construire des modèles aptes à montrer la totalité des variables agissantes (CASTLES *Ibid.*) – je partage cette position selon laquelle toute production du savoir est située et signifiée, à la fois héritière d'une activité intellectuelle passée, et prenant place dans des environnements sociétaux spécifiques ; sujette à des changements et à des réinterprétations, elle admet ainsi de surcroît la nécessité de ce travail d'objectivation et de mise à distance qu'imposent le *démontage* et le *remontage* de la démarche empirique menée.

III.1. Préludes au terrain cadaquesenc

Mon initiation à la recherche en Master au sein du département des Sciences Géographiques et de l'Aménagement d'Aix-Marseille Université, a influencé pour beaucoup ma perception et mon apprentissage de la pratique du terrain en géographie : celles de considérer que la construction d'un sujet de recherche et la connaissance qui en découle, se font *par* et *sur* le terrain qui en constitue la principale voie d'accès. Mais le terrain est également pour reprendre les propos du géographe Pierre Gentelle (2011, §44) « une manière de vivre et de regarder le monde et les gens. [...] En fait, ça [nous] ramène à [nous] dans le monde ». Mes premiers travaux réalisés durant un Master de recherche « Mondialisation et Développement » ont ainsi porté sur les logiques migratoires et professionnelles des travailleurs migrants marocains, dont la présence est liée à la mise en valeur agricole de La Plaine Orientale Corse (France) : il s'agit d'un espace sans conteste rural, au sein duquel les Marocains sont employés saisonnièrement dans les exploitations agricoles de la clémentine corse, majoritairement. Si cette migration de travail, que je pus observer depuis l'espace d'arrivée corse, est institutionnalisée depuis 2000, elle s'inscrit toutefois dans des réseaux relationnels professionnels et amicaux anciens, constitutifs d'un champ migratoire corso-marocain établi depuis les années 1950 (MILAZZO 2012 ; 2015a).

Partant, mon sujet de thèse se trouve à la fois en rupture et en résonance avec ces premiers travaux empiriques : mon terrain de thèse a en effet nécessité

de construire de nouveaux questionnements vis-à-vis d'espaces et d'acteurs qui m'étaient tout autant inconnus. Un temps d'apprentissage fut ainsi nécessaire, pour à la fois s'adapter aux nouvelles réalités, aux contraintes et aux opportunités en l'occurrence institutionnelles et logistiques, et afin d'établir des réseaux de contact et des relations de confiance *ex-nihilo*. Le passage du terrain corse au terrain catalan m'a néanmoins permis de saisir de la richesse significative dans leurs écarts : les mettre en vis-à-vis a été en soi un moyen de me distancier de ces premiers travaux, et de renouveler mon approche des enjeux de la migration internationale dans la mise en valeur d'espaces d'arrivée villageois, (semi)ruraux et non-métropolitains marqués similairement par une forte saisonnalité (MILAZZO 2015b ; 2016).

La variété de ces contextes, de leurs interlocuteurs, et de leurs perceptions à mon égard, souligne d'abord d'un terrain à l'autre le caractère indéniablement situé et signifié des échanges, influant sur la collecte des données tant que sur l'élaboration du savoir ; car au-delà de mon statut de chercheure, et outre ma réduction aux catégories de femme, blanche, de nationalité française, et d'origine sociale populaire, je ne peux me soustraire ni à mon individualité ni à ma subjectivité, lesquelles façonnent ma manière de voir le monde à l'instar de toute personne. Il est toutefois possible de tenter de les soumettre à la réflexivité et à d'autres regards, ainsi que ma positionnalité dans une recherche géographique menée en milieu (semi)rural (GOLD 2002, WOOD 2010). Sur le terrain catalan, mes interlocuteurs ont majoritairement été des migrant(e)s inter/nationaux ir/réguliers de nationalités diverses, et des natif/ves de Cadaqués, de milieux sociaux variés ; cette grande diversité, démultipliant les identifications parfois opposées auxquelles j'ai pu être sujette, a soulevé un certain nombre de défis – mes choix ouvrant alors des portes et en fermant d'autres lors de l'enquête menée, du fait de la forte interconnaissance villageoise ; mais il ne faut pas systématiquement considérer ces travers de terrain tels des freins seuls à la recherche ; car ils créent des configurations d'enquête nécessairement singulières à chaque chercheur, et en cela ces biais constituent un terreau fertile de connaissances (VIVET, GINISTY 2008).

Ma thèse ayant connu une reformulation majeure, il est nécessaire de revenir synthétiquement sur ce changement pour comprendre dans quelle mesure sujet et objectifs de recherche se reconstruisent, se réajustent au gré de facteurs divers. Le projet de thèse initialement pensé s'inscrivait dans une approche transnationale des pratiques supposées singulières des migrants

boliviens entre la Bolivie et l'Espagne, avec deux terrains, l'un à Cochabamba, dans l'espace d'origine et / ou de provenance d'une majorité de Boliviens présents en Espagne, et l'autre à Cadaqués, au cœur d'un système de mobilités le connectant à d'autres types de localités de l'Alt Empordà, comme Rosas, Figueras, et Barcelone. De ce fait, j'ai mené un premier et unique terrain à Cochabamba, en Bolivie, de février à avril 2011, j'y reviens plus après. Or, à l'aune du premier terrain estival conduit à Cadaqués, j'ai pu prendre conscience de l'importance des processus mondiaux s'inscrivant dans cette petite localité, reconsidérant ainsi ma première orientation. Mon intérêt s'est alors recentré sur les dynamiques migratoires prenant place et participant aux transformations de ce village. En effet, un regard porté à l'histoire longue de Cadaqués montre comment et combien elle est façonnée par des réalités migratoires éclectiques, successives et changeantes, auxquelles vient s'ajouter depuis peu la migration bolivienne. Lorsque j'ai débuté ma thèse, nombre de travaux scientifiques intéressés aux migrations boliviennes en Espagne s'inscrivaient dans le paradigme du transnationalisme migratoire. Toutefois, compte tenu de mes terrains corses précédents, la problématique de la participation de la migration internationale au façonnement du quotidien et de la globalité supposée d'un village touristique (semi)rural et non-métropolitain des *Nords*, me semblait être une problématique davantage stimulante. Cadaqués est ainsi devenu l'espace référent de mes recherches, et le lieu d'observation de la participation des migrants aux transformations locales, des relations s'y déroulant, et de ce que mettent en lumière leurs modalités d'insertion et d'inscription villageoises.

III.1.1. Un terrain bolivien de contextualisation

De février à avril 2011, j'ai mené une mission de recherche exploratoire à Cochabamba en Bolivie. Le laboratoire CEPLAG (Centre de Planification et de Gestion) dirigé par Carmen Ledo, de l'Université Mayor de San Simón de Cochabamba, a constitué l'accueil universitaire principal de mon séjour. M'appuyant sur les premiers résultats de leur projet de recherche *Processus Migratoires Nationaux et Internationaux dans la Ville de Cochabamba (Bolivie)* débuté en 2009 (YEPEZ, LAFLEUR, LEDO 2009-2012), j'ai procédé à une sélection des données statistiques portant sur l'Espagne comme destination. Mon objectif était double : obtenir des données statistiques pour avoir une vision d'ensemble des migrants au départ de Cochabamba à destination de l'Espagne, et sélectionner parmi ces familles celles à enquêter.

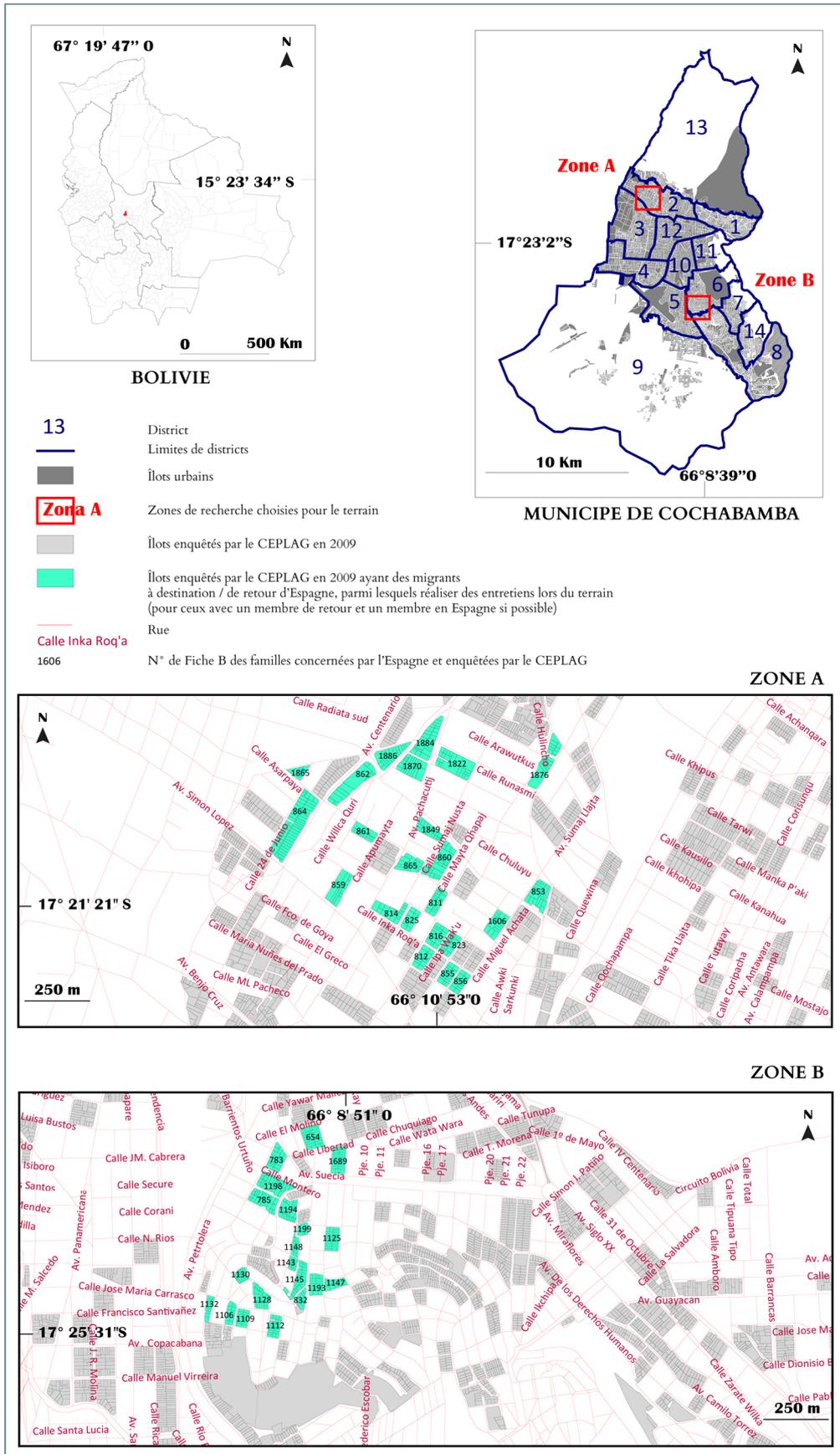
L'étude réalisée par le CEPLAG, conduite essentiellement en milieu urbain, portait sur les foyers boliviens résidant à l'échelle du municipale de Cochabamba, et comptant au moins un migrant international en 2009 lors de l'enquête. Pour procéder à la sélection des familles concernées par l'Espagne (sur un total de 2000 familles enquêtées, toutes destinations confondues), j'ai mis en évidence trois types de foyers selon leur composition migratoire : les familles avec au moins un migrant de retour d'Espagne et un en Espagne (11 familles) ; celles avec au moins un migrant de retour d'Espagne (19 familles) ; et celles avec au moins un migrant en Espagne (816 familles), ce dernier chiffre soulignant le caractère récent et inédit de cette migration. Les membres de ces familles, pour ceux qui migrent, le font en famille, ensemble, ou de manière successive puisqu'aucun retour n'est comptabilisé au moment de l'enquête.

J'ai ainsi mené une enquête qualitative à Cochabamba auprès de résidents d'origine bolivienne, migrants de retour d'Espagne et / ou parents proches de migrants en Espagne. Cochabamba a été envisagé sinon comme pôle de l'émigration bolivienne, du moins comme plate-forme principale de passage pour la migration interne à l'international. L'objectif était de questionner les liens supposés entre les itinéraires individuels, familiaux et les migrations antérieures, incluant notamment l'Argentine, en sondant les trajectoires migratoires, les usages, les ressources, les représentations de la migration, ainsi que le façonnement de géographies relationnelles.

J'avais choisi d'enquêter les familles recensées dans l'enquête du CEPLAG de 2009, composées d'au moins un migrant de retour d'Espagne et ayant un migrant en Espagne, soit 11 familles. L'approche de ces familles sur le terrain s'est cependant avérée compliquée, notamment en raison de la dispersion à l'échelle de la municipalité de Cochabamba des lieux de résidence concernés et au regard de l'impératif temporel du terrain de recherche. Aussi mon approche a-t-elle évolué vers la sélection de deux zones de résidence éloignées l'une de l'autre et du centre-ville, montrant une concentration des lieux de résidence enquêtés concernés par l'Espagne, pour multiplier les possibilités de réaliser des entretiens. L'observation de la mobilité rapide des familles migrantes vivant en centre-ville, avait en effet laissé penser qu'elles étaient logées temporairement dans des appartements loués : pour les familles vivant dans des maisons familiales excentrées, dont elles seraient propriétaires, la résidence principale pourrait demeurer la même, augmentant ainsi les chances que les familles concernées n'aient pas changé de domicile depuis 2009, hypothèse que le terrain confirma.

J'ai ainsi effectué une quinzaine d'entretiens (annexe 9), d'une durée moyenne de 45 min, répartis également dans chacune des deux zones (cf. pl. carto 1) : quatre personnes sont des migrants de retour d'Espagne, tandis que dix n'ont jamais connu d'expérience migratoire. Au moment des entretiens, tous avaient eu ou avaient encore des proches en Espagne, pouvant ainsi, à défaut de parler de leur propre expérience, parler de celle de leurs proches dans la mesure de ce qu'ils en savaient. Si ce terrain de contextualisation m'a permis de saisir de premiers éléments sur les trajectoires migratoires individuelles et familiales, sur les modalités de transmission de l'expérience migratoire, et sur les relations entretenues à l'espace pour ces Boliviens ayant migré en Espagne depuis la ville de Cochabamba, pour autant ces informations récoltées lors des entretiens menés ne sont que partiellement utilisées dans ce manuscrit, et feront l'objet de publications ultérieures, étant donné qu'elles sont secondaires pour le sujet de thèse ayant suivi un recentrage ; elles ne ponctuent ainsi qu'épisodiquement les expériences narrées, ou donnent parfois un éclairage au contexte de la migration bolivienne en Espagne. Finalement, ce terrain de contextualisation s'avérera d'autant plus à propos, qu'une majorité des Boliviens présents à Cadaqués proviennent précisément de la ville de Cochabamba ; ceci a permis d'avoir un sujet de conversation pour entrer en la matière, de trouver des points d'arrimage communs au dialogue, et de comparer les écarts entre leurs perceptions et les miennes de cette ville bolivienne.

Planche cartographique 1 : Localisation des zones de terrain à Cochabamba



Sources : - Données : CEPLAG ; - Fonds de carte : CEPLAG. Conception et réalisation : J. Milazzo, 2011.

III.1.2. Recentrage sur le terrain espagnol : d'une location touristique recherchée à la colocation avec l'habitant

Il se trouve que pour comprendre le fonctionnement du village de Cadaqués dans le contexte espagnol, le point de vue et la situation des Boliviens se confirmèrent intéressants à plusieurs titres. Un premier terrain d'une semaine mené à Cadaqués en mars 2012 a confirmé ce que mettaient en évidence les statistiques, à savoir que leur présence dans ce village depuis 2000 persistait, nonobstant la décennie écoulée et ses aléas. Interroger leur participation à la vie locale et leurs expériences depuis leur arrivée, permettrait ainsi à la fois de saisir les transformations de Cadaqués sur des micro-temporalités, et de s'interroger sur la durabilité d'une présence et celle des liens établis avec ce village.

Car les dynamiques qui structurent les migrations boliviennes en Espagne et plus généralement les modalités de la présence des migrants, dont les Boliviens, à Cadaqués – compte tenu de l'économie saisonnière locale –, pourrait à la différence laisser *a priori* supposer une grande instabilité. Cette configuration requiert alors quoi qu'il en soit que le chercheur fasse preuve d'adaptabilité, et que son terrain soit ajusté aux processus en jeu (CASTLES 2012) : il s'agit de pouvoir saisir des phénomènes éventuellement amenés à évoluer rapidement et / ou à changer brusquement, et dans un tel contexte, d'être à même d'établir rapidement des contacts nécessitant d'usage plus de temps, *a fortiori* en contexte villageois en raison de l'interconnaissance qui y est importante.

Conséquemment, j'ai fait le choix d'adopter une démarche d'enquête reposant sur des périodes courtes, intensives et répétées de deux mois, durant l'époque de la haute-saison touristique (étés 2012 et 2013), et des séjours plus courts, d'une semaine à l'époque de la basse-saison (2011, 2014, 2015), au cours desquels j'ai pu retourner sur le terrain et y constater la continuité (ou pas) de la présence de certains acteurs, la transformation rapide ou lente, voire la disparition de certains lieux observés, mais également les évolutions dans certaines trajectoires de vie compte tenu des projets nourris. Les informations récoltées sont donc, dans une certaine mesure, partielles, au sens où elles témoignent d'une observation et d'une analyse premièrement intéressées aux dynamiques estivales.

Lors du premier terrain exploratoire mené à Cadaqués en mars 2012, suite à de premiers repérages menés en juin et en novembre 2011, je réside sur place

pendant plusieurs jours à l'hôtel *La Fonda*. Ce choix s'explique essentiellement pour son rapport qualité / prix intéressant – les prix des hôtels à Cadaqués étant relativement élevés même durant la basse-saison –, et sa localisation relativement proche du cœur villageois où la circulation humaine est la plus intense : croisement des principales rues, concentration des commerces, et place du village donnant sur la mer. Je souhaite en effet habiter au cœur du terrain, à Cadaqués même. Une alternative aurait été de trouver une location à Rosas, située à moins d'une quinzaine de kilomètres, et où les loyers sont beaucoup plus abordables. Néanmoins le premier aperçu que j'ai pu avoir antérieurement des modalités de transports en commun existant entre Cadaqués et Rosas m'en dissuade : la faible fréquence des allers-retours assurés quotidiennement, l'absence de connexion en soirée durant la semaine, et la demi-heure de trajet – résider hors du village laisse présager bien trop de contraintes pour mener à bien mon terrain et notamment peu de flexibilité dans l'établissement d'un calendrier d'entretiens. Une autre possibilité, à Cadaqués, est de (sous-)louer une chambre – à la semaine ou au mois, et au tarif touristique –, auprès de particuliers propriétaires, ou locataires qui pour une part importante de ces derniers sont des étrangers résidents d'un temps. Je me renseigne parallèlement auprès des agences locatives pour une location durant l'été à Cadaqués : les prix sont sans appel. Le responsable d'une agence locative, au fait de ma situation de chercheuse en mission durant l'été, me propose plutôt de me présenter à l'une de ses connaissances locales, native du village, qui pourrait éventuellement me louer un studio pour deux à trois mois durant l'été, à un prix plus avantageux que ceux *a priori* fixés à l'attention des populations touristiques. Néanmoins ces deux possibilités me laissent quelque peu dubitative : j'ai la sensation qu'en dépit du fait que je serais située à Cadaqués même, je demeurerais toutefois isolée des dynamiques à l'œuvre.

Suite à la prise de renseignements au sujet d'associations éventuelles locales à Cadaqués auprès d'immigrants rencontrés lors d'une réunion organisée en juin 2011, au Casino de Cadaqués par le syndicat de travail espagnol des Commissions Ouvrières, lors du terrain exploratoire mené à Cadaqués en novembre 2011 j'ai pu rencontrer la responsable (bolivienne) de l'Association des Résidents Ibéro-Américains de Cadaqués (ARIAC), que je revis en mars 2012. Elle est devenue un contact-clef puisqu'elle me proposa de venir habiter avec elle, son frère et sa fille dans l'appartement qu'ils louaient, moyennant une participation aux frais quotidiens, et me sous-louant ainsi l'une des chambres,

pour un prix relativement dérisoire comparé aux loyers que l'on m'avait annoncés plus tôt (deux cents euros mensuels contre six cents à mille). L'appartement en question se trouve situé à une vingtaine de mètres de l'hôtel *La Fonda* ; je me rends rapidement compte, en venant rendre visite à cette personne que ce « quartier » (circonscriit sur deux à trois rues parallèles) de Cadaqués, – dit *Las Casas Bajas* –, est résidentiel, de construction récente et de type logement social, et qu'il compte apparemment aux premières observations faites, plusieurs résidents boliviens. J'ai donc finalement habité dans cet appartement durant deux étés, avec cette famille bolivienne en 2012, puis l'été suivant avec une partie seule de celle-ci et une autre famille.

Cette recherche d'un lieu où me loger à Cadaqués pour effectuer mon terrain a finalement été l'occasion de prendre la mesure du rôle joué par les catégorisations ethniques, dans les conditions locales d'accès à un logement, dont j'ai pu moi-même faire l'objet. D'origine française et chercheure rattachée à des institutions française et espagnole, l'accès au logement ne m'a pas réellement été facilité, compte tenu du haut standing touristique dont bénéficie Cadaqués, mais également eu égard à ma supposée solvabilité en tant que touriste et / ou chercheure de passage. C'est ce que vint confirmer sur le ton de l'anecdote mon contact, lorsqu'une autre ressortissante bolivienne résidente du quartier, apprenant que je logeais avec elle, lui demanda ironiquement si elle allait me faire payer au prix touristique la colocation (été 2012).

III.2. Enquêter (dans) un village : techniques multiformes pour une méthodologie qualitative

Dans le cadre de cette thèse, pour étudier la participation des divers habitants aux transformations du village cadaquesenc, j'ai fait les choix d'appréhender les migrations internationales depuis leur espace d'arrivée, et durant le pic estival d'activité saisonnière, époque durant laquelle la présence des migrants travaillant localement est la plus importante. Cela a nécessité l'établissement rapide de liens de confiance pour pouvoir partager au mieux leur quotidien villageois, et réaliser des entretiens avec différents résidents cadaquesencs. La mobilité d'un grand nombre d'habitants dont l'activité est liée au tourisme est donc suspendue, du moins temporairement jusqu'à la fin de la haute-saison. Durant cette période de travail paroxystique pour tous, saisir la vie quotidienne villageoise et l'habiter de (migrants) résidents a ainsi été rendu possible par : la pratique d'observations intenses, courtes et répétées, au plus

proche du rythme de leurs mobilités et de leurs activités extra/villageoises, notamment grâce à ma cohabitation avec deux familles boliviennes durant les étés 2012 et 2013 ; mais aussi par la réalisation d'entretiens au gré de leurs disponibilités quotidiennes restreintes.

Si mes travaux de master se focalisaient sur les conditions de travail des employés étrangers agricoles, la méthodologie du terrain et les choix inhérents à l'interprétation des données dérivent logiquement de la volonté d'adopter dans cette thèse une approche des personnes (migrantes) qui s'éloigne au possible d'une lecture susceptible de les réduire au statut de travailleurs migrants : tel qu'on l'a vu plus tôt, cela implique de se détacher d'une perception des migrations uniquement vis-à-vis de l'État-Nation d'arrivée (WIMMER, GLICK SCHILLER 2002) et concomitamment de passer d'une *lecture migratoire* de la migration à une *lecture mobilitaire* de celle-ci (CHAVEL 2014) ; mais pour que cette observation soit attentive, *i.e.* qu'elle fasse cas des mondes significatifs propres discursivement constitués par les habitants d'un lieu (HOYAUX 2015b) pour nous donner à penser sur le genre humain, il faut également choisir une perspective en partie comportementale et psychologique appliquée aux recherches sur la mobilité et sur la migration (GOLLEDGE 1980, FAWCETT 1985, BERRY 2001, KUO 2014, KOIKKALAINEN, KYLE 2016) : *migrants ir/réguliers* et *natifs* du village, sont tous à des degrés divers des acteurs de l'habiter semi-rural, avec ce qu'il contient de part de *noirceur* et d'ombre (BELL 2000) et de lumière.

III.2.1. Partager le quotidien de résidents

À plusieurs occasions durant ces années passées, on a pu me demander lors de conférences ou de discussions informelles, à quoi s'apparentait le fait de vivre en colocation avec *des Boliviens* pendant plusieurs semaines, parfois avec une pointe d'excitation, comme si cela pouvait être en soi intrigant. Les mois passant à regarder cette sous-section du manuscrit laissée vide, avec l'angoisse de la page vierge à rédiger, ne sachant quoi exactement en dire, j'ai alors réalisé que j'avais systématiquement eu la sensation désagréable d'une part de ne pas avoir su comment répondre à ces questions si ce n'est par la banalité même avérée dans les grandes lignes, de la routine et de l'existence journalière de ces personnes dont j'ai partagé le quotidien, et qui fondamentalement est peu ou prou notre lot commun à tous (voir extrait de terrain) ; et que d'autre part la recherche participe ainsi également à sa manière, à la reproduction de cette figure d'un autre, en entretenant l'idée erronée qu'une colocation ou le partage

du terrain avec les enquêtés pourrait en soit prendre des allures de laboratoires vivants auxquels nous participerions en tant que chercheurs.

Extrait de terrain : La cuisine et les repas, lieu de passage et moments d'échanges importants au cœur de la routine

Cadaqués - 11 Juin 2013 - 07h30

Sashana se prépare un thé dans la cuisine. Je lui demande si les gens qui viennent au gymnase à la même heure qu'elle, sont des habitués, elle me dit que oui. Je lui demande si elle fait du sport tous les jours, elle me dit que oui sauf lorsqu'elle ne peut pas quand on l'appelle pour faire du ménage ou ce genre de chose, lorsqu'on l'appelle, cela peut arriver une fois par semaine. Je lui dis que là où je vis, les centres de gym se trouvent éloignés et n'ayant ni voiture, ni permis, il est difficile de s'y rendre, que cela est toujours délicat de demander et de déranger quelqu'un. Elle me dit que là où elle vit en Bolivie, Quillacollo, qui est à vingt km de la ville, il y en a beaucoup si l'on ne cherche pas de gros centres avec beaucoup d'appareils. Elle se fait un thé, mange un kiwi, rapidement car elle finit le travail à 16h, elle mangera à l'hôtel mais pas avant 11h.

Cadaqués - 18 Juin 2013 - 23h00

Je suis rentrée à 22h à l'appartement, en revenant de Barcelone. Je vais à la cuisine vers 23h, je vois Sashana qui est appuyée sur la table de la cuisine en train de pianoter sur son téléphone, elle me dit qu'elle est rentrée il y a peu du travail, d'une maison où elle fait le ménage. Sandro lui fait remarquer qu'elle rentre tard. Elle lui répond que l'été a commencé, ça y est. Il lui demande si elle va avoir son jour de repos cette semaine, elle dit qu'elle n'en est pas sûre. Il lui dit que cela durera jusqu'à la fin septembre, début octobre avec de la chance, elle dit qu'elle espère. Elle me demande si j'ai faim, je lui dis que oui, Sandro lui demande si elle a faim mais elle répond que non, qu'elle vient de rentrer. Je lui demande à quelle heure elle compte se lever demain matin, elle me dit vers 06h45.

Cadaqués - 25 Juin 2013 - 13h30

Je m'assis à table avec Bruno, il mange du riz et de la viande, moi une salade, en fond la télé sur la même émission de télé réalité sur les couples. Il se resserre un verre de *Coca-Cola* après avoir mis des glaçons dans son verre et m'a dit adorer cette boisson. Je lui dis que c'est une mauvaise chose, il dit que c'est désaltérant, je lui dis que c'est une illusion parce qu'il n'y a que du sucre dedans et que cela serait plus désaltérant de boire de l'eau. Il me dit que l'eau c'est pareil, qu'il y a énormément de produits chimiques dedans, de chlore, que l'eau ils la produisent, que celle qui sort de la rivière est plus pure que celle en bouteille ; qu'il y a des conservateurs dans

l'eau en bouteille. Que lorsqu'il était en Bolivie, il était allé prendre de l'eau de source, il l'avait mise en bouteille et plusieurs semaines après elle était devenue verte, alors que celle en bouteille elle reste identique. Je lui demande s'il y a une date de péremption sur les bouteilles d'eau, et il me dit qu'il ne croit pas, qu'il y a seulement une date de préconisation.

Pour éviter alors de tomber dans une *scénarisation* grossière ou dans une *exotisation* de leur vie quotidienne, il faut à mon sens (1) adopter ce que l'ethnologue Colette Pétonnet dénomme l'observation flottante (1982), qui paradoxalement à ce qu'elle semble *a priori* signifier, conduit à ce que j'appellerai une hyper-conscientisation des instants vécus, *i.e.* une attention très lucide portée aux faits :

« Elle consiste à rester en toute circonstance vacant et disponible, à ne pas mobiliser l'attention sur un objet précis, mais à la laisser 'flotter' afin que les informations la pénètrent sans filtre, sans *a priori*, jusqu'à ce que des points de repères, des convergences, apparaissent et que l'on parvienne alors à découvrir des règles sous-jacentes. Il va sans dire que pour obtenir de soi-même cette disponibilité attentive, il faut se garder de l'influence de penseurs contemporains [...] » (PETONNET 1982, 39).

Mais (2) le cours des discussions informelles comme celui des entretiens planifiés, doit aussi laisser la place à ce que méthodologiquement parlant je nommerai une démarche discursive du *non-manque* : *a fortiori* lorsque l'on s'entretient avec des personnes précarisées, stigmatisées, il me semble nécessaire de ne pas débiter ni d'orienter la conversation sur le manque avéré quel qu'il soit ou dont nous estimons que ces personnes pâtissent, mais de laisser émerger, dans une démarche qui se veut à l'écoute de leur biographisation, *leurs* préoccupations propres ; en soi, de ne pas leur imposer un *programme* mais plutôt de voir l'échange tel la co-élaboration d'un projet commun laissant la place à un espace de dialogue ouvert. Ce n'est qu'à ce titre que l'on peut faire d'une *lecture de l'autre*, notamment appréhendé, observé au gré d'une cohabitation, une expérience vicariante au sens que lui donne le psychiatre Christophe André (2018, 39) : *i.e.* une situation vécue qui nous permet d'éprouver l'expérience même d'autrui, en faisant travailler des écarts pour faciliter l'entendement du point de vue qu'un tel ou un autre, porte sur le monde et sur autrui, et ainsi de maximiser en retour notre propre expérience de l'existence.

Mais l'habiter (villageois) tel qu'on l'entend ordinairement de manière large, et de surcroît dans cette thèse qui souhaite faire d'un village un cas d'étude étendue – incluant expériences, spatialités et organisation de l'espace –, peut selon moi bénéficier d'une procédure de pensée qu'il faut systématiquement tenter de mettre en œuvre, dans la lignée des postures abductives, et qui devrait ainsi être promue comme outil à part entière de la recherche : ce que la psychologue Jeanne Siaud-Facchin (2008) dénomme la pensée divergente, dont elle précise qu'elle seule permet réellement l'inventivité et la découverte d'idées nouvelles, bien qu'elle puisse être accidentelle, à l'inverse de la pensée linéaire procédant par étapes séquencées. En entraînant ainsi la pensée dans des conjectures, dans des associations d'idées, dans des intuitions, parfois au péril d'avoir à dénouer par la suite les fils retords (PETIT 2010) de cette pelote que constitue un entrecroisement original de la pensée et ses conséquences sur le terrain pour pourvoir retrouver une trame logique à l'argumentation, on peut alors laisser vagabonder l'esprit et comparer des interprétations du monde possibles, qui viennent enrichir celle que le chercheur se fait de la réalité qu'il observe.

III.2.2. Les entretiens auprès des habitants

Obtenir de premiers contacts boliviens pour entrer sur le terrain espagnol, et des informations statistiques plus précises que celles disponibles en ligne sur le collectif bolivien, constituait un préalable à la réalisation d'entretiens semi-directs à Cadaqués en 2012. En juin 2011, j'ai ainsi initié un repérage de plusieurs associations boliviennes à l'échelle des municipalités de Barcelone, Figueras, Rosas et Cadaqués, et l'établissement de contacts auprès des administrations locales (Mairies, Conseils de comarques). En novembre 2011 j'ai commencé à rencontrer des responsables d'associations boliviennes en Catalogne, parmi diverses recensées : l'*Association des Femmes Boliviennes en Catalogne* (Barcelone), l'*Association 6 Août de Figueras*, et l'*Association des Résidents Ibéro-Américains de Cadaqués* (ARIAC). Ces entretiens (annexes 8 et 9) m'ont permis d'appréhender les logiques migratoires boliviennes à l'échelle large de la Catalogne, les modalités de participation des Boliviens à la vie locale dans le cadre de chacune des associations enquêtées, et pour ce qui est de Cadaqués, d'établir des contacts-clefs pour entrer sur le terrain.

Ces premiers échanges ont été complétés en 2012 et en 2013 par des entretiens avec des responsables locaux, des habitants divers notamment des

migrants étrangers inter/nationaux, de différentes nationalités (Allemands, Argentins, Belges, Boliviens, Chiliens, Espagnols, Français, Italiens, Marocains, Pakistanais), et des personnes natives de Cadaqués. J'ai grandement bénéficié du réseau de la responsable de l'ARIAC, qui m'a mise en contact avec nombre de migrants boliviens et latino-américains me renvoyant eux aussi souvent vers leurs propres contacts. Je me suis mise en relation directe *de visu* avec les autres enquêtés qui ont pour la plupart agi également en tant que relais.

Les conditions de réalisation des entretiens semi-directifs à Cadaqués

La partie de mon enquête qualitative réalisée à partir des entretiens semi-directifs menés auprès de divers habitants de Cadaqués, ne prétend ni à l'exhaustivité, ni à la représentativité des différents collectifs nationaux résidents du village. Ceci étant, le détail des entretiens figurant en annexe 9 pour les ressortissants de nationalité bolivienne donne à voir une répartition relativement égale des interviewés, selon l'âge, le sexe, la région de provenance (Cochabamba, Santa Cruz, Oruro majoritairement), et le type d'emploi ; il est ainsi relativement proche des rapports numériques mis en évidence par les données statistiques nominatives collectées sur les Boliviens à Cadaqués. Au total, j'ai effectué des entretiens à Cadaqués avec une cinquantaine de personnes différentes. Le panel global des entretiens toutes nationalités confondues se compose de trente hommes pour vingt femmes, dont trois couples, la majorité des enquêtés étant à ce titre engagée dans une relation au moment de l'entretien. Le détail logistique des entretiens (mois, année et durée notamment) est récapitulé sous la forme de tableaux de synthèse en annexes. Pour certains interlocuteurs, plusieurs entretiens successifs ont été menés. De même, de nombreux échanges informels ont eu lieu avec les personnes avec lesquelles j'ai résidé un temps et avec les personnes que j'ai été amenée à fréquenter par leur intermédiaire lors de sorties ou d'activités de groupe.

L'ensemble des habitants ont été interrogés sur leur expérience (éventuellement migratoire), sur leurs conditions de vie à Cadaqués, sur l'économie touristique du village, et sur leurs relations avec les autres résidents. Au travers des entretiens menés avec sept des interlocuteurs – responsable associatif et responsables culturel, sportif et culturel –, ce sont également des aspects davantage d'ordre culturel et de contextualisation sur l'histoire du village qui ont été sondés. Si mes entretiens n'adressent pas frontalement ni les questions de genre ni les rapports intergénérationnels, ces premiers se

manifestent quoi qu'il en soit discursivement lorsqu'il est question des secteurs d'activité et d'emploi pouvant influencer sur les trajectoires migratoires mais aussi et au sujet de la remise en question (ou pas) lors de la migration des modèles familiaux et du rôle de chaque sexe dans la reproduction sociale. Pour les rapports intergénérationnels, ils sont en outre à replacer dans les évolutions des modèles sociétaux des interlocuteurs.

L'objectif premier était d'avoir un matériau factuel descriptif, une trame cohérente utile à la comparaison et à la mise en perspective des trajectoires de vie et des représentations des diverses personnes interviewées. Les entretiens sont en ce sens semi-directifs, bien que selon mes souhaits ils soient relativement très ouverts, prenant souvent davantage la forme de discussions et d'échanges d'avis réciproques sur un point abordé. Concrètement, le déroulement des entretiens ne suit pas forcément *stricto sensu* l'ordre selon lequel la grille a été construite. De plus, quand bien même les Boliviens constituent la population cible principale de cette étude, compte tenu de la diversité des personnes interviewées, lors des entretiens menés certaines questions ont à l'évidence été réadaptées au parcours des interlocuteurs, notamment selon leur statut migrant/immigré/natif de Cadaqués. Enfin, il m'était important d'influer le moins possible sur le cours de l'entretien éventuellement infléchi par mon interlocuteur, selon ce qui de toute évidence faisait sens pour lui et pour la constitution de son monde propre, et dénotait une importance singulière dans son expérience personnelle et dans sa biographisation. C'est de cette manière qu'au détour de thématiques relativement ajustées au sujet d'enquête, et d'entretiens interrogeant essentiellement les parcours de vie, migratoire et professionnel et les représentations liées à l'habiter et au travailler à Cadaqués, plusieurs enquêtés ont souvent laissé parler d'eux-mêmes leurs émotions, s'attardant sur une question en particulier, voire plusieurs. Ce faisant, ce qui relève d'un matériau davantage auto-analytique et auto-signifié par mes interlocuteurs peut varier en importance et en contenu d'un entretien réalisé à l'autre. L'emploi du temps relativement chargé de mes interlocuteurs en cette période de haute-saison, a parfois constitué un frein en soi ou une excuse pour refuser ou écourter un entretien, les personnes accommodant la réalisation de l'entretien au gré de leur temps-libre, ou ne se présentant parfois pas au rendez-vous sans crier gare. Mon calendrier d'entretiens a ainsi pu énormément changer et la grande majorité des entretiens a été réalisée de nuit, après que les personnes aient fini de travailler. Malgré ces difficultés liées au moment

particulier pendant lequel a été réalisé le travail de terrain, l'avantage a été de pouvoir observer les habitants pendant cette période d'effervescence.

Parmi les migrants originaires d'Union Européenne, on compte trois femmes (une belge propriétaire de restaurant et une française employée dans les services, et une allemande employée dans les services) et trois hommes (un français et un italien, propriétaires de restaurants, et un belge propriétaire d'une galerie de peinture). Parmi les migrants extra-communautaires : dix-huit hommes (un pakistanais et un marocain employés de restaurant et bar, deux argentins, propriétaire de restaurant et propriétaire de galerie de peinture, un chilien propriétaire de restaurant, et treize boliviens également employés de l'industrie touristique, hôtellerie, restauration, construction, etc.), ainsi que treize femmes, boliviennes occupant les mêmes emplois ainsi que ce que le marché local offre en matière d'opportunité (baby-sitting, vendeuse dans des commerces de proximité notamment). Parmi les natifs du village : deux femmes (une retraitée responsable associative, et un responsable culturel à la mairie) et quatre hommes (dont un retraité et auteur phare de l'histoire du village, un employé de mairie connaisseur de l'histoire du village, un responsable de complexe sportif, et un propriétaire d'hôtel). Et parmi les non-natifs espagnols : six personnes dont quatre barcelonais, un catalan, un extrarégional, parmi lesquelles on compte deux femmes (une propriétaire d'hôtel et une employée de la bibliothèque scolaire) et cinq hommes (un employé saisonnier, un gérant d'hôtel, un propriétaire de galerie, le curé de l'Église, et un vacancier habitué de Cadaqués).

L'un des points importants à souligner ici est celui de la langue utilisée lors de la réalisation des entretiens, étant donné la diversité nationale de mes interlocuteurs et le double contexte linguistique espagnol particulier, à la fois catalan et cadaquesenc dans lequel prend place cette étude. En effet les habitants *a fortiori* natifs de Cadaqués ont un dialecte local dont ils usent quotidiennement au même titre que le catalan, qui s'en différencie par certains aspects, faisant ainsi l'une de leurs spécificités locales. L'évolution de ce parler spécifique s'expliquerait notamment par l'isolement géographique historique de Cadaqués. Maîtrisant le castillan, échanger quotidiennement avec les migrants étrangers présents, boliviens entre autres, n'a posé aucun problème particulier, l'ensemble de ces personnes parlant relativement couramment le castillan, à une ou deux exceptions près selon le capital linguistique des interlocuteurs. Avec les immigrés d'origine française, belge et marocaine, le français a été

principalement privilégié. Certains entretiens menés avec des habitants natifs du village et relativement âgés ont toutefois pu par moment être difficiles à suivre, les personnes, par manque d'habitude de parler le castillan, intervertissant catalan et espagnol. Sur ce point, j'ai fait le choix de ne pas apprendre le catalan, de sorte à être au plus près des conditions dans lesquelles se trouve un migrant étranger lorsqu'il découvre à son arrivée en Espagne, et *a fortiori* en venant d'un pays hispanophone, que la première langue parlée en Catalogne est loin d'être le castillan. De la même manière, j'ai également pu expérimenter cette méconnaissance de certaines langues de mes interlocuteurs (Quechua et Catalan), et voir dans quelle mesure certaines personnes qui étaient au fait de mon capital linguistique, souhaitaient ou pas que je puisse comprendre le contenu de leur conversation. Par conséquent, un certain nombre d'échanges entre migrants ou cadaquesencs m'a échappé, du fait de leur volonté ou indépendamment de celle-ci.

La grille d'entretien de base pour les migrants à Cadaqués

J'ai construit la grille d'entretien (annexe 7) autour de plusieurs questions-clés de sorte que l'entretien soit au minimum cadré par des thématiques d'intérêt ciblées pour le sujet de la thèse. Elle est ainsi constituée de cinq parties regroupant quarante questions. La durée moyenne des entretiens est d'environ une heure et demie et atteint au maximum trois heures, lors d'entretiens menés avec des couples ou des personnes seules.

La première partie s'intéresse aux informations factuelles générales, afin de dresser un portrait schématique de la personne enquêtée au moment de l'entretien : âge, sexe, statut marital et familial, origine géographique, nationalité, niveau d'éducation et de professionnalisation, emploi et lieu de résidence actuels.

La deuxième partie porte sur la trajectoire et l'expérience (migratoires) de l'enquêté(e), à rebours des raisons de migrer en Espagne / de venir à Cadaqués, et de ses expériences depuis son arrivée, en revenant également sur les éléments qu'il juge importants de mentionner sur sa trajectoire de vie : pour chaque lieu de vie j'ai interrogé les représentations personnelles, la situation professionnelle, la situation familiale, l'implication sociale, le projet (migratoire) du moment ; les modalités et les possibilités de venue en Espagne (les moyens de transport utilisés, les frais engagés, les personnes ayant servi d'intermédiaires et d'aides) ;

et pour finir, l'interprétation propre que fait l'enquêté des raisons et des motivations à la migration en Espagne en général, et à Cadaqués en particulier.

La compilation des éléments de ces deux premières parties a permis de saisir les modalités des parcours de vie individuels, et de souligner des tendances généralisables, distinctes selon l'origine géographique, majoritairement. Ces informations ont révélé les processus de déqualification et de requalification connus en Espagne par les migrants, selon les niveaux d'éducation et de professionnalisation, ainsi qu'elles ont mis en lumière les dynamiques des mobilités professionnelle et géographique. Pour certains migrants extra-communautaires, elles montrent ainsi, selon le lieu et l'époque en Espagne discursivement mobilisés, quelle est pour chacun la configuration offerte par la trajectoire géographique, par les possibilités professionnelles et de la vie notamment familiale, selon les ressources et les contraintes souvent liées à l'irrégularité. Si certaines personnes sont directement arrivées à Cadaqués par l'intermédiaire d'un contact sur place, d'autres l'ont été par hasard, lorsque d'autres connaissent des parcours bien plus complexes ; cette série de questions entendait souligner le rôle des réseaux familiaux et amicaux dans la présence de personnes à Cadaqués, ainsi que l'importance éventuelle des reconfigurations relationnelles familiales dues à la migration.

La troisième partie porte sur les modalités du travailler et de l'habiter à Cadaqués : y sont abordés les impacts éventuels de la crise économique sur les conditions et les offres d'emploi faites (aux migrants) à Cadaqués ; les contraintes à la mobilité géographique (notamment internationale pour certains étrangers extra-communautaires) ; l'organisation du quotidien, les avantages et les inconvénients de diverse nature qu'il y a à vivre et à travailler à Cadaqués (tels que l'éducation, le coût local de la vie, l'environnement) ; et la qualification par les enquêtés de Cadaqués (urbain / rural / ville / village) dans le cadre d'une mise en perspective de leurs différents lieux de vie précédents, actuels et projetés.

La quatrième partie s'intéresse aux modalités de la vie relationnelle et à la participation à la vie locale des résidents à Cadaqués. D'une part, cette partie aborde la question des pratiques communautaires et de la participation à des associations ou à des activités locales ou hors village de types divers (culturelles dont religieuses, politiques et économiques). Les activités culturelles et associatives participent à structurer la vie de nombreuses personnes à Cadaqués : événements sportifs, festivals culinaires, cinématographiques ou

rassemblement religieux promouvant le dialogue interculturel et inter-religieux, ou liés à la défense des droits des migrants. D'autre part, ce sont également les relations au quotidien qui sont interrogées, à la fois à travers les questions d'identifications et d'identitarismes et de leurs enjeux locaux pour le travail, le logement, et la sociabilité, et à travers les liens entretenus avec des espaces de vie distants. La troisième et la quatrième partie abordent ainsi les représentations et les pratiques spatiales des personnes mobiles. Elles mettent en évidence des différences qui sont liées à la nationalité, aux conditions de travail, à l'irrégularité ou pas du séjour, mais qui sont également grandement influencées par la période de l'année (haute / basse saison touristique).

La cinquième et dernière partie approfondit la question de l'expérience migratoire de l'enquêté(e), et interroge la durabilité projetée de sa présence en Espagne, notamment à Cadaqués, en questionnant principalement l'attachement aux différents lieux de vie, vécus et perçus, imaginés, à l'instant de l'entretien mené : elle sonde l'éventualité que la migration en Espagne et à Cadaqués soit vectrice de changements dans la vie et dans les projets des personnes, et ait été un moyen d'améliorer leur (qualité de) vie ; elle revient ainsi sur les projets d'existence actuels, sur la géographie relationnelle des enquêtés, ainsi que sur la nature de liens éventuellement maintenus avec d'autres lieux de vie.

III.2.3. La collecte de données statistiques

Il est nécessaire de rappeler que des données quantitatives ethniques officielles concernant les dynamiques migratoires existent en Espagne (annexes 4 et 5). D'une part, un travail des données du *Padrón de los Habitantes* de l'Institut de Statistiques Espagnol permet de représenter les grandes tendances évolutives des logiques spatiales de concentration et de dispersion des Boliviens (par nationalité et lieu de naissance) à l'échelle de l'Espagne. Ces données n'étant pas nominatives, il est toutefois impossible de saisir en l'état les trajectoires multiples d'un migrant : seuls les stocks par unité spatiale (depuis le quartier jusqu'à l'échelon national) et d'une année sur l'autre peuvent être compilés. D'autre part, les micro-données des *Variations résidentielles* permettent de retracer la mobilité géographique des migrants entre deux municipalités indiquées comme origine et destination. Dans une mesure toutefois des moins intéressantes pour ce sujet de thèse : car les communes dites d'arrivée ou de départ, et dont la population est démographiquement inférieure à 10 000 habitants, sont anonymisées.

Travailler sur le quotidien de migrants étrangers à l'échelle d'une commune de moins de 3 000 habitants, sur leurs éventuelles mobilités intra/inter/provinciales voire interrégionales et internationales, signifie ainsi étudier des réalités qui échappent dans une large mesure aux données publiquement disponibles du registre municipal du *Padrón*, dont l'inscription est obligatoire et donne en outre accès à certains droits et services.

Mon travail de terrain espagnol avait également pour objectif l'obtention de données statistiques davantage détaillées que celles accessibles publiquement, du *Padrón de los Habitantes*. D'une part, à partir des services statistiques des Mairies de Rosas et de Figueras, j'ai pu obtenir des données quantitatives anonymisées concernant les lieux de provenance (communes espagnoles ou autre pays) des Boliviens inscrits localement, depuis leur première année de présence jusqu'en 2011, me permettant de saisir les logiques spatiales des mobilités des Boliviens : communes de provenance, mobilités multiples (ou pas), trajectoires résidentielles ; en soi, la place de Cadaqués au sein d'un système de mobilités résidentielles boliviennes articulant diverses localités (annexes 1 et 2).

L'obtention d'une autorisation à consulter les livres du registre de la Mairie de Cadaqués où sont recensées les personnes enregistrées comment résidentes du village m'a d'autre part permis d'avoir accès aux photocopies des passeports des citoyens boliviens et aux diverses données concernant leur inscription locale : lieu et date de naissance, date d'arrivée dans le village, type d'autorisation de présence sur le territoire espagnol, adresse de domiciliation dans le village et colocataires éventuels, et pour certains, bailleur et conditions du contrat de location, lieu de provenance en cas de migration multiple à l'échelle du territoire espagnol à partir de l'adresse de domiciliation précédente. J'ai ainsi pu établir le profil individuel de plus de 340 migrants boliviens enregistrés à Cadaqués. Autant d'informations sur l'origine géographique, sur les mobilités spatiales dont résidentielles d'une même personne, et sur les pratiques migratoires des membres d'une même famille, me permettant de qualifier et de quantifier la présence bolivienne à Cadaqués (annexe 3). J'ai par ailleurs pu enrichir ces informations avec l'obtention de données (allant de 2000 à 2011), dressant la composition des classes de cours primaire de Cadaqués des enfants âgés de trois à douze ans, avec l'indication des effectifs et de l'importance numérique d'élèves boliviens par classe ainsi que leur localité bolivienne de naissance (annexe 6).

Le traitement de ces données quantitatives, combinées aux entretiens réalisés, permettent de dresser ici de premières tendances en l'état : d'abord, l'importance des mobilités résidentielles des Boliviens enquêtés, qui articulent Cadaqués à diverses localités espagnoles de proximité, et l'existence de mouvements navettes avec la Bolivie, ces mouvements s'expliquant en partie par la forte saisonnalité de l'industrie touristique de Cadaqués. L'économie locale repose en effet grandement sur la présence et l'emploi de collectifs étrangers, et le tourisme constitue à ce titre un secteur économique d'ancrage notamment pour les Boliviens, première et principale nationalité étrangère à y être employée. L'immigration bolivienne y est de type familial, selon des micro-filières migratoires de parentés proches et lointaines en provenance majoritairement des villes de Cochabamba et de Santa Cruz.

III.2.4. Des miroirs interprétatifs de l'habiter villageois : presse locale, cartographies comporte/mentales et rural noir

Si ces trois outils reviennent épisodiquement en détail au fil du manuscrit, il convient ceci dit de succinctement leur rendre justice dans cette sous-section méthodologique, étant donné leurs apports respectifs à la réflexion et à mon interprétation des réalités cadaquesencas.

Le recours ponctuel à des quotidiens et des hebdomadaires de la presse locale, provinciale voire inter/nationale, ainsi qu'à des tracts, et des prospectus en tout genre, glanés sur place ou à distance, concerne principalement tout ce qui touche au quotidien cadaquesenc en lien avec le sujet de la thèse ; mais aussi dans une moindre mesure, à ce qui se rapporte au collectif bolivien présent en Catalogne, afin de replacer dans le contexte régional plus vaste, les dynamiques et les événements qui animent la nationalité étrangère numériquement la plus importante présente à Cadaqués.

L'usage de la cartographie comporte/mentale et de la schématisation de catégories (psycho)géographiques, répondent logiquement à l'ambition dans cette thèse de croiser géographie, psychologie, et recherche biographique dans une plus minime mesure, à la fois aux niveaux théorique et méthodologique. Si la cartographie comportementale est en psychologie environnementale un outil de travail acquis, permettant la visibilisation spatiale des attitudes et des actions humaines (LEGENDRE, DEPEAU 2003), pour autant la plupart des schémas proposés dans ce travail se placent dans une démarche qui se veut exploratoire, et préliminaire à de plus amples développements ultérieurs.

Le *Rural noir*, autrement connu sous l'expression étatsunienne de *Country noir*, où il apparaît dans les années 1930, est un sous-genre du *noir* (= policier), recoupant plusieurs réalités – polar rural, campagnard, champêtre : ayant pour objet une enquête, l'histoire se situe, contrairement à l'anonymat propre à l'environnement urbain du *hard boiled* (i.e. roman noir) citadin, à la campagne et / ou au-delà de l'égide de la ville et de la banlieue ; les espaces, qui ne sont donc pas nécessairement ruraux à proprement parler, sont marqués par l'isolement et la réclusion, et sont conçus telles de nouvelles marges sociales, où la famille est à la fois un atout et un repoussoir (JACQUELIN 2016). Partant, le *rural* dans le *noir* se déploie non seulement comme un lieu où règne la bienveillance, la bienséance et le respect des valeurs traditionnelles, mais il est aussi entraîné et rattrapé par le spectre de la délinquance qui s'y développe avec aise, consommant ainsi une rupture avec la glorification romanesque de la campagne idéalisée comme sanctuaire d'intégrité morale et comme espace-réserve de valeurs culturelles propres (GORMAN-MURRAY 2008, SCHLOTTERBECK 2008). Confrontés aux impondérables comme aux immuabilités de l'existence, les personnages du rural noir sont dépeints dans ce que leur humanité a de plus brut – nue et fautive, sujette à faillir :

« [Frappés par] une violente disgrâce, avec des perspectives incertaines de ne jamais retrouver le bonheur, et des préoccupations hyper locales qui ne constituent aucunement un modèle symbolique pour des événements spirituels ou politiques plus importants, [ils] ne s'intéressent pas au reste du monde – ils sont inextricablement embourbés dans leurs propres personnalités, dans leurs lieux, dans leurs dispositions familiales et dans leurs classes sociales » (MERRIGAN 2014, tl.).

Cet intérêt pour le rural noir se justifie donc en raison de l'attention particulière que cette thèse accorde aux personnalités et aux histoires individuelles et sociales narrées des enquêtés, quand bien même l'argumentaire repose également sur de la documentation statistique, bibliographique, hémérogaphique et web-graphique.

Le rural noir avec la science-fiction, constituent les *parents pauvres* de cette thèse, dans laquelle j'avais à cœur d'inscrire et d'ouvrir déjà ces pans transversaux de recherches qui demandent à être explorés en profondeur, quand bien même les développements restent ici à l'état embryonnaire et se limitent à la mise en abyme de Cadaqués avec des situations fictives comparables sur certains points ; car le propre (et l'intérêt) du registre noir est précisément de brouiller les

perceptions entre ce qui relève de l'urbanité et de la ruralité lorsque la question du lieu est en jeu :

« Les espaces de 'retraite' ou d'évasion', tels qu'ils sont perçus par le film noir soulèvent l'idée qu'il y a une différence qualitative entre la ville et la campagne. Cette idée est invariablement fautive ou, au mieux, reste sans réponse au cours du film. [...] L'ouverture de larges perspectives dans le rural noir peut être considérée comme un contrepoint visuel trompeur à la ville labyrinthique. Une fois placé dans un espace dégagé, le paysage donne la possibilité aux personnages de ressentir un sentiment de puissance, une compréhension de l'ensemble de la situation par la surveillance visuelle. [...] Cependant, les cinéastes noirs ont tendance à utiliser des dispositifs formels dans ces paysages pour fermer cet espace et créer des environnements claustrophobes similaires à ceux de la ville. Ainsi, lorsque le noir pénètre dans la campagne, les ombres et les impasses associées aux scénarios urbains reviennent sous une nouvelle forme, prouvant que les mêmes forces sont à l'œuvre dans les zones rurales » (BELL 2000, tl.).

Conclusion de l'acte premier

Ce premier acte a eu pour objectif de présenter et de justifier les discussions théoriques ici jointes et les positionnements épistémologiques choisis pour cette thèse qui s'inscrit pleinement dans le courant psycho-social de la géographie, envisagée comme discipline à la croisée des sciences sociales et cognitives. À l'évidence, malgré un intérêt ancien de la géographie pour la psychologie, entre les influences béhavioristes et l'essor de la psychologie cognitive, une psycho-sociologie de l'espace à proprement parler a réellement pâti d'un manque de visibilité et d'opportunités saisies pour s'épanouir – c'est-à-dire qui soit réinterprétée au gré de développements plus récents en géographie, et dont les emprunts psychologiques dépassent par ailleurs le seul mode de l'allusion (LEVY, LUSSAULT 2013).

De ce fait, cette étude entend participer au renouveau d'une géographie psycho-sociale et pour ce faire, mettre en exergue qu'elle est opérative et nécessaire par temps de mondialisation. Il s'agit pour cette thèse de notamment rendre compte de la complexité des processus de construction de l'expérience – et du rôle qu'y joue l'espace –, en lien avec l'apprentissage et la transformation des activités de personnes qui sont continuellement *apprenantes*, et pour partie d'entre elles mobiles et / ou en situation migratoire. S'attacher à éprouver, et s'attaquer à démonter les schèmes psychologiques, les stratégies rationnellement conduites, et les représentations couramment incorporées, c'est

en somme chercher à comprendre comment se façonne et où se tapit l'illusion identitaire (BAYART 1996) voire le piège identitaire (AGIER 2013), ainsi qu'un « cosmopolitisme inversé [dont] ne découle plus une reconnaissance mutuelle et une conscience d'appartenir à une même humanité, mais plutôt une intensification d'intolérance et un repli identitaire » (BALIBAR 2013, 15).

De nos jours, en Occident et *a fortiori* en Europe, où vont croissants la montée florissante des extrêmes politiques et les attentats commis aux noms d'idéologies diverses partageant – tous dans l'absolu – la stigmatisation d'un *Autre*, il est essentiel de défendre l'à-propos d'une telle approche compréhensive qui se repositionne à hauteur d'homme. Ceci au regard d'un souverainisme sécuritaire qui, dans son exercice étatique de sauvegarde de la sécurité nationale et de la cohésion sociale, reproduit des inégalités sociales et spatiales qu'il participe à entretenir au mépris d'idéaux libertaires et égalitaires qu'il défend pourtant ; et réifiant ainsi au passage, au gré de mesures prises et des discours dominants, une attitude et une rhétorique du repli identitaire tel une solution-placebo face à un environnement politique et social confus, frappé par l'incertitude généralisée quant à un avenir commun. Comprendre les expériences et les rapports de pouvoir en jeu devient alors un impératif urgent pour désamorcer les impasses communicationnelles, au risque que celles-ci ne conduisent à une politique et une situation du pire.

Être attentifs à un quotidien villageois se déroulant sous nos yeux, à la participation à la vie locale de divers acteurs révélant son fonctionnement particulier de « *périphérie* » connectée, intégrée et cosmopolite, c'est ainsi aider à ré-instiller une certaine complexité au contenu d'un débat qui ne se limite bien souvent qu'à dépeindre une réalité réduite à de seules grandes tendances montées en vérités. *Rendre voix* à des habitants villageois, c'est donc *faire travailler des écarts*, vis-à-vis de la platitude des discours qui aujourd'hui sont prépondérants en Occident sur la place des espaces non-métropolitains dans la mondialisation, et sur celle du migrant étranger au sein des sociétés. Cela veut notamment et concrètement dire de s'extraire des représentations apparentées au mythe du village gaulois accompagné de son cortège de déterminismes, d'archaïsmes, de communautarisme, de conservatisme, et de clanisme seuls – encore couramment d'usage dans les rhétoriques politique et médiatique, de surcroît en temps de crise. Et pour mettre en œuvre une pensée exemptée au possible de tout apriorisme idéologique sur la nature de l'Homme : cela signifie de désidéologiser toute catégorisation de l'autre, d'éviter de tomber dans

quelque figure d'essentialisation figée que ce soit ; de cette manière uniquement, l'autre comme catégorie pourra devenir efficient à tous les niveaux de réflexion, ceci afin d'adopter sur le terrain une géographie qui puisse permettre d'« ouvrir un espace réflexif » et de « traverser des intelligibilités écartées », pour envisager un « auto-réfléchissement de l'humain » (JULLIEN 2012, 42, 46, 32). À ce titre, la géographie psycho-sociale entend bien être un humanisme.

« Agir
 Sur le réel
 Changer les choses
 Quelles prises avons-nous sur la réalité ?
 Question de fond
 La question des conditions et des modalités de l'action efficiente
 Autrement dit
 Qu'est-ce qu'agir ?
 L'énergie pour Aristote est ce qui permet de passer de la
 puissance à l'acte
 Agir c'est mobiliser une énergie
 Investir de l'énergie
 Pas d'action sans engagement
 La question se transforme
 Qu'est-ce-que l'engagement ?
 Quelles sont ses manifestations ?
 L'engagement a quelque rapport avec la présence
 Et l'apparition
 L'engagement est la manifestation de la présence
 Son apparition
 Être là
 Ici et maintenant
 La présence est la confrontation à une situation
 Espace et temps
 Moi et l'autre
 Il est question de communication
 Connexion
 Relation
 Lien
 En ce sens il est question d'existence
 Agir serait donc exister
 Ex-ister
 Comme un bond
 Ein Sprung
 To spring
 Aller vers
 Rencontrer
 Réunir
 To meet
 Meeting

La présence n'est pas juste "être là"
 La présence, c'est aussi apparaître
 L'apparence est indissociable de la présence »

Jean HansMaennel – écrivain
Les prisons mobiles, 2015, Cherche Midi, p.101-2

ACTE SECOND. HABITER : DE LA PRESENCE ET DE L'ACTION DANS UN HYPER-LIEU VILLAGEOIS



Acte Second

Encart-paysage 6 : Tripalium (Street Art 1). (Cadaqués, 09/2015)

Au-delà des incertitudes linguistiques concernant la racine latine étymologique du mot « travail » – (*tripalium* désignait un instrument de torture ou un outil pour entraver les bêtes de somme), rendant ainsi le travail étranger au plaisir –, ce que l'on peut en tout et pour tout retenir, c'est que le vocable « travailler » exprime la logique d'un mouvement, associé à un passage éprouvant une résistance (DELPORTE 1984, ESKENAZI 2008), ce qui le rapproche foncièrement de la définition même de l'expérience. Quoi qu'il en soit, le travail est donc dialectique : lorsqu'il est approprié, il peut être pour l'individu source d'épanouissement dans l'adversité et l'effort que lui demande une lutte contre l'inertie ; toutefois, dépossédé du rapport à soi dans son travail, ce dernier peut s'avérer pour lui aliénant. Tel que nous l'avons vu dans le contexte cadaquesenc où les conditions du travail estival saisonnier sont lourdes du point de vue des horaires et d'un quotidien répétitif, ce tag de ruelle l'explicite clairement : lorsque le travail devient un non-sens mécanique et routinier, c'est à une mort lente qu'il est alors apparenté. Nombre des interviewés ayant d'ailleurs subi ou non une déclassification professionnelle, le mettent en évidence : pour ceux dont le travail est vécu telle une corvée mortifère lorsqu'il n'est plus que ramené

à un moyen de subsistance, la perte de signification du travail qui s'ensuit fait qu'en tant que travailleurs, ces personnes se sentent *autres* que ce que leur travail fait d'elles. Car pour survivre dans un nouveau *monde* qui leur est étranger et qu'elles co-construisent pourtant, elles doivent précisément devenir *autres* ; à travers le rapport au travail, c'est ainsi le rapport à soi et à son monde propre créé, autrement dit c'est le sens donné à son existence, qui s'en trouvent questionnés voire ébranlés. Les vies des habitants de Cadaqués, en situation migratoire ou pas, oscillent ainsi entre ces deux extrêmes, lorsque la question d'une qualité de vie ou de leur bien-être est soulevée. Toutefois, la variable travail n'est pas (et ne doit aucunement être) la seule à entrer en ligne de compte, loin s'en faut. C'est justement la raison pour laquelle j'ai choisi cette photographie pour introduire ce second acte : parce qu'elle s'oppose radicalement à cette logique tant simplificatrice qu'impérieuse que peut exercer le travail sur l'ontologie de manière générale, et sur la qualité d'habiter plus particulièrement. Et cette protestation écrite déclamée fait *a fortiori* sens dans le cas de migrants étrangers, idéologiquement et souvent réduits au seul statut de travailleurs économiques, sous un régime d'exploitation capitaliste pourtant avéré où l'aliénation plafonne, et où le travailleur – dépossédé de l'ensemble du processus de production et aux ordres d'un autre –, n'a plus comme unique lien avec son travail que celui du salaire lui octroyant le moyen de gagner sa vie, dérisoire et pourtant paradoxalement vital. Partant, tel que nous allons le voir, l'habiter à Cadaqués, et en l'occurrence la présence et l'action de personnes ayant migré, ne se réduisent nullement ni de manière systématique au travail ni à l'aspect pécunier lorsque l'on interroge les raisons de leur être-là. Quand bien même, le travail peut indéniablement être vécu telle une (auto-)contrainte, accaparant le quotidien et créant des interférences dans la manière dont les personnes interprètent leur existence au gré de la signification qui lui est donnée.

※

Habiter la globalité villageoise

Étudier l'habiter de populations diverses dans un village global tel que celui de Cadaqués, implique de travailler cette notion selon plusieurs angles d'analyse, au regard de la mise en valeur économique culturelle et touristique ainsi que de la configuration sociale locales : cela revient à la fois à habiter la saisonnalité, à habiter le patrimoine aussi (GRAVARI-BARBAS 2005), et tout en évitant au possible l'écueil de déterminismes social, spatial ou ethniciste, l'on ne

saurait négliger dans le contexte étudié la considération des variables explicatives que peuvent également constituer l'habiter en migration (NIANG NDIAYE 2014) et concomitamment l'habiter en étranger (DELORY-MOMBERGER, SCHALLER 2011).

Sur ce point, soulignons sans plus attendre que si l'habiter se conçoit comme le propre de l'humain (PAQUOT, LUSSAULT, YOUNES 2007), comme « la manière dont les mortels sont sur terre » (HEIDEGGER 1980, 173), et qu'on le qualifie ainsi de « spatialité typique des acteurs individuels » (LUSSAULT 2007, 348), pour autant, habiter n'est pas exempt de conditions (LAZZAROTTI 2006). En effet, la liberté et l'équité spatiales de l'homme sont délimitées par différents critères parmi lesquels la nationalité prévaut grandement, conditionnant sa place dans le monde et en société (LUSSAULT 2009) ; la naissance, parce que nous n'en choisissons précisément pas le lieu (STOCK 2004), constitue la *condition zéro*, le premier carcan sociétal – catégorisant déjà l'individu dans sa condition d'être-au-monde en lui assignant un certain pouvoir-habiter ici et non là(s), comme un certain droit à la mobilité.

Être là simplement ne suffit donc pas pour pouvoir habiter en toute liberté (LAZZAROTTI 2006, 191) – quand être là est ne serait-ce que déjà possible en soi. Mais qu'entendons-nous au juste par *être là* ? « Habiter dépend de la capacité de chacun d'être présent au monde » nous dit T. Paquot (2005). Une question nous vient alors d'emblée : en quoi consiste cette capacité d'être présent au monde ? Puis, une seconde : quel est l'intérêt notionnel, la portée compréhensive du terme habiter, par rapport à celui d'être-présent / de la présence humaine, dès lors que l'on a tout intérêt méthodologiquement parlant, à ne justement pas les considérer comme des synonymes ? Autrement dit, qu'est-ce que l'usage du terme habiter apporterait de plus à la compréhension des rapports de l'homme à l'espace, par rapport à celui de présence, et *vice versa* ? Les deux termes pourraient-ils se compléter au service de la réflexion ?

De nombreux travaux en l'occurrence en géographie, ont déjà approché l'habiter sous plusieurs angles de lecture, parfois croisés, et notamment dans un contexte migratoire : l'habiter dans toutes ses substantivations (habitant, espace habité, cohabitation), l'habiter et ses rapports de pouvoir par le haut et par le bas (politique (migratoire) et relation avec autrui au quotidien), l'habiter selon les sphères intime et publique (biographie résidentielle, accès au logement, et aux services communs), l'habiter au prisme de la mobilité et de l'ancrage ou des

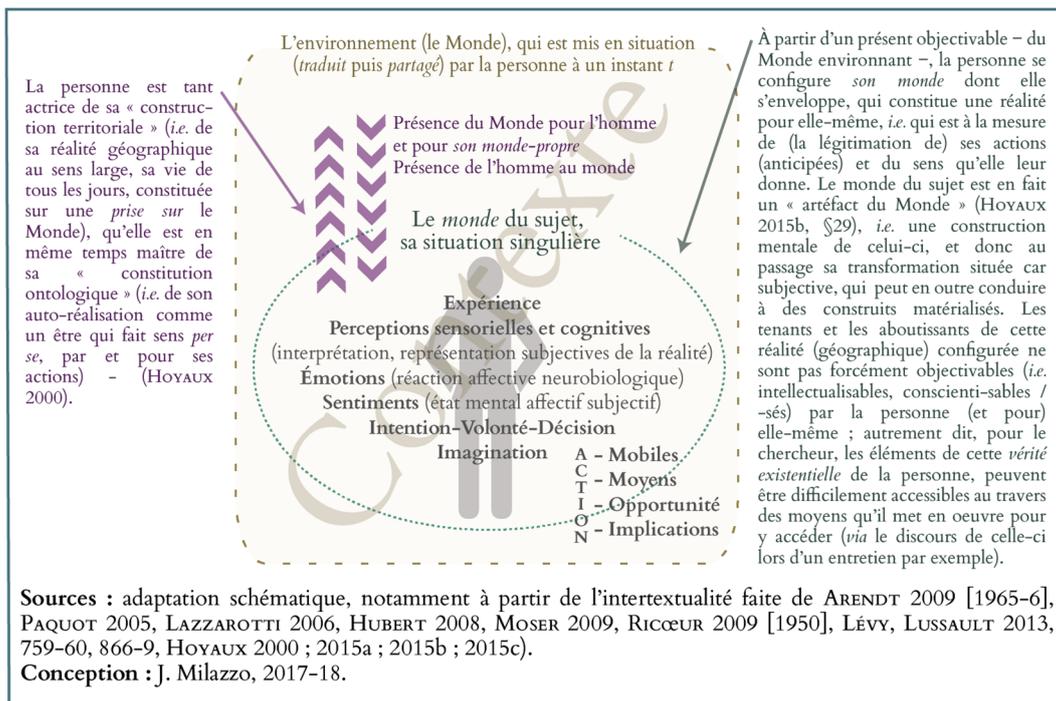
temporalités, ou encore l'habiter selon divers qualificatifs (d'une population, d'un type de lieu, selon une pratique spécifique), ou l'habiter disséqué en catégories *actionnelles* (pratiques, manières, régimes) de réflexion (STOCK 2006) ; il s'agit là d'autant de façons ayant déjà interrogé cette notion, raison pour laquelle d'une part il ne s'agit pas ici de revenir sur son état de l'art, et d'autre part il m'a semblé intéressant de questionner cette idée selon laquelle l'habiter serait une histoire de présence avant tout.

La présence humaine, est implicitement une *en-présence-du monde* (cf. schéma 3 *infra*) ; elle est « l'essence même du rapport entre l'homme et le monde constituant cette totalité relationnelle et relative dont la détermination reste toujours provisoire » (HUBERT 2008, 453). Cette présence même conditionne le fait que l'homme puisse *être-là*, ce *là* indique que l'homme est toujours situé (physiquement et / ou mentalement) dans l'espace et dans le temps : en ce sens, la présence se matérialise (physiquement) par et dans l'espace corporel (l'espace qu'occupe le corps et la pensée au passage, du moins, encore pour l'heure... au gré des progrès qu'a fait jusqu'à présent la science) ; le corps est alors entendu comme le « point ou degré zéro de la spatialité » à partir duquel l'homme prend sa mesure et celle de toute chose l'environnant pour agir (MERLEAU-PONTY 1985 [1964], 58-9, cité par HOYAUX 2015a, 57). Mais l'homme (si tant est qu'il soit encore en vie) n'est pas une coquille vide, et pense... en cela, pareillement à la possibilité qu'il a de détourner ou de focaliser son attention et son action sur des éléments qui lui sont (physiquement) coprésents, il a aussi la possibilité, grâce à son activité mentale et notamment grâce à son imagination, de *présentifier*, *i.e.* de rendre présents à lui, des objets, des êtres, des lieux, des situations (souvenirs et / ou projections) réels et / ou fictifs, qui lui sont absents physiquement à un instant *t* ; autrement dit, il peut se les rendre préhensibles mentalement, et ainsi les mettre à proximité ou à distance de lui mentalement (HOYAUX 2015c).

On comprend dès lors que la présence est donc tant physico-matérielle que psychique, et que l'action, qui se trouve impliquée par la présence même, doit autant au corps, qu'à l'esprit : la présence d'une personne est faite du corporel et du mental qui sont tous deux des médias indissociables de son action potentielle. On peut donc déjà, afin de bien en comprendre les rouages, dissocier la présence en deux : la présence physique, et la présence mentale. Dans un environnement qui est donc nécessairement toujours *mis en situation*, traduit (incorporé, approprié subjectivement) par une personne (l'ensemble constitue

un contexte particulier *lambda*), la présence d'une personne est alors, en plus d'être une condition de son être, une condition de son agir sur cet environnement (proche ou distant, physiquement et / ou mentalement) ; l'agir est éventuel, et il est un vecteur de puissance et de pouvoir de l'homme (aux sens arendtiens) dès lors que celui-ci concrétise en action, son intentionnalité et sa « volonté » définie alors comme « puissance de décision » (RICŒUR 2009 [1950-60]).

Schéma 3 : La relation sujet-Monde

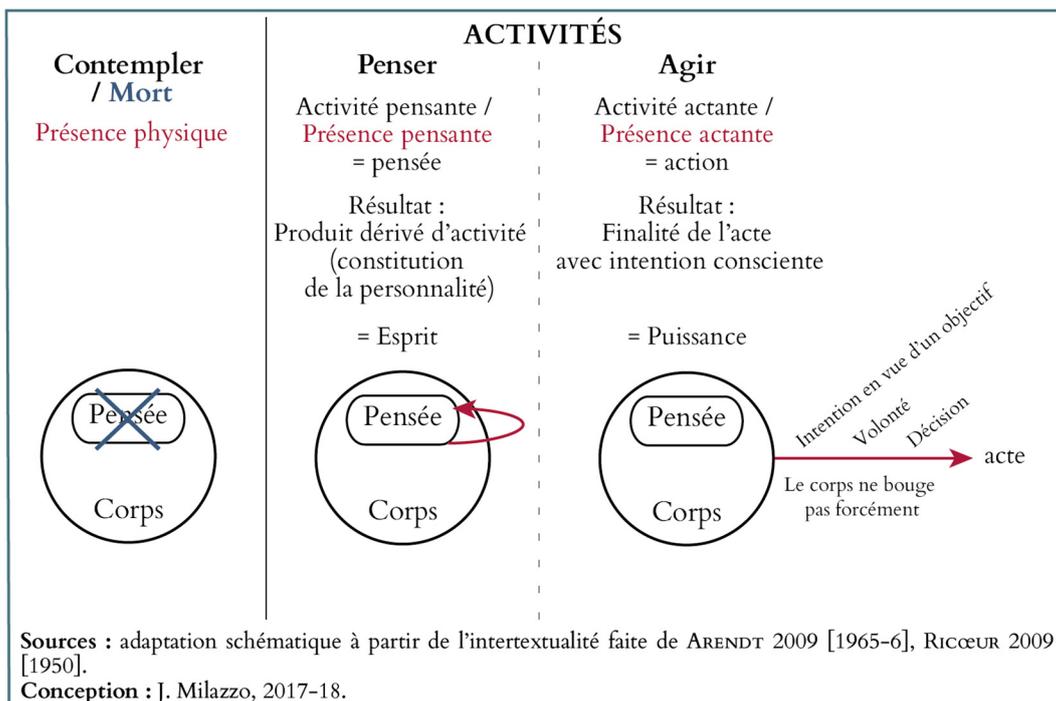


Mais entre présence physique et présence mentale qui conditionnent « l'expérience géographique » (LAZZAROTTI 2006, 19), où situer alors pour l'expliquer, l'action (spatiale), si chère notamment aux géographes, si ce n'est dans « la possibilité d'une pensée [appréhendable] par le corps, celle de l'exploration d'une pensée sensible, formulée et écrite, transmise et accessible par lui » (*Ibid.*) ? Sur ce point, quelques précisions s'imposent : tout d'abord, l'action d'une personne ne s'exprime pas forcément par son corps ou par le déplacement dans l'espace de celui-ci, comme on a l'habitude de le penser (ceci car l'on a tendance à objectiver le corps, i.e. à lui donner la consistance matérielle d'un objet) ; celui qui agit, c'est en premier lieu celui qui, avec un objectif défini selon une intention qui lui est propre, est à l'origine du mouvement d'une chose ou d'un être (mouvement au sens de produire un effet – ce résultat, depuis une fin voulue définissant *per se* et *a posteriori* l'essence même de ce qu'est une

action). Agir c'est donc être à l'origine (volontaire, intentionnelle, conscientisée) de quelque chose ; agir ce peut être ainsi, par exemple – dans ce qu'il y a de plus banal – tondre sa pelouse. Mais ce peut être aussi ordonner à une personne à distance, d'appuyer sur un bouton en vue d'envoyer un missile s'écraser sur un territoire situé à l'autre bout de la planète. Second point à préciser, s'il est vrai que toute action procède de la pensée, toute pensée n'engendre pas nécessairement d'action :

« [...] la pensée, au contraire de la contemplation avec laquelle on ne la confond que trop fréquemment, est bien sûr une activité, et surtout une activité qui produit certains résultats moraux, à savoir que celui qui pense se constitue en quelqu'un, en une personne ou en une personnalité. Mais l'activité et l'action ne sont pas identiques, et le résultat de l'activité pensante est une sorte de produit dérivé au regard de l'activité elle-même. Ce n'est pas la même chose que la fin qu'un acte vise et dont il a l'intention consciente » (ARENDRT 2009 [1965-6], 154-5).

Schéma 4 : Décomposition triadique de la présence humaine



H. Arendt nous invite ainsi à dissocier action et pensée, même si toutes deux impliquent (différemment) le mental. Pour ma part, je propose alors de scinder la présence mentale en deux éléments distinguables sous les expressions respectives de « pensée ou présence pensante » (= pensée), et « pensée ou présence actante » (= action). Nous avons donc désormais une présence humaine

décomposable en trois facettes (*cf.* schéma 4 *supra*) : la présence physique (corps), la présence pensante (pensée), la présence actante (action).

Si l'on revient donc à ce droit de cité optimal dont l'habitant jouit pleinement dès lors qu'il est sujet-national citoyen (LEVY, LUSSAULT 2013, 481), il donne à mon sens *de facto* corps à la problématique épineuse de gradients de l'habiter et de catégories de l'habitant ; *i.e.* dans le cas où un gradient d'habiter représenterait comment l'habiter varie selon la variation même de ses différentes composantes ; ce qui nécessiterait de définir ces composantes, leur échelle de variation ainsi que celle de l'habiter. Dans ce contexte, il faut alors concevoir une échelle de gradients qui place d'entrée de jeu toute personne sur un pied d'égalité, afin de se mettre dans l'état d'esprit d'une configuration telle que la préconise l'écrivaine Taiye Selasi (2014) ; à savoir, de faire prévaloir un droit univoque pour toute personne, à la (multi-)localité, celui de pouvoir habiter librement l'ensemble des lieux qui *comptent* pour une personne, parce que « toute identité est expérience [et] toute expérience est locale » ; l'identification est concrètement personnelle, ancrée dans la vie au quotidien, et non pas *nationale per se*, abstraite, institutionnelle ou conceptuelle voire imaginaire (ANDERSON 2002 [1982]) : « ne me demandez pas d'où je suis, demandez-moi où je suis une locale » déclare-t-elle ainsi.

Pour façonner une telle échelle égalitariste de gradients de l'habiter, je partirai donc des réponses apportées par A.-F. Hoyaux (2006) à sa question « pouvait-on habiter un camp de concentration sous le nazisme ? » et de son idée de génie de penser donc l'habiter à partir de son négatif, *i.e.* de ce qui conditionne *l'inhabitabilité* : les personnes ayant réchappé aux camps de la mort avaient la capacité mentale de s'évader de l'horreur du quotidien par la pensée, et d'investir physiquement celui-ci, de redonner ainsi du sens à leur existence, d'*habiter* bon gré mal gré aux sens tant ontologique que territorial chers à A.-F. Hoyaux (2006b ; 2015b), ce *non-lieu* (AUGE 1992) d'avant l'heure, sa déshumanisation et son annihilation forcées. On perçoit donc bien ici l'évidence du hiatus existant entre habiter et être présent, à partir duquel je propose pour critère d'une échelle de l'habiter, son optimalité, variant selon l'adéquation des trois formes de présence sus-citées (*cf.* schéma 5 *infra*).

Partant, quand bien même ces trois formes de présence sont indissociables chez l'être humain et traversent donc de manière imbriquées les trois chapitres de ce second acte, les chapitres 4 et 5 abordent plutôt l'habiter à Cadaqués à

partir des mobiles, moyens, opportunités et implications de la *présence* (spatio-temporelle, physique) d'une personne au sein de cet espace, tandis que le chapitre 6 se focalise davantage sur l'*action* au sens resserré de *présence actante* dans / vis-à-vis de celui-ci : les incidences de cette présence *per se* à la fois sur l'espace qui s'en trouve *de facto* transformé et sur les rapports à soi et à l'autre ; des régimes géo-psychosociologiques de présences ; et dans un tel contexte, les actions sur et par l'espace comme vecteurs d'appropriation et d'expressions-pratiques quotidiennes, comme trois éléments transversaux de l'habiter à Cadaqués. Si les chapitres 5 et 6 relèvent plutôt d'une géographie par la spatialité des acteurs, le chapitre 4 vacille davantage du côté d'une approche géographique par l'organisation de l'espace.

Schéma 5 : L'habitabilité critère d'échelle de l'habiter, les formes de présences comme ses variables

DÉCOMPOSITION DE L'HABITER SELON HOYAUX (2006b ; 2015b)	FORMES DE LA PRÉSENCE			ÉCHELONS D'HABITABILITÉ
	Physique	Pensante	Actante	
<i>Construction territoriale</i>	intégrité		intégrité	Optimum d'habiter
<i>Constitution ontologique</i>		intégrité		
<i>Construction territoriale</i>	intégrité		action restreinte	Habitabilité moindre
<i>Constitution ontologique</i>		intégrité		
<i>Construction territoriale</i>	intégrité physique menacée		action restreinte	Habitabilité minimale
<i>Constitution ontologique</i>		liberté de pensée en péril		
<i>Construction territoriale</i>	néant		néant	Habitabilité nulle
<i>Constitution ontologique</i>		néant		

Conception : J. Milazzo, 2017-18.

IV. Tourisme et diversité immigrée à Cadaqués



Acte 2 — Chapitre 4

Encart-paysage 7 : *Forever Dalí*. (Cadaqués, 09/2015)

Si j'ai choisi pour entériner ce chapitre de m'appuyer sur cette photographie, prise dans une ruelle principale et de forte fréquentation du village, à proximité de la place centrale, c'est parce qu'elle condense à mon sens tous les éléments aujourd'hui revendiqués par nombre d'habitants ainsi que par le pouvoir en place, comme autant de symboles *de ce qu'évoque* Cadaqués, autrement dit, de sa personnalité collective promue vis-à-vis de l'extérieur : au premier plan à droite, une bicyclette avec des fleurs laissée sur place, entend *faire paysage stricto sensu*, telle une réminiscence des années hippies (1960-70) à Cadaqués et de son atmosphère bohème d'alors ; dans une vitrine fixée au mur, une affiche de l'office du tourisme rappelle au moyen de cartes du noyau villageois et de l'espace communal représentés à différentes échelles, la localisation des lieux *d'intérêt* à Cadaqués (restaurants, hôtels, musées, pistes de randonnée et spots naturels) ; sur le même mur, pas moins de deux indications de galeries d'art (parmi la vingtaine recensée localement) ne laissent aucun doute sur l'ancrage fortement marqué des artistes peintres venant chercher l'inspiration (et le succès) dans le village, dans la droite lignée de Salvador Dalí en son époque (lequel s'y installa dès les années 1930) ; la présence de ce dernier est d'ailleurs réaffirmée ici dans l'espace, au moyen d'une autre affiche informant tout passant de l'exposition du moment prenant place au musée de Cadaqués, durant la haute période estivale (de juin à la mi-septembre), et portant cette fois-

ci sur les rapports étroits d'amitié et d'influence artistique réciproque entre Salvador Dalí et Antoni Pitxot i Soler – autre figure catalane artistique de Cadaqués ayant peint le village, également né à Figueras et installé définitivement à Cadaqués à partir de 1964. Si ce cliché témoigne ainsi du type de tourisme que connaît le village – principalement culturel – l'annonce d'un centre de plongée sur le muret et la présence en arrière-plan d'une boutique de prêt-à-porter vendant des tenues estivales, donnent déjà les indices d'un tourisme à la fois de masse, et visant amateurs d'héliotropisme et de nature.

※

Argumentaire méthodologique

Ce quatrième chapitre, qui se veut centré sur l'évolution économique et socio-spatiale du Cadaqués de ces vingt dernières années, au gré de sa mise en valeur touristique, dresse à grands coups de pinceau une contextualisation géohistorique des principales transformations de son espace, et ce faisant, nourrit deux objectifs majeurs. Dans un premier temps, (1) il s'agit d'abord de présenter la commune cadaquesenca actuelle en tant que cas d'étude empirique situé, selon des questions d'intérêt plus vastes qui le mettent en perspective ; d'une part au regard des enjeux circonstanciels que soulèvent les contextes espagnol et européen récents en matière de migrations internationales, d'autre part à l'aune des ambitions théoriques et épistémologiques plus larges de cette thèse.

Ce panorama des jalons de la réflexion circonscrit, le propos, en s'appuyant sur les propositions théoriques citées plus tôt (AFSHAR 1998, MIT 2005, CID-AGUAYO 2010, LUSSAULT 2017a) répond ensuite dans un second temps (2) à l'hypothèse d'une globalité de Cadaqués. Celle-ci repose à mon sens sur deux éléments : d'une part, sur la construction d'une renommée internationale du lieu liée à la personnalité du peintre Salvador Dalí ; historique, celle-ci se voit entretenue et réifiée, ainsi que l'est une identité locale sanctuarisée promue comme étant *authentique* et préservée, au risque de pourtant s'essouffler à défaut d'une réinvention, dans le cadre d'une mise en valeur touristique sur laquelle repose désormais principalement l'économie villageoise, l'inscrivant de fait dans des processus vastes de globalisation.

Mais une certaine idée de la globalité d'un village comme celui de Cadaqués est également d'autre part façonnée à l'aune d'une diversité sociale

héritée de multiples vagues migratoires. Un arrêt bref sur celles-ci afin d'illustrer simplement dans quelle mesure l'historicité d'un tel village soi-disant isolé, repose sur de multiples connexions et mobilités, permet de répondre alors finalement à l'une des ambitions empiriques de cette thèse : apporter des éléments de connaissance notamment pour les bolivianistes, sur la socio-démographie et les pratiques migratoires des personnes originaires de la Bolivie – toutes dernièrement arrivées –, et habitant un village comme Cadaqués, à défaut des métropoles espagnoles. Il est nécessaire de présenter les caractéristiques du terrain, en nous gardant bien, rappelons-le, de présumer d'une quelconque singularité des faits observés aux Boliviens constitués en groupe homogène, par rapport à d'autres nationalités résidentes. Car en effet, investiguer les conditions et les modalités de la migration et de la présence de personnes venues de Bolivie – migration qui s'inscrit dans un mouvement national auquel n'échappe pas Cadaqués – permet plus largement de sonder en négatif les conditions de l'habiter avec autrui dans un village certes cosmopolite mais fait comme ailleurs de rapports de force et empreint de représentations au sujet de la figure du migrant.

En troisième et dernier lieu (3), on s'intéresse donc, dans les constructions discursives d'habitants enquêtés, à la manière dont Cadaqués est décrit en tant que lieu générique et environnement habité : comment les représentations que se font ces personnes au sujet de la migration étrangère, interviennent-elles dans les catégorisations (village / ville / rural / urbain) et les caractérisations (objectives / subjectives) qu'elles mobilisent à cette occasion, pour qualifier Cadaqués et la manière dont on y vit ? Quelles sont alors les conditions *objectives* de l'habiter à Cadaqués, en ce qu'elles résistent à la pluralité des avis (selon H. Arendt), et les modalités de sociabilité que l'on peut y observer ?

IV.1. Singularités et universalités en abyme d'un cas villageois

L'objectif de cette thèse n'est pas de poursuivre une monographie villageoise de Cadaqués dans une « démarche totalisante », pour déterminer des lois d'évolution générales d'une « communauté » étudiée (CHARMES 1973), loin s'en faut. Il s'agit plutôt de proposer une *étude de cas étendue* de ce village : dans ce travail, il faut comprendre cette approche au sens d'une réflexion plus large menée sur des questions qui dépassent donc ce cas empirique à partir duquel j'échafaude mon raisonnement. Initier cette entreprise par une halte posant de manière claire et concise ces enjeux essentiels est ainsi un prérequis, afin de faire

comprendre comment les réalités sociales cadaquesencas observées servent d'illustrations et d'incarnations aux propositions théoriques développées dans un but avant tout de généralisation.

IV.1.1. Mondialisation (migratoire) et villages : un exemple européen

Dans le Monde actuel tel qu'il se construit, sur une valorisation différenciée et inégale des territoires (CARROUE 2006), les politiques migratoires se sécurisent et adoptent ainsi des conditions d'entrée et de séjour de plus en plus restrictives, à mesure que se débride une globalisation économique, et que concomitamment s'intensifie la mobilité humaine au gré d'une mondialisation migratoire (SIMON 2008). Dans ce contexte, un fait remarquable : caractérisée par une émigration pluriséculaire jusqu'aux années 1980, au tournant du deuxième millénaire (1997-2007) l'Espagne devient le premier pays d'immigration en Europe (et le deuxième de l'OCDE), avec la venue en moins de dix ans, de plus de cinq millions de personnes étrangères de tous les horizons (GALEANO, SABATER 2016) – un passage de l'émigration à l'immigration qui constitue une transformation capitale de la décennie 2000-2010 dans le paysage migratoire de l'Union européenne (SIMON, MIRET, CORTES 2015). Avec la crise financière internationale de 2008-9, les années suivantes sont alors marquées par la mise en place de mesures restrictives à l'égard des travailleurs étrangers admis, en Espagne comme dans d'autres pays. Dans le cas espagnol, ces mesures viennent s'ajouter à celles initiées dans le cadre de sa politique migratoire remontant au 1^{er} janvier 1986, lors de son adhésion à l'Union européenne (*Ibid.*). Pour les personnes concernées, la possibilité d'une entrée sur le territoire se limite alors bien souvent aux seuls besoins économiques nationaux, reléguant *de facto* à la clandestinité l'entrée de toute autre.

Mais la configuration migratoire en Espagne est particulière sur cette fenêtre de temps 2000-10, à plus de ce premier titre : elle l'est deuxièmement en raison de la latino-américanisation du paysage migratoire espagnol, qui débute elle aussi avec les années 2000 – une décennie qui, troisièmement, voit l'imposition progressive du visa aux travailleurs étrangers, incluant justement dans ces restrictions les nationalités latino-américaines qui s'en trouvaient jusqu'alors exemptées dans le cadre d'accords bilatéraux de circulation réciproque (*Ibid.*). Notamment, les dynamiques migratoires de travail des Boliviens, dont l'arrivée est consécutive à divers événements politiques,

économiques et géopolitiques à travers le monde (BABY-COLLIN, CORTES, MIRET 2009a) se caractérisent par une apparition, une augmentation et une dispersion spatiales rapides des flux (BABY-COLLIN, CORTES, MIRET 2009b) : leur présence évolue depuis les métropoles jusqu'à des espaces moins peuplés, dits *excentrés* et *périphériques*, où les conditions et les modalités d'une immigration internationale moindre mais détonante suscitent alors une curiosité certaine. Compte tenu de ces éléments contextuels, dans le cadre de cette thèse, vouloir comprendre les expériences et la participation aux évolutions locales d'une diversité immigrée sur des micro-temporalités a donc justifié l'Espagne comme cas d'étude, ainsi que l'attention portée à des espaces de coprésence co-faits d'étrangers, parmi lesquels vivent des ressortissants boliviens.

En Espagne, les premiers lieux d'ancrage d'une telle diversité immigrée sont les villes dites majeures, madrilène et barcelonaise – portes d'entrée nationale –, ainsi que leurs aires métropolitaines où les populations étrangères se concentrent (DOMINGUEZ, PARREÑO, DIAZ 2010) avant d'évoluer vers leurs métropoles respectives (POZO, GARCIA 2011, BAYONA, GIL-ALONSO 2012) et de se disperser éventuellement sur l'ensemble du territoire national (SABATER, BAYONA, DOMINGO 2011). Dans ces principaux espaces de la migration de travail internationalisée voire contractualisée, mais aussi dans les zones de forte activité industrielle, d'agriculture intensive, ou du tourisme balnéaire essentiellement méditerranéen (PUMARES 2003, RECANO, DOMINGO 2006), certains collectifs de nationalités étrangères, notamment parmi les Latino-américains et les Africains, se voient majoritairement et d'abord embauchés dans les emplois peu qualifiés ou disqualifiés, non-déclarés et flexibles de l'économie souterraine : petits commerces, construction et bâtiment, services domestiques et d'aide à la personne, entretien, confection, ou encore agriculture. Une activité salariale, par le biais de laquelle ces personnes ancrent donc leur première présence, au sein d'un marché du travail local. Ce qui souvent les conduit d'ailleurs à se voir essentialisées et réduites au seul statut de *travailleurs migrants* ; une dénomination qui, sur fond de globalisation économique inégalitaire, en dit finalement long sur les conditions mêmes de leur entrée sur le territoire.

Des conditions qu'indéniablement l'on ne saurait oblitérer, afin de les comprendre, mais auxquelles toutefois l'on aurait tort de limiter l'attention : car l'existence et la vie quotidienne de ces personnes sont autant complexes, au sens de *riches* mais aussi d'*ordinairement problématiques*, que celles de n'importe qui.

Confrontées dans leurs espaces de départ et d'origine au manque de perspectives, aux limites de la professionnalisation, de la qualification et de l'épargne pour certaines ; désireuses de rejoindre leur famille déjà partie pour d'autres ; ou encore, nourrissant des attentes aux contours peu rationalisés, et / ou dont les mobiles n'ont strictement aucun lien direct avec la tant rebattue ressource financière – ces personnes s'engagent ainsi dans la mobilité internationale à la recherche d'un sens à donner à leur vie, de l'épanouissement personnel, d'opportunités de travail et / ou de meilleurs revenus. Le cours de nombreuses existences s'en trouve modifié, au même titre que ces trajectoires et ces ancrages de la vie au quotidien participent au refaçonnage continu des sociétés traversées. Ces existences peuvent même se voir complexifiées par la migration, comme le montre l'histoire – somme toute plutôt positive – d'Hernando, évoquée en introduction générale de cette thèse. En outre, ces vies ne sont pas exemptes de logiques de pouvoir et de domination qui s'inscrivent par et dans l'espace qui de fait est hiérarchisé et différencié, déjà par une frontière qu'il faut franchir (et pas que). Dans ces logiques, le rapport à soi et à l'autre joue un rôle décisif : un *autre* se crée, dont la représentation est en partie entretenue par des illégalités instituées et des inégalités (re)produites voire intériorisées, diverses. S'en trouvent conditionnés le droit à l'habiter, à la mobilité, celui de pouvoir travailler et circuler dans l'espace public, ou simplement de pouvoir fréquenter certains lieux en toute quiétude et sans crainte de se voir, au mieux taxé d'illégitimité voire d'altérité (négativement), et au pire arrêté.

Des existences qui sont donc complexes – une évidence qui ne semble pourtant pas évidente, à écouter les discours dominants. La psychanalyste et philosophe Anne Dufourmantelle (2014) rappelait bien à ce sujet :

« [Certes] tout dépend de la manière dont le sujet se détermine dans une situation : c'est-à-dire par quoi il est porté et comment sa lutte, son but, ses valeurs, ne se limitent pas à sa seule survie. Or aujourd'hui, l'on est quand même dans une idéologie sécuritaire qui a une toxicité phénoménale, car elle ramène la vie et le vivant au seul sujet et à sa survie individuelle [...]. Un des lieux qui est le plus attaqué c'est effectivement le lien, c'est le rapport à l'autre [...] ».

Partant, au-delà de s'intéresser aux activités salariales et aux conditions d'entrée sur le territoire des personnes migrantes, se pencher sur leur expérience commune et partagée d'être sur Terre et au monde (DESCOLA, INGOLD 2014) permet alors d'éclairer à la mesure de *tout autre* habitant (JULLIEN 2018) et par-delà tout présumé, les diverses facettes de leur vie et en filigrane les lieux

qu'elles habitent : car en s'accordant le temps de prêter attention à nos émotions, à ce qu'il se passe à l'intérieur de nous, nous n'en sommes que plus à même de comprendre le sens que nous donnons à nos vies (ANDRE 2018).

Quel lieu choisir alors, pour étudier ces expériences d'une coprésence co-faite d'étrangers – celles d'une diversité immigrée et de leur participation aux évolutions locales ? Selon M. Lussault (2017b), si l'on veut éprouver au mieux la diversité sociale, il faut aller la chercher dans les hyper-lieux de la mondialisation : *i.e.* des lieux où la modernité et la mondialité sont concrètement visibles, et où les interactions sociales sont portées à leur paroxysme en matière d'importance et de différences. Ce faisant, il invite par exemple, à se détourner de l'étude des quartiers résidentiels qui, bien que longtemps considérés comme des lieux d'observation par excellence des modes de sociabilité, peuvent toutefois être homogénéisés par des formes de ségrégation sociale et spatiale. Par suite et extrapolation, je soutiens donc l'argument hypothétique que les centralités immigrées (BREDELOUP 2007), qui pour la plupart prennent place dans des quartiers urbains de villes plus ou moins *importantes*, ne portent pas nécessairement les interactions sociales à cet absolu supposé d'intensité et de diversité. Car malgré leur composition pluriethnique et leur plurifonctionnalité, ces lieux ne revêtent que rarement un ensemble de mêmes fonctions pour *tous* les habitants les parcourant au quotidien ; c'est-à-dire, être pour tous un espace à la fois d'habitation, de travail et de sociabilisation confondus (voir TOUBON, MESSAMAH 1990, TARRIUS 1995 ; 1997, BOULY DE LESDAIN 1999).

À la comparaison, le village comme entité spatiale et lieu de vie générique, peut sur ce point nous apporter alors des éléments de réponse, dès lors qu'il agit tel un espace container pour les activités et les relations sociales, incluant le travail et l'habitat (RAMBAUD 1971), ceci quand bien même à l'heure d'aujourd'hui le village est lui aussi traversé de mouvements et fait de liens. Et par ailleurs, même si le caractère homogène et le partage de la plurifonctionnalité d'un lieu, pour une majorité ou pas de ses habitants, sont à l'évidence une question de focale ou d'échelon d'observation quelle que soit l'entité générique choisie – ville, village ou autre ; autrement dit, plus l'on fait un *zoom* dans l'observation d'un espace, plus l'on peut s'attendre à ce que la

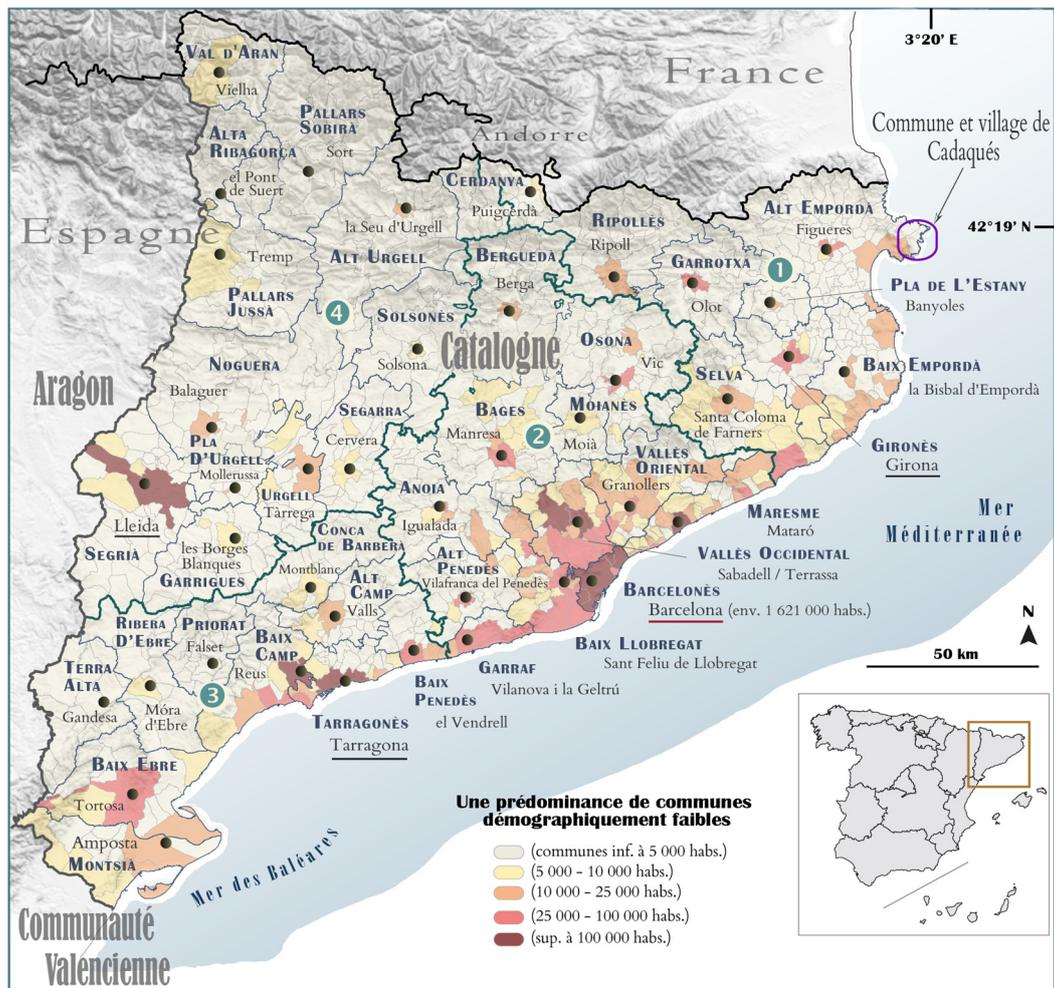
comparaison de sous-espaces montre une hétérogénéité quelconque entre eux et une fonctionnalité spécifique à chacun²¹.

IV.1.2. Cadaqués : un *village urbain* et cosmopolite en devenir ?

Cadaqués, municipe (équivalent espagnol de la commune) retenu pour cette étude, est une *petite* commune catalane, côtière et méditerranéenne, située sur la péninsule la plus orientale du territoire ibérique (sans compter les Îles baléares), au sein de la comarque (équivalent terroir ou *pays*) de l'Alt Empordà (*cf.* pl. carto 2, 3, 4 *infra*), laquelle a globalement connu ces vingt dernières années une augmentation généralisée de la présence étrangère. Le tourisme balnéaire et culturel local y accueille une dynamique de concentrations résidentielle, professionnelle et sociétale d'une diversité remarquable, dont on peut dresser la généalogie des différentes temporalités migratoires enchevêtrées au fil des décennies, mais aussi des saisons. Pour le dire autrement, une majorité de ses habitants divers, à la fois réside, travaille et se sociabilise au sein de cet espace. Une configuration qui démultiplie aussi bien les interactions possibles de tout ordre, qu'elle cristallise aussi des enjeux similaires, projetés sur un espace en partage (BONNY, BAUTES, GOUËSET 2017) lequel est quotidiennement pratiqué par tous à des degrés variables, et selon des logiques et des usages inhérents à l'exercice du pouvoir qui sont communs, distincts, autonomes et / ou exclusifs.

²¹ Plus précisément, la socio-anthropologue Sylvie Bredeloup (2007) précise que si certaines centralités immigrées constituent des lieux revêtant une fonction spécifique pour des immigrés, elles n'en possèdent pas moins un sens ou une fonction particulière pour n'importe quel individu amené à les habiter ou à les fréquenter. Si on élargit la focale d'observation du quartier à l'ensemble de la ville, on peut alors s'attendre peu ou prou à ce que pour une majorité des citadins, l'espace de la ville confonde pour tous, toutes ses fonctions (résidentielle, professionnelle, sociabilité).

Planche cartographique 2 : Carte administrative et démographique de la Catalogne (2017)

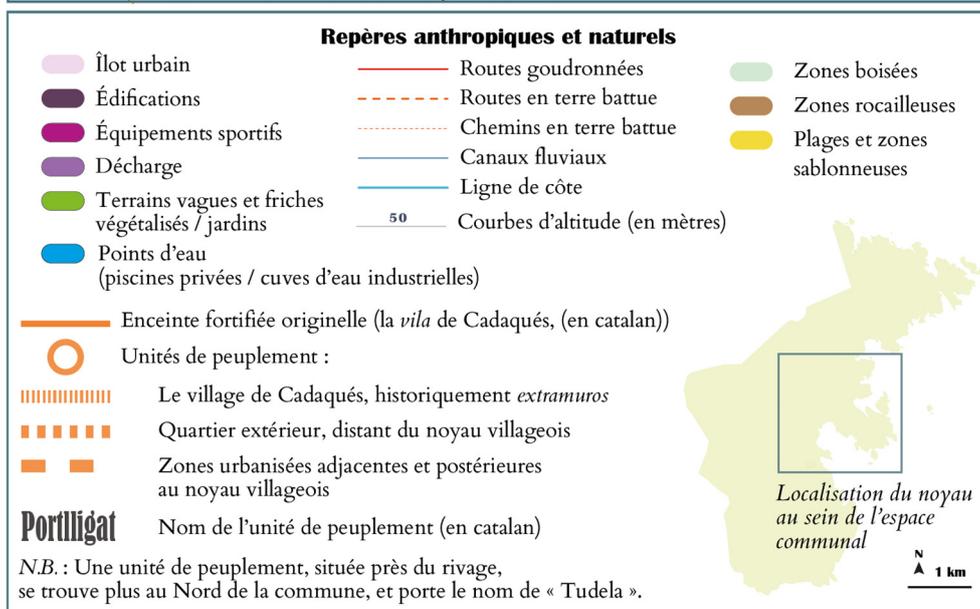
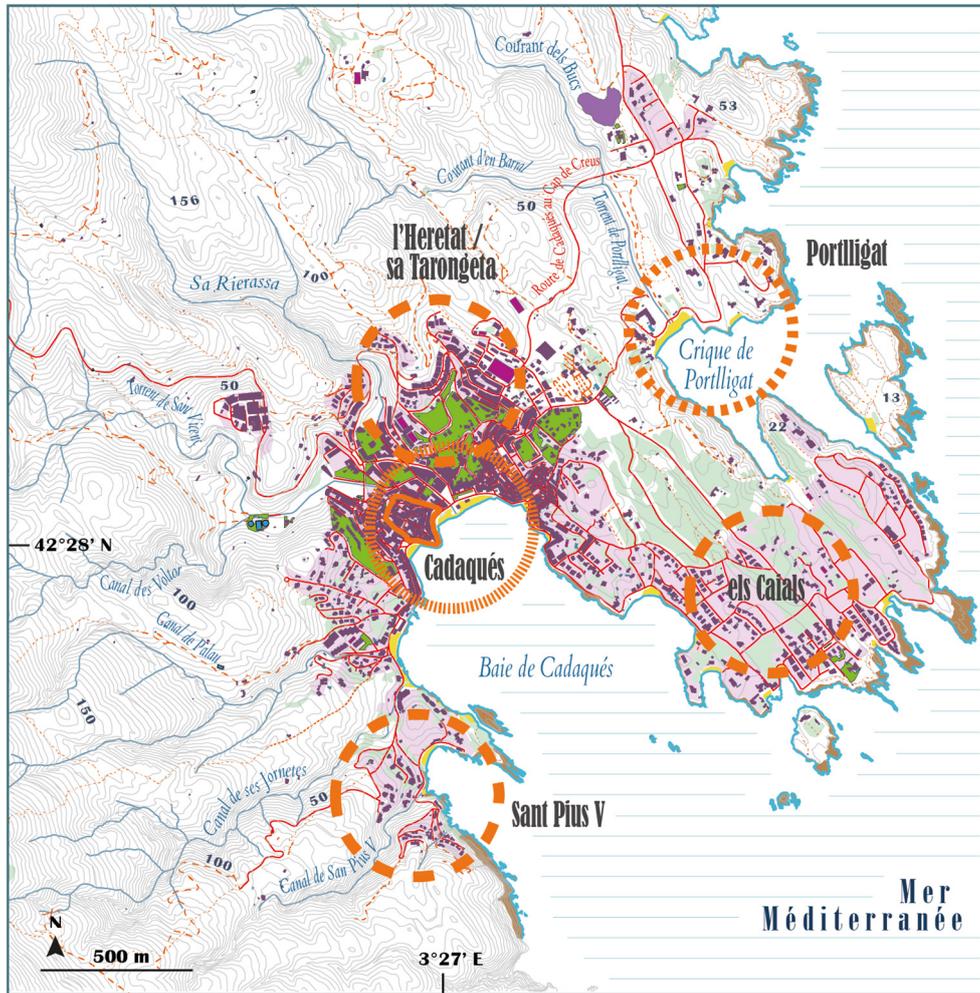


Découpages institutionnels	
Frontière internationale	Limites des comarques (équiv. pays / terroirs)
Catalogne Barcelone	ALT EMPORDÀ Comarque (en catalan)
Communauté autonome	Figueres Capitale de comarque (en catalan)
Capitale de communauté autonome	Limites des municipis (équiv. communes)
Limites des provinces (équiv. départements)	
1 Gironne	Province (1: Gironne ; 2: Barcelone ; 3: Tarragone ; 4: Lleida, en catalan)
	Capitale de province (en catalan)

Sources :

- Données : Instituto Nacional de Estadística (Relación de municipios y códigos por provincias a 1 de enero de 2017 ; Estadística del Padrón Continuo a 1 de enero de 2017, datos por municipios).
- Fonds de carte et rasters : Institut Cartogràfic i Geològic de Catalunya (Base municipal de Catalunya 1:50 000 (BM-50M) v3.3 - 2016) ; INE (2002).
- Conception : J. Milazzo, 2017-18.

Planche cartographique 3 : Le noyau villageois cadaquesenc, aperçu cartographique (2012-7)



Sources :

- Données : FERRER i CASADEVALL (1999), Institut Cartogràfic i Geològic de Catalunya, Institut d'Estadística de Catalunya.
- Fonds de carte : Institut Cartogràfic i Geològic de Catalunya (Base topogràfica de Catalunya 1:5000. V.2 - 07/2017).

Conception et réalisation : J. Milazzo, 2017-18. (La plage temporelle indiquée (2012-7) correspond à celle du terrain effectué).

Planche cartographique 4 : Le noyau villageois cadaquesenc, aperçu paysager (2012-7)



Photographie satellitaire et skylines du village

<p>1 La skyline du bâti au Nord-Ouest du noyau villageois</p>	
<p>2 La baie vue de l'Est</p>	
<p>3 La baie vue de l'Ouest</p>	
<p>4 La crique de Portlligat</p>	

Sources : Raster (image satellitaire) : Institut Cartogràfic i Geològic de Catalunya (Ortofoto convencional 1:5000 fulls resolució. V.6.14. 02/2017).
 Conception et réalisation : J. Milazzo, 2017-18, (photographies : 2015). (La plage temporelle indiquée (2012-7) correspond à celle du terrain effectué).

À l'instar de ce que l'on peut globalement observer à l'échelon espagnol, à Cadaqués la présence bolivienne débute dès les années 2000 et s'accroît de manière exponentielle jusqu'en 2007-8, à la veille de l'imposition du visa aux Boliviens et de l'éclatement de la crise économique généralisée qui touche alors aussi l'Espagne (SIMON, MIRET, CORTES 2015). En 2010, année où j'ai commencé cette thèse, avec plus d'une vingtaine de nationalités présentes composant le tiers des 2 892 résidents inscrits au registre de la population municipale, Cadaqués arrivait ainsi en tête des communes espagnoles pour ce qui est de la représentativité bolivienne : la part des ressortissants nés en Bolivie s'élevait à plus d'un dixième de la population locale, et à plus du tiers des résidents étrangers²² (*cf.* tableau 1 *infra*).

Avec moins de 3 000 habitants en 2017, à quel type de lieu générique Cadaqués correspond-il ? Suite à l'application d'un décret ministériel en Espagne (BOE 1989), depuis 1990 les communes se différencient selon trois modalités spatiales d'agroupement d'habitats observées (*cf.* schéma 6 *infra*).

Ces modalités sont les entités collectives, les entités uniques, et les entité(s) singulière(s) lesquelles peuvent se subdiviser en noyau(x) de peuplement et / ou en peuplement disséminé. Chaque entité communale est normalement qualifiée selon une typologie de lieux datant de 1930 ; cette distinction historique tient à des critères de reconnaissance honorifique ainsi qu'à la taille des unités de peuplement sans toutefois être explicite à ce sujet. Le problème est donc qu'aucune de ces qualifications ne repose sur une définition administrative précise notamment en matière d'importance démographique (NOGUES LINARES 2004), ce qui permettrait pourtant de discriminer numériquement les communes entre elles. En outre, la qualification des entités n'apparaît pas de manière évidente dans les bases statistiques en ligne de l'Institut de Statistique Espagnol (dans le *Nomenclátor de la Población del Padrón Continuo por unidad poblacional*). Et d'une communauté autonome à l'autre, les données mises en ligne sont également variables : *e.g.* pour la principauté des Asturies chaque entité communale est bel et bien qualifiée, alors que pour Cadaqués, dès 1998

²² Des statistiques officielles sur les étrangers selon le pays de naissance qui soient véritablement détaillées à l'échelon communal espagnol, ne sont disponibles en ligne qu'à partir de 2003. En outre, une fois la nationalité espagnole acquise, ces personnes peuvent disparaître des effectifs des nationalités étrangères ; ces éléments expliquent un usage différencié des statistiques sur les étrangers, soit selon le pays de naissance, soit selon la nationalité, suivant ce que l'on souhaite mettre en évidence, et le niveau de détail des statistiques disponibles.

l'IDESCAT catalan ne le précise plus et il faut remonter à 1991 (ou à 1996) pour savoir que l'entité singulière de Cadaqués est qualifiée de *vila* (cf. point notionnel 9 *infra*).

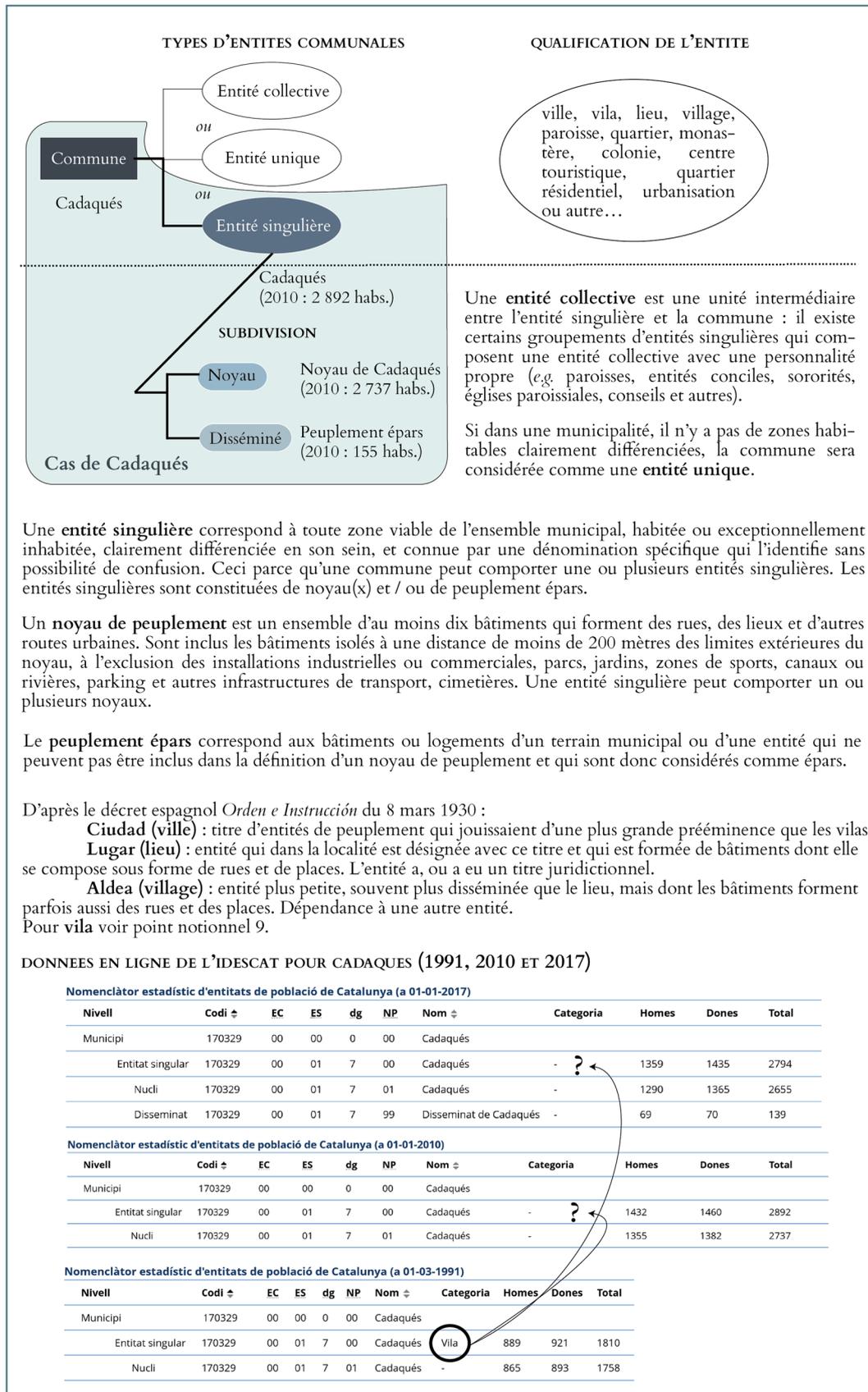
Tableau 1 : Les localités espagnoles de plus forte présence bolivienne ont moins de 10 000 habitants, et Cadaqués arrive en tête (15 premières en 2010)

PROV.	MUNICIPE	POP. TOT.	ÉTR.	BOL.	% ÉTR. / POP. TOT.	% BOL. / POP. TOT.	% BOL. / ÉTR.
GIRONA	Cadaqués	2 892	986	343	34,1 %	11,9 %	34,8 %
HUESCA	Castejón de Sos	788	156	85	19,8 %	10,8 %	54,5 %
LLEIDA	Les	983	286	76	29,1 %	7,7 %	26,6 %
GIRONA	Ger	461	64	32	13,9 %	6,9 %	50,0 %
GIRONA	Puigcerdà	8 746	1 995	569	22,8 %	6,5 %	28,5 %
SEGOVIA	Duruelo	176	26	11	14,8 %	6,3 %	42,3 %
CUENCA	Cañete	960	220	58	22,9 %	6,0 %	26,4 %
GRANADA	Huétor Tájar	9 998	968	557	9,7 %	5,6 %	57,5 %
TOLEDO	Belvis de la Jara	1 823	251	100	13,8 %	5,5 %	39,8 %
CASTELLÓN	Puebla de Arenoso	201	45	11	22,4 %	5,5 %	24,4 %
CUENCA	Poyatos	93	6	5	6,5 %	5,4 %	83,3 %
CUENCA	Priego	1 124	279	54	24,8 %	4,8 %	19,4 %
NAVARRA	Torres del Río	153	18	7	11,8 %	4,6 %	38,9 %
GIRONA	Alp	1 733	360	75	20,8 %	4,3 %	20,8 %
LLEIDA	Coll de Nargó	619	73	26	11,8 %	4,2 %	35,6 %

N.B. : Prov. : Province espagnole. Cat. Dém. : Catégorisation démographique de la localité. Pop. Tot. : Population totale. Étr. : Effectifs de personnes nées à l'étranger. Bol. : Effectifs de personnes nées en Bolivie. % Étr. / Pop. Tot. : Part des personnes nées à l'étranger sur la population totale. % Bol. / Pop. Tot. : Part des personnes nées en Bolivie sur la population totale. % Bol. / Étr. : Part des personnes nées en Bolivie sur celles nées à l'étranger. Sources : Données : *Instituto Nacional de Estadística (Estadística del Padrón Continuo a 1 de enero de 2010, datos por municipios)*.

Conception et réalisation : J. Milazzo, 2017-18.

Schéma 6 : Types d'entités communales en Espagne et cas de Cadaqués



Sources : Données : BOE (1989) ; IDESCAT ; INE ; NOGUES LINARES 2004.
Conception et réalisation : J. Milazzo, 2017-8.

Point notionnel 9 : La *vila*

Historiquement la *villa* (*vila* en catalan) correspond en Espagne dès le XIII^e siècle à une concentration urbaine bénéficiant de certains privilèges et d'une population conséquente, sans toutefois pouvoir se voir attribuer le titre majeur de ville (*ciudad*). Mais ce faisant cette appellation la distingue des autres lieux et villages (*lugar*, *aldea*, *pueblo*) au peuplement plus faible et / ou plus éparse, et communément sans juridiction propre.

En outre la *vila* qualifie aussi le simple lieu où s'est constituée une concentration de population aussi petite soit-elle, et sans privilège particulier, pour précisément distinguer ce noyau aggloméré du reste de l'espace rural dirigé sous une même propriété ou juridiction (*Gran-Enciclopèdia-Catalana*, *Real-Academia-Española*).

Mais il existe une classification traditionnellement admise des communes en Espagne selon l'importance démographique : à la différence de celle suscitée, elle ne catégorise pas les communes par lieux génériques, mais en environnements d'habitation fixés par l'INE (rural, intermédiaire *i.e.* semi-rural et urbain). Cette classification a souvent été reprise dans la littérature pour distinguer soit les communes dans leur ensemble, soit les entités communales (voir notamment GARCIA SANZ 1994, HAZAK 2004, MOREN-ALEGRET 2008) : une commune ou une entité communale inférieure à 2 000 habitants sera ainsi considérée comme étant rurale ; entre 2 000 et 10 000 habitants elle sera qualifiée d'intermédiaire ou de semi-rurale, et supérieure à 10 001 habitants on partira du principe qu'elle est urbaine. Mais l'on rencontre une nouvelle difficulté : comment faire entrer ou faire correspondre avec certitude et exactitude les catégories par lieu avec celles par environnement et par importance démographique, même s'il semble évident que la catégorie ville (aussi *petite* soit-elle démographiquement parlant) devrait *a priori* se placer plutôt dans la tranche urbaine des plus de 10 001 habitants – débat et réflexion que nous n'ouvrons pas dans cette thèse qui n'en est pas le propos. Compte tenu de ce classement-ci, Cadaqués tombe donc dans la catégorie intermédiaire et l'on peut considérer qu'il s'agit d'une commune comme d'une entité singulière semi-rurale.

Pour résumer, l'environnement cadaquesenc est considéré comme étant semi-rural et son entité singulière est qualifiée de *vila*. Toutefois, deux arguments plaident à mon sens en la faveur d'une qualification de Cadaqués (de

son entité singulière) comme village : premièrement, dans une perspective de transposabilité des résultats obtenus à d'autres contextes étudiés, la qualification de *vila* n'est pas réellement pertinente une fois sortie de son contexte espagnol ; cette qualification n'a pas réellement de sens si ce n'est celui d'historiquement honorifique *per se* car elle ne nous renseigne en rien sur l'importance numérique de la commune (*i.e.* que des villes numériquement très importantes ont aussi pu se voir gratifiées du titre de *vila*). Deuxièmement, couplée à l'économie historiquement rurale de Cadaqués, il y a son importance démographiquement faible (que l'on regarde la commune ou son entité singulière), bien plus proche de la définition espagnole du rural (à 800 habitants près de la barre des 2000) que de celle de l'urbain (dès 10 001 habitants). Je défends donc l'idée qu'en raison de sa petite taille démographique, de son organisation spatiale et architecturale agglomérée et dense, et de son environnement semi-rural, le noyau cadaquesenc peut être qualifié de village – le village étant le parangon des espaces de peuplement ruraux, comme de nombre de ceux dont l'organisation spatiale demeure encore marquée par une économie historiquement rurale pourtant déclinante, résiduelle ou évanouie.

À Cadaqués, la dynamique d'installation étrangère remonte plus généralement et principalement aux années 1950 : l'immigration inter/nationale a accompagné la transformation de l'espace cadaquesenc et notamment l'essor du tourisme (*cf.* pl. photo 1- gauche), au gré des circulations et de l'internationalisation progressive de la visibilité de la localité ; sur ce point, son attractivité touristique est indéniablement liée à la personnalité mondialement connue de l'artiste peintre espagnol catalan Salvador Dalí, qui s'établit au sein de la commune dès les années 1930 (*cf.* pl. photo 1- droite).

Planche photographique 1 : Signalisation hôtelière et rappels visuels de Salvador Dalí : des indicateurs spatiaux importants du tourisme cadaquesenc



Signalisation touristique hôtelière (*Passage Nemesi Llorens, Cadaqués, 09/2015*) : De nombreux panneaux signalétiques empilés, ponctuent çà et là le paysage cadaquesenc, ceci dès l'entrée du village, ne laissant aucun doute sur le caractère foncièrement touristique de la localité, à en constater de visu le grand nombre d'hôtels dont la direction est indiquée et rappelée maintes fois ; en 2010, l'on dénombre dans les grandes limites du noyau villageois bâti, 23 hôtels ou camping, 27 en 2016, soit l'équivalent de 9 établissements par km² (contre 7 par km² pour la métropole barcelonaise) - (IDESCAT).

Mémorial statuaire de Salvador Dalí (*Plage principale, Cadaqués, 09/2015*) : Si culturellement l'économie locale doit beaucoup à la figure du peintre, la localisation même de Cadaqués attire aussi nombre de touristes friands d'héliotropisme balnéaire, quand bien même les plages (de sable fin) sont pourtant rares – ce qui, à écouter les habitants prend souvent au dépourvu les *aficionados* du bronzage ; en témoigne l'une des plages les plus spacieuses en arrière-plan, qui ne faisant que 200 mètres sur 25 environ, se voit en plus grignotée par les terrasses de bars situés les pieds dans l'eau et qui la jouxtent.

De fait, ce village donne aujourd'hui à voir toutes les caractéristiques d'un hyper-lieu, à savoir : une hyper-localité, une hyper-spatialité, une hyper-scalarité, une dimension expérientielle, de même qu'il est un lieu d'affinité (LUSSAULT 2017a, voir chap.2). Cette situation est rendue possible par plusieurs facteurs : d'une part le secteur touristique porté par la politique officielle locale attire nombre de touristes, d'artistes, et des migrants inter/nationaux travaillant au service de l'économie villageoise ; mais la migration importante liée à la saisonnalité de l'économie, à l'industrie touristique, et aux mobilités de travail,

façonne aussi d'autre part une hyper-localité marquée par une agrégation intense et diverse de pratiques et de réalités sociales im/matérielles, d'habitants de tout horizon ou encore de biens culturels. Le village présente ce faisant une hyper-spatialité, avec un noyau urbain parfaitement circonscrit, en même temps qu'il est traversé et connecté à d'autres espaces, à l'image d'un lieu situé fait de l'entrecroisement de multiples mouvements. *Petit* endroit certes, mais dilaté à l'échelle mondiale, au moyen d'une visibilisation internationale de l'identité locale portée par la politique touristique – actant de ce fait une hyper-scalarité du village : lieu d'affinité attractif pour sa singularité – au point que certains investisseurs étrangers sont prêts à reproduire à la pierre près, le village à l'autre bout du monde en Chine (TREMLET 2010, voir section suivante) –, l'on y vient précisément pour en partager sa dimension expérientielle.

Ainsi s'observent à Cadaqués de fortes diversités, densités, coprésences et mobilités, de même que des dynamiques exogènes jouant un rôle incontestable dans l'évolution du lieu. Partant, ce village jouit d'une situation équivoque, avec la persistance de traits d'une réalité sociétale rurale passée, laquelle n'est déjà plus totalement : la configuration campagnarde actuelle de l'espace communal s'inscrit telle la « dimension spatiale de la mémoire de la ruralité » (LEVY, LUSSAULT 2013, 144-6). Une ruralité historique qui se voit d'ailleurs sur le retour, en tant qu'objet de marketing touristique et de patrimonialisation d'un passé agricole : à titre d'exemples, si la pêche aux anchois et l'oliveraie demeurent encore au stade balbutiant, uniquement dédiées à la vente aux particuliers et à l'échange de bons procédés entre locaux, pour autant la vigne devient depuis peu une production de terroir, participant à la sanctuarisation d'une identité locale : en témoignent le domaine du *Mas de La Perafita*²³, situé au Cap de Creus, ainsi que la fête des vendanges organisée annuellement à l'échelle de l'Alt Empordà accueillie cette année-ci, en août-septembre 2017, à Cadaqués (journal *Empordà* : 02/08/2017). En outre, quelques jardins potagers résiduels persistent bon gré mal gré çà et là et *mitent* le bâti du noyau villageois (*cf.* pl. carto 3 *supra*), faisant le bonheur de certains particuliers comme restaurateurs (à l'instar de l'un des enquêtés rencontrés, le chef du *Haïku*, aux influences japonaises), qui cultivent leurs propres légumes, herbes et fleurs comestibles et se spécialisent dans la gastronomie / cuisine biologique, quand bien même la

²³ Pour consulter le blog de l'exploitant agricole et de son domaine, voir le lien <http://blog.saperafita.com/>.

pression urbanistique et les intérêts immobiliers se font pressentir (cf. pl. photo 2).

Planche photographique 2 : Reconquête immobilière d'un jardin vestige d'une ruralité résiduelle à Cadaqués



De bas en haut, la rue Sa Tórtora située dans le noyau villageois, au nord-est, photographiée à différentes époques : **photo du haut** (Google Street View, août 2013); **photos du milieu** (J. Milazzo, septembre 2015); **photo du bas** (Google Street View, juillet 2017).



On peut clairement voir, entre 2015 et 2017, un bâtiment en construction à plusieurs étages (dont on discerne *a priori* une partie des fondations déjà en 2015), remplacer l'un des jardins ayant une surface importante au sein du village et une aire en friche à proximité (on peut compter une dizaine de ces jardins tout au plus et à ma connaissance moins de cinq qui sont plus ou moins entretenus comme vergers potagers).



Compte tenu de la limitation spatiale de l'espace constructible à Cadaqués (cf. pl. carto 3 *supra*), dans le cadre de démarches de protection de l'environnement, l'on peut sans trop de risques penser qu'un terrain vague situé en plein cœur du village constitue un bien non négligeable, qui dans ce cas précis, vendu et / ou construit, a ainsi connu une reconquête immobilière.



Autrefois nombreux, ces vergers ont toutefois progressivement été remplacés par « des aires de stationnement et des zones commerciales » (ESCOFET 2009, 418), conduisant à penser que si toutes ces pratiques constituent autant de marqueurs donnant ainsi au village son caractère semi-rural, pour autant cette commune est aussi le lieu de mutations qu'accompagne le temps : celles-ci nous incitent à supposer, pour son agglomération villageoise au statut historique particulier donc de *vila*, au bâti densifié au fil des siècles, une « urbanité *a priori* »²⁴ (LEVY, LUSSAULT 2013, 1053-5) dont on entraperçoit déjà la tangibilité certaine notamment du fait du tourisme. Le cas d'étude ambigu cadaquesenc – qui rappelons-le est loin d'être un cas isolé –, constituerait ainsi un exemple également intéressant pour défier, quand bien même ce n'est pas une réflexion de fond poursuivie par cette thèse, les catégorisations rural/urbain/village/ville, dont les frontières sont dites être de plus en plus poreuses, voire amenées à disparaître (LEVY 2014a), en interrogeant la pertinence de leurs écarts dans l'intelligibilité de cette portion du monde. D'ailleurs, au sujet des genres de vie du milieu du XIX^e siècle, dans sa thèse de géographie consacrée *Au paysage humain de la Costa Brava*, Yvette Barbaza (1966) considère que Cadaqués pouvait déjà se situer à cette époque en marge des paysages aussi bien ruraux qu'urbains, du fait de son isolement terrestre orientant les habitants à vivre quasi exclusivement des activités de la mer :

« Les hommes de Cadaqués étaient essentiellement des marins entraînés dès l'enfance aux difficiles manœuvres autour du Cap de Creus ; ils étaient réputés pour leur habileté et leur courage et préférés à tous les autres ; ils naviguaient sur toutes les mers du monde. Mais comme ils restaient très attachés à leur pays, ils y revenaient entre chaque campagne et y laissaient la meilleure part de leurs profits. Ainsi s'explique qu'en un lieu aussi isolé, aux ressources aussi médiocres, une agglomération de près de 3 000 habitants ait réussi à s'installer avec des genres de vie semi-urbains [...] Ainsi s'explique, dans le paysage urbain, ce mélange de

²⁴ Selon les auteurs, le niveau d'urbanité d'une situation urbaine procède du couplage de la densité et de la diversité sociale ainsi que de sa configuration spatiale, expliquant qu'à densité et diversité égales, deux situations urbaines puissent être qualifiées par une urbanité différente en raison de l'agencement spatial particulier de chacune. Réfléchir sur l'urbanité *a priori*, c'est alors penser, en matière d'outils utiles à la réflexion, ce qui « synthétise le niveau théorique de performance fonctionnelle d'une entité urbaine quelconque, abordée à l'aide d'une saisie abstraite d'indicateurs spatiaux, sociaux et économiques qui, agrégés, donnent une première approche des capacités urbaines de cette entité ». Elle se distingue de « l'urbanité *a posteriori* », pensée tel « l'état avéré d'une situation urbaine [...] particulière en un temps historique donné » (1053-5).

richesse et de pauvreté, de tradition et de modernisme, de modestes maisons de pêcheurs-paysans [...] et de riches maisons d'*americanos* » (BARBAZA 1966, 369).

Dans le cadre de cette thèse, la réflexion prend alors la forme d'un essai géographique et anthropo-philosophique, en ce qu'il se veut précisément un récit d'expériences par bien des égards, ordinairement dramatique, en faisant cas des gens et de leur existence, s'interrogeant sur les possibles de la vie tout en portant un regard lucide sur ce qu'elle est réellement pour des personnes habitant un lieu en un temps particulier (DESCOLA, INGOLD 2014). Adoptant pour cette étude une géographie se concevant telle une anthropologie de l'espace habité (LUSSAULT 2017b), il y est donc question d'existences villageoises, de leurs expériences de la localité et de la (vie en) mobilité. Ces existences sont *éclectiques*, c'est-à-dire complexes et variées, n'admettant aucune catégorisation prévalente établie au préjugé ou arrêtée ; elles sont tant communes que singulières, de personnes venues d'horizons, pour des raisons, et selon des moyens divers. Il y est question, au gré de l'évolution d'un village, d'un coup de projecteur porté sur une société occidentale d'hier (remontant jusqu'aux années 1930), et sur ses évolutions plus récentes – tel que le met en évidence le propos de la section suivante –, au tournant du siècle et plus particulièrement à l'heure d'aujourd'hui (années 2000-2010) ; il y est dans l'absolu finalement question de nous tous.

IV.2. Les éléments empiriques d'une globalité cadaquesenca

Avec moins de 3 000 résidents à l'année, Cadaqués est couramment dépeint dans les discours et dans les ouvrages tel un petit village de pêcheurs préservé et authentique, participant à sanctuariser une identité locale datant d'une autre époque, et ainsi à réifier un passé révolu. À ceci près qu'outre des embarcations frêles toujours visibles dans le paysage, les activités maritimes de pêcheurs-paysans et de navigateurs – dont vivait en partie la commune au siècle dernier – ont quasiment disparu depuis les années 1950, période de l'essor du tourisme balnéaire généralisé à la *Costa Brava* catalane. Cadaqués fait ainsi partie du pool des petites communes côtières touristiques au destin exceptionnel, relativement connues dans le monde entier, grâce à une personnalité l'ayant propulsé sur le devant de la scène médiatique – Salvador Dalí –, à l'instar de Brigitte Bardot pour Saint-Tropez (MIT 2005) ou de William Shakespeare pour Stratford-Upon-Avon (MOREN-ALEGRET, WLADYKA, OWEN 2018). Mais à la différence notamment de Saint-Tropez – lieu de showbiz, lieu pour être vu –,

Cadaqués se présente comme un lieu où l'on peut passer inaperçu et dont les résidents se disent généralement insoucieux des cadres sociaux comme de la notoriété des personnalités de passage. Cet esprit *bohème* est indissociable de l'histoire et de la préservation (architecturale) de Cadaqués, caractéristiques de son attractivité ayant fait connaître et inscrit son « originalité locale » (« *local uniqueness* », CHANG 2004) dans les circuits internationaux touristiques – une situation ainsi constitutive de sa globalité par le tourisme (CID-AGUAYO 2010). Mais cette dernière tient aussi à mon sens au substrat social cosmopolite du village, qui ne résulte pas exclusivement de sa mise en valeur touristique récente, sinon de son histoire sur le long terme.

IV.2.1. L'exception identitaire sanctuarisée

La commune est en effet une référence nationale et internationale en matière de lieu à la mode, « bohème », d'artistes, mais aussi pour sa préservation architecturale et environnementale. En témoigne sa présentation dans des guides touristiques (e.g. SANCHEZ & al. 2014, MASANES, PUIG 2015) comme dans la littérature (CAÑEQUE & al. 2002, PLA 2006 [1947], VEHI 2009), en tant que symbole du meilleur tourisme méditerranéen, qui malgré sa renommée et sa grande affluence touristiques a su se maintenir « vierge » malgré le temps et les changements. Les décideurs locaux en ont fait le point d'orgue de la stratégie touristique poursuivie. Un élément décisif a conditionné cette préservation : l'isolement géographique de la commune, encore effectif jusqu'à récemment. Dans son essai sur une double interprétation de l'histoire de Cadaqués réalisée à partir de la documentation existante, et de la *vila* et de son paysage, au sujet de l'économie et la personnalité locales du village côtier, le journaliste et écrivain catalan Josep Pla (2006, 10, tl.) évoque d'ailleurs le caractère fortement insulaire de la localité, dont on ne peut comprendre les logiques de fonctionnement, selon lui, qu'en considérant Cadaqués comme une île à part entière :

« [...] Le territoire de Cadaqués n'est pas une île ; c'est une péninsule dont la caractéristique essentielle est d'être difficilement accessible par voie terrestre, et dont la communication avec l'intérieur, souffrant d'un manque d'équipements, est très inconfortable. Pendant des siècles, pour rejoindre l'Ampurdan depuis Cadaqués, il n'y eut que des chemins de chèvres, des sentiers impossibles. La montagne du Pení et le mont des Bufadors ont fermé toutes les sorties terrestres de Cadaqués, donnant au passage par Cruïlles une considération quasi mythique. Pour aller à Cadaqués ou en revenir il n'y eut pas d'autre moyen, durant de nombreuses années, que de le faire à pied. Aussi, cela n'a pratiquement servi en rien à Cadaqués d'être situé sur une péninsule. Il est probable que cela ait concouru

encore plus à son isolement et ait contribué à accentuer les sentiments insulaires de ses habitants. Il y a toujours eu la crainte de voir venir, depuis l'intérieur des terres, des étrangers, des loïs incompréhensibles, la peur de se voir impliqué dans des disputes extravagantes, douloureuses, dépourvues, en tout cas, de signification. La mer fut l'unique porte de sortie de Cadaqués. Par la mer, tout lui arriva : les peines et les gloires, les regrets et la vie agréable. Cadaqués est une île : son histoire et son mode de vie ne peuvent être compris qu'en considérant ce pays comme une île ».

Toutefois, sans tomber dans l'écueil d'un déterminisme géographique, ni relativiser l'importance historique de cette variable, cette préservation doit en premier lieu à l'historicité sociale locale et au concours d'acteurs partisans d'un développement maîtrisé à Cadaqués. Dans un contexte récent marqué par une généralisation de la massification touristique et une centralité du développement durable, comment Cadaqués est-elle demeurée une destination touristique attractive, sans faire les frais de son succès ? Comment l'aménagement est-il maîtrisé au fil du temps, en dépit ou grâce aux différents changements liés au tourisme, la singularisant ? Quels choix le pouvoir local a-t-il fait en matière de politique touristique ? Je montrerai d'abord comment le village a acquis sa notoriété touristique internationale et je m'arrêterai sur les traits plus originaux de son développement spatialement récent, différencié, préservé au sein de la reconversion touristique de la *Costa Brava*, pour comprendre ses caractéristiques.

Avant et après Salvador Dalí : visibilité internationale et reconversion économique

La présence du peintre et artiste Salvador Dalí à Port-Lligat, un hameau de pêcheurs situé dans les limites communales de Cadaqués, remonte aux années 1930, soit bien avant que l'ensemble des communes côtières catalanes de ce qui allait devenir la *Costa Brava* ne connaissent un changement de leur mise en valeur avec l'essor du tourisme balnéaire amorcé dans les années 1950. Salvador Dalí n'a pourtant pas « découvert » Cadaqués ; d'autres artistes de tous horizons, ont fréquenté et peint ce lieu bien avant lui, dès 1880, tel que le met en évidence l'écrivain et peintre Joan Josep Tharrats (2007) dans son ouvrage *Cent années de peinture à Cadaqués*, (i.e. entre bien d'autres, Eliseo Meifrén, Pablo Picasso, Marc Chagall, Marcel Duchamp), et définissant ainsi Cadaqués comme « le village au monde ayant le plus de peintres au mètre carré » (PLAYA MASET 2018). Toutefois, la seule présence de Dalí à Cadaqués l'a progressivement élevé au statut d'égérie locale. Ce faisant, il a dans une certaine mesure, entériné et travaillé à son inscription au patrimoine culturel local, agissant tel un catalyseur

et le faisant découvrir aux masses comme « le village le plus agréable au monde » (CRUZ 2006) : il est ainsi en soi une figure touristique incontournable et historique de Cadaqués. C'est ainsi qu'il a permis, par sa renommée propre en tant qu'artiste, de donner une visibilité internationale à Cadaqués, débutée dès les années 1930, une époque que l'on pourrait qualifier de proto-touristique (pour ce qui concerne le tourisme de masse) – une visibilité internationale qui ne manqua pas d'être réappropriée par la suite pour promouvoir l'identité villageoise cadaquesenca.

Dans le but de démarquer Cadaqués d'autres lieux, la politique touristique officielle fonde l'attractivité de Cadaqués sur une singularité territoriale présentée comme étant d'autant plus exceptionnelle qu'elle est vendue comme étant paradoxale. Loin des apparences d'un village semi-périphérique, difficile d'accès terrestre et ancien port de pêcheurs, Cadaqués est un village hyper-connecté au monde, et bel et bien intégré à la mondialisation. La politique touristique joue précisément sur le fait que le village a su demeurer jusqu'alors authentique, conservé, et préservé des débordements de l'urbanisation massive liée au développement touristique de la *Costa Brava*, en dépit de sa renommée internationale associée au peintre Salvador Dalí, et de sa grande affluence touristique. Il est vrai que Cadaqués présente, sinon une situation paradoxale, du moins un développement inhabituel qui détonne dans le contexte régional. L'architecture a été maîtrisée, le bâti neuf imitant celui déjà-là, et s'adaptant à l'environnement existant, à la différence de l'urbanisation massive dont ont ainsi fait les frais certaines communes proches, comme celle de Rosas par exemple :

« Le village conserve encore un ton différent de celui des autres villes balnéaires et touristiques de la région » (BOHIGAS 2009, 390) ; « il n'y a pas eu de pressions démesurées pour construire de grands bâtiments. [...] C'est ainsi que Cadaqués a absorbé, sans traumatismes architectoniques, les touristes qui arrivaient » (NAVARRO BORRAS 2009, 392).

La politique touristique du village repose sur l'affirmation d'une spécificité identitaire, territoriale, collective et locale. Cette promotion touristique concourt à une forme de muséification de l'identité cadaquesenca et catalane. Les valeurs et les représentations véhiculées dans le cadre de cette promotion touristique apparentent Cadaqués à un lieu à la mode, de luxe, culturel, bohème, d'artistes, et dont la réputation est de se placer résolument en marge de tout pouvoir politique externe, en affichant sa liberté d'être et d'agir témoignant d'une identité communautaire particulièrement marquée. Alors que

paradoxalement, Cadaqués demeure un lieu de fréquentation estivale pour des élites d'envergure inter/nationale ainsi que des personnalités notamment politiques des localités importantes de Gérone et de Barcelone (*El País* : 17/04/1995, SEGURA 2016).

En témoigne aussi le choix de Cadaqués, par la grande marque espagnole d'envergure internationale de prêt-à-porter *Desigual*, pour promouvoir sa collection estivale en avril 2016 (site en ligne) intitulée « *Bohemian Spirit* » : ces clichés (*cf.* documentation diverse 1) immortalisent, au détour d'une ruelle ou sur fond de mer, des modèles féminins déambulant, censés incarner et s'approprier parfaitement un certain style de vie bohème propre au village cadaquesenc. Une démarche publicitaire qui participe, dans le cas de Cadaqués, à un processus de « localisme globalisé » ; *i.e.* comment un phénomène dépasse son contexte local spécifique et réussit à se diffuser, se globaliser, au gré de « processus d'adaptation et d'interprétation » (DIMITROVA 2005).

Documentation diverse 1 : Campagne de mode de la marque espagnole internationale *Desigual*, intitulée « Esprit bohème », menée à Cadaqués (2016)



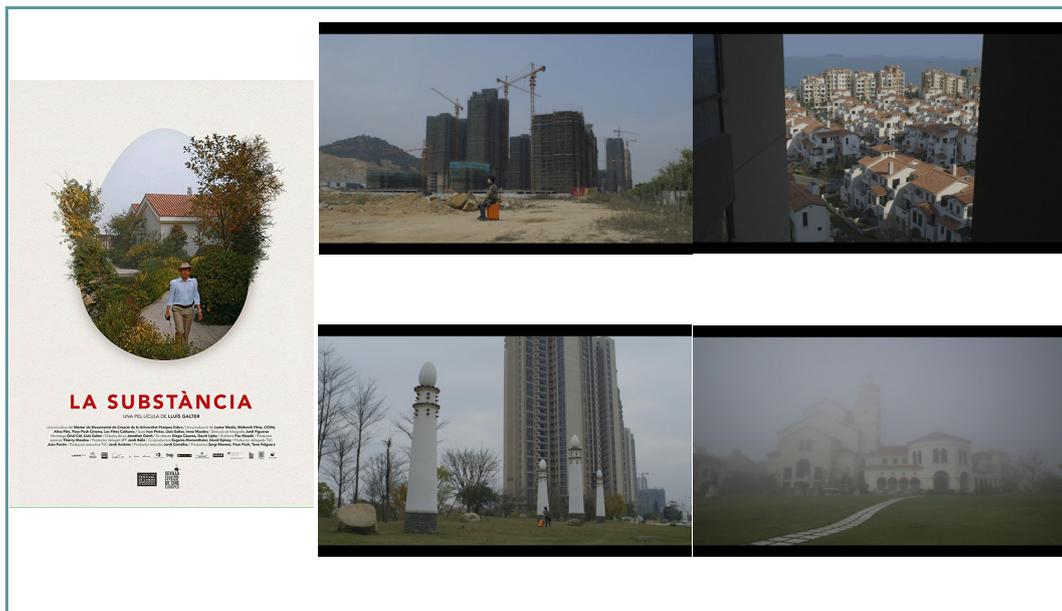
La renommée internationale du village – reposant sur cette identité autochtone promue et muséifiée – peut également s'estimer à la mesure d'un projet de reproduction intégrale du site de Cadaqués à Xiamen Bay en Chine,

par un entrepreneur chinois, comme le souligne cet extrait d'un article issu du journal *The Guardian* :

« En tant que lieu d'habitation du peintre Salvador Dalí et d'inspiration pour certains de ses plus grands et plus étranges projets artistiques, le port de pêche Cadaqués en *Costa Brava* est habitué au surréel. Mais le dernier projet impliquant le village situé au nord-est de l'Espagne a étonné même les habitants cosmopolites d'un lieu qui se vante d'avoir le plus grand nombre de galeries d'art au kilomètre carré, plus que nulle part ailleurs dans le pays. Un entrepreneur chinois a décidé de construire une réplique du village à l'autre bout de la planète à Xiamen Bay où la Chine continentale regarde vers Taiwan. [...] 'Nous allons recréer l'essence du village de pêche et reproduire les éléments les plus caractéristiques de l'architecture dans un espace qui présente un littoral semblable' a déclaré au journal espagnol *La Vanguardia* l'un des architectes, Hu Zheng. [...] 'Nous aimons l'idée et la manière dont ils nous traitent' a déclaré Joan Borrell, le maire de Cadaqués. 'Nous sommes petits, mais bien connus. S'ils veulent vous imiter alors cela signifie que vous devez avoir quelque chose de bien' » (TREMLET 2010, tl.).

Un projet qui a en l'occurrence été immortalisé par le long-métrage de Lluís Galter, *La substància* (2016), à l'issue d'un voyage effectué en Chine par plusieurs habitants du village, parmi lesquels une personne qui se revendique comme étant un « spécialiste du village », collectionnant divers objets, documents et anecdotes au sujet de son histoire, et que j'ai pu rencontrer en 2012, pour voir à quoi ressemblait la copie vis-à-vis de l'original ; cette ville touristique chinoise Kadakaisi, *artificielle* car bâtie *ex-nihilo* en bord de mer, à proximité de hauts buildings, réplique lointaine à l'image de l'architecture et de l'environnement villageois côtier cadaquesenc lui-même touristique... (*cf.* documentation diverse 2 *infra*). L. Galter entend ainsi ouvrir une réflexion sur l'idée d'authenticité *per se* et sur celle du simulacre, lorsque l'un comme l'autre de ces lieux sont finalement des constructions humaines, dans un contexte où la mondialisation se traduit donc également à l'instar de cet exemple, par la reproduction copie conforme de lieux et de leurs environnements dans leur intégralité à l'autre bout de la planète, selon, finalement, une sorte de « disneylandisation » (BRUNEL 2012) mise en abîme.

Documentation diverse 2 : Affiche et extraits du film *La substància* (2016)



La politique touristique à Cadaqués change sensiblement dès 2012, en se cristallisant autour de l'essentialisation du lieu même de Cadaqués, tandis qu'elle tente de diversifier l'offre. Mes recherches débutent avec ce changement de stratégie touristique vers une réorientation plus large de la politique d'aménagement à Cadaqués, amorcée à partir du tournant des années 2000 : le pouvoir local s'oriente vers la mise en place de plans d'actions d'aménagement durable.

Combiner attractivité et préservation du lieu

Avec les contraintes de la massification et de la diversification qu'oblige la demande touristique, l'espace villageois présente les risques d'une muséification à outrance, voire pire, d'une disneylandisation : les entretiens réalisés avec des habitants dévoilent leurs craintes que le village soit à terme transformé en parc d'attraction et en un lieu à « l'habitabilité » (BREVIGLIERI 2006) plus que questionnable durant la saison estivale, dès lors que la politique touristique menée – tentée de jouer sur divers tableaux pour satisfaire une plus grande variété de touristes et pour que Cadaqués demeure attractif –, conduit à des conditions de vie au quotidien jugées au final anarchiques, mais aussi à de la surenchère foncière, et à une concurrence accrue entre des établissements et des services touristiques qui se multiplient à foison. Dans leur article sur le tourisme dans les petites villes et ses impacts sur les liens de solidarité des communautés résidentes, les géographes Sarah McGregor et Michelle Thompson-Fawcett

(2011) rappellent bien à ce sujet que la nature précisément connectée des liens relationnels propres à ce type de localités, pouvant conduire à une implication du plus grand nombre dans la planification locale, peut alors grandement jouer sur les perceptions des habitants vis-à-vis du tourisme. C'est précisément et communément ce que suggère la plupart des expériences et des représentations d'enquêtés du village, qui se trouvent ainsi en décalage avec le discours officiel tenu quant au type de tourisme (souhaitant y être) développé :

Expérience 2 : Des avis divergents au sujet du tourisme à Cadaqués (*recompilation d'expériences multiples d'habitants divers, Cadaqués, 2013*)

Pour un tourisme de qualité et différentiel (*Responsable des activités culturelles, Mairie de Cadaqués, 2013*) : « Cadaqués est un village très culturel, d'art, de littérature, donc nous essayons d'offrir un peu tout cela au visiteur. Qu'il puisse connaître un peu l'histoire de Cadaqués, et que les galeries travaillent un peu de concert, et non de manière séparée. Nous voulons à Cadaqués un tourisme de qualité. Et le tourisme de qualité repose sur la culture, non ? Non uniquement sur la plage et la sangria. Savoir pourquoi Cadaqués est différent des autres villages, qu'ici on parle différemment que dans toute la Catalogne, cela plaît aussi aux gens. Le tourisme ici est en étroite relation donc avec l'art et avec la nature. L'architecture de Cadaqués fait aussi partie de la culture, de notre histoire, qui nous a rendu différents et uniques, différents de ce que nous avons à proximité. Et le tourisme recherche cette différence, le tourisme qui arrive à Cadaqués ne plaît pas à tout le monde mais il vient chercher l'essence du village ».

Disneylandisation et bof-isation (*Carrie, F, 37, France, Cadaqués, 2013, vendeuse dans une boutique de prêt-à-porter*) : « C'est en train de se transformer en Disneyland. C'est très cher, les loyers, les gens viennent, ils paient le parking, ils prennent un sandwich et ils repartent [...] un village où les gens ne vivent pas ça devient un parc d'attraction. [...] Ce que je trouve très dommage parce qu'il y a un potentiel énorme mais il n'y a pas du tout de politique du tourisme bien [...] si tu comptes le nombre de bars et de restaurants, t'arrives à plus de 100. Moi quand je suis arrivée, il y avait quatre restaurants et trois bars. [...] Il y a beaucoup de gens qui comparent à Saint Tropez, c'est pas du tout le cas, c'est beaucoup plus bohème, et là il y a beaucoup de familles maintenant françaises et catalanes, qui sont vraiment de grandes fortunes, qui vont avec la petite barque, les espadrilles, il n'y a pas le côté *bling bling* de Saint Tropez, ils sont là tout discrètement. [...] Ça fait deux trois ans que je dis ça, c'est Disneyland. Août c'est affreux, c'est une grande *bofisation*, et il y a tellement de monde, les gens sont stressés, tout est une épreuve. Se déplacer, aller te baigner. Aller manger dans un restaurant. [...] Au niveau de la mairie ce n'est pas possible d'accepter tout. Ils ont fait des fêtes terroristes comme celle d'hier et celle d'il y a quinze jours, au parking genre pour les gamins, il y a mille personnes qui sont venues, de partout, enfin c'est une discothèque

de Rosas qui a organisé ça, mais les gens, moi je les ai vu à la boutique, c'est 'on a pas dormi' ; les gens qui ont bu, c'était des bouteilles cassées partout, du vomi, enfin c'est l'image un peu pathétique quoi, tout le monde était fâché en disant 'ha c'est le tourisme qu'on veut de qualité...'. C'est bien que les jeunes puissent s'amuser, mais qu'il y ait un service après, de nettoyer les plages, le vomi, les bouteilles de verre. C'est la grande beuverie et le lendemain c'était un peu glauque le village, il y a eu beaucoup de plaintes, et les gens se sont dit 'qu'est-ce-que ça apporte ? Ça ne nous apporte rien' ».

Cadaqués -cash (*Hicham, H, 45, Maroc, Cadaqués, 2013, serveur dans un bar*) : « Celui-là aussi il est nouveau, ça fait quatre ans qu'il est ouvert, celui-là il y a trois ans, l'autre c'est la première année, la dernière terrasse c'est la première année aussi, et il y a l'autre côté aussi... la 'rue de la soif' ; le premier restaurant là aussi, à droite au début de la rue, c'est nouveau cette année-là. Tu ouvres pour faire un peu d'argent juillet-août et un peu septembre, mais après quoi ? Et après tu paies toute l'année le loyer. Et les loyers sont chers ici. Je t'avais dit le toulousain qui est près du bureau de tabac là, il payait 12 000 euros par mois, le mec il paie au propriétaire 12 000 euros. C'est trop. Tu peux payer 12 000 euros parce que tu travailles l'été, ok, juin-juillet-août-septembre, mais après octobre-novembre tu paies pareil, ce n'est pas parce que c'est l'hiver que tu paies moins, non, ils exagèrent avec les prix, un tout petit local tu paies minimum 2 500 euros, et après les gens ils disent 'putain ce bar-là il est cher', c'est normal non, 'ha ce sont des voleurs', une bière ça coûte 3 euros, normalement ça coûte 1,80 euros, tu ne peux pas payer un loyer de 3000 euros si tu vends la bière à 1,80 euros... C'est Cada-cash ».

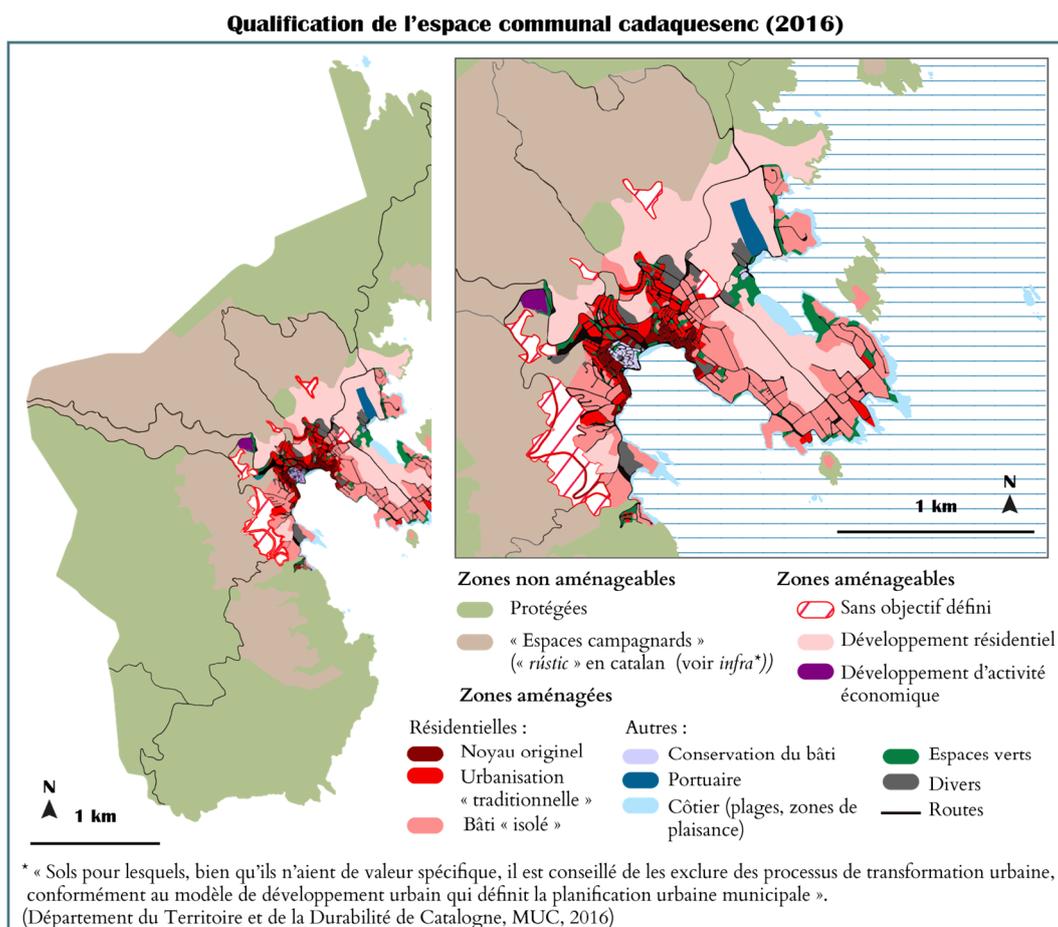
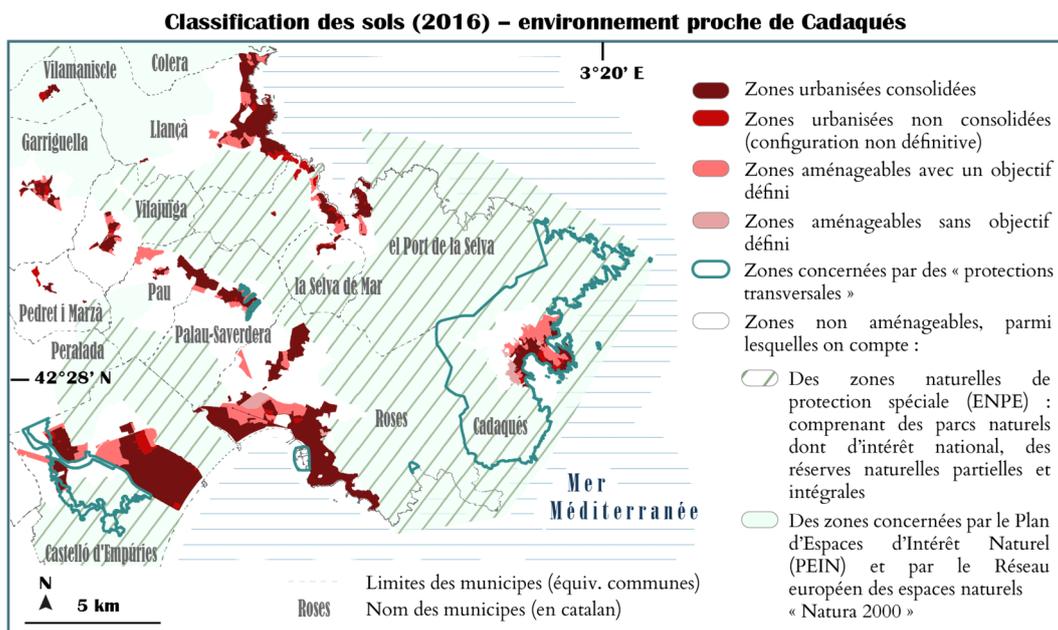
Cadaqués n'a pas su se réinventer (*Pascal, H, 63, Belgique, Cadaqués, 2013, propriétaire d'un restaurant*) : « Il faudrait proposer plus de choses aux gens, en termes d'activités du village, parce qu'ils se sont endormis. Les deux dernières années peut-être qu'il y a eu un petit renouveau qui est en train de se faire avec des gens, une fois de plus des gens de l'extérieur de Cadaqués, il y a une personne qui propose des randonnées, des circuits excursion avec guide, des choses comme ça ; ça se sont des choses toutes nouvelles, mais les gens se sont endormis sur Dalí, sur la réputation, 'venez pour Dalí à Cadaqués', Dalí Dalí... et donc ils ont ouvert sa maison en musée il y a dix quinze ans, et c'est Dalí Dalí Dalí... Cadaqués n'a pas su se réinventer et est resté sur ses acquis. À part Dalí il n'y a pas grand-chose. Alors qu'il y aurait peut-être beaucoup plus de choses à faire pour attirer les gens, toute l'année. [...] Déjà au niveau professionnel, quand j'ai pris ce restaurant sur la place, en hiver on était les seuls à être ouverts. De novembre à février. Et encore parce qu'on a commencé à ouvrir nous, il y en avait un deuxième, aussi, il y avait deux restaurants en hiver d'ouverts. Maintenant en hiver il y en a minimum cinq ou six. Et quand je suis arrivé il y avait une trentaine de restaurants. Maintenant entre les restaurants, les bars qui donnent à manger, quelqu'un a compté, il y en a 135-140. Ça devient très dur de pouvoir vivre du tourisme à Cadaqués. En plus avec la dernière

année de crise, il y a de moins en moins de monde, donc de plus en plus de restaurants et de moins en moins de monde. Ça commence à être très dur pour pouvoir s'en sortir au niveau professionnel. Donc ça a été l'une des choses aussi, qui ont fait que l'on s'est dit qu'on allait partir ».

Dans ce contexte, l'enjeu majeur pour les dirigeants du village est de trouver le meilleur équilibre qui soit entre les conditions d'une « durabilité du goût » des touristes vis-à-vis de Cadaqués (MIT 2005, 324) et la possibilité de maintenir un développement et une architecture durables. Outre le fait d'entretenir le lien de l'image de Salvador Dalí au village, au gré d'événements culturels lui étant toujours dédiés, la promotion touristique du village d'une part se cristallise ainsi autour de l'essentialisation du lieu même de Cadaqués. D'autre part, les décideurs locaux tentent aussi de diversifier l'offre touristique.

À ce titre, point non négligeable, l'étendue spatiale du bâti et du constructible à Cadaqués est limitée. Ceci pose *de facto* l'importance des problématiques d'échelle et de taille – face aux pressions urbaines, démographiques et touristiques – en termes de la capacité de charge et d'accueil touristiques (15 000 touristes à la journée estimés par la mairie de Cadaqués), de la gestion des déchets, ou encore de la capacité d'accueil des parcs immobilier et automobile locaux. Outre quelques peuplements épars, la zone constructible de Cadaqués ne pourra *a priori* pas s'étendre au-delà des limites spatiales actuelles de l'agglomération villageoise déjà relativement dense (*cf.* pl. carto 5). Plusieurs démarches sont d'ailleurs allées dans le sens d'une limitation de l'étalement urbain dans le cadre de la mise en place de plans d'actions d'aménagement durable comme les Agenda 21 locaux, dès les années 2000. De plus, le parc naturel terrestre et maritime du Cap de Creus se déploie sur une partie importante de l'espace municipal.

Planche cartographique 5 : Cadaqués : occupation du sol et préservation de l'espace communal (2012-7)



Sources :

- Données : Mapa urbanístic de Catalunya sintètic (MUC sintètic) v1.2 - 02/2016.
 - Fonds de carte : Departament de Territori i Sostenibilitat de la Generalitat de Catalunya (Mapa urbanístic de Catalunya sintètic 1:5000 - 01/2015) ; Direcció General de Polítiques Ambientals i Medi Natural (Departament de Territori i Sostenibilitat), (Límits dels espais inclosos en el Pla d'espais d'interès natural ; Espais de la xarxa Natura 2000 (ZEC+ZEPA ; Espais Naturals de Protecció Especial) 1:50 000 - 04/2017).

Conception et réalisation : J. Milazzo, 2017-18.

En raison de son développement et de son rayonnement actuel tels qu'explicités, Cadaqués peut ainsi constituer un exemple de « moment(s) du lieu » (MIT 2005, 287) – concept formalisé pour comprendre comment des pratiques touristiques nouvelles se développent et se diffusent, et dont l'identification tient à leur localisation même : avec d'une part le moment où Salvador Dalí a associé sa personnalité au lieu même, et d'autre part le moment de la reproduction a-topique du lieu de Cadaqués en Chine à des fins touristiques. Mais Cadaqués peut aussi illustrer un « moment de lieu » *i.e.* un « moment ayant un effet avéré sur d'autres lieux », « un lieu où la pratique fait lieu et fait école » (*Ibid.* 296, 299) : c'est possiblement le cas avec la destruction du Club Méditerranée du Cap de Creus, situé dans les limites communales de Cadaqués et qui fut en fonction entre 1962 et 2003 – destruction qui peut être interprétée comme le retour à un localisme côtier durable en Espagne, face aux « hétérotopies villageoises », *i.e.* « des lieux de contestation à la fois mythique et réelle de l'espace dans lequel nous vivons », que sont ces établissements vacanciers construits à l'image de *villages* (FOUCAULT 1984, cité par DE RAEDT 2010, 225). Car le Club Méditerranée du Cap de Creus est la toute première station à avoir installé la multinationale touristique sur la côte méditerranéenne. Elle est « l'un des symboles de cette société touristique » (ARBOLI 2001) associée à un modèle touristique extraverti et hors-sol de masse, développé en Espagne sous le régime de Francisco Franco :

« La loi de 1963 sur les Zones d'Intérêt Touristique National change la donne. Elle s'inscrit directement dans la politique du régime franquiste en faveur d'un tourisme littoral de masse, contribuant à rééquilibrer la balance des paiements grâce aux devises étrangères. Cette politique a indiscutablement dynamisé l'économie, généré des emplois et contribué à élever le niveau de vie des Espagnols. Mais l'urbanisation s'est opérée au détriment de la protection de l'environnement et s'est surtout traduite par une privatisation spectaculaire des espaces côtiers » (TORRES ALFOSEA 2010, §2).

Le Club Med du Cap de Creus est ainsi demeuré pendant longtemps « une enclave privilégiée restée en dehors de la légalité quand est entrée en vigueur la Loi espagnole sur le Littoral » (ANGULO 2012 – seconde loi Littoral de 1988), *a fortiori* avec l'établissement de la protection du Parc Naturel régional du Cap de Creus en 1998. Cet événement peut s'interpréter tel un moment symboliquement fort pour Cadaqués, constitué en emblème de la lutte pour la préservation de la côte : « Le paysage est inestimable » (ARBOLI 2001), « effacer les traces du passé » (ANGULO 2012), mentionne alors à plus de dix ans

d'intervalle le quotidien *La Vanguardia*. Mais à ne pas s'y tromper, il s'agit également de l'expression d'une revanche du localisme cadaquesenc d'une part, et d'une récupération nationale idéologique d'autre part, voulant rompre avec les affres de la dictature franquiste. Toutefois un article très récent (*Empordà* : 07/09/2018) paru au sujet d'un projet d'urbanisation d'un hôtel de luxe et de plusieurs habitations, dans une zone située au seuil du parc naturel du Cap de Creus, met en exergue que la question de la pression urbanistique à Cadaqués demeure capitale et toujours d'actualité, incluant aussi bien des problématiques environnementales que des aspects économiques liés aux enjeux d'un tourisme à la fois produit et producteur de la mondialisation (COËFFE, PEBARTHE, VIOLIER 2007).

Partant il fut alors désormais souhaitable que Cadaqués ne soit plus irréductiblement associé au simple peintre Salvador Dalí ; finalement, si les touristes viennent à Cadaqués pour Dalí, ils viennent *in fine* parce que Dalí a – lui-même – choisi et encensé Cadaqués pour son exceptionnalité. Telle est la posture stratégique des décisionnaires locaux, marquant un tournant dans la politique touristique du village, s'orientant à la fois vers une diversification touristique et souhait s'inscrire dans des politiques de développement durable :

« À Cadaqués, nous avons la maison de Dalí, qui fonctionne indépendamment à travers la Fondation Dalí et dont le siège est à Figueras. Puis nous avons le Musée de Cadaqués où nous montons des expositions, pendant plusieurs années uniquement orientées autour de Dalí – une chose que nous souhaitions, de concert avec le maire, changer ; que ce ne soit pas toujours Dalí. Donc cette année nous avons fait une nouvelle exposition, plus transversale, qui s'intéresse un peu à tous les artistes liés à Cadaqués, au moyen d'une collection privée : 'Odeurs de Cadaqués' » (Responsable des activités culturelles, Mairie de Cadaqués, 2013).

Cette exposition artistique, organisée du 22 juin au 13 octobre 2013, montre une démarche amorcée de *tentative* d'essentialisation et de muséification du local cadaquesenc par-delà toute association à Dalí (puisque l'on a vu au gré de l'encart-paysage qu'en 2015 Dalí fait toujours partie des thèmes exposés, et d'ailleurs, de juillet à octobre 2018 s'est tenue au Musée de Cadaqués une nouvelle exposition rassemblant diverses œuvres d'artistes ayant peint Cadaqués incluant Dalí (PLAYA MASET 2018)). Les expériences visuelles et olfactives (*cf.* documentation diverse 3), suscitées chez le spectateur de l'exposition des différentes œuvres d'art qui se rapportent à Cadaqués, singularisent l'identité villageoise collective et l'espace mêmes, ses caractéristiques physiques (les odeurs, les couleurs, les sensations associées au paysage cadaquesenc tel que le

met en évidence la couverture du prospectus), ainsi faits marques de valeur, bien au-delà des personnalités égarées du village :

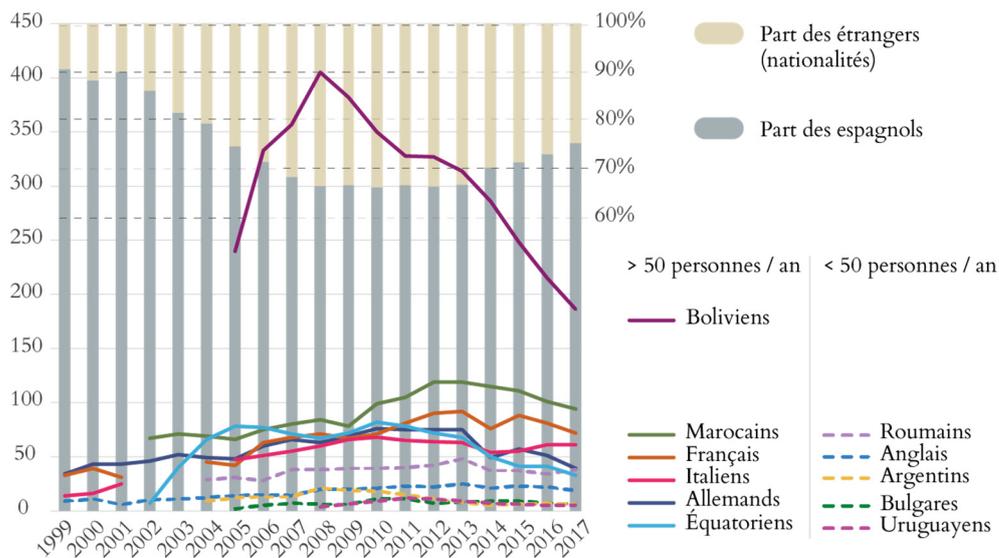
Documentation diverse 3 : Couverture du prospectus de l'exposition « *Odeurs de Cadaqués* » tenue au musée de Cadaqués (saison estivale 2015)



IV.2.2. Petite généalogie militaire et bolivianisation d'un village

Le fonctionnement – de type touristique balnéaire saisonnier – de l'espace cadaquesenc, repose sur divers apports exogènes. Outre la population native cadaquesenca, les touristes, ainsi que des populations dont l'installation est plus ancienne, sa mise en valeur économique draine diverses populations qui y travaillent et y habitent ponctuellement. À Cadaqués, la population compte ainsi environ près de 30 % d'étrangers non-nationaux à partir de 2004, et même sans doute bien avant cette année-là (*cf.* graphique 1 et ses commentaires), ainsi qu'un grand nombre, plus difficile à estimer, de migrants nationaux (parmi lesquels, les uns et les autres, on compte artistes, propriétaires ou employés du secteur touristique).

Graphique 1 : Les non-nationaux à Cadaqués (évolution 1999-2017)



N.B. :

Les nationalités dont les effectifs de personnes par an sont inférieurs à 10, ne sont pas représentées.

Les entretiens et les données statistiques récoltées au sein de la mairie de Cadaqués, démontrent qu'une première présence des Boliviens dans la commune remonte à 1999/2000, à la différence de ce qu'en disent les données statistiques nationales officielles publiées en ligne (*i.e.* 2005). Cet écart peut être dû en raison du fait que :

-Jusqu'en 1999 inclus, le détail accessible en ligne, à l'échelon communal, pour les nationalités étrangères inscrites au *Padrón*, ne laisse apparaître qu'une présence quasi nulle.

-Jusqu'en 2001 inclus, le détail accessible en ligne, à l'échelon communal, pour les nationalités étrangères inscrites au *Padrón*, ne concerne que celles ressortissantes de l'Europe. C'est pourquoi d'autres nationalités n'apparaissent pas ici, même si elles pouvaient avoir des ressortissants bel et bien présents à Cadaqués à ces époques.

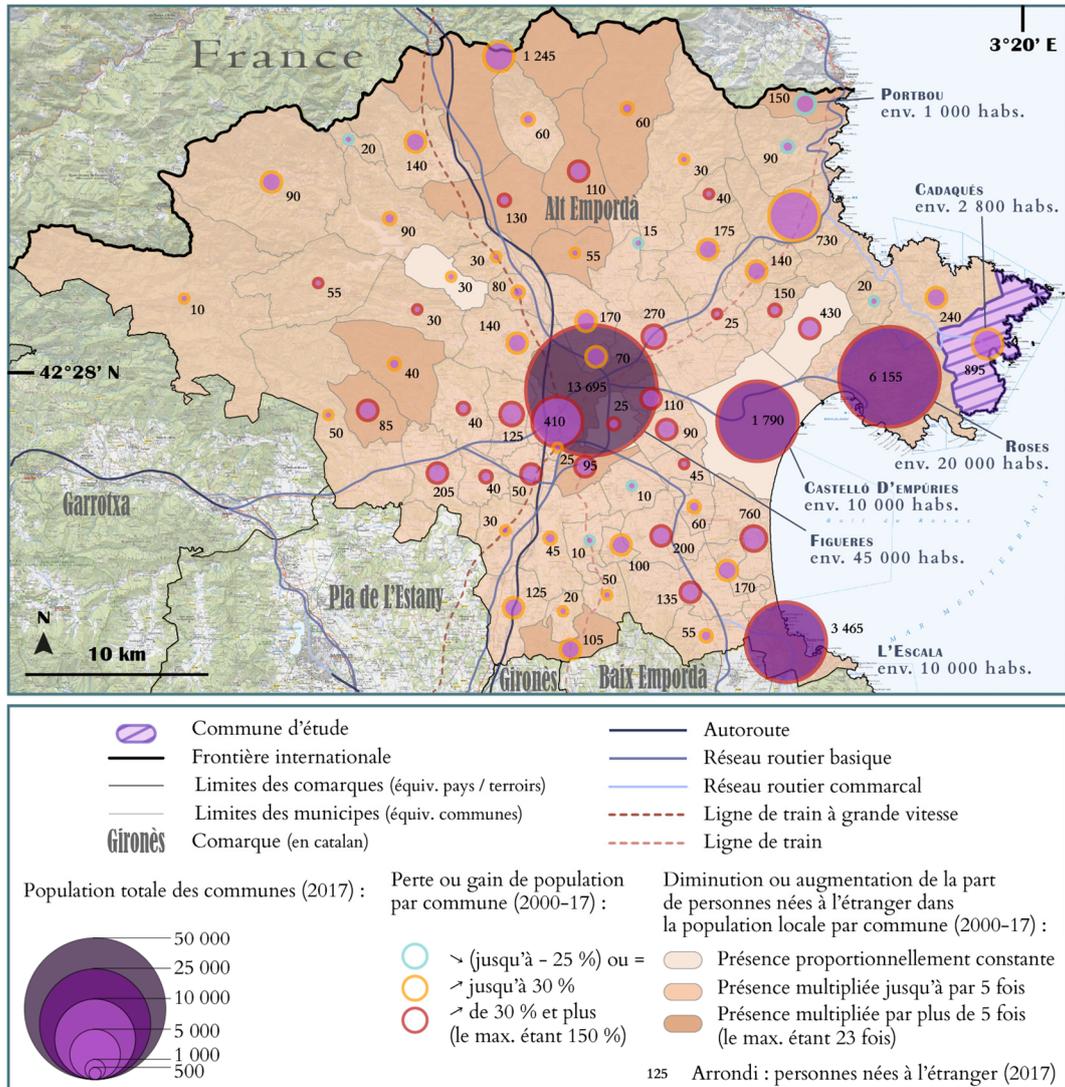
-En 2002 et 2003, le détail accessible en ligne, à l'échelon communal, pour les nationalités étrangères inscrites au *Padrón*, change, ne laissant apparaître alors que les nationalités dites « principales », ce qui peut expliquer que les données soient manquantes pour ces années, pour certaines nationalités, notamment pour les Français et les Italiens par exemple, alors que leur présence est avérée jusqu'en 2001 puis de nouveau à partir de 2004/2005.

Sources : Données : Instituto Nacional de Estadística (Estadística del Padrón Continuo a 1 de enero de 1996 à 2017, datos por municipios).

Conception et réalisation : J. Milazzo, 2017-18.

Mais à ne pas s'y tromper, l'environnement proche tout entier de l'Alt Empordà connaît de manière similaire une augmentation de la présence étrangère sur la même période, nous permettant de statuer tout simplement, que le phénomène n'est pas spécifique à Cadaqués (*cf.* pl. carto 6). Au sein du village cadaquesenc, les Boliviens, première nationalité étrangère numériquement parlant (en 2010, date de début de cette thèse, *cf.* graphique 2), travaillent majoritairement dans les activités de l'hôtellerie, de la restauration et de la construction ; présents dans le village depuis 1999 / 2000, ils peuvent apparaître *a priori* à l'image des travailleurs précaires emblématiques de la mondialisation. Qu'en est-il réellement ? Avant de rentrer dans le vif du sujet, un détour par une succincte généalogie descriptive des vagues migratoires successives dans lesquelles Cadaqués s'est inscrit est opportune afin de comprendre dans quelle mesure sa diversité est historiquement construite et héritée.

Planche cartographique 6 : L'Alt Empordà, aperçu évolutif de l'environnement démographique proche de Cadaqués (2000-17)



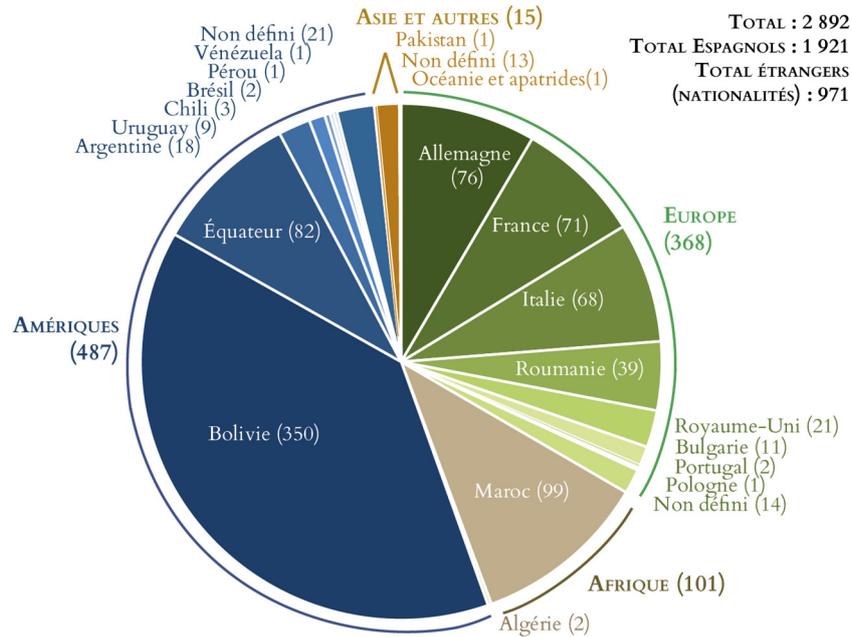
Sources :

- Données : Instituto Nacional de Estadística (Relación de municipios y códigos por provincias a 1 de enero de 2017 ; Estadística del Padrón Continuo a 1 de enero de 2000 et de 2017, datos por municipios).

- Fonds de carte : Institut Cartogràfic i Geològic de Catalunya (Mapa comarcal de Catalunya 1:50 000, V4 - Full "Baix Empordà" (10) - 09/2011 ; Mapa topogràfic de Catalunya 1:1 000 000 - 05/2014).

Conception et réalisation : J. Milazzo, 2017-18.

Graphique 2 : Une diversité présente à Cadaqués qui se lit dans la vingtaine de nationalités résidentes (2010)



Sources : Données : Instituto Nacional de Estadística (Estadística del Padrón Continuo a 1 de enero de 2010, datos por municipios).
 Conception et réalisation : J. Milazzo, 2017-18.

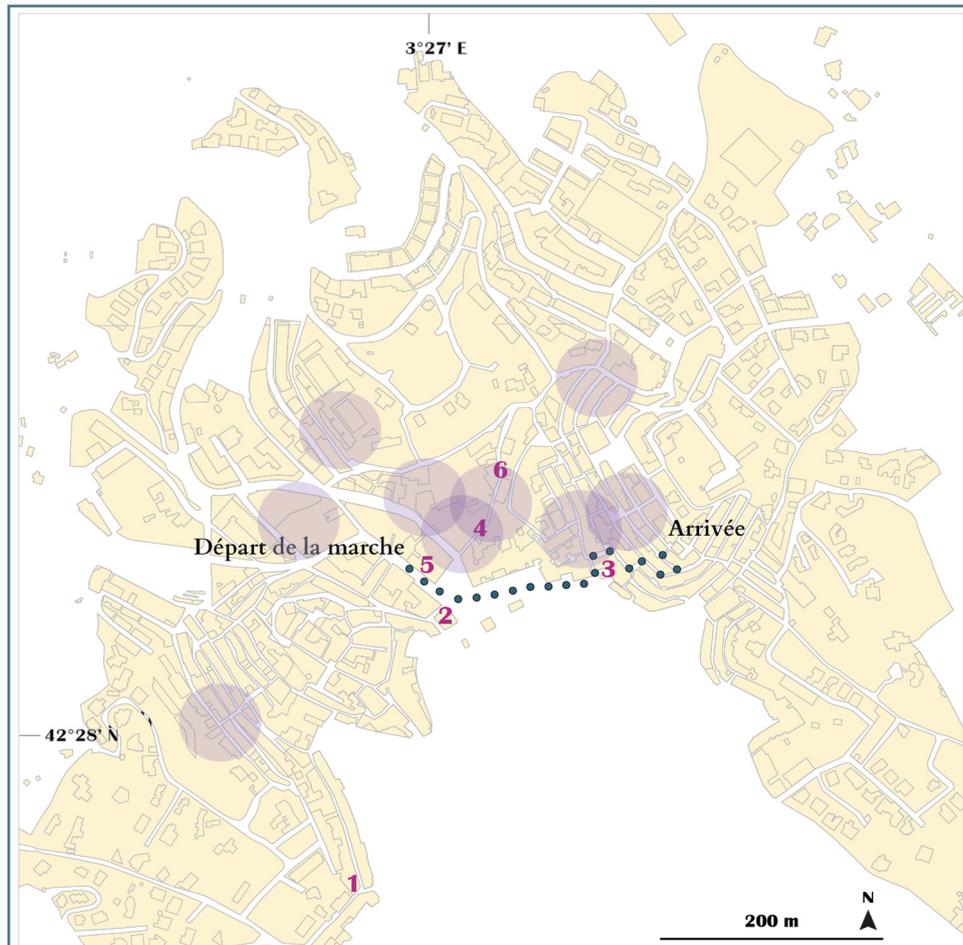
Une diversité locale héritée

Personnage relativement ordinaire ou conventionnel dans un lieu touristique tel que Cadaqués, c'est en 2012, au début de mon terrain non encore engagé, que cherchant un moyen de me loger sur place, j'ai fait la connaissance d'un agent immobilier auquel je m'étais adressée à cette fin. Celui-ci se révèle être un acteur à part entière de l'espace, en ce qu'il interagit *a fortiori* durant la période estivale, avec les touristes, leur vendant une certaine qualité d'habiter, en plus d'une image du lieu dont il fait la promotion dans cet objectif. Face à la cherté des loyers sur place durant l'été, période de mon terrain, et compte tenu de la raison professionnelle de ma présence, cette personne me propose alors de passer plutôt par une location informelle, auprès d'une résidente d'un certain âge, native du village, qu'il connaît bien et qui louerait selon lui un studio pour un montant moins exorbitant au mois, que ne l'impose le passage par une agence immobilière ; et ainsi, de m'accompagner à pied une fois sa journée terminée, au dit studio afin de rencontrer cette personne. Son discours lors du trajet permet d'introduire en négatif une partie des enjeux abordés plus loin dans ce chapitre : son point de vue sur le paysage et l'environnement du village, où

il est né, où il réside et tel qu'il le vit au quotidien est intéressant, tant il semble relever de la déformation professionnelle, relativise voire invisibilise totalement la présence des migrants actuels par rapport à d'autres éléments historiques sur-narrés relevant pourtant d'anciennes vagues migratoires successives ayant façonné une diversité sociale locale héritée, contrastant ainsi avec des représentations plus marquées quant à la coprésence étrangère et immigrée actuelle que l'on retrouve chez d'autres habitants, abordées en troisième sous-point. Ce périple depuis l'agence immobilière jusqu'à l'appartement de la potentielle logeuse, traversant de part en part le noyau villageois, doublé d'une lecture historique du paysage cadaquesenc à laquelle il se prête, omettant ou mentionnant certains éléments de sa matérialité spatiale et certains de ses acteurs, se révéla ainsi être pour moi une manière d'assimiler cette marche à « une critique en mouvement » : « marcher, c'est parfois aussi une philosophie, un rapport à soi et aux autres, une représentation du monde où celui-ci apparaît par dévoilement successif – du paysage et de soi-même – par le cheminement et la lenteur » (TRUONG 2018, 11, 8). La planche cartographique 7 qui suit (*infra*), à mettre en vis-à-vis de la petite généalogie mobilitaire textuelle du village que je dresse de manière chronologique, entend ainsi poser sur un même plan les éléments de la réalité sociale oralement évoqués par cette personne au sujet de Cadaqués, et d'autres, invisibilisés, complémentaires de cette diversité locale située :

Le XIX^e siècle est considéré comme l'époque dorée de la navigation à destination des Amériques, de la France et de l'Italie, liée entre autres au commerce d'eau-de-vie, de corail et de vin, assurant une certaine prospérité du village qui s'étendit conséquemment au-delà de son noyau originel. Mais cette époque est aussi marquée par l'émigration cadaquesenca à Cuba de nombre d'habitants allant chercher fortune dans des contrées lointaines, en un temps frappé en 1883 par le phylloxera provenant de France, actant la fin de la culture et du commerce de la vigne à Cadaqués (*Empordà* : 03/07/2018), jusqu'à ce que ceux-ci ne soient remis au goût du jour que très récemment, tel qu'on a pu le voir plus avant. Un certain nombre d'édifices situés sur le front de mer, modernes pour l'époque, doivent ainsi leur construction aux remises de cette émigration cadaquesenca transatlantique, tel que le Casino, la Casa Colom, ou la Casa Blaua. Il est de notoriété publique d'ainsi dire qu'à cette époque, du fait de l'isolement géographique du village, les gens se rendaient plus facilement aux Amériques qu'à Figueras.

Planche cartographique 7 : Des éléments de la diversité immigrée dans la matérialité spatiale du village



Exemples mentionnés par l'agent immobilier dans son discours
(de gauche à droite : Bar La Havane, Bar Casino, Casa Blaua)



Exemples omis (de gauche à droite : restaurants chilien, pakistanais, marocain)



Une présence peu visible bel et bien là



Quelques unes des rues habitées par des Boliviens
(la taille des cercles n'est en rien représentative de l'importance numérique par rue)

Sources :

- Données : (photos de) terrain 2012-2015, travail de collecte de données statistiques du *Padrón* version papier.
- Fonds de carte : Institut Cartogràfic i Geològic de Catalunya (Base topogràfica de Catalunya 1:5000. V.2 - 07/2017).
- Conception et réalisation : J. Milazzo, 2017-8.

Le début du XX^e siècle se voit caractérisé par des mobilités tant de proximité que demeurant internationales, sinon d'un autre ordre : les villégiatures barcelonaises, et l'avant-garde littéraire et artistique catalane de l'époque, dans la mouvance de l'association progressive de Cadaqués au monde artistique international, en partie due originellement à la famille Pitxot, qui ouvrira Cadaqués à nombre de personnalités du monde de l'art barcelonais et parisien, puis à Pablo Picasso, et Salvador Dalí relayant la démarche d'ouverture du village auprès de renoms de la création tels que Paul Eluard, René Magritte, André Breton... actant ainsi l'inscription historique de Cadaqués comme lieu de rendez-vous et destination choisie pour ses manifestations artistiques, pour son Festival International de Musique, ou encore pour ses concerts ayant lieu dans la paroisse.

Les années 1950–1970 sont celles de l'essor du tourisme international et de la réorganisation spatiale de la *Costa Brava* qui s'ensuit ; d'une part l'Espagne s'ouvre à la fréquentation touristique européenne, notamment française et italienne de touristes dits permanents, s'installant sur le littoral espagnol méridional, d'autre part la Catalogne voit une immigration espagnole interne de main-d'œuvre venue de régions marquées par un retard de développement telles que la Galice, l'Andalousie et l'Estrémadure (MIRET 1997) pour travailler entre autres dans l'agriculture et la construction.

À partir de la décennie 1970, c'est la migration internationale « économique » et de travail qui voit l'arrivée successive de migrants portugais, marocains (moitié des années 1980, bénéficiant d'un processus de régularisation en 1991 (LAZAAR 2003)) et gambiens, parallèlement à l'immigration de caractère politique d'Argentins, expliquant aussi de manière indirecte la fréquentation de Cadaqués par ce collectif – peintres et restaurateurs –, puis finalement de Latino-américains dès la décennie 2000, « l'accroissement des flux migratoires latino-américains coïncid[ant] avec la détérioration de la situation économique de pays comme l'Équateur, la Bolivie ou la Colombie, dont sont originaires la plupart des immigrés en provenance de l'Amérique du Sud » (FRANCO I GUILLEN 2011, §10). Sans entrer dans le détail d'une littérature abondante ayant déjà traité le sujet de la latino-américanisation et notamment de la bolivianisation de l'Espagne (SEMPERE 2001, ACOBE 2008, FERNANDEZ 2009, HINOJOSA 2009, PUMARES FERNANDEZ 2009, ROMAN 2009, ARTEAGA 2010, CORONA, CHAVEZ 2010, GUAYGUA & al. 2010, BABY-COLLIN & al. 2011 pour n'en citer que quelques-uns), il faut mentionner l'importance et la rapidité

de la naturalisation des Latino-américains en Espagne, possible après deux ans seulement de résidence légale, contre dix ans pour les collectifs dont l'histoire n'est pas liée à celle coloniale de l'Espagne, et ainsi la capacité des premiers rendue accrue à être mobiles. En outre, en raison du « partage avec les Espagnols d'une langue commune, d'une même culture, d'une même pratique du catholicisme, autant d'éléments qui faciliteraient leur intégration, ce que certains qualifient de *revival* de l'Hispanité – à l'inverse des musulmans, dont l'augmentation numérique constituerait une menace pour l'identité catholique espagnole », les Latino-américains sont ainsi considérés comme les « préférés du XXI^e siècle » en Espagne, en matière d'immigration (IZQUIERDO, LOPEZ, MARTINEZ 2002, cité par BABY-COLLIN 2014).

Une bolivianisation de Cadaqués

L'analyse des trajectoires et des motifs d'ancrage – ou de départ – des migrants boliviens présents à Cadaqués, dévoile une partie du fonctionnement du village. Interroger les expériences des Boliviens depuis leur arrivée à Cadaqués en 2000 permet en l'occurrence de saisir quelles sont les transformations du village sur des micro-temporalités. Les dynamiques qui structurent les migrations boliviennes en Espagne dépendent de différents facteurs ; ainsi avec l'imposition d'un visa en 2007 et la crise économique de 2008, nous pourrions supposer que les séjours des Boliviens présents à Cadaqués soient davantage limités dans le temps, à l'instar de migrants économiques précédents. Les activités liées au secteur touristique pourraient alors être réinvesties par un autre collectif étranger, du fait de leur départ éventuel. J'ai pu prendre la mesure de la persistance des Boliviens à Cadaqués, nonobstant la décennie écoulée et ses aléas depuis 2000. Cette section fait ainsi le point sur qui sont les Boliviens habitant ce village côtier, à l'aune du travail de collecte statistique entrepris à partir de la version papier du *Padrón*, à Cadaqués, et des entretiens réalisés (lesquels sont exploités plus en détails en chapitres 5 et 6).

Une micro-filière migratoire et une migration en famille

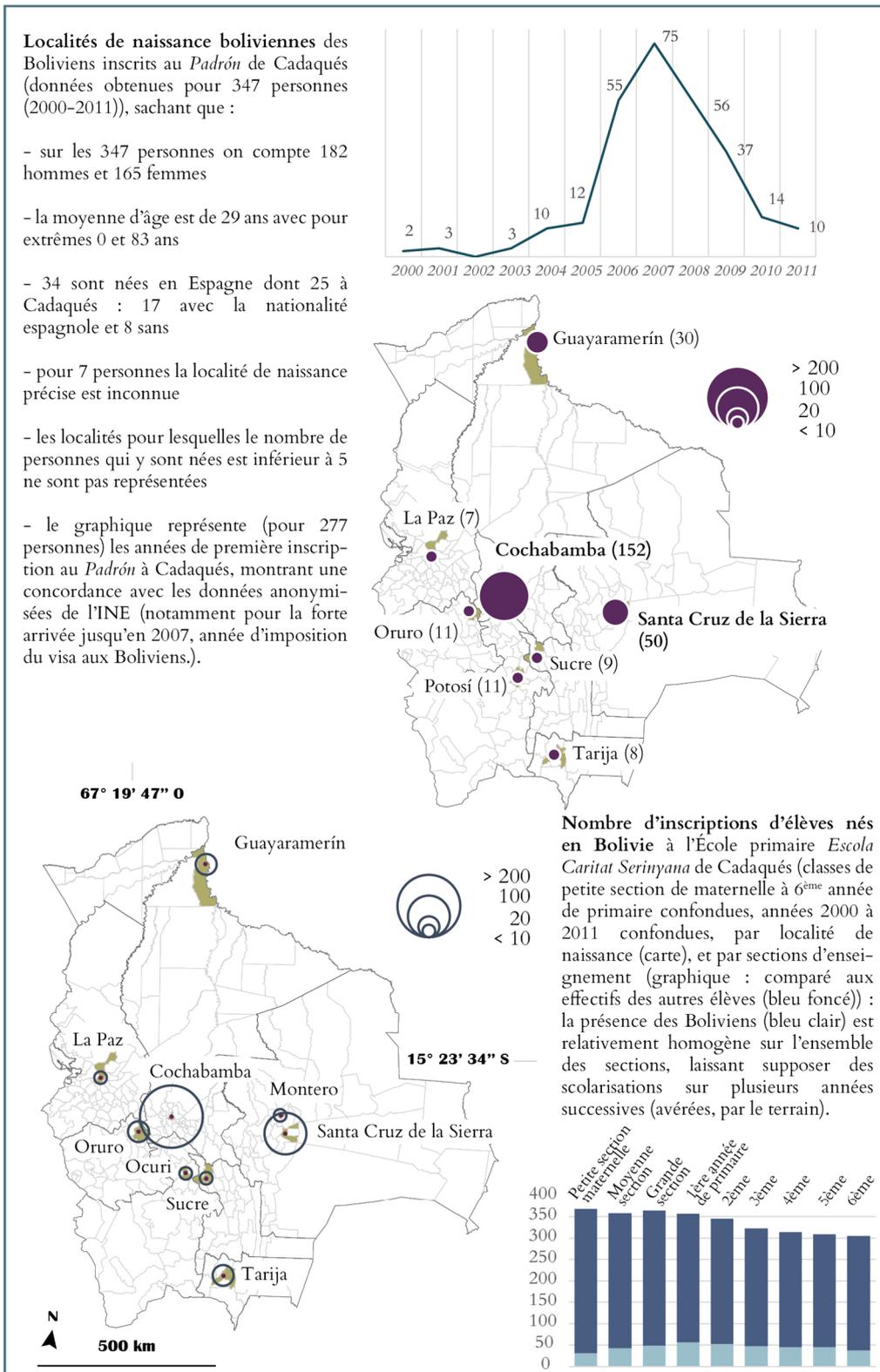
Ces données m'ont permis de mettre en évidence deux éléments concernant les modalités migratoires des Boliviens : (1) qu'il s'agit principalement d'une « filière migratoire » (MA MUNG & *al.* 1998) composée de familles, la plupart des personnes étant arrivées directement ou indirectement

(*via* les métropoles espagnoles notamment) sur place *via* l'intermédiaire d'un contact amical ou familial le plus souvent (et encore sur place, ou pas / plus) :

« La filière migratoire repose sur la solidarité agissante qui unit les membres d'un même groupe fondé sur les liens du sang et de la parenté, du voisinage, de l'ethnie et de la religion. Les devoirs de la solidarité, de l'échange et de la réciprocité fondent pour les membres du même groupe des exigences qui trouvent leur application dans la migration internationale. Chercher un emploi à l'étranger, trouver un hébergement, emprunter pour les frais de voyage et de la période d'installation, se procurer parfois illégalement les documents officiels sont quelques-uns des points où la solidarité collective, indispensable pour la réussite éventuelle de l'installation à l'étranger, trouve à s'exercer » (SIMON 1995, 76).

(2) Cette migration prend une forme essentiellement familiale dans la plupart des cas (j'entends par-là qu'il y a migration familiale directe ou regroupement familial dans un second temps) – l'environnement cadaquesenc étant d'ailleurs souvent cité positivement à ce sujet, en ce que la *petitesse* de l'espace favorise une vie de famille sur place bon gré mal gré, davantage que ne le permettent les distances à parcourir et les emplois disponibles dans les métropoles madrilène et barcelonaise (lorsque l'on travaille comme aide à domicile à temps plein *e.g.*). J'ai distingué à partir des données de la version papier du *Padrón*, 97 foyers inscrits comme tels à la mairie de Cadaqués (pour 347 personnes nées en Bolivie ou de parents boliviens). Conséquemment, cette configuration migratoire, du fait de migrations en familles, implique plusieurs choses (*cf.* pl. carto 8) : des lieux de départ boliviens récurrents (forte présence de Cochabamba et de Santa Cruz comme lieux de naissance) ; une répartition homme / femme des personnes migrantes relativement équilibrée ; la présence d'enfants venus par le biais de regroupements familiaux en Espagne, ou nés, scolarisés sur place et relativement jeunes, lorsqu'ils ne sont pas dans certains cas confiés à un membre de la famille en Bolivie ; un mode d'habiter sur place principalement familial ou de colocation entre plusieurs familles (à ma connaissance, jusqu'à deux familles avec plusieurs membres ensemble), faisant suite à un mode d'habiter dans un premier temps en simple colocation de personnes de nationalité étrangère, ou concitoyennes, dans le cas où une seule personne a migré au départ.

Planche cartographique 8 : Socio-démographie des personnes nées en Bolivie, résidentes de Cadaqués (2000-2011, pour 347 personnes)



Sources :

- Données : Enquête de terrain 2012-2013 (Estadística del Padrón, datos por municipio ; données fournies par l'École primaire *Escola Caritat Serinyana* de Cadaqués).
- Fonds de carte : CEPLAG.
- Conception et réalisation : J. Milazzo, 2017-18.

(3) Parce qu'aux débuts et durant la décennie 2000-10, on disait qu'en Espagne il était plus facile pour une femme bolivienne de travailler sans papier que pour un homme, car travailler en maison *e.g.* ne présentait pas les mêmes risques d'exposition que de travailler dans la construction, pour les personnes que j'ai interviewées il est vrai que les femmes sont celles qui sont parties les premières, sauf exception ; les hommes rejoignant la plupart du temps leur conjointe, ou une personne déjà sur place – une pratique relativement classique des migrations andine en Espagne plus généralement (OSO CASAS 2002 ; 2009, PARELLA RUBIO 2003, PEDONE 2006, BABY-COLLIN 2014). Ce qui n'empêche pas la plupart des enquêtés boliviens et étrangers non-européens de préciser que l'isolement de Cadaqués (associé à tort ou à raison à une moindre visibilité en cas de statut irrégulier) est quoi qu'il en soit, hommes et femmes confondus, un argument positif pour s'y installer et travailler – argument fréquemment évoqué par les migrants internationaux dans l'élection de petites villes et d'espaces (semi)ruraux perçus comme étant retirés, pour y habiter (MOREN-ALEGRET 2008).

Les emplois occupés : des positions sociales différenciées selon la nationalité ?

À première vue, *les Boliviens* à Cadaqués semblent principalement occuper les postes directement liés à l'activité touristique (hôtellerie, restauration, construction). Pour autant, il ne s'agit là que d'un *effet d'optique*, les Boliviens étant numériquement un *groupe* important, car arrivé par le bouche-à-oreille familial en majorité, et le plus récemment au sein du village (l'ancienneté de présence pouvant faciliter par la suite une certaine mobilité professionnelle vers des emplois en apparence moins directement liés à l'industrie touristique) ; (*cf.* pl. photo 3 *infra*). En s'intéressant à d'autres collectifs (d'autres nationalités présentes), ainsi qu'à l'histoire individuelle des personnes, le terrain effectué a mis en évidence qu'un groupe de population homogène est difficilement assimilable, notamment selon la nationalité, à un type d'emplois en particulier. Et parallèlement à cela, on peut quand bien même retrouver une majorité de migrants dans les mêmes types d'emplois, dans un village où les opportunités de travail sont aussi peu variées. Car il ne faut pas oublier que les opportunités mêmes de travail dépendent du marché local ; autrement dit, l'on travaille de ce dont l'on peut travailler au village – une situation qui vient brouiller quelque peu toute catégorisation genrée ou ethnicisée rigide des emplois occupés et occupables localement. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle nombre de Boliviens que j'ai interviewés subissent une « déprofessionnalisation »

(MAUBANT, ROGER, LEJEUNE 2013) de par le fait, étant donné des possibilités sur place relativement modelées et cantonnées à certains emplois par l'orientation de l'économie locale – déprofessionnalisation que l'on peut définir comme :

« [Ce qui] se rapporte à une perte de confiance dans l'activité professionnelle, qui peut aller parfois jusqu'au sentiment d'obsolescence de ses propres savoirs. [...] Elle] renvoie donc à une dynamique de fond qui menacerait le statut des professions établies, leur reconnaissance sociale, mais surtout renverrait à une perte d'autonomie, voire de l'autorité professionnelle dans l'exercice d'activités professionnelles individuelles et/ou collectives » (ROQUET, WITTORSKI 2013, §1-2)

Nombre « d'étrangers » interviewés (catalans non habitants, espagnols non catalans, européens non espagnols, et non-européens sans se limiter aux seuls Boliviens donc) ont dit être passés à leur arrivée à Cadaqués par les mêmes emplois jugés « précaires » (voir *e.g.* Carrie chap.6) ; les natifs du village peuvent de la même manière occuper un emploi de saison. Pour certaines personnes d'ailleurs, ces tâches constituent finalement sur le long terme des travaux d'appoint (comme entretenir une maison secondaire, ou faire des heures de ménage).

De premières conclusions quant aux variables discriminant ainsi des positions sociales différenciées par le travail selon les personnes, et non les collectifs, peuvent être tirées : (1) l'ancienneté de la présence au sein du village peut agir comme un facteur facilitant, pour une certaine aisance sinon une mobilité professionnelle ascendante, sur place (l'ancienneté est souvent synonyme d'une épargne en partie réinvestie localement, voire d'un commerce / d'une résidence hérité(s), et de réseaux de connaissance ancrés qui peuvent s'avérer utiles) : ce critère de l'ancienneté peut distinguer en l'occurrence *e.g.* les personnes qui sont uniquement employées dans un restaurant, de celles qui le gèrent, tout en considérant que cette différence de place tient aussi aux *desiderata* et aux projets à moyen et long terme sur place ou pas, de chacune d'elles.

(2) Suite en partie logique du point précédent, aussi basique et évident que cela puisse sembler, lorsqu'une personne arrive au village elle ne pourra trouver un travail que si celui-ci est disponible et non déjà occupé par une autre.

Planche photographique 3 : Quelques habitants boliviens dans l'économie villageoise



Sur ces différents clichés pris entre 2012 et 2015, on peut voir des ressortissants boliviens qui habitent le village, travailler dans des emplois caractéristiques de l'industrie touristique (en tant que serveur/se de bars et de restaurants, pour les **4 photos du haut**, prises en août 2012), mais aussi à des tâches qui sembleraient aller moins de soi, pour les **4 photos du bas** : à gauche : l'entretien divers d'un local de bar, comme le nettoyage des fenêtres avant la saison haute (mars 2012) ; l'assistance à domicile pour cette femme, en uniforme de ménage, que l'on voit remonter une allée résidentielle sous surveillance électronique au sud-ouest du noyau villageois (septembre 2015) ; à droite : des emplois dont je sais qu'ils sont à long terme : préparatrice en pharmacie (août 2012), qui nettoie l'entrée du local (voir chap.5), et employée dans un tabac-presse (septembre 2015). D'autres emplois existent et sont moins évidents à photographier : employé(e) dans l'hôtellerie, dans la construction, dans la restauration (en cuisine), dans le jardinage, dans divers commerces (tels que boulangerie, supermarché).

(3) Le mobile de la présence, s'il est professionnel, peut également distinguer en amont, les personnes selon leurs positions sociales qui en découleront conséquemment sur place : *e.g.* le monde de l'art à Cadaqués, attire tel un champ de force nombre d'artistes aux nationalités distinctes et d'horizons divers. À la différence, s'il y a tant de Boliviens présents à Cadaqués, c'est tout simplement en raison d'une conjoncture fortuite entre une forte demande de travail local, et une filière migratoire qui y a répondu, et dont les mobiles de venue et de présence sont éclectiques (voir chap.5).

(4) Le sexe des personnes circonscrit certes des opportunités professionnelles distinctes entre hommes et femmes : *e.g.* la construction demeure un secteur embauchant principalement les hommes. Pour autant il arrive que des hommes interviewés fassent des travaux qui relèvent de la domesticité réputée être un secteur particulièrement investi par les femmes (*e.g.* ménages, charge de personnes âgées).

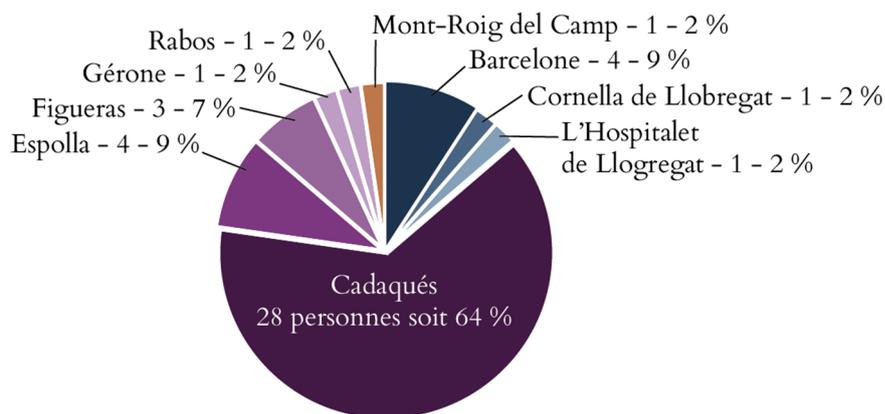
Une pérennité de la présence à Cadaqués contingente, des mobilités résidentielles de proximité

Les personnes boliviennes avec lesquelles je me suis entretenue ont mis en évidence des parcours migratoires relativement éclectiques, tant au niveau de leurs mobiles initiaux de venue et de présence à Cadaqués, que de leurs projets à moyen et à long terme, et ceci quel que soit leur statut juridico-légal (la majorité des personnes que j'ai rencontré étant en situation *légal*, détentrices de cartes de résidence, et pour certaines d'entre elles dans l'attente de la nationalité espagnole dont elles avaient fait la demande). Pour autant, j'ai pu quoi qu'il en soit identifier trois types de comportements vis-à-vis d'une hypothétique pérennité de présence à Cadaqués (qui n'est d'ailleurs pas caractéristique en quoi que ce soit des Boliviens, rappelons-le) et que j'expose ici synthétiquement (voir chap.5 pour plus de détails) : soit le départ est projeté pour être définitif, de Cadaqués (avec pour destination la Bolivie ou tout autre lieu) ; soit une mobilité circulaire est mise en place, intégrant Cadaqués (avec un autre lieu, situé en Bolivie ou pas) ; soit la présence se maintient à Cadaqués sans départ effectif projeté pour l'heure.

En matière de mobilités dites à l'intérieur de l'Espagne, certains entretiens comme les statistiques du *Padrón* obtenues auprès des services des mairies de Rosas (voir annexe 2, *cf.* graphique 3) et de Figueras (voir annexe 1, *cf.* pl. carto 9) – une petite et une moyenne villes, sélectionnées lors du terrain – apportent

les preuves d'une mobilité résidentielle de forte proximité : autrement dit, un grand nombre de Boliviens inscrits sur les registres de ces deux villes proviennent directement de Cadaqués voire circulent entre cette localité et d'autres ; un fait qui est somme toute banale : le sociologue Aurélien Gentil (2013) montre sur le littoral atlantique, comment, de manière relativement similaire et permanente, des « travailleurs mobiles » du tourisme s'inscrivent dans des formes d'ancrages temporaires et de mobilités saisonnières, distinguant pour sa part des catégories idéal-typiques d'individus déterminées selon leurs pratiques mobilitaires – les ambulants, les habitués et les locaux.

Graphique 3 : Une majorité de Boliviens présents à Rosas étaient auparavant à Cadaqués



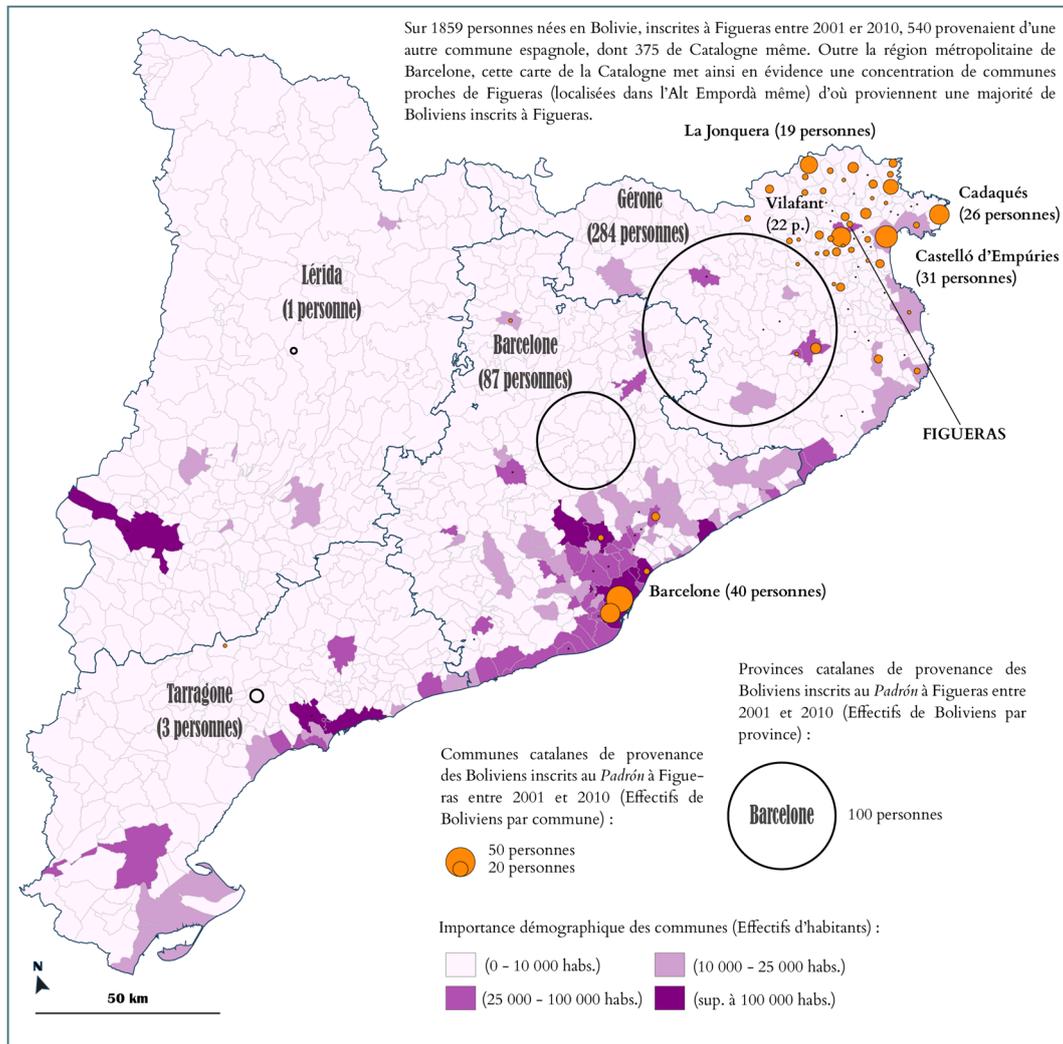
Municipalités catalanes de provenance des Boliviens inscrits à Rosas (1981-2011)

Portions en violet : communes de la province de Gérone.
 Portions en bleu : communes de la province de Barcelone.
 Portion en orange : commune de la province de Tarragone.

Pour 75 Boliviens inscrits au *Padrón* à Rosas entre 1981 et 2011, on peut constater pour 44 d'entre eux des mobilités intra-provinciales avec 84 % des personnes provenant de Gérone même (3 proviennent d'autres régions espagnoles et 18 de Bolivie). À l'échelon municipal, il faut noter la forte prédominance de Boliviens provenant de Cadaqués (64% des 44 personnes inscrites précédemment dans une municipalité catalane), suivie de Barcelone et d'Espolla avec un peu moins de 10% de l'effectif représenté pour chacun, puis Figueras (7%).

Sources : Données : Enquête de terrain 2012-13 (Estadística del Padrón, datos por municipio).
Conception et réalisation : J. Milazzo, 2017-18.

Planche cartographique 9 : Les Boliviens à Figueras, une mobilité résidentielle de proximité montrant l'importance du passage par Cadaqués



Sources :
 - Données : Enquête de terrain 2012-2013 (Estadística del Padrón, datos por municipio).
 - Fonds de carte : Instituto Nacional de Estadística.
 Conception et réalisation : J. Milazzo, 2017-18.

Un départ (potentiel ou effectif) de Cadaqués trouve souvent comme explications principales dans les entretiens que j'ai menés les arguments suivants : le manque de travail durant la saison basse (de l'un ou de l'autre des conjoints) ou une meilleure opportunité dans une autre commune, l'isolement géographique et le coût élevé de la vie à Cadaqués à la comparaison de certaines villes proches (pour l'alimentation, les frais de transport impactés, le loyer), ainsi que des modalités d'éducation jugées limitées. Point à noter, la crise économique débutant en 2008 ne semble pas en soi être surdéterminante dans les mobilités des Boliviens, dont la plupart des interviewés précisent que rentrer

en Bolivie entre temps serait plus coûteux que de rester sur place, quitte à éventuellement pâtir d'opportunités de travail moindres. Si les statistiques peuvent ainsi aller dans le sens d'une diminution de la présence des Boliviens à partir de 2008, et être reliées à la crise économique, comme la littérature s'y est grandement intéressée, je n'ai pas pu pour autant constater de visu à Cadaqués un tel lien direct, ni l'entendre de manière flagrante dans les discours des enquêtés, dans les limites temporelles du travail de terrain principal réalisé (jusqu'à l'été 2013).

IV.3. Une géographie villageoise exacerbée du relationnel ?

C'est malgré tout *quelque chose* – un environnement villageois *cosmopolite* par bien des aspects tel que celui de Cadaqués –, cet enchevêtrement dense et divers d'inconnus, d'*étrangers* les uns aux autres pour la plupart et aux premiers abords, vivant ensemble pendant plusieurs jours voire des années, et qui n'ont *a priori* que peu en commun, sauf peut-être le besoin de se poser pour un temps avant de repartir, et qui pour certains ne se reverront probablement jamais. Que dire alors des *implications* de leur présence *per se* pour cet espace – dans ce village où l'un des murs d'entrée à l'extérieur même du noyau sur la route qui serpente depuis Rosas, fut à une époque, avant mon terrain et selon les dires d'enquêtés, paré à la peinture d'une inscription géante « invasion bolivienne » – (à l'instar de ce que l'on voit souvent faire des protagonistes de films post-apocalyptiques, laissant à l'attention d'éventuels passants un message d'alerte leur indiquant d'éviter à tout prix les endroits culs-de-sac et points de non-retour infectés par une quelconque maladie [...]) –, mur rapidement repeint et estampé d'une affiche annonçant une exposition à venir sur Dalí. Dans cet espace en mutation qu'est Cadaqués, l'identité collective peut se voir marquée jusque dans le paysage tel que j'ai pu le constater, notamment avec son emblème « nous avec (= entre) nous », nom donné à une barque amarrée sur l'une des plages du village. Quand bien même le parallèle de ces deux épiphénomènes ne soit en rien décisif, leur factualité nous invite toutefois à nous poser avec attention et intérêt la question de l'*apparence* et de la *réception* de cette diversité immigrée pour les habitants, et conjointement celle des conditions et des modalités de leur co-/habiter. En effet, le contexte en soi pourrait à première vue nous inciter à interpréter cet emblème comme un pur identitarisme communautaire, symboliquement synonyme de fermeture et de rejet de tout ce qui est étranger. Toutefois, et quand bien même au fil des époques il ait pu être re-signifié en ce sens par des habitants, il n'est pas anodin de faire alors

remarquer que sa signification originelle est pourtant toute autre : en 1947, J. Pla écrivait :

« [C'est] une réminiscence évidente d'un sentiment d'intégration et de cohésion, qu'obligeaient l'insularité et l'éloignement [...] ce code simple qui régnait autrefois du 'nous avec nous' et 'du mien est le tien'. [...] Aujourd'hui, cependant, il n'y a aucune trace d'intérêt collectif et c'est sans doute pour cette raison que la locution a totalement perdu sa signification. Le 'nous avec nous' des Cadaquesens est parfaitement compatible, ceci dit, avec l'existence de caractères et de sentiments d'individualisme les plus insolubles. [...] Le 'nous avec nous' existe, mais semble avoir une limite – au-delà de laquelle règne la désintégration totale –, possiblement supérieure à ce que l'on peut observer dans tout autre village de notre littoral. [...] Qu'est-ce que le 'nous avec nous' d'aujourd'hui à la lumière des faits ? Peut-être une relique des temps anciens, une nécessité propre aux époques risquées. Il peut s'agir d'une méthode de travail, judicieuse et prudente pour former une famille. Et cela peut-être un moyen inventé par les Cadaquesens pour qu'on les laisse tranquilles » (PLA 2006 [1947], 109-10, tl.).

Reste à savoir comment le vivre ensemble avec autrui à Cadaqués se passe alors de nos jours.

IV.3.1. Avis situés sur Cadaqués–lieu de vie

Au gré de leurs expériences accumulées des espaces dans lesquels ils ont vécu tout au long de leur existence – de leur biographie résidentielle –, les habitants interviewés se sont chacun constitués une vision à la fois singulière et commune des avantages et des inconvénients de vivre à Cadaqués, des émotions qu'ils y projettent en matière d'appréciation du lieu (MOREN-ALEGRET 2008), et de la qualification de la nature de celui-ci selon leur *répertoire* propre de localités. Avant de monter en généralisation les conditions de sociabilité, pour celles qui ressortent grandement de l'ensemble des entretiens, je propose un arrêt sur trois avis situés d'habitants, principalement (1) au sujet de Cadaqués lieu habité recontextualisé au gré des trajectoires résidentielles suivies, et (2) des représentations im/migratoires, des autres et de soi-même.

Il s'agit, au détour de ces trois expériences d'habitants, *étrangers* chacun à leur manière on va le voir, de souligner ainsi que la figure du migrant ne se limite pas exclusivement à celle de l'individu migrant international *économique*, dernièrement arrivé et pâtissant d'une absence de droit à la mobilité du fait d'être un non-national et / ou un non-européen. Cette figure peut prendre de multiples visages, dès lors que les hommes cherchent des critères pour appuyer

les raisons justifiant les différenciations qu'ils tentent d'établir entre eux selon leurs intérêts respectifs ; c'est finalement dire, pour tirer le fil d'Ariane commun à ces trois *manières de (se) voir*, que « l'enfer c'est [bien] les autres » (SARTRE, 2017 [1944]), en ce que l'on est toujours soumis au regard et au jugement d'autrui, en étant inlassablement *l'autre* d'un autre, qui nous chosifie et nous impose une place et un statut au sein du monde malgré nous, et dont l'effet pygmalion²⁵ peut aggraver des stigmates préexistants chez des personnes ou des populations, voire en créer de toutes pièces.

Expérience 3 : Migration interne (nationale) et toujours étranger après toute une vie passée au village qui va s'insécurisant (*Armando, H, 48, Espagne, Cadaqués, 2013*)

Armando, marié et père de quatre enfants, bien que présent dans le village depuis quasiment sa naissance, est né en Andalousie, d'où ses parents ont émigré à la recherche de travail jusqu'à Cadaqués, où son père fut embauché dans la montagne pour la taille d'arbres puis dans l'économie florissante du tourisme villageois ; cinquante ans auparavant, on pouvait donc travailler similairement dans les bars, les restaurants, pour la construction, et faire des ménages – des emplois qui sont aujourd'hui occupés par d'autres collectifs, entre autres les Boliviens et les Équatoriens. Armando n'a jamais vu l'utilité concrète de faire des études et n'a jamais vécu ailleurs. Il dit avoir travaillé de tout dans le village, tout au long de sa vie, notamment au Club Med lorsque celui-ci existait encore au Cap de Creus, puis à la mairie, s'occupant de petits travaux ; étant donné qu'il s'intéressait au sport on lui a finalement proposé il y a quatre ans, de gérer le pavillon sportif, et d'ainsi faire en sorte que la jeunesse locale ait de quoi s'occuper et de quoi se distraire, qu'elle ne s'intéresse pas à la drogue – un emploi pour lequel il se sent utile. Il est d'avis que le sport permet de dépasser les barrières culturelles, les manières différentes de penser, et peut donc être ce faisant un « moyen d'intégration », notamment pour la jeunesse étrangère ; il le constate d'ailleurs régulièrement, avec les équipes de football de jeunes de nationalités distinctes qu'il entraîne et qui jouent régulièrement les unes contre les autres, fondées sur l'appartenance à une ville ou à une région. S'il dit apprécier les conditions de vie à Cadaqués qu'il définit comme un village (mais non comme un espace rural, où les gens vivraient uniquement de l'agriculture selon lui, car à Cadaqués on vit essentiellement du tourisme désormais), et qu'il ne se voit aucunement habiter en ville, tout le monde se connaissant ici, et l'environnement

²⁵ L'effet pygmalion ou la suggestion en psychologie, se concrétise lorsque l'attente d'une personne vis-à-vis d'une autre et de son comportement, conduit à sa propre confirmation, par un effet de miroir entre les deux personnes et ainsi d'une réappropriation par la seconde d'un comportement, d'une image d'elle-même, dont elle n'est pas à l'origine. Autrement dit, c'est adopter un comportement que nous pensons que l'autre nous prête.

étant relativement agréable ; il précise pour autant que « si ici c'est comme une grande famille, cela ne veut pas dire que nous nous entendons tous bien. On sait que dans une famille il y en a toujours qui peuvent te faire faux bond ». Il souligne ainsi combien son statut de résident de toute une vie à Cadaqués est plus que relatif et précaire, *conditionnel*, dès lors que l'on saisit l'occasion lors d'un conflit quelconque, et pour faire prévaloir l'opinion de telle ou telle personne sur celle d'une autre, de lui rappeler qu'il n'est « pas véritablement d'ici » à la comparaison d'autres personnes – une réminiscence de ses premières années d'immigré où par bien des égards son expérience s'apparente ainsi à celle que pourrait expérimenter n'importe quel nouvel arrivé fraîchement débarqué. Sur ce point, concernant les multiples mobilités que connaît le village, du fait du tourisme, et du nombre important de populations diverses qu'il brasse, l'environnement a perdu selon lui en sécurité ; alors que l'on pouvait laisser sa porte ouverte lorsqu'il était jeune, désormais il ne laisse plus ses enfants (adolescents) sortir seuls le soir, que ce soit l'hiver ou l'été – ce qui semble laisser transparaître à la fois une conscience (et une crainte) des changements démographiques avérés que connaît le village, et une forme d'idéalisation communautaire d'un temps révolu (fictif?) où l'on pouvait faire confiance et connaître réellement tous les habitants du village. La diversification et l'accroissement démographiques locaux sont ainsi relativement mal perçus par Armando, lui faisant en partie redouter que les maux qu'il associe au milieu urbain n'arrivent jusqu'ici ; en outre, cet apport de populations exogènes n'est en rien garant, tel que précisé plus tôt, d'un effacement de la catégorisation étranger dans laquelle il est susceptible de retomber.

Expérience 4 : Entre Catalans et Indiens, entre un Cadaqués rural et un Cadaqués urbain (*Francisco, H, 41, Argentine, Cadaqués, 2013*)

Francisco vit à l'année à Cadaqués depuis maintenant treize ans. Divorcé, il a une fille âgée de 2 ans, ayant la double nationalité espagnole et italienne. Il est né et a grandi jusqu'à ses 12 ans, dans une petite ville située à proximité de Santa Fe qui était selon lui, et avec le recul, un paradis pour élever un enfant, loin des affres de la violence de Buenos Aires où il déménagea par la suite. Travaillant de manière alternative dans la photographie, la publicité et la cuisine, et pressentant la crise de 2001 en Argentine, il choisit d'émigrer en Espagne (plutôt qu'aux États-Unis où les services sociaux sont de moindre qualité, et plutôt qu'en Italie bien qu'ayant la nationalité par ses grands-parents émigrés en Argentine) ; car l'espagnol est sa langue maternelle et que l'Espagne est pour lui davantage latino-américaine qu'européenne, tant dans la culture que les attitudes. Il travaille alors dans la restauration et transite par plusieurs villes – Paris, Ibiza, Madrid – pour finalement entendre parler de Cadaqués où il s'installe car l'endroit lui plaît pour différentes raisons : il y a d'abord et contrairement selon lui à la ville, un rapport symbiotique à l'espace qui perdure, du fait que la vie quotidienne est très

dépendante du climat, notamment pour les personnes ayant des travaux d'appoint agricoles. La saisonnalité autorise en outre une certaine philosophie de vie et spiritualité, qu'un travail constant annuel – forme que l'on rencontre davantage en milieu urbain selon ses dires –, ne permet pas. Si la ville est ainsi représentée de manière anarchique, le village est alors en négatif apparenté à un environnement sous contrôle où « le civisme se vit au quotidien, et où une amende de la police ne doit rien au hasard et a quelque chose de personnel ». Point des plus intéressants, Francisco distingue un Cadaqués qui est urbain l'été, est rural l'hiver : « car l'hiver il n'y a seulement que *les gens d'ici*, les touristes étant au final intéressés par une *rusticité*, un aspect campagnard auxquels paradoxalement ils n'accèdent pas et qui sont factices l'été ; le village prenant alors tout son potentiel lorsqu'il n'y a pas de touristes ». Francisco semble ainsi assimiler tourisme, artificialité et urbanité d'un côté, et en miroir, vie quotidienne, authenticité et ruralité, quand bien même il reconnaît que l'économie villageoise repose sur le tourisme, dont lui-même vit : en ayant un restaurant où il essaie de développer une cuisine avant-gardiste, moléculaire, à base de fleurs et aux influences japonaises – ce qui n'est pas sans lui valoir quelques griefs de la part de concurrents envieux, dans un contexte local qu'il estime marqué par une banalisation de la restauration et un manque de créativité, une cuisine sans personnalité, où les gens copient facilement ce qui semble faire recette, et qui pour certains ne manquent pas alors de lui rappeler à l'occasion son statut d'étranger, similairement à Armando : « même si tu vis ici depuis trente ans, si tu n'es pas né ici, tu restes un étranger toute ta vie », dit-il. Alors, quand bien même Francisco en tant qu'Argentin (« Européen vivant en Amérique latine »), juge que sa manière de voir le monde n'a rien à voir avec celle des Boliviens et des autres Latino-américains – ces Indiens –, pour autant il estime que les Catalans ont un problème de xénophobie en l'occurrence vis-à-vis de quiconque n'étant pas natif du lieu habité.

Expérience 5 : Cadaqués–Buenos Aires–Berlin, transposition et mise en abîme d'expériences de la diversité immigrée (*Iris, F, 38, Allemagne, Cadaqués, 2013*)

Iris, née en Allemagne et ayant passé la majeure partie de sa vie à Berlin, partage désormais son existence quasi trimestrielle, après un passage par Sitges (Catalogne) en 2012, entre l'Allemagne (son lieu familial), Buenos Aires (lieu de naissance et familial de son compagnon argentin), et Cadaqués (lieu de travail de son compagnon qui est artiste peintre, et qui à l'instar de beaucoup comme lui, vient chercher dans le village l'inspiration comme la renommée). De son côté, elle – ancienne ballerine désormais à la retraite forcée, ne souhaitant pas avoir d'enfants, et pensant se reconvertir dans l'enseignement du yoga –, occupe entre temps ses journées à Cadaqués en travaillant comme vendeuse de saison employée dans une boutique de prêt-à-porter, pendant que lui peint et prépare ses expositions. La situation d'Iris n'a en soi rien de très particulier ; son rapport à l'espace cadaquesenc peut se concevoir telle une relation relativement

neutre et par défaut, du fait qu'elle y soit présente avant tout en raison de son compagnon, quand bien même elle trouve l'environnement agréable sans pour autant s'y voir vivre à l'année ; elle ne nourrit aucune représentation particulière du lieu si ce n'est qu'il s'agit pour elle d'un village touristique où elle transite épisodiquement. Si j'ai choisi alors d'y faire référence, c'est en raison du regard qu'elle porte sur la vision même que nourrit son compagnon au sujet de l'immigration bolivienne à Cadaqués, et qu'elle remet en perspective avec ses propres expériences de la diversité immigrée : elle confie, avec un soupçon d'amusement, que son compagnon ne supporte pas la présence même à Cadaqués du collectif bolivien, ayant connu étant enfant en Argentine le même phénomène d'immigration lorsque le pays était une destination majeure de l'émigration bolivienne ; elle raconte comment il passe son temps à se plaindre des nuisances sonores et odorantes de cuisine que constituent pour lui des Boliviens situés à proximité de l'appartement qu'ils louent à Cadaqués ; qu'il a dû supporter cela durant une partie de sa vie en Argentine, et qu'il trouve invraisemblable de voir débarquer dans un village reculé et culturel comme Cadaqués, à nouveau, et à l'autre bout de la planète, des Boliviens – lesquels sont ainsi ramenés à l'image d'une main-d'œuvre précaire qui n'a rien à faire dans un paysage local où elle détonne. Mais cette situation n'est en rien véritablement singulière selon elle, car lorsqu'elle était elle-même enfant, elle dit se souvenir avoir pu observer des comportements et des plaintes similaires, redondantes, récurrentes, dans l'immeuble où elle vivait en plein centre-ville avec ses parents à Berlin, à une époque où l'immigration turque en Allemagne connaissait alors son apogée.

IV.3.2. Conditions *objectives* de sociabilité

Parmi les avantages cités par les interviewés, et qui défient la pluralité des avis, plusieurs arguments reviennent de manière récurrente : (1) l'activité touristique saisonnière garantit un travail du moins durant une période de l'année incompressible. (2) Même si la vie est plus chère à Cadaqués que dans une ville, le salaire est plus intéressant et le cadre plus agréable, (argument notamment cité par des femmes ressortissantes boliviennes qui travaillaient en tant qu'aides à domicile à temps plein à Madrid ou à Barcelone et qui ont précisément choisi de s'installer à Cadaqués pour cette raison). (3) Le confinement dans le village est pour certains gage de relations durables. (4) Cette idée d'une corrélation positive entre proximité spatiale et sociale se retrouve dans l'argument que la proximité spatiale des lieux de travail–logement constitue un atout indéniable, synonyme d'économies pécuniaires aussi bien que de temps – en matière de transport, ou notamment de garderie et / ou de cantine pour les personnes ayant des enfants ; l'on se rend au travail à pied ou en scooter (modalité très répandue de déplacement dans le village, lorsque la

voiture est privilégiée pour sortir du village), et la vie familiale est maximisée au quotidien du fait de la proximité spatiale :

« Ici à Cadaqués nous avons la chance d'être un petit village, et donc pour les familles qui vivent ici, si tu travailles, tu laisses ton enfant manger avec la grand-mère, mais pour la majorité, des fois tu peux manger avec tes enfants à la maison parce que du travail à la maison, tu disposes de deux heures pour manger chez toi avec tes enfants. Ceci est l'une des bonnes choses qu'il y a de vivre dans un village. Je crois qu'à l'école s'ils ont 300 enfants, une quarantaine y restent pour déjeuner, ce qui n'est pas beaucoup » (Lola, Cadaqués, 2013).

Mais pour un grand nombre, les avantages d'une plus forte proximité sociale trouvent leurs limites dans un manque d'intimité flagrant lié à l'environnement villageois même, qui impose aux habitants un contrôle social²⁶ important :

« Si tu as un problème avec une personne, alors tu as un problème avec tout son groupe d'amis. Les rumeurs ici t'affectent bien plus que dans une ville. Si quelqu'un dit quelque chose ici, deux cents personnes sont au courant, soit un dixième de la population, contrairement à Barcelone où cela ne t'affecte pas personnellement. Aussi il faut être un peu démagogue pour pouvoir survivre parce qu'ici la sincérité peut être très brutale. Il faut être pas mal hypocrite, et faire très attention à ce que l'on fait. Tu ne peux pas être anonyme. Tout ce que tu fais, a des conséquences. En ville, tu es anonyme » (Francisco, Cadaqués, 2013).

À ce type d'inconvénient de nature sociétale, s'ajoutent des inconvénients davantage matérielles : le manque, la qualité discutable de l'offre culturelle et éducative, ou encore la cherté de la vie et des services locaux, couplés à des modalités d'accès à l'extérieur du village réduites (peu d'infrastructures de transports en commun, ou du moins à la hauteur de la demande locale d'après la mairie) et coûteuses (financièrement en termes d'essence et de temps), estimés par nombre d'habitants interviewés, rendent d'autant plus prégnante la sensation d'isolement que peuvent ressentir certains :

²⁶ Le contrôle social (voir notamment les travaux premiers de l'École de Chicago sur la notion de socialisation) renvoie de manière générale à un ensemble de pratiques et de moyens sociaux mis en œuvre en vue de maintenir une conformité des individus aux normes en vigueur d'un groupe social / d'une société, et de garantir ainsi *in fine* un ordre social et le respect d'un système de valeurs. Ces pratiques peuvent être formelles (au moyen de la police, de la religion, de la justice) ou informelles (via la famille, les amis et l'entourage proche, où sur les lieux de toute interaction quotidienne). Le contrôle social – garant pour certains d'une cohésion sociale – peut être aussi décrié s'il devait conduire à la domination et à l'aliénation des individus.

« C'est limité, tu ne peux pas toujours faire ce dont tu as envie, parfois tu penserais 'maintenant j'ai envie d'aller faire du shopping ou d'aller au cinéma, ou me promener sans que personne ne me connaisse' – ce que tu ne peux pas faire ici. Tu peux aller à la montagne, mais ce n'est pas la même chose. Dans une ville, il y a toujours beaucoup plus de choses à faire que dans un village. À beaucoup de personnes la ville ne leur plaît pas car il y a trop de choses. Et à beaucoup d'autres, les villages ne leur plaisent pas car il n'y a pas suffisamment de choses. J'ai vécu cinq ans à Barcelone et j'étais très bien mais j'avais également besoin de venir vivre ici. [...] Ensuite, un autre des désavantages à vivre ici, c'est que tout le monde n'a pas les mêmes préoccupations que toi. Tu souhaites voir une exposition, tu vas au musée, tu l'as déjà vu. À la différence, à Barcelone tu peux en voir une différente chaque semaine. Cadaqués ne solutionne pas toutes les préoccupations des gens » (Lola, Cadaqués, 2013).

Considérations conclusives : relativité des modalités d'échanges et mondes qui s'indiffèrent

L'analyse des modalités du développement de Cadaqués par le tourisme a montré que ce dernier constitue un vecteur de sa globalité, reposant sur la promotion d'une mise en valeur maîtrisée de l'espace communal par les dirigeants locaux. Toutefois, les investigations menées paraissent indiquer que, dans le cadre d'un nouveau boom immobilier et d'une massification touristique depuis la fin des années 1990, Cadaqués semble confronté au dilemme de sa réinvention. La politique touristique actuelle souhaite à la fois renforcer son image culturelle en s'appuyant sur l'image de Salvador Dalí et sur l'histoire artistique du village, et s'en détacher pour aller vers une essentialisation du lieu même de Cadaqués, et diversifier par ailleurs l'offre touristique locale. En misant sur différents tableaux, les décideurs locaux jettent les bases de l'adaptation de Cadaqués à l'évolution de l'air du temps en recherchant des ressources complémentaires, ce qui n'est pas sans soulever nombre de débats au regard des attentes de la population résidente. Ces dynamiques spatiales sont indissociables des évolutions sociales du village, qui en font un hyper-lieu constitué de l'hybridité située de multiples liens et représentations.

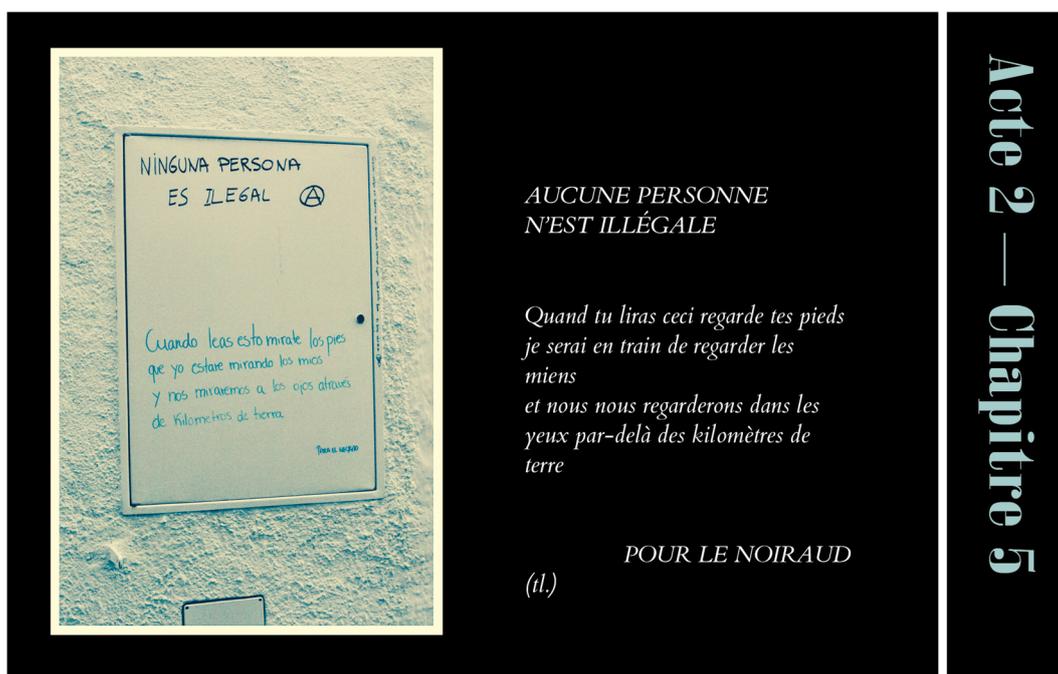
L'environnement cadaquesenc est ainsi quelque peu particulier. Divers éléments constituent le quotidien de la vie villageoise : un contrôle social assez marqué, une absence relative de vie privée, des clivages de groupes lors d'inimitiés individuelles, des entraides de proximité ou encore les possibilités d'une sociabilité accrue. Ceci dit, l'existence d'habitants (migrants) de nationalités et d'origines socio-économiques diverses, façonne aussi les conditions d'une forte coprésence ou hyper-diversité (VERTOVEC 2007) ;

autrement dit, le rassemblement dense en un même lieu de nombreuses réalités sociales distinctes. Le village est en outre multifonctionnel : la majorité des résidents évoluent dans le village en y travaillant et en s’y sociabilisant, limitant ainsi leurs mobilités à l’extérieur du village. Cette hyper-diversité, couplée à divers usages d’un même espace villageois, accroît au quotidien les possibilités de dissension comme d’enrichissement culturel. En effet, si à l’échelle d’un quartier urbain, la dispersion des réseaux spatiaux et sociaux des acteurs contribue à une géographie différenciée, les résidents d’un quartier travaillant et se sociabilisant souvent dans des quartiers autres que ceux qu’ils habitent, il peut en être de même pour des villages dont les résidents vont travailler dans une localité proche. À Cadaqués, entre le travailleur migrant employé à la plongée, l’artiste peintre louant une galerie, et le propriétaire d’un hôtel familial, les intérêts des résidents peuvent ainsi se traduire par une *cimentation* dans l’espace villageois de divers réseaux spatiaux et sociaux. Autrement dit, chaque acteur présente différents modes d’occupation du même espace, augmentant ainsi la possibilité de conflits. Le réseau d’influence permet dans ce cas de comprendre comment un conflit peut ainsi se répercuter d’une sphère à une autre de la vie individuelle. En témoigne l’exemple d’une habitante (bolivienne) qui expliquait comment, à la suite d’une déconvenue amoureuse entre sa fille et un résident (bolivien), elle avait fait en sorte que le jeune homme ne puisse plus être embauché dans le village par qui que ce soit – peine perdue.

Les expériences d’habitants – de divers lieux connus (passés / actuels), et d’une diversité immigrée vécue en leur sein –, éclairent ces avis sur Cadaqués qui *de facto* s’en trouvent situés : aussi bien à la lumière de l’histoire personnelle et de la trajectoire résidentielle de chacune d’elles, qu’au gré de schémas de pensée qu’elles se sont appropriées – individuels, familiaux et culturels. Ces schémas participent à la reproduction possiblement décontextualisée, de *manières de perce/voir* les interactions sociales en situation de coprésence ; autrement dit, l’on peut se demander si des discours quant au vivre ensemble avec l’autre (étranger / migrant) ne sont finalement pas transposés, peu importants le lieu et l’époque considérés. Si tel est bien le cas, c’est un argument en faveur de l’idée d’une figure de l’étranger persistant par-delà l’espace, le temps et toute catégorisation identitaire différentialiste. Mais plutôt que d’y conclure à des identitarismes (conscientisés ou pas) de la part des enquêtés, cette récurrence a-topique et atemporelle de conditions similaires de sociabilité pourrait simplement s’expliquer par le fait qu’au cours de la construction du

sujet et de son individuation, le rapport à soi passe par un rapport à l'autre impliquant des mises à proximité et à distance psychologiquement intrinsèques, quels que soient les critères retenus (nationalité, physiologie, langue, etc.) par une personne pour la construction de cet *autre* que les carcans de la société s'emploient par ailleurs aussi à négocier. Dans ce contexte, et pour éviter tout déterminisme géographique, plutôt que de sonder une éventuelle singularité locale des relations sociales due à la configuration même du lieu, partir des expériences et des avis situés sur Cadaqués de divers de ses habitants, a ainsi permis d'identifier quelles sont transversalement les conditions d'interaction sociale qui résistent à la pluralité des opinions pour ce lieu. Et du fait d'un *calquage spatial* possible de conditions d'habiter d'un espace à un autre, bien qu'il faille donc éviter d'affirmer que des variables évoquées seraient particulières à Cadaqués ou à un type générique de lieux s'y rapprochant, les isoler pourrait par suite montrer comment les définitions (spatiales / sociales) données de Cadaqués, s'éloignent ou concordent avec des descriptions plus courantes d'espaces communaux similairement faibles démographiquement, et peu étendus spatialement.

V. Des bio-géographies d'habitants...



Encart-paysage 8 : Trans-terres (Street Art 2). (Cadaqués, 09/2015)

Dans le contexte de la migration internationale de personnes étrangères venues originellement avec l'objectif de travailler, s'intéresser aux conditions et aux modalités de leur participation à transformer les petites municipalités, les espaces ruraux et villageois qu'elles habitent, nécessite de prendre en compte dans ces espaces les divers éléments circonstanciels et structuraux qui altèrent l'intégration, ainsi que les aspects singuliers des expériences liées à l'immigration ; mais surtout il est nécessaire de dépasser l'image des immigrants tel un bataillon de main-d'œuvre en stock destinée aux travaux méprisés et sous-rémunérés (JENTSCH, SIMARD 2009). C'est ce que semble parfaitement souligner ce tag de ruelle, inscrit sur une porte de compteur électrique externe – et qui en guise de réponse à un avis fortement politique donné sur l'inéligibilité et l'irréductibilité de quiconque à un statut d'illégalité, témoigne de toute évidence d'une histoire d'amour prenant place *par-delà les terres*, laissant ainsi planer énigmatiquement le doute sur l'éventualité d'une relation tendre laissée en suspens dans un autre pays, suite à la migration de l'auteure ; le décalage fort qui existe entre ces deux inscriptions, nous ramène avec lucidité à une certaine réalité de la vie, et à un ordre plutôt violent des choses qui la composent. Au sujet de l'habiter et du vivre ensemble en « *périphérie* », dans son étude en recherche biographique menée sur la favela de Mangueira (Brésil) lue au moyen

d'histoires de vie en commun, la psychologue-psychiatre Lúcia Ozório l'énonce d'ailleurs sans détour :

« Ces histoires sont, toutes, des histoires d'amour. L'amour qui se construit avec des expériences de vie marquées par des formes de coopération et d'invention. Dans le rapport entre la pauvreté et l'amour, il y a un élément, le *commun*, qui déconstruit le pouvoir et montre des sorties uniques malgré les formes de domination. Le tissu biopolitique, toujours en train de se faire, est plein de relations amoureuses » (OZORIO 2016, 84).

Partant, pour d'autant mieux répondre à ces impératifs sus-cités de prendre au sérieux la complexité jusque dans l'intimité des existences de personnes en situation migratoire, je propose de considérer sous l'angle multi-dimensionnel, synchronique et diachronique la question de l'*expérience*, au moyen d'une géographie psycho-sociale à la croisée de la recherche biographique, de l'anthropologie et de la psychologie sociale et environnementale. Sans quoi, – chaque existence étant singulière –, il serait ardu de distinguer les processus d'individuation qui sont à l'œuvre dans des modes d'habiter parfois ressemblants, qu'il s'agisse de situations migratoires ou pas d'ailleurs. Conséquemment, face à l'accès à des travaux empiriques, ou à l'obtention de statistiques relativement exhaustives lors du terrain effectué, cette posture scientifique explique ma décision de ne pas y limiter le type de données recueillies pour l'analyse : une place importante est accordée aux expériences narrées des personnes ainsi qu'aux rapports à l'espace et au psychisme. Car eu égard aux pratiques et aux représentations de la migration et de Cadaqués développées par les habitants(-migrants), les mobiles, les opportunités et les moyens des relations multiples qu'ils tissent avec Cadaqués et qui permettent de comprendre les raisons de leur être-là – loin d'être uniformes, et même s'il en est –, donnent bel et bien à voir des configurations qui sont finalement aussi variées, tel que le montre ce chapitre.

※

Argumentaire méthodologique

Si des expériences diverses citées jalonnent la réflexion sur laquelle s'appuie cette thèse, ce chapitre donne sans conteste une place centrale aux histoires d'habitants (migrants) de Cadaqués, dans le cadre d'une approche qui se veut résolument ontologique : à l'instant *t* de l'entretien mené, l'on s'intéresse dans leurs discours au sens qu'ils accordent à leur existence, et au rôle qu'ils attribuent

à cette occasion à l'espace cadaquesenc – lieu de vie actuel où ils sont donc physiquement présents –, replacé dans les suites (il)logiques rationalisées d'expériences vécues et de projections à venir qui leurs sont propres ; autrement dit, ce que l'on sonde ici c'est la *positivité* ou la *négativité* de la signification de Cadaqués, dans la *ré-écriture* discursive instantanée que ces habitants font à rebours de leur vie passée et dans l'anticipation de celle à venir. Méthodologiquement parlant, mais aussi du point de vue de la logique argumentative, dans le cadre de cette thèse de géographie intéressée aux apports de la psychologie, et aux objets de recherche que sont les expérience et migration humaines contextualisées à un environnement villageois, l'objectif de ce chapitre est alors triple :

Premièrement, pléthore de travaux scientifiques et en l'occurrence en géographie, parlent d'expérience, sans toutefois en définir concrètement le sens qu'ils lui donnent, ni spécifier en quoi consiste alors la part spatiale de l'expérience, ou encore le poids que celle-ci revêt dans la constitution du sujet. Pour interroger pleinement le pouvoir explicatif de l'expérience *per se*, il convient donc de se pencher sur cette importance à précisément (re)donner à l'espace dans le processus d'individuation et dans sa construction expérientielle associée ; pour ce qui nous concerne directement donc, l'on sondera ceux-ci pour les cas empiriques des habitants enquêtés : comment, dans les construits biographiques des habitants, l'espace cadaquesenc est-il approprié tant au gré d'expériences passées que selon les logiques sous-tendant leur régime de présence spatio-temporelle au village, au moment où ils en parlent ?

Deuxièmement, en plus de nous informer sur des éléments environnementaux cadaquesencs résistant à la pluralité des avis, que l'on peut donc considérer comment étant des conditions même de la présence spatio-temporelle des habitants, privilégier dans le discours d'une personne ce qui ressort pour elle comme lui étant primordial, concourt à démontrer que, face aux représentations réductrices, essentialistes et *étrangé-istes* du migrant, les existences de personnes (en situation migratoire) sont d'une part complexes, et d'autre part qu'elles sont faites de préoccupations relativement banales et communes – ne faisant donc pas de la migration ni même de la mobilité, l'unique prisme pertinent d'interrogation (d'une éventuelle singularité) de leur existence, loin s'en faut ; si ces histoires se rejoignent sur certains points contextuels, elles doivent aussi beaucoup aux hasards de la vie à l'instar de celle de quiconque.

Troisièmement et incidemment liée à la précédente, une autre idée reçue que nous permet alors de battre en brèche une approche psycho-spatiale des expériences de vie de ces habitants, c'est celle d'un rapport implicite associant souvent argent et migration (d'étrangers) ; que l'argent serait le mobile premier de la venue des migrants, la raison absolue de *l'être-là* des étrangers. Pourtant, nombre de travaux scientifiques commencent à se résoudre à l'évidence qu'à défaut d'être essentiellement un *homo economicus*, l'être humain est en premier lieu et intrinsèquement un *homo psychologicus*.

V.1. L'expérience (de l'espace) et sa biographisation

Si l'objectif n'est pas ici de faire une recension des travaux intéressés à l'expérience, proposer un arrêt synthétique sur définition semble pourtant incontournable, afin de montrer comment elle participe de l'histoire que se font les personnes de leur vie, et d'en saisir alors la dimension spatiale.

V.1.1. L'expérience comme modalité promotrice de l'existence

De manière générale et pour l'empirisme classique en philosophie, les expériences sont des « contenus conscients et phénoménaux éprouvés dans la sensation, des événements privés » car subjectifs (BLAY 2003, 420), autrement dit des informations produites par la confrontation de soi au monde – par notre pratique de ce qui se manifeste à notre conscience et à nos sens – et à partir desquels s'élabore notre connaissance. L'expérience, construite sur le vécu, est donc couramment le processus d'acquisition (volontaire ou non) de connaissances prêtes à être mises en pratique (CNRTL 2012). On s'en rend compte : bien qu'elle soit très souvent convoquée et mobilisée, l'expérience est une « notion dont l'obscurité reste inaperçue » (GENS 2009, 9). Elle pâtit pour ainsi dire de son manque de clarté définitionnelle et de son déficit d'ancrage philosophique, la langue ne pouvant y référer que de manière systématiquement allusive (JULLIEN 2017). C'est un problème qui incidemment vient gangréner les études migratoires lorsqu'on y parle d'expérience de migrants et d'expérience migratoire. Mais peut-être faut-il voir, comme postulat additionnel d'explication à cet aspect nébuleux de l'expérience, le succès que rencontre parallèlement le terme bourdieusien moins énigmatique du « capital » dans ses diverses déclinaisons (économique, culturel, relationnel, social, spatial, d'autochtonie, entre autres). Car construit sur un patrimoine et des compétences nourris d'expériences accumulées au gré d'opportunités, le capital est « un bien social cumulable et utilisable pour en produire d'autres » (LEVY, LUSSAULT 2013,

148) ; autrement dit, le capital d'un individu, ce sont ses ressources (matérielles et immatérielles) et ses capacités pour les maîtriser, acquises et prêtes à lui servir : c'est l'expérience valorisée et *capitalisée* en biens, conscientisée ou non (en sommeil) par l'individu comme telle. Si le capital semble ainsi *englober* l'expérience même et être plus complet, l'on va voir que c'est précisément dans la polyvalence de l'expérience qu'il faut voir sa puissance ; par ailleurs, le *détournement sémantique* du capital est à mon sens révélateur d'une économicisation de la culture et *de facto* de celle des comportements humains incluant la migration (HALFACREE 2004) – raisons pour lesquelles, rhétoriquement et pragmatiquement, je lui privilégie donc l'expérience, qui est centrale dans cette thèse. Outre de reconnaître à l'individu (migrant) une certaine autonomie dans sa stratégie sociale de valorisation à l'instar du capital, l'intérêt scientifique de l'expérience – *a fortiori* pour une géographie psychosociale – tient à la fois à son large spectre d'analyse utile à la compréhension de l'humain, et à sa participation indiscutable au processus complexe de subjectivation des personnes qu'elle permet de dé-composer (*cf.* point notionnel 10) :

Point notionnel 10 : L'expérience

Ce que l'on peut retenir de l'expérience par intertextualité (à partir de GENS 2009, JULLIEN 2017 entre autres), c'est son aspect avant tout bipolaire, la faisant osciller entre deux significations distinctes – héritées de différentes acceptions linguistiques et étymologiques –, qui toutefois s'auto-alimentent, et constituent précisément sa force heuristique ; d'une part le sens conatif et prospectif de l'expérience (*erlebnis* (allemand) / *experior* (latin)) qui correspond à l'expérience vécue se produisant au quotidien sans nécessairement retenir notre attention ; et d'autre part le sens résultatif de l'expérience accumulée (*erfahrung* / *experientia*), qui se réfère à l'expérience conscientisée et ainsi relative au retour sur expérience constitutif de subjectivation : d'un côté l'expérience participe d'un objectif d'acquisition de savoirs, de l'autre elle renvoie à ce qui se dérobe à elle. Elle peut être planifiée selon une démarche rigoureuse, mais aussi signifier ce qui s'obtient sur la durée et sensiblement de manière inconsciente tant vis-à-vis du processus d'acquisition même, que de ce que cela nous apporte au final (*Ibid.*).

Comment glisser d'une acception à l'autre du terme ? Avec la formulation même de cette question, F. Jullien montre alors tout l'intérêt qu'il y a à replacer l'expérience au cœur d'une réflexion philosophique à portée ontologique : comment, par la force de vérités mises à nue, et du savoir ainsi appris en miroir de faits vécus et d'expériences accumulées, il est possible pour une personne d'ouvrir *un écart* avec sa vie passée afin de la « reprendre », autrement dit d'entamer par une

prise de conscience, une « seconde vie », portant cette fois-ci un regard lucide sur sa propre existence – gage de liberté :

« La seconde vie est une reprise – relance – qui fait fond de cette *seconde* expérience, globale et cumulative, mais *pour à nouveau tenter*. [...] Elle entreprend de mieux commencer, de mieux tenter et risquer, de façon plus décidée, se réformant à partir de ce que la vie, dans son avancée, déjà a laissé trier et décanter, et donc fait aussi apparaître plus effectivement de ressources. [...] L'avènement d'une seconde vie procède par implication de la première en même temps que s'y décèle (descelle), s'en dégageant, une liberté. Une liberté ne s'actualise, en effet, qu'autant qu'on se hisse peu à peu et se 'tient hors' des conditions imparties, à la fois données et subies, ce que j'appellerai 'ex-ister' » (*Ibid.*, 79-80, 26).

L'intérêt de l'usage de l'expérience dans cette thèse réside ainsi dans ce double aspect qui lui est intrinsèque, et qui nous permet d'approcher le rapport du sujet à soi, aux autres et au monde tant au gré de l'épreuve que fait un individu d'un événement contingent, que des transformations qui s'opèrent en lui et de la part de son intentionnalité dans celles-ci (*Ibid.*) ; dans ce manuscrit l'on s'attache ainsi à mettre en tension ces deux facettes en se focalisant selon l'intérêt analytique, tantôt sur l'une, tantôt / et sur l'autre.

Dans le cadre de méthodes de recherche qualitatives, un retour sur l'expérience est ainsi très souvent sollicité afin d'accéder au vécu *per se* raconté de la personne, permettant d'en apprécier au cours d'un entretien, les tenants et les aboutissants, les rationalisations et les incohérences, ainsi que d'ailleurs les *bons* et les *mauvais* côtés, et de supposer comment ceux-ci ont pu / peuvent / pourront alors influencer sur ses représentations, ses pratiques et ses projections : nous participons à des expériences, personnelles, que nous appréhendons comme prenant place dans des projets plus vastes, lesquels sont eux-mêmes saisis dans la globalité de notre existence ; cet ensemble n'est pas figé, immuable, mais bien au contraire susceptible d'être inlassablement reformulé, au fur et à mesure que nos expériences et nos projets se modifient en évoluant (CARR 2014). Ce processus de mise en énonciation et de *réécriture* de l'existence qui lui est foncièrement fondatrice, est dénommé « biographisation »²⁷ : l'activité de se biographier (que l'on peut situer dans la pensée actante), nous est continue, et consiste, selon une trame discursive

²⁷ Je souhaite à cette occasion remercier chaleureusement mon collègue Mike Gadras qui a soutenu sa thèse en décembre 2017, et dont les travaux s'inscrivent en recherche biographique. Mes réflexions se nourrissent en partie de lectures conseillées et de conversations que nous avons pu avoir sur nos sujets de thèse respectifs.

adoptée, à inclure nos expériences dans des canevas temporels disposés selon une manière qui nous est propre et qui nous permet d'ordonner dans notre esprit nos comportements et nos actions vis-à-vis d'une situation donnée. C'est donc un moyen, pour les individus, d'agencer et de donner un sens à ce qu'ils ont vécu et vivent, dans les conditions et selon les modalités d'existence qui sont les leurs (DELORY-MOMBERGER 2010). Si la dimension temporelle est ainsi de toute évidence primordiale dans l'exercice biographique qu'implique l'expérience, l'espace occupe une place non moins importante.

V.1.2. La dimension spatiale de l'expérience narrée

Tout simplement car c'est à partir de l'espace le plus intime qu'est celui du corps même de la personne – qui est « *de l'espace dans l'espace [...], un corps-espace* » (*Ibid.*, 50) lieu d'origine de toute expérience – que l'habitant forme son monde et ses représentations de lui-même, des autres et du monde qui l'environne (HOYAUX 2015). En soumettant à l'action et à la pensée un espace qui loin d'être neutre et inerte, est construit matériellement et idéellement – déjà porteur en soi de fonctions et de valeurs culturelles et sociales –, s'en trouve circonscrit un horizon de déterminations et de possibles selon lesquels nous le signifions : notre rapport à l'espace, nos pratiques dans et sur celui-ci, procèdent des significations que nous lui accordons selon notre personnalité ; en cela, l'espace contribue en retour, dans une relation de réflexivité avec celui-ci, à notre constitution individuelle et personnelle, à notre biographisation (DELORY-MOMBERGER 2010). Afin de saisir l'expérience de l'espace et comment elle participe des constructions biographiques d'habitants cadaquesens, *i.e.* comment les représentations de ces villageois de leur existence *s'inscrivent* spatialement et temporellement de manière discursive, deux considérations méthodologiques s'imposent :

Premièrement, il faut tenir pour acquis que l'espace, (com)pris dans une existence individuelle, s'inscrit dans une géographie irréductiblement personnelle, et donc singulière ; *i.e.* que pour chacun et à un instant précis, l'espace fait sens d'une certaine façon, et nous le faisons signifier à notre manière – (re)placé qu'il est par le sujet dans un rapport à son passé et à son avenir qui est nécessairement situé et circonstanciellement passager – autrement dit, amené à changer d'une minute à l'autre. Si l'espace est donc certes commun, il n'en est pas moins l'espace d'une personne en particulier saisi en un temps précis de son existence, du fait qu'il est signifié à un moment

déterminé par tout un univers de représentations – par un « cercle herméneutique initial » (HOYAUX 2006, 9), selon la « cage ontologique » (*Ibid.* 2015, 374) propre que chacun re façonne continuellement. En somme, pour une personne, l'on peut ainsi dire que chaque instant est fait d'un renouveau de signification spatiale en puissance, que l'on aurait donc tort d'appréhender de manière fixiste et stable.

La « biographicité » spatiale peut alors – deuxièmement – se concevoir, comme la « capacité de l'espace extérieur [selon ce monde intérieur] à faire trace, à faire événement, à faire expérience, à faire sens dans notre existence » (DELORY-MOMBERGER 2010, 57). Mais il ne faut pas perdre de vue que tous les espaces vécus et projetés rassemblés à l'échelle d'une vie humaine, ne se voient pas dotés de la même importance, et par ailleurs que l'importance donnée à un même espace peut être variable au fil du temps ; autrement dit les espaces n'interviennent pas de la même manière dans les processus d'individuation et de subjectivation. Partant, la « biogéographicité » d'un espace témoigne pour nous de notre « capacité à nous écrire dans l'espace, l'aptitude à être investi par nous pour constituer des formes de nous-mêmes dans l'espace » (*Ibid.*), sachant que tous les espaces sont donc expérimentés et appropriés à des degrés divers. L'enjeu est alors de distinguer les espaces d'une personne selon l'importance de leur signification pour elle. Pour mon analyse, j'emprunterai donc à C. Delory-Momberger (2010), notamment afin de l'asseoir géographiquement, le terme de « bio-géographie » (*cf.* point notionnel 11) qui renvoie à la manière dont les expériences et les pratiques de l'espace prennent sens et effet dans les représentations que les individus reconstruisent de leur existence, *i.e.* dans leur biographie, et qui permet d'adopter une démarche à la fois par l'espace et par le temps, synchronique et diachronique (*Ibid.*).

Point notionnel 11 : La bio-géographie

J'insère délibérément un tiret entre les termes « bio » et « géographie », à la différence du terme originel emprunté à C. Delory-Momberger (« biogéographie », 2010). Ce faisant j'entends marquer une nette distinction avec le terme homonymique de « biogéographie » qui renvoie en géographie, à « l'étude de la répartition des êtres vivants et des causes de cette distribution » (LEVY, LUSSAULT 2013, 130). Depuis cette acception issue de la recherche biographique, la bio-géographie se veut ainsi plutôt à la croisée de la recherche biographique, de la philosophie anthropologique et de la géographie psycho-sociale.

Elle se distingue en outre de la « géobiographie », notion qui, si elle n'a pas son entrée dans le *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés* (*op. cit.*) est toutefois couramment utilisée lorsque l'on procède à ce que nous pourrions qualifier une biographie résidentielle séquentielle des différents lieux successivement et simultanément habités par une personne, depuis celui d'origine.

Le vocable bio-géographie accorde donc la primauté au terme « bio ». Nous pouvons lire cette primauté d'une part par le fait que les expériences, les pratiques et les représentations des migrants de leur vie même et de Cadaqués – lesquelles participent à leur histoire personnelle (à leur biographie) –, ne se réduisent pas à l'espace seul. Elles l'intègrent et interagissent avec lui. Ceci, quand bien même l'espace demeure ici l'un des éléments au cœur de nos préoccupations. D'autre part cette primauté du terme « bio » peut aussi se lire dans l'idée première du processus de biographisation – l'un des points de départ de cette analyse.

J'entends ainsi montrer avec le terme bio-géographie, comment les habitants enquêtés biographisent les expériences de leur migration et de leur vie à Cadaqués, et comment celles-ci viennent faire sens et effet dans le continuum de (la signification donnée à) leur existence. Conséquemment, comment ils présentent et saisissent leur présence spatio-temporelle à Cadaqués, effective et projetée.

V.2. Histoires personnelles et présences au village

Sur les considérations précédentes, j'ai ainsi fait le choix de m'écarter de toute tentative de typologie corrélant strictement attachement au lieu et spatialité. Je souhaite plutôt montrer sous la forme d'une typologie, comment aux significations données par divers habitants à leur histoire (migratoire) propre et à leur vie passée à Cadaqués, répondent des formes de présence spatio-temporelle communes et diverses adoptées en (n') habitant (plus) le village : ces modes, permanents dans la durée, se différencient au gré de temporalités variables de présence – annuelle, saisonnière ou suspendue / révolue – laquelle peut être *effective* et / ou *de l'ordre du projet* au moment de l'entretien, ceci dans le but de prendre en compte dans cette construction typologique tant la part (f)actuelle que l'intentionnalité des personnes. Autrement dit, il s'agit ici de montrer comment, à l'articulation des modalités qui s'offrent à elles et des conditions dictées par un horizon de possibles et d'enjeux structurels, ces personnes saisissent leur vécu *avant, pendant et après* Cadaqués. Un vécu à partir duquel leurs expériences de l'espace et d'elles-mêmes se forment, et produisent des représentations individuelles de Cadaqués – *i.e.* des bio-géographies

personnelles singulières et parfois partagées –, sur lesquelles s'édifient leur existence, leur quotidien, ainsi qu'un régime de présence *tangible* et *projeté* tel qu'il s'est raconté au moment de l'entretien. Sur ce point il convient de ne pas oublier que les situations dépeintes constituent donc des *instantanés* d'autant d'existences – lesquelles ont pu évoluer dans bien des directions distinctes par la suite. Afin d'apporter des éléments en faveur d'une déconstruction de la figure du migrant économique, je m'attacherai ici à présenter les parcours de plusieurs personnes de nationalité bolivienne – collectif sur lequel j'ai le plus travaillé, étant le plus important numériquement à Cadaqués, et en outre la population semblant *a priori* coller à cette étiquette – afin de montrer la variabilité et de dévoiler les *vraies* raisons animant leur présence et leur persistance au sein du village.

V.2.1. Empreintes et représentations bio-géographiques

Choix d'élaboration et objectifs de l'exercice

Schématiser des bio-géographies individuelles de Cadaqués à partir d'entretiens réalisés, en y intégrant les dimensions spatiales et temporelles discursivement mobilisées par les habitants, a requis un effort de modélisation. En effet, si chaque personne compose et développe mentalement toute une représentation cartographique qu'elle peut simplement exposer et concrétiser en des lieux, des réseaux, et des parcours, intelligibles et transmissibles, que nous nous pouvons donc rendre communs à ceux d'autres individus, il n'empêche que la forme globale prise et l'orientation donnée à cette *carte*, que réalise et met en mouvement tout un chacun, travaillent l'une et l'autre au corps à corps une géographie qui nous est au final personnellement singulière (DELORY-MOMBERGER 2010).

L'enjeu a donc consisté à condenser les complexité et diversité de ces vérités personnelles et à les simplifier à quelques facettes manifestes et utiles à la comparaison : expérience de l'espace, conditions et modalités de venue et de présence à Cadaqués, biogéographicité du village et biographicité de tout autre espace signifié, sont autant de variables qui ont été approchées aux moyens d'une double représentation : (1) tout d'abord un graphique : il permet d'appréhender globalement le degré de positivité accordé à Cadaqués par la personne dans sa biographisation. Différents éléments tangibles constitutifs de son expérience forment donc ensemble un instantané composite situé, factuel et sensitif, qualifiant la signification qu'une personne donne à sa situation de vie

à Cadaqués. (2) Puis une carte géographique : elle donne à voir, selon les différentes temporalités discursivement mobilisées par la personne au cours de l'entretien, quelle est la biogéographicité de Cadaqués en comparaison d'autres espaces signifiés. Pourquoi ? Parce que la présentification mentale d'autres espaces (notamment leur remémoration, lors d'autres époques) fait que souvent nous nous trouvons dans plusieurs lieux à la fois, outre celui dans lequel nous sommes physiquement. Autrement dit, la signification que nous donnons présentement à divers espaces (passés, présents, prospectifs), est (ré-)aiguillée dans le temps selon notre intention du moment qui s'inscrit et fait sens dans le continuum de notre existence.

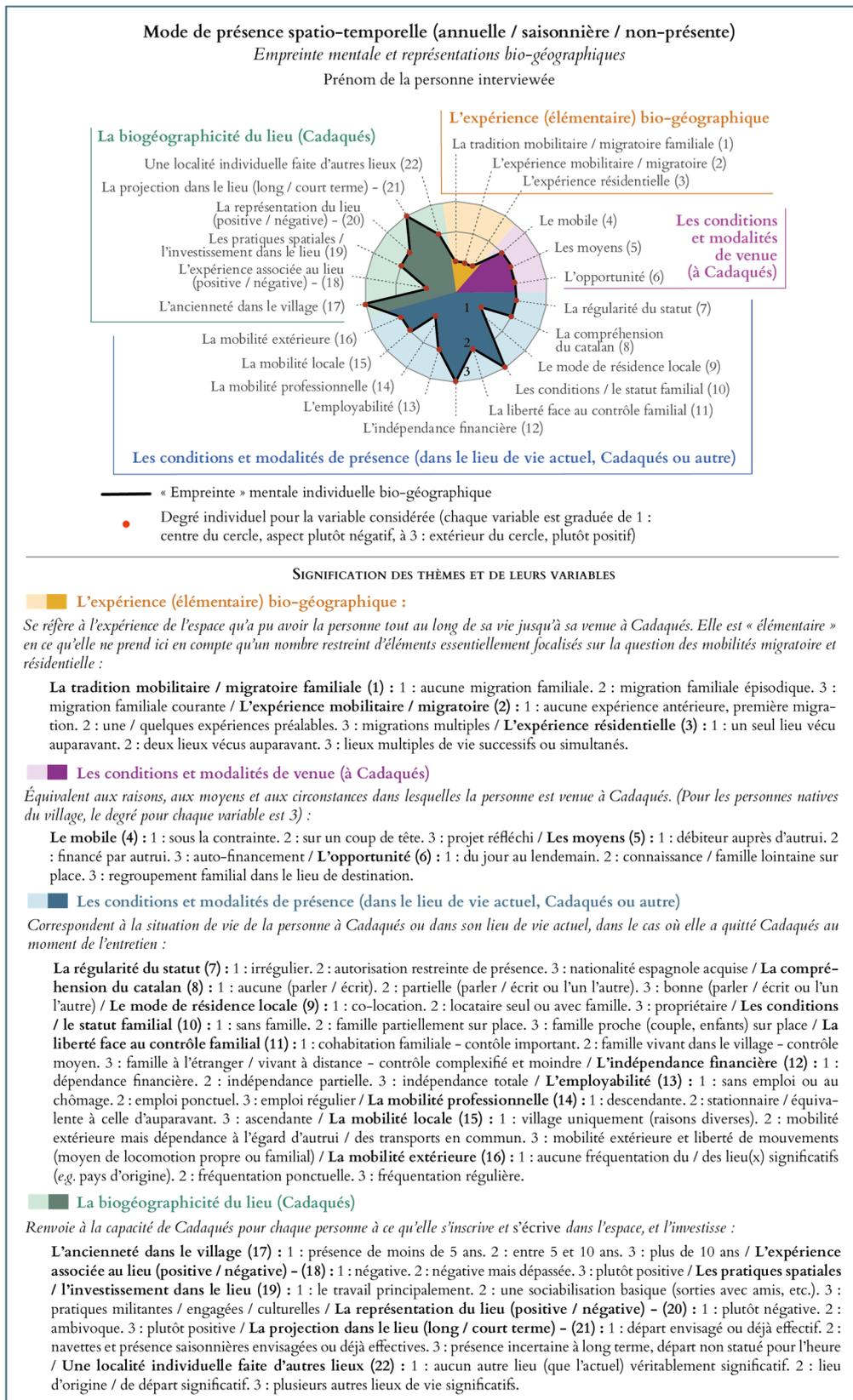
Les expériences de la migration et de Cadaqués ne sauraient donc être pleinement saisies sans être mises en parallèle de la biographicité des autres espaces influents d'une personne, afin de comprendre les conditions et les modalités de son « être-agir-dans-l'espace » (*Ibid.*, 50). En découle le choix de recourir pour chaque individu, à un modèle générique composé donc d'un graphique et d'une carte, dénommés « empreinte mentale et représentations bio-géographiques ». À partir de certains entretiens sélectionnés pour leur richesse réflexive, l'objectif de cet exercice de schématisation à la croisée de la géographie, de la psychologie et de la recherche biographique – exploratoire en la matière –, est ainsi de permettre au lecteur de saisir d'un seul coup d'œil clair et synthétique, les modes de présence et les bio-géographies personnelles de Cadaqués, pour pouvoir à la fois les mettre en comparaison, et poser en vis-à-vis les éléments constitutifs de chacune. À possibilités mobilières juridiques relativement similaires dans un environnement villageois commun, et appréhendé selon le monde de chacun, l'enjeu est alors de montrer que ces bio-géographies se rejoignent sur certains points et divergent grandement sur d'autres.

Méthodologie de construction et de lecture

Le graphique (*cf.* schéma 7) se compose de quatre dimensions jugées pertinentes dans la confection de la bio-géographie individuelle. Chacune se divise en variables constitutives auxquelles l'on a attribué un degré de positivité (allant du moins positif : 1, au plus positif : 3), selon la configuration de l'histoire

de vie de l'enquêté, au regard de la meilleure configuration possible pour la personne enquêtée.

Schéma 7 : Détail des empreintes mentales bio-géographiques



Conception et réalisation : J. Milazzo, 2017-18.

Un descriptif de la composition des dimensions et de la correspondance du barème pour chaque variable est donné en contre-bas ; la graduation des échelons de chaque variable (ce à quoi ils correspondent concrètement en matière de situation) a été établie au regard des représentations, des discours dominants, répétitifs, des enquêtés sur ce qui est considéré, de manière répandue, comme étant plus ou moins négatif ou positif pour eux. Par exemple, pour la variable « mobilité locale », de manière générale il est acquis qu'être dépendant vis-à-vis d'autrui (que cela soit les transports en commun ou une personne) pour sortir du village est moyennement positif. Bien entendu, on comprend ici qu'au-delà de ces vérités « objectives » parce qu'elles résistent peu ou prou à la majorité des avis, une personne pourra personnellement penser qu'elle ne voit aucun intérêt à engager des frais dans l'acquisition d'un moyen de locomotion propre, et ne percevra donc pas comme une contrainte excessive, comme un point moyennement négatif pour elle, le fait d'être dépendante d'une personne, ou des transports en commun aussi incommodes puisse-t-on les qualifier habituellement. Autre exemple, pour la variable « liberté face au contrôle familial » cette fois-ci, la cohabitation familiale est d'ordinaire synonyme d'un contrôle important, souvent ressenti comme une nuisance par bien des aspects. Mais tout dépend évidemment dans l'absolu, des rapports intrafamiliaux entretenus et des personnalités individuelles. Si couramment cette configuration est plutôt perçue comme étant négative, pour les empreintes mentales de certaines personnes, selon leur cas singulier, elle peut donc ne pas constituer une variable réellement « négative », ni pertinente en soi par conséquent. À des fins de comparaison, le graphique a donc été construit selon ce qui est considéré comme étant *objectivement* (*i.e.* pour une majorité), positif et négatif. Lorsque la positivité d'une variable entre en conflit avec la position de la personne enquêtée, le texte le précise.

Sur le graphique, le liage les unes aux autres des variables schématise alors une figure plane et pleine, intitulée « empreinte mentale individuelle bio-géographique » : à la manière d'un instantané, cette forme représente la positivité globale du sens donné par l'enquêté à son existence, vis-à-vis de l'horizon des possibles qui s'offrent ou se ferment à lui, là où il vit présentement. D'un point de vue didactique, l'intérêt d'une lecture *vierge* de ces schémas mis en comparaison (*vierge* au sens de ne pas avoir encore eu une idée détaillée de la situation de la personne avec le support textuel) est de visualiser une récurrence simple et générale : plus la surface de cette figure est étendue,

compacte et dense, et donc proche du cercle le plus large, extérieur, plus l'on peut présumer d'une positivité de la bio-géographie, et inversement : plus l'empreinte est réduite, plus l'on peut supposer que le sens que confère l'individu à son existence présente là où il vit, est négatif. Toutefois, toute entreprise de standardisation ne peut se passer du texte, car ces empreintes doivent se lire finalement tel un rébus, un coffre à cadenas dont la combinaison pour la bonne interprétation ou la clef, se trouve dans le texte qui constitue en retour un guide de déchiffrement du graphique : en effet, d'une part l'empreinte permet de (décom)poser, de matérialiser synthétiquement la complexité du canevas de multiples variables agissantes et potentiellement explicatives dans l'histoire de la personne (ce qui prendrait des pages à rendre textuellement et serait alors difficilement comparable d'un cas à l'autre) ; l'empreinte aide donc à lire les trajectoires.

D'autre part, la lecture de l'expérience narrée nous donne à voir des biais et des angles morts *a priori* de l'empreinte, qui semblent en désaccord avec l'allure générale du graphique et qui se révèlent alors fortement instructifs quant à nos schémas de pensée explicatifs, pour y déceler des exceptions à la règle, de la variabilité significative, mais aussi défaire des idées préconçues et des logiques cause-effet prétendument et possiblement majoritaires, notamment selon ce qu'en disent les discours tenus. Par exemple, tel que le montre plus après le cas de Daniel, une présence annuelle et continue dans un lieu n'est pas forcément synonyme d'un projet bien pensé à long terme et en l'occurrence celui de s'y établir (cas pourtant de la majeure partie des personnes enquêtées concernées par ce type de rapport à l'espace cadaquesenc). Passé un premier regard jeté, cette représentation graphique et l'expérience narrée constituent donc des supports complémentaires l'un de l'autre, d'un triptyque devant inclure en dernier lieu une représentation cartographique qui permette de visibiliser aussi les dimensions à la fois spatiales et temporelles de chaque situation.

« [Car considérant que] nous vivons un espace *plié, feuilleté*, au sens où dans les lieux de notre géographie personnelle, il n'y a pas que des relations de contiguïté physique mais aussi des relations psychiques et mentales de coprésence, de recouvrement, de projections, de résonance, de construction réciproques [...et qu'] à ce feuilletage et à cette consistance synchroniques des espaces personnels il faut ajouter leur épaisseur temporelle [...] nous ne pouvons plus dès lors nous en tenir à une stricte cartographie de surface, à une simple spatialité extérieure, et à la seule description phénoménologique ou sociologique de nos parcours de l'espace » (DELORY-MOMBERGER 2010, 56-7).

Partant, la représentation cartographique, que je propose de dénommer « *diastance* » (cf. point notionnel 12), schématise en un autre instantané – un *précipité* tel qu'on le dirait métaphoriquement, en empruntant ce terme au registre sémantique de la physique-chimie –, l'effeuillage et la juxtaposition des temporalités biographiques (passé, présent et futur) mobilisées par l'enquêté, et la manière dont les espaces signifiés dans sa biographie sont alors qualifiés pour chacune d'elle, au gré de la ré-écriture que la personne fait momentanément de son histoire lors de l'entretien. En effet, discursivement parlant, ce n'est pas à l'aune du passé qu'il faut comprendre le présent, mais bien le contraire. Diverses données de contextualisation qui apparaissent dans les *retranscriptions* textuelles des expériences sont également matérialisées de manière figée certes sur la carte, de sorte à rendre l'essentiel des parcours de vie saisissable en un coup d'œil, quand bien même la parole rend à l'évidence mieux compte de la labilité, du dynamisme et de la densité temporelle des mobilités et des expériences spatiales. Mais dès lors que nous agissons à travers et avec l'espace, c'est bien ainsi que doivent se concevoir ces empreintes mentales et ces représentations bio-géographiques : telles des figures (spatiales) uniques, foncièrement dépendantes de leur configuration et de leur moment d'énonciation.

Point notionnel 12 : La diastance

La « *diastance* » est un néologisme que je propose, forgé à partir du préfixe grec *dia-* qui renvoie à l'idée de séparation et de distinction ainsi que celle d'au travers ; et du suffixe *-stance* du latin *stare* qui signifie « être debout, se tenir, rester en place », d'où découle notamment le vocable « instant » (*instancia* : « imminence, proximité, présence »).

L'idée de ce néologisme est donc celle d'exprimer *stricto sensu* une « dissection de l'instant », et en l'occurrence de l'instant discursif, afin de lire ce qu'elle met en évidence au sujet du rapport psychique de l'individu à l'espace, au moment de l'entretien. À préciser : mes recherches autour de la formulation de ce néologisme m'ont amenée à m'intéresser à la manière dont différentes langues indo-européennes, notamment le grec (CHATELET 2010), approchent et conceptualisent le temps ; c'est le vocable allemand d'*augen-blick*, lequel se rapproche le plus de l'idée française d'*instant*, qui aurait été à mon sens le plus adapté car lui seul « représente l'instant non comme un point immobile sur une ligne (*in-stans*), mais comme un mouvement organique, le clin d'œil. L'*Augen-blick* allemand évoque à la fois la vitesse du regard et la lumière que celui-ci retient » (BALIBAR & al. 2013, §25).

Toutefois la formalisation d'un néologisme à partir de celui-ci me semblait à la fois moins aisée et moins consensuelle que celle à partir du latin *stare*.

Je propose donc d'appeler « diastance » la décomposition et la juxtaposition schématiques par plans (ou tout autre imaginable !) de différentes époques vécues, perçues et projetées par une personne, à un instant figé (fragmentation de son présent, passé, futur) pour montrer comment les espaces qui lui sont significatifs changent de qualificatifs selon le sens qu'elle leur donne (ou qu'elle dit leur avoir redonné à l'instant *t* de l'entretien) au cours du séquençage temporel de sa biographisation. C'est la temporalisation de ces changements, que souhaite mettre en exergue ce type de représentation cartographique, et que laisse transparaitre le discours de la personne. Cette schématisation entend donc se distinguer aussi bien du diatope (juxtaposition par plans de différents échelons spatiaux d'un phénomène, LACOSTE 2006) que du chronotope (spatialisation carto/graphique d'un processus replacé dans une dimension du temps apparente, BEYER, ROYOUX 2015, GWIAZDZINSKI, DREVON, KLEIN 2017).

V.2.2. Les trois temps d'une présence spatio-temporelle

Les personnes choisies parmi l'échantillon global des habitants de Cadaqués, et dont les bio-géographies sont proposées selon les modes de présence au village ci-après (*cf.* tableau 2 *infra*), disposent toutes, au moment de l'entretien, de la documentation juridico-administrative requise, pour pouvoir en toute légalité quitter et ré-émigrer en Espagne. Ce critère de choix s'explique par l'intérêt qu'il y a à s'interroger sur *la mise à profit* différenciée, par ces personnes, d'une liberté mobilitaire juridiquement peu ou prou alors égale, laquelle peut concourir quoi qu'il en soit à un régime de présence hétérogène, autrement dit à différentes manières d'habiter le village. Ce faisant, c'est indépendamment du statut juridico-légal, et de la nationalité ainsi déconstruite en tant que variable explicative absolue, que l'on peut alors mettre en vis-à-vis, ce que présentent de diversité et de points communs, les profils, les histoires de vie, les parcours (migratoires), les expériences individuelles et les regards portés sur Cadaqués, par certains de ses habitants ici retenus – hommes et femmes d'âge divers, et dont l'ancienneté de présence à Cadaqués varie de quelques mois à plusieurs années. Car pour rappel, la non-possession des papiers (pour des personnes étrangères, et ne disposant donc pas de la nationalité espagnole) façonne une forme de présence assignée à résidence pendant un laps de temps incompressible suivant leur arrivée sur le territoire espagnol, d'ici à les obtenir – limitant voire bloquant leurs mobilités internes en Espagne comme

internationales, au risque de se voir arrêtées et rapatriées dans leur pays d'origine : les mouvements physiques sont possibles à l'issue de trois années, si la personne migrante répond aux prérequis pour demander la régularisation *por arraigo* (« par l'enracinement ») ; autrement dit, elle doit pouvoir prouver qu'elle occupe un emploi stable, ainsi qu'une résidence continue en Espagne durant les trois années passées consécutives *via* son inscription sur les registres du *Padrón* (BABY-COLLIN 2014).

Tableau 2 : Récapitulatif situationnel succinct des instantanés bio-géographiques d'habitants villageois présentés

Mode de présence	Prénom (sexe)	Localité de naissance (nationalité)	Âge (année de référence)	Année d'arrivée (et modalité directe ou indirecte) à Cadaqués. (Ancienneté de présence dans le village)	Statut marital. Situation familiale	Emploi occupé au moment de l'entretien
Annuelles choisies, et / ou en stand-by	Margarita (F)	Cochabamba (Bolivienne)	35 (2012)	2001 (directe). (11 ans)	Mariée. 1 enfant	Employée comme un commerce de service local
	Daniel (H)	Cochabamba (Bolivienne)	37 (2012)	1999 (directe). (13 ans)	Séparé. 1 enfant	Sans emploi stable
Saisonnnières établies, ou en passe de l'être	Eduardo (H)	Sacaba (Bolivienne)	25 (2012)	2005 (directe). (6 ans)	Fiancé.	Aide de cuisine
	Neil (H)	Oruro (Bolivienne)	42 (2012)	2011 (directe). (1 an et demi)	Marié. 3 enfants	Serveur dans un bar / ménages
Non présente ou (voulue) révolue	Tatiana (F)	Cochabamba (Bolivienne)	21 (2012)	2005 (directe). (6 ans)	Célibataire. 1 enfant	Sans emploi - vient d'accoucher
	Liana (F)	Cochabamba (Bolivienne)	27 (2012)	2003 (directe). (4 ans passés à Cadaqués, puis 5 ans à Rosas)	Mariée. Sans enfant	Employée dans une boutique de prêt-à-porter

Les personnes sélectionnées l'ont par ailleurs également été (1) en raison du degré de réflexivité qu'elles ont pu montrer quant à leur propre existence, autrement dit, quant à leur aptitude à *se biographiser* au-delà de la description factuelle : *i.e.* à identifier au gré de leurs expériences mises en récit, des

« attaches biographiques » (GADRAS 2016, §10) – ces jalons de référence où s’ancre pour la personne, ce qui donne corps aux significations qu’elle accorde à ses expériences et à son existence, et selon lesquelles elle se situe au sein d’un environnement qui est le sien ; et (2) pour le caractère représentatif / typique du trait explicatif dominant de leur schème particulier de situation de vie – une *logique*, ou une *rationalité* sur laquelle se tisse leur *canevas* biographique, et que l’on peut ainsi retrouver chez d’autres personnes, au-delà d’éléments personnels qui composent leur histoire propre.

Des présences annuelles choisies, et / ou en stand-by

Pour ce mode de présence identifié, la personne vit pour ainsi dire tout au long de l’année dans le village, se mouvant à l’occasion dans des localités avoisinantes, voire voyageant (inter)nationalement. Selon les profils et personnalités interviewés, ce type de présence au village découle d’un choix conscientisé et assumé, ou résulte à la différence de l’*inertie* et / ou d’un manque de perspectives clairement définies – faute de meilleures conditions de vie saisissables ailleurs. Dans le cas particulier des ressortissants internationaux, l’irrégularité éventuelle de leur statut constitue alors sans nulle doute, durant les premières années de leur séjour jusqu’à l’obtention de papiers, une contrainte supplémentaire à leurs mobilités professionnelle et spatiale qui s’en trouvent complexifiées, voire restreintes : notamment pour les Boliviens rencontrés, à l’instar d’autres, la plupart s’auto-assignent en effet à résidence dans l’espace d’arrivée, parfois villageois lorsqu’ils y arrivent directement, espérant demeurer le moins visibles possible et se dérober ainsi aux yeux éventuels des autorités, ce qui les réduit aux types d’emplois qu’ils peuvent alors localement occuper. De fait, vivre au village tout au long de l’année est incontestablement une modalité qui rassemble des instantanés bio-géographiques individuels présentant le plus d’écart, selon le curseur temporel d’observation, à cause des raisons et des attentes diverses avancées par certains et d’autres, pour expliquer différemment et justifier pourtant un même type de présence. Selon les personnes interviewées, l’argument *prévalent* pour expliquer une forme de présence annuelle est parfois difficilement identifiable, du fait de contradictions, d’incohérences, voire de l’incertitude même de la personne vis-à-vis de ses propres motivations à demeurer vivre au village. Ce mode de présence correspond généralement à des habitants du village (natifs ou pas) y ayant un emploi plus ou moins régulier tout au long de l’année. Toutefois, la variable de la *légalité* du statut prend souvent le pas sur l’employabilité pour expliquer

qu'une personne sans emploi fixe puisse quoi qu'il en soit maintenir sa présence : plusieurs ressortissants boliviens ont ainsi confié qu'à l'époque où leur statut était irrégulier, ou même incertain du fait d'une carte de résidence non permanente, ils préféreraient demeurer au village, plutôt que de risquer de se voir refuser une ré-émigration en Espagne depuis la Bolivie, ceci malgré le contexte de crise économique, la diminution du travail possible sur place (encore plus importante durant la basse saison), et concomitamment la contrainte de devoir soit se mettre au chômage technique pour ceux ayant cotisé et une carte de séjour, soit d'avoir à réaliser des tâches de fortune et sans contrat pour ceux dans l'irrégularité.

(Tournez svp. →)

Expérience 6 : Travailler pour épargner et l'installation dans la routine, ou l'exemple d'un type de trajectoire-adaptation plutôt réussie (*Margarita, F, 35, Bolivie, Cadaqués, 2012*)

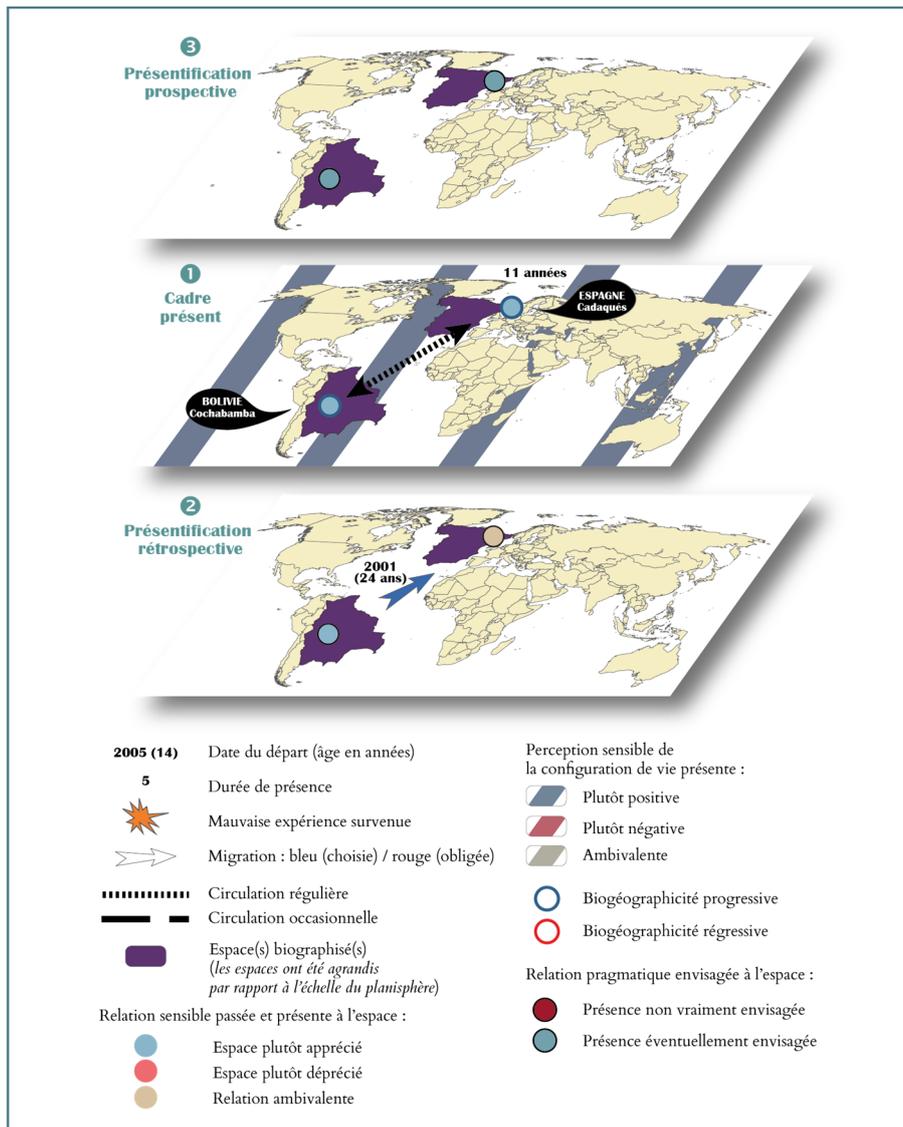
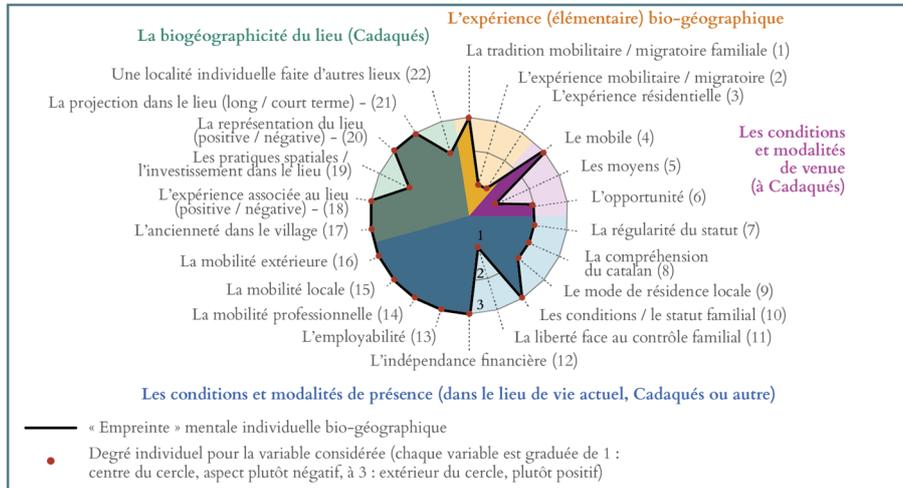
La migration de Margarita s'inscrit dans une dynamique mobilière familiale – trois de ses frères étant à Figueras, Rosas et Cadaqués même (« tradition migratoire » maximale), dont le but est *typiquement*, au regard des discours dominants, de venir travailler pour pouvoir épargner et rendre réalisables des projets à long terme, à défaut d'un travail stable et suffisamment rémunérateur en Bolivie. Arrivant à décrocher un diplôme de technicienne supérieure pour enseigner auprès d'enfants, malgré un agenda quotidien complexifié du fait de son accouchement à 21 ans et de ressources financières limitées, Margarita se heurte aux manques de débouchés professionnels sur place, tandis que son mari occupe un emploi sans grande perspective dans une filiale de *Coca-Cola*. Sur les sollicitations de celui-ci – la rumeur voulant que les femmes trouvent plus facilement que les hommes du travail en Espagne –, elle part alors la première (2001), ayant sa belle-sœur sur place à Cadaqués, ce qui, bien que constituant une « opportunité » facilitante, n'enlève rien aux premiers mois difficiles passés dans le village en hiver, loin de sa fille de 3 ans et de son mari, restés en Bolivie, lesquels la rejoignent au printemps. Elle confie que durant les premières années on nourrit l'espoir de pouvoir gagner rapidement de l'argent, puis au fil du temps on s'installe dans la routine, différant maintes fois un départ non statué, et de cette manière la vie passe et se passe au village – laquelle a d'ailleurs été plutôt généreuse avec eux et qu'ils tentent de valoriser au mieux en habitant Cadaqués, expliquant que la quasi-totalité des variables des conditions et des modalités de présence et de la biogéographicité de Cadaqués sont maximales pour Margarita, notamment en ce qui concerne sa représentation du lieu et son expérience qui y est associée : à présent ils vivent en famille seuls dans un appartement loué ; après avoir occupé divers emplois (garde d'enfants, serveuse, hôtellerie, aide de cuisine), sur recommandation d'une personne native louant un appartement à l'un de ses frères, depuis 5 ans elle est employée dans une pharmacie tout au long de l'année, ce qui est une chance (« employabilité » maximale), auquel s'ajoutent des heures de ménage – une expérience qu'elle aimerait d'ailleurs valoriser en reprenant peut-être des études de pharmacie (« mobilité professionnelle » maximale) ; son mari occupe également un emploi régulier comme serveur dans un restaurant, entre autres travaux d'appoint (construction, jardinage, bricolage) ; en outre, elle passe son permis de sorte à être libre de ses mouvements et à casser si possible, moyennant des sorties, la routine maison-travail (« mobilité locale » maximale). Pour l'heure elle présente son futur comme étant incertain, vivant au jour le jour, ne sachant quand ils partiraient de Cadaqués (« projection dans le lieu » maximale), leur fille étant en l'occurrence en dernière année de collège à Cadaqués, après quoi ce sera Rosas. Ils entretiennent avec la Bolivie des liens réguliers, y retournant tous les trois ans, et y ayant déjà acquis un terrain à Cochabamba sur lequel ils aimeraient faire construire.

Bio-géographie 1 : Une présence annuelle choisie (Margarita, F, 35)

PRÉSENCES ANNUELLES CHOISIES, ET / OU EN STAND-BY

Margarita, femme, 35 ans, Bolivie, Cadaqués, 2012

Empreinte mentale et représentations bio-géographiques



Conception et réalisation : J. Milazzo, 2017-18.

Expérience 7 : « Comme dans une barque à la dérive », ou de l'erreur au final d'avoir émigré (*Daniel, H, 37, Bolivie, Cadaqués, 2012*)

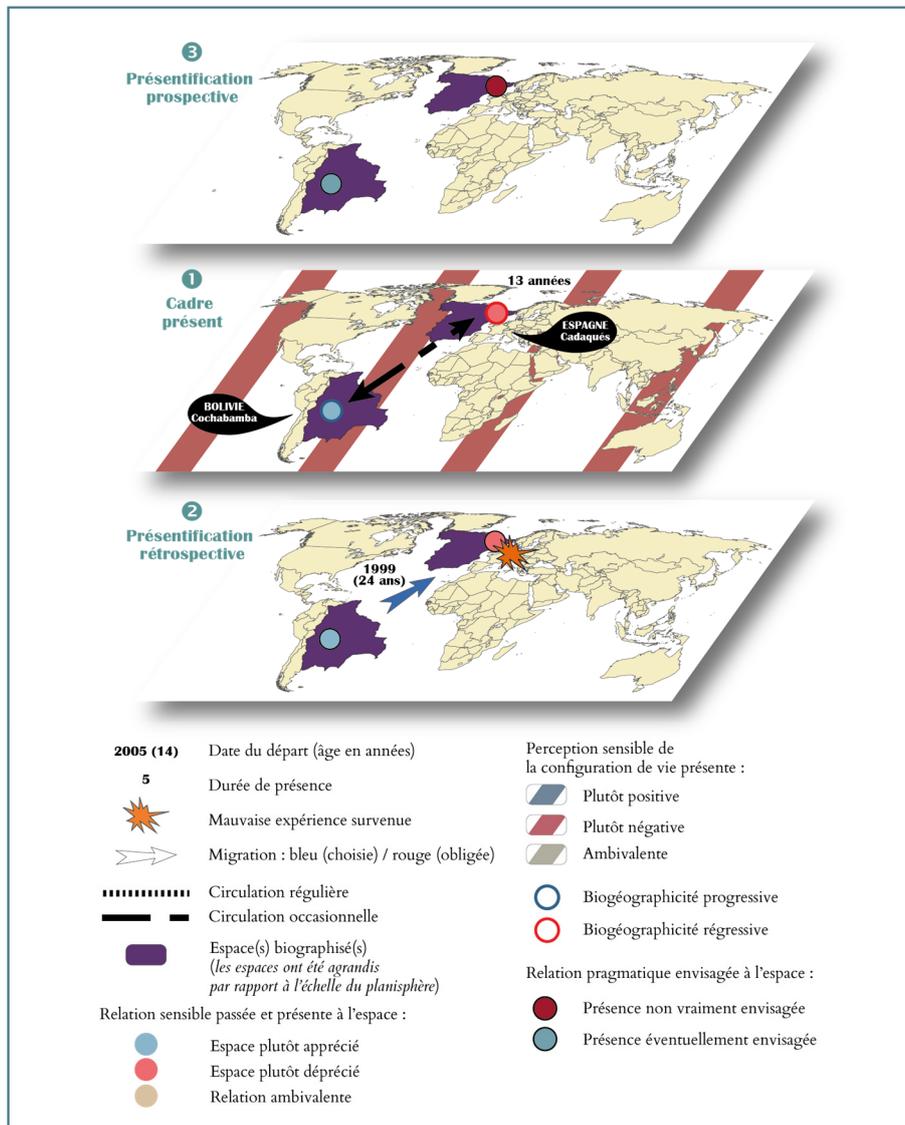
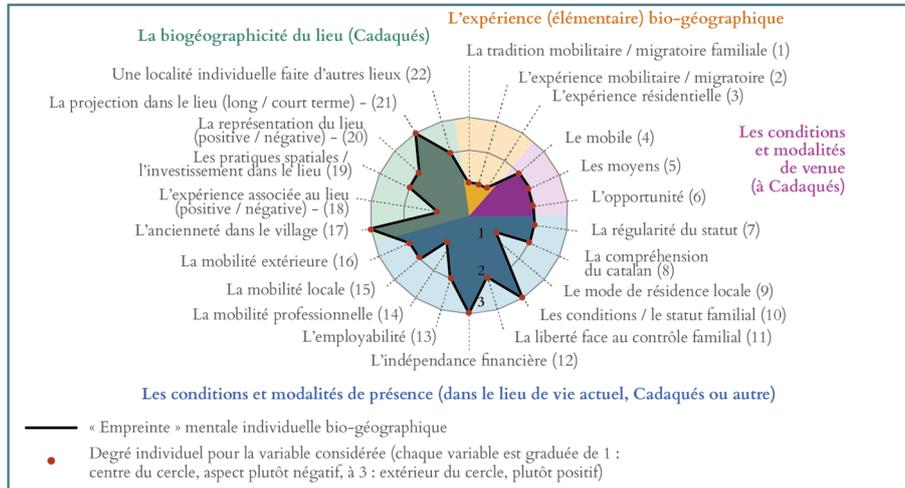
Daniel dit qu'habiter Cadaqués peut lui aller peu ou prou, notamment en ce qui concerne la qualité de l'environnement, malgré une configuration existentielle actuelle plus qu'en demi-teinte et relativement négative, et une empreinte mentale révélant une situation moyenne à plusieurs niveaux (résidentiel, employabilité, professionnel). Comment expliquer ce décalage ? Celui-ci impute à la raison de sa venue, qui est désormais obsolète. En effet, unique personne de sa famille à avoir émigré, il quitte son poste dans la police à Cochabamba, qu'il estimait stable au regard des divers emplois de fortune qu'il a pu occuper à Cadaqués (serveur, en cuisine, jardinier, sécurité, construction), pour rejoindre en Espagne par amour, à 24 ans, une femme avec laquelle il entretenait une relation déjà incertaine en Bolivie, partie depuis plusieurs mois pour Madrid. Ayant un contact à Cadaqués où le travail semble plus facilement accessible, il l'enjoint ainsi de l'y retrouver. Ils y auront une fille. Mais au bout de quelques années, ils se séparent, avant que celle-ci n'atteigne l'âge de 5 ans ; désamour, problèmes financiers – chacun évoluant alors de son côté dans le village, jusqu'à ce qu'en 2012 la femme reparte avec leur fille en Bolivie, pour revenir ponctuellement l'été d'après. La fillette, inscrite pendant ce temps à Cochabamba dans une école privée internationale et n'ayant pas revu son père depuis un an, semble avoir fait le deuil d'une hypothétique relation filiale lorsqu'elle le recroise dans le village durant l'été 2013 – me raconta la femme, remise depuis en ménage avec un autre homme en Bolivie. À l'été 2012, Daniel me confiait qu'étant donné sa situation relationnelle, son ex-compagne et sa fille sur place, il n'avait aucun projet déterminé si ce n'était celui de retourner éventuellement en Bolivie auprès de ses mère et sœur ; que pour l'heure il vivait – en colocation avec des concitoyens, travaillant épisodiquement ; que de voir réduite à néant la signification même de son être-là – point névralgique de son rapport à l'espace cadaquesenc –, sans ne savoir que (devoir) faire, lui procurait la sensation de se tenir dans une barque à la dérive, et la conviction *a posteriori* d'avoir agi impulsivement en émigrant ; rien ne le retenait plus à Cadaqués si ce n'est l'inertie et l'incertitude, malgré son amertume grandissante envers l'idée de l'émigration qu'il trouvait absurde ; que pour les gens pervertis par l'argent, leurs projets ne constituaient plus, passé un certain laps de temps, une fin en soi, si ce n'est celle d'avoir toujours plus. L'intérêt de l'histoire et de l'empreinte bio-géographique en dents de scie de Daniel est d'illustrer les contradictions inhérentes à sa biogéographicité du lieu : sa représentation négative de son existence n'est pas directement imputable au lieu en soi, mais à l'altération du sens originel de sa présence même à Cadaqués. Le graphique montre ainsi qu'une présence annuelle, et incertaine à long terme, et un départ non statué pour l'heure (variable « projection dans le lieu »), ne sont pas nécessairement synonymes d'épanouissement, ni d'une quelconque rationalité (économique) poursuivie à long terme, mais peuvent au contraire révéler des présences qui errent à vau-l'eau et s'éternisent sans projet défini.

Bio-géographie 2 : Une présence annuelle en *stand-by* (Daniel, H, 37)

PRÉSENCES ANNUELLES CHOISIES, ET / OU EN STAND-BY

Daniel, homme, 37 ans, Bolivie, Cadaqués, 2012

Empreinte mentale et représentations bio-géographiques



Conception et réalisation : J. Milazzo, 2017-18.

Des présences saisonnières établies ou en passe de l'être

Si le mode de présence saisonnière est marqué par son uniformité, il correspond toutefois à une diversité plus éclectique de profils que ceux adoptant une présence annuelle. La variable du travail joue ici un rôle prédominant en ce qu'elle est directement liée au caractère fortement saisonnier et estival des principaux secteurs locaux d'employabilité liés à l'industrie touristique : l'hôtellerie, la restauration, les galeries d'art, les boutiques d'artisanat et cadeaux-souvenir, les services de l'offre touristique (précisons ici que les projets et activités liées au BTP s'arrêtent officiellement durant la très haute-saison de juillet-août pour éviter les nuisances sonores). Pour toute personne disposant d'un statut *légal* licite garant d'une liberté mobilitaire, toutes nationalités et secteurs d'activité confondus, les divers profils recouverts renvoient tous à la seule et même motivation de venir travailler et vivre temporairement sur place uniquement pour le temps de la saison touristique, et d'habiter ainsi le reste de l'année (voire travailler) dans un autre endroit, divisant donc le temps annuel entre deux lieux habités entre lesquels s'installe une mobilité circulaire plus ou moins régulière : il s'agit d'artistes disposant d'une galerie, pour une partie d'entre eux, vivant le reste de l'année à Barcelone ou dans leur pays d'origine / d'élection. Mais aussi de travailleurs saisonniers étrangers ou espagnols, migrant régionalement, nationalement ou internationalement – ayant pu établir une relation de confiance avec l'employeur, leur garantissant ainsi la reconduite d'une embauche d'un été sur l'autre. Plus particulièrement pour les ressortissants boliviens interviewés, l'on constate ainsi pour ceux dont les projets se reconcentrent finalement sur le pays d'origine au fil des années passées à Cadaqués, une nette tendance, dès l'obtention d'une documentation officielle, au rapatriement progressif du noyau familial au pays, et à l'installation – pour l'un ou plusieurs des membres de la famille –, d'une telle circulation migratoire, entre Cadaqués et leur lieu de départ en Bolivie. Mais rappelons-le, il ne s'agit aucunement d'une spécificité des Boliviens. Et par ailleurs, l'obtention de la nationalité espagnole peut constituer pour ceux-ci un tremplin les conduisant à privilégier par la suite d'autres / de nouvelles destinations, en Europe ou aux États-Unis par exemple (comme le montrent *e.g.* pour d'autres nationalités latino-américaines, les thèses en cours (TELEMMé) de Polina Palash, sur les ajustements de la protection sociale transnationale des familles équatoriennes (Espagne, Angleterre, Équateur) ; et d'Itane Lacrampe Camus, sur une nouvelle géographie migratoire latino-

américaine dans un contexte post-crise 2008 à partir du cas des jeunes d'origine équatorienne en Europe) ; (PARELLA RUBIO, PETROFF, SERRADELL PUMAREDA 2014, PERRAUDIN 2016).

(Tournez svp. →)

Expérience 8 : La migration comme indépendantisation et accomplissement de soi (Eduardo, H, 25, Bolivie, Cadaqués, 2012)

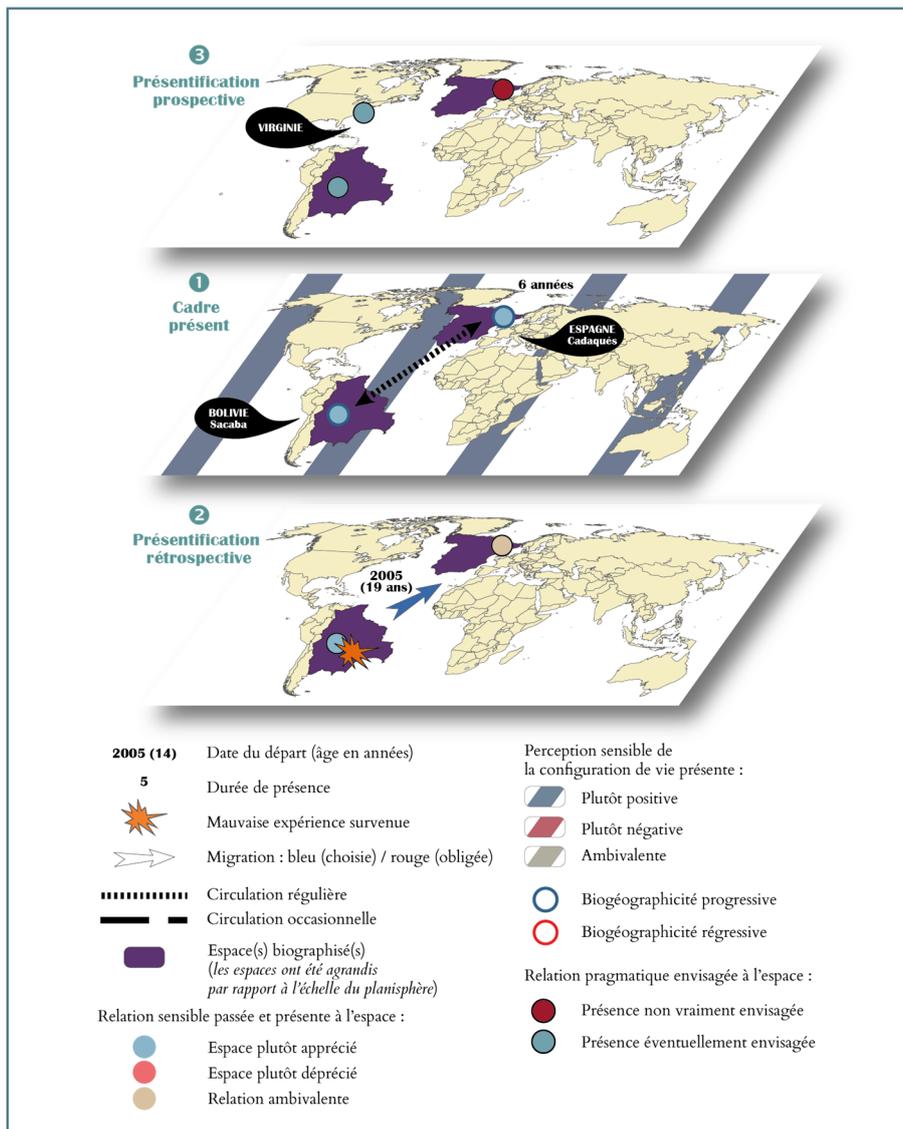
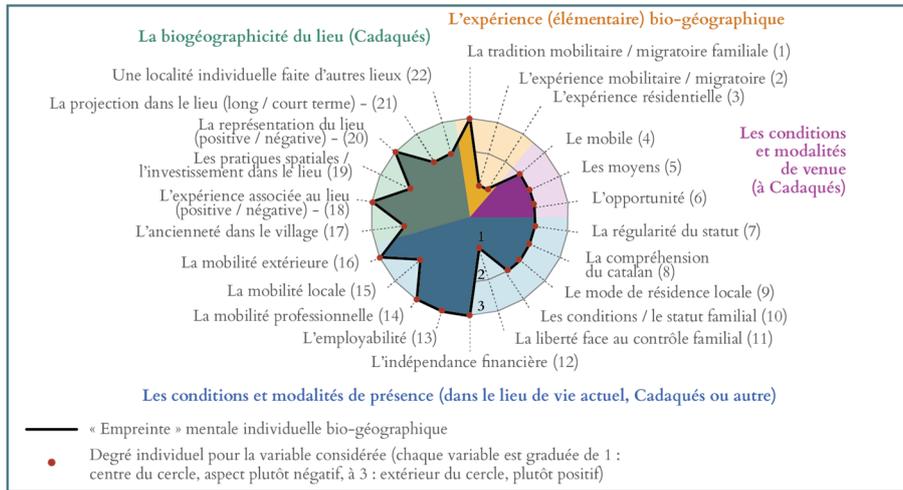
Bien qu'issu d'une famille où la migration internationale est courante (variable « tradition migratoire » forte) – son père ainsi que cinq de ses six frères et sœurs ayant émigré durant une partie de leur vie, en Israël des années auparavant, et en Espagne plus récemment, aidant tous peu ou prou aux frais familiaux du foyer en Bolivie –, ce n'est pourtant ni dans une transférabilité d'un savoir-faire mobilitaire, ni dans des raisons économiques qu'il faut chercher le mobile de l'immigration d'Eduardo à Cadaqués, où il rejoint l'une de ses sœurs en 2005, restée à Barcelone avec sa famille : en passe de rentrer à l'université à Cochabamba pour y mener des études en hôtellerie et tourisme, de sortie de soirée, il connaît à 19 ans un accident de voiture. Les reproches voilés de ses parents et la culpabilité concomitante précipitent sa décision de partir pour l'Espagne afin de payer sa dette et de réparer son erreur. Si les premiers moments vécus au sein du village sont selon ses dires pour lui une épreuve, étant seul dans un appartement de son employeur et loin de sa famille, embauché comme plongeur dans un restaurant, il parvient très vite à rembourser dument l'ensemble des frais. Conscient de ne pas devoir rentrer en Bolivie où il risquait de mal tourner, sans réel contrôle ni notion de l'argent, au moins ici il allait apprendre le coût de la vie, moyennant ce changement radical, *a fortiori* au sein de ce lieu où il put constater que la jeunesse adolescente pouvait pâtir de problèmes de drogue, couplés à l'ennui et à l'isolement, et de ceux d'un moindre accès à l'éducation. Possédant à 25 ans son propre terrain en Bolivie, avec pour projet d'acquérir un appartement ; souhaitant fonder en temps opportun une famille avec une femme restée à Cochabamba, et ayant été promu depuis un an « aide de cuisine », une passion dont il aimerait faire son métier, il se considère désormais comme un homme qui a les idées claires au sujet de ce qu'il veut faire et qui peut dire que ce qui lui appartient, il a travaillé pour l'obtenir. Sa biogéographicité de Cadaqués ainsi que ses conditions et ses modalités de vie dans le lieu actuel sont, par conséquent, très importantes, occupant presque l'ensemble de l'espace du graphique, et plafonnant même pour certaines variables comme « la représentation du lieu » et « l'expérience associée » à celui-ci, ce qui dans son cas est synonyme d'indépendantisation, de responsabilisation, d'épanouissement personnel, de vocation trouvée, et d'amélioration de sa qualité de vie (« mobilité professionnelle », « employabilité » et « indépendance financière » maximales), si ce n'est que sa famille lui manque ; raison pour laquelle il n'envisage pas de demeurer à long terme à Cadaqués (« projection dans le lieu » moyenne, navettes envisagées), mais plutôt de retourner étudier et travailler dans la gastronomie six mois en Bolivie, suivis de six mois estivaux à Cadaqués (« mobilité extérieure » maximale, fréquentation régulière), de là à obtenir la nationalité espagnole qui lui permettrait de se mouvoir notamment jusqu'en Virginie où se trouvent certains de ses cousins.

Bio-géographie 3 : Une présence saisonnière établie (Eduardo, H, 25)

PRÉSENCES SAISONNIÈRES ÉTABLIES OU EN PASSE DE L'ÊTRE

Eduardo, homme, 25 ans, Bolivie, Cadaqués, 2012

Empreinte mentale et représentations bio-géographiques



Conception et réalisation : J. Milazzo, 2017-18.

Expérience 9 : À contre-courant du juste salaire de la souffrance ou de la croyance de « devoir gagner ses galons » d’immigrant (*Neil, homme, 42, Bolivie, Cadaqués, 2012*)

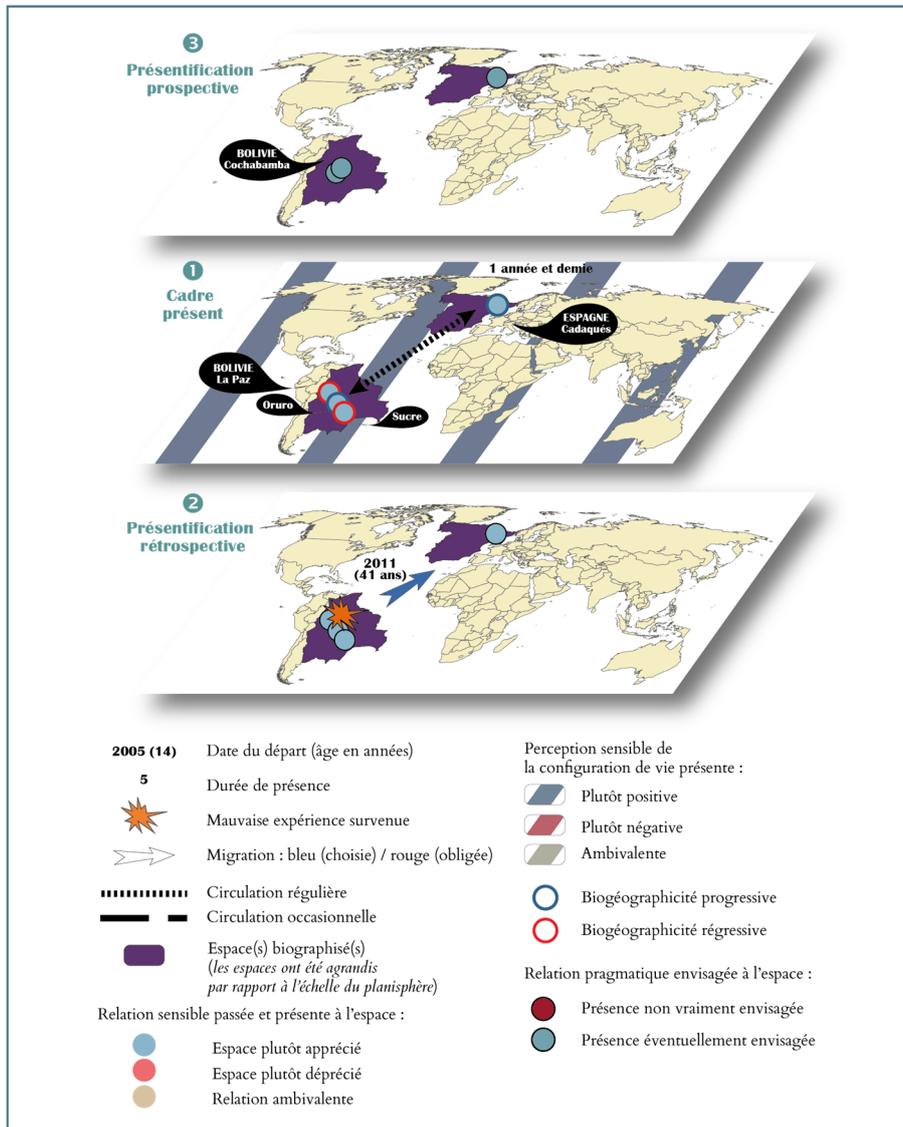
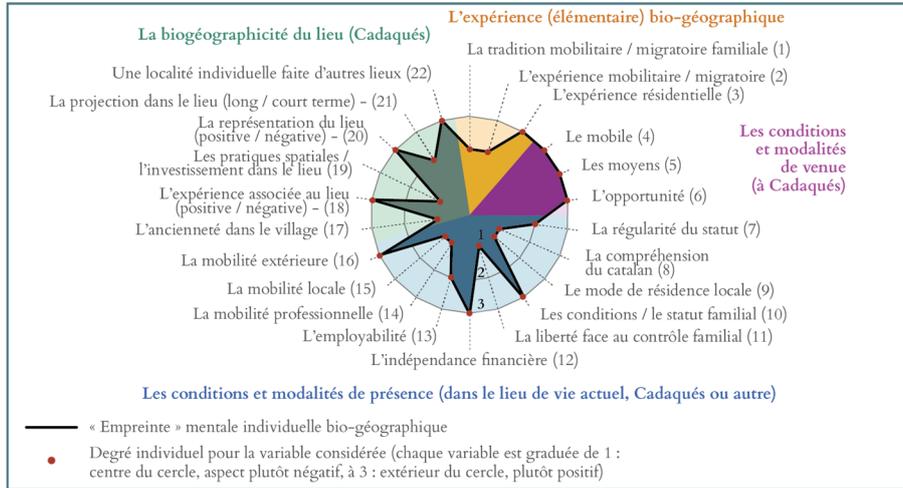
La bio-géographie de Neil montre une exception à la règle selon laquelle les personnes ayant une circulation saisonnière Bolivie-Cadaqués sont d’ordinaire celles dont l’ancienneté et la présence au sein du village sont les plus importantes et établies (« ancienneté dans le village » minimale). Sur demande d’un regroupement familial avec sa femme partie depuis 2006 et avec leur fille de 9 ans, Neil n’est arrivé à Cadaqués que depuis un an et demi, entrecoupé de quatre mois en Bolivie, d’où une présence et une biogéographicité en cisailles (la question de la temporalité pouvant expliquer la faiblesse des variables « compréhension du catalan » et « pratiques spatiales », si tant est que l’on considère que toute adaptation requiert un minimum de temps et que cet argument s’applique à son cas). Sachant qu’il cohabiterait dans un appartement avec sa famille et d’autres Boliviens, et qu’il aurait un travail assuré par sa femme (serveuse), habitué en outre à la mobilité résidentielle, du fait d’études en ingénierie et d’un travail dans la cimenterie et en informatique, puis au congrès bolivien et au département de l’éducation, ayant évolué spatialement et professionnellement entre Oruro, Sucre et La Paz, ses conditions et ses modalités de venue à Cadaqués sont ainsi excellentes au regard de celles endurées par des concitoyens (« expérience résidentielle », « mobile », « moyens », « opportunité » maximaux) – une configuration que l’on ne manque pas de lui reprocher, selon la croyance catholique répandue ou l’envie, que le mérite (de la réussite) est lié à la souffrance (du migrant) ; une représentation d’autant plus ancrée, qu’elle est tabou et tacite dans le pays d’origine. Mais on le moque aussi en Bolivie, du fait qu’il fasse la plonge, le ménage et la peinture, la cuisine et le serveur en Espagne, suite à sa dégringolade professionnelle (viré de la cimenterie pour motif de réduction de personnel en 2006 et peinant ensuite à trouver un emploi stable) – ce dont il dit ne pas se soucier (même si donc sa « mobilité professionnelle » est régressive), car au final il gagne mieux sa vie qu’eux (« indépendance financière » maximale). Ayant perdu son emploi et surqualifié face au manque d’opportunités professionnelles, aux problèmes économiques et de corruption en Bolivie, Neil semble avoir toutefois une revanche à prendre sur la vie ; la migration est une forme de *catharsis* d’avec son existence d’avant, à plus d’un titre : refusant d’abord de partir en Espagne par machisme et fierté, puis conscient que rien n’est jamais acquis, gaspillant l’argent en Bolivie, venir à Cadaqués fut aussi un moyen de sauver son mariage (« représentation » et « expérience associée au lieu » maximales). Le couple prévoit de construire une maison à Oruro et d’acquérir un terrain à Cochabamba pour remplacer celle perdue à La Paz, de rapatrier si possible leurs deux autres enfants (15 et 20 ans) restés en Bolivie avec ses parents, et de partager leur temps entre Cadaqués et Oruro où travailler avec son père dans son entreprise de gaz (« mobilité extérieure » et « localité faite d’autres lieux » maximales, « projection dans le lieu » moyenne, navettes prévues).

Bio-géographie 4 : Une présence en passe d'être saisonnière (Neil, H, 42)

PRÉSENCES SAISONNIÈRES ÉTABLIES OU EN PASSE DE L'ÊTRE

Neil, homme, 42 ans, Bolivie, Cadaqués, 2012

Empreinte mentale et représentations bio-géographiques



Conception et réalisation : J. Milazzo, 2017-18.

Des présences « non présentes » et (voulues) révolues

Pour ce mode de présence, je souhaite traiter de « l'absence de présence » au village : la présence peut être concrètement révolue au moment de l'entretien ; il s'agit alors de personnes ayant vécu à Cadaqués, et qui désormais n'y travaillent ni n'y habitent plus – et qui portent ainsi un regard *a posteriori* sur leur expérience de vie passée en son sein. Mais cette absence de présence peut aussi renvoyer à celle qui est espérée, par une personne résidant toujours au village et souhaitant en partir, et qui subit ainsi sa propre présence comme une contrainte. L'on pourrait me reprocher ici d'inclure une modalité *prospective*, dans une grille de lecture typologique jusqu'alors principalement *factuelle*. Toutefois, au regard des entretiens menés, les bio-géographies suscitées impliquent de la même manière des modes de présence certes tangibles à l'instant *t* quoi que sous-tendus d'une part incontestable d'idéal et d'imaginaire. Par exemple, les personnes ayant un mode de présence saisonnière, entendent au moment de l'entretien le maintenir ou pas, et il en va de même pour les personnes ayant un mode de présence annuelle, qu'il soit foncièrement souhaité, le résultat de l'indécision, ou de l'attente d'un statut *légal* permettant d'opter alors éventuellement plutôt pour une présence saisonnière ou une ré-émigration vers d'autres espaces, une fois la nationalité espagnole acquise. Il m'a donc semblé légitime d'exposer et de souligner ici, parmi les présences dites *non présentes et révolues* plutôt que parmi celles dites *annuelles*, des situations vécues par des personnes qui malgré elles, par un concours de circonstances, semblent au moment de l'entretien être peu ou prou contraintes à continuer d'habiter le village pour un temps encore indéterminé, alors qu'elles ont clairement mis en évidence avoir résolument pensé et fait mûrir leur envie d'en partir.

(Tournez svp. →)

Expérience 10 : Migration et perte d'innocence, ou la « double absence » insupportable (Tatiana, F, 21, Bolivie, Cadaqués, 2012)

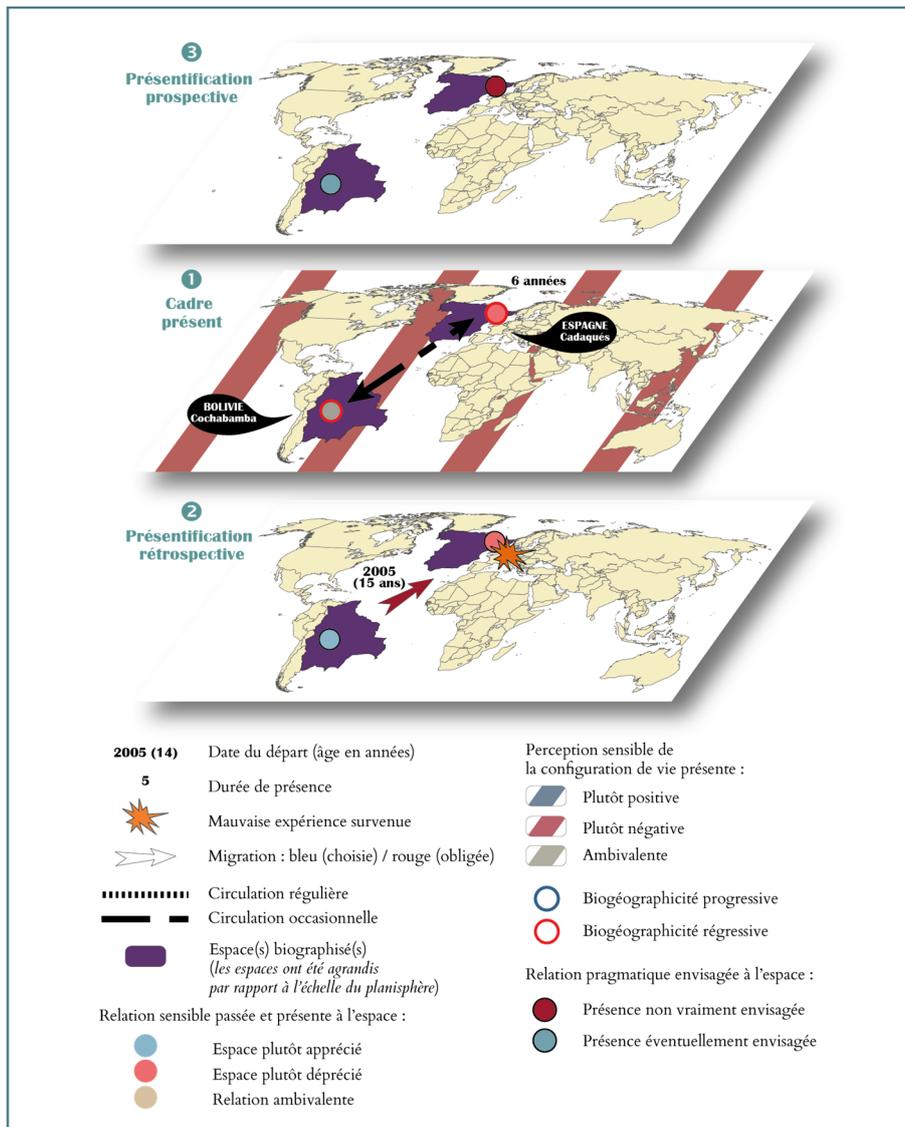
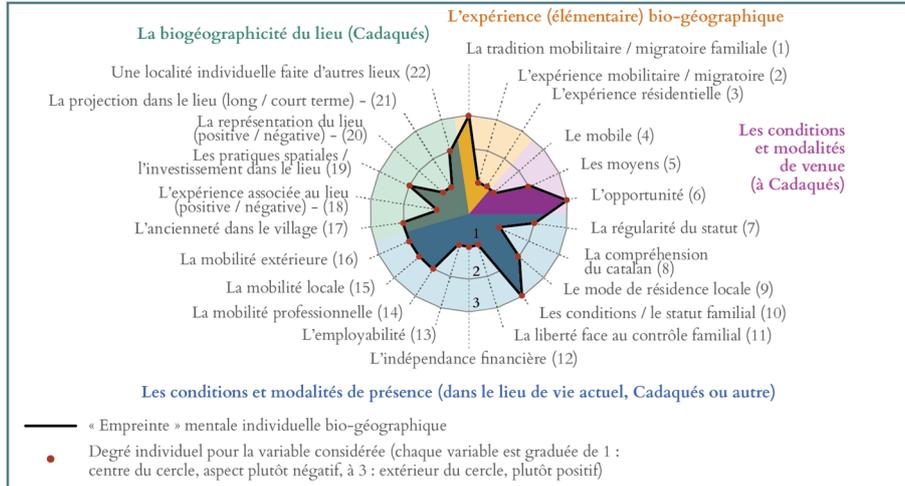
La bio-géographie de Cadaqués de Tatiana est marquée par deux mauvaises expériences associées et / ou survenues dans le lieu (« expérience » et « représentation » minimales), qui expliquent pour beaucoup sa volonté d'en partir (« projection dans le lieu » minimale). Il y a d'abord son arrivée même à l'âge de 15 ans, qu'elle dit avoir subie (« mobile » de la migration minimal, forcé), contrainte par sa mère de la rejoindre en Espagne – alors en quête de moyens pour accéder à une meilleure qualité de vie –, car plus personne ne pouvait la garder en Bolivie. Bien qu'étant avec l'ensemble de sa famille sur place (« conditions familiales » maximales), Tatiana décrit ce déracinement et cette perte d'insouciance non souhaités comme le début de la fin, tel un enchaînement amer d'un désintérêt pour les études, suivi d'une volonté de travailler et de s'indépendantiser tôt, et finalement avec l'adultère de son compagnon rencontré sur place, de la responsabilité d'une grossesse et du statut de mère célibataire à assumer seule. Tandis que sa demi-sœur, sa mère et sa grand-mère sont déjà retournées en Bolivie, elle s'installe finalement avec ses oncles et continue, sans bac à son actif, à travailler comme serveuse et baby-sitter malgré un aller-retour entre temps en Bolivie où elle ne connaît plus personne, après quatre ans désormais passés à Cadaqués. Cet événement malheureux de tromperie et d'abandon par son ami, et le stress qu'occasionne l'éventualité d'une garde partagée qu'elle ne désire pas *a fortiori* si elle devait partir de Cadaqués, dominant aussi dans la représentation négative que Tatiana se fait à ce moment-là de son existence au sein du village, à quoi il faut ajouter une indépendance toute relative, du fait du contrôle social fort et de l'aide financière qu'elle requiert de ses oncles, d'une mobilité restreinte sans moyen de locomotion propre, et d'un travail en pointillé (variables « liberté », « indépendance financière », « employabilité » et « mobilité locale » minimales à moyenne). Si elle se dit ainsi ouverte à l'alternative de partir pour tout lieu qui saura lui garantir une sécurité et une stabilité de l'emploi (« projection dans le lieu » minimale donc, départ envisagé de Cadaqués), Tatiana n'a néanmoins pour l'heure aucun projet foncièrement établi, si ce n'est qu'elle n'envisage pas vraiment de demeurer dans le village, et préférerait plutôt retourner en Bolivie pour y vivre, reprendre si possible des études, et travailler, dès lors que sa situation se sera équilibrée et que son fils aura 3-4 ans (« mobilité extérieure » moyenne, fréquentation ponctuelle de la Bolivie, du fait dans son cas de ressources limitées), quitte à toucher les aides sociales disponibles entre temps en Espagne. Apprendre une seule routine, un seul style de vie, pouvoir étudier sans le préjudice d'avoir à changer de lieu de vie – cet impératif d'un unique lieu où son enfant puisse grandir, découle de son propre vécu d'une « double absence » (SAYAD 1999) et de l'instabilité corollaire ayant instillé son existence, selon ses dires, du fait de son départ de Bolivie – ce qui s'en ressent finalement dans l'aspect étriqué que prend dans son ensemble la surface de son empreinte mentale bio-géographique de Cadaqués.

Bio-géographie 5 : Une présence non-présente (*Tatiana, F, 21*)

PRÉSENCES NON-PRÉSENTES OU (VOULUES) RÉVOLUES

Tatiana, femme, 21 ans, Bolivie, Cadaqués, 2012

Em empreinte mentale et représentations bio-géographiques



Conception et réalisation : J. Milazzo, 2017-18.

Expérience 11 : Une trajectoire migratoire « à la Cendrillon », ou quitter le « village du Diable » et le « cul du Monde » (*Liana, F, 27, Bolivie, Rosas, 2012*)

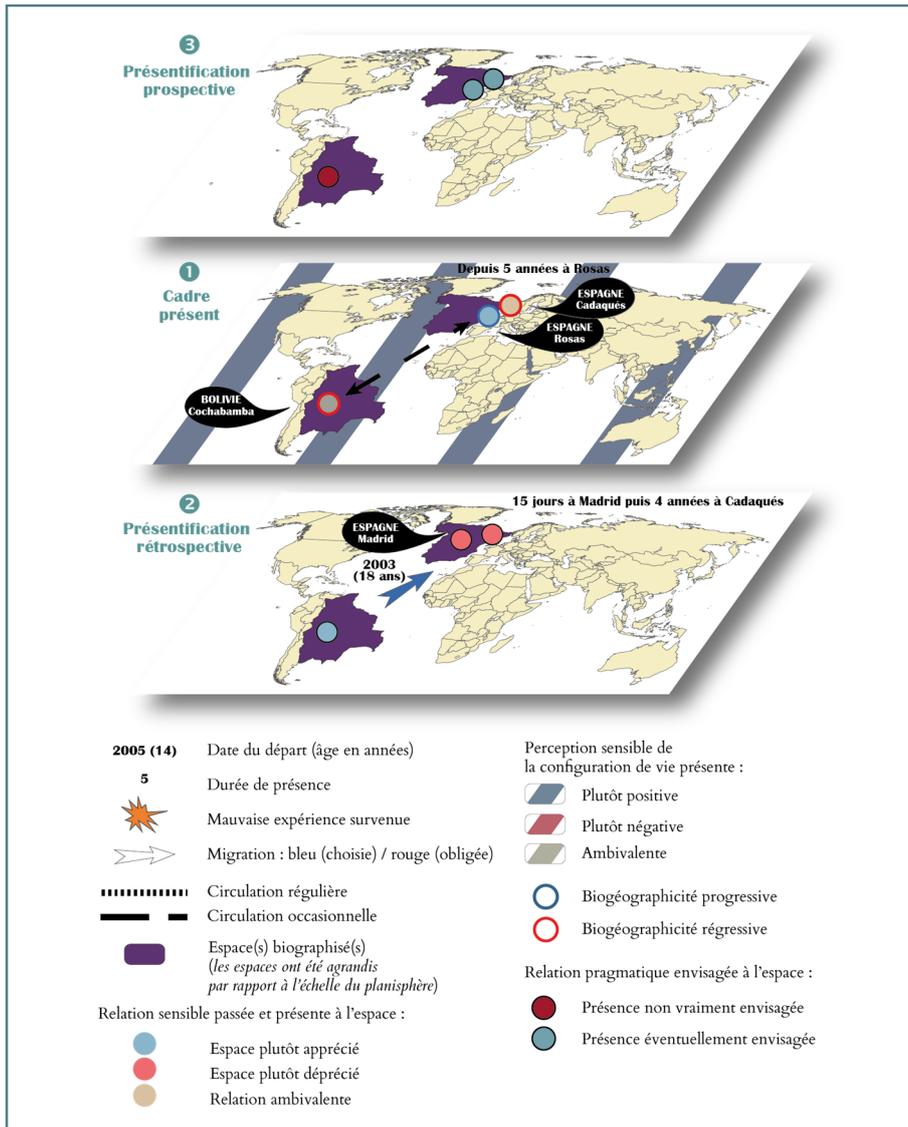
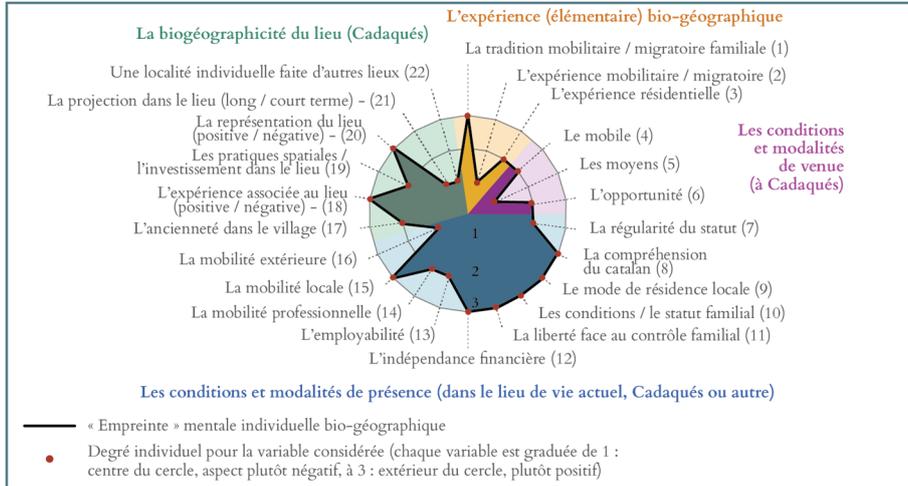
La bio-géographie de Cadaqués de Liana offre un contre-point radical à celle de Tatiana, au niveau du sens conféré à leurs expériences propres (force des variables « expérience associée au lieu » et « représentation » opposée entre leur empreinte respective), pour des personnes de sexe, d'âge et dont les conditions et les modalités de venue semblent plutôt similaires à première vue ; si la vision de Tatiana sur son existence à Cadaqués est relativement négative et qu'elle ne se résout pour l'heure pas à en partir, celle de Liana, sa vie actuelle et son rapport à Cadaqués sont plutôt positifs tel que le met en exergue la partie « biogéographicité de Cadaqués » de son empreinte, quand bien même voilà cinq ans qu'elle a quitté le village pour Rosas. Trois différences dans leur parcours de vie sont à relever et expliquent pour partie leur biographisation propre : (1) Liana décida seule et librement de partir pour l'Espagne, lorsqu'à 18 ans, sans bac ni perspectives d'avenir, si ce n'est de travailler employée dans une boutique pour assurer au quotidien ses moyens de subsistance, elle rejoint donc sa sœur à Cadaqués pour « voir ce qu'il y adviendrait » sur place (« mobile » de la migration sur un coup de tête, et non forcée). (2) Le facteur temporel et l'âge jouent aussi un rôle : Liana se trouve déjà en échec scolaire et conçoit son arrivée en Espagne tel un nouveau départ, tandis que Tatiana fait l'expérience de l'échec scolaire en Espagne même, et demeure ainsi dans l'interrogation de savoir si les choses eurent été différentes si elle avait pu rester en Bolivie. (3) Nous sommes nos choix, mais aussi nos rencontres avec autrui, ce sur quoi se distinguent notablement leurs trajectoires existentielles : à Cadaqués – dont elle parle en des termes de « village du Diable » et de « cul du Monde », faisant référence à sa route d'accès meurtrière et à son isolement géographique –, Liana passe trois ans, à loger avec sa famille, à travailler en cuisine, comme serveuse, employée d'hôtel et à faire des ménages. Face à la difficulté d'y avoir un emploi stable annuel notamment durant l'hiver, elle sonde les opportunités à Rosas, et est embauchée comme agent de surface dans un gymnase, où elle connaîtra son mari, catalan, avec lequel elle vit depuis sept ans dans un appartement de ses beaux-parents, où la vie est moins chère qu'à Cadaqués (où ils préféreraient habiter s'ils le pouvaient, à tous les niveaux) – « une rencontre digne du conte de Cendrillon ». Pour l'heure, lui travaille dans la construction, et elle est employée dans une boutique de prêt-à-porter, deux entreprises appartenant à ses beaux-parents ; ils projettent d'avoir des enfants une fois leur situation devenue stable à long terme ; des conditions et des modalités de présence dans son lieu de vie actuel, Rosas, qui sont pour une majorité des variables représentées dans cette section graphique, optimales. Sa famille étant sur place et au vu de son expérience en Espagne, Liana dit avoir peu d'affect pour la Bolivie (« mobilité extérieure » avec la Bolivie notamment et « localité faite d'autres lieux » minimales) ; elle estime qu'avoir émigré a absolument changé sa vie, en mieux. En 2015 j'apprends qu'elle est partie aux Canaries avec son mari, monter une entreprise de location de bateaux à moteur.

Bio-géographie 6 : Une présence révolue (*Liana, F, 27*)

PRÉSENCES NON-PRÉSENTES OU (VOULUES) RÉVOLUES

Liana, femme, 27 ans, Bolivie, Rosas, 2012

Empreinte mentale et représentations bio-géographiques



Conception et réalisation : J. Milazzo, 2017-18.

Considérations conclusives : mobiles, moyens et opportunités des être-là

Confrontés peu ou prou à la condition structurelle que constitue le droit à une liberté mobilitaire, les migrants boliviens participent bon gré mal gré à la morphologie sociale du village, qu'ils investissent distinctement : à leur installation permanente – car dans la durée –, répondent des ancrages et des mobilités aux temporalités et aux rythmicités changeantes et éclectiques, donnant ainsi à voir des présences spatio-temporelles au village qui sont synchroniquement et diachroniquement variées. Deux arguments en faveur d'une déconstruction de la figure essentialisée / -ante du migrant (économique) découlent de l'analyse qui en a été faite.

(1) L'argent constitue d'une part une fausse raison invoquée pour expliquer toute action (mobilitaire). La rengaine revient souvent : « c'est une question d'argent ». « L'argent est une bonne raison. Mais c'est rarement la vraie raison. Quelle est la vraie raison ? » J'emprunte cette citation-réflexion au script de *Revolutionary Road* (MENDES 2008^{***}), réalisé à partir du roman éponyme de Richard Yates, dépeignant dans l'Amérique des années 1950 du Connecticut, les détournements relationnels d'un couple qui, bien qu'ayant initialement des attentes socialement élevées, va se laisser prendre au jeu des rôles sociétaux auxquels les soumet la vie suburbaine de la banlieue résidentielle isolée où ils s'installent. L'argument implicite étant que, derrière le moyen d'accès ou la contrainte évoqués qu'est l'argent, se cachent des considérations, des motivations fondamentalement psychologiques.

Partant, si dans un monde où tout se monnaie il serait certes illusoire de penser que la présence d'une personne en un lieu, qu'elle implique son déplacement dans l'espace, ne serait pas en partie tributaire de l'argent, pour autant dans le cas des personnes rencontrées, la ressource financière à disposition comme recherchée, constitue plus souvent et en premier lieu une modalité de réalisation d'un projet ou d'une aspiration, davantage qu'une finalité en soi ou une condition *per se*. Car même dans un contexte capitaliste où les logiques du marché évincent la morale, il demeure des choses « que l'argent ne saurait acheter » (SANDEL 2014). En effet, la dimension économique demeurant ou non problématique, d'autres variables façonnent la qualité de vie au quotidien et le bien-être existentiel des personnes (migrantes), influant sur leur volonté et leur décision de demeurer ou de partir des petites municipalités, des espaces ruraux et villageois qu'elles habitent selon ce qui s'offre à elles (JENTSCH, SIMARD 2009),

redessinant ainsi indéfiniment les mobiles des être-là. Si dans certains cas de détresse humaine, la ressource financière peut certes constituer une variable autant structurelle que structurante de la vie de personnes qui en sont directement dépendantes, l'argument impérieux s'auto-justifiant de l'argent peut donc aussi faire partie de l'ornière des préjugés : autrement dit, derrière le besoin d'argent souligné de manière récurrente comme venant justifier telle ou telle action (notamment celle de migrer), se cachent des impératifs de l'ordre de l'épanouissement personnel plutôt que de la survie ; une donnée des plus intéressantes au sujet des migrants internationaux au regard des *a priori* pouvant circuler sur les raisons de leurs venue et présence, dans un contexte scientifique où des travaux interpellent précisément sur le danger de tout réductionnisme économique dans notre compréhension du fait migratoire, et en appellent donc à reconnaître les mondes non-économiques de la prise de décision en matière de migration (HALFACREE 2004).

À rebours de la rationalité économique tant rebattue qui mouvrait l'homme, nos comportements entre autres économiques sont bel et bien affectés par nos mécanismes psychologiques et sociaux, et par des modèles intérieurs que nous construisons et qui constituent autant de contraintes à notre action, voire des entraves à nos propres intérêts, tel que le mettent en évidence les recherches à la croisée de l'économie et de la psychologie, de Richard Thaler, détenteur du Prix Nobel d'économie 2017. Partant, la *vraie* raison expliquant le départ d'Eduardo de Bolivie pour l'Espagne, ce n'est pas intrinsèquement celle de venir y gagner de l'argent, mais de rétablir une certaine estime que pouvaient avoir de lui ses parents suite à une erreur de jeunesse. Il en va de même pour Neil, qui dès le début de l'entretien souligne (à l'instar d'autres enquêtés) qu'il est venu en Espagne pour réparer, par orgueil, une situation économique prospère qu'il avait perdue, *i.e.* un certain statut social lui renvoyant une image valorisante de lui-même, ironisant ainsi sur le fait qu'il soit à l'occasion considéré en Espagne comme en Bolivie comme un migrant économique. Pour d'autres (Margarita, Daniel, Liana), la migration est l'opportunité d'introduire une cassure dans un quotidien jugé bien trop peu épanouissant : émigrer, c'est alors aussi le gage possible d'échapper à l'insignifiance désespérante d'une vie qui semble déjà toute tracée, mais dont les débouchés concrets peuvent s'avérer au final bien en deçà des attentes existentielles projetées (Tatiana).

L'homme est donc avant tout un *homo psychologicus*, ou du moins un « *homo situs* » (ZAOUAL 2005, §1), *i.e.* un « homme concret vivant, capable de

conjuguer une pluralité d'impératifs dans lesquels la relation vient combler les déficits de la rationalité au sens scientifique » – expression qui fait sens au-delà des seules considérations contextuelles économiques, et qui explique la variabilité des logiques animant les trajectoires existentielles suscitées : (2) à conditions mobilitaires égales, toute variation de présence est ainsi probable. C'est dans la diversité même des schèmes psychologiques individuels qu'il faut chercher l'explication qu'à des modalités de présence analogues (ou distinctes), peuvent répondre des bio-géographies singulières, et réciproquement.

Cette diversité des bio-géographies de Cadaqués selon les modalités de présence revêtues, s'explique par un ensemble de circonstances chargées, en un instant *t*, d'une signification particulière donnée par l'individu à son existence. Le caractère protéiforme du bien-être général diversifié et changeant – soumis aux aléas de la vie –, souligne en effet combien l'espace cadaquesenc fait sens d'une certaine manière et est signifié différemment par chacun et à chaque instant, sans qu'aucune variable ne puisse expliquer immanquablement une forme spécifique de présence spatio-temporelle plutôt qu'une autre. Les bio-géographies présentées montrent ainsi à quel point les expériences et les existences demeurent diversifiées, pour des personnes pourtant soumises à des conditions mobilitaires égales – et ce, indépendamment de similitudes observables pour le sexe ou l'âge ; pour les compétences initiales ou acquises en route ; pour les relations nouées au fil du temps ; pour la temporalité de la présence à Cadaqués ; ou encore pour les histoires et les projets individuels et familiaux des personnes. Avoir le même sexe et / ou le même âge n'induit donc pas, par exemple, des bio-géographies et / ou des formes de présence au village identiques, quand bien même des configurations trajectorielles peuvent présenter des similitudes (voir chap.4).

Ceci dit, dans un contexte économique local marqué par une saisonnalité importante, la stabilité d'un emploi constant – qu'il soit temporaire ou annuel – demeure une variable explicative forte de la forme de présence spatio-temporelle adoptée par les migrants, dès lors qu'ils peuvent se mouvoir en toute légalité. Sur ce point, rappelons que quelles que soient les stratégies développées et les ressources disponibles et acquises, l'ascension sociale – bien qu'accessible aux migrants boliviens à Cadaqués –, est rendue possible dans les limites des conditions concrètes qu'offre le marché local du travail dans la commune. Car si le travail est une condition indispensable, il est aussi une modalité d'émancipation ou d'aliénation (OGILVIE 2017) ; l'enjeu existentiel de l'être

humain n'étant pas seulement celui de sa survie dans et par le travail, mais aussi celui de son épanouissement y compris par le travail, de pouvoir ainsi « vivre poétiquement » – une distinction que le socio-philosophe Edgar Morin (2015, 30) qualifie de « polarité prosaïque » et « poétique » de la vie. Or pour les migrants, « [...] les difficultés liées à l'environnement de travail ont de multiples conséquences sur les conditions de vie, parce qu'elles conduisent à précariser ceux qui ont des autorisations de séjour non permanentes, et que sans travail, il est possible de se voir refuser le renouvellement du permis de séjour et de retomber dans l'irrégularité » (BABY-COLLIN, CORTES 2014, 65, tl.) – des limites et des contraintes qui incidemment peuvent constituer aussi un motif de départ.

En fonction d'expériences vécues comme autant d'opportunités ou d'épreuves, les modalités des relations multiples tissées avec Cadaqués – c'est-à-dire ce qui se rapporte finalement aux questions de logement, de consommation, d'emploi, de transport, de statut administratif et de configuration familiale –, peuvent ainsi subitement réactualiser la signification donnée par l'individu à son existence et la représentation qu'il s'est construite de sa vie passée et possible à Cadaqués, l'amenant à repenser (ou pas d'ailleurs) sa forme de présence au village. Autrement dit, un bouleversement d'ordre économique ou politique, un désaccord ou une altercation – une mauvaise expérience – avec les autorités publiques locales, avec un propriétaire, un employeur, un enseignant, avec un voisin, un colocataire, ou à l'inverse l'opportunité d'une meilleure offre d'emploi, une rencontre – en somme un quelconque imprévu œuvrant tel un déclic –, est susceptible de contrarier la constance d'une présence et d'un habiter à Cadaqués des migrants, laquelle est quoi qu'il en soit, rarement pensée dans l'absolue pérennité, sinon comme temporaire sur le moyen voire le long terme. S'il s'agit dans l'absolu de circonstances auxquelles peut être sujet tout un chacun, on ne saurait pour autant nier que la *condition migratoire* démultiplie le champ des possibles, l'incertitude et l'indécision, ne serait-ce qu'en raison de la multiplicité des choix qu'offre l'existence de plusieurs espaces de vie effectivement ou potentiellement significatifs pour toute personne qui en fait l'expérience.

VI. ...aux comportements spatio-émotionnels des acteurs



Encart-paysage 9 : Instantané de biographisation partagée. (Figueras, Catalogne, 08/2013)

La personne au second plan se fait prendre en photo, avec le drapeau bolivien qu'elle tient en étendard, lors d'une fête annuelle célébrant l'indépendance de la Bolivie, organisée à Figueras à l'arrière d'un stade de sport. Au programme : danses, tenues, tentures et coiffures traditionnelles, musiques et plats régionaux boliviens typiques, en dessous d'un ciel où flottent des guirlandes de fanions catalans et boliviens. À cette occasion, une majorité de boliviens expatriés, résidant localement ou dans des localités catalanes environnantes comme Cadaqués, se réunissent pour la journée. En cette fin d'après-midi, j'accompagne justement Norma et Margarita qui nous a conduit depuis Cadaqués en voiture jusqu'ici. L'une comme l'autre n'avait que moyennement envie de venir, trouvant au final l'ambiance sur place certes festive, mais quelque peu surfaite et parodique, redoutant à les écouter les excès d'alcool à venir de convives ; nous ne resterons que deux heures tout au plus, le temps de manger un morceau et de regarder quelques danses. Je reconnais quelques boliviens de Cadaqués et de Rosas sur place, parmi les deux cents environ présents. Dans la foule assise sur des chaises en plastique, un homme me regarde et me sourit comme si l'on était deux touristes étrangers qui n'auraient pas eu de visa ; j'en déduis qu'il doit *a priori* s'agir d'un européen qui pense que

je le suis également [...]. Si j'ai choisi cette photographie d'un événement culturel pour introduire l'idée d'engagement et de participation au quotidien tels qu'on se les figure souvent, avec entre autres les formes de revendication politique ou le commerce ethnique, lorsqu'il est question des pratiques des migrants étrangers, c'est pour d'autant mieux faire comprendre la manière plus large de concevoir la participation et l'engagement telle que je la propose ici, à savoir : de passer par le prisme du primat des relations psyché-espace. Car au-delà des dimensions culturelles et identificatoires liées à la migration, ce cliché illustre et peut aussi se lire plus essentiellement, pour un sujet, comme une modalité de l'écriture de soi (DELORY-MOMBERGER 2010) par l'image et par la mise en scène, afin de faire trace de sa vie et de donner une orientation significative à son existence au moment, dans le lieu, et par l'instant saisis.

✳

Argumentaire méthodologique

À l'environnement cadaquesenc tel que *modulé* au gré des évolutions de l'espace, des perceptions, des conditions, des modalités et des mobiles divers de l'habiter analysés précédemment, vont s'adapter différents modèles comportementaux. Par suite logique, dans ce sixième chapitre l'on s'intéresse donc de manière large, à *comment* les habitants se sentent à Cadaqués – donc à l'idée d'une certaine qualité de leur habiter. Les approches typologiques se veulent ici tant longitudinales et transversales, qu'individuelles et collectives ; on interroge cette fois-ci la *part active* de la présence, ses implications et ses incidences éventuelles pour l'habiter et la localité des personnes enquêtées.

(1) En m'appuyant sur des exemples majoritairement situés à Cadaqués, à partir desquels je monte en généralisation conceptuelle, je propose d'abord une gamme de *comportements spatio-émotionnels*. En partant de la présence à soi, aux autres et au monde d'une personne dans une situation considérée, l'objectif est de faire comprendre comment, en analysant les liens entre rapport émotionnel à l'espace et action spatiale (mobilitaire), l'on peut (re)construire des *modes actoriels* identifiables qui rendent finalement compte d'une certaine optimalité de l'habiter. En expliquant le déroulement psychique intrinsèque à chacun de ces schèmes, le parti pris qui sous-tend cette entreprise a pour but de *démystifier* voire de *dédiaboliser* la migration, en mettant précisément en évidence que chaque être humain, par-delà tout identi-tarisme/-fication, peut éprouver au

cours de sa vie ces *expériences d'investissement géographique* proposées, où la mobilité s'avère en substance bel et bien centrale autant que banale.

(2) Pour autant, cette approche par la présence spatio-émotionnelle ne nous dit en rien comment une personne, selon son rapport pragmatique à l'espace cadaquesenc, peut (ou pas) *cultiver* un aspect même de cet environnement pour le faire sien, dans la formation de sa *localité* personnelle, pièce importante de sa constitution ontologique ; ni comment sa propre vision du monde, autrement dit sa vérité ontologique, entre alors en congruence ou en discordance avec la personnalité collective apparente de l'espace communal. Établir une typologie des acteurs selon l'importance qu'ils donnent à une singularité quelconque du lieu, pour façonner leur propre localité, permet alors de répondre à ces interrogations.

VI.1. L'investissement géographique personnel

Dans leur article intéressé aux techniques d'analyse des liens réciproques entre l'attachement au lieu et la migration, les géographes Cristóbal Mendoza et Ricard Morén-Alegret concluent que « le corps lui-même (en mouvement ou statique) a certes été considéré comme un 'lieu' pertinent pour étudier l'attachement au lieu des personnes [...], toutefois les émotions incarnées dans des lieux ont rarement été étudiées en lien avec la migration » (2012, 770, tl.). Selon les auteurs, la relation lieu-migration est plutôt délaissée dans les travaux menés, en raison de la difficulté à appréhender et à saisir la pertinence du lieu en lien avec les pratiques migratoires. Autrement dit, la validité des approches utilisées pour saisir la manière dont les lieux sont perçus par les migrants fait débat. J'y vois deux raisons principalement :

(1) À partir des discours des enquêtés, il s'avère en effet compliqué de dire parmi les comportements et les relations à l'espace observés, ceux pouvant être ou pas caractéristiquement imputables à la situation migratoire d'une personne (qu'elle l'explicite clairement ou pas d'ailleurs d'elle-même). Le risque d'effectuer des raccourcis biaisés est alors grand, sous couvert de l'*a priori* implicite qui voudrait que la migration conditionne un certain type de relation au(x) lieu(x), ou de celui que les migrants présenteraient des modalités singulières d'attachement au lieu. Cela, même si l'on peut aisément comprendre que la migration, telle que la définit l'UNESCO, en tant que « mouvement », « relocalisation territoriale » et « long processus qui affecte les vies des personnes

impliquées » pour la migration internationale, doit nécessairement influencer sur leurs relations aux lieux. Vouloir apporter des éléments à l'étude des relations entre la migration et l'attachement au lieu comporterait ainsi, dans l'intention d'interpréter à rebours un comportement, le risque de sur-signifier et de rendre faussement spécifiques du fait de la migration les analyses développées.

(2) L'entreprise de vouloir saisir pour une situation migratoire donnée, la simultanéité des émotions et du mouvement humain – autre domaine d'intérêt pâtissant d'un manque d'études – comporte à mon sens les mêmes risques. Car la plupart du temps, concrètement ce ne sont que des situations post-migratoires (TOLIA-KELLY 2004) que nous pouvons observer : autrement dit, ce n'est qu'après coup que l'on peut saisir ces émotions, ainsi que définir une situation migratoire ou la migration *per se*, puisqu'initialement tout projet migratoire inclut une part d'incertitude, et que la migration comporte dans sa définition même une variable temps incompressible, sans quoi il ne s'agit pas de migration à proprement parler : ce qui rend ainsi hasardeuse la démarche même consistant à vouloir capter les émotions attachées à un mouvement dont on ne peut savoir avec certitude à l'avance s'il s'agira bien d'une migration ou pas.

Si l'on monte cela en conceptualisation, afin d'avoir une fenêtre d'applicabilité très large, cela revient en fait à se demander comment un *mouvement* psychique (s') exprime (par) un mouvement spatial ? Car à mon sens il faut prendre la mobilité spatiale comme angle d'analyse (et non la migration qui n'en est qu'une variante spécifique discriminée par la temporalité allant de pair avec un changement de résidence) : partir de l'acte mobilitaire permet de ne préjuger ni de la temporalité d'une présence physique en un lieu, ni de l'intentionnalité liée au mouvement ; c'est ainsi s'extraire de tout paradigme migratoire (PELLERIN 2011) et se garder des biais sus-cités. Je propose donc pour ce faire une typologie des modes actoriels d'investissement géographique (*cf.* point notionnel 13).

Point notionnel 13 : L'investissement géographique

« L'investissement », terme couramment utilisé dans les registres sémantiques tant de l'économie (placer un capital en vue d'un profit) que de l'art militaire (cerner un espace), est un vocable qui a en outre connu un développement important dans l'œuvre du fondateur de la psychanalyse Sigmund Freud ; il se rapporte généralement dans ce domaine à la fixation d'une énergie psychique (issue de la pulsion) affective sur un objet (ou sur sa représentation) qui s'en trouve alors chargé d'une signification

particulière pour la personne (CNRTL 2012). Sans entrer avec cette thèse dans les détails complexes de la notion et de son utilisation en psychanalyse même (voir pour cela FREUD 1986 [1840]), son emprunt averti me permet toutefois de suggérer ici sa transposition simplifiée à une géographie psycho-sociale pour une lecture des rapports entre psychisme et espace, ou comment l'espace est investi, chargé émotionnellement par une personne et ce qu'il en résulte pour elle.

L'investissement géographique doit se comprendre au sens où la présence d'une personne dans un espace résulte d'un acte (mobilitaire ou de stase) qu'il faut saisir comme étant l'expression spatiale d'un état mental émotionnel. Ceci me permet de sonder comment s'accordent alors simultanément émotion / espace / mobilité dans une situation donnée, et ce vers quoi cette relation débouche. Mon ambition étant de relier à cela l'habiter, analysé au prisme de la présence, je prends donc comme point de départ d'observation la présence actante à Cadaqués (l'acte de demeurer à Cadaqués ou l'acte mobilitaire d'en partir). Et j'essaie d'établir une corrélation entre la combinaison psychospatiale qui sous-tend cet acte, et une qualité de l'habiter. L'implication éventuelle de l'environnement dans les comportements nous renseigne ainsi un peu plus sur Cadaqués et sur l'habiter des personnes envisagées. Si la démarche vise une transposabilité à toute personne de ces schémas comportementaux, la typologie se base sur les expériences de personnes pour partie ayant migré. Il s'agit alors de voir comment l'individu construit du sens pour sa vérité ontologique, en convoquant éventuellement ou pas sa situation migratoire. Selon les cas, il est possible d'évaluer l'émotion portée post-émigratoire ou celle concernant à éventuel départ.

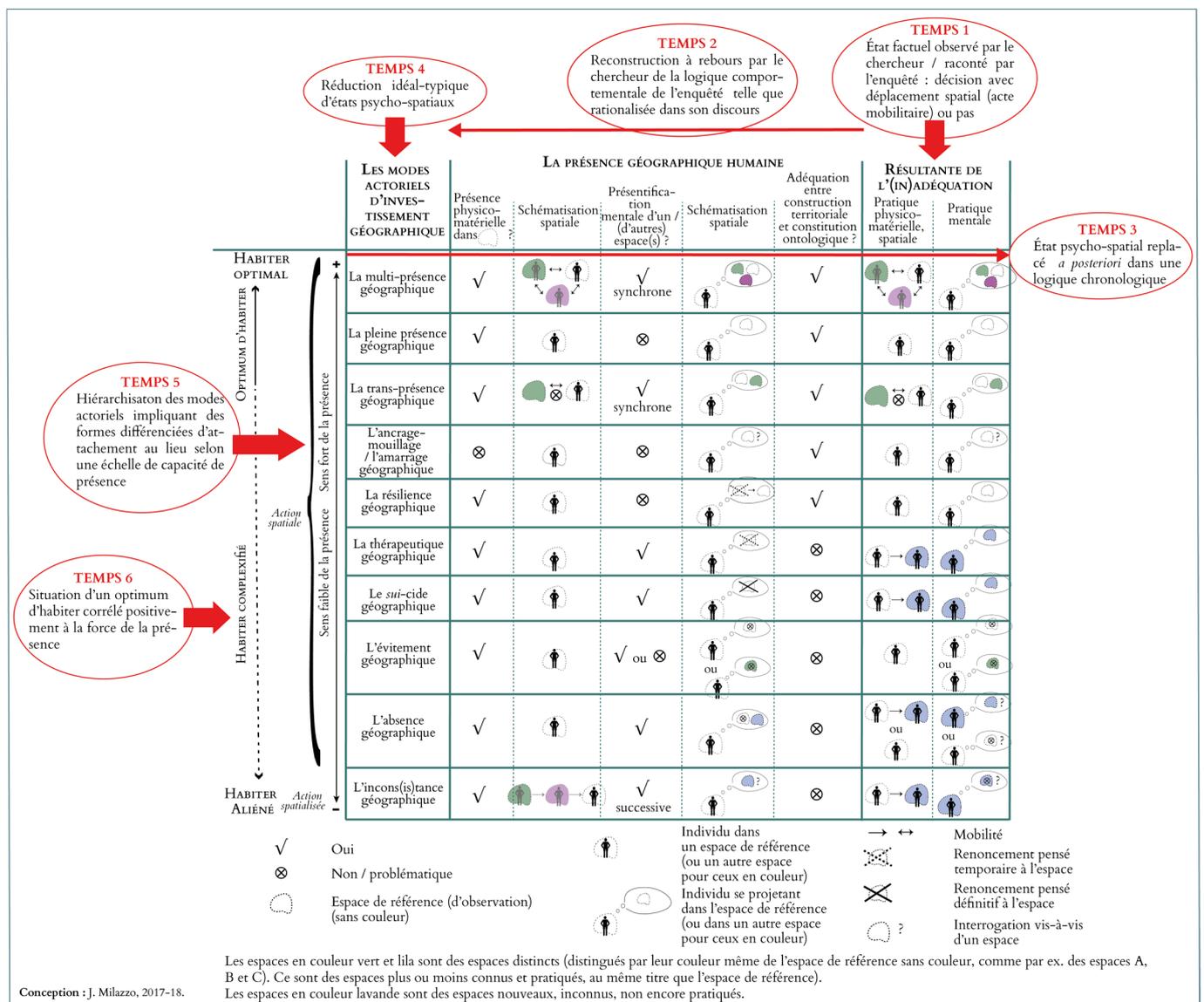
Les avis situés des personnes dont les expériences illustrent chaque cas, mettent en évidence qu'à l'observation de décisions mobilitaires ou sédentaires en apparence similaires, correspondent différents états psychiques. La pertinence de cette typologie est ainsi d'établir des *distinguos* radicaux vis-à-vis de ce qui ressemble à un simple départ d'un espace, dénué (du moins en apparence) d'une quelconque conscientisation, émotion ou signification particulière pour un sujet considéré : derrière différents faits observés identiques, se cachent en vérité une pléthore de configurations psychiques, bien souvent sans aucun lien direct avec la situation migratoire d'une personne – un fait qu'il est important de rappeler, dans le contexte actuel de « crise migratoire » européenne où certaines personnalités politiques (juin 2018) parlent des « migrants » comme « de

personnes humaines », donnant au pire à interpréter que pour certains il semblerait qu'il y ait des personnes plus humaines que d'autres.

VI.1.1. Dix schèmes psycho-spatiaux d'un baromètre de l'habiter

La typologie proposée ci-après identifie dix grands types d'investissements géographiques (cf. schéma 8) : la *multi-présence*, la *pleine présence*, la *trans-présence*, l'*ancrage-mouillage / amarrage*, la *résilience*, la *thérapeutique*, le *sui-cide*, l'*évitement*, l'*absence*, et l'*incons(is)tance*.

Schéma 8 : Typologie des modes d'investissement géographique



Ces résultats découlent principalement de l'analyse qualitative d'observations et d'entretiens menés à Cadaqués. Ceci dit, certains modes

dérivent du terrain effectué en Bolivie, ou d'expériences m'étant plus personnelles : car à défaut d'avoir pu les observer à Cadaqués, ces exemples empiriques additionnels consolident à mon sens l'apport théorique de la typologie – sur cet argument je les y ai donc intégrés. Les différents modes actoriels proposés, s'expliquent en raison de schèmes psycho-spatiaux distincts les uns des autres : ces *expressions* spatiales d'un état mental à un instant *t* – qui prennent la forme d'une mobilité ou pas vers un ailleurs –, renvoient implicitement à des émotions au préalable projetées sur un ou plusieurs espaces de vie.

Ces formes *spatio-émotionnelles* témoignent finalement, dans leur expression même et pour chacune d'elles, de « capacités de présence au Monde » dissemblables, pour reprendre la formule absconse de T. Paquot (2005) ; pour donner une définition qui m'est propre dans ce contexte, de la *capacité de présence*, je réinvestirai alors à mon compte la distinction qu'établit A.-F. Hoyaux (2015c) entre présence mentale (constitution ontologique) et présence physique (construction territoriale) : par *capacité de présence* j'entends donc – pour une personne dans une situation donnée –, le degré d'in(adéquation) plus ou moins important, existant entre sa présence physique et sa présence mentale, ce qui s'en ressent dans la qualité de son habiter. Corollairement, plus l'inadéquation est importante, plus l'on parlera de sens faible de la présence (graduation descendante dans le tableau), et plus l'adéquation est importante, plus l'on parlera de sens fort de la présence (graduation ascendante). Chaque investissement implique donc un agencement spécifique *des présences* d'une personne. Et cette combinaison renvoie elle-même à un échelon d'un spectre de l'habiter, lequel comporte pour extrêmes un habiter *optimal* et à son opposé un habiter *aliéné* (= dépersonnalisé). *Accomplissement* (personnel) et *absurdité* (= absence de sens) géographiques, constituent donc les antipodes de cette échelle psycho-spatiale de l'habiter proposée, pour une personne selon ce qu'elle ressent et sa spatialité associée à un moment donné. Sur la base des expériences rencontrées, je suggère alors qu'il y a une corrélation positive entre une optimalité de l'habiter et la force du sens de la présence.

Pour les schèmes positivement gradués, aucun changement ne se produit. À la différence, pour les schèmes négativement gradués, pour lesquels il y a donc inadéquation des présences, la *résultante* actorielle est majoritairement la mobilité. Les états spatio-émotionnels des schèmes positivement gradués sont donc plutôt caractérisés par leur persistance à l'exception de l'ancrage / amarrage

géographique. Tandis que les états spatio-émotionnels des schèmes négativement gradués prennent la forme d'un événement-accident, à l'exception de l'inscons(is)tance géographique (dès lors qu'on l'observe sur le long terme). Toutefois l'on ne peut conclure à une corrélation, entre tendance mobilitaire et force du sens de la présence pour l'ensemble de cette typologie, car la mobilité discrimine aussi les schèmes les plus caractéristiques d'un optimum d'habiter, comme *e.g.* le cas de la multi-présence et de la trans-présence, pour lesquels la mobilité ne marque en fait aucune rupture, mais plutôt une continuité.

La construction même de cette typologie d'idéaux-types a intégré la prise en compte inéluctable de plusieurs évidences : (1) La personne étant le *prisme* depuis lequel l'on parle, il faut être conscient que si la catégorisation même aide la compréhension de schémas généraux, chaque état catégoriel peut montrer des variations internes selon les personnes (dans l'analyse faite ci-après une seule expérience illustre chaque mode). Mais ces variations peuvent aussi concerner une même personne au fil de sa vie, selon sa situation observée à un instant *t*. Cette typologie se veut donc dynamique : elle peut être lue et utilisée dans une perspective tant chronologique que diachronique de l'individu. Par exemple, une personne peut s'éloigner d'un espace le temps d'être psychologiquement en état d'y revenir ; à la thérapeutique géographique suivra donc la résilience géographique – un même espace peut donc être investi simultanément de spatialités et de sens différents. Mais une personne peut aussi connaître le *sui-*cide géographique d'un espace et l'évitement d'un autre, tandis qu'elle tente aussi un ancrage-mouillage ailleurs, à un même moment donné de sa vie.

(2) Ce qui m'amène par cohérence au deuxième point à considérer. L'être humain n'est soumis à aucun déterminisme. Une prédictibilité absolue des comportements est donc impossible. C'est pourquoi les modes actoriels proposés ne sont ni définitifs ni fixistes : autrement dit ils n'intègrent ni une immuabilité à long terme des décisions prises et concrétisées en actes, ni une quelconque logique *cause-conséquence*. En effet, il n'y a qu'à rebours que l'on peut reconstruire chaque mode et replacer donc pour chacun et *a posteriori*, un *instantané saisi* du *processus décortiqué* dans une chronologie, présentée ici de gauche à droite afin d'en simplifier la lecture. Les étapes indiquées en rouge de la construction méthodologique du schéma montrent bien comment, depuis l'observation (discursive) d'une décision concrétisée en acte, l'on a ainsi remonté le fil de l'explication tangible des raisons psychologiques à l'origine de cet acte,

telle qu'elle a été donnée par la personne enquêtée. C'est en cela que la démarche est ici abductive : en matière de répliquabilité de chaque schème à d'autres situations, aucune conclusion ne pourrait être garantie si l'on suivait une logique cause-conséquence en se basant sur ces modèles. Il faudrait donc davantage les tester : plus d'exemplifications dans le futur permettraient de sonder la récurrence et les divergences internes à chaque mode afin de les préciser plus encore ; car un même état mental peut conduire incontestablement à divers comportements (spatiaux) observés *a posteriori*, et vice versa.

(3) Dans la même veine, afin de ne pas se faire happer non plus par tout essentialisme, identitarisme ou nationalisme méthodologique, qui présenteraient le risque d'une assignation systématique d'un style d'habiter, voire pire encore, d'un quelconque état psychique à une personne du fait de sa situation migratoire, d'une part cette typologie refuse l'intégration même de toute variable identitaire : c'est la raison pour laquelle dans un contexte possiblement mobilitaire, j'emploie notamment et plutôt que tout autre, l'expression de *trans-présence géographique* pour l'un des modes répertoriés (en ayant bien à l'esprit que – la question migratoire étant centrale dans cette thèse –, plusieurs feront sans aucun doute le rapprochement avec le terme *transnationalisme*). D'autre part, ce choix s'explique aussi afin que les modes de cette typologie ne soient pas spécifiques à certains cloisonnements spatiaux dans lesquels ils pourraient s'exprimer uniquement : ces modes actoriels peuvent donc prendre place et faire sens quelque que soit le cadre spatial considéré : *e.g.* l'on peut interroger l'évitement géographique d'une personne aussi bien à l'échelon d'un quartier urbain, que d'une ville, voire d'un État, *etc.* (= possibilité méthodologique quel que soit l'échelon choisi, et / ou multi-échelons). Mais l'on peut aussi facilement concevoir que les facettes *présentielles* d'une personne et spécialement celle mentale, puissent la faire aisément *voyager* par-delà les limites de quelques échelons spatiaux (= possibilité méthodologique trans-échelons).

VI.1.2. Expériences spatio-émotionnelles de Cadaqués et d'ailleurs

Il faut noter que dans la réalité, chaque cas, même de présence forte, peut être problématique en soi ; cette typologie représente des idéaux-types *stricto sensu* (meilleure configuration possible pour chacun). Car cette idée d'optimum permet d'avoir un curseur maximal à partir duquel alors questionner comment cela se passe *dans la vraie vie*. En outre, tous les modes actoriels ci-avant présentés

se distinguent du dernier car ils sont relativement conscientisés : on peut dans leur cas ainsi parler d'action spatiale, plutôt que d'action spatialisée car ils sont mus par une intention concrète d'avoir un rapport pragmatique à l'espace (LEVY, LUSSAULT 2013). Alors que pour le dernier cas, cette intention est incertaine voire inconsciente. Finalement, chacun de ces *faïres avec l'espace* où la mobilité fait office d'outil pour la personne, notamment pour les cas de faible présence, sont en soi des *page-turner* individuels, *i.e.* qu'ils donnent lieu à des événements déterminants dans l'existence de la personne (lui faisant tourner une page de sa vie *stricto sensu* dans sa biographisation). Les quatre premiers modes actoriels présentés étant relativement généraux, et ayant déjà fait l'objet d'illustrations au cours du manuscrit, des renvois à ces références précédentes dans le corps du texte sont proposés. Les six derniers modes actoriels sont, à la différence, plus ponctuels : des expériences retranscrites additives incarnent ainsi systématiquement ces types d'investissement géographique.

(+ 5) *La multi-présence géographique : l'attachement spatial constellationnaire*

La multi-présence géographique renvoie, dans sa forme la plus idéale, *i.e.* sans contrainte quelconque, à la modalité d'habiter préconisée par T. Selasi, ainsi donc à un optimum d'habiter ; la personne vit et évolue entre différents lieux constitutifs de sens pour elle, qui l'enrichissent en retour, ainsi qu'elle participe à leur quotidien, présentiellement ou à distance. Métaphoriquement, l'attachement spatial prend ainsi la forme d'une constellation de lieux qui chacun participe à la cohérence globale de la biogéographisation de l'individu. Dans le cas de Cadaqués, les personnes qui présentent ce mode d'habiter et que j'ai pu rencontrer, possèdent la plupart du temps une (bi)nationalité (notamment espagnole et / ou européenne) leur servant de passe-droit mobilitaire. C'est souvent l'activité professionnelle et / ou les liens relationnels notamment familiaux (ou ceux de leur conjoint), qui les mettent en mouvement entre plusieurs lieux de vie. Il peut s'agir de personnes évoluant entre des lieux situés dans différents États, à l'instar d'Iris (voir chap.4, 202) qui s'inscrit tour à tour à Berlin (Allemagne), à Buenos Aires (Argentine) et à Cadaqués, ou de personnes évoluant entre des lieux situés en partie dans un même État.

(+ 4) *La pleine présence géographique : l'attachement spatial exclusif*

En matière d'optimum d'habiter, je place ce mode en-deçà du premier car la logique voudrait que la multiplicité de lieux de vie, à la comparaison d'un seul, soit plus enrichissante pour une personne, que la situation inverse ; ne dit-

on pas en effet, ne serait-ce déjà, dans le cas d'une personne ayant vécu dans différents endroits au cours de sa vie, qu'elle a précisément eu *plusieurs vies* ? Pour autant, l'on pourrait également argumenter qu'être présent en un seul endroit maximise potentiellement l'importance d'un investissement focalisé sur un seul espace ; argument à relativiser néanmoins, car bien des personnes habitent un seul lieu sans forcément s'y investir particulièrement ; un cas de figure qui, en l'occurrence, fut souligné maintes fois lors des entretiens au sujet de Cadaqués, qui bien qu'étant un environnement spatialement propice à maximiser les interactions, dépend aussi de la manière dont les divers résidents l'exploitent. Idéalement, j'entends donc la *pleine présence géographique* comme les présences à la fois physique et mentale d'un individu, focalisées toutes deux sur le lieu habité concerné. Cela concerne encore une fois une diversité de profils : des étrangers communautaires travaillant dans le village et installés depuis plusieurs années, à l'instar de Francisco (voir chap.4, 201) ; des nationaux extrarégionaux venus à Cadaqués pour y passer leur retraite ; des personnes natives ou pas du village, d'un âge avancé ou pas, fortement impliquées dans le quotidien villageois par leurs activités (culturelles) comme Armando (voir chap.4, 200), ou y vivant tout simplement.

(+ 3) *La trans-présence géographique : l'attachement spatial fragmentaire*

La *trans-présence*, ramenée à l'idéal type proposé, est sans doute ce qui se rapproche le plus de la trans-localité ; elle se différencie de la multi-localité en ce que le *-trans* indique que la présence *traverse* les espaces, impliquant donc l'idée de barrières à franchir, entre deux (tel que schématisé dans le tableau, pour simplifier) voire plusieurs espaces. À la comparaison de la multi-présence, l'attachement spatial est donc dit *fragmentaire*, plutôt que *constellaire*, car si plusieurs lieux sont de la même manière partie prenante de la biogéographisation de l'individu, pour autant ce dernier a du mal à leur trouver une cohérence globale, idéale, comme dans le cas de la multi-présence. Le sens de la présence reste fort, car la personne se projette et évolue entre ces espaces qui lui sont significatifs, en dépit des contraintes rencontrées. La plupart des résidents de nationalités extra-européennes, notamment bolivienne, que j'ai pu rencontrer, sont dans ce rapport actoriel, entretenant avec leur pays d'origine un lien fréquent, leur présence spatio-temporelle évoluant donc d'un espace à l'autre, du moins pour un certain temps, avant qu'ils ne décident de soit retourner dans leur pays d'origine, soit de s'installer définitivement, ou qu'ils puissent développer un mode actoriel multi-présentiel dès lors la nationalité

espagnole acquise. Mais plus généralement, cela concerne les personnes dont la mobilité entre des lieux qui leur sont significatifs et constitutifs – peu importe l'échelon géographique –, est complexifiée d'une manière ou d'une autre par tout type de contrainte, qu'il s'agisse donc notamment du statut juridico-légal ou *e.g.* de la ressource financière.

(+ 2) *L'ancrage-mouillage / amarrage géographique : un attachement spatial expérimental*

« Métaphoriquement, dire de quelqu'un qu'il jette ou qu'il lève l'ancre, évoque le mouvement que cette personne interrompt ou reprend, mais aussi, plus profondément, signifie qu'il choisit temporairement une position spatiale, puis y renonce. [...] dire de quelqu'un qu'il ou elle a un ou plusieurs points d'amarrage consiste à évoquer le fait qu'il ou elle est amarré(e), successivement ou simultanément, à plusieurs lieux qui lui préexistent. Les métaphores [...] parlent de différents types de lieux : [...] un lieu occasionnel dont la qualité résulte des ressources relationnelles auxquelles celui qui jette l'ancre se voit donner l'accès ; un lieu d'une dépendance momentanée aux ressources du milieu pour celui qui s'amarré. [...] et des façons différentes d'être au lieu : [...] une contingence, physique, mécanique, pour l'ancrage et l'amarrage » (DEBARBIEUX 2014, 71).

Même si je n'ai pas réellement rencontré ce cas de figure sur le terrain, car les personnes enquêtées avaient déjà une certaine ancienneté de présence à Cadaqués, aussi est-il difficile d'en proposer un exemple concret, je reprends à mon compte les vocables formulés par B. Debarbieux pour plus largement signifier l'état émotionnel associé au mode actoriel adopté par une personne, lorsqu'elle arrive et s'inscrit dans un (pour simplifier) espace, et que son attention se focalise donc sur son adaptation à un environnement qui lui est soit totalement nouveau (ancrage-mouillage), soit relativement plus ou moins déjà connu (amarrage) ; dans un cas comme dans l'autre, ce rapport à l'espace est susceptible d'être initialement synonyme d'interrogations et d'incertitudes à moyen et à long terme projeté, car ce type d'attachement spatial est à mon sens caractéristiquement *expérimental*, il relève de la *tentative*, de l'essai, quand bien même tout rapport à l'espace est à l'évidence expérientiel et indéterminé dans l'absolu. On comprend que ce mode actoriel peut donner lieu à une très forte variabilité intra-catégorielle de profils concernés, de surcroît si l'on fait aussi varier les espaces de référence pour la personne enquêtée : *e.g.* un pays comme l'Espagne (pour un non-national), une région comme la Catalogne (pour un extrarégional), une localité comme Cadaqués (pour un non-natif), certains espaces publics villageois (pour une personne peu ou pas accoutumée à les

fréquenter). En l'occurrence dans le cas de non-nationaux, la plupart des Boliviens enquêtés, même en ayant un contact sur place, ont dit avoir expérimenté un certain temps d'adaptation que l'on peut assimiler à cet attachement spatial expérimental.

(+ 1) *La résilience géographique : un ré-attachement spatial renouvelé*

Expérience 12 : La capacité à réinvestir émotionnellement un espace suite à un traumatisme vécu (*informel, F, 26, Bolivie, Rosas, 2013*)

Nous étions assises un samedi après-midi de juillet dans la voiture stationnée devant un terrain de tennis loué pour quelques heures – attendant, protégées du soleil notre tour pour jouer pendant que les autres échangeaient des balles. En tête à tête informel avec une colocataire de Cadaqués âgée de 26 ans, celle-ci me raconta après divers sujets évoqués, comment elle avait su / pu revenir demeurer à Cadaqués, en dépit d'une expérience douloureuse qu'elle y avait vécue et de la persistance visuelle de la personne associée à celle-ci dans cet environnement villageois quotidien où l'exiguïté spatiale, la sociabilité intra-communautaire développée et les amitiés entrecroisées toujours actives rendent complexe l'indifférence programmée entre personnes souhaitant s'oublier mutuellement : la présence de sa famille même à Cadaqués l'aida pour beaucoup à tourner la page avec cette mauvaise expérience, ainsi que sa volonté propre de *passer à autre chose*, qui s'accompagna d'un changement radical du modèle relationnel de la vie à deux tel qu'elle l'avait jusqu'alors intégré.

Si j'ai choisi d'aller directement au dénouement de cette histoire, en sautant volontairement le détail de l'intrigue à rebours (qui suivra), c'est pour montrer comment la *résilience* peut chronologiquement suivre la *thérapeutique géographique*. Par *résilience géographique* je souhaite formuler l'idée d'une capacité de l'individu à dépasser l'association négative qu'elle projette sur un espace où elle a subi une mauvaise expérience, au point d'être apte à se réapproprier ainsi différemment celui-ci ; laisser au passé le passé qu'elle pourrait être amenée à revivre et à se remémorer, lorsqu'elle refréquent le(s) même(s) lieu(x), voire les mêmes personnes qui les habitent, par exemple. Cette forme de résistance psychique dépend à l'évidence de la force morale de l'individu et d'un ensemble de circonstances créant une configuration singulière à chacun, dont un premier temps peut se concrétiser en une fuite nécessaire face à l'adversité pour alors d'autant mieux revenir et être capable de voir les choses sous un nouveau jour.

(- 1) *La thérapie géographique : un détachement spatial voulu temporaire*

Expérience 13 : La mobilité au service de l'éloignement spatial comme traitement curatif (*informel, F, 26, Bolivie, Rosas, 2013*)

Flash-back : ma colocataire me raconta donc son expérience malheureuse, amoureuse, survenue peu de temps après son arrivée à Cadaqués ; fiancée depuis deux ans avec un concitoyen bolivien débarqué lui aussi et rencontré au village – après un court séjour qu'il passa chez lui en Bolivie à la suite de la saison estivale, il lui annonça de retour à Cadaqués avoir finalement changé ses plans : contre toute attente il rompit la relation sans ménagement et sans plus d'explications. La mauvaise fortune pour elle voulut que sa famille était entre temps repartie temporairement elle aussi en Bolivie : face à cette épreuve, elle se retrouvait donc seule à Cadaqués – en plein hiver, « village mort » –, un environnement qui selon ses dires risquait de précipiter l'état dépressif dans lequel elle menaçait de basculer : outre un projet de vie réduit à néant et une sociabilité minimale à l'époque, il lui aurait fallu éprouver l'impression d'isolement et d'inactivité exacerbés par la basse saison et la solitude résultant de la séparation, ainsi que la grisaille et le froid qui confinent un peu plus qu'à l'accoutumée les gens chez eux. En ni une ni deux, elle prit la décision de rejoindre sa famille à Cochabamba : outre le besoin d'un soutien émotionnel assuré par ses proches, il lui fallait pour un temps mettre de la distance avec l'espace où *cela* lui était arrivé, où *cela* s'était produit, et où persistaient les personnes ayant un lien avec l'affaire ; changer de visages, changer d'atmosphère lui était nécessaire et vital.

En revenant aux prémisses explicatives de l'expérience précédente, celle-ci m'a fait prendre conscience que dans son cas, cette forme d'*échappée* spatio-émotionnelle par l'acte mobilitaire nourrissait ainsi donc un effet curatif escompté – *thérapeutique* –, au sens d'un traitement censé soigner un trouble psychique : lorsqu'une blessure ou un traumatisme psychologique et / ou physique est associé à un lieu particulier, l'éloignement spatial (et de fait temporel) vis-à-vis de cet espace peut incontestablement participer à faciliter une prise de distance émotionnelle, quand bien même les technologies de communication entravent aujourd'hui grandement un droit à l'absence et à l'oubli (de soi). D'ailleurs, à un tout autre et moindre niveau, n'est-ce-pas le même objectif que celui du « partir en vacances » – *i.e.* de prendre de la distance vis-à-vis d'un espace quotidien fait de jours qui se suivent et se ressemblent, et vis-à-vis d'un soi-même contextuellement routinier – ; n'y-a-t-il pas un effet curatif au sens de régénérateur, intrinsèque à cela ?

Par la *thérapeutique géographique* j'attends donc l'acte mobilitaire d'éloignement spatial temporaire d'une personne qui souhaite se faisant se détacher émotionnellement d'un espace qu'elle a particulièrement *chargé* pour une raison *x* (e.g. du fait d'un traumatisme ou d'une mauvaise expérience), en vue d'un retour à la *normale* des rapports qu'elle entretenait / souhaite entretenir avec cet espace-là. *Détachement* ne veut donc pas dire absence d'attachement ou indifférence résultantes quant à cet espace, sinon dés-attachement des émotions négatives projetées sur lui, au moyen d'un détachement spatial et transitoire de la personne, et qui doit avoir précisément un effet *réparateur* : l'intention de cette fille à son départ n'était aucunement qu'il soit définitif – ce qui se confirma par la suite. La thérapeutique géographique envisage donc le retour de la personne à un espace comme possible. Qu'en est-il de la décision de le quitter sans retour ? Une telle irrévocabilité dans les intentions nourries est alors l'élément-clef qui distingue la thérapeutique du *sui-cide géographique*.

(- 2) *Le sui-cide géographique : un détachement spatial voulu définitif*

Expérience 14 : Partir et s'annihiler tout moyen de pouvoir revenir (Shirley, F, 37, Bolivie, Cochabamba, 2011)

C'est à son domicile à Cochabamba que j'ai rencontré Shirley à deux reprises en mars 2011, alors qu'elle était attelée à la construction de sa maison. Sa trajectoire migratoire en Espagne était dans les grandes lignes similaire à celle de nombre de ses concitoyens, si ce n'est peut-être son aboutissement : sans grandes perspectives d'avenir faute de moyens sur place, elle rejoint en 2000 au bout de plus d'un an, son mari déjà parti à Madrid, laissant en Bolivie à l'une de ses sœurs leurs deux enfants âgés de 3 mois et de 7 ans. De 2000 à 2003, lui travaille dans une échoppe de vente de fruits et légumes, pendant qu'elle est embauchée comme aide à domicile pour le week-end, dans une maison de famille aisée située en périphérie de la capitale madrilène, sur recommandation de sa sœur y travaillant déjà. Les inconvénients de la promiscuité d'un appartement partagé à Madrid par le couple, et la complexité d'épargner du fait des coûts du loyer et des déplacements centre-ville – périphérie précipitent le retour du mari en Bolivie auprès de leurs enfants après trois ans et demi d'absence. Si cette première allée en Espagne leur permet d'acquérir un terrain à Cochabamba, Shirley refait un séjour à Madrid de 2008 à 2010, seule cette fois-ci, en vue de rassembler les fonds nécessaires à la construction d'une maison : sur carte d'invitation de ses précédents employeurs, elle sera donc cette fois-ci interne à temps plein, de nouveau comme aide à domicile, limitant au possible ses sorties et dépenses, afin d'épargner au mieux pour ne plus avoir à revenir en Espagne – au point qu'elle refusera l'opportunité d'obtenir des papiers, ce qui pourtant faciliterait un retour éventuel ultérieur, voire

augmenterait même ses droits à la mobilité internationale : « Ils m'ont proposé de me faire les papiers, mais parce que cela aurait pu être une tentation de toujours gagner plus, de pouvoir y retourner, il était préférable de ne pas avoir de papiers afin de ne pas abandonner une nouvelle fois les garçons. – *Prévoyez-vous du moins de retourner en Espagne ?* À la vérité, non. Parce que l'un de mes fils est âgé de 15 ans, c'est un âge difficile, et l'autre a 9 ans et est très proche de moi. Les laisser à nouveau serait donc une torture pour nous tous. Ici je travaille tranquillement, je suis avec mon époux, mes enfants, une économie normale, ni bonne ni mauvaise, mais qui nous permet de vivre modestement. – *N'avez-vous jamais imaginé que la situation en Espagne puisse être meilleure pour votre famille ?* Non. Parce que là-bas comme émigrant, nous serons des émigrants toute notre vie. Et l'on se sent mal, à se sentir émigrant. Que l'on ait les papiers – nous serons toujours perçus tels des émigrants ». Au moment de l'entretien, Shirley travaillait désormais à Cochabamba dans la couture et possédait un négoce de vaisselle, tandis que son mari était employé dans une entreprise ; ils étaient sur le point d'acheter une voiture. Si elle qualifiait avec le recul leur expérience migratoire de plutôt négative, pour autant ils ne regrettaient aucunement d'avoir saisi l'opportunité d'augmenter leur pouvoir d'achat. Ils n'envisageaient pour rien au monde de retourner en Espagne.

Au vu des représentations et discours qui nous assaillent au sujet de la migration, il peut sembler intrigant – non ? –, de rencontrer des personnes qui à l'instar de Shirley, ayant connu les difficultés de l'émigration économique, (se) refusent pourtant la documentation *légitime* qui leur octroierait une certaine liberté mobilière. C'est à mon sens un acte relativement fort, qui interpelle et mérite que l'on s'y penche pour en définir les contours. Si dans le langage usuel le « suicide » désigne « se tuer volontairement », étymologiquement parlant le terme est aussi utilisé au sens figuré pour évoquer de manière accentuée les conséquences possiblement sérieuses pour une personne, d'un acte qu'elle a commis ; on parle *e.g.* de « suicide électoral » dans le cas d'un politicien dont l'attitude est susceptible de ruiner sa propre carrière ; l'actualité nous a ceci dit maintes fois appris qu'un retour ultérieur sur la scène politique n'est pas à exclure, quand bien même ce *suicide* se fût concrétisé. Sous cette acception moins employée et moins empreinte de la gravité inhérente à l'acte suicidaire *per se* et à son aspect irréversible donc, le *sui-cide* c'est alors aussi « l'action d'anéantir quelque chose en soi », quelque chose *de soi* (*sui*) à un instant *t* (CNRTL 2012).

Je propose d'ôter de cette deuxième signification ce qu'elle contient de rhétorique hyperbolique, pour utiliser son seul sens figuré dans un registre

réaliste scientifique, purgé dans mes intentions de tout sensationnalisme ou psychologisme : si une personne estime qu'un *quelque chose* qu'elle associe à elle-même lui est nuisible, et qu'elle décide d'y remédier de quelque manière, l'on saisit que le vocable « *sui-cide* » prend alors une toute autre dimension – qui n'a significativement plus grand-chose en commun avec la connotation dramatique du suicide, ou avec l'aspect négatif du *malgré soi* du « suicide » dit « politique » (qui soit dit en passant est jugé comme tel par un observateur *lambda* et non par la personne concernée elle-même). Selon cette signification, loin d'être mortifère, délétère et / ou définitif pour la personne, le *sui-cide* de *ce quelque chose* en elle et par elle-même, doit à la différence être considéré comme un acte émancipateur et salutaire, conscientisé par elle comme tel ; ne dit-on pas en effet : « Qui connaît les autres est avisé / Qui se connaît lui-même est éclairé / Qui triomphe des autres est robuste / [Mais] qui triomphe de soi est puissant » (LAO-TZEU 2009, 68) ?

Partant, je suggère que le *sui-cide géographique* renvoie à la volonté appliquée d'une personne de (se mettre en mesure de) ne plus avoir aucun lien avec un espace, et *stricto sensu*, à ainsi faire le deuil de cette *part* de son *soi géographique* – ce qui passe par le truchement d'une mise à mort symbolique se matérialisant par l'acte mobilitaire de quitter un espace pour un autre, et de couper par suite toute forme d'*attaches* avec le premier. À ne pas s'y leurrer, si ce détachement spatio-émotionnel est à un moment donné *voulu* et *décidé* par la personne comme étant *permanent* et qu'il se cristallise par un départ pour un ailleurs, la certitude que jamais la personne ne reviendra sur sa décision ni à cet espace ne l'est aucunement – ni pour elle-même, ni pour un observateur. Car de toute évidence, rien et sûrement pas le comportement humain ne sont prévisibles à l'avance. De fait, méthodologiquement parlant pour sonder ce mode actoriel d'investissement géographique, il sera opportun d'interroger plutôt des personnes qui ont commis l'acte mobilitaire dans l'état d'esprit d'un non-retour – toujours d'actualité lors de l'entretien –, et qui l'ont intellectualisé comme tel. Thérapeutique et *sui-cide* géographiques impliquent donc une présentification mentale préalable d'au moins un espace vers lequel un départ s'ensuit : autant la mobilité que l'espace de destination, sont dotés d'un potentiel salvateur. Qu'en est-il alors pour une personne qui ne parvient à trouver aucune solution au problème que lui pose un espace ?

(- 3) *L'évitement géographique : un détachement spatial compliqué*

Quand bien même une personne puisse s'employer à négocier une prise de distance d'avec ses émotions – si toutefois elle ne procède à aucun changement d'ordre relationnel vers un mieux vis-à-vis de l'espace *incriminé*, alors il est fort probable qu'un détachement spatial autant qu'un mieux-aller pour elle s'en trouveront compliqués. C'est la raison pour laquelle je place ce schème psycho-spatial en-deçà graduellement des deux précédents.

Expérience 15 : Migrer et rester ici plutôt que là-bas, un double « faute de mieux » improbable (*Sandro, H, 28, Bolivie, Cadaqués, 2012*)

C'est âgé de 18 ans que Sandro quitte Cochabamba, à la suite de ses deux sœurs et frère, pour venir lui aussi travailler à Cadaqués. Arrivé en septembre 2004, il s'installe au village avec des connaissances qu'il fait sur place, travaille d'abord dans la cueillette des olives, puis dans un restaurant italien les soirs et week-ends pendant neuf mois, et finalement dans la construction pendant sept mois. Il s'en retourne en Bolivie au bout d'un an et demi : grâce à l'argent qu'il a épargné, il débute à l'Université Mayor de San Simon de Cochabamba une formation en ingénierie des systèmes. Inscrit pour un semestre, il n'y restera finalement que neuf mois. En janvier 2005, il est donc de retour à Cadaqués, *via* l'invitation envoyée par un ami avec qui il y travaillait plus tôt. Dès lors il s'installe avec sa sœur et sa fille, et se fait embaucher dans la construction – un emploi qu'il occupe toujours au moment de l'entretien. Sandro, avec lequel j'ai passé deux étés à Cadaqués en colocation, m'apparaît comme une personne plutôt secrète et introvertie ; lorsqu'il sort de promenade, il préfère Rosas à l'environnement cadaquesenc qu'il fréquente ainsi relativement peu ; il passe d'ailleurs la majeure partie de son temps libre à rester à domicile et à jouer en réseau. Depuis son retour à Cadaqués en 2005, il n'est retourné en « vacances » en Bolivie, que deux fois et sur de courtes durées, en 2006 (un mois) et en 2007 (deux mois). Il pense y aller peut-être en fin de cette année 2012 pour un mois, s'il n'y a pas de travail, mais il n'a aucune date établie et n'y accorde *a priori* que peu d'importance, à la différence d'autres concitoyens avec lesquels je me suis entretenue. J'ai du mal à saisir les raisons intrinsèques de ses allées et venues peu nombreuses, entre Cadaqués et Cochabamba, dont le sens, dans l'explication qu'il en donne, me semble manquer de consistance, alors que lui semble pourtant très lucide sur les choses de l'existence et de la vie. J'ai ainsi la nette impression que son discours comporte volontairement des non-dits et des omis qu'il estime sans doute être trop personnels pour être mentionnés, ce même durant les conversations informelles que nous avons quotidiennement. Sans ménagement, il dit « qu'il n'a rien là-bas », en Bolivie. Il élude d'ailleurs les années *ante-migratoires* passées à Cochabamba. Ce n'est qu'au fil d'échanges ici et là avec sa sœur de dix ans son aînée, que j'apprendrai finalement les tenants et les aboutissants de cet évitement tant

émotionnel que spatial qu'il entretient avec la Bolivie : leurs parents ayant été totalement absents durant leur enfance, c'est elle qui s'est occupée et qui a pour ainsi dire élevé ses frères et sœurs, face à une mère démissionnaire et à un père refaisant déjà sa vie ailleurs. Le manque de liens relationnels familiaux de Sandro avec la Bolivie s'est renforcé une fois ses frères et sœurs partis pour l'Espagne. Le dernier qui le *rattachait* encore alors à Cochabamba fut tranché lorsque la fiancée qu'il y avait le quitta – raison pour laquelle il avorta sa formation universitaire pour d'autant mieux revenir à Cadaqués et laissé tout cela derrière lui. Célibataire et sans enfant, disposant de la nationalité espagnole, il restera sans doute en Espagne pour sa part, sachant que ses frères et sœurs sont à Rosas et aux Canaries pour partie, et que l'autre prévoit de rentrer en Bolivie. Lorsque je retourne à Cadaqués en septembre 2017, je l'y retrouve d'ailleurs, louant un appartement dans un autre quartier du village, après avoir fait un bref séjour de deux ans à Rosas auprès de son frère et la famille de celui-ci ; les déplacements domicile-travail entre les deux communes lui étant trop contraignants, il se réinstalla finalement à Cadaqués – seul cette fois-ci.

J'entends *stricto sensu* l'évitement géographique tel un faire contraint à l'état de *statu quo ante*, avec un espace dont la présentification mentale demeure partiellement problématique et avec lequel l'attachement reste négatif – la personne pouvant se trouver localisée ou pas dans l'espace mis en cause. Qu'il s'agisse par exemple d'un quartier de l'espace même où elle vit, ou d'un lieu situé dans un autre pays, la forme du mode actoriel observé d'(im)mobilité renvoie alors implicitement à une *parade* défensive, d'*esquive spatio-émotionnelle*. Partant, je propose l'expression d'*évitement géographique* pour décrire la pratique mobilitaire employée par une personne afin de se soustraire à un espace ou à l'un de ses liens qui lui est psychologiquement contraignant. Cette contrainte est triple : l'auto-obligation d'éviter cet espace *per se* ; l'état de gêne voire de violence sur soi que lui imposerait sa fréquentation ; et l'effort sur soi requis pour volontairement changer ses représentations et son comportement à son égard.

Théoriquement, si du fait de la distance physique et temporelle vis-à-vis de l'horizon des événements vécus, l'expérience de Sandro peut nous apparaître moins contraignante car plus favorable à l'oubli que ne le permettrait par exemple le rappel à soi à l'ordre quotidien de garder ses distances d'avec un lieu particulier (*e.g.* ne pas aller dans cette rue, ou dans ce magasin, etc.) – on peut toutefois se demander si dans la pratique l'expérience répétitive quasi journalière d'une confrontation avortée avec un lieu-problème ne serait pas plus propice à précipiter un changement de rapport à l'espace et donc aboutir sur *une solution*, dès lors que la personne se saisirait d'une occasion parmi tant d'autres ; alors qu'à

la différence, la distance physique d'avec un lieu situé à des milliers de kilomètres limitant *de facto* les possibilités d'interaction, pourrait *a contrario* et de manière fantasmatique augmenter la représentation négative qui lui est associée. Quoi qu'il en soit, un rapport négatif à un espace ne vaut-il pour autant toujours mieux qu'aucun rapport *du tout* ?

(- 4) *L'absence géographique : la part spatiale de la déprise de soi*

La dénomination de cet état psychique fait indubitablement écho à *La double absence, des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré* (1999) du sociologue Abdelmalek Sayad. Dans cet ouvrage il dépeint le mal-être psychologique de l'émigré – « absent » des espaces d'émigration comme d'immigration, du fait des mécanismes sociaux qui s'y enclenchent vis-à-vis du *migrant* qu'il est : son existence ainsi « déplacée », son épanouissement s'en trouve oblitéré. A. Sayad avait donc déjà entériné une réflexion sur la présence humaine en filigrane du prisme de l'absence, évoquant les difficultés que sont pour lui la remémoration et la projection psychique dans un espace d'où il est physiquement absent en tant qu'« émigré », ainsi que sa difficulté en tant qu'« immigré », à mentalement s'imaginer dans un espace où il se trouve pourtant physiquement.

Mon objectif est de partir de cette base analytique tout en dépassant cette alternative binaire des émotions associées aux espaces d'ém-/im-migration, afin d'interroger comment l'absence de rapport spatial cache en fait une absence de sens donné par une personne à son existence. Conséquemment, je place ce mode actoriel graduellement après celui de l'évitement géographique, car il y a en effet dans ce cas précis l'envie pour une personne d'atteindre une totale indifférence ressentie pour tout espace – *i.e.* un état affectif neutre vis-à-vis de tout attachement spatial préalable. Comment expliquer ce phénomène ? Il faut y voir une forme de *lâcher-prise* qui n'est en soi ni stérile, mortifère, ou inconsciente, « mais une expression radicale de liberté, celle du refus de collaborer en se tenant à distance ou en se soustrayant à la part la plus contraignante de l'identité au sein du lien social [...] se perdre délibérément pour ne plus se perdre, reprendre le contrôle, même paradoxalement sous une forme homéopathique » (LE BRETON 2015, 50, 134).

Expérience 16 : Le départ-absence de soi ou comment on recommence ailleurs en se créant autre (Carrie, F, 37, France, Cadaqués, 2013)

Carrie, qui a connu Cadaqués en 2001 par le plus grand des hasards, « par accident », sur les conseils de l'un de ses collègues de travail, vit aujourd'hui dans le village de manière continue depuis plus de deux ans. Ancienne monteuse de métrages, accoutumée pendant des années à l'adrénaline qu'exige ce métier, avec une vie animée à Paris segmentée de déplacements incessants et de longs séjours à l'étranger, habiter un endroit tel que Cadaqués, reclus et calme – cela, rien *a priori* n'aurait pu le laisser présager. De surcroît après avoir passé son adolescence vécue comme une « torture », dans le centre de la France, en profonde Corrèze, au sein d'un hameau retiré et loin de la moindre petite ville « de province » où elle prévoyait des études de droit dont elle se désintéressa finalement – un espace vis-à-vis duquel elle ne nourrit conséquemment aucun attachement particulier, si ce n'est que ses parents y vivent et qu'elle leur rend visite annuellement. Carrie a fortement intellectualisé et rationalisé dans sa biographisation ce changement (tant spatial qu'ontologique) radical, ce retournement (de nouveau) de situation, au sein de son existence : un métier dont elle n'apprenait plus rien et qui l'épuisait aussi bien physiquement que mentalement dans la durée ; une vie urbaine, « sans qualité », « superficielle » et « stupide », « industrielle », où les rapports avec autrui sont « faussés », « inutiles » et principalement virtuels, alors que pourtant « l'on est fait de relations avec les gens » ; le tout économiquement négocié en des temps où l'argent prévaut : elle l'admet, « il y a des choses qui te changent dans la vie [...] et tu te réadaptes à autre chose [...] sans doute était-ce une envie, ou ce sont mes origines de la campagne qui sont ressorties ». Consciente d'être alors à cette époque confrontée à un décalage qui s'était créé, entre ce que la vie attendait toujours d'elle, et ce qu'elle souhaitait à présent faire de son existence, après « avoir revu ses ambitions à la baisse » elle a donc changé du tout au tout de mode de vie, au plus grand étonnement de ses proches et de ses collègues ; c'est de cette manière-là qu'elle a ainsi quitté Paris pour Cadaqués : elle s'est mise à y travailler d'abord comme serveuse – ce qu'elle « n'avait jamais fait au cours de sa vie » – puis dans l'immobilier, les services, la maintenance de maisons (finalement quasiment tout le monde à Cadaqués, quelle que soit sa nationalité, passe peu ou prou par les mêmes emplois, *i.e.* tout simplement par ce qu'il est possible de faire localement pour vivre). Désormais, Carrie est embauchée depuis trois ans comme vendeuse dans un magasin de prêt-à-porter à Cadaqués, dont elle ne sort que pour aller chercher à Rosas « tout ce qu'il n'y a pas ici ». Cadaqués, « on aime, ou on déteste » : après une vie de stress hyper réglée et dépensée à courir, pour sa part elle dit apprécier l'équilibre qu'elle a pu y trouver, l'isolement et la nature, la tranquillité et la spontanéité permise, la « mentalité insulaire » et « la vie de rue » du village, *a fortiori* l'hiver durant lequel – seulement – , on habite « le vrai Cadaqués » ; où « le temps de transport n'existe plus dans sa vie », et où la saisonnalité lui permet

aussi, pendant la période creuse hivernale, de partir deux à trois mois voyager à travers le monde dans des pays lointains.

Dans son ouvrage *Disparaître de soi, une tentation contemporaine* (2015), l'anthropo-sociologue David Le Breton évoque ainsi, dans une société où l'individualisme à outrance est quasi porté au rang de nouvelle religion dogmatique, une constitution rendue ardue du sujet : confrontées aux excès d'un monde hypermoderne et aux injonctions à la singularisation personnelle, face au diktat d'un contexte *urgenciel* construit et factice que certains vivent « comme une amphétamine de l'action » (AUBERT 2006, §10), des personnes optent plutôt pour une « volonté d'impuissance », afin de se soulager de « l'effort » voire de « l'usure » d'être soi qui ne leur est plus que difficulté et pénibilité (BRETON 2015, 18, 194). Autrement dit, lorsque la présence au monde devient douloureuse, l'absence à soi fait office de refuge psychique. Elle prend la forme d'un abandon de sa propre existence ; *i.e.* d'un désinvestissement des significations qui alimentaient jusqu'à présent le rapport à soi et la manière d'être au monde et avec autrui. La vie s'ouvre à la possibilité (sans certitude) d'une page vierge à écrire. L'auteur parle de « blancheur » pour alors définir cette « déprise de l'identité, un non-lieu où les astreintes imposées par le monde environnant sont levées » (*Ibid.*, intro.).

L'absence désignant « le fait de ne pas être dans un lieu où l'on pourrait, ou devrait être » (CNRTL 2012), par *l'absence géographique* j'entends donc, lorsqu'une personne peine à tenir une *place* qu'elle n'estime plus être la sienne, l'acte conscient d'une rupture d'avec un monde avec lequel elle n'est plus en phase, aux moyens d'autres liens à l'espace (et au temps) mobilisés, en vue d'une resubjectivation ; *se débrancher* mentalement et physiquement de son environnement pour un renouveau des rapports à soi et aux autres : d'une part, par la routine et une instantanéité sans projection, une forme d'absence de conscience au quotidien, un blanc préparant potentiellement la suite à venir ; quant à la quête d'un ailleurs, elle peut se faire autant par l'intériorité et l'évasion mentale (*e.g.* changer de soi, se projeter dans un espace lointain, la dépression), que par un départ concret pour un autre lieu (changer de vie, recommencer autre part) ; soit l'individu est en dissociation avec les autres et lui-même qu'il ne *rencontre* donc plus, soit le rapport dans la rencontre est nouveau, l'individu étant devenu autre : « la disparition est une forme euphémisée du suicide [...] s'effacer sans mourir » (BRETON 2015, 165) pour finalement renaître. Si le *sui-*cide géographique peut donc factuellement rejoindre et masquer ce qui est un

état psychologique d'absence géographique, pour autant ils ne s'impliquent pas nécessairement. Dans l'exemple de Carrie, on entend ainsi illustrer un rapport spatio-émotionnel d'absence géographique dans lequel Cadaqués ne constitue pas le lieu d'où l'on fuit (cas que je n'ai pas pu observer), mais plutôt celui dans lequel l'on se réfugie après avoir quitté un *autre monde*. Ceci étant, ne vaut-il toujours pas mieux se sentir *a priori* bien nulle part, plutôt que *de* nulle part ?

(- 5) *L'incons(is)tance géographique : un attachement spatial indécis*

Pour illustrer ce schème spatio-émotionnel, je m'appuierai sur une expérience familiale personnelle prenant place dans un contexte post-émigratoire ; une connaissance intime et une interprétation psychogéographique de celle-ci m'ont permis de formaliser ce mode actoriel. Si je n'ai donc pas eu l'occasion d'observer un rapport à l'espace semblable lors du terrain effectué, à mon sens il constitue toutefois un apport qui complète indéniablement la typologie initiée.

Expérience 17 : Le déracinement émigratoire, ou l'altération de la construction spatiale du sens (*informel, H, 76, Tunisie, France, 2017*)

Mon arrière-arrière-grand-père paternel, pêcheur sicilien, a fait partie d'un mouvement d'immigration italienne d'ampleur que connut la Tunisie au cours des XIX^e et XX^e siècles, autrement connu *a posteriori* comme celui des « Italo-tunisiens » (voir entre autres à ce sujet DE MONTETY 1937, KAMEL 2013, GIUDICE 2016, mais aussi les travaux relativement proches de l'historien Hugo Vermeren (2017) au sujet des corailleurs italiens de Bône (Algérie) qui furent en grande partie naturalisés français) – lesquels étaient pour une majorité d'entre eux, des *migrants non qualifiés*, provenant des îles et régions économiquement défavorisées du Sud de l'Italie pour l'époque qui le concerna (milieu du XIX^e). Attirés par les opportunités de travail en Tunisie, nombreux furent ceux qui à son instar privilégièrent donc de s'installer dans des villes côtières attractives pour leurs activités portuaires et maritimes, plutôt que d'émigrer aux Amériques. La Tunisie tombant en 1881 sous protectorat français, cela donna lieu à divers décrets, notamment celui de 1921, reconnaissant comme « étant français » toute personne née (de personnes nées) sous la Régence française de Tunisie. Dans les faits, mon arrière-grand-père était italien, et mon grand-père et mon père et son frère eux-mêmes nés en Tunisie sous la Régence, ont donc été naturalisés français. L'indépendance déclarée de la Tunisie en 1956, l'ordonnance de 1964 décida la saisie des biens possédés par les « étrangers » parmi lesquels l'on pouvait compter les Italo-tunisiens en raison de leur statut d'entre-trois (Italie / Tunisie / France), mais l'on reconnaissait toutefois la nationalité tunisienne aux nés sur le sol tunisien de 3^{ème} génération (cas de mon père et

de son frère). Les années 1950-60 furent ainsi marquées par le départ de nombreux italo-tunisiens qui, présents depuis moins longtemps sur le sol tunisien, optèrent dans ce contexte pour l'exil français. Mon grand-père paternel, sfaxien de naissance, avait à l'origine un commerce de gros fournissant les bateaux de pêche en matériaux en tout genre. Puis par la suite il devint armateur de profession, possédant des chalutiers à la Goulette-Tunis, puis de nouveau à Sfax (*cf.* pl. photo 4). Mon père et mon oncle restèrent en Tunisie quelques années encore après sa mort. Mais les rixes entre descendants d'Italo-tunisiens et Tunisiens de plusieurs générations rendaient de plus en plus compliqué de faire perdurer le négoce familial. C'est de cette manière qu'ils vendirent les quelques bateaux de pêche qui leur restaient et quittèrent finalement la Tunisie pour la France dans les années 1970. Si j'ai souvent eu l'occasion d'entendre mon père parler à ce sujet de « déracinement », de « perte d'origine » et « de tout repère », que « le vrai pays c'était la Tunisie » du fait d'une existence tronquée pour ainsi dire, pour autant dans les faits c'est davantage la biographie résidentielle multi-successive de mon oncle, de dix ans son aîné, qui m'est apparue avec le recul des années comme étant relativement instable et sans doute révélatrice à mon avis, d'une certaine indécision quant au sens qu'il eut fallu donner à cette nouvelle vie *post-émigratoire* : marié à une femme ayant deux enfants issus d'une première union, ils ont à ma connaissance passé la plus grande partie de leur vie à déménager d'un lieu à un autre sur le territoire français, justifiant chaque nouveau départ par des caractérisations physiques et fonctionnelles finalement sans grande consistance (« pas assez de ceci », « trop de cela » ici et / ou là), si ce n'est que ces choix reposaient sans doute sur l'intention implicite de tout simplement suivre de près les déménagements que mes parents et moi-même effectuions, pour rester ainsi à proximité des seuls liens familiaux leur restant.

Planche photographique 4 : Les Italo-tunisiens : une autre histoire émigratoire méditerranéenne à ré-écrire



Photos de famille Milazzo, Tunisie. **À droite** : chalutiers familiaux de pêche, immatriculés à Tunis-La Goulette (**haut**) et à Sfax (**bas**) – années 1940. **À gauche (haut)** : au premier plan, mes grand-père et grand-mère paternels durant leur jeunesse (elle, née à Tunis, de parents maltais immigrés) – Tunis, années 1930. (**Bas**) : Mon grand-père paternel assis sur l'un de ses bateaux de pêche avec des confrères et amis – Sfax, années 1950.

Si l'inconstance d'une personne renvoie à proprement parler à sa tendance à changer facilement de décision ou de comportement, l'inconsistance désigne quant à elle un manque de cohérence et de solidité s'exprimant à terme dans ses actes et pensée. Partant, la contraction des deux mots *inconstance* et *inconsistance* me permet ici de formuler l'idée d'une relation psychique à l'espace doublement frappée d'instabilité : une instabilité premièrement spatiale qui factuellement se concrétise par des mobilités résidentielles successives ponctuées d'ancrages-mouillages et d'amarrages (DEBARBIEUX 2014a) temporaires : un comportement qui ne semble donc reposer sur aucun projet de vie fermement établi, ni mener à un quelconque enracinement, si ce n'est faible, et qui implicitement laisse alors secondement supposer une incapacité d'attachement durable à quelque lieu, du fait d'une quête de sens ininterrompue ne trouvant

aucun dénouement ou du moins des éléments de réponse géographiques (et il n'est à l'évidence pas ici question de nomadité qui dans les faits pourrait s'en rapprocher). Par cette expression d'*incons(is)tance géographique* j'entends ainsi l'état spatio-émotionnel relativement inconscient (quand bien même il puisse après-coup être rationalisé) d'une personne qui poursuit une fuite en avant vers un ailleurs probable qui se voit toujours mentalement présentifié puis concrètement renouvelé par l'acte mobilitaire, sans qu'aucun lieu ne fasse jusqu'alors suffisamment sens pour elle, ni qu'il y ait une complète adéquation entre construction territoriale et constitution ontologique, pour qu'à son ancrage suive finalement un enracinement.

VI.2. *Des individus, une valorisation spatiale différentielle*

Les desseins que chaque individu associe et *projette* sur les lieux qui constituent son existence, conditionnent ses rapports à l'espace ; à partir de cette distinction même à laquelle chacun procède, on peut établir un modèle commun d'entendement du rapport de l'homme à l'espace, qui distingue trois types d'acteurs selon leur relation avec le lieu, leurs pratiques, et la manière dont ils se l'approprient – *différenciant* ainsi les individus selon leur mode de valorisation spatiale :

« Si, par définition, tous les acteurs sont localisés quelque part, nous distinguerons entre les acteurs simplement localisés mais qui développent une stratégie sans se soucier particulièrement du lieu dans lequel ils se trouvent, les acteurs qui s'appuient sur les caractères du lieu pour développer leurs stratégies vis-à-vis de l'extérieur et, enfin, les acteurs dont la stratégie est intimement, organiquement liée au lieu dans lequel il se trouvent. Nous proposons d'appeler les premiers acteurs localisés (ce sont des acteurs dans le lieu), les seconds acteurs localisants (les acteurs du lieu) et les troisièmes acteurs localisateurs (les acteurs-lieu) » (MIT 2005, 302).

Cette typologie d'acteurs du MIT a été construite selon une approche touristique. Je propose de l'étayer et de la développer plus en détails, en lien avec la psychologie environnementale et la recherche biographique, en la ramenant plus particulièrement aux habitants d'un lieu, et à partir d'observations menées à Cadaqués : dans un lieu tel que ce village où la personnalité collective de l'espace est soumise à des stratégies touristiques, comme de patrimonialisation, comment les habitants valorisent-ils alors ou pas, et de manière diverse, certains éléments propres à l'environnement, et ce faisant comment constituent-ils leur propre localité ?

VI.2.1. Cadaqués dans la localité de ses divers acteurs

Afin de parer aux préjugés qui voudraient que les migrants étrangers soient les personnes qui s'investissent le moins dans les espaces qu'ils viennent habiter, *pour un temps uniquement, afin de repartir d'autant plus vite après avoir épargné le plus*, je propose de m'appuyer ici sur une variété nationale de profils. En fait, il est impossible de lister des éléments rigoureusement distinctifs, à l'instar *e.g.* de la temporalité de la présence, ou d'une profession, ou d'un statut quel qu'il soit, qui rendraient homogènes chacun de ces trois groupes – acteurs localisés, localisants et localisateurs. Et ce n'est que tant mieux ! Car cela évite les préjugés catégoriels. Aussi, ce qui les différencie clairement, tient essentiellement à la signification qu'accorde ou pas, au lieu en soi, la personne dans sa biographisation, et à ses actions qui intègrent ou pas une dimension de l'environnement où elle vit. Je dirais donc que le processus de biogéographisation auquel se prête une personne, concourt à façonner sa localité. Et que cette localité est ainsi faite d'espaces dont les biogéographicités respectives sont plus ou moins marquées, pertinentes, significatives, pour et dans l'existence de cette personne.

Des acteurs localisés : biogéographicité faible et lieu substituable

Pour le type d'acteur dit *localisé*, la personne vit dans un lieu dans lequel elle développe des stratégies, selon ses attentes et ses projets, sans toutefois qu'elle ne dote le lieu d'un sens vraiment particulier dans sa (géo)biographisation, que le lieu soit constitutif de sa vérité ontologique, de son épanouissement, ou qu'il soit marquant dans le bon ou d'ailleurs dans le mauvais sens du terme. Il n'y a donc pas, à proprement parler, de rapport pragmatique noué par la personne à une *singularité* environnementale de l'espace qu'elle habite. C'est le cas d'Asis (*infra*) : bien que son rapport à l'espace cadaquesenc soit *pragmatiquement* économique et de subsistance, dans l'absolu il pourrait se trouver à Cadaqués comme ailleurs. Mais c'est aussi *e.g.* le cas d'Iris (voir chap.4, 202) qui n'est qu'épisodiquement présente à Cadaqués, en raison du travail de son conjoint artiste, et qui ne montre pas un rapport particulier à l'espace cadaquesenc, si ce n'est celui de l'y accompagner. C'est le cas de bon nombre de résidents secondaires qui ne viennent à Cadaqués que pour y séjourner quelques jours annuellement, sans s'y investir davantage. Partant, la personne vit, travaille voire se sociabilise dans cet espace, et en cela elle en est quand bien même un acteur à part entière, car elle participe au quotidien et à sa (re)production

économique et sociale. Mais l'emploi du participe passé *localisé* pour spécifier ce type d'acteur entend bel et bien souligner un rapport relativement passif à l'espace. Bien qu'y étant située, il n'y a pas de réel investissement émotionnel particulier de la personne, ni l'intention ferme de s'approprier l'espace, ou encore de le marquer (im)matériellement par une forme d'expression qui lui soit propre : *a priori* le lieu *per se* n'a pas d'importance tangible fondamentale dans le processus de subjectivation de la personne, ni ne fera significativement trace dans la formation de sa localité, ou dans son histoire.

Expérience 18 : Lorsque le travail occulte grandement tout le reste (*Asis, H, 35, Pakistan, Cadaqués, 2013*)

Originaire d'un village campagnard situé à une quarantaine de kilomètres de Lahore, Asis vit à Cadaqués depuis maintenant deux ans, où après être arrivé par l'intermédiaire d'une connaissance, il se fait embaucher comme cuisinier-serveur dans un restaurant de cuisine rapide-*kebab* du village, co-tenu par un concitoyen depuis trois ans, avec lequel il cohabite dans un appartement loué et qui lui fait ses courses – ne disposant pour l'heure ni d'un moyen de locomotion, ni du permis de conduire. Cadet d'une famille modeste de sept enfants, dont les parents sont retraités – sans diplôme, marié et peinant à trouver un travail lui permettant d'épargner, c'est âgé de 22 ans qu'il quitte le Pakistan pour pouvoir aider à distance sa famille. Pour ce faire, il rejoint l'Allemagne via l'Italie où avec un cousin il se met à travailler dans la restauration, puis arrive finalement voilà cinq ans en Espagne, car « il est plus aisé d'y obtenir des papiers » – ce à quoi il parvient au bout de trois ans ; après Burgos (Castille-et-León), puis un détour en Galice, il arrive en 2011 en Catalogne à Figueras – l'un de ses frères employé dans un supermarché y vivant avec femme et enfants depuis huit ans –, sans toutefois pouvoir y trouver de quoi travailler. Il s'installe alors finalement à Cadaqués, où ses journées sont avant tout rythmées par le travail qui constitue une variable vraisemblablement déterminante dans l'éventualité de rester, de partir, de faire si possible venir sa femme en Espagne, ou encore de monter son propre restaurant ici ou ailleurs – indépendamment d'une vision plutôt neutre portée sur l'environnement villageois, ainsi que sur tout le reste d'ailleurs : « – J'ignore ce qu'il va se passer demain. Pourquoi veux-tu y penser ? Un jour, chaque jour – et c'est tout. Travailler, manger. [...] Quand tu travailles, tu ne penses plus, tu suis une ligne », me dit-il, assis en face de moi, sur une table de bistro en plastique blanc, dans le restaurant en question où – lorsqu'il n'est pas dans l'appartement qu'il loue –, il y passe en fait la majeure partie de son temps, et où en l'occurrence il cuisine et prend sur place ses repas. De fait, ses relations dans le village se limitent à parfois prendre un verre le soir dans un bar, très occasionnellement à aller à la mosquée, une à deux fois par mois à sortir du village et voir son frère, et deux mois au moins par an à retourner au Pakistan, selon les ressources

financières et le temps dont il dispose. Son rapport à l'espace cadaquesenc est ainsi exclusivement fonctionnel, sans plus de sens particulier accordé au lieu même, si ce n'est celui d'y avoir un travail pour l'heure relativement stable.

Des acteurs localisants : biogéographicité plutôt forte et lieu accommodé

Pour le type d'acteur dit *localisant*, la personne s'appuie sur des caractéristiques de l'environnement qu'elle habite pour développer des stratégies, selon ses attentes et ses projets : soit elle valorise l'espace local et certaines de ses composantes, soit elle s'intéresse à sa gestion. Le lieu n'est donc pas interchangeable, car ce que la personne y fait, elle ne pourrait le faire ailleurs en d'autres circonstances, ou du moins la configuration serait sûrement bien différente du fait du contexte et de sa situation. Le lieu est donc approprié, *accommodé* aux conditions que la personne estime lui être les plus favorables, sans pour autant qu'une quelconque singularité de l'espace ne soit rationalisée, délimitée et reconnue, ni ne serve la stratégie qu'elle poursuit. Mais le lieu est quoi qu'il en soit chargé d'une certaine signification pour la personne, car elle est engagée à faire évoluer l'environnement même, au gré de ses actions ; conséquemment la biogéographicité de ce lieu lui est plutôt importante. L'emploi du participe présent *localisant* implique à mon sens l'idée que ce type d'acteur entretient un rapport actif vis-à-vis du lieu qu'elle essaie de transformer, sans pour autant que cela n'impacte véritablement la personnalité collective de l'espace (*i.e.* sans que cela soit le but recherché), quand bien même ce lieu est constitutif de sa localité individuelle. On trouve sous ce type d'acteurs, toute personne dont l'activité économique (restauration, hôtellerie et agriculture) met en valeur l'espace, sans aucune identification faite au lieu. Mais ce sont aussi des personnes qui mettent à profit certains éléments environnementaux contextuels, comme la présence même d'une forte immigration étrangère, donnant lieu à diverses entreprises : la création d'associations notamment à destination des migrants à l'image de l'ARIAC ; des activités cinéphiles servant une visibilité de la culture latino-américaine ; ou encore un commerce ethnique alimentaire de proximité à l'instar d'Edna (*infra*) dont l'expérience est présentée ci-après. Cette dernière s'avère être un acteur localisant, parce qu'elle exploite et valorise à ses fins propres un aspect circonstanciel de l'environnement cadaquesenc – le fait que des concitoyens y demeurent et qu'il y ait ainsi un marché à développer, une activité économique qui lui soit favorable en même temps que de bénéficier à plusieurs habitants, sans que celle-ci ne soit pour autant directement liée à une originalité du lieu *per se* mise en exergue.

Expérience 19 : Cuisiner ethnique, ou d'un unique travail local, à un travail d'appoint hivernal (*Edna, F, 40, Bolivie, Cadaqués, 2012*)

Enceinte de son premier enfant à 14 ans, Edna, originaire de Cochabamba, fut obligée d'arrêter ses études pour subvenir aux besoins de ses six enfants, lorsque son conjoint la quitta alors que le dernier était âgé de 4 ans seulement : travailler et vendre dans la rue des plats, laver des vêtements – elle passa par des tâches très peu rémunérées, jusqu'à ce qu'elle décide finalement de venir en Espagne en 2004, à 32 ans ; dans son cas, la migration a ainsi pour motif premier la subsistance, ainsi que de permettre notamment à ses enfants les plus jeunes (18 et 13 ans) restés avec les plus âgés (27 ans), d'étudier dans de bonnes conditions. Elle a d'abord travaillé à Madrid pendant un an et demi, où elle s'occupait d'enfants et de personnes âgées, jusqu'à ce qu'elle entende parler, par une connaissance, de Cadaqués en bien, au sujet des opportunités de travail et de l'environnement de vie. Lorsqu'elle y est arrivée en février 2006, il y a donc six ans, en pleine saison morte, elle n'a malheureusement pas pu trouver de travail. Elle s'est alors mise à faire la cuisine, préparant des plats typiques de Bolivie, dans l'appartement où elle était, invitant ses concitoyens à venir acheter ses plats. C'est de cette manière qu'elle a pu aller de l'avant l'hiver durant, et aider à distance sa famille – son affaire marchait bien. À tel point que lorsque sa fille l'a rejointe un an après son arrivée, elles cuisinaient davantage et sa fille l'aidait à vendre. Les samedi et dimanche y étaient dédiés. Ainsi, si durant l'été le temps lui manque et qu'elle ne peut cuisiner que le dimanche, passée la haute-saison elle va s'y remettre. Elle a commencé récemment un travail dans un restaurant, mais elle vient de le quitter car elle était sous-payée. Parallèlement, cela fait plus d'un an qu'elle garde une personne âgée dont elle s'occupe. C'est le seul travail fixe qu'elle ait eu depuis sa venue, sur une demi-journée. Elle a également fait des ménages au cours des années précédentes. Son compagnon, de nationalité équatorienne, rencontré à Cadaqués, est employé en cuisine dans un restaurant bar. Il ne fait cela que pendant la saison, et travaille également dans la construction ou dans les jardins le reste du temps. Elle est retournée en Bolivie au bout de six ans, dès lors qu'elle a eu les papiers, notamment à l'occasion du mariage d'un de ses fils, et la deuxième fois pour trois mois durant les fêtes de fin d'année. Elle va y retourner de nouveau 5 mois, parce que ses deux plus jeunes enfants ont besoin d'elle. Depuis qu'ils sont ensemble avec son compagnon, elle dit qu'ils sont partis du principe qu'ils seraient ensemble sans établir de projet, et qu'il adviendrait ce qu'il devait advenir ; pour l'heure, son départ de Cadaqués n'est donc aucunement statué.

Des acteurs localisateurs : biogéographicité forte et lieu singularisé

Pour le type d'acteur dit *localisateur*, la stratégie développée par la personne, selon ses attentes et ses projets, est intimement et directement liée à une singularité (établie de son point de vue) du lieu habité – singularité qui

est revendiquée comme raison d'être de sa stratégie même. On considèrera que l'implication requise, et la réflexivité nécessaire pour faire signifier (sa présence au sein de) cet espace, de telle ou telle manière, sont toutes les deux telles, que dans ces circonstances le lieu en question doit forcément être approprié, doté d'un sens certain dans la bio(géo)graphisation de la personne ; le lieu tel qu'il est alors pratiqué, est constitutif de sa vérité ontologique en ce qu'il constitue une émanation, un prolongement direct de la façon dont la personne le fait sien, selon son propre système, selon son propre monde et sa vision du Monde ; il a donc une importance réelle, agissant aussi bien dans la subjectivation de la personne, que dans l'élaboration de sa localité. Son rapport pragmatique à l'espace repose donc sur ce qui est considéré par elle comme étant une particularité environnementale postulée. L'emploi du suffixe *-ateur* (qui en français sert à la formation de noms d'agents, exerçant une fonction, une action), pour créer le terme *localisateur*, implique donc sans détour que ce type d'acteur entretient un rapport actif vis-à-vis de ce qu'il estime être propre au lieu. Situé dans cet espace, ce dernier est donc fortement approprié, jusqu'au sens qui lui est conféré et qui est mis en avant vis-à-vis de personnes tierces (afin d'influer pourquoi pas sur la personnalité collective de l'espace, donc) ; l'intention est d'asseoir, de concrétiser au possible cette signification, (im)matériellement. Les acteurs concernés par ce type de rapport à l'espace, sont ceux qui promeuvent ou *vendent* un lieu et son image, et / ou dont les motivations à la réalisation de projets associés au lieu, arguent d'une particularité identifiée, estampillée, de celui-ci par rapport à d'autres. On peut généralement retrouver sous ce type d'acteurs, les peintres qui fréquentent ou vivent à Cadaqués, qui par leurs seuls motifs de présence et d'activité, et le développement de nombre de galeries et d'événements d'art dans le village, réactivent l'image culturelle prédominante de Cadaqués associée à Salvador Dalí, auxquels s'ajoutent des producteurs ou certains restaurants qui font le choix du terroir, ainsi que les acteurs de la politique touristique locale (voir chap.4). Mais d'autres considèrent que ce qui fait la singularité de Cadaqués, c'est avant tout sa portée démocratique, étant donné la diversité de sa population et son cosmopolitisme, à l'instar du prêtre de l'Église de Cadaqués, qui illustre ci-après ce type : la portée localisatrice de son action réside dans le fait que ses décisions et ses actions quant à la vision qu'il nourrit de Cadaqués en tant que lieu, et de la place que *doit* occuper selon lui l'Église dans la vie du village et de ses habitants, modifient la matérialité même de l'espace de l'Église, mais aussi les modalités et les horaires de sa fréquentation, et *in fine* la spiritualité qui lui est associée ; au gré de sa représentation *du monde*

et des choses, de comment celles-ci devraient être, par rapport à ce qu'elles étaient avant qu'il ne soit en poste, il a ainsi participé à changer concrètement le quotidien, à son niveau, œuvrant notamment pour un rapprochement des religions dont on peut espérer qu'il constitue un mieux pour le co-habiter.

Expérience 20 : Une église lieu d'accueil et d'invitation au dialogue pour un village cosmopolite (*Enrique, H, 51, Espagne, Cadaqués, 2013*)

La vision de Cadaqués qu'a le prêtre en charge de sa paroisse depuis maintenant quatre ans, est ambivoque. Il existe selon lui « un Cadaqués fermé » et « un Cadaqués ouvert sur le monde » ; en outre, le Cadaqués de l'été n'a rien à voir avec le Cadaqués de l'hiver : le Cadaqués « cosmopolite », « hétérogène », c'est celui qui est façonné au gré de différents mondes qui l'habitent, faits des professions de l'art, du tourisme qui brasse des populations d'horizons et de religions divers, ainsi que des collectifs présents issus de vagues migratoires. Si le potentiel d'ouverture à l'autre de Cadaqués est ainsi grand, et que le village pourrait constituer en cela un « symbole » notamment en raison de « sa dimension patrimoniale universelle », pour autant celui-ci pâtit d'une certaine fermeture dont témoignent selon lui des symptômes sociétaux locaux : des problèmes de drogue, de délinquance et d'alcoolisme, un niveau d'études peu élevé, un faible intérêt pour la culture, « des esprits infantiles, ayant compris que l'on peut gagner suffisamment d'argent en ne travaillant que deux mois par an et dont le monde se réduit dangereusement à Cadaqués uniquement » – des modalités de relation au lieu qui lui font dire que le revers de la médaille, à Cadaqués, c'est alors d'avoir *in fine* un environnement pouvant rapidement devenir à l'inverse cloisonné, « asphyxiant », « anxigène », « abrutissant », « destructeur ». Depuis qu'il est en poste, il travaille ainsi à son niveau, à un décroisement entre les religions : une salle ouverte à différents cultes a été aménagée dans l'une des ailes de l'église, permettant à des groupes de méditation zen et bouddhistes de s'y réunir ; il a notamment organisé avec l'imam du village des journées d'échanges dites d'« approximation de l'Islam », pour discuter des écarts et des rapprochements que présentent les religions dites révélées et leur spiritualité respective ; sur demande, l'église est laissée à d'autres cultes afin de célébrer certains événements : un mariage anglais sous l'égide d'un pasteur anglican, des baptêmes par des évangélistes, une veillée funèbre lors de l'accident d'un ressortissant bolivien. Il estime que l'objectif premier de la religion telle qu'il la conçoit, est de développer une sensibilité propice à la compréhension et au dialogue entre altérités respectées.

VI.2.2. Trois catégories, un habiter d'inégale visibilité

C'est donc la manière dont ces individus valorisent l'espace cadaquesenc, et ce qu'ils en font dans la constitution de leur propre *localité* – cette part spatiale

de leur subjectivation –, qui les *différencie* les uns des autres dans cette typologie, en tant qu'acteurs localisés, localisants et localisateurs ; la force de ces types réside en ce qu'ils permettent une très grande variabilité intra-catégorielle. Car finalement, à situation (migratoire) analogue ou distincte de l'ensemble de ces individus, il apparaît clairement que de toute manière ce sont la personnalité et les intentions qui donnent radicalement forme à ces rapports à l'espace, et créent ainsi des écarts palpables entre l'une et l'autre des catégories. Tous, personnes ayant un ascendant migratoire ou pas, cherchent quels que soient leur mobile et leur durée de présence dans le village projetée à long terme, un habiter qui leur convienne ; pour ce faire ils jouent sur un voire plusieurs éléments de la configuration même de Cadaqués, tirant à cette occasion parti ou pas de telle ou telle spécificité (selon chacun) du lieu : cela peut être au gré d'expectatives commerciales et financières (faire du commerce ethnique pour des concitoyens) ; ou en suivant des intérêts et des idéaux politiques (créer une association, ou penser un idéal de fonctionnement social justifiés *de facto* par la forte diversité immigrée) ; ou encore selon des motivations personnelles (s'impliquer dans une activité importante et qui n'a rien à voir avec le travail, comme la vie éducative). D'autres, soit cantonnent leur présence à la tâche première pour laquelle ils sont initialement venus (le travail en l'occurrence), indépendamment du lieu où ils se trouvent, soit ne développent aucune logique atypique vis-à-vis de celui-ci, qui se détache et rompe avec le routinier et le commun observé.

L'implication dans un lieu et le mode de sa réappropriation par des habitants (en situation migratoire) sont donc aléatoires et *personnels*. L'argument selon lequel les migrants étrangers « *ces travailleurs, uniquement présents pour un temps et de passage* », comme j'ai pu souvent l'entendre sur le terrain, ne s'investiraient pas localement ou moins que les autres, s'avère ainsi sans grand fondement, en plus de les reléguer finalement au rang d'*agents*, à défaut de celui d'*acteurs* – *i.e.* « un instrument entre les mains de ceux qui le[s] font agir » (LEVY, LUSSAULT 2013, 59), si l'on va jusqu'au bout de ce parti pris qui voit la présence de ces personnes de manière utilitariste et fonctionnaliste, et leurs rapports au lieu systématiquement stériles et mono-tâches.

La participation au quotidien relève ainsi de manières de faire avec l'espace qui ne sont d'ailleurs aucunement significatives *des migrants* et que l'on retrouve souvent questionnées en des termes bien similaires et transposées à d'autres *populations*, au sujet des enjeux de leur présence même dans la mise en valeur

des espaces périphériques, ruraux et / ou villageois : en s'intéressant *e.g.* à l'implication locale de résidents secondaires dans des villages ruraux islandais, le géographe Edward Huijbens montre qu'à la surprise :

« La contribution substantielle [à la fabrique sociale du village] n'est faite que par le groupe [parmi deux identifiés] sans racines car, par leur besoin d'appartenir, ils creusent et mettent en valeur l'histoire et les traditions du village en attirant les touristes et en mettant les villages sur la carte mentale des Islandais. [...] La question de savoir si les résidences secondaires sont une malédiction ou une bénédiction [pour la revitalisation potentielle des régions rurales en déclin], débattue dans la littérature, semblerait ainsi avoir *une réponse provisoire*, c'est-à-dire qu'elle dépend de qui les occupe et pour quelles raisons » (2012, 350, tl., emphases en italique faites par moi).

Si ces différentes manières d'habiter et de *faire sien* Cadaqués montrent à nouveau qu'un espace peut ainsi simultanément être investi de sens différents, renvoyant à des *faire-localité* distincts (des manières différentes de constituer, pour une personne, sa localité), la *visibilité* de certains habiter par rapport à la personnalité collective de l'espace peut pour autant n'avoir qu'une très faible incidence, notamment sur la matérialité spatiale du lieu qui ne s'en trouvera donc pas bouleversée – ce qui relève de l'immatériel étant beaucoup plus délicat à saisir. Le terrain a précisément mis en évidence deux causes principalement à cela : d'une part, les personnes en situation migratoire pouvant il est vrai être davantage sujettes que d'autres habitants au déplacement voire au départ, une présence spatio-temporelle amenée à être limitée sur une longue durée considérée s'accompagne d'apparitions et de disparitions rapides d'éléments physiques dans le paysage : *e.g.* des commerces notamment, qui constituent sans doute les marqueurs spatiaux les plus visibles, car publics, connaissent une rapide rotation d'enseignes (*cf.* pl. photo 5).

Planche photographique 5 : Un exemple de réappropriation culturelle et de mutation de la matérialité spatiale villageoise : le changement d’enseigne d’un commerce, ou la visibilité bolivienne rattrapée par l’ampurdanaise



À gauche, de haut en bas : évolution chronologique entre 2012 et 2017 de l’enseigne d’un commerce, successivement centrale d’appel (*Locutorio Cadaqués*) tenue par une ressortissante bolivienne depuis une dizaine d’années (peu de temps après son arrivée même), majoritairement fréquentée par des migrants étrangers (mars 2012) ; puis transformation en galerie d’art (*Galerie Catherine Painvin*, août 2013 – crédits photo *Google Street View* 2018) ; puis finalement en boutique de vente de produits de terroir ampourdanaï (*D’Origen*, septembre 2017).

À droite (haut) : les centres d’appel à l’instar de celui photographié proposent d’ordinaire des facilités de communication internationale (téléphonie, accès à l’internet), constituant un service indéniablement utile et nécessaire pour des personnes arrivées depuis peu à Cadaqués et qui n’en disposent ainsi pas encore, mais aussi pour ceux dont les tarifs (indiqués selon le pays, sur le devant de la porte d’entrée) peuvent être attractifs, pour qui souhaite notamment maintenir un lien oral régulier avec une famille située à distance : à l’instar de « Mary, 27 ans, [qui] a posé comme des milliers de boliviennes sa valise sur le sol espagnol, laissant derrière elle un mari malade et trois enfants. Depuis son arrivée, une fois par semaine, elle se rend dans une cabine téléphonique pour appeler ses enfants et prendre de leurs nouvelles. Lieu symbolique, chargé d’émotion, la cabine téléphonique permet à la plupart des migrants de garder contact avec leur famille et leur pays d’origine » (Cadaqués – années 2000, crédits photo

et commentaire de Cynthia Nudel Kiperman²⁸). Mais à y avoir été durant le terrain de 2012, il s'agit aussi d'un lieu de rencontre où les personnes s'échangent des conseils d'ordre divers et discutent des évolutions respectives de la vie des uns et des autres, quand bien même la multiplication des téléphones portables personnels et la baisse de tarifs internationaux a conduit à une diminution de la clientèle de tels lieux, par rapport aux besoins tels qu'ils étaient il y a dix ans.

À droite (bas) : La présence bolivienne connaissant à Cadaqués un ralentissement depuis 2008-2009, et en outre les retours au pays se multipliant, la centrale d'appel a finalement fermé par manque de clients, laissant place à une énième galerie d'art qui ne fera pas long feu : en 2017 elle est déjà remplacée par une échoppe vendant entre autres denrées des produits provinciaux à connotation méditerranéenne d'appellation contrôlée / écologiques (vin, huile d'olive, miel notamment), jouant ainsi sur leur aspect authentique et naturel garant d'une certaine identité locale – l'enseigne s'appelle d'ailleurs « d'origine ». En cinq ans, la fonction de cet espace premièrement dédié à des résidents villageois et ouvert une bonne partie de l'année, a ainsi changé du tout au tout en se réorientant à destination d'une clientèle essentiellement touristique – les périodes d'ouverture étant alors relativement cloisonnées à la seule saison estivale et aux mois qui les précèdent et succèdent de près : c'est d'abord l'image artistique du village qui a été sollicitée, en visant une certaine gamme aisée de touristes, puis la réification d'une agriculture qualifiée et d'origine, s'adressant cette fois-ci davantage à un tourisme de masse.

D'autre part, la politique touristique officielle s'attache aussi à défendre une identité spécifique et authentique dite *locale*, gage selon eux d'attractivité constante, et cela s'en ressent fortement dans le paysage cadaquesenc et les imaginaires construits et véhiculés à son sujet, tels que présenté en chapitre quatrième, bien que ceux-ci soient à vrai dire fortement éloignés de la composition de la réalité sociale actuelle, et qu'ils ne prennent finalement pas en compte les mutations démographiques et *ethniques* de sa force de travail touristique, laquelle compose précisément et malgré cela une grande partie des habitants villageois. Avec cette aptitude à ignorer la réalité, dans l'intérêt supposé à devoir fournir aux potentiels touristes intéressés, des images de Cadaqués telles que la politique touristique se figure qu'ils les attendent,

« [...] ils courent [pourtant] le risque réel d'alimenter l'insatisfaction du visiteur lorsque les attentes engendrées par le marketing ne correspondent pas à la réalité de leur interprétation dans les sites patrimoniaux, les hôtels, les pubs, les restaurants [...] et que les visiteurs reconnaissent la disparité entre ce que la marque promet et ce que la réalité offre réellement » (BAUM, HEARNS, DEVINE 2007, 14).

²⁸ Dans le cadre du projet européen d'Education au développement et à la solidarité internationale, exposition « Un travail décent pour tous ! Faire des migrations un outil pour le développement » (Commission européenne EuropeAid / SOLIDAR (<https://www.solidarite-laique.org/app/uploads/2015/10/Lexposition-photos-adaptation-SL.pdf>)).

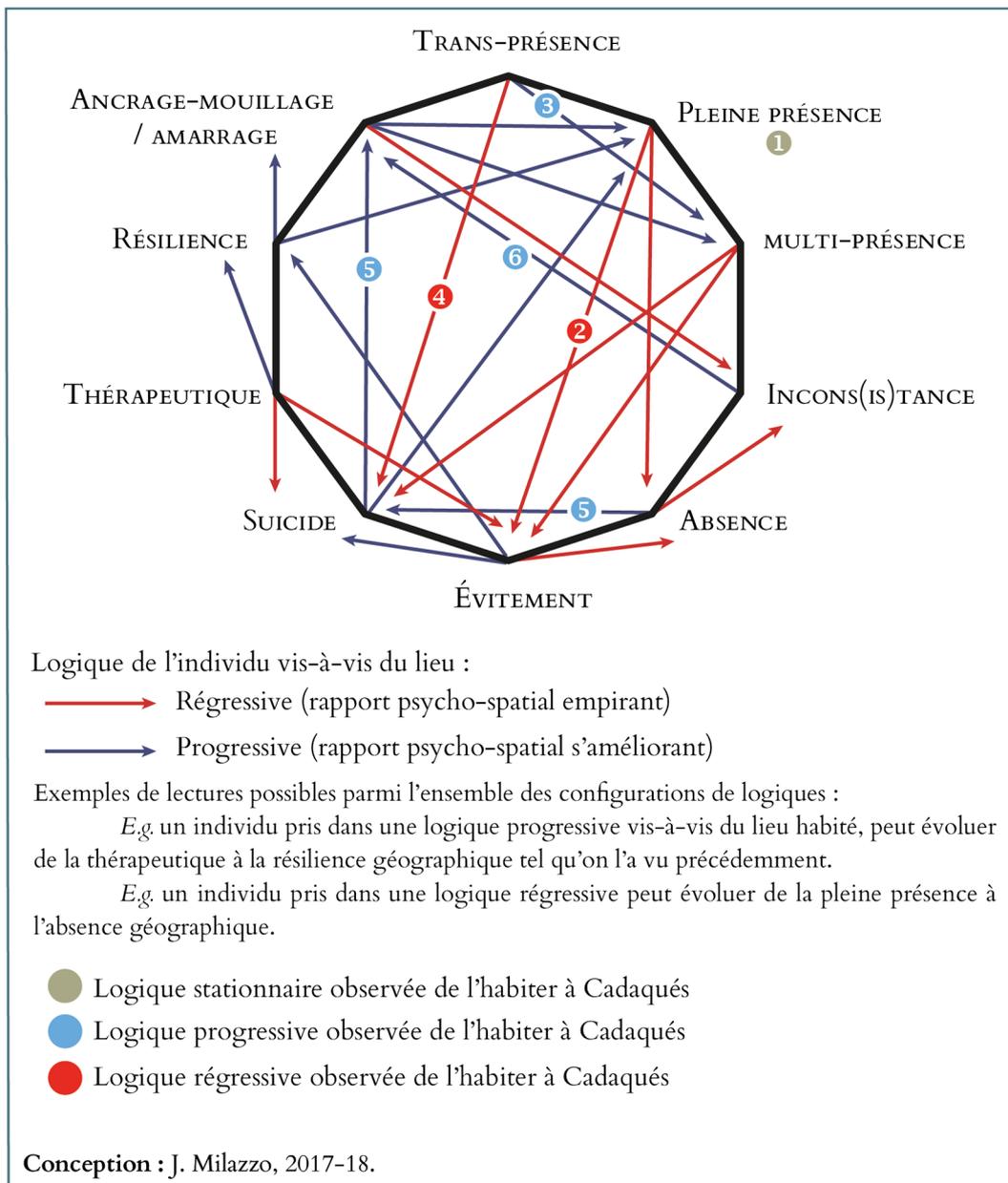
Considérations conclusives : quelle(s) qualité(s) de l'habiter à Cadaqués ?

Interroger alors, en considérations conclusives / ouvertures, où se situent majoritairement les personnes enquêtées à Cadaqués, c'est-à-dire, établir plus ou moins une *moyenne* de la qualité de leur habiter, ne peut se faire à mon sens qu'en dépassant ces types d'acteurs selon leur valorisation du lieu, et ces *états de fait* à un instant *t* que sont les modes actoriels transversaux de l'investissement géographique, tant la diversité des cas de figure observés est importante et que statuer sur un état des lieux à Cadaqués d'un optimum de l'habiter à partir d'eux serait ainsi tant ardu que hasardeux.

Afin de dépasser l'état figé de ces typologies, il faudrait rendre *dynamiques* ces modes actoriels, les mettre en mouvement, *e.g.* en établissant les différentes évolutions possibles par étapes logiques que peut connaître une personne en passant d'un état psycho-spatial à un autre : pour ce faire on peut s'interroger sur la manière dont les types d'investissements géographiques s'intègrent donc dans des *logiques* comportementales psycho-spatiales évolutives (régressives ou progressives). Et quelles sont celles principalement observables vis-à-vis de Cadaqués ? Afin d'y répondre, je propose ainsi, dans la veine large de travaux notamment réalisés en milieux urbains, sur la définition de « communautés » en fonction de critères divers d'attachement au lieu (WARREN 1978, RIGER, LAVRAKAS 1981), une typologie préliminaire qu'il conviendra de développer dans des travaux ultérieurs, de *communautés intra-villageoises*, façonnées selon le partage ou pas de tendances mobilitaires et émotionnelles vis-à-vis de l'espace cadaquesenc : suivant une démarche à la fois transversale et longitudinale, la mise en comparaison des logiques de présence de chacun de ces *groupes* de personnes identifiés, nous permet de relativement présumer de leur qualité respective (logique régressive ou progressive) de l'habiter au village (*cf.* schéma 9) :

(1) Des pleines présences subsistantes (logique stationnaire de l'habiter) : les personnes demeurent à Cadaqués. La logique stationnaire ne permet pas réellement de préjuger d'une qualité ou pas de l'habiter (*i.e.* d'une amélioration ou d'une dégradation de celui-ci) de ces personnes.

Schéma 9 : Conceptualisation de logiques progressives et régressives de l'habiter à partir du cas empirique de Cadaqués



(2) Des pleines présences évitantes (logique régressive de l'habiter) : la localité des personnes repose sur un lieu unique (Cadaqués), toutefois la fréquentation du lieu est hésitante ; pouvant laisser présumer une qualité moindre de l'habiter de ces personnes (e.g. tout résident dont Cadaqués est le lieu de vie unique sinon le principal, et ne s'y sentant pas pleinement à l'aise).

(3) Des trans-présences *multi-aires* (logique progressive de l'habiter) : le mode actoriel de ces personnes évolue de la trans-présence à la multi-présence, laissant présumer une amélioration de la qualité de l'habiter consécutive,

notamment à Cadaqués (*e.g.* tout résident ne rencontrant plus de contraintes pour se mouvoir entre tout lieu et Cadaqués).

(4) Des trans-présences *suicidaires* (logique régressive de l'habiter) : à l'inverse de la logique précédente, les personnes inscrites dans un rapport à l'espace de trans-présence, en viennent à sacrifier l'un des lieux (Cadaqués) constitutifs de leur localité, nous permettant de penser que l'habiter à Cadaqués est ainsi pour elles de moindre qualité (*e.g.* résidents boliviens repartant en Bolivie de manière voulue définitive).

(5) Des *ancrages* par *absentéisme suicidaire* (logique progressive de l'habiter) : les personnes arrivent et s'inscrivent à Cadaqués suite à un départ statué d'un autre lieu. Constitué à partir du mot *ancrage* qui signifie plutôt un résultat dans la forme que ce terme prend, par le néologisme *ancrance* j'entends marquer avec le dérivé *-ance* qui exprime l'action et « le fait de... », l'idée donc d'une dynamique, d'un processus en cours qui s'inscrit dans la durée et dont l'issue est incertaine pour l'heure : « le fait de s'ancrer ».

(6) Des *ancrages* par incons(is)tance (logique progressive de l'habiter) : l'arrivée et l'inscription des personnes à Cadaqués ne suivent pas de projet concrètement rationalisé.

Conclusion de l'acte second

Ce second acte a eu pour objectif de présenter le village de Cadaqués, les ferments géohistoriques et les vecteurs actuels de sa globalité à l'aune du tourisme développé et de sa diversité immigrée héritée, ainsi que de mettre en évidence comment on y habite alors ; d'une part au regard de *bio-géographies* du village, ou *comment* les personnes se représentent et vivent la manière dont elles habitent le village à un instant *t*, selon leurs expériences, leur histoire personnelle, leurs rapports à soi, à l'autre et à l'espace, à divers lieux, leurs affects, leurs attentes et leurs espoirs, ainsi que leurs droits à l'espace et à la mobilité ; d'autre part au gré des modes d'*investissement géographique* rencontrés sur le terrain ; *i.e.* comment toute une déclinaison de l'agir mobilitaire renvoie à autant de manières identifiables selon lesquelles une personne peut *charger* émotionnellement un, voire des espaces (et en l'occurrence parmi eux, l'espace

villageois cadaquesenc), mais aussi au regard des manières pour tout acteur de constituer sa localité, en mettant ou pas en exergue une singularité du lieu.

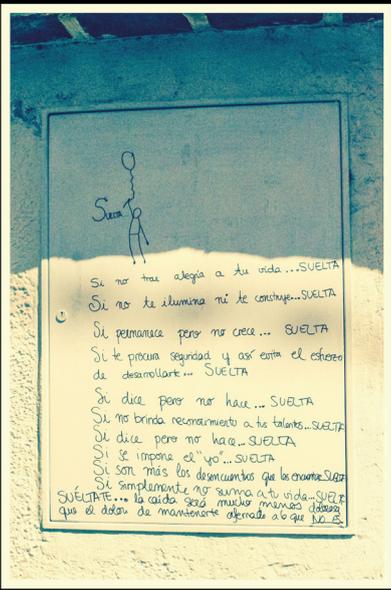
Le maintien de freins à l'expansion urbaine et la préservation de l'architecture à Cadaqués, relativement singuliers au sein de la *Costa Brava*, sont souvent cités comme preuves d'un exemple méditerranéen de durabilité. Dans le cadre d'une valorisation touristique axée sur une singularité du lieu, la culture locale dispose ainsi d'une visibilité internationale, assurant la prospérité économique du village. Bien qu'elle puisse représenter un potentiel attractif pour les touristes, la diversité ethnique migrante présente dans le village et résultante de la mobilité, n'est toutefois pas valorisée politiquement, et laisse place à de nombreuses représentations véhiculées, transposées de la figure du migrant – une situation qui n'a rien de réellement particulier, si l'on se penche notamment sur le cas sensiblement similaire par certains égards, d'Empuriabrava, espace cosmopolite et l'un des plus grands ports de plaisance résidentiels du monde, situé également en *Costa Brava*, où en dépit du fait que la super-diversité offre de vastes possibilités de développement durable, un manque perçu d'implication des autorités locales contribue à diminuer cet effet positif (WLADYKA, MOREN-ALEGRET 2017).

Les expériences quotidiennes et existentielles des personnes rencontrées ont montré comment elles participent aux représentations que celles-ci se construisent d'elles-mêmes et des espaces qu'elles habitent ; si des faits ne retiennent pas nécessairement notre attention, d'autres – parce qu'ils font sens d'une certaine manière –, bénéficient alors d'un retour sur expérience et sont constitutifs de l'interprétation que chacun de nous fait de sa propre vie et des transformations silencieuses qui lui sont constitutives (JULLIEN 2009) : c'est à la lumière de ces expériences conscientisées, qui se font parfois l'écho de lieux et de temps bien antérieurs à la présence concrète d'une personne en un espace, qu'ont ainsi été approchées les significations singulières que chacune donne à sa vie passée à Cadaqués au moment de l'entretien. Au gré des conditions économiques, sociales et spatiales données, ces significations montrent comment se réarrangent les préoccupations, et se redéfinissent les priorités quotidiennes comme celles à long terme selon des considérations d'ordre divers – ici, ailleurs, dans un autre pays à l'instar de celui de retour, ainsi que maintenant, auparavant ou peut-être un jour : formation éducative, accès au logement, sécurité de l'emploi, possibilité d'ascension sociale, accessibilité aux loisirs et à la mobilité, épanouissement relationnel, histoires et expériences

personnelles et familiales – à chacune de ces variables conditionnelles répondent les modalités selon lesquelles chaque personne entretient des relations multiples avec Cadaqués par sa présence en son sein effective et projetée. Ce qui donne finalement à voir différentes manières d’habiter ce village.

Premier prisme d’observation pour une géographie psycho-sociale servant une analyse de l’habiter de migrants boliviens dans le village, l’articulation de la notion de bio-géographie à celle de la présence spatio-temporelle a permis de montrer qu’habiter ne se résume pas à une simple présence – à un être-là lisse et homogène, indifférencié et dénué de sens : la forme de présence effective, adoptée et projetée par une personne en un lieu, s’explique *a contrario* par un ensemble d’expériences singulières et diverses – d’autant plus complexe que celles-ci sont parfois contradictoires ou confuses, et assurément changeantes et éclectiques. Second prisme d’observation pour une géographie psycho-sociale interrogeant l’habiter, une analyse des comportements spatio-émotionnels de divers acteurs du village, et de leurs rapports à une particularité du lieu, a par la suite permis de distinguer un *sens faible* et un *sens* (doublement) *fort* de la présence humaine : au regard du degré de conscientisation de l’être *per se* et de l’action qui anime sa présence mais aussi au regard de l’importance donnée à l’investissement spatial (local ou distant) dans l’action. Face à des travaux migratoires peinant à saisir et à dire la complexité de l’expérience mise au service de l’intentionnalité et de l’action, notamment lorsqu’il s’agit d’expliquer au plus près de la réalité la prise de décision de migrer, ou le choix du lieu de destination, ceci tout simplement parce que l’on a déjà du mal à *saisir* la puissance d’agir et l’action humaine (*human agency / action*) (HALFACREE, BOYLE 1993), il faut alors quand bien même rester pleinement conscient de la complexité et de la contingence humaines qui mettent en mouvement ces modèles, et considérer que ni le temps passé en un lieu, ni la rythmicité, l’intensité ou encore la nature des relations tissées ne garantissent avec certitude une valorisation du lieu, familiarisée et affective – en outre sujette à variation avec le temps, ainsi que le sont les formes d’identification des personnes (migrantes).

Ouvertures : pour (ne pas) conclure



« LÂCHE PRISE... »

Si l'on ne t'apporte aucune joie dans la vie...
LÂCHE PRISE
Si rien ne t'éclaire ni ne te construit... LÂCHE
PRISE
Si tout demeure mais n'évolue... LÂCHE PRISE
Si la sécurité qui t'est allouée nuit à ton effort à
l'épanouissement... LÂCHE PRISE
Si les mots ne laissent place aux actes... LÂCHE
PRISE
Si tes talents ne font l'objet d'aucune reconnais-
sance...LÂCHE PRISE
Si les mots ne laissent place aux actes... LÂCHE
PRISE
Si le « moi » s'impose... LÂCHE PRISE
Si les désaccords supplantent les points
d'accord...LÂCHE PRISE
Si cela n'ajoute simplement rien à ta vie...
LÂCHE PRISE
LIBÈRE-TOI... beaucoup moins douloureuse
sera la chute que la douleur de se raccrocher
obstinément à ce que TU N'ES PAS ».
(il.)

Conclusions-ouvertures

Encart-paysage 10 : Introspection (Street Art 3). (Cadaqués, 09/2015)

Ce poème de ruelle renvoie à une énigme qui tarabuste l'humanité depuis bien longtemps, et qui a revêtu un intérêt certain et surplombant dans cette thèse : au-delà du rôle que joue l'expérience (de l'espace) dans la constitution d'une personne, il s'agit de l'épineuse question des conditions et des modalités de l'accession de celle-ci à la liberté et au bonheur – question qui attend une réponse semblant être de manière constante en suspens, bien que dans l'absolu, ce soient des choses qui se trouvent entre nos mains, à notre portée, au gré des trajectoires que nous suivons, façonnées qu'elles sont par des environnements traversés et des personnes rencontrées qui influent sur nous-mêmes et sur nos vies, et mettent ainsi à rude épreuve les idéaux et les croyances donnant forme à la « cage ontologique » (HOYAUX 2015c, 374) que chacun se (re)construit ; cage qui e.g. soit du fait du diktat qu'exercent des liens familiaux et / ou sociétaux, et / ou du fait de l'exercice du cerveau reptilien atavique préférant la reproduction d'un schéma connu, aussi mauvais soit-il pour la personne, face à la crainte que génère l'inconnu : dans l'épilogue « Où s'écrit le destin ? » de sa *Genèse de la personne* (1986), le psycho-psychanalyste Roger Perron précise bien alors :

« C'est, paradoxalement, en admettant ses limites et son enfermement [inhérents à sa structure psychique] qu'[une personne] accèdera à plus de liberté. [...] L'un des doutes les plus fréquemment exprimés, l'une des formes les plus banales de la résistance au changement, s'exprime ainsi. 'Je suis ce que m'a fait mon histoire, je le sais, je l'admets, mais cette histoire est ce qu'elle a été, on n'y peut rien changer...'. Voire : l'histoire qui compte, c'est celle qui a été vécue, celle qui est vécue, ici et maintenant. On peut refaire l'histoire. Quelle histoire ? La seule véritable histoire : celle du *sujet* » (§17, 21, 22).

En effet, tel que le précisait Jules Renard, « à chaque instant la vie passe à côté de son sujet. Il faut refaire tout ce qu'elle fait, récrire tout ce qu'elle crée ». Car certes, en définitive ne sommes-nous jamais bien, que ce que nous sommes, peu importe à quel point nous semblons avoir changé ? La clef dans tout cela, tel que l'avise l'auteur de ce tag, similairement à R. Perron, se trouve ainsi donc dans l'introspection, dans l'apprentissage de la connaissance de soi, autrement dit dans les pleines conscience et prise en main par une personne, de son destin et de sa biographisation propres. Sur ce point, lors de la 48^e édition du Forum Économique Mondial tenue à Davos (Suisse, 23-26 janvier 2018), intitulée « Une vision partagée pour un monde fracturé », l'entrepreneur milliardaire Jack Ma, fondateur du site chinois de vente en ligne *Alibaba*, délivrait une leçon avisée tirée de la philosophie chinoise, soulignant l'importance de l'introspection pour les rapports à soi, à l'autre, et plus largement au Monde :

« Lorsque l'on a besoin de trop de choses, on détruit beaucoup de choses. [...] On en veut toujours plus. [...] On regarde toujours vers l'extérieur. Nous, les êtres humains, ne regardons jamais vers l'intérieur. Si vous ne faites jamais preuve d'introspection, vous ne serez jamais sage. Si vous n'êtes pas sage, vous ne saurez jamais ce dont vous n'avez pas envie. Aujourd'hui les êtres humains disposent de bien plus que ce qu'ils s'attendent à recevoir. Alors la pollution, tout ce qui arrive, c'est parce que les humains deviennent cupides et arrogants. [...] les êtres humains doivent essayer de faire preuve d'introspection. On verra beaucoup de choses horribles en nous. Quand la connaissance est basée vers l'extérieur, on voit les mauvaises choses chez les autres alors qu'on peut voir de belles choses si l'on regarde à l'intérieur ».

Les personnes que j'ai pu rencontrer à Cadaqués, « locaux », « étrangers », « migrants », sont communément et transcendalement portées par la quête d'un / du sens à donner à leur vie, et ainsi par la recherche de l'épanouissement, celle de l'accomplissement de soi, et celle de l'accession au bonheur comme forme absolue de la liberté. À côté de telles questions qui leur sont primordiales, celles de la nationalité et d'une appartenance quelconque essentialisées peuvent

alors sembler bien stériles, futiles et dérisoires. Et pour autant, on ne saurait toutefois minimiser ni l'instrumentalisation ni les implications concrètes de toute forme d'identitarisme et d'identification, dans *ce qui est donné* à chacun pour mener à bien cette quête, dès notre venue même au monde.

✱

« Lorsque Je est revenu à lui, il était déjà tard.
Il avait dû se perdre dans l'entrave de *l'ordinaire*,
subir les fers du quotidien et renoncer à lui-même pour survivre
aux autres.
Il avait dû se forcer à comprendre que les murs de sa prison
n'étaient que les signes de la finitude : le temps, l'espace,
la langue, l'autre. Limites humaines, trop humaines.
Il avait dû se faire la malle, partir en *cavale*. Se mettre
en mouvement. Jouer le je. Miser sur lui-même. Traverser
les murs. Fugues et fuites sublimes.
Il avait dû accepter le joug du je et se résoudre à être finalement
ce qu'est chacun de nous : un *sujet du verbe* ».

Jean HansMaennel – écrivain
Les prisons mobiles, 2015, Cherche Midi, p.246.

Des fuites et des perspectives

Cette discussion arrive à son terme, en rappel de l'allégorie sur la vie, de l'écrivain Jim Harrison qui l'avait ouverte. Jean HansMaennel, dans cet extrait de son thriller poétique *Les prisons mobiles*, dépeint un « je » aux prises avec la finitude de sa condition existentielle, confronté à son manque de *perspectives*²⁹. En quête de lui-même, il cherche à déployer au mieux ses capacités pour en jouer, dans la lutte qu'il mène contre un quotidien qui l'étouffe et l'assaillit. Dans son échappée de l'ordinaire, dont il prend finalement la fuite et s'évade, par la

²⁹ Sur le ton d'une autre métaphore existentielle, en dessin dans le cadre d'une représentation de la réalité, le point de fuite est un point imaginaire sur lequel convergent des lignes parallèles en perspective, créant ainsi un effet d'éloignement et de profondeur ; ceci nous rappelle que la réalité est telle une toile dont les traits sont nos représentations – traits que nous orientons, au gré de nos croyances mais aussi de nos expectatives.

mise en cavale de son corps et de son esprit, aux moyens de mobilités et de mots – d’une mise en parole de ses expériences –, il devient alors l’individu qu’il est – un sujet, un acteur de sa propre existence ; se rendant à l’évidence, qu’en définitive, ce n’est pas tant le quotidien – ce « cachot » –, qui nous écroule, sinon la manière dont chacun l’habite, et l’(em)porte avec soi. Avec le temps, la langue et l’Autre, l’espace s’érige ainsi face aux hommes tel l’un des quatre murs de leur « prison intime et ultime » : franchissable pour certains – ceux-ci démultiplient leurs perspectives d’avenir. Lorsque pour d’autres, l’absence, ou la mise sous contrainte d’une liberté spatiale, concluent pour eux qu’il n’y a *point de fuite* possible.

C’est au gré de ces fuites et de ces perspectives ordinaires et singulières, que des ressortissants boliviens et de nationalités diverses ont emporté avec eux leurs *prisons mobiles*, pour les déposer finalement à Cadaqués, où le quotidien alors habité constitue pour chacun, un monde commun et à part, « en partage » (BONNY, BAUTES, GOUËSET 2017) et *emparé*. C’est donc à partir de ces « horizons et frontières de l’esprit » (BRETON 2006) – de ces « lignes » de vie (INGOLD 2015 ; 2016) de personnes parmi lesquelles se trouvent des étrangers migrants et mobiles –, que j’ai voulu porter un regard géographique interdisciplinaire sur ce village en changement. Pour ces habitants parmi *d’autres* – les croyances, apprises et prises à d’autres, (dé)font autant de *cellules* intimes (re)créées au fil des expériences, et au gré des mobiles, des moyens et des opportunités de présence et d’action, que le temps met à la disposition de chacun, de manière inégalitaire. Loin des métropoles, écouter depuis un village occidental ce que nous disent ces existences – sur (1) un droit à l’espace et à la mobilité selon sa propre histoire, ses affects et attentes ; sur (2) les possibilités que l’on a d’exprimer son point de vue sur les changements d’un quotidien que l’on co-habite ; et sur (3) celles de sa participation à la vie locale au-delà du seul emploi que l’on occupe – nécessite d’évoluer entre plusieurs univers individuels et collectifs distincts : allant d’un banc de jardin public, au coin de la chaussée du quai ou au détour d’un bar, à l’espace d’un chez-soi, aux cuisines de restaurants, aux salles d’exposition de galeries d’art ; et de naviguer au gré d’histoires personnelles, *via* la ville de Potosí alors cité minière, Berlin aux temps de l’immigration turque, un hameau rural du département de Santa Cruz avant son essor économique, Buenos Aires au siècle dernier de son immigration italienne, le développement de l’espace périurbain de Cochabamba au gré des

remises de la migration internationale, ou encore une bourgade de l'Ouest français rural et *profond* d'il y a trente ans – entre autres.

Tandis que nombre d'idéaux loin d'être effectifs, circulent au sujet d'une liberté spatiale universelle, posant les enjeux d'un droit à la mobilité internationale « impliquant la définition d'une citoyenneté hors-sol, déterritorialisée » (WIHTOL DE WENDEN 2013b, 50), le curseur de l'attention doit en effet être replacé sur un élément qui s'en trouve obliéré, par les discours dominants d'aujourd'hui : l'individu et ses expériences, son rapport à soi et à l'autre, et à l'espace au quotidien. Face à des représentations s'influençant mutuellement, avec d'une part une mondialisation faite de circulations intenses sans contraintes et de sociétés en voie de liquéfaction avancée (BAUMAN 2016 [2005]), et avec d'autre part un État qui contre toute attente continue de faire prévaloir sa souveraineté, « se pensant lui-même en pensant l'immigration » (SAYAD 1999, 396), s'extraire de cette dialectique en revenant à la personne *per se*, invite à reconsidérer une toute-puissance de l'État, à laquelle serait soumis tout *citoyen*. Ceci montre en effet que la politique peut se réaliser en retrait de « l'avant-scène » où s'exerce le pouvoir étatique, et en décalage des règles édictées par l'État qui en constitue l'ordre premier. Et si l'espace constitue alors un outil de reproduction d'inégalités légales et instituées certes, étant une condition même de possibilité de l'action individuelle et collective (LUSSAULT 2010, §22, 23), il peut aussi être le lieu d'une production sociale, et de l'activité politique sur diverses questions ayant trait au quotidien. Privilégier la psyché et les spatialités humaines selon une démarche biographique et ethnographique, permet ainsi de creuser un écart réflexif avec une pensée courante qui se figure une action exclusivement politisée de, et par l'État.

Or, l'*à-propos* d'une géographie psycho-sociale, attentive au quotidien, se situe précisément dans sa qualité à pouvoir reformuler les termes du débat au niveau de la puissance d'un *faire* politique de l'homme, qui repose sur son appropriation de la chose publique *via* la redéfinition de communs envisageables. Se placer à hauteur d'homme selon une approche trans-scalaire axée sur un local villageois, et opter pour une perspective *a-groupiste* au possible en considérant le lieu étudié comme faisant *société*, n'implique donc pas d'appréhender cet espace comme étant conteneurisé et immuable, non. Saisir les modalités de production de l'espace et de participation à la localité d'acteurs divers qui interagissent les uns à l'épreuve des autres, conduit à s'intéresser plutôt aux rouages d'une « géopolitique » du micro qui anime les lieux (LUSSAULT

2017a, §Coda : *perspectives*) – à laquelle les instances du pouvoir étatique et les processus mondiaux ne demeurent pas pour autant étrangers. En prendre conscience permet d'*effeuiller* les diatopes (LACOSTE 2006) des multiples phénomènes à l'œuvre, et de comprendre leur enchevêtrement particulier, en un lieu – ce qui concourt à la diversité de situations locales, loin d'une vision uniformisée d'un monde dénué de frictions. Le Monde, est à l'inverse scandé, ponctué de lieux marqués par leur multiplicité d'ancrages, d'appartenances et de formes de l'agir social, à l'image de la complexité du « singleton porteur d'idiosyncrasie »³⁰ qu'est aujourd'hui l'individu (LUSSAULT 2017a, *ibid.*). Indéniablement, l'homme en soi, est davantage caractéristique d'une modernité contemporaine, que ne l'est sa mobilité prétendument hyperfluide, dont la généralisation et la soi-disant mise à la portée de tous, sont rebattues à tort.

Re-(dé-)montage du problème géographique construit

S'abstraire autant que possible, d'une approche ethnociste et intégrationniste de la migration, en envisageant la présence de personnes ayant migré en un lieu comme facteur de l'évolution de la localité, permet ainsi de se détourner de l'appréhension simpliste et tronquée de la réalité qui entretient aujourd'hui en Occident les discours dominants sur « la figure du migrant » (NAIL 2015). En effet, saisir les personnes migrantes sous l'angle unique de leurs différences et de leur nationalité, (re)fait continuellement le lit d'une idéologie sécuritaire et du « risque » (BECK 2008 [1986]). Conséquemment, s'en voient *de facto* hypothéquées toute reconsidération des raisons complexes de leur présence, et par suite, celle du triomphe indéniable de la nationalité sur la territorialité étatique. S'en trouve avorté, le débat entre d'un côté les principes ordonnés et exercés par le pouvoir étatique, et de l'autre la réalité effective des principes d'égalité et de justice pour les personnes au sein de la Cité. Une redéfinition possible de la démocratie et de la citoyenneté en est alors limitée – lesquelles puissent intégrer de plus égalitaires fondements d'un droit de Cité, et faire cas de diverses manières d'agir au quotidien, susceptibles d'amorcer une repolitisation du local (LUSSAULT 2017a). Or, cette thèse montre

³⁰ Ce qui suggère que sous l'apparence qu'un individu est comparable à un autre, chaque personne demeure singulière, et donc différente de toute autre : M. Lussault se demande ainsi si, de nos jours, l'individu en permanence connecté à tout réseau, émetteur et récepteur, en même temps que pleinement local, « ne constituerait-il pas, en lui-même et pour lui-même, un hyper-lieu connecté parfaitement ubiquitaire, parfaitement générique (il procède du genre humain contemporain), mais aussi parfaitement singulier » (LUSSAULT 2017a, *ibid.*).

combien la localité, faite de l'entrecroisement situé de dynamiques multi-scalaires et temporelles, est dans la mondialisation contemporaine le lieu d'une « cohabitation » (LAZZAROTTI 2006) et d'une mise à l'épreuve continues d'habitants divers : outre-passant la simple question de la nationalité et de l'identité légale, les personnes sont sans cesse animées par des schèmes psychologiques complexes soubassés d'appartenances multiples, qui s'expriment dans l'espace et à travers l'espace (STOCK 2007) dans des enjeux géographiques foncièrement politiques (de distance, d'apparence, de limite, d'emplacement, de partage, etc.) auxquels ils donnent corps.

C'est ce qui fait précisément l'intérêt d'interroger l'évolution de la localité à partir d'espaces villageois et de leurs habitants éclectiques. Car ils font partie de ceux auxquels l'on prête le moins d'attention ; on les désigne comme étant des plus anodins, en marge de la mondialité, inertes et décalés des logiques de modernisation – conduisant incidemment à les vider de leur contenu politique. Pourtant, le cas cadaquesenc met en évidence que certains de ces espaces peuvent à la différence se révéler être les plus ordinairement emblématiques de notre contemporanéité et des transformations qu'y connaissent les sociétés. Contrairement à un village *périphérique*, Cadaqués est intégré à la mondialisation – mettant précisément au profit de son attractivité touristique, l'aspect *paradoxal* d'une singularité territoriale : une prétendue *authenticité* identitaire conservée, et une préservation architecturale certaine, d'une urbanisation massive généralisée. Par ailleurs, la visibilité internationale de l'identité cadaquesenca et la diversité immigrée œuvrant à l'économie locale, témoignent non seulement de l'hyper-localité et globalité villageoises auxquelles divers habitants participent, mais elles donnent aussi à voir le fonctionnement néolibéral (CID-AGUAYO 2010) d'un système villageois hyper-connecté au monde – lequel intègre, à l'instar de tout autre espace, la reproduction d'inégalités multi-dimensionnelles.

À ce titre, si la globalité d'un village tient entre autres à cette hyper-connectivité, l'on ne peut appréhender toute sa complexité en laissant de côté l'étude même partielle de lieux avec lesquels il entretient des liens privilégiés indéniables. En ce sens, à l'exception du premier terrain – mené en Bolivie, et qui m'a permis de saisir les conditions communément partagées de l'émigration –, je n'ai qu'indirectement évoqué les *autres* lieux – boliviens – du principal collectif de personnes interviewées à Cadaqués, leurs dynamiques, ou les projections et projets évolutifs qu'ils portent. Malgré les difficultés inhérentes

à la faisabilité matérielle d'un terrain comparatif, adopter une géographie « multi-située » à plus d'un titre (BABY-COLLIN 2014) – qui ne se réduise pas à un simple coup d'œil donné dans l'un ou l'autre des lieux significatifs –, permettrait manifestement d'avoir une vision plus élargie et fine des logiques systémiques à l'œuvre qui animent un village global par-delà toute forme et modalité de frontière ; et de comprendre ainsi l'individu au XXI^e siècle, ses territorialités et ses mobilités. C'est une optique qui sera donc prise en compte dans de futurs travaux.

Adopter un positionnement entremédiaire, pour l'observation d'un village et de ses habitants divers – parmi lesquels des étrangers, migrants nationaux et internationaux – permet donc de proposer un autre regard sur le migrant que celui porté majoritairement en Occident par des discours dominants (et ce faisant, de le *désoccidentaliser* autant que faire se peut), loin du prisme de lecture principal que la ville demeure : nous pouvons alors nous éloigner de cette insistance généralisée qui fait de l'intégration, de l'inclusion et de l'État-Nation, les questions à l'ordre du jour, pour opter pour une approche davantage interdisciplinaire, décatégorisée – plus à même de comprendre au mieux la mobilité humaine au sein de sociétés qui vont se diversifiant et se complexifiant (LEVITT 2017). Au moyen de l'entremédialité – par cette tension continue de la réflexion, dans le cadre d'une perspective trans-scalaire, intégrant localité et globalité, mais aussi identité et étrangeté, ruralité et urbanité –, j'ai donc choisi d'interroger la citoyenneté aux prismes (des expériences) des mobilités et des présences, et de leurs implications pour les formes de représentation, d'incorporation et de participation à la vie commune. C'est finalement la problématique du *faire* politique que ce positionnement permet alors de réinterroger autrement, au gré du quotidien. C'est pourquoi, si « [...] loin de disparaître dans la globalisation, l'État, même libéral, se transforme, s'adapte et profite de l'informalisation qu'il participe lui-même à générer et des inégalités qu'il reproduit » (DAHDAH 2015, 526), et qu'ainsi, même prétendument minimal, l'État demeure « toujours un acteur pertinent dans la mondialisation » (SIMON 2015, 11), il est d'autant plus nécessaire de rappeler que *la politique* renvoie aussi, sinon primordialement, à des rapports de force qui ne se jouent pas uniquement à l'échelle étatique (RANCIERE 1995 ; 2004 [1990]) ; nombre de choses se passent sans l'intervention du gouvernement officiel, contre ses logiques, dans les interstices, ou même au-delà de celles-ci, où tout *quidam* sinon *citoyen* peut trouver une marge de manœuvre d'action commune, que cela

concerne la migration ou tout autre fait de société. Traiter des mobilités humaines et de la diversification locale dans la mondialisation, induit alors de prendre en compte comment le national et le transnational sont en lien constant – notamment par la « transnationalisation » (SOYSAL 2015) éventuelle de ce qui a pu être considéré jusqu’alors comme étant national. Par une attention portée aux multiples jeux d’échelles, de lieux et d’identités personnelles que chaque instant capture, la géographie peut ainsi offrir un regard renouvelé sur la citoyenneté et la politique, en étant précisément citoyenne : interdisciplinaire, attentive, et qui « juge » (ARENDR 2003 [1977]), si besoin, avec discernement – *i.e.* une géographie qui, face à une « conception restrictive de la citoyenneté » associant le mot *citoyen* à « une constante levée de boucliers contre l’ennemi et les profiteurs de tous ordres, parmi lesquels l’État », puisse se penser « en dehors d’une [telle] systématisation de ‘l’approche critique et radicale’, qui en réduirait considérablement la portée et limiterait sa valeur scientifique » (GUERMOND 2017, 84). En effet, une telle systématisation présenterait à mes yeux le risque de préjuger et de surinvestir de sens ou d’interprétations décalées, des pratiques de « dominés » / « dominants », en leur intentant un procès d’intentions au gré des statuts qu’on leur aurait pré-associés, selon la conscience morale qui est la nôtre, autrement dit selon la capacité individuelle de tout un chacun à juger de ce qui bien et mal. Lorsque la géographie se donne pour but d’interpréter le monde pour en proposer des voies de changement, admettre que la rigueur scientifique est donc nécessairement partielle et provisoire – faite de subjectivité, de confusion et même d’arbitraire, à partir desquels il faut malgré tout tendre vers la formulation d’un savoir – cela implique alors de pouvoir se garder au possible des éventuelles dérives subjectives d’un engagement trop militant. Du moins, que celui-ci soit assumé et puisse ainsi être susceptible d’être soumis à la critique, plutôt que tacite.

Finalement, l’habiter à Cadaqués de résidents villageois participe à révéler les conditions et les modalités de la production d’une hyper-localité, et celles de la reproduction de la nationalité érigée en principe de citoyenneté. Fondement du droit de Cité ; condition intrinsèque de la vie des hommes en société, et de leur action commune *faisant* politique, tel que formulé dans les travaux de H. Arendt, l’habiter permet de reposer les termes du problème à partir de la vie menée au quotidien, de la présence et du mouvement humains, dans une commune non-métropolitaine des Nords – à l’instar de bien d’autres souvent « mythifiée[s] » politiquement et socialement (MICHA 2017) au regard de

représentations en vogue sur le village. Le cas d'étude cadaquesenc, marqué par des identitarismes politiques multiples – où s'enchevêtrent localisme clanique, autonomisme régional, souverainisme et sécuritarisme national généralisé, sur fond de libéralisme économique globalisé –, nous invite donc à repenser dans un contexte démocratique la citoyenneté au regard d'appartenances multiples et de formes d'engagement local continuellement (ré)inventées par les habitants, et au gré d'une repolitisation de ces espaces de vie souvent laissés pour compte voire marginalisés. Assurément en ce début du XXI^e siècle, les populations étrangères mobiles et migrantes demeurent pour une majorité d'entre elles les principales vulnérables. Partant, la problématique de la protection de *tous* les habitants, dans le cadre d'un État-instrument de la Loi tel qu'originellement conçu, plutôt que de la Nation, soulève l'enjeu de régler en commun ce qui doit l'être collectivement par et pour l'ensemble des habitants d'un lieu. En ce sens, l'espace a un rôle primordial à jouer – doté qu'il est de la matérialité conditionnelle de donner à chacun la capacité de s'affirmer en tant que Sujet politique (ARENDE 2014 [2005 (1953-59)]). *A fortiori* dans une société occidentale dite démocratique, l'habiter comme condition d'être au monde (HEIDEGGER 1980 [1958]) devrait donc alors acter *per se* la reconnaissance d'un « droit à émigrer » – pour l'heure toujours différencié – (WIHTOL DE WENDEN 2013b) ; autrement dit, d'un droit à la liberté spatiale et donc mobilière, tel que l'envisageait aux prémices et en prémisses de cette discussion, le témoignage d'Hernando. Ceci posé, cette thèse a également permis d'entrouvrir, notamment au regard de l'actualité récente, d'autres portes de réflexion et de soulever des questions complémentaires que je propose d'étudier plus en profondeur dans un futur proche :

Prospective : pour saisir comment peut se « justifier l'injustifiable »

J'emprunte cette expression à Olivier Jouanjan³¹. Ces expériences et ces modes de l'agir social politique à Cadaqués, nous renseignent finalement sur le fonctionnement de sociétés qui sont façonnées au gré des mobilités et de la diversité, malgré une gestion politique relativement commune de la migration en Occident, qui concerne indistinctement peu ou prou tout lieu d'insertion de personnes migrantes. Les dernières élections présidentielles aux États-Unis (décembre 2016) et en France (avril 2017), ont mis en exergue que l'Occident pouvait précisément être à un tournant décisif de son histoire, où la stigmatisation de l'étranger et l'essentialisation du migrant qui semblent être des réponses de plus en plus fréquemment pressantes à tout problème, font le lit *hic et ibi* d'une extrême-droite et d'extrêmes – plus généralement –, florissants, malgré des environnements nationaux forts distincts. L'habiter peut alors être l'indicateur d'un état de citoyenneté possible, plus largement selon le degré de *sanctuarisation* des espaces ; selon la conception que ces derniers se font de l'étrangéité et par suite de l'immigration, dans un triptyque représentationnel qui inclut ce qu'ils se figurent des devoirs du pouvoir central à leur égard, et des effets de la globalisation sur leur développement ; « toute communauté contient en puissance la perspective du communautarisme », et ceci de surcroît « face à l'assomption de la globalisation », nous rappelle le sociologue Henri-Pierre Jeudy (2006, 17-9). Et face à cette vision entretenue par les médias et les

³¹ Cité par CONFAVREUX 2017 : *La dynamique d'extrême droite et comment la combattre*, dont l'un des ouvrages s'intitule *Justifier l'injustifiable : L'ordre du discours juridique nazi* (2017). Si la mise en parallèle peut apparaître ici quelque peu excessive ou décalée, à mon sens l'actualité récente à laquelle cette section fait référence, a toutefois soulevé un grand doute, vis-à-vis de l'accoutumance dont semblent faire preuve les sociétés occidentales à une violence quotidienne dont le seuil de tolérance ne cesse paradoxalement de croître – une situation qui m'apparaît des plus inquiétantes, précisément au regard de l'ordre sécuritaire actuel et de l'Histoire. Car l'on a tendance à oublier que le régime dictatorial nazi a émergé contre toute attente d'un courant nationaliste et populiste démocratiquement élu. Le journaliste Joseph Confavreux soulignait alors justement à ce titre, à la veille du second tour des élections présidentielles françaises de mai 2017, que « les contemporains d'un désastre mesurent rarement la proximité du gouffre » et que, finalement, « la seule leçon de l'Histoire est cette difficulté de ressentir l'inédit » (*Ibid.*). Creuser certes ici l'écart, entre notre point de départ et ce rappel historique aux concours de circonstances dont les issues peuvent s'avérer malheureuses, ne me semble donc pas pour autant dénué de sens – bien au contraire –, ceci dans une démarche anticipative, au regard du contexte socio-politique ambiant qui prédomine dernièrement et qui concerne notamment les espaces qui nous intéressent.

politiciens, d'une métropolisation cosmopolite *lissante* associée à la globalisation, l'expression d'espaces non-métropolitains et ruraux, à en juger la représentativité des derniers votes, a pris la forme d'un regain ethniciste, nationaliste voire nativiste, et d'un « populisme autoritaire » :

« [Ce dernier] représente généralement la politique comme une lutte entre 'le peuple' et une combinaison d'Autres' malveillants, racialisés et / ou injustement avantagés, autochtones ou allogènes ou les deux. Il justifie des interventions au nom de 'reprenre le contrôle' en faveur du 'peuple', en renvoyant la nation à sa 'grandeur' ou à sa 'santé' après une dégénérescence réelle ou imaginée attribuée à ces Autres. [...] Le populisme autoritaire contourne fréquemment, éviscère ou capture les institutions démocratiques, même s'il les utilise pour légitimer sa domination, centraliser le pouvoir et écraser ou limiter sévèrement la dissidence » (SCOONES & al. 2017, tl.).

Au mépris de la marginalisation d'espaces, les technologies omniprésentes d'une communication qui se révèle inévitablement « utopique », à l'heure où le socialisme et le libéralisme sont en crise (BRETON 2004 [1992]), échouent à contrecarrer ce manque de visibilité – voire entretiennent l'invisibilisation de situations pourtant vécues dans la globalisation. De ce fait, la recherche qualitative se doit de (re)donner la parole à leurs habitants (RAGIN 1994), pour comprendre et faire entendre, elles aussi et en l'occurrence, ces « voix du village » (MOHL 1997). Ou à défaut, penser les fondements d'« une légitimité intellectuelle et morale d'une écriture 'au nom des autres' » (ALBERT 2016, 114), pour alerter sur l'indicibilité de certains faits, lorsque « la parole n'est pas donnée », et qu'une « politique du silence » s'impose alors (AGIER 2009a, 180) :

« Le principe de 'faire barrage' au Front national, majoritairement partagé dans les objectifs mais pas dans les moyens, gagnerait peut-être à se penser plutôt en succession de petites digues, en étant conscient que céder sur n'importe quel terrain (idéologique ou médiatique, tactique ou stratégique, individuel ou collectif...) se paye, très rapidement, sur les autres. L'Histoire rappelle en effet qu'une fois l'extrême droite arrivée au pouvoir, se multiplient ce que le professeur de droit Olivier Jouanjan appelle [...] les 'conversions', les 'inversions' et les 'perversions' » (CONFAVREUX 2017).

Si ces enjeux excèdent à l'évidence les questions abordées dans cette thèse, ils en posent de nouvelles à la lumière de l'actualité toute récente, et réitèrent indéniablement et de surcroît l'importance à accorder aux espaces non-métropolitains. Par suite, afin de comprendre et de défaire au mieux ce regard occidental porté sur le migrant, et de le désaxer plus encore du prisme dominant

de lecture qu'est encore la ville – tel que soumis en introduction –, il serait donc opportun de mettre en miroir des espaces non-métropolitains, ruraux, et / ou villageois, partageant similitudes et différences. Ce qui en outre, permettrait de parer à la dimension comparative qui fait ici défaut, dans cette étude qui s'appuie sur le seul cas cadaquesenc.

Conséquemment, je suggère, dans la veine des propositions (généralistes) de A. Çağlar et de N. Glick Schiller (2015) et (contextualisées aux espaces ruraux) de B. Jentsch-Myriam Simard (2009), de mettre en vis-à-vis des espaces non-métropolitains occidentaux – politiquement, socialement, culturellement, physiquement et historiquement analogues autant que distincts ; présentant des gradients divers de ruralité et de saisonnalité, ou encore une mise en valeur économique distincte des secteurs d'insertion de personnes migrantes et mobiles. En choisissant les enjeux longitudinaux et transversaux que sont pour les transformations de la localité, (1) l'ancrage et les appartenances au gré des bio-géographies personnelles, (2) la coprésence et le vivre ensemble selon la diversité immigrée, et (3) les formes d'engagement de la vie au quotidien – la comparaison de nationalismes régionaux latins-méditerranéens et anglosaxons-nordiques en partie insulaires, permettrait d'éprouver la transférabilité et la pertinence à d'autres configurations, de raisonnement, méthodologie et construits conceptuels initiés ici : avec – pour terrains des recherches futures postdoctorales que j'envisage –, des lieux choisis en Corse, en Catalogne, en Sardaigne ou en Sicile, et en Irlande du Sud, en Écosse, et aux États-Unis. Cette perspective présenterait l'avantage de discerner – pour la formation de situations locales diversifiées –, quels sont les enjeux ayant trait à la liberté mobilière et spatiale et à l'agir social politique. Mais elle ferait aussi ressortir les logiques de standardisation à l'œuvre dans la mondialisation : par-delà des différences notables de tout ordre, la diffusion de modèles idéologiques prégnants entretient des systèmes et des régimes politiques qui, dans l'activité du maintien de l'ordre national, constituent les médiateurs centraux d'une discrimination légale et institutionnalisée de personnes, notamment de migrants et d'étrangers.

Aborder ces questions selon la méthode du cas d'étude étendu, permet de prendre en compte aussi bien « l'analyse de l'interrelation des régularités structurelles ('universelles') d'une part, et le comportement réel ('unique') des individus, d'autre part » (VAN VELSEN 1967, 148, tl.). Adopter une lecture psycho-sociale des expériences et des actions humaines dans différents lieux est alors un moyen d'identifier – à hauteur d'homme – et de déconstruire, toute

catégorisation aprioriste. Et en outre de rendre visible le rôle qu'y joue cette « réalité obvie », ce « point aveugle des sociétés » qu'est l'espace (LUSSAULT 2010, §2, 3, 5) – lequel est d'autant plus facilement oblitéré, qu'au quotidien et ordinairement, nombre de personnes en demeurent inconscientes. Pour ce faire, un protocole d'enquête adaptatif et compréhensif s'impose donc : une approche qui s'appuie sur l'attention alerte, et qui nécessite une forme d' « empathie méthodologique »³² (AGIER 2009b, cité par PUAUD 2012, AGIER 2015) – en somme, qui soit appropriée aux conditions parfois exacerbées de terrains faits d'agréations sociales diverses, parmi lesquelles certains peuvent éprouver le « sentiment d'avoir été oubliés » (LINTHICUM 2016), lorsque d'autres sont stigmatisés, au sein d'espaces tout autant perçus « *en marge* » ; je qualifierai alors une telle géographie, « de l'instant ».

Pratiquer une géographie de l'instant

Utilité effective et productivité des projets menés à court terme ; outils et terrains diversifiés : les attentes de la recherche scientifique répondent aux défis actuels du monde, lequel nous apparaît plus rapide, complexe, et mobile. Cet état de fait n'est pas sans influencer les modalités mêmes de nos recherches : notre présence et notre immersion sur le terrain, ainsi que leur durée, s'en voient limitées. C'est dans ce contexte qu'il nous faut alors – chercheurs –, composer avec le séquençage et le télescopage fréquents des impératifs de vie de personnes que nous enquêtons. Celles-ci sont parfois mobiles, et situées à des milliers de kilomètres d'où nous vivons nous-mêmes. Auprès d'elles et avec elles, nous menons la recherche, et nous nous engageons autant que faire se peut. Ces circonstances, pour le dire clairement, se prêtent généralement peu à de longs terrains.

Toutefois il ne faudrait pas y voir, à s'y méprendre, le deuil supposé d'une « géographie du temps long » (DAHDAH 2015, 528). *A fortiori* quand le temps nous fait défaut, ne pourrions-nous pas réenvisager l'idée même de sa longueur ?

³² « Par l'empathie méthodologique', le chercheur restitue des 'expériences partagées', une 'imprégnation' singulière composée de 'fragments d'expérience' vécue sur le terrain. Ces éléments composés d'émotions, métaphores, analogies, humour, tensions vécues de la culture de l'autre témoignent de la 'résonance' acquise sur le terrain avec un groupe donné. [...] En somme, l'empathie méthodologique' reste une figure méthodologique d'une richesse immense, mais incertaine, qui ne peut être décrite par un protocole de recherche schématisé » (PUAUD 2012, §30, 31).

Et en l'occurrence, reconsidérer ses vertus rebattues – lesquelles équationnent souvent qualité de l'enquête réalisée et temps passé sur place ? L'accélération du monde tend à réduire notre présence, nos observations et nos échanges possibles sur le terrain. Elle participe à brouiller nos perceptions de l'espace. Et pourtant, il est encore d'usage de faire rimer exhaustivité et performance. Dès lors, nous aurions tout intérêt à nous rappeler que le temps – quelle que soit sa durée –, est fait d'instants :

« L'esprit, dans son œuvre de connaissance, se présente comme une file d'instants nettement séparés. C'est en écrivant l'histoire qu'artificiellement, comme tout historien, le psychologue y met le lien de la durée. [...] le problème changerait de sens si nous considérons la construction réelle du temps à partir des instants, au lieu de sa division toujours factice à partir de la durée. Nous verrions alors que le temps se multiplie sur le schème des correspondances numériques, loin de se diviser sur le schème du morcelage d'un continu » (BACHELARD 1994 [1932], 17, 35).

À défaut donc de nous exprimer en durées, nous pourrions leur préférer les fréquences ; le « combien de fois » supplantant le « combien de temps », tel que le suggère pareillement la pensée roupnelienne (ROUPNEL 1945, 121). C'est l'un des arguments que j'ai souhaité défendre dans cette thèse : montrer qu'à défaut d'être longue, une présence répétée du chercheur sur le terrain est des plus légitimes pour mener une enquête située de qualité. Chercher à être les témoins de « l'instant fugitif où la société prend » (MAUSS 2012 [1924-25], 275). Ré-assembler le *tout* d'une succession de moments présents, observés et échangés, fugaces et parcellaires. Et dont, à la fin, « de l'harmonisation de ces instantanés jaillira une géographie de l'instant » (TESSON 2012, 4). N'est-ce-pas ce que nous chercheurs, faisons communément, à l'épreuve du terrain ? Et ceci, que nos séjours sur place soient plus ou moins longs ? Que notre approche qualitative soit plus ou moins ethnographique ? Que les données que nous recueillons soient plus ou moins complètes ? Alors, « [...] l'instant se révèle susceptible de précision et d'objectivité, nous sentons en lui la marque de la fixité et de l'absolu » (BACHELARD 1994 [1932], 31-2). Lorsqu'à la différence, selon la théorie einsteinienne, le laps de temps n'a pour sa part de longueur, que celle relative à sa méthode de mesure. Une relativité qui est d'autant plus prégnante pour des systèmes en mouvement. Incidemment l'on pense alors à la mobilité et à la saisonnalité, lesquelles sont centrales pour un lieu comme Cadaqués.

La bonne conduite d'un procédé de collecte de données ne requiert donc pas nécessairement la réalisation de terrains longs. Quitte pour le chercheur à

prévoir, réitérer, anticiper, provoquer l'instant. Pas plus que la durée ne constitue par ailleurs, un impératif au tissage de liens de confiance. Car il est en effet couramment dit que la confiance – en plus de se construire dans la lenteur – est nécessaire au partage de l'expérience personnelle. Pourtant ces liens se défont au gré des aléas. S'il est communément tenu pour acquis que la confiance interpersonnelle nécessite « des communications fréquentes, une certaine proximité » et « un investissement en termes de temps », pour autant elle reste donc variable (SIMON 2007, 87–8) et aléatoire. À la différence de se fonder sur une certitude ou une tangibilité, selon des standards mesurables (tels que la durée), la confiance est ainsi essentiellement et en définitive « un pari humain » (MARZANO 2012, 86). En ce sens, le temps passé sur le terrain ne saurait jamais nous garantir un accès absolu ou véridique à l'intime des personnes. Il en va de même pour le partage des éléments décisifs qui orientent le regard qu'elles portent sur leur propre existence. L'attention donnée à l'instant entend alors répondre aussi au défi même que pose le choix d'une confiance accordée ou pas : « La confiance entre les êtres humains surgit à partir du moment où l'on s'efforce d'habiter et de séjourner dans un lieu de transit, dans l'espace du va-et-vient de la rencontre » (MARZANO 2010, 63).

C'est pourquoi, si un *modus operandi* doit certes préfigurer toute entrée sur le terrain, il doit aussi s'envisager avec une souplesse rigoureuse. Ceci de sorte à ce que nous puissions rester ouverts tant à la surprise empirique, qu'à l'auto-critique de nos ajustements méthodologiques (DEWIND, HOLDAWAY 2007, 9–12). Parce que les choses que nous pensons déjà connaître, ne doivent aucunement nous empêcher d'apprendre. En n'oubliant jamais en outre que l'interprétation que fait chaque chercheur de la réalité qu'il observe, est unique :

« [...] la situation dans laquelle s'inscrit l'anthropologie ethnographique – pourquoi ce groupe et pas un autre ; pourquoi tel événement local et pas un autre – peut être absolument aléatoire, même le produit du hasard. [...] Et l'on est obligé d'être conscient des justifications (ou stratégies) que l'on adopte, précisément parce que la sensibilité pour représenter un monde, un ordre de choses, peut agir à la manière d'une ancre qui fixerait le travail ethnographique dans un point unidimensionnel » (MARCUS 1991, 243, tl.).

Une « flexibilité » et une « adaptabilité » certaines sont de ce fait attendues du chercheur. De surcroît lorsqu'il travaille avec des populations en mouvement (CASTLES 2012, 12), dans des contextes de mobilité, ou encore dans des situations de faible disponibilité des personnes enquêtées. C'est une

gymnastique de l'esprit et du corps qui est requise. Et à mon sens, la pratique d'une pleine conscience et une attention portée à l'instant y répondent adéquatement. Car précisément « [...] l'acte d'attention [se place] dans l'expérience de l'instant. C'est qu'en effet il n'y a vraiment évidence que dans la volonté, dans la conscience qui se tend jusqu'à décider un acte [...] lequel est] instantané » (BACHELARD 1994, 21, 24).

En définitive, pratiquer une géographie psycho-sociale telle qu'on la conçoit ici – de et par l'instant –, c'est accorder un soin minutieux aux personnalités et aux histoires individuelles et sociales. Il faut les saisir à l'occasion d'instantanés étreints. Ceux-ci constituent autant de points particuliers de l'espace-temps : des *situations-nœuds* complexes ponctiformes, faites de liens et de coprésences. C'est alors chercher à montrer la pluralité de relations, la diversité des interprétations, l'imbrication d'échelles (géographiques). Celles-ci sont prises dans la configuration circonstancielle, multi-scalaire et située, d'un *hic et nunc* observé – unique car immédiat –, et auquel l'on participe et qui nécessite « d'avoir un sens du lieu qui est extraverti, qui inclut une conscience de ses liens avec le monde plus vaste, qui intègre positivement le global et le local » (MASSEY 1991, 28, tl.).

L'instant *fait* donc lieu, et chaque instant refait ainsi le « lieu » – *the place*, dans la littérature anglosaxonne (MASSEY 2005). Le lieu saisi dans une instantanéité, montre l'espace négocié au gré d'interactions diverses : des agencements de pouvoir ; des « positions » (DE CERTEAU, GIARD, MAYOL 1990, 173) ; des « actes » (ROUPNEL 1945) ; ou encore, des mobilités (BABY-COLLIN 2014, 21). Sous cette acception communément partagée (LEVY, LUSSAULT 2000 ; DI MEO 2014) et à laquelle j'adhère, le lieu constitue par suite une « condition de l'expérience humaine » (LEVY, LUSSAULT 2013, 606-14). L'enjeu est alors de *capturer* celle-ci à l'occasion d'autant d'instantanés saisis, et d'appréhender ce que nous en dit la psyché humaine.

Car la géographie psycho-sociale envisage, rappelons-le, de comprendre, en filigrane des schèmes psychologiques, des expériences individuelles, et de leur historicité, comment se conçoivent, évoluent et *s'habitent* l'un l'autre, l'espace et l'idée de soi. Cette géographie se veut pleinement ouverte à l'interdisciplinarité. Conséquemment, on ne peut ignorer l'apport indéniable que serait alors un usage plus approfondi encore de concepts, de méthodes et d'outils – à l'instar de l'usage de l'image –, empruntés à des disciplines telles que

la recherche biographique, la philosophie, la sociologie, la science politique, la psychologie, la psychanalyse et les études culturelles.

Travailler aussi sur les images : que la parole compte et *rende lieu*

L'homme utilise depuis toujours l'image pour donner forme aux concepts de la réalité qu'il observe (COLLIER, COLLIER 1986 [1967]). Et le monde actuel, tel qu'il est désormais, « se construit dans et par l'image, [...] où plus que jamais nous croyons connaître dès lors que nous connaissons » (AUGE 2014, 158). Dans ce contexte il est alors essentiel que la géographie s'intéresse à la forme primordiale de langage et de connaissance pour observer la réalité sociale, qu'est l'image. Car celle-ci est différente, et complémentaire au discours verbal :

« Dans une recherche visuelle où fusionnent communications verbale et iconique, la photographie, la vidéo ou les images filmiques font partie intégrante du processus de recherche, et ne doivent pas être considérées ni utilisées dans un rôle marginal et additif de simples documents et d'illustrations » (LA ROCCA 2007, 35-6).

La méthodologie visuelle peut alors précisément constituer une ressource féconde pour la géographie psycho-sociale qui vise à étudier la construction par l'individu, de sens sur l'espace et sur le rapport à soi. D'une part car elle s'appuie sur des outils d'analyse construits d'emprunts à des disciplines variées (PROSSER 1998) : la sociologie, l'anthropologie, l'ethnologie et la psychologie cognitive – *i.e.* l'étude des processus d'acquisition de la connaissance par l'esprit humain. Ce faisant elle répond au souci d'interdisciplinarité de cette géographie. D'autre part car l'image occupe une place certaine dans l'appréhension du monde par l'esprit humain, et donc dans la cognition (ARNHEIM 1969). Dans ce qui globalement, se joue psychologiquement entre la pensée, la perception et l'interprétation (KOHLENER 2000 [1964]), l'image intervient donc elle aussi ; loin de se résumer aux simplismes béhavioristes, ces mécanismes intériorisés par les individus sont tant d'origine psychique que socio-culturelle. Y considérer alors le rôle de l'espace – analysé au prisme de l'image –, aiderait d'autant plus à « [...] élaborer une géographie de la spatialité humaine plus soucieuse de sa dimension cognitive, en ne réduisant pas celle-ci au seul jeu des sens, sans pour autant mettre en question la volonté nécessaire de comprendre l'espace comme un construit social » (LEVY, LUSSAULT 2013, 828).

J'envisage ainsi de recourir dans de futurs travaux, à plusieurs techniques issues de la sociologie *avec* les images, laquelle conçoit les photographie, vidéo,

et film tel des « médiums », des outils de collecte d'informations (GRADY 2001). Il s'agirait d'étudier quelle sémiologie de l'image (BARTHES 1964) se donne alors à voir dans les entretiens, lorsque l'on interroge les enquêtés sur des photographies au prisme particulier du « croisement entre l'espace et le psychisme » (LEVY, LUSSAULT 2013, 826). Pour introduire brièvement ces techniques, celles-ci seraient la « re-photographie » d'une part, qui consiste à reproduire une prise de vue saisie à différents instants. Les clichés peuvent alors servir à visibiliser un changement spatial, paysager (KLETT 2011) ou social (RIEGER 2011). Que l'on peut ensuite soumettre à la critique même des personnes enquêtées. Si l'on va par cette voie, « l'élicitation visuelle » (HARPER 2002) conduit d'autre part le chercheur à analyser la *résonance* que produit chez la personne enquêtée l'observation d'images choisies : comment tel élément de l'image évoque, provoque chez la personne une émotion, un souvenir – la renvoyant à d'autres instants, d'autres lieux, d'autres personnes, d'autres *tranches* de vie. Cet élément-déclat de l'image, qui diffère d'une personne à l'autre, c'est le « *punctum* » de l'image : « ce hasard qui, en elle [la photographie], me point (mais aussi me meurtrit, me poigne) » (BARTHES 1980, 49). Puis également, la « *native image making* », selon laquelle l'enquêté raconte des aspects de sa vie et de sa personne, avec l'appui de photographies prises au cours de son existence. L'emploi de l'outil vidéographique – que j'envisage par ailleurs –, le sera avec une grande précaution. Tant il a été montré – *a fortiori* avec ce médium – à quel point les modalités mêmes et le contexte de production peuvent influencer l'attitude et la parole de l'enquêté, de même que la réception du public (TERRENOIRE 2006). On ne peut ainsi ignorer ni les répercussions ni les questions éthiques que soulèverait l'utilisation de l'outil vidéo, dans le contexte précis de situations migratoires – qu'elles soient licites, illégalisées, ou pas.

Partant, comment les expériences complexes liées à la migration, de l'espace et de soi, sont-elles mêlées – visibles et perceptibles, matériellement et idéellement, dans l'image ? Comment s'expriment-elles, dans le sens construit par l'image, et dans le regard porté sur celle-ci, par l'enquêté ? En répondant à ces questions, la géographie psycho-sociale participerait en outre à enrichir et à questionner la pertinence des méthodes narratives et biographiques établies dans les études migratoires. Car l'image permet aussi la verbalisation des choses tues, la mise en mots de l'indicible, la rupture du silence, le ravivement de la mémoire. Support à l'entretien et de la parole, elle permet alors de *rendre lieu* à des instantanés immortalisés et mis à distance – une distance qui peut être

temporelle comme spatiale. Ce sont autant d'images du social, qui rendent compte de la condition humaine. Par suite, des éléments biographiques peuvent être visibilisés. L'image participe donc à faire que la parole puisse d'autant mieux témoigner et compter.

Pour l'heure, prêter attention à un grand nombre d'instantanés durant le temps passé sur place à Cadaqués, ce fut : chercher à entendre et écouter la parole d'habitants divers ; en logeant, mangeant, et en sortant avec eux – partager le quotidien de certains ; puis observer le lieu de vie commun à tous. Au gré de mes séjours courts et répétés, de deux mois à une semaine, j'ai ainsi cherché à mobiliser des méthodes diversifiées et complémentaires, autant que possible (VARGAS-SILVA 2012) : entretiens semi-directifs à libres, informels, et avec des informateurs-clefs ; observations passives, et actives ; recueil sur place de données utiles à l'élaboration de statistiques représentatives ; et recherche documentaire dans la presse. Puis de retour du terrain, finalement *penser* (HEIDDEGER 1999 [1959]) – sur le temps long cette fois-ci.

Le travail réalisé jusqu'alors m'a amenée à ces conclusions. À l'aube de ma thèse, *mes* espace, objet et *sujets* d'étude m'étaient relativement inconnus et nouveaux. Je les ai appréhendés selon une approche qualitative que j'ai voulue abductive, biographique et ethnographique. Adopter une géographie psychosociale nourrissait un double objectif : rendre audible l'égalité de participation à la société, de populations dites marginales car migrantes ; et visibiliser une contribution non des moindres à la mondialisation, d'espaces souvent considérés en marge *per se* pour être non-métropolitains. Pouvoir alors donner la parole et *retranscrire* les expériences de personnes – présentées telles des « minorité[s] de la minorité » (LUCIANI 2000) –, s'avère primordial.

Pour les personnes concernées – parmi lesquelles des individus ayant migré et disqualifiés, mais aussi pour tout habitant d'espaces non-métropolitains dépréciés dans une mesure ou l'autre –, ces situations vécues « *d'entre-deux* » et *marginales* « [...] peuvent offrir un angle d'observation privilégié, dans la mesure où leur marginalité fait apparaître de manière grossissante le travail de biographisation qu'elles requièrent et la performativité biographique qu'y déploient ceux qui les vivent » (DELORY-MOMBERGER 2010, 70). Les considérer avec diligence dans le cadre d'une géographie psychosociale, c'est se donner les moyens d'une meilleure compréhension, par l'espace, du rapport situé qu'entretient l'homme à lui-même, au social, à la société ; en soi, *du* comment

l'individu se construit, existe avec les autres, et pour lui-même. Au final, c'est travailler à informer – depuis des espaces dits être des « marges » – sur l'état actuel du *faire* société, et des sociétés mêmes dans lesquelles nous vivons. Assurément, les sciences sociales et cognitives doivent se prononcer sur l'avenir politique des sociétés humaines, afin de pouvoir aider à penser au mieux et en conséquence, les conditions et les modalités de leur progrès.

Références bibliographiques

Ressources scientifiques

- ACOBÉ, Asociación de Cooperación Bolivia España. 2008. *Situación de familias de migrantes a España en Bolivia*, Madrid.
- Afshar, Farokh. 1998. "Balancing global city with global village." *Habitat International* 22, no. 4 : 375-387.
- Agamben, Giorgio. 2003. *État d'exception*. Éditions du Seuil, L'ordre philosophique. Paris.
- Agamben, Giorgio. 2007. *Qu'est-ce qu'un dispositif ?* Petite Bibliothèque : Rivages Poche.
- Agier, Michel. 2015. "Le dire-vrai de l'anthropologue. Réflexions sur l'enquête ethnographique du point de vue de la rencontre, des subjectivités et du savoir." *Mondes ethnographiques* 30.
- Agier, Michel. 2009a. "Pour une anthropologie des prises de parole." In *Vivre/survivre. Récits de résistance*, édité par Christine Delory-Momberger et Christophe Niewiadomski, 179-186. Paris.
- Agier, Michel. 2009b. *Esquisses d'une anthropologie de la ville : lieux, situations, mouvements* : Academia-Bruylant.
- Agier, Michel. 2013. *La condition cosmopolite : l'anthropologie à l'épreuve du piège identitaire*. La Découverte. Paris.
- Albert, Bruce. 2016. "Écrire "au nom des autres" : retour sur le pacte ethnographique." In *Trophées : études ethnologiques, indigénistes et amazonistes offertes à Patrick Menget, vol. 1 : couvade, terrains et engagements indigénistes*, édité par Philippe Erikson, *recherches américaines*, 109-118. Nanterre : Société d'Ethnologie.
- Allport, Gordon W. 1954. *The nature of prejudice*. Cambridge, Mass : Addison-Wesley Pub. Co.
- Amin, Ash ; Graham, Stephen. 1997. "The ordinary city." *Transactions of the institute of British geographers* 22, no. 4 : 411-429.
- Anderson, Benedict. 1996. *L'imaginaire national : réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme* : La Découverte. (Orig. pub. 1983).
- André, Christophe. 2018. *La vie intérieure*. Paris : L'Iconoclaste.
- Appadurai, Arjun. 2005. *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*. Petite Bibliothèque Payot. Paris.
- Appiah, Kwame Anthony. 1997. "Cosmopolitan patriots." *Critical inquiry* 23, no. 3 : 617-639.
- Appiah, Kwame Anthony. 2015. *Cosmopolitanism : ethics in a world of strangers* : Penguin Books Limited. (Orig. pub. 2006).
- Arendt, Hannah. 1972. *Du mensonge à la violence : essais de politique contemporaine*. Agora. Paris : Calmann-Lévy.
- Arendt, Hannah. 1972. *Les origines du totalitarisme. Le système totalitaire*. Éditions du Seuil, Points Essais.
- Arendt, Hannah. 1989. *La crise de la culture, huit exercices de pensée politique*. Gallimard, Collection Folio Essais. (Orig. pub. 1972).

- Arendt, Hannah. 2003. *Juger. Sur la philodophie politique de Kant*. Éditions du Seuil, Essais. (Orig. pub. 1977).
- Arendt, Hannah. 2004. *Condition de l'homme moderne*. Édité par Calmann-Lévy, Agora Pocket. (Orig. pub. 1961).
- Arendt, Hannah. 2007. *La politique a-t-elle encore un sens ?* Carnets : L'Herne. (Orig. pub. 1995).
- Arendt, Hannah. 2009. *Responsabilité et jugement*. Petite Bibliothèque Payot. (Orig. pub. 1965-66).
- Arendt, Hannah. 2014. *Qu'est-ce-que la politique ?* Éditions du Seuil, Points Essais. (Orig. pub. 2005 (1953-59)).
- Arnheim, Rudolf. 1969. *Visual thinking*. University of California Press.
- Arteaga, Maria. 2010. *Mujeres migrantes andinas, contexto, políticas y gestión migratoria*.
- Aubert, Nicole. 2006. "L'urgence, symptôme de l'hypermodernité : de la quête de sens à la recherche de sensation." *Communication et organisation*, 29 : 11-21.
- Augé, Marc. 1992. *Non-lieux : introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Éditions du Seuil.
- Augé, Marc. 2014. *L'anthropologue et le monde global*. Armand Colin, La Fabrique du Sens. Paris.
- Austin, John langshaw. 1991. *Quand dire, c'est faire*. Seuil, Points Essais. (Orig. pub. 1970).
- Authier, Jean-Yves ; Bacqué, Marie-Hélène ; Guérin-Pace, France. 2007. *Le Quartier*. La Découverte. Paris.
- Baby-Collin, Virginie & al. 2011. "Visibilidad y territorialización de la migración boliviana en Madrid, Barcelona, Buenos Aires." Communication écrite pour le XII Congreso de la Población Española, Población y espacios urbanos, Universitat de Barcelona (UB), 557-576.
- Baby-Collin, Virginie ; Cortes Geneviève ; Miret Naik. 2009a. "Migrants andins en Espagne, ruptures et continuités d'une géographie économique de l'immigration." *Méditerranée - revue géographique des pays méditerranéens* 113 : 41-54.
- Baby-Collin, Virginie ; Cortes, Geneviève ; Miret, Naik. 2009b. "Les migrants andins en Espagne. Inscription spatiale et repérage de filières." *Mélanges Casa de Velázquez* 39, no. 1 : 115-145.
- Baby-Collin, Virginie ; Cortes, Geneviève. 2014. "New trends of the Bolivian migration in a context of crisis." *Revista CIDOB d'Afers Internacionals*, no. 106-107 : 61-83.
- Baby-Collin, Virginie. 2014. *Prendre place ici et là-Bas. Géographie multisituée des migrations boliviennes (Argentine, États-Unis, Espagne)*. Volume 3 : Inédit. Habilitation à Diriger des Recherches de géographie, Université Paris Ouest Nanterre La Défense.
- Bachelard, Gaston. 1957. *La poétique de L'espace*. PUF. Paris.
- Bachelard, Gaston. 1994. *L'intuition de l'instant*. Le Livre de Poche, Biblio Essais. (Orig. pub. 1932).
- Backouche, Isabelle ; Ripoll, Fabrice ; Tissot, Sylvie ; Veschambre, Vincent, ed. 2011. *La dimension spatiale des inégalités. Regards croisés des sciences sociales*, Géographie Sociale. Presses Universitaires de Rennes. Rennes.

- Badie, Bertrand & al. 2008. *Pour un autre regard sur les migrations. Construire une gouvernance mondiale*. La Découverte, Sur le vif. Paris.
- Bailly, Antoine ; Ferras, Robert. 2010. *Éléments d'épistémologie de la géographie*, Collection U Géographie. Armand Colin. Paris. (Orig. pub. 1997).
- Balibar, Étienne ; Wallerstein, Immanuel. 1988. *Race, nation, classe. Les identités ambiguës*. La Découverte. Paris.
- Balibar, Étienne. 2013. "Un racisme sans races : entrevue avec Étienne Balibar." *Relations* 763 : 13–17.
- Balibar, Françoise & al. 2013. "Moment, instant, occasion", *Trivium* 15.
- Barbaza, Yvette. 1966. "Le paysage humain de la Costa Brava". Armand Colin. Paris.
- Barberis, Eduardo ; Pavolini, Emmanuele. 2015. "Settling outside gateways. The state of the art, and the issues at stake." *Sociologica* 2 : 1–33.
- Barthes, Roland. 1964. "Rhétorique de l'image." *Communications* 4, no. 1 : 40–51.
- Barthes, Roland. 1980. *La chambre claire. Note sur la photographie*. Gallimard Seuil, Éditions de l'Étoile, Cahiers du Cinéma. Paris.
- Bauder, Harald. 2013. *Why we should use the term illegalized immigrant*. Vol. 1. *RCIS Research Brief*. Édité par Harald Bauder. Toronto : Ryerson Centre for Immigration & Settlement, Ryerson University.
- Baum, Tom ; Hearn, Niamh ; Devine, Frances. 2008. "Place branding and the representation of people at work: exploring issues of tourism imagery and migrant labour in the Republic of Ireland." *Place Branding and Public Diplomacy* 4, no. 1 : 45–60.
- Bauman, Zygmunt. 1999. *La coût humain de La mondialisation*. Hachette. Paris.
- Bauman, Zygmunt. 2016. *La vie liquide*. Pluriel. (Orig. pub. 2005).
- Bayart, Jean-François. 1996. *L'illusion identitaire*. Arthème Fayard, L'espace Du Politique.
- Bayona-Carrasco, Jordi ; Gil-Alonso, Fernando. 2012. "Suburbanisation and international immigration : The case of the Barcelona metropolitan region (1998–2009)." *Tijdschrift voor economische en sociale geografie* 103, no. 3 : 312–329.
- Beaud, Stéphane ; Weber, Florence. 2010. *Guide de l'enquête de terrain : produire et analyser des données ethnographiques*. La Découverte, Grands Repères Guides. Paris.
- Beauregard, Robert. 2003. "City of superlatives." *City & Community* 2, no. 3 : 183–199.
- Beck, Ulrich. 2008. *La société du risque : sur la voie d'une autre modernité*. Flammarion, Champs Essais. (Orig. pub. 1986).
- Bell, Jonathan F. 2000. "Shadows in the hinterland: rural noir." In *Architecture and Film*, édité par Mark Lamster, 217–230. Princeton Architectural Press. New York.
- Bernabé, Jean. 2016. *La dérive identitariste*. L'Harmattan. Paris.
- Bereman, Gerald. 1978. "Scale and social relations." *Current Anthropology* 19, no. 2 : 225–245.
- Berry, J. W. 2001. "A psychology of immigration." *Journal of Social Issues* 57, no. 3: 615–631.
- Beyer, Chris, Royoux, Dominique. 2015. "Représenter les temporalités territoriales : une approche cartographique et chronophotographique des rythmes urbains", *Cahiers de géographie du Québec*, 59, no. 166 : 91–108.

- Bonny, Yves ; Bautès, Nicolas ; Gouëset, Vincent. 2017. *L'espace en Partage. Approche interdisciplinaire de la dimension spatiale des rapports sociaux*, Géographie Sociale. Presses Universitaires de Rennes. Rennes.
- Bouly de Lesdain, Sophie. 1999. "Château Rouge, une centralité africaine à Paris." *Ethnologie française* 29, no. 1 : 86-99.
- Bourdieu, Pierre. 1972. *Esquisse d'une théorie de la Pratique. Précédé de « trois études d'ethnologie Kabyle »*. Librairie Droz. Genève.
- Bourdieu, Pierre. 1993. *La misère du monde*. Seuil, Libre Examen. Paris.
- Braudel, Fernand. 1949. *La Méditerranée et le Monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*. Armand Colin. Paris.
- Bredeloup, Sylvie. 2007. "À propos des centralités immigrées." *Rives nord-méditerranéennes* 26.
- Breton, Philippe. 2004. *L'utopie de la communication. Le mythe du village planétaire*. La Découverte, Poche. Paris. (Orig. pub. 1992).
- Breton, Roland. 2006. *Horizons et frontières de l'esprit : Comprendre le multiculturalisme*. Le mot et le reste, Attitudes. Marseille.
- Breviglieri, Marc. 2006. "Penser l'habiter, estimer l'habitabilité." *Tracés*, 23.
- Brubaker, Rogers. 2002. "Ethnicity without groups." *European Journal of Sociology* 43, no. 2 : 163-189.
- Brubaker, Rogers. 2004. *Ethnicity without Groups*. Harvard University Press.
- Brunel, Sylvie. 2012. *La Planète disneylandisée. Pour un tourisme responsable*. Sciences Humaines Essai.
- Brunet, Roger ; Ferras, Robert ; Théry, Hervé. 2009. *Les mots de la géographie. Dictionnaire critique*. RECLUS - La Documentation Française, Collection Dynamiques du Territoire. Montpellier-Paris. (Orig. pub. 1992).
- Brunet, Roger. 1986. "La géographie dite « sociale » : Fonctions et valeurs de la distinction." *Espace géographique* : 127-130.
- Buitelaar, Marjo. 2006. "'I am the ultimate challenge'." *European Journal of Women's Studies* 13, no. 3 : 259-276.
- Burawoy, Michael. 1991. "The extended case method." In *Ethnography unbound: power and resistance in the modern metropolis*, édité par Michael Burawoy & al., 271-287. University of California Press. Berkeley.
- Buttimer, Anne. 1976. "Grasping the dynamism of lifeworld." *Annals of the Association of American Geographers* 66, no. 2 : 277-292.
- Çağlar, Ayse ; Glick Schiller, Nina. 2015. "A multiscale perspective on cities and migration. A comment on the symposium (Rescaling immigration paths : emerging settlement patterns beyond gateway cities)." *Sociologica* 2 : 1-9.
- Cailly, Laurent. 2004. *Pratiques spatiales, identités sociales et processus d'individualisation. Étude sur la constitution des identités spatiales individuelles au sein des classes moyennes salariées du secteur public hospitalier dans une ville intermédiaire : l'exemple de Tours*. Thèse de géographie, Université François Rabelais.
- Calbérac, Yann ; Volvey, Anne, ed. 2014a. *J'égo-Géographie...* Vol. 89-90, Géographie et Cultures : Laboratoire Espaces, Nature et Culture (ENEC).
- Calbérac, Yann ; Volvey, Anne. 2014b. "Introduction. J'égo-Géographie..." *Géographie et Cultures* 89-90 : 5-32.

- Calbérac, Yann. 2010. *Terrains de géographes, géographes de terrain. Communauté et imaginaire disciplinaires au miroir des pratiques de terrain des géographes français du XX^e Siècle*. Thèse de géographie, Université Lumière Lyon II.
- Canzler, Weert ; Kaufmann, Vincent ; Kesselring, Sven, ed. 2008. *Tracing mobilities : Towards a cosmopolitan perspective*. Ashgate.
- Carr, David. 2014. *Experience and history : phenomenological perspectives on the historical world*. Oxford University Press.
- Carroué, Laurent. 2006. *Géographie de la mondialisation*. Armand Colin, Collection U Géographie. Paris. (Orig. pub. 2002).
- Castles, Stephen ; Miller, Mark. 2009. *The age of migration : international population movements in the modern world*. 4^e ed. : The Guilford Press. (Orig. pub. 1993).
- Castles, Stephen ; Ozkul, Derya ; Cubas, Magdalena Arias ed. 2015. *Social transformation and migration. National and local experiences in South Korea, Turkey, Mexico and Australia*, Migration, Diasporas and Citizenship : Palgrave Macmillan UK.
- Castles, Stephen. 2010. "Understanding global migration : a social transformation perspective." *Journal of Ethnic and Migration Studies* 36, no. 10 : 1565-1586.
- Castles, Stephen. 2012. "Understanding the relationship between methodology and methods." In *Handbook of research methods in migration*, 7-25. Edward Elgar Publishing Limited. Cheltenham, Northampton.
- Catellin, Sylvie. 2004. "L'abduction : une pratique de la découverte scientifique et littéraire." *Hermès, La Revue* 39, no. 2 : 179-185.
- Chang, T. C. 1999. "Local uniqueness in the global village : heritage tourism in Singapore." *The Professional Geographer* 51, no. 1 : 91-103.
- Charmes, Jacques. 1973. "La monographie villageoise comme démarche totalisante : application à la paysannerie des hauts plateaux malgaches." *Revue Tiers Monde* : 639-652.
- Châtelet, Isabelle. 2010. "À point nommé. De quelques vertus de kairos pour l'analyse." *Essaim* 24, no. 1 : 63-72.
- Chavel, Solange. 2014. "De la migration à la mobilité : comment aller au-delà du nationalisme méthodologique ?" *Raisons politiques* 54, no. 2 : 53-66.
- Cid-Aguayo, Beatriz Eugenia. 2010. "Global villages and rural cosmopolitanism : exploring global ruralities." *Globalizations* 5, 4 : 32.
- Claval, Paul. 2012. *De la Terre aux hommes : la géographie comme vision du Monde*. Armand Colin, Le Temps Des Idées.
- Clerval, Anne ; Fleury, Antoine ; Rebotier, Julien ; Weber, Serge, ed. 2015. *Espace et rapports de domination*, Géographie Sociale. Presses universitaires de Rennes. Rennes.
- Cloke, Paul. 2006. "Rurality and racialized others : out of place in the countryside." In *Handbook of rural studies*, édité par Paul Cloke, Terry Marsden, et Patrick Mooney, 379-387. SAGE Publications.
- Coëffé, Vincent, Pébarthe, Hélène, Violier, Philippe. 2007. "Mondialisations et mondes touristiques." *L'Information géographique* 71, no. 2 : 83-96.
- Cohen, Mitchell. 1992. "Rooted cosmopolitanism." *Dissent Autumn* : 477-483.
- Collier, John Jr. ; Collier, Malcolm. 1986. *Visual anthropology : photography as a research method*. University of New Mexico Press. (Orig. pub. 1967).

- Copans, Jean. 2011. *L'enquête et ses méthodes : l'enquête ethnologique de terrain*. Armand Colin.
- Corona, Monica ; Chávez, Patricia. 2010. *Migración de mujeres bolivianas a España: el fenómeno social más allá de lo económico*. Fundación Colectivo Cabildeo, Abriendo Mundos. Mujeres migrantes, Mujeres con derechos. La Paz.
- Coutellec, Léo. 2015. *La science au pluriel : essai d'épistémologie pour des sciences impliquées*. Quae Éditions, Sciences en question. Versailles.
- Crépeau, François. 2013. *Mainstreaming a human rights-based approach to migration within the high level dialogue*. Statement by the UN Special Rapporteur on the human rights of migrants, PGA Plenary Session - Criminalization of Migrants. 2 Octobre 2013. New York.
- Crépeau, François. 2016. *La mobilité et la diversité, défis des sociétés contemporaines*. Organisation internationale de la Francophonie. Journées des réseaux institutionnels de la Francophonie. Conseil constitutionnel de France. 31 mai et 1er juin 2016. Paris.
- Cresswell, Tim ; Merriman, Peter, ed. 2011. *Geographies of mobilities : practices, spaces, subjects*. Ashgate Publishing.
- Cresswell, Tim. 2006. *On the move : mobility in the modern western world*. Taylor & Francis.
- Cresswell, Tim. 2010. "Mobilities I : catching up." *Progress in Human Geography* 35, no. 4 : 550-558.
- Crozier, Michel ; Friedberg, Erhard. 2014. *L'acteur et le système : les contraintes de l'action collective*. Éditions du Seuil, Points Essais. (Orig. pub. 1977).
- Dahdah, Assaf. 2015. *Habiter la ville sans droits. Les travailleurs migrants dans les marges de Beyrouth (Liban)*. Thèse de géographie, Aix-Marseille Université.
- Dardel, Éric. 1990. *L'homme et la Terre. Nature de la réalité géographique*. Éditions du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques. Paris. (Orig. pub. 1952).
- Davis, Mike. 2007. *Le pire des mondes possibles : de l'explosion urbaine au bidonville global*. La Découverte Poche / Sciences Humaines et Sociales. Paris.
- De Certeau, Michel ; Giard, Luce ; Mayol, Pierre. 1990. *L'invention du quotidien : arts de faire*. Gallimard, Folio Essais.
- De Genova, Nicholas. 2002. "Migrant "illegality" and deportability in everyday life." *Annual Review of Anthropology* 31, no. 1 : 419-447.
- De Raedt, Thérèse. 2010. "Le Club Med: l'idéalisme d'une époque." *French Cultural Studies* 21, no. 3 : 216-235.
- De Sardan, Jean-Pierre Olivier. 2008. *La Rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*. Anthropologie Prospective, Academia-Bruylant. Louvain-La-Neuve.
- Debarbieux, Bernard. 1995. "Le lieu, fragment et symbole du territoire." *Espaces et sociétés* 80A, no. 1 : 13-36.
- Debarbieux, Bernard. 2014a. "Enracinement – Ancrage – Amarrage : raviver les métaphores." *L'Espace géographique* 43, no. 1 : 68-80.
- Debarbieux, Bernard. 2014b. "Les spatialités dans l'œuvre d'Hannah Arendt." *Cybergeo: European Journal of Geography*, no. Épistémologie, Histoire de la Géographie, Didactique, document 672.
- Delory-Momberger, Christine ; Wulf, Christoph. 2005. *Histoire de vie et recherche biographique en Éducation*. Economica Anthropos, Éducation. Paris.

- Delory-Momberger, Christine. 2003. *Biographie et éducation : figures de l'individu-Projet*. Economica Anthropos, Éducation. Paris.
- Delory-Momberger, Christine. 2004. *Les histoires de vie. De l'invention de soi au projet de formation*. Economica Anthropos, Anthropologie. Paris. (Orig. pub. 2000).
- Delory-Momberger, Christine. 2010. *La condition biographique. Essais sur le récit de soi dans la modernité avancée*. Téraèdre, Autobiographie & Éducation. Paris.
- Delory-Momberger, Christine. 2014. *De la recherche biographique en éducation : Fondements, méthodes, pratiques*. Téraèdre, Autobiographie & Éducation. Paris.
- Delory-Momberger, Christine. À paraître. *Entendre la parole des migrants : recherche biographique et expérience migratoire* (chapitre d'ouvrage).
- Delpont, Marie-France. 1984. "« Trabajo-Trabajar(Se) » : étude lexico-syntaxique." *Cahiers d'Études Hispaniques Médiévales* : 99-162.
- Deluz, Ariane. 1992. "Avant-Propos." In *De village en village. Espaces communautaires et développement*. Graduate Institute Publications, vol. Cahiers de l'IUED 21, 9-13. Presses Universitaires de France. Genève.
- Descola, Philippe ; Ingold, Tim. 2014. *Être au monde. Quelle expérience commune ?* Presses Universitaires de Lyon, Grands Débats. Mode d'emploi. Lyon.
- Desroche, Henri ; Rambaud, Placide dir. 1971. *Villages en développement. Contribution à une sociologie villageoise*. Monton & Co ed., Actes Des Premier et Deuxième Colloques D'Albiez-Le-Vieux 1969-1970.
- DeWind, Josh ; Holdaway, Jennifer. 2007. "Preface." In *Researching migration : stories from the field*, édité par Louis DeSipio, Manuel Garcia y Griego, Sherrie Kossoudji, 9-12. Social Science Research Council. New York.
- Di Meo, Guy ; Buleon, Pascal, ed. 2007. *L'espace social. Lecture géographique des sociétés*. Collection U Géographie. Paris. (Orig. pub. 2005).
- Di Meo, Guy. 1998. *Géographie sociale et territoires*. Nathan. Paris.
- Di Méo, Guy. 2011. *Les murs invisibles : femmes, genre et géographie sociale*. Armand Colin.
- Di Méo, Guy. 2014. *Introduction à la géographie sociale*. Dunod, Armand Colin, Cursus. Paris.
- Dibie, Pascal. 1979. *Le village retrouvé*. Grasset & Fasquelle.
- Dibie, Pascal. 2013. *Le village métamorphosé. Révolution dans la France profonde*. Pocket, Terre Humaine Poche. (Orig. pub. 2006).
- Dimitrova, Anna. 2005. "Le « jeu » entre le local et le global : dualité et dialectique de la globalisation." *Socioanthropologie* 16.
- Dodier, Rodolphe ; Rouyer, Alice ; Séchet, Raymonde, ed. 2008a. *Territoires en action et dans l'action*. Géographie Sociale. Presses Universitaires de Rennes. Rennes.
- Dodier, Rodolphe ; Rouyer, Alice ; Séchet, Raymonde. 2008b. "Introduction." In *Territoires en action et dans l'action, Géographie Sociale*, 7-26. Presses Universitaires de Rennes. Rennes.
- Dollfus, Olivier. 2007. *La mondialisation*. Presses de Sciences Po, Bibliothèque Du Citoyen. Paris. (Orig. pub. 1997).
- Domínguez, Josefina ; Parreño, Juan Manuel ; Díaz, Ramón. 2010. "Inmigración y ciudad en España : integración versus segregación socio-territoriales." *Scripta Nova Revista Electrónica de Geografía y Ciencias Sociales* 24, no. 331 (50).
- Droit, Roger-Pol. 2013. *Si je n'avais plus qu'une heure à vivre*. Odile Jacob. Paris.

- Dubet, François ; Zeitler, André ; Guérin, Jérôme. 2012. "La construction de l'expérience." *Recherche et formation* 70.
- Dubet, François. 2016. *Sociologie de l'expérience*. Éditions du Seuil, Points Essais (Orig. pub. 1994).
- Dumez, Hervé. 2012. "Qu'est-ce que l'abduction, et en quoi peut-elle avoir un rapport avec la recherche qualitative ?" *Le Libellio d'AEGIS* 8, no. 3 : 3-9.
- Dumitru, Speranta. 2014. "Qu'est-ce que le nationalisme méthodologique ? Essai de typologie." *Raisons politiques* 54, no. 2 : 9-22.
- Elias, Norbert ; Scotson, John. 1994. *The Established and the Outsiders*. SAGE Publications. (Orig. pub. 1965).
- Elias, Norbert. 2014. *L'utopie*. La Découverte.
- Elias, Norbert. 2016. *La société des individus*. Arthème Fayard, Agora Pocket. Paris. (Orig. pub. 1991).
- Eskénazi, André. 2008. "L'étymologie de "travail"." *Romania*, 296-372 : 296-372.
- Fabre, Michel. 2006. "La controverse de Valladolid ou la problématique de l'altérité." *Le Télémaque* 29, no. 1 : 7-16.
- Faist, Thomas. 2000. *The volume and dynamics of international migration and transnational social spaces*. Clarendon Press. Oxford.
- Faist, Thomas. 2013. "The mobility turn : a new paradigm for the social sciences ?" *Ethnic and Racial Studies* 36, no. 11 : 1637-1646.
- Fawcett, James. 1985. "Migration psychology : new behavioral models." *Population and Environment* 8, no. 1 : 5-14.
- Fernández, Mercedes. 2009. "Bolivianos en España". *Revista de Indias*, LXIX, no. 245 : 171-198.
- Fischer, Gustave-Nicolas. 1981. *La psychosociologie de l'espace*. Presses Universitaires de France. Paris.
- Fischer, Gustave-Nicolas. 2011. *Psychologie sociale de l'environnement*. Dunod.
- Fitting, Peter. 2007. "Utopies/Dystopie/Science-Fiction : l'interaction de la fiction et du réel." *Alliage*, no. 60.
- Fleury, Philippe. 2017. *Citoyenneté et démocratie*. L'Harmattan, Ouverture Philosophique.
- Foucault, Michel. 1984. "Des espaces autres. Architecture, Mouvement." *Continuité*, 5 : 46-9.
- Foucault, Michel. 2004. Sécurité, territoire, population. Cours au Collège de France 1977-78, EHESS. Gallimard, Seuil.
- Foucher, Michel. 2012. *L'obsession des frontières*. Tempus Perrin, Tempus.
- Fournier, Jean-Marc ; Bonny, Yves. 2017. "Conclusion générale." In *L'espace en partage. Approche interdisciplinaire de la dimension spatiale des rapports sociaux*, édité par Yves Bonny, Nicolas Bautès, Vincent Gouëset, *Géographie Sociale*, 331-341. Presses Universitaires de Rennes. Rennes.
- Franco i Guillén, Núria. 2011. "L'immigration en catalogne dans le contexte espagnol : l'évolution de la démographie et des politiques publiques." *Migrations Société* 134-135, no. 2 : 83-93.
- Frémont, Armand ; Chevalier, Jacques ; Hérim, Robert ; Renard, Jean. 1984. *Géographie sociale*. Masson. Paris.
- Frémont, Armand. 2009. *La Région, espace vécu*. Flammarion, Champs Essais. (Orig. pub. 1976).

- Freud, Sigmund. 1986. *Métapsychologie*. Gallimard, Collection Folio Essais no. 30. (Orig. pub. 1940).
- Friedmann, John. 1986. "The world city hypothesis." *Development and change* 17, no. 1 : 69-83.
- Gadras, Mike ; Milazzo, Josepha, ed. 2016b. *L'ajustement méthodologique comme fabrique critique du savoir dans les études migratoires*. e-Migrinter 14.
- Gadras, Mike ; Milazzo, Josepha. 2016a. "L'ajustement méthodologique comme fabrique critique du savoir dans les études migratoires." e-Migrinter 14.
- Gadras, Mike. 2016. "Méthodologie d'une étude en recherche biographique portant sur les « migrations précaires »." e-Migrinter 14.
- Gadras, Mike. 2017. *Le présent vécu comme processus de formation du sujet anthropologique : une herméneutique de la parole en condition de migration précaire*. Thèse en sciences de l'éducation, Université Paris 13.
- Galeano, Juan; Sabater, Albert. 2016. "Inmigración internacional y cambio demográfico en el nuevo milenio." In *Inmigración y diversidad en España. Crisis económica y gestión municipal*, édité par Andreu Domingo, 13-48. Barcelona.
- Gens, Jean-Claude. 2009. *L'expérience vive*. Série philosophie. Presses Universitaires de France. Paris.
- Gentelle, Pierre. 2011. "Le terrain, « une manière de vivre et de regarder le monde et les gens »." *L'Information géographique* 75, no. 3 : 102-119.
- Gentil, Aurélien. 2013. "Entre ancrages temporaires et mobilités saisonnières : l'installation permanente des travailleurs mobiles du tourisme sur le littoral atlantique." *Espace populations sociétés*, 1-2 : 111-124.
- George, Pierre ; Verger, Fernand, dir. 2009. *Dictionnaire de la géographie*, Quadrige Dicos Poche. Presses Universitaires de France. Paris. (Orig. pub. 1970).
- Gérard, Valérie. 2017. "Politique et violence selon Hannah Arendt : la violence antipolitique vs la politisation violente des rapports humains." In *Violences : anthropologie, politique, philosophie*, édité par Guillaume Sibertin-Blanc. Toulouse.
- Gerber, Philippe ; Carpentier, Samuel. 2013. *Mobilités et modes de vie. Vers une recomposition de l'habiter*. Presses Universitaires de Rennes.
- Ghorra-Gobin, Cynthia, ed. 2006. *Dictionnaire des mondialisations*. Armand Colin.
- Giddens, Anthony. 1999. *Runaway world : how globalization is reshaping our Lives*. Routledge.
- Gil-White, Francisco J. 1999. "How thick is blood? The plot thicken... : if ethnic actors are primordialists, what remains of the circumstantialist / primordialist controversy?" *Ethnic and Racial Studies* 22, no. 5 : 789-820.
- Gislain, Jean-Jacques. 2004. "Futurité et toposité : sitologie des perspectives de l'action." *Géographie, économie, société* 6, no. 2 : 219.
- Glick Schiller, Nina ; Çağlar, Ayşe ; Guldbrandsen, Thaddeus. 2006. "Beyond the ethnic Lens : locality, globality, and born-again incorporation." *American Ethnologist* 33, no. 4 : 612-633.
- Glick Schiller, Nina ; Çağlar, Ayşe. 2009. "Towards a comparative theory of locality in migration studies : migrant incorporation and city scale." *Journal of ethnic and migration studies* 35, no. 2 : 177-202.
- Glick Schiller, Nina ; Çağlar, Ayşe, ed. 2011a. *Locating migration. Rescaling cities and migrants*. Cornell University Press. Ithaca, United States.

- Glick Schiller, Nina ; Çağlar, Ayse. 2011b. "Locality and globality : building a comparative analytical framework in migration and urban studies." In *Locating migration. Rescaling cities and migrants*, 60-85. Cornell University Press. Ithaca, United States.
- Glick Schiller, Nina ; Çağlar, Ayse. 2016. "Displacement, emplacement and migrant newcomers : rethinking urban sociabilities within multiscale Power." *Identities* 23, no. 1 : 17-34.
- Glick Schiller, Nina ; Darieva, Tsyppylma ; Gruner-Domic, Sandra. 2011. "Defining cosmopolitan sociability in a transnational age. An introduction." *Ethnic and Racial Studies* 34, no. 3 : 399-418.
- Glick Schiller, Nina. 2008. *Beyond methodological ethnicity : local and transnational pathways of immigrant incorporation*. Vol. 2. Willy Brandt Series of Working Papers in International Migration and Ethnic Relations Édité par Maja Povrzanovic Frykman. Malmö University. Malmö.
- Glick Schiller, Nina. 2012a. "A comparative relative perspective on the relationships between migrants and cities." *Urban Geography* 33, no. 6 : 879-903.
- Glick Schiller, Nina. 2012b. "Situating identities : towards an identities studies without binaries of difference." *Identities* 19, no. 4 : 520-532.
- Godelier, Maurice ; Lussault, Michel. 2016. *La pratique de l'anthropologie : du décentrement à l'engagement*. Grands Débats Mode D'emploi. Presses Universitaires de Lyon. Lyon.
- Gold, Lorna. 2002. "Positionality, worldview and geographical research : a personal account of a research journey." *Ethics, Place & Environment* 5, no. 3 : 223-237.
- Golledge, Reginald. 1980. "A behavioral view of mobility and migration research." *The Professional Geographer* 32, no. 1 : 14-21.
- Gorman-Murray, Andrew. 2008. "Country." *M/C Journal*, 11.
- Gottmann, Jean. 1952. *La politique des États et leur géographie*. Sciences Politiques. Armand Colin. Paris
- Grady, John. 2001. "Becoming a visual sociologist." *Sociological imagination* 38, no. ½ : 83-119.
- Grafmeyer, Yves ; Joseph, Isaac. 2009. *L'école De Chicago. Naissance De L'écologie Urbaine*. Éditions Flammarion, Champs Essais. Aubier. (Orig. pub. 1979).
- Grataloup, Christian. 2000. "L'individu géographique." In *Logiques de l'espace, esprit des Lieux. Géographies à Cerisy*, édité par Jacques Lévy, Michel Lussault, 57-68. Paris.
- Grataloup, Christian. 2015. *Introduction à la géohistoire*. Armand Colin. Paris.
- Gravari-Barbas, Maria, ed. 2005. *Habiter le patrimoine : enjeux, approches, vécu*. Géographie Sociale. Presses Universitaires de Rennes. Rennes.
- Guaygua, Germán & al. 2010. *La familia transnacional, Cambios en las relaciones sociales y familiares de migrantes de El Alto y La Paz a España*. PIEB. La Paz.
- Guermond, Yves. 2017. *Géographie et citoyenneté*. Éditions Universitaires Européennes.
- Gumuchian, Hervé ; Grasset, Eric ; Lajarge, Romain ; Roux, Emmanuel. 2003. *Les acteurs, ces oubliés du territoire*. Economica Anthropos, Géographie.
- Gwiazdzinski, Luc ; Drevon, Guillaume ; Klein, Olivier. 2017. *Chronotopies. Lecture et écriture des mondes en mouvement*, Elya Éditions.
- Habermas, Jürgen. 1987. *Théorie de l'agir communicationnel, tome 1 : rationalité de l'agir et rationalisation de la société*. Fayard. Paris.

- Hadermann, Pascale ; Pierrard, Michel ; Van Raemdonck, Dan. 2010. "La scalarité dans tous ses aspects." *Langue française* 165, no. 1 : 3-15.
- Halfacree, Keith ; Boyle, Paul. 1993. "The challenge facing migration research : the case for a biographical approach." *Progress in Human Geography* 17, no. 3 : 333-348.
- Halfacree, Keith. 2004. "A utopian imagination in migration's Terra Incognita? Acknowledging the non-economic worlds of migration decision-making." *Population, Space and Place* 10, no. 3 : 239-253.
- Halmos, Claude. 2016. *Savoir être*. Fayard, Pocket. Malesherbes.
- Hardy, Georges. 1939. *La géographie psychologique*. Gallimard.
- Harper, Douglas. 2002. "Talking about pictures : a case for photo elicitation." *Visual Studies* 17, no. 1 : 13-26.
- Heidegger, Martin. 1992. *Être et temps*. Gallimard, Bibliothèque de Philosophie. (Orig. pub. 1927).
- Heidegger, Martin. 1999. *Qu'appelle-t-on Penser ?* Presses Universitaires de France, Quadrige. Paris. (Orig. pub. 1959).
- Heidegger, Martin. 1980. "Bâtir Habiter Penser." In *Essais et conférences*, vol 52, *Collection Tel*, 170-193. (Orig. pub. 1958).
- Hermans, Hubert ; Kempen, Harry ; Van Loon, Rens. 1992. "The dialogical self : beyond individualism and rationalism." *American psychologist* 47, no. 1 : 23.
- Hermans, Hubert. 2001. "The dialogical self : toward a theory of personal and cultural positioning." *Culture & Psychology* 7, no. 3 : 243-281.
- Hérodote*. 1977-78. *L'enquête et le terrain 1.-2*. Vol. 8-9. La Découverte. Paris.
- Hibbard, Michael ; Römer, Claudia. 1999. "Planning the global countryside : comparing approaches to teaching rural planning." *Journal of Planning Education and Research* 19, no. 1 : 87-92.
- Hill, Joseph. 2012. "The cosmopolitan Sahara : building a global islamic village in Mauritania." *City & Society* 24, no. 1 : 62-83.
- Hinojosa, Alfonso. 2009. *Buscando la vida: familias bolivianas transnacionales en España*. CLACSO Fundación PIEB. La Paz.
- Hogan, Jackie. 2004. "Constructing the global in two rural communities in Australia and Japan." *Journal of Sociology* 40, no. 1 : 21-40.
- Honneth, Axel. 2008. *La société du mépris : vers une nouvelle théorie critique*. Sciences Humaines et Sociales. La Découverte / Poche.
- Hoyaux, André-Frédéric. 2006a. "Pouvait-on habiter un camp de concentration sous le nazisme ?" *Travaux de l'Institut de Géographie de Reims* 29-30, no. 115-118 : 123-136.
- Hoyaux, André-Frédéric. 2006b. "Pragmatique phénoménologique des constructions territoriales et idéologiques dans les discours d'habitants." *L'Espace géographique* 35, no. 3 : 271-285.
- Hoyaux, André-Frédéric. 2009. "Comment voir ce qui n'existe pas ou comment faire exister ce qui ne se voit pas. La question de la transparence du savoir géographique." *e-Migrinter* 6, no. 4 : 6-17.
- Hoyaux, André-Frédéric. 2015a. *Pour une posture constitutiviste en géographie*. (Volume 1). Habilitation à Diriger des Recherches de géographie, Université Bordeaux Montaigne.

- Hoyaux, André-Frédéric. 2015b. "Pour une approche constitutiviste de l'habitant en géographie culturelle." *Géographie et cultures*, no. 93-94.
- Hoyaux, André-Frédéric. 2015c. "Habiter : se placer plaçant et se penser pensant." *Annales de géographie* 704, no. 4 : 366-384.
- Hoyaux, André-Frédéric. 2016. "Corps en place, place du corps." *L'Information géographique* 80, no. 2 : 11-31.
- Huff, Anne. 1999. *Writing for scholarly publication*. Sage.
- Hugo, Graeme ; Morén-Alegret, Ricard ed. 2008a. "International migration to non-metropolitan areas." *Population, Space and Place* 14, no. 6 : 473-571.
- Hugo, Graeme ; Morén-Alegret, Ricard. 2008b. "International migration to non-metropolitan areas of high income countries : editorial introduction." *Population, Space and Place* 14, no. 6 : 473-477.
- Huijbens, Edward. 2012. "Sustaining a village's social fabric ?" *Sociologia Ruralis* 52, no. 3 : 332-352.
- Huntington, Samuel. 2004. *Qui sommes nous ? : Identité nationale et choc des cultures*. Odile Jacob. Paris.
- Huntington, Samuel. 2007. *Le choc des civilisations*. Odile Jacob. Paris. (Orig. pub. 1996).
- Ingold, Tim. 2015. *The life of lines*. Routledge.
- Ingold, Tim. 2016. *Lines. A brief history*. Routledge Classics. (Orig. pub. 2007).
- Izquierdo, Antonio ; López, Diego ; Martínez, Raquel. 2002. "Los preferidos del siglo XXI la inmigración latinoamericana en España." In *La inmigración en España : contextos y alternativas*, coordonné par Francisco Javier García Castaño, Carolina Muriel López, 237-249. Universidad de Granada, Laboratorio de Estudios Interculturales.
- Jacquelin, Alice. 2016. "L'enquête empêchée : le tragique dans le *country* noir contemporain." Conférence présentée à Aux confins de l'enquête – séance 1 – échec de l'enquête, Groupe de recherche ALEF, 11/02/2016. Accès 2017 : <https://laboalef.hypotheses.org/429#more-429>.
- Jarvis, Helen ; Cloke, Jonathan ; Kantor, Paula. 2009. *Cities and gender*. Routledge.
- Jarvis, Peter. 2012. "An analysis of experience in the processes of human learning." *Recherche et formation*, no. 70 : 15-30.
- Jeffrey, Craig ; McFarlane, Colin. 2008. "Performing cosmopolitanism." *Environment and Planning D : Society and Space* 26 : 420-427.
- Jentsch, Birgit ; Simard, Myriam, ed. 2009. *International migration and rural areas. Cross-national comparative perspectives*. Routledge Ashgate.
- Jeudy, Henri-Pierre. 2006. *Un sociologue à la dérive, chronique d'un village*. Sens & Tonka. Paris.
- Jullien, François. 2008. *De l'universel, de l'uniforme, du commun et du dialogue entre les cultures*. Fayard.
- Jullien, François. 2009. *Les transformations silencieuses, chantiers, I*. Grasset & Fasquelle, Biblio Essais, Le Livre De Poche.
- Jullien, François. 2012. *L'écart et l'entre. Leçon inaugurale de la Chaire sur l'altérité*. Éditions Galilée. Mayenne.
- Jullien, François. 2017. *Une seconde vie*. Bernard Grasset. Paris.
- Jullien, François. 2018. *Si Près, tout autre : de l'écart et de la rencontre*. Grasset. Paris.

- Kasimis, Charalambos ; Papadopoulos, Apostolos. 2005. "The multifunctional role of migrants in the Greek countryside : implications for the rural economy and society." *Journal of Ethnic and Migration Studies* 31, no. 1 : 99-127.
- Kaufmann, Jean-Claude. 2004. *L'invention de soi : une théorie de l'identité*. Armand Colin.
- King, Russell ; Skeldon, Ronald. 2010. "Mind the gap !' Integrating approaches to internal and international migration." *Journal of Ethnic and Migration Studies* 36, no. 10 : 1619-1646.
- King, Russell, ed. 2001. *The Mediterranean passage : migration and new cultural encounters in Southern Europe*. Liverpool University Press.
- Klett, Mark. 2011. "Repeat photography in landscape research." In *The Sage handbook of visual research methods*, édité par Eric Margolis, Luc Pauwels, 114-131. SAGE Publications Ltd. London.
- Kohler, Wolfgang. 2000. *Psychologie de la forme. Introduction à de nouveaux concepts en psychologie*. Gallimard, Folio Essais. (Orig. pub. 1964).
- Koikkalainen, Saara ; Kyle, David. 2016. "Imagining mobility : the prospective cognition question in migration research." *Journal of Ethnic and Migration Studies* 42, no. 5 : 759-776.
- Kothari, Uma. 2008. "Global peddlers and local networks : migrant cosmopolitanisms." *Environment and Planning D : Society and Space* 26, no. 3 : 500-516.
- Kuo, Ben. 2014. "Coping, acculturation, and psychological adaptation among migrants : a theoretical and empirical review and synthesis of the literature." *Health Psychology and Behavioral Medicine* 2, no. 1 : 16-33.
- La Rocca, Fabio. 2007. "Introduction à la sociologie visuelle." *Sociétés* 95, no. 1 : 33-40.
- Lacoste, Yves. 2006. *Géopolitique. La longue histoire d'aujourd'hui*. Larousse.
- Lacoste, Yves. 2009. *De la géopolitique aux paysages. Dictionnaire de la géographie*. Armand Colin. Paris. (Orig. pub. 2003).
- Lacroix, Thomas. 2016a. *Hometown transnationalism : long distance villageness among Indian Punjabis and North African Berbers*. Migration, Diasporas and Citizenship. Palgrave Macmillan UK.
- Lacroix, Thomas. 2016b. *Migrants : l'impasse Européenne*. Armand Colin, Hors Collection.
- Lanfant, Marie-Françoise. 1995. "International tourism, internationalization and the challenge to identity." In *International Tourism : Identity and Change*, édité par M. F. Lanfant, J. B. Allcock, E. M. Bruner, 24-43. SAGE. London.
- Lao-Tseu. 2009. *La voie et sa vertu*. Éditions du Seuil.
- Latour, Patricia ; Lefebvre, Henri ; Combes, Francis. 1991. *Conversation avec Henri Lefebvre*. Messidor. Paris.
- Lazaar, M'hamed. 2003. "L'immigration marocaine en Espagne." *Hommes & Migrations* : 83-93.
- Lazzarotti, Olivier. 2006. *Habiter : la condition géographique*. Belin, Mappemonde.
- Le Breton, David. 2015. *Disparaître de soi : une tentation contemporaine*. Métailié Traversées.
- Lecler, Romain. 2013. *Sociologie de la mondialisation*. La Découverte, Repères. Paris.
- Lefebvre, Henri. 1961. *Critique de la vie quotidienne : fondements d'une sociologie de la quotidienneté*. L'Arche.

- Lefebvre, Henri. 1968. *La vie quotidienne dans le monde moderne*. Gallimard.
- Lefebvre, Henri. 1969. *Logique formelle, logique dialectique*. Éditions Anthropos. (Orig. pub. 1946).
- Lefebvre, Henri. 2000a. *Espace et politique. Le droit à la ville 2*. Economica Anthropos, Ethno-Sociologie. Paris. (Orig. pub. 1973).
- Lefebvre, Henri. 2000b. *La production de l'espace*. Economica Anthropos, Ethno-Sociologie. (Orig. pub. 1974).
- Lefebvre, Henri. 2001. *Du rural à l'urbain*. Economica Anthropos, Ethno-Sociologie. Paris. (Orig. pub. 1970).
- Lefebvre, Henri. 2009. *Le droit à la ville*. Economica Anthropos, Anthropologie. Paris. (Orig. pub. 1967).
- Legendre, Alain ; Depeau, Sandrine. 2003. "La cartographie comportementale : une approche spatiale du comportement." In *Espaces de vie : aspects de la relation homme-environnement* édité par Moser Gabriel, Weiss Karine, 269-301. Paris.
- Leichenko, Robin ; Solecki, William. 2005. "Suburban landscapes and lifestyles, globalization and exporting the American dream." *Regional Studies* 39 : 241-53.
- Levitt, Peggy ; Glick Schiller, Nina. 2004. "Conceptualizing simultaneity : a transnational social field perspective on society." *International migration review* 38, no. 3 : 1002-1039.
- Levitt, Peggy. 2012. "What's wrong with migration scholarship? A critique and a way forward." *Identities* 19, no. 4 : 493-500.
- Lévy, Jacques ; Lussault, Michel, ed. 2000. *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*. Mappemonde. Paris.
- Lévy, Jacques ; Lussault, Michel, ed. 2013. *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Belin. Paris.
- Lévy, Jacques. 1995. *Égogéographies*. L'Harmattan. Paris.
- Lévy, Jacques. 2014b. "Puissances de la dérivée." *Géographie et cultures* 89-90 : 33-57.
- Licoppe, Christian. 2012. "Les formes de la présence " *Revue française des sciences de l'information et de la communication* 1.
- Luciani, Marie-Pierre. 2000. *Immigrés en Corse, minorité de la Minorité*. L'Harmattan, Migrations Et Changements.
- Lussault, Michel ; Stock, Mathis. 2010. " 'Doing with space' : towards a pragmatics of space." *Social Geography* 5, no. 1 : 11-19.
- Lussault, Michel. 2007. *L'homme spatial. La construction sociale de l'espace humain*. Le Seuil, La Couleur Des Idées.
- Lussault, Michel. 2009. *De la lutte des classes à la lutte des places*. Mondes vécus, Grasset. Paris.
- Lussault, Michel. 2010. "Ce que la géographie fait au(x) monde(s)." *Tracés. Revue de Sciences humaines* 10.
- Lussault, Michel. 2017a. *Hyper-lieux. Les nouvelles géographies de la mondialisation*. Éditions du Seuil. Paris.
- Lyson, Thomas. 2006. "Global capital and the transformation of rural communities." In *Handbook of rural studies*, édité par Paul Cloke, Terry Marsden, Patrick Mooney, 213-29. SAGE Publications.

- Ma Mung, Emmanuel & al. 1998. La circulation migratoire, bilan des travaux, 1-12 : Migrations études, ADRI (Agence pour le développement des relations interculturelles).
- Ma Mung, Emmanuel. 1999. *Autonomie, migrations et altérité*. Habilitation à Diriger des Recherches de géographie, Université de Poitiers.
- Ma Mung, Emmanuel. 2009. "Le point de vue de l'autonomie dans l'étude des migrations internationales : 'penser de l'intérieur' les phénomènes de mobilité." In *Les mondes de la mobilité*, édité par Françoise Dureau, Marie-Antoinette Hily, 25-38. Presses de l'Université de Rennes.
- Marcus, George. 1991. "Problemas de la etnografía contemporánea en el mundo moderno." In *Retóricas de la antropología*, édité par James Clifford, George Marcus, 235-268. Madrid.
- Marrow, Helen. 2011. *New destination dreaming : immigration, race, and legal status in the Rural American South*. Stanford University Press.
- Martin, Ron. 1994. "Economic theory and human geography." In *Human geography : society, space and social science*, édité par Derek Gregory, Ron Martin, and Graham Smith, 21-53. Macmillan Education UK. London.
- Martuccelli, Danilo. 2002. *Grammaires de l'individu*. Gallimard. Paris.
- Marzano, Michela. 2010. "Qu'est-ce que la confiance ?" *Études* 412, no. 1 : 53-63.
- Marzano, Michela. 2012. "Qu'est-ce que la confiance ?" *RIMHE : Revue Interdisciplinaire Management, Homme & Entreprise* 1, no. 1 : 83-96.
- Massey, Doreen. 1991. "A global sense of place." *Marxism Today* (June) : 24-29.
- Massey, Doreen. 2005. *For space*. SAGE Publications.
- Massey, Douglas & al. 2005. *Worlds in motion : understanding international migration at the end of the millennium*. Oxford University Press. (Orig. pub. 1998).
- Mattelart, Armand. 2007. *La globalisation de la surveillance : aux origines de l'ordre sécuritaire*. La Découverte.
- Maubant, Philippe ; Roger, Lucie ; Lejeune, Michel. 2013. "Déprofessionnalisation." *Recherche et formation*, 72 : 89-102.
- Mauss, Marcel. 2012. *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*. Presses Universitaires de France, Quadrige. Paris. (Orig. pub. 1924-25).
- Mayhew, Susan. 2004. *Dictionary of geography*. Oxford University Press. (Orig. pub. 1992).
- McCarthy, James. 2008. "Rural geography : globalizing the countryside." *Progress in Human Geography* 32, no. 1 : 129-137.
- McGregor, Sarah ; Thompson-Fawcett, Michelle. 2011. "Tourism in a small town : impacts on community solidarity." *International Journal of Sustainable Society* 3, no. 2 : 174-189.
- McLuhan, Marshall. 1962. *The Gutenberg galaxy: the making of typographic man*. University of Toronto Press. Toronto.
- Meissner, Fran. 2015. "Migration in migration-related Diversity ? The nexus between superdiversity and migration studies." *Ethnic and Racial Studies* 38, no. 4 : 556-567.
- Mendoza, Cristobal ; Morén-Alegret, Ricard. 2012. "Exploring methods and techniques for the analysis of senses of place and migration." *Progress in Human Geography* 37, no. 6 : 762-785.

- Merleau-Ponty, Maurice. 1976. *Phénoménologie de la Perception*. Gallimard. (Orig. pub. 1945).
- Merleau-Ponty, Maurice. 1985. *L'œil et l'esprit*. Gallimard, coll. folio essais no. 13. Paris. (Orig. pub. 1964).
- Micha, Irène. 2017. "Représentations du mythe du village gaulois dans le discours politique grec. Une consolidation morale du clivage socio-spatial." In *L'espace en partage. Approche interdisciplinaire de la dimension spatiale des rapports sociaux*, édité par Yves Bonny, Nicolas Bautès, Vincent Gouëset, *Géographie Sociale*, 215-34. Presses Universitaires de Rennes. Rennes.
- Milazzo, Josepha. 2012. "Migrations d'hier, circulations internationales d'aujourd'hui. La mise en valeur agricole de la Plaine Orientale corse au travers des dynamiques migratoires (Maroc-Corse)." *Études corses* 75 : 179-202.
- Milazzo, Josepha. 2015a. "Foreign migrant workers in Mediterranean intensive farming : labour relations in a quality labelled commodity production (Haute-Corse, France)." *Transnational Studies Initiative Working Paper 2*.
- Milazzo, Josepha. 2015b. "Du contexte villageois au village global. Approche réflexive de la contribution théorique d'une recherche empirique sur la migration internationale (Cadaqués, Espagne)." *e-Migrinter* 13.
- Milazzo, Josepha. 2016. "Migrations internationales et variations sur l'échelle du village global dans la mondialisation." *e-Migrinter* 14.
- Miret, Naïk. 1997. "L'évolution du panorama migratoire en catalogne du sud, 1950-1975." *Revue Européenne des Migrations Internationales* : 47-69.
- MIT. 2005. *Tourismes 2 moments de lieux*. Belin, Mappemonde. Paris.
- Mohl, Perle. 1997. *Village voices : coexistence and communication in a rural community in Central France*. Museum Tusulanum Press. Copenhagen.
- Moles, Abraham ; Rohmer, Elisabeth. 1998. *Psychosociologie de l'espace*. L'Harmattan.
- Moles, Abraham. 1992. "Vers une psycho-géographie." In *Encyclopédie de géographie*, édité par Antoine Bailly, Ferras, Robert, Pumain, Denise. Edition Economica. Paris.
- Morén-Alegret, Ricard, Wladyka, Dawid, Owen, David. 2018. "Immigrants' Integration Challenges and Sustainability in Stratford-upon-Avon. Perceptions and Experiences from a 'Global' Small Town in Nationalistic Times." In *Processes of Immigration in Rural Europe*, édité par S. Kordel et al., 46-80. Cambridge Scholars Publishing. Newcastle-upon-Tyne.
- Morén-Alegret, Ricard. 2008. "Ruralphilia and urbophobia versus urbophilia and ruralphobia? Lessons from immigrant integration processes in small towns and rural areas in Spain." *Population, Space and Place* 14, no. 6 : 537-552.
- Morin, Edgar. 2005. *Introduction à la pensée complexe*. Éditions du Seuil, Points Essais.
- Morin, Edgar. 2015. *Penser global : l'humain et son univers*. Robert Laffont. Paris.
- Moscovici, Serge. 1984. *Psychologie sociale*. Presses Universitaires de France. Paris.
- Moser, Gabriel. 2009. *Psychologie environnementale : les relations homme-environnement*. Ouvertures Psychologiques. De Boeck Supérieur. Bruxelles.
- Mukakayumba, Édith ; Lamarre, Jules, ed. 2015. *La géographie en action : une collaboration entre la science et le politique*. Géographie Contemporaine. Presses de l'Université du Québec.

- Murdoch, Jonathan. 2006. "Networking rurality : emergent complexity in the countryside." In *Handbook of rural studies*, édité par Paul Cloke, Terry Marsden, Patrick Mooney, 171-84. SAGE Publications.
- Nail, Thomas. 2015. *The figure of the migrant*. Stanford University Press.
- Ogilvie, Bertrand. 2012a. *L'homme jetable : essai sur l'exterminisme et la violence extrême*. Éditions Amsterdam/Multitudes.
- Ogilvie, Bertrand. 2012b. *La seconde nature du politique : essai d'anthropologie négative*. La Philosophie en commun. L'Harmattan.
- Ogilvie, Bertrand. 2017. *Le travail à mort : au temps du capitalisme absolu*. L'Arachnéen.
- Oso Casas, Laura. 2002. "Stratégies de mobilité sociale des domestiques immigrées en Espagne." *Tiers-Monde*, 43, no. 170 : 287-305.
- Oso Casas, Laura. 2009. "Familia, empresa y movilidad ocupacional : mujeres latino-americanas en España." *Mélanges de la Casa de Velazquez*, 39, no. 1 : 57-74
- Ozório, Lúcia. 2016. *La favela de Mangueira et ses histoires de vies en commun. Travailler avec les périphéries*. L'Harmattan.
- Paquot, Thierry ; Lussault, Michel ; Younés, Chris. 2007. *Habiter, le propre de l'humain. Villes, territoires et Philosophie*. La Découverte Armillaire. Paris.
- Paquot, Thierry. 2005. "Habitat, Habitation, Habiter. Ce que parler veut dire." *Informations sociales* 123, no. 3 : 48-54.
- Paquot, Thierry. 2007. *Utopies et utopistes*. La Découverte. Paris.
- Paquot, Thierry. 2013. "Les territoires des utopies." In *Les Utopies*, édité par Éric Letonturier, 73-89. CNRS Éditions. Paris.
- Parella Rubio, Sònia ; Petroff, Alisa ; Serradell Pumareda, Olga. 2014. "Programas de retorno voluntario en Bolivia y España en contextos de crisis." *Revista CIDOB d'afers internacionals*, 106.
- Parella Rubio, Sonia. 2003. *Mujer, inmigrante y trabajadora : la triple discriminación*. Anthropos. Barcelona.
- Pascual de Sans, Àngels ; Cardelús, Jordi ; Solana Solana, Miguel. 2000. "Recent immigration to Catalonia : economic character and responses." In *Eldorado or fortress? Migration in Southern Europe*, 104-124. Springer.
- Pedone, Claudia. 2006. *Estrategias Migratorias y Poder: Tu Siempre Jalas a Los Tuyos*. Editorial Abya Yala.
- Pellerin, Hélène. 2011. "De la migration à la mobilité : changement de paradigme dans la gestion migratoire. Le cas du Canada." *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 27, no. 2 : 57-75.
- Perkowska, Magdalena. 2016. "Illegal, legal, irregular or regular – who is the incoming foreigner?" *Studies in Logic, Grammar and Rhetoric* 45, no. 1 : 187-197.
- Perraudin, Anna. 2016. "Crise économique et migrations 'de retour'. Le cas des Équatoriens en Espagne." *Autrepart*, 77, no. 1 : 165-182.
- Perron, Roger. 1986. *Genèse de la personne*. Presses Universitaires de France. Paris.
- Petit, Emmanuelle. 2010. "Du fil de l'eau en fils à retordre. Comment bricoler des techniques de terrain protéiformes en une méthodologie qualitative cohérente en géographie ?" *L'Information géographique* 74, no. 1 : 9-26.
- Pétonnet, Colette. 1982. "L'observation flottante. L'exemple d'un cimetière parisien." *Homme* : 37-47.
- Pierre-André, Taguieff. 1988. *La force du préjugé. Essai sur le racisme et ses doubles*. La Découverte. Paris.

- Piot, Charles ; Bertrand, Romain. 2008. *Isolément global : la modernité du village au Togo*. Karthala, Les Afriques.
- Pozo, Enrique ; García, Juan Carlos. 2011. "Evolución reciente y pautas de distribución espacial de las migraciones internas de extranjeros : el caso de la comunidad de Madrid (1997-2008)." *Scripta Nova Revista Electrónica de Geografía y Ciencias Sociales* 15, no. 384 (10).
- Prosser, Jon, ed. 1998. *Image-based research. A source book for qualitative researchers*. Routledge.
- Puaud, David. 2012. "L'« empathie méthodologique » en travail social." *Pensée plurielle* 30-31, no. 2 : 110.
- Pumares, Pablo. 2009. "Luces y sombras en la inserción laboral de los inmigrantes latino-americanos en España." In *Mélanges de la casa de Velásquez*, Casa de Velásquez, coordonné par Geneviève Cortes, Naïk Miret, 39-1 : 33-55.
- Pumares, Pablo. 2003. "La inmigración en España : perspectives desde el territorio." In *Perspectivas de la inmigración en España, Barcelona*, édité par Gemma Aubarell, 177-204. Icaria Antrazyt.
- Quelquejeu, Bernard. 2001. "La nature du pouvoir delon Hannah Arendt. Du 'pouvoir-sur' au 'pouvoir-en-commun'." *Revue des sciences philosophiques et théologiques* 85, no. 3 : 511-527.
- Ragin, Charles. 1994. *Constructing social research : the unity and diversity of method*. Thousand Oaks. SAGE Publications.
- Rambaud, Placide. 1971. "Sociologie du village." In *Villages en développement. Contribution à une sociologie villageoise*, édité par Monton & Co ed., vol Actes des Premier et Deuxième Colloques D'Albiez-Le-Vieux 1969-1970, 13-33.
- Rancière, Jacques. 1995. *La Méésentente. Philosophie et politique*. Galilée, La philosophie en effet. Paris.
- Rancière, Jacques. 2004. *Aux bords du politique*. Folio Essais. (Orig. pub. 1990).
- Recaño, Joaquín ; Domingo, Andreu. 2006. "Evolución de la distribución territorial y la movilidad geográfica de la población extranjera en España." In *Veinte años de inmigración en España. Perspectivas jurídica y sociológica (1985-2004)*. Barcelona : Fundació Cidob, édité par Elíseo Aja, Joaquín Arango, 302-338.
- Reghezza-Zitt, Magali. 2016. "Penser la vulnérabilité dans un contexte de globalisation des risques grâce aux échelles spatiales et temporelles " *Espace populations sociétés* 3.
- Rémond, R. & al. 1963. *La démocratie à refaire*. Vol. Colloque France-forum Saint-Germain-en-Laye, 27 et 28 janvier 1962. Rapports et débats. Éditions Ouvrières.
- Retailé, Denis, ed. 2010. *Terrain*. Vol. 74(1), L'information Géographique. Armand Colin.
- Retailé, Denis. 2012. *Les lieux de la mondialisation*. Le Cavalier Bleu Éditions. Paris.
- Ricœur, Paul. 1996. *L'idéologie et L'utopie*. Éditions du Seuil (Orig. pub. 1986).
- Ricœur, Paul. 2009. *Philosophie de la Volonté*. Vol. Le volontaire et l'involontaire ; Finitude et Culpabilité. Points Essais. (Orig. pub. 1950-60).
- Rieger, Jon. 2011. "Rephotography for documenting social change." In *The Sage handbook of visual research methods*, édité par Eric Margolis, Luc Pauwels, 132-149. SAGE Publications. London.

- Riger, Stephanie, Lavrakas, Paul. 1981. "Community ties : patterns of attachment and social interaction in urban neighborhoods." *American Journal of Community Psychology* 9, no. 1 : 55-66.
- Riot-Sarcey, Michèle ; Bouchet, Thomas ; Picon, Antoine. 2007. *Dictionnaire des utopies*. Larousse. Saint-Amand-Montrond.
- Ripoll, Fabrice. 2006. "Du « rôle de l'espace » aux théories de « l'acteur » (aller-retour) : la géographie à l'épreuve des mouvements sociaux." In *Penser et faire la géographie sociale : contribution à une épistémologie de la géographie sociale*, édité par Raymonde Séchet, Vincent Veschambre, 193-210. Presses Universitaires de Rennes. Rennes.
- Robertson, Roland. 1995. "Glocalization : time-space and homogeneity-heterogeneity." In *Global Modernities*, édité par Mike Featherstone, Scott Lash, Roland Robertson. Sage. London.
- Robinson, Jennifer. 2002. "Global and world cities : a view from off the map." *International journal of urban and regional research* 26, no. 3 : 531-554.
- Robinson, Jennifer. 2004. "Cities between modernity and development." *South African Geographical Journal* 86, no. 1 : 17-22.
- Robinson, Jennifer. 2006. *Ordinary cities : between modernity and development*. Routledge. London.
- Román, Olivia. 2009. "De Cochabamba (Bolivia) a España : Migración de mujeres-madres y sus efectos." Programa Andino de Derechos Humanos, Universidad Andina Simón Bolívar Ecuador.
- Roquet, Pascal ; Wittorski, Richard. 2013. "La déprofessionnalisation : une idée neuve ?" *Recherche et formation*, 72 : 9-14.
- Roupnel, Gaston. 1945. *La Nouvelle Siloë*. Grasset. Paris.
- Roux, Michel. 1999. *Géographie et complexité. Les espaces de la nostalgie*. L'Harmattan, Ouverture Philosophique. Paris.
- Rumpala, Yannick. 2015. "Littérature à potentiel heuristique pour temps incertains." *Methodos savoirs et textes*, no. 15.
- Sabater, Albert ; Bayona, Jordi ; Domingo, Andreu. 2012. "Internal migration and residential patterns across Spain after unprecedented international migration." In *Minority Internal Migration in Europe*, édité par Gemma Catney, Nissa Finney, 293-311. Ashgate.
- Samers, Michael. 2002. "Immigration and the global city hypothesis : towards an alternative research agenda." *International Journal of Urban and Regional Research* 26, no. 2: 389-3402.
- Sandel, Michael. 2014. *Ce que l'argent ne saurait acheter. Les limites morales du marché*. Éditions du Seuil.
- Sanguin, André-Louis. 1981. "La géographie humaniste ou l'approche phénoménologique des lieux, des paysages et des espaces." *Annales de Géographie* 90, no. 501 : 560-587.
- Sassen, Saskia. 2001. *The global city : New York, London, Tokyo*. Princeton University Press. Princeton. (Orig. pub. 1991).
- Sassen, Saskia. 2007. *Deciphering the global : its scales, spaces and subjects*. Routledge.
- Sassen, Saskia. 2009. *La globalisation : une sociologie*. Gallimard, Nrf Essais.
- Sayad, Abdelmalek. 1999. *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*. Éditions du Seuil, Collection Liber.

- Scheibling, Jacques. 2011. *Qu'est-ce-que la géographie?* Hachette Supérieur, Carré Géographie.
- Schlee, Günther. 2011. "Afterword, an ethnographic view of size, scale, and locality." In *Locating migration rescaling cities and migrants*, édité par Nina Glick Schiller, Ayse Çağlar, 235-242. Cornell University Press. Ithaca.
- Schlotterbeck, Jesse. 2008. "Non-urban noirs : rural space in Moonrise , on Dangerous Ground , Thieves' Highway , and They Live by Night." *M/C Journal* 11, 5.
- Schwach, Victor. 1998. "Présentation." In *Psychosociologie de l'espace*, édité par Abraham Moles, Elisabeth Rohmer, 9-28. L'Harmattan. Paris.
- Scoones, Ian, & al. 2017. "Emancipatory rural politics : confronting authoritarian populism." *The Journal of Peasant Studies* : 1-20.
- Séchet, Raymonde ; Garat, Isabelle ; Zeneidi, Djemila, ed. 2008a. *Espaces en transactions*. Géographie Sociale. Presses Universitaires de Rennes. Rennes.
- Séchet, Raymonde ; Garat, Isabelle ; Zeneidi, Djemila. 2008b. "Introduction." In *Espaces en transactions*, édité par Raymonde Séchet, Isabelle Garat, Djemila Zeneidi, 7-26. Géographie Sociale. Presses Universitaires de Rennes. Rennes.
- Séchet, Raymonde ; Veschambre, Vincent, ed. 2006a. *Penser et faire la géographie sociale : contribution à une épistémologie de la géographie sociale*. Géographie Sociale. Presses Universitaires de Rennes. Rennes.
- Séchet, Raymonde ; Veschambre, Vincent. 2006b. "Introduction Générale." In *Penser et faire la géographie sociale : contribution à une épistémologie de la géographie sociale*, édité par Raymonde Séchet, Vincent Veschambre, 11-32. Géographie Sociale. Presses Universitaires de Rennes. Rennes.
- Sempere, Juan. 2001. "Latinoamericanos y magrebíes en el medio rural. Las provincias levantinas." *Scripta Nova. Revista Electrónica de Geografía y Ciencias Sociales*, 94.
- Shuang, G. A. O. 2012. "Commodification of place, consumption of identity : the sociolinguistic construction of a 'global village' in rural China." *Journal of Sociolinguistics* 16, no. 3 : 336-357.
- Siaud-Facchin, Jeanne. 2008. *Trop intelligent pour être heureux ? : L'adulte surdoué*. Odile Jacob.
- Simon, Éric. 2007. "La confiance dans tous ses états." *Revue française de gestion* 6, no. 175 : 83-94.
- Simon, Gildas ; Miret, Naïk ; Cortes, Geneviève. 2015. "Espagne." In *Dictionnaire des migrations internationales. Approche Géohistorique*, 29-37. Paris.
- Simon, Gildas. 1995. *Géodynamique des Migrations Internationales dans le monde*. PUF (Politique d'Aujourd'hui).
- Simon, Gildas. 2008. *La planète migratoire dans la mondialisation*. Armand Colin, Collection U Géographie. Paris.
- Singer, Audrey ; Hardwick, Susan ; Brettell, Caroline, ed. 2008. *Twenty-First century gateways : immigrant incorporation in Suburban America*. Brookings Institution Press. Washington.
- Sommerer, Erwan. 2005. "L'espace de la démocratie. Identité et altérité dans la conception arendtienne de la Politique." *Le Portique* 16.
- Soysal, Yasemin. 2015. "Mapping the terrain of transnationalization : nation, citizenship, and region." In *Transnational trajectories in East Asia : nation, citizenship, and region*, 1-16. Routledge.

- Spinoza, Baruch. 2007. *De la liberté de penser dans un état libre*. L'Herne. Paris. (Orig. pub. 1670).
- Stock, Mathis. 2006. "Pratiques des lieux, modes d'habiter, régimes d'habiter : pour une analyse triologique des dimensions spatiales des sociétés humaines." *Travaux de l'Institut de Géographie de Reims*, 115-118 : 213-230.
- Stock, Mathis. 2007. "Théorie de l'habiter. Questionnements." In *Habiter, le propre de l'humain. Villes, territoires et philosophie*, édité par Thierry Paquot, Michel Lussault, Chris Younés, 103-125. Paris.
- Szczepanski, Maxime. 2003. "Le village planétaire. Variations sur l'échelle d'un lieu commun." *Mots : les langages du politique* 71 : 149-156.
- Taglioni, François. 2007. "La périphéricité : du concept au lobby politique." *L'Espace Politique. Revue en ligne de géographie politique et de géopolitique* 2, no. 2.
- Taguieff, Pierre-André. 1985. "Le néo-racisme différentialiste. Sur l'ambiguïté d'une évidence commune et ses effets pervers." *Langage et société* : 69-98.
- Tapia, Marcela. 2010. *Yo venía con un sueño...: relaciones de género entre inmigrantes de origen boliviano en Madrid, 2000-2007*. Thèse en géographie et histoire, Universidad Complutense De Madrid.
- Tarrius, Alain. 1995. *Arabes de France : dans l'économie mondiale souterraine*. Éditions de l'Aube.
- Tarrius, Alain. 1997. *Fin de siècle incertain à Perpignan (drogues, pauvreté, communautés d'étrangers, jeunes sans emplois, et renouveau des civilités dans une ville moyenne Française)*. Trabucaire Éditions.
- Tasan-Kok, Tuna & al. 2014. "Towards hyper-diversified European cities. A critical literature review." *DIVERCITIES : governing urban diversity*, 7th Framework Programme, European Commission.
- Tavory, Iddo ; Timmermans, Stefan. 2014. *Abductive analysis : theorizing qualitative research*. University of Chicago Press.
- Terrenoire, Jean-Paul. 2006. "Sociologie visuelle [études expérimentales de la réception. Les prolongements théoriques ou méthodologiques]." *Communications* 80 : 121-143.
- Timmermans, Stefan ; Tavory, Iddo. 2012. "Theory construction in qualitative research." *Sociological Theory* 30, no. 3 : 167-186.
- Tissot, Sylvie. 2014. "Entre soi et les autres." *Actes de la recherche en sciences sociales* 204, no. 4 : 4-9.
- Toffin, Gérard. 1992. "Un village secret. Contrôle social et religion dans une communauté Néwar du Népal." In *De village en village. Espaces communautaires et développement*, édité par Graduate Institute Publications, vol Cahiers de l'IUED 21, 161-195. Presses Universitaires de France. Genève.
- Tolia-Kelly, Divya. 2004. "Materializing post-colonial geographies : examining the textural landscapes of migration in the south Asian home." *Geoforum* 35, no. 6 : 675-688.
- Tönnies, Ferdinand. 2015. *Communauté et société : catégories fondamentales de la sociologie pure*. Presses Universitaires de France. (Orig. pub. 1944).
- Torres Alfosea ; Francisco José. 2010. "Vingt ans d'application de la loi Littoral en Espagne. Un bilan mitigé." *Méditerranée - revue géographique des pays méditerranéens* 115.

- Toubon, Jean-Claude ; Messamah, Khelifa. 1990. *Centralité immigrée : le Quartier de la Goutte d'or : dynamiques d'un espace pluriethnique : succession, compétition, cohabitation*. L'Harmattan.
- Touraine, Alain. 2013. *La fin des sociétés*. Éditions du Seuil.
- Tuan, Yi-Fu. 1990. *Topophilia : a study of environmental perceptions, attitudes, and values* : Columbia University Press. (Orig. pub. 1974).
- Tuan, Yi-Fu. 2001. *Space and place : the perspective of experience*. University of Minnesota Press. (Orig. pub. 1977).
- Van Velsen, Jaap. 1967. "The extended-case method and situational analysis." In *The craft of social anthropology*, édité par A. L. Epstein, 129–149. Pergamon Press. London.
- Vandeveldt-Rougale, Agnès, ed. 2014. *Implication et réflexivité (I) : entre composante de recherche et injonction statutaire. (2) : tenir une double posture*. Vol. 18-19, ¿Interrogations ? *Revue pluridisciplinaire des sciences humaines et sociales*.
- Varela, Francisco ; Thompson, Evan ; Rosh, Eleanor. 2017. *L'inscription corporelle de l'esprit, sciences cognitives et expérience humaine*. Éditions du Seuil, Points Essais. (Orig. pub. 1993).
- Vargas-Silva, Carlos, ed. 2012. *Handbook of research methods in migration*. Edward Elgar Publishing Limited. Cheltenham, Northampton.
- Veltz, Pierre. 2014. *Mondialisation, villes et territoires : l'économie d'archipel*. Presses Universitaires de France, Quadrige. Paris. (Orig. pub. 1996).
- Vermeren, Hugo. 2017. *Les Italiens à Bône (1865-1940). Migrations méditerranéennes et colonisation de peuplement en Algérie*. École française de Rome, Rome.
- Vertovec, Steven, ed. 2014. *Migration and diversity. The international library of studies on migration series*. Vol. 16. Edward Elgar Publishing.
- Vertovec, Steven. 2005. "Opinion : super-diversity revealed". Directed by BBC News.
- Vertovec, Steven. 2007. "Super-diversity and its implications." *Ethnic and Racial Studies* 30, no. 6 : 1024–1054.
- Veschambre, Vincent ; Ripoll, Fabrice. 2005. "L'appropriation de l'espace : sur la dimension spatiale des inégalités sociales et des rapports de pouvoir." *Revue Noirois* 195, no. 2.
- Veschambre, Vincent. 2006. "Penser l'espace comme dimension de la société. Pour une géographie sociale de plain-pied avec les sciences sociales " In *Penser et faire la géographie sociale : contribution à une épistémologie de la géographie sociale*, édité par Raymonde Séchet, Vincent Veschambre, 211–227. Presses Universitaires de Rennes. Rennes.
- Veschambre, Vincent. 2010. "Appréhender la dimension spatiale des inégalités : l'accès au « conservatoire de l'espace »." In *Justice et injustices spatiales*, édité par Bernard Bret, & al. Presses Universitaires de Paris Nanterre. Nanterre.
- Viala, Laurent. 2006. "Pour une nouvelle géographie urbaine critique." In *Penser et faire la géographie sociale : contribution à une épistémologie de la géographie sociale*, édité par Raymonde Séchet, Vincent Veschambre, 57–74. Géographie Sociale Presses. Universitaires de Rennes. Rennes.
- Vivet, Jeanne ; Ginisty, Karine. 2008. "Les biais, terrain de savoirs ? Expériences africaines." À travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie, Conférence présentée à Arras, France, 2008-06-18.

- Voltaire. 1967. *Dictionnaire philosophique*. Éditions Garnier Frères. Paris. (Orig. pub. 1764).
- Volvey, Anne ; Calbérac, Yann ; Houssay-Holzschuch, Myriam, ed. 2012. *Terrains de Je. (Du) sujet (au) géographique*. Vol. 5-6 (687-688), *Annales de Géographie*. Armand Colin.
- Wagner, Anne-Catherine. 2012. "Habitus." *Sociologie*, Les 100 mots de la sociologie.
- Ward, Kevin. 2008. "Editorial—toward a comparative (re)turn in urban studies ? Some reflections." *Urban Geography* 29, no. 5 : 405-410.
- Warren, Donald 1978. "Explorations in neighborhood differentiation." *The Sociological Quarterly* 19, no. 2 : 310-331.
- Weber, Max. 1992. *Essai sur la théorie de la science*. Presses Pocket, Pocket Agora. Paris. (Orig. pub. [1904-1917]).
- Wihtol de Wenden, Catherine. 1987. *Citoyenneté, nationalité et immigration*. Arcantère Éditions.
- Wihtol de Wenden, Catherine. 2013a. *La question migratoire au XXIe siècle. Migrants, réfugiés et relations internationales*. Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques. (Orig. pub. 2010).
- Wihtol de Wenden, Catherine. 2013b. *Le droit d'émigrer*. CNRS Éditions.
- Wihtol de Wenden, Catherine. 2016. *Migrations une nouvelle donne*. Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Interventions.
- Wimmer, Andreas ; Glick Schiller, Nina. 2002. "Methodological nationalism and beyond : nation-state building, migration and the social sciences." *Global Networks* 2, no. 4 : 301-334.
- Wladyka, Dawid ; Morén-Alegret, Ricard. 2017. "A sustainable touristic place in times of crisis? The case of Empuriabrava – a superdiverse Mediterranean resort". In *Handbook of Sustainability and Social Science Research*, édité par W. Leal, 263-281. Springer. Berlin.
- Woods, Michael. 2007. "Engaging the global countryside : globalization, hybridity and the reconstitution of rural place." *Progress in Human Geography* 31, no. 4 : 485-507.
- Woods, Michael. 2010. "Performing rurality and practising rural geography." *Progress in Human Geography* 34, no. 6 : 835-846.
- Yépez, Isabel ; Lafleur, Jean-Michel ; Ledo, Carmen, ed. 2009-2012. *Nuevas dinámicas en la migración cochabambina. Trayectorias, reconfiguraciones familiares y rransnacionalismo*. CEPLAG. Cochabamba.
- Young, Michael ; Willmott, Peter. 2010. *Le village dans la ville : famille et parenté dans l'est Londonien*. Presses Universitaires de France. (Orig. pub. 1957).
- Zaoual, Hassan. 2005. "Homo oeconomicus ou homo situs ? Un choix de civilisation." *Finance & Bien Commun* 22, no. 2 : 63-72.
- Zeitler, André ; Guérin, Jérôme ; Barbier, Jean-Marie. 2012. "La construction de l'expérience." *Recherche et formation* 70.
- Zincone, Giovanna ; Penninx, Rinus ; Borkert, Maren, ed. 2011. *Migration policymaking in Europe : the dynamics of actors and contexts in past and present*. Amsterdam University Press - IMISCOE research.

Blogs, podcasts et ressources web-graphiques et journalistiques

- Angulo, Silvia. 2012. "La reconquista del Cap de Creus." *La Vanguardia*, 16 Septembre 2012.
- Arbolí, Carles. 2001. "El paisaje tiene precio, el gobierno negocia la compra del Club Med del Cap de Creus." *La Vanguardia*, 4 janvier 2001.
- Carling, Jorgen. 2017. "Migration as a research field : unanswered questions and relevance for psychology." *jorgencarling.org*, 20/03/2017, Accès 2017 : <https://jorgencarling.org/2017/03/20/migration-as-a-research-field-unanswered-questions-and-relevance-for-psychology/> .
- Confavreux, Joseph. 2017. "La dynamique d'extrême droite et comment la combattre." *Mediapart*, 6 Mai 2017, Accès 2017 : <https://www.mediapart.fr/journal/culture-idees/060517/la-dynamique-d-extreme-droite-et-comment-la-combattre>.
- Cruz, Juan. 2006. "El pueblo más bonito del mundo." *El País*, 27 Août 2006. Accès 2017 : https://elpais.com/diario/2006/08/27/domingo/1156650758_850215.html.
- Dufourmantelle, Anne, podcast. 2014. "Pour qui, pour quoi risquer ou donner sa vie aujourd'hui ?" *La Grande Table - France Culture*. 02/06/2014, Accès 2017 : <https://www.franceculture.fr/philosophie/anne-dufourmantelle-le-mouvement-du-sacrifice-est-aussi-un-aller-vers-la-vie?xtmc=Anne%20Dufourmantelle%20:%20%22Le%20mouvement%20du%20sacrifice%20est%20aussi%20un%20aller%20vers%20la%20vie%22&xtnp=1&xtr=5>.
- El País*, 17/04/1995 : "Rifirafe entre De la Rosa y Rahola en Cadaqués " Accès 2017 : https://elpais.com/diario/1995/04/17/espana/798069603_850215.html .
- Empordà*, 02/08/2017 : "Cadaqués acollirà la Festa de la Verema 2017 de la DO Empordà." Accès 2018 : <https://www.emporda.info/comarca/2017/08/02/cadaques-acollira-festa-verema-do/363234.html> .
- Empordà*, 03/07/2018 : "El meu avi va anar a Cuba... des de Cadaqués", version papier.
- Empordà*, 07/09/2018 : "Front ecologista per aturar l'«Hotel Custo» i 104 cases a Cadaqués" Accès 2018 : <https://www.emporda.info/comarca/2018/09/07/front-ecologista-aturar-lhotel-custo/405961.html> .
- Gran-Enciclopèdia-Catalana. "Vila." Accès 2017 : <http://www.enciclopedia.cat/EC-GEC-0150705.xml> .
- Lefebvre, Henri. 1989. "Quand la ville se perd dans la métamorphose planétaire " *Le Monde diplomatique* Dossier « Le temps des ruptures » : 16-17. Accès 2017 : <https://www.monde-diplomatique.fr/1989/05/LEFEBVRE/41710> .
- Levitt, Peggy. 2017. Interview by Josepha Milazzo. "How can migration theory do better?" - *Migration Systems Website (Explainers interviews)*, 21/08/2017. <https://halshs.archives-ouvertes.fr/hal-01618962> .
- Lévy, Jacques. 2014a. "Les territoires ruraux seront urbains (ou ne seront pas), Conférence des 20èmes controverses européennes de Marciac : « Pour des territoires vivants... faut que ça déménage ! »." *www.agrobiosciences.org*, 10

- octobre 2014. Accès 2017 : <http://www.agrobiosciences.org/agriculture-monde-rural-et-societe/Nos-publications/Actes-des-Universites-d-ete-de-l'article/les-territoires-ruraux-seront-urbains-ou-ne-seront-pas> .
- Linthicum, Kate. 2016. "I feel forgotten": a decade of struggle in rural Ohio." *The New Yorker*, 27 octobre 2016, Accès 2017 : <http://www.newyorker.com/culture/photo-booth/i-feel-forgotten-a-decade-of-struggle-in-rural-ohio> .
- Lussault, Michel, podcast. 2017b. "Mondialisation : du non-lieu à l'hyper-Lieu." La Grande table (2ème partie) - France Culture. 01/02/2017, Accès 2017 : <https://www.franceculture.fr/emissions/la-grande-table-2eme-partie/mondialisation-du-non-lieu-lhyper-lieu?xtmc=lussault&xtnp=1&xtr=10> .
- Lussault, Michel, podcast. 2017c. "Mille lieux du monde." La suite dans les idées - France Culture. 18/02/2017, Accès 2017 : <https://www.franceculture.fr/emissions/la-suite-dans-les-idees/mille-lieux-du-monde?xtmc=lussault&xtnp=1&xtr=7> .
- Ma, Jack, podcast. 2018. "À Davos, le Pdg d'Alibaba livre son secret pour que les êtres humains deviennent meilleurs." *Brut*, 24/01/2018, Accès 2018 : https://www.francetvinfo.fr/monde/chine/a-davos-le-pdg-milliardaire-jack-ma-livre-son-secret-pour-que-les-etres-humains-deviennent-meilleurs_2580490.html .
- MacDonald, Glen. 2017. "The creation of transformative geographies." <http://news.aag.org>, 5 Mai 2017. Accès 2017 : <http://news.aag.org/2017/05/the-creation-of-transformative-geographies/> .
- Martín Faixó, Celler. *MF*, Accès 2017 : <http://blog.saperafita.com/> .
- Merrigan, Court. 2014, mai, 27. "New genres : country noir." *electricliterature.com*, Accès 2017 : <https://electricliterature.com/new-genres-country-noir-28c3624b4849#.1sjcoy2ga> .
- Real-Academia-Española. "Villa." *Dictionnaire de la Langue Espagnole*, Accès 2017 : <http://dle.rae.es/?id=bolMPKN> .
- RTS, podcast. 2016. "Country noir part I : appalachian noir." *Cortex*. 14/10/2016. Accès 2017 : <http://www.rts.ch/play/radio/cortex/audio/country-noir-part-i-appalachian-noir?id=8055134&station=a9e7621504c6959e35c3ecbe7f6bed0446cdf8da> .
- Segura, Cristian. 2016. "Guateque del verano con Laporta, Trapero y Puigdemont a la guitarra." *El País*, 10 Août 2016. Accès 2017 : https://elpais.com/ccaa/2016/08/10/catalunya/1470814773_933058.html .
- Selasi, Taiye, podcast. 2014. "Don't ask where I am from, ask where I am a Local." Conférence TEDGlobal. 08/10/2014, Accès 2017 : https://www.ted.com/talks/taiye_selasi_don_t_ask_where_i_m_from_ask_w_here_i_m_a_local/transcript#t-287278 .
- Tremlett, Giles. 2010. "Salvador Dalí's home town to be recreated in China." *The Guardian*, 10 Août 2010. Accès 2017 : <https://www.theguardian.com/artanddesign/2010/aug/10/salvador-dali-town-recreated-china> .

Ressources littéraires, romanesques (*), graphiques (**) et scénaristiques / filmographiques (***)

- Bohigas, Oriol. 2009. "Un aménagement trop expansif." In *Joan Vehí i el seu escenari Cadaqués*, édité par Joan Vehí, 390. Girona.
- Cañeque, Carlos & al. 2002. *Cadaqués, contat per...*. Éditions Associació UNESCO de Cadaqués.
- Dorison, Xavier. 2014. *Human stock exchange, T.1, 2, 3*. Dargaud ed.**
- Escofet, Isidre. 2009. "L'oliveraie, la Vigne et le jardin." In *Joan Vehí i el seu escenari Cadaqués*, édité par Joan Vehí, 417-418. Girona.
- Ferrer i Casadevall, Firmo. 1999. *Topònims de Cadaqués*. Arts gràfiques Cantalozella ed.
- Galter, Lluís, dir. 2016. *La substància*.***
- HansMaennel, Jean. 2015. *Les prisons mobiles*. Cherche Midi.*
- Harrison, Jim. 2016. *Le vieux saltimbanque*. Flammarion.*
- Huxley, Aldous. 2010. *Le meilleur des mondes*. Le Robert. (Orig. pub. 1932).*
- Kirkman, Robert. 2003. *The walking dead*. Image Comics.**
- Lucas, George, dir. 1971. *THX 1138*.***
- Masanés, Cristina ; Puig, Jordi. 2015. *Cadaqués. Cap de Creus*. Triangle Postals SL.
- McCarthy, Cormac. 2009. *La route*. Éditions de l'Olivier.*
- Mendes, Sam, dir. 2009. *Revolutionary Road*.***
- Navarro Borrás, Germán. 2009. "L'architecture de Cadaqués." In *Joan Vehí i el seu escenari Cadaqués*, édité par Joan Vehí, 392-393. Girona.
- Orwell, Georges. 2013. *1984*. Gallimard. (Orig. pub. 1949).*
- Pla, Josep. 2006. *Cadaqués*. Editorial Joventut ed. Barcelone. (Orig. pub. 1947).
- Ross, James. 2010. *Une poire pour la soif*. Gallimard. (Orig. pub. 1940).*
- Sánchez, Ángel & al. 2014. *Pueblos escogidos. Los pueblos los más bonitos de España*. Guías Azules de España SA.
- Saramago, José. 2000. *L'aveuglement*. Éditions du Seuil*
- Sartre, Jean-Paul. 2017. *Huis clos. Suivi de les mouches*. Gallimard. (Orig. pub. 1944).*
- Tesson, Sylvain. 2012. *Géographie de l'instant*. Éditions Des Équateurs.
- Tharrats, Joan Josep. 2007. *Cent anys de pintura a Cadaqués*. Parsifal Edicions.
- Vehí, Joan, ed. 2009. *Joan Vehí i el seu escenari Cadaqués*. Girona.
- Von Trier, Lars, dir. 2003. *Dogville*.***
- Winterbottom, Michael, dir. 2010. *The Killer inside Me*.***

Ressources institutionnelles

- Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL), Accès 2018 : <http://www.cnrtl.fr/> .
- Organisation des Nations unies pour l'Éducation, la Science et la Culture (UNESCO) : Glossaire des termes relatifs à la migration, Accès 2018 : <http://www.unesco.org/new/fr/social-and-human-sciences/themes/international-migration/glossary/migrant/> .
- Organisation Internationale pour les Migrations (OMI) : Glossaire de la migration, série consacrée au droit international de la migration no.9, 2007, Accès 2018 : <https://www.iom.int/fr/termes-cles-de-la-migration> .

Ressources en ligne utilisées pour les réalisations cartographiques et les traitements statistiques

- Caractéristiques générales par commune (pour Cadaqués), Institut de Statistique de la Catalogne (*Institut d'Estadística de Catalunya* – IDESCAT). Accès 2018 : <https://www.idescat.cat/codis/?id=50&n=9&c=170329> .
- Cartes antiques et cartothèque digitale de la Catalogne (ICGC). Accès 2018 : <http://www.icgc.cat/es/Ciudadano/Descarga/Mapas-antiguos-Cartoteca-Digital> .
- Cartes interactives de la Catalogne (*Generalitat de Catalunya*). Accès 2018 : <http://sig.gencat.cat/visors/hipermapa.html> ; <http://ptop.gencat.cat/muc-visor/AppJava/home.do?>
- Cartographie topographique de la Catalogne, à différentes échelles – Institut Cartographique et Géologique de la Catalogne (*Institut Cartogràfic i Geològic de Catalunya* – ICGC). Accès 2018 : <http://www.icgc.cat/Administracio-i-empresa/Descarregues/Cartografia-topografica/> .
- Centre électronique espagnol du cadastre (*Sede Electrónica del Catastro* – SEC). Accès 2018 : <https://www1.sedecatastro.gob.es> .
- Fonds de carte de l'Espagne – Institut National de Statistique espagnol (*Instituto Nacional de Estadística* – INE), niveaux : régional, provincial et municipal. Accès 2018 : <http://www.ine.es/ss/Satellite?L=0&c=Page&cid=1254735116596&p=1254735116596&pagename=ProductosYServicios%2FPYSLayout#a1259925031852> .
- *Google maps*. Accès 2018 : <https://www.google.fr/maps/> .
- Ortho-images de la Catalogne, à différentes échelles et haute résolution (ICGC). Accès 2018 : <http://www.icgc.cat/Administracio-i-empresa/Descarregues/Imatges-aeris-i-de-satel-lit/Ortofoto-convencional> .
- Statistiques de *Padrón* continu (INE), séries principales et détaillées par année, différentes échelles. Accès 2018 : http://www.ine.es/dyngs/INEbase/es/operacion.htm?c=Estadistica_C&cid=1254736177012&menu=resultados&secc=1254736195461&idp=1254734710990 .

Annexes

N°1 : Les résidents boliviens de Figueras inscrits au *Padrón* (version papier), de 2000 à 2010

Remarque : Les effectifs renvoient au nombre d'inscriptions au *Padrón Municipal Continuo* (i.e. prenant en compte les inscriptions et désinscriptions annuelles). Les données obtenues ne sont pas nominatives mais comportent un numéro de documentation, permettant de cibler des personnes identiques récurrentes nées en Bolivie (1859 personnes au total). Il a ainsi été possible de mettre en évidence des pratiques de migration multiple : tel est le cas pour 126 personnes. À noter : des variables sont parfois manquantes pour certaines personnes, telles que la localité de naissance et/ou celle de provenance par exemple.

Sources : *Padrón Municipal Continuo* de l'Institut National de Statistiques espagnol, données obtenues auprès des services statistiques de la mairie de Figueras ; post-traitement de l'auteur.

Récapitulatif principal par espaces premiers de provenance

Détail : -- : non indiqué.

Pays de provenance directe	Effectifs
Bolivie	1311
Espagne	540
Argentine	4
Italie	2
<i>NI</i>	2
Total	1859

Communauté Autonome espagnole de provenance directe (Pour les 540 personnes présentes en Espagne)	Effectifs	Communauté Autonome espagnole de provenance directe (Pour les 540 personnes présentes en Espagne)	Effectifs
Catalogne	375	Galice	4
Madrid	50	Îles Canaries	4
Murcie	31	Aragon	3
Andalousie	30	Îles Baléares	2
Valence	21	La Rioja	2
Castille-La-Manche	11	Navarre	1
Castille-et-Léon	5	Pays Basque	1

Provinces de Catalogne (Pour les 375 personnes présentes en Catalogne)	Effectifs	Provinces de Catalogne (Pour les 375 personnes présentes en Catalogne)	Effectifs
Gérone	284	Tarragone	3
Barcelone	87	Lérida	1

Provinces de Catalogne	Par municipes de provenance (pour les 375 personnes présentes en Catalogne, et pour les municipes avec plus de 10 personnes nées en Bolivie)	Effectifs
Barcelone	Barcelone	40
Gérone	Castello D'Empuries	31
Gérone	Cadaqués	26
Barcelone	Hospitalet de Llobregat (L')	22
Gérone	Vilafant	22
Gérone	Jonquera, La	19
Gérone	Llança	17

Détail des résidents boliviens de Figueras de 2000 à 2010 : aperçu des données obtenues (pour 1859 personnes)

Détail : -- : non indiqué. ID : Identifiant personne unique.

ID	Date de Naissance	Département de naissance en Bolivie (Province ; Municipale)	Nationalité	Sexe	Âge	Dernier pays de provenance enregistré (et municipes) avant la 1 ^{ère} arrivée à Figueras	Année de 1 ^{ère} arrivée à Figueras
1	1960	Cochabamba (Germán Jordán ; Ucureña)	Bolivienne	M	51	Bolivie (Santa Cruz ; Obispo Santistevan ; Montero)	2001
65	1976	Cochabamba (Cercado ; Cochabamba)	Bolivienne	M	35	Bolivie (Cochabamba ; Cercado ; Cochabamba)	2002
223	1973	--	Bolivienne	M	38	Espagne (Catalogne ; Gérone ; Vilamaniscle)	2003
333	1981	--	Bolivienne	F	30	Espagne (Madrid ; Madrid ; Madrid)	2004
584	1977	--	Bolivienne	M	34	Espagne (Murcie ; Murcie ; Murcie)	2005
796	1970	--	Bolivienne	M	40	Espagne (Catalogne ; Gérone ; Vilafant)	2006

1251	1979	--	Bolivienne	F	32	Espagne (Andalousie ; Grenade ; Motril)	2007
1589	1984	--	Bolivienne	F	27	Espagne (Galice ; Pontevedra ; Vigo)	2008
1744	1999	Cochabamba (Cercado ; Cochabamba)	Bolivienne	M	12	Bolivie --	2009
1838	1977	--	Bolivienne	M	34	Italie --	2010

Pratiques de migration multiple incluant Figueras entre 2000 et 2010 : aperçu des données obtenues (pour 126 personnes)

Détail : -- : non indiqué. ID : Identifiant personne unique. DN : Date de naissance. NULL : plus de migration inscrite au *Padrón*.

ID	DN	Sexe	Espace de provenance	Espace 1 d'arrivée	Espace 2 d'arrivée	Espace 3 d'arrivée	Espace 4 d'arrivée	Espace 5 d'arrivée
1803	1985	F	Bolivie --	Espagne (Catalogne ; Gérone ; Figueras)	Espagne (Castilla-La-Mancha ; Cuenca ; Villalba Del Rey)	Espagne (Catalogne ; Gérone ; Figueras)	Espagne (Castilla-La-Mancha ; Cuenca ; Villalba Del Rey)	Espagne (Catalogne ; Gérone ; Figueras)
1789	1979	M	Bolivie --	Espagne (Catalogne ; Gérone ; Figueras)	Espagne (Islas Canarias ; Santa Cruz de Tenerife ; Santa Cruz De Tenerife)	NULL	NULL	NULL
1709	1972	F	Espagne (Castille-La-Manche ; Ciudad Real ; Tomelloso)	Espagne (Catalogne ; Gérone ; Figueras)	Espagne (Murcie ; Murcie ; Alcantarilla)	Espagne (Catalogne ; Gérone ; Figueras)	Espagne (Cataluña ; Girona ; Portbou)	Espagne (Catalogne ; Gérone ; Figueras)
513	1974	M	Bolivie (Santa Cruz ; Andrés Ibáñez ; Santa Cruz de la Sierra)	Espagne (Catalogne ; Gérone ; Figueras)	Espagne (Catalogne ; Gérone ; Crespia)	NULL	NULL	NULL
1800	1946	F	Bolivie --	Espagne (Catalogne ; Gérone ; Figueras)	Bolivie --	Espagne (Catalogne ; Gérone ; Figueras)	NULL	NULL

N° 2 : Les résidents boliviens de Rosas inscrits au *Padrón* (version papier), de 1981 à 2011

Détail : -- : non indiqué.

Remarque : Les effectifs renvoient au nombre d'inscriptions au *Padrón Municipal Continuo* (i.e. prenant en compte les inscriptions et désinscriptions annuelles). Des données nominatives n'ont pu être obtenues. Sont référencées les localités de provenance directes : autrement dit, sans mentionner les cas possibles de migration multiple.

Sources : *Padrón Municipal Continuo* de l'Institut National de Statistiques espagnol, données obtenues auprès des services statistiques de la mairie de Rosas ; post-traitement de l'auteure.

Pays	Communauté Autonome (Espagne) / Département (Bolivie)	Province	Localité de provenance (avant Rosas)	Sexe M	Sexe F	Total
Espagne	Catalogne	Gérone	Cadaqués	17	11	28
Espagne	Catalogne	Barcelone	Barcelone	0	4	4
Espagne	Catalogne	Gérone	Espolla	2	2	4
Espagne	Catalogne	Gérone	Figueras	0	3	3
Espagne	Catalogne	Barcelone	Cornella de Llobregat	1	0	1
Espagne	Catalogne	Barcelone	L'Hospitalet de Llogregat	0	1	1
Espagne	Catalogne	Gérone	Gérone	0	1	1
Espagne	Catalogne	Gérone	Rabos	0	1	1
Espagne	Catalogne	Tarragone	Mont-Roig del Camp	1	0	1
Espagne	Madrid	Madrid	Madrid	0	2	2
Espagne	Castille-La Manche	Ciudad Real	Socuellamos	1	0	1
Bolivie	Cochabamba	Cochabamba Cercado	Cochabamba	1	2	3
Bolivie	Cochabamba	Cochabamba Cercado	Quillacollo	1	0	1
Bolivie	Santa Cruz	Andres Ibañez	Santa Cruz de la Sierra	0	3	3
Bolivie	Santa Cruz	Andres Ibañez	Santa Cruz de la Sierra	0	2	2
Bolivie	--	--	--	2	7	9
--	--	--	--	4	6	10
Total				30	45	75

N° 3 : Les résidents boliviens de Cadaqués inscrits au *Padrón* (version papier), jusqu'à 2011

Détail : -- : non indiqué.

Remarque : Pour 347 personnes ressortissantes de Bolivie (ou enfants nés de parents de Bolivie), j'ai pu obtenir des données par personne, collectées sur place auprès des services statistiques de la mairie de Cadaqués, au sein des registres papier du *Padrón Municipal Continuo* de l'Institut National de Statistiques espagnol. Ces données (partielles donc incomplètes pour certaines personnes) incluent le sexe, la date et lieu de naissance, l'année d'arrivée à Cadaqués et le lieu de provenance, l'adresse / les changements d'adresse de domiciliation à Cadaqués, ainsi que les autres personnes indiquées comme étant domiciliées au sein du même logement. De telle sorte, il m'a été possible de prendre la mesure de la domiciliation ou pas de familles entières sur place, et/ou avec des concitoyens ou des étrangers, ou pas. Les données telles que le prénom, le nom et la date de naissance complète, ainsi que l'adresse de domiciliation ne sont pas ici indiquées pour des raisons éthiques.

Sources : *Padrón Municipal Continuo* de l'Institut National de Statistiques espagnol, données collectées sur place auprès des services statistiques de la mairie de Cadaqués ; post-traitement de l'auteur.

Détail des foyers où résident des ressortissants boliviens à Cadaqués :
Aperçu des données obtenues

E x.	Adresse de domicilia tion à Cadaqués	S e x e	Nationalité	Lieu de naissance (ville)	Lieu de naissance (pays)	Date de naissance	Année d'arrivée dans le municipe	Provenance	Statut
N °1	Adresse 1	H	Bolivienne	Villamontes	Bolivie	1977	2007	Figueras	Père
		F	Roumaine	Comanesti	Roumanie	1982	2007	Figueras	Mère
		H	Bolivienne	Figueras	Espagne	2007	2007	Figueras	Enfant
N °2	Adresse 2	H	Bolivienne	Cochabamba	Bolivie	1976	2004	Cadaqués	Frère
		F	Bolivienne	Cochabamba	Bolivie	1981	2003	Cadaqués	Sœur
N °3	Adresse 3	F	Bolivienne	Cochabamba- Cercado	Bolivie	1979	2007	Cochabamba	Mère
		H	Bolivienne	Cochabamba- Cercado	Bolivie	2004	2007	--	Enfant
		H	Bolivienne	Catavi- Bustillo	Bolivie	1984	2007	--	Père
N °4	Adresse 4	F	Bolivienne	Villamontes	Bolivie	1970	2004	--	Couple 1 mari (frère de femme couple 2)
		H	Bolivienne	Villamontes	Bolivie	1971	2004	--	Couple 1 femme
		H	Bolivienne	Villamontes	Bolivie	1998	2004	--	Enfant du couple 1
		F	Bolivienne	Tarija	Bolivie	1999	--	--	Enfant du couple 1
		H	Bolivienne	--	Bolivie	1984	2008	--	Couple 2 femme (sœur du mari couple 1)
		F	Bolivienne	Villamontes	Bolivie	1975	2008	--	Couple 2 mari
		H	Bolivienne	Tarija	Bolivie	2002	2008	--	Enfant du couple 2

N° 4 : Les résidents de Cadaqués inscrits au *Padrón*, entre 1996 et 2017, par année et par nationalité

Sources : *Padrón Municipal Continuo* de l'Institut National de Statistiques espagnol ; post-traitement de l'auteure.

Nationalité	1996	1998	1999	2000	2001	2002	2003	2004	2005	2006
Total	1852	1878	2280	2301	2390	2487	2612	2730	2623	2922
<i>Espagnols</i>	<i>1852</i>	<i>1874</i>	<i>2066</i>	<i>2032</i>	<i>2154</i>	<i>2143</i>	<i>2133</i>	<i>2170</i>	<i>1961</i>	<i>2092</i>
<i>Total Étrangers</i>	<i>0</i>	<i>4</i>	<i>214</i>	<i>269</i>	<i>236</i>	<i>344</i>	<i>479</i>	<i>560</i>	<i>662</i>	<i>830</i>
Algériens										
Marocains						67	71	69	66	75
Autres africains NI			77	101	57	1		1	2	5
Allemands			34	43	43	46	52	49	48	60
Autrichiens			1	1	1					
Belges		1	4	4	12					
Bulgares									2	5
Danois			2	2	2					
Finlandais										
Français			33	39	31			45	42	63
Grecs										
Hollandais			7	8	5					
Irlandais				1	1					
Italiens			14	16	25				47	51
Luxembourgeois				3	4					
Polonais										
Portugais				2						
Roumains								29	31	28
Royaume-Uni			9	11	6	10	11	12	14	15
Russes										
Suisses			1	1	2					
Autres européens hors UE NI			8	4	7	23	40	45	17	15
Autres européens membres UE NI						107	115	49	40	49
Argentins								9	12	13
Boliviens									240	333
Brésiliens										
Chiliens										
Colombiens								2		
Équatoriens						7	40	66	78	77
Paraguayens										
Péruviens										
République dominicaine										
Uruguayens										
Vénézuéliens										
Autres américains NI		3	21	26	34	70	140	177	15	27
Chinois										
Pakistanaï										
Autres asiatiques NI			3	7	5	12	10	7	8	12
Océaniens, apatrides et autres					1	1				2

Nationalité	2007	2008	2009	2010	2011	2012	2013	2014	2015	2016	2017
Total	2806	2873	2860	2892	2902	2935	2938	2820	2840	2837	2794
<i>Espagnols</i>	<i>1923</i>	<i>1914</i>	<i>1912</i>	<i>1921</i>	<i>1940</i>	<i>1953</i>	<i>1965</i>	<i>1986</i>	<i>2031</i>	<i>2078</i>	<i>2110</i>
<i>Total Étrangers</i>	<i>883</i>	<i>959</i>	<i>948</i>	<i>971</i>	<i>962</i>	<i>982</i>	<i>973</i>	<i>834</i>	<i>809</i>	<i>759</i>	<i>684</i>
Algériens		2	1	2	1	1	1	1		1	1
Marocains	80	84	78	99	105	119	119	115	111	101	94
Autres africains NI	3	1									
Allemands	66	63	69	76	75	75	75	49	57	51	39
Autrichiens											
Belges											
Bulgares	7	6	6	11	11	7	8	9	9	7	6
Danois											
Finlandais											
Français	68	71	67	71	81	90	92	76	88	81	72
Grecs											
Hollandais											
Irlandais											
Italiens	55	60	66	68	65	64	63	54	55	61	61
Luxembourgeois											
Polonais			1	1	1	1	1	1	2	2	2
Portugais		2	2	2	2	2	2	1	1	1	1
Roumains	38	38	39	39	40	42	48	37	37	34	38
Royaume-Uni	14	20	20	21	23	22	25	21	23	22	19
Russes	1					1	1			1	1
Suisses											
Autres européens hors UE NI	13	11	11	14	13	17	17	15	14	16	16
Autres européens membres UE NI	53	64	65	65	68	71	68	49	53	49	45
Argentins	13	21	19	18	15	11	8	5	6	7	6
Boliviens	357	405	382	350	328	327	314	286	248	215	186
Brésiliens		1	1	2	3	5	6	5	6	9	7
Chiliens		2	3	3	2	2	3	3	2	2	3
Colombiens											
Équatoriens	71	67	72	82	78	72	68	50	41	41	33
Paraguayens		1	1								
Péruviens		1		1		2	3	3	3	3	3
République dominicaine								4	4	4	6
Uruguayens		4	6	9	12	11	9	7	6	5	5
Vénézuéliens		2	2	1	1	1			1	1	1
Autres américains NI	27	17	20	21	21	18	20	21	14	13	12
Chinois							1			3	4
Pakistanaï		1	1	1	1	2	2	2	3	3	1
Autres asiatiques NI	15	14	15	13	15	18	18	19	25	26	22
Océaniens, apatrides et autres	2	1	1	1	1	1	1	1			0

N°5 : Les résidents de Cadaqués inscrits au *Padrón*, entre 2002 et 2017, par année et par lieu de naissance

Remarque : Les données par lieu de naissance à l'échelon municipal ne sont disponibles en ligne qu'à partir de 2002. En donner ici le détail semble pertinent, considérant que dès lors qu'une personne étrangère acquiert la nationalité espagnole, statistiquement elle n'est plus comptabilisée parmi les nationalités étrangères.

Sources : *Padrón Municipal Continuo* de l'Institut National de Statistiques espagnol ; post-traitement de l'auteure.

Lieu de naissance	2002	2003	2004	2005	2006	2007	2008	2009
Total	2487	2612	2730	2623	2922	2806	2873	2860
<i>Espagnols</i>	<i>2085</i>	<i>2074</i>	<i>2106</i>	<i>1912</i>	<i>2057</i>	<i>1888</i>	<i>1888</i>	<i>1894</i>
Total Étrangers	402	538	624	711	865	918	985	966
Algériens							4	3
Marocains	65	69	73	72	79	90	90	84
Sénégalais								
Autres africains NI	6	4	7	7	8	6	2	1
Allemands	48	55	51	48	58	59	57	59
Bulgares				2	5	7	6	6
Français	44	43	43	41	58	66	69	64
Italiens				42	47	45	47	47
Polonais							1	2
Portugais							3	3
Roumains			28	30	27	37	36	37
Royaume-Uni	11	13	12	13	15	15	22	21
Russes						1		
Autres européens hors UE NI	39	60	31	33	32	27	25	26
Autres européens membres UE NI	71	77	85	45	51	52	59	58
Argentins	13	17	19	25	27	23	32	34
Boliviens				230	321	351	392	371
Brésiliens							3	3
Chiliens							7	7
Colombiens	1	1	3					
Cubains							3	3
Équatoriens	7	40	66	75	75	70	66	71
Paraguayens							3	3
Péruviens				1	2	1	3	2
République dominicaine							1	1
Uruguayens							7	9
Vénézuéliens							3	3
Autres américains NI	84	148	196	35	42	45	22	25
Chinois				5	5	5	5	5
Pakistanaï							1	1
Autres asiatiques NI	11	11	10	7	11	16	15	16
Océaniens, apatrides et autres	2				2	2	1	1

Lieu de naissance	2010	2011	2012	2013	2014	2015	2016	2017
Total	2892	2902	2935	2938	2820	2840	2837	2794
<i>Espagnols</i>	<i>1906</i>	<i>1927</i>	<i>1929</i>	<i>1923</i>	<i>1912</i>	<i>1906</i>	<i>1914</i>	<i>1899</i>
Total Étrangers	986	975	1006	1015	908	934	923	895
Algériens	4	4	5	5	5	7	8	5
Marocains	99	104	115	116	107	106	99	101
Sénégalais							1	1
Autres africains NI	1	2	2	2	2	2	3	3
Allemands	66	65	65	65	40	46	39	30
Bulgares	9	9	6	7	8	8	6	5
Français	69	76	87	88	71	85	81	77
Italiens	47	46	46	46	39	41	45	46
Polonais	2	2	2	2	1	2	2	2
Portugais	3	3	3	2	1	1	1	1
Roumains	38	39	41	48	38	36	32	35
Royaume-Uni	22	23	22	24	18	20	20	19
Russes	1	1	2	2	2	1	2	2
Autres européens hors UE NI	27	26	28	28	26	27	28	26
Autres européens membres UE NI	58	62	64	60	46	45	40	38
Argentins	33	31	33	26	26	27	27	26
Boliviens	343	318	321	314	298	297	295	287
Brésiliens	5	6	7	10	9	10	13	12
Chiliens	7	6	6	7	7	6	7	8
Colombiens						2	2	4
Cubains	3	3	2	3	3	3	2	2
Équatoriens	81	78	76	81	77	77	81	76
Paraguayens	2	2	2	2	2	2	2	2
Péruviens	2	1	3	4	3	5	6	6
République dominicaine	1		1	1	6	7	6	9
Uruguayens	12	13	11	11	12	8	6	7
Vénézuéliens	2	2	2	2	1	2	2	1
Autres américains NI	26	26	24	27	28	23	25	25
Chinois	6	6	5	7	5	4	7	8
Pakistanaï	1	1	2	2	2	3	3	2
Autres asiatiques NI	15	19	22	22	24	30	31	28
Océaniens, apatrides et autres	1	1	1	1	1	1	1	1

N°6 : Effectifs d'élèves nés en Bolivie et inscrits à l'école primaire de Cadaqués, de 2000 à 2011

Effectifs d'élèves nés en Bolivie, par classe

Détail : **PS** : petite section maternelle - 3 ans ; **MS** : moyenne section maternelle - 4 ans ; **GS** : grande section maternelle - 5 ans ; **CP** : 1^{ère} année de primaire - 6 ans ; **CE1** : 2^{ème} année de primaire - 7 ans ; **CE2** : 3^{ème} année de primaire - 8 ans ; **CM1** : 4^{ème} année de primaire - 9 ans ; **CM2** : 5^{ème} année de primaire - 10 ans ; **6^{ème}** : 6^{ème} année de primaire - 11 ans.

TNB : Total nés en Bolivie ; **TAE** : Total autres élèves ; **T** : Total tous élèves.

Remarque : Les effectifs renvoient au nombre d'inscriptions effectives (*i.e.* prenant en compte les inscriptions et désinscriptions annuelles). Sont indiqués ici les effectifs d'élèves nés en Bolivie indépendamment de leur nationalité, sachant que les familles ont tendance à obtenir la nationalité espagnole pour leurs enfants au fil du temps. En outre, les enfants nés en Espagne – de familles boliviennes – sont inclus dans le « total autres élèves ».

Sources : données originelles obtenues auprès de l'École primaire *Escola Caritat Serinyana* de Cadaqués ; post-traitement de l'auteure.

		2000 -2001	2001 -2002	2002 -2003	2003 -2004	2004 -2005	2005 -2006	2006 -2007	2007 -2008	2008 -2009	2009 -2010	2010 -2011	2011 -2012	Total, toutes années confon- dues
<i>PS</i> (2 classes)	TNB	0	1	2	5	2	10	4	4	2	1	0	0	31
	TAE	37	16	22	29	20	28	27	39	29	36	22	32	337
	<i>T</i>	37	17	24	34	22	38	31	43	31	37	22	32	368
<i>MS</i> (2 classes)	TNB	0	1	4	4	8	3	11	4	4	2	1	0	42
	TAE	14	39	17	21	28	23	27	23	39	30	34	21	316
	<i>T</i>	14	40	21	25	36	26	38	27	43	32	35	21	358
<i>GS</i> (2 classes)	TNB	0	0	2	7	5	10	6	9	4	3	3	0	49
	TAE	21	15	39	15	21	29	20	25	27	42	27	35	316
	<i>T</i>	21	15	41	22	26	39	26	34	31	45	30	35	365
<i>CP</i> (2 classes)	TNB	1	1	2	4	7	6	11	5	9	3	4	4	57
	TAE	18	20	15	40	16	18	28	20	29	25	42	29	300
	<i>T</i>	19	21	17	44	23	24	39	25	38	28	46	33	357
<i>CE1</i> (2 classes)	TNB	0	1	3	2	4	9	8	7	4	8	3	4	53
	TAE	23	18	19	16	37	15	18	28	20	31	27	41	293
	<i>T</i>	23	19	22	18	41	24	26	35	24	39	30	45	346
<i>CE2</i> (2 classes)	TNB	0	0	3	4	2	6	8	8	3	3	8	3	48
	TAE	19	23	19	21	15	36	15	19	29	22	29	28	275
	<i>T</i>	19	23	22	25	17	42	23	27	32	25	37	31	323
<i>CM1</i> (2 classes)	TNB	0	0	1	3	5	3	6	6	7	3	3	8	45
	TAE	23	17	24	19	24	14	36	17	19	29	19	28	269
	<i>T</i>	23	17	25	22	29	17	42	23	26	32	22	36	314
<i>CM2</i> (2 classes)	TNB	0	1	2	1	3	8	4	7	6	6	4	3	45
	TAE	21	25	20	25	19	28	13	33	16	18	27	19	264
	<i>T</i>	21	26	22	26	22	36	17	40	22	24	31	22	309
<i>6^{me}</i> (2 classes)	TNB	0	0	1	2	0	5	7	5	6	3	5	4	38
	TAE	14	23	29	21	25	19	24	15	37	16	16	28	267
	<i>T</i>	14	23	30	23	25	24	31	20	43	19	21	32	305
Total établisse- ment, toutes classes confon- dues	TNB	1	5	20	32	36	60	65	55	45	32	31	26	408
	TAE	190	196	204	207	205	210	208	219	245	249	243	261	2637
	<i>T</i>	191	201	224	239	241	270	273	274	290	281	274	287	3045

Effectifs d'élèves par localité (ou département / province) bolivienne de naissance, toutes classes confondues

Détail : Localités ou département : **CB** : Cochabamba ; **SC** : Santa Cruz ; **GY** : Guayaramerín ; **OP** : Oropeza (province) ; **MT** : Montero ; **LP** : La Paz ; **OR** : Oruro ; **TR** : Tarija ; **SC** : Sucre ; **OC** : Ocuri ; **BN** : Beni (département) ; **NI** : Non indiqué.

Année académique	CB	SC	GY	OP	MT	LP	OR	TR	SC	OC	BN	NI	Total nés en Bolivie	Total autres élèves	Total inscrits
2000-2001		1											1	190	191
2001-2002	2	1	2										5	196	201
2002-2003	9	8	2	1									20	204	224
2003-2004	13	13	1	1	1	1	1					1	32	207	239
2004-2005	15	13	1		1	1	2	2				1	36	205	241
2005-2006	31	16	4		1	1	2	3	1			1	60	210	270
2006-2007	39	15	3		1		3	3	1				65	208	273
2007-2008	35	10	3				2	3	1	1			55	219	274
2008-2009	30	8	3				2	1		1			45	245	290
2009-2010	20	6	1				2	1	1			1	32	249	281
2010-2011	19	5	1				3	1	1		1		31	243	274
2011-2012	15	4	2				2	1	1		1		26	261	287
Total d'élèves nés en Bolivie par localité, toutes années confondues	228	100	23	2	4	3	19	15	6	2	2	4	408	2637	3045

N°7 : La grille d'entretien semi-directif type, conduite avec les résidents de Cadaqués

Caractéristiques générales de l'entretien

Localité, lieu, date, heure et durée de l'entretien :

Prénom et sexe de l'enquêté(e) :

Langue(s) parlée(s) durant l'entretien :

(Éventuellement) – contact de l'enquêté(e) obtenu par l'intermédiaire de :

(Éventuellement) – entretien avec plusieurs enquêtés :

Déroulement de l'entretien :

Questions générales classées par thématique

Remarque : L'ordre des questions a pu varier d'un entretien à l'autre. En italique sont indiquées les questions secondaires récurrentes dans les entretiens. Des questions plus spécifiques ont été posées, selon les entretiens (notamment si la personne a un historique migratoire, ou pas).

1. Les informations factuelles générales sur l'enquêté(e) au moment de l'entretien

1. Où êtes-vous né ?
2. Quelle est votre nationalité ?
3. Quel âge avez-vous ?
4. Êtes-vous marié ?
5. Avez-vous des enfants ?
6. Où et qu'avez-vous étudié ? Quelle formation professionnelle avez-vous suivie ?
7. Quel emploi occupez-vous à présent ?
8. Où habitez-vous à présent ?

2. La trajectoire migratoire de l'enquêté(e) avant et depuis son arrivée en Espagne

9. Où viviez-vous avant (/ en Bolivie) ?
10. Avez-vous déménagé et vécu dans d'autres lieux au cours de votre vie ?
11. Pourquoi avez-vous décidé de venir en Espagne ?
12. Où viviez-vous avant Cadaqués ?
13. Depuis que vous êtes en Espagne / à Cadaqués, êtes-vous retournés dans votre pays d'origine (/ en Bolivie) ? (*Quand, à quelle occasion, pour combien de temps.*)
14. Comment et quand êtes-vous arrivés en Espagne ? (*Êtes-vous arrivés par l'intermédiaire d'une personne ?*)
15. Comment avez-vous entendu parler de Cadaqués, quand et comment êtes-vous arrivés ?
16. Une personne vous-a-t-elle aidé pour le déplacement ? Avez-vous, vous-même, aidé d'autres personnes ?
17. Qui sont les personnes (boliviennes) qui viennent en Espagne selon vous, et pourquoi ?
18. Avec l'imposition du visa en 2007 (pour les Boliviens), peut-on voyager facilement ?

19. Où se trouve actuellement votre famille ? Avez-vous des membres de votre famille en Espagne, à l'étranger ? (*Quand, à quelle occasion, pour combien de temps, les avez-vous aidés à venir ?*)

3. Le travail et l'habiter en Espagne et à Cadaqués

20. Quels sont les différents emplois que vous avez occupés depuis votre arrivée en Espagne ?
21. Avez-vous / avez-vous eu des activités économiques complémentaires ?
22. Comment vivez / avez-vous vécu la crise économique ?
23. Quel type de tourisme y-a-t-il à Cadaqués ?
24. Comment avez-vous trouvé du travail en arrivant ? (*Quelqu'un vous-a-t-il aidé ? Avez-vous vous-même aidé une autre personne ?*)
25. Comment qualifieriez-vous Cadaqués, est-ce une ville, un village selon vous ?
26. Diriez-vous que Cadaqués est rural ?
27. Quels sont les avantages et les inconvénients de vivre / de travailler à Cadaqués ?
28. Comment organisez-vous votre journée à Cadaqués ?
29. Comment était l'endroit où vous habitiez avant ?

4. La vie relationnelle et la participation à la vie locale de l'enquêté(e) à Cadaqués

30. Participez-vous à des activités associatives, des organisations, des manifestations locales / dans d'autres localités ?
31. Avez-vous des relations avec votre famille (en Bolivie / ici) ? (*À quelle fréquence, à quelle occasion, de quelle nature ?*)
32. Avez-vous des amis à Cadaqués ?
33. Quelles relations avez-vous avec les autres résidents de Cadaqués ?
34. Quelle langue parlez-vous au quotidien et avec qui ? (*Comprenez-vous / parlez-vous / lisez-vous le catalan ?*)

5. L'expérience migratoire et les projets de l'enquêté(e) au moment de l'entretien

35. Comment votre arrivée en Espagne s'est-elle passée ?
36. Diriez-vous que venir en Espagne a amélioré votre vie ? (*En quel sens ?*)
37. Pensez-vous retourner définitivement en Bolivie ? (*Quand, pourquoi ?*)
38. Des lieux dans lesquels vous avez vécu, lequel préférez-vous, et pourquoi ?
39. Où diriez-vous que se trouve votre « maison » ?
40. Que prévoyez-vous de faire à présent, quels sont vos projets ?

Souhaitez-vous ajouter quelque chose ?

N°8 : La grille d'entretien semi-directif type avec les responsables associatifs boliviens (Catalogne)

Remarque : Cette grille d'entretien avait pour objectifs d'obtenir des informations sur les modalités migratoires de la population bolivienne résidente, sur leurs modes d'inscription et de participation à la vie locale, et sur leurs liens avec la Bolivie.

Nom de l'association

Téléphone / Adresse

Date de création

Aire d'action

1. Qui a créé l'association ?
2. Pourriez-vous justifier l'appellation de l'association ?
3. À quel public l'association se destine-t-elle ?
4. Quel a été l'élément déclencheur pour créer l'association ?
5. Quels sont les raisons et les objectifs de la création de l'association ? Les objectifs ont-ils évolué au fil du temps, et si oui comment et pourquoi ?
6. Les résultats sont-ils positifs ?
7. Quelles sont les activités menées par l'association ?
8. Quel est le calendrier des activités de l'association ?
9. L'association prodigue-t-elle une forme d'aide en particulier à ses membres ?
10. L'association travaille-t-elle au maintien de liens entre la Bolivie et la Catalogne ?
11. Comment l'association est-elle financée ? Bénéficie-t-elle d'aides ?
12. Quelles sont les modalités d'adhésion / de participation des membres ?
13. Existe-t-il des frais d'adhésion pour les membres ?
14. Comment l'argent est-il utilisé, et qui en décide ?
15. Disposez-vous d'un local où vous réunir ?
16. Dans le cas où différentes personnes gèrent l'association, quel est leur rôle respectif ?
17. Quel est le fonctionnement administratif de l'association ?
18. Existe-il des associations « antennes » dans d'autres localités ?
19. L'association est-elle en contact et/ou travaille-t-elle avec d'autres associations d'aide aux Boliviens / d'autres associations ? Quelles sont ces relations ?
20. Quelle est la visibilité de l'association ?
21. De quels moyens de diffusion l'association dispose-t-elle ?
22. De quelle(s) localité(s) sont principalement originaires les membres de l'association ?
23. Combien de membres l'association a-t-elle ? Le nombre de participant a-t-il évolué au fil du temps ?
24. Les membres participent-ils de manière ponctuelle ou régulière, de manière générale ?
25. Les membres de l'association vivent-ils localement ou dans des localités avoisinantes ?

N°9 : La liste des entretiens formels réalisés

Rappel : Les noms des personnes ont été changés, à l'exception de celles interviewées en leur qualité de responsable officiel.

Les entretiens menés à Cadaqués (Espagne)

Les migrants résidents boliviens (Cadaqués)

		Prénom	Sexe	Localité (département) de naissance	Année de naissance (âge en 2017)	Année d'arrivée en Espagne	Année d'arrivée à Cadaqués	Date de l'entretien
1	1	Gaelle	F	Quillacollo (Cochabamba)	1974 (43)	2000 – Arrivée directement à Cadaqués	2000	Juillet 2012
2	2	Jerina	F	Santa Cruz de la Sierra (Santa Cruz)	1981 (36)	2000 Arrivée directement à Cadaqués	2000	Juillet 2013
3	3	Liana	F	Cochabamba (Cochabamba)	1985 (32)	2003 Arrivée à Madrid - restée 15 jours	2003	Mars 2012
4	4	Margarita	F	Cochabamba (Cochabamba)	1977 (40)	2001 Arrivée directement à Cadaqués	2001	Juillet 2012
5	5	Carla	F	Cochabamba (Cochabamba)	1978 (39)	2002 Arrivée directement à Cadaqués	2002	Mars 2012
6	6	Vera	F	Oruro (Oruro)	1961 (56)	2002 Arrivée directement à Cadaqués	2002	Juillet 2012
7	7	Evelina	F	Santa Cruz de la Sierra (Santa Cruz)	1974 (43)	2003 Arrivée directement à Cadaqués	2003	Août 2013
8	8	Edna	F	Cochabamba (Cochabamba)	1972 (45)	2004 Arrivée à Madrid - restée un an et demi	2006	Août 2012
9	9	Cheryl	F	Cochabamba (Cochabamba)	1972 (45)	2005 Arrivée directement à Cadaqués	2005	Mars 2012
10	10	Tatiana	F	Cochabamba (Cochabamba)	1991 (26)	2005 Arrivée directement à Cadaqués	2005	Juillet 2012
11	11	Helena	F	Sacaba (Cochabamba)	1984 (33)	2006 Arrivée directement à Cadaqués	2006	Juillet 2013
12	12	Holga	F	Santa Cruz de la Sierra (Santa Cruz)	1979 (38)	2007 Arrivée directement à Cadaqués	2007	Juillet 2012

		Prénom	Sexe	Localité (département) de naissance	Année de naissance (âge en 2017)	Année d'arrivée en Espagne	Année d'arrivée à Cadaqués	Date de l'entretien
13	1	Daniel	M	Cochabamba (Cochabamba)	1975 (42)	1999 Arrivé à Madrid -resté trois mois	1999	Juillet 2012
14	2	Hernando	M	Potosí (Potosí)	1977 (40)	2001 Arrivé directement à Cadaqués	2001	Juillet 2012
15	3	Pavel	M	Potosí (Potosí)	1974 (43)	2001 Arrivé directement à Cadaqués	2001	Août 2012
16	4	Manuel	M	Cochabamba (Cochabamba)	1972 (45)	2003 Arrivé directement à Cadaqués	2003	Juillet 2012
17	5	Sandro	M	Cochabamba (Cochabamba)	1984 (33)	2004 Arrivé directement à Cadaqués	2004	Juillet 2012
18	6	Joe	M	Cochabamba (Cochabamba)	1972 (45)	2005 Arrivé directement à Cadaqués	2005	Mars 2012
19	7	Joshua	M	Sucre (Chuquisaca)	1985 (32)	2005 Arrivé directement à Cadaqués	2005	Juillet 2012
20	8	Ben	M	Anzaldo (Cochabamba)	1966 (51)	2006 Arrivé directement à Cadaqués	2006	Juillet 2012
21	9	Eduardo	M	Sacaba (Cochabamba)	1987 (30)	2006 Arrivé à Barcelone - resté 3 mois	2006	Juillet 2012
22	10	Adriel	M	Quillacollo (Cochabamba)	1982 (35)	2006 Arrivé directement à Cadaqués	2006	Juillet 2012
23	11	Vitorio	M	Potosí (Potosí)	1982 (35)	2007 Arrivé directement à Cadaqués	2007	Juillet 2012
24	12	Arturo	M	Punata (Cochabamba)	1986 (31)	2007 Arrivé à Molina de Segura (Murcia) - resté une semaine	2007	Août 2013
25	13	Cameron	M	Santa Cruz de la Sierra (Santa Cruz)	1990 (27)	2007 Arrivé à Barcelone - resté un an et demi	2008	Août 2013
26	14	Neil	M	Oruro (Oruro)	1970 (47)	2011 Arrivé directement à Cadaqués	2011	Juillet 2012

Les autres résidents de Cadaqués ou personnes présentes

Détail

MOC : Migrant(e) d'origine communautaire (Union Européenne); **MOEC** : Migrant(e) d'origine extracommunautaire (Non U.E.); **N** : Natif/ve (de Cadaqués); **R** : Régional(e) (Barcelonais); - : Non applicable; / : Non renseigné, personne à poste de responsabilité.

	Prénom	Sexe	Localité de naissance (pays)	Année de naissance (âge en 2017)	Année d'arrivée en Espagne	Année d'arrivée à Cadaqués	Date de l'entretien	Type de résident	
1	1	Ophélie	F	Ixelles (Belgique)	1971 (46)	1971 - Famille sur Cadaqués	1971	Août 2013	MOC
2	2	Carrie	F	Brive-la-Gaillarde (France)	1976 (41)	2001 - Arrivée directement à Cadaqués	2001	Juillet 2013	MOC
3	3	Iris	F	Hanovre (Allemagne)	1979 (38)	2012 - Sitges (Catalogne)	2013	Juillet 2013	MOC
4	4	Pascal	M	Liège (Belgique)	1950 (67)	1971 - Connait l'Espagne depuis 1956 - Arrivé directement à Cadaqués en 1971	1971	Juillet 2013	MOC
5	5	Paul	M	Paris (France)	1966 (51)	1992 - Arrivé directement à Cadaqués	1992	Août 2013	MOC
6	6	Iban	M	Milan (Italie)	1967 (50)	2002 - Arrivé directement à Cadaqués	2002	Juillet 2013	MOC

	Prénom	Sexe	Localité de naissance (pays)	Année de naissance (âge en 2017)	Année d'arrivée en Espagne	Année d'arrivée à Cadaqués	Date de l'entretien	Type de résident	
7	1	Mauricio	M	Buenos Aires (Argentine)	1974 (43)	1966 - Arrivé à Ibiza (précédemment négoce de son père à Cadaqués)	Son père a connu Cadaqués en 1966	Août 2013	MOEC
8	2	Fidelio	M	Buenos Aires (Argentine)	1961 (56)	1986 - Arrivé directement via Barcelone	1986	Juillet 2013	MOEC
9	3	Hicham	M	Berkane (Maroc)	1968 (49)	1988 - Arrivée à Sevilla	2000	Août 2013	MOEC
10	4	Francisco	M	Santa Fe (Argentine)	1972 (45)	2000 - Arrivée à Madrid, resté quelques mois	2000	Juillet 2013	MOEC
11	5	Juan	M	Santiago de Chile (Chili)	1975 (42)	2001 - Arrivé à Barcelone	2003	Juillet 2013	MOEC
12	6	Asis	M	Lahor (Pakistan)	1978 (39)	2009 - Arrivée à Burgos (Castille-et-León)	2011	Août 2013	MOEC

	Prénom	Sexe	Localité de naissance	Année de naissance (âge en 2017)	Année d'arrivée en Espagne	Année d'arrivée à Cadaqués	Date de l'entretien	Type de résident	
13	1	Lola	F	Cadaqués	1977 (40)	-	2012 (Avant à Barcelone)	Juillet 2013	N
14	2	María	F	Cadaqués	1930 (87)	-	-	Août 2013	N
15	3	Emanuel	M	Cadaqués	1951 (66)	-	-	Juillet 2012	N
16	4	Alberto	M	Cadaqués	1960 (57)	-	-	Juillet 2013	N
17	5	Armando	M	Cadaqués	1965 (52)	-	-	Août 2013	N
18	6	Jorge	M	Cadaqués	1921 (96)	-	-	Août 2013	N
19	7	Xavi	M	Cadaqués	1931 (86)	-	-	Octobre 2013	N

	Prénom	Sexe	Localité de naissance (Communauté Autonome)	Année de naissance (âge en 2017)	Année d'arrivée en Espagne	Année d'arrivée à Cadaqués	Date de l'entretien	Type de résident	
20	1	Catalina	F	Barcelone	1961 (56)	-	1986 (Avant à Barcelone)	Mars 2012	R
21	2	Isabel	F	Barcelone	1957 (60)	-	2002 (Avant à Barcelone)	Juillet 2013	R
22	3	Alonso	M	Barcelone	1980 (37)	-	2011 (Avant à Barcelone)	Juillet 2013	R
23	4	Enrique	M	Barcelone	1962 (55)	-	2009 (Avant sur Gérone)	Août 2013	R
24	5	Mario	M	Barcelone	1990 (27)	-	Partie de la famille originaire de Cadaqués depuis 1er 1/3 du 19ème siècle (Sur Barcelone)	Août 2013	R
25	6	Adamo	M	Barcelone	1972 (45)	-	2009 (Avant sur Barcelone)	Octobre 2013	R
26	7	Lorenzo	M	Saragosse (Aragon)	1966 (51)	-	1987 (Avant à Saragosse)	Août 2013	Extrarégional

Les entretiens ponctuels avec des responsables associatifs/politiques boliviens (Catalogne)

Association (statut)	Prénom	Sexe	Localité (département) de naissance	Année de naissance (âge en 2017)	Année d'arrivée en Espagne	Lieu d'enquête / de résidence	Date de l'entretien
Asociación de Mujeres Bolivianas en Catalunya (Vice-présidente)	Solana	F	/	/	/	Barcelone	Novembre 2011
Asociación de Bolivianos 6 de agosto (Vice-Président)	Faustino	M	Sucre (Chuquisaca)	1971 (46)	2000 Arrivé directement à Figueras	Figueras	Novembre 2011
Asociación de Residentes Iberoamericanos de Cadaqués (Présidente)	Carmen	F	Cochabamba (Cochabamba)	1970 (47)	1999 Arrivé à Madrid – restée pour quelques mois	Cadaqués	Novembre 2011
Consul général de Bolivie à Barcelone	Brian Loza Molina	M	/	/	/	Barcelone	Mai 2017

De Cochabamba à Barcelone : une trajectoire de vie transnationale d'un couple bolivien, observée des deux côtés de l'Atlantique

Prénom	Sexe	Localité (département) de naissance	Année de naissance (âge en 2017)	Année d'arrivée en Espagne	Lieu d'enquête / de résidence	Date de l'entretien
Iago	M	Cochabamba (Cochabamba)	1961 (66)	Non migrant	Cochabamba Zone A – District 2 (Nord-Ouest de la ville)	Avril 2011
Carmel	F	La Paz (La Paz)	1965 (52)	2001 Arrivée à Cuenca (Madrid) – restée quatre ans	Barcelone	Novembre 2011

Les entretiens de contextualisation menés à Cochabamba (Bolivie) avec des Boliviens

		Prénom	Sexe	Année de naissance (âge en 2017)	Statut par rapport à la migration en Espagne	Date de l'entretien	Zone de l'entretien à Cochabamba
1	-	Shana	F	1949 (68)	Migrante de retour	Mars 2011	Hors zone
2	-	Rosina	F	1967 (50)	Migrante de retour	Mars 2011	Hors zone

3	1	Shirley	F	1973 (44)	Migrante de retour	Mars 2011	A – District 2 (Nord-Ouest de la ville)
4	2	Jino	M	1980 (37)	Migrant de retour	Avril 2011	A
5	3	Zano	M	1978 (39)	Non migrant	Avril 2011	A
6	4	Lisa	F	1968 (49)	Non migrante	Avril 2011	A
7	5	Julio et Monia	M/F	1979 (38) 1980 (37)	Non migrants	Avril 2011	A

8	1	Elzear	M	1938 (79)	Non migrant	Avril 2011	B – District 6 (Sud-Est de la ville)
9	2	Josefina	F	1950 (67)	Non migrante	Avril 2011	B
10	3	Dalia	F	1949 (68)	Non migrante	Avril 2011	B
11	4	Vic	M	1972 (45)	Migrant de retour	Avril 2011	B
12	5	Danny	M	1979 (38)	Migrant de retour	Avril 2011	B

N° 10 : Une expérience bio-géographique en version étendue

Migration et perte d'innocence, ou la « double absence » insupportable (Tatiana, F, 21, Bolivie, Cadaqués, 2012)

Âgée de 21 ans en 2012, Tatiana vivait à Quillacollo, lorsqu'à la mort de son grand-père, et contrainte par sa mère, elle la rejoint en 2005 à Cadaqués, accompagnée de sa demi-sœur de 7 mois et de sa grand-mère. Elle explique la venue et la présence d'une majorité de sa famille en Espagne – pour partie à Madrid, pour partie à Cadaqués (parmi les premiers Boliviens qui y soient arrivés) –, par la volonté de changer de style de vie ; le travail s'y trouvant et l'argent s'y gagnant plus facilement qu'en Bolivie. Ne connaissant pour seul autre lieu que Cochabamba, où elle est née et où elle a grandi jusqu'alors, c'est à quinze ans que Tatiana fait ainsi pour la première fois l'expérience de la migration. Tatiana la décrit comme imposée et subie, quand bien même elle puisse *a posteriori* être minimisée, pour ne pas être jugée comme une expérience isolée : « - Comment cela s'est-il passé en venant ici [à Cadaqués] ? - Très mal. Très mal, parce qu'elle [ma mère] a dû me laisser moi, laisser mon demi-frère. Au début elle n'avait toujours pas ma demi-sœur. Mais ensuite, lorsqu'elle est partie d'ici [Cadaqués] pour là-bas [Cochabamba], elle est tombée enceinte. Cela n'est pas seulement arrivé à ma mère. Cela est arrivé également à mes oncles, qui ont dû laisser leurs enfants, petits. Ils ont ramené leurs enfants ici. [...] Moi, je ne voulais pas venir. Je voulais rester là-bas. Mais parce que je n'avais personne là-bas, alors ils ont dit... ils m'ont obligé à venir. Ils ont dit : 'il n'y a personne là-bas, avec qui vas-tu rester ?' ».

Elle dit alors s'habituer très vite aux conditions de vie locales ; n'étant pas seule lorsqu'elle arrive – avec sa famille sur place et la présence de nombreux Boliviens –, elle « ne manque » pour ainsi dire de « rien ». Pourtant, bien que l'organisation de son quotidien, ante et post-migratoire – à Quillacollo et à Cadaqués – ne diffère pas véritablement en substance (domicile, sorties entre amis, école / travail), Tatiana juge *a posteriori* que « c'est très différent [en Bolivie] de ce que j'aurais ici [à Cadaqués]. Là-bas on a beaucoup de liberté ; on peut sortir, aller danser en fin de semaine à la discothèque avec [s]es compagnons ; des choses, qu'ici, non ». N'obtenant pas son baccalauréat, elle se met finalement à travailler comme serveuse dans différents bars et restaurants, et comme baby-sitter, tandis que sa grand-mère, sa mère et sa demi-sœur s'en retournent progressivement toutes en Bolivie – sa demi-sœur étant trop petite

et sa grand-mère ayant des problèmes de santé. Son premier retour en Bolivie, après quatre ans d'absence, se fait bref, et elle s'installe alors à son retour avec ses oncles tandis que sa mère retourne en Bolivie l'année suivante : « - *Ta mère est partie il y a deux ans ?* - L'année dernière. - *Pourquoi n'es-tu pas retournée en Bolivie ?* - Je ne sais pas. Parce que, déjà, j'étais en train de travailler. Déjà je voulais être indépendante. Être indépendante par moi-même parce que j'étais déjà majeure et j'avais 20 ans. Et... je ne sais pas. Je suis allée en Bolivie l'année d'avant. J'y suis allée en vacances. J'y suis allée après quatre ans. J'y suis restée trois mois ».

La différence majeure entre l'« ici » et le « là-bas » réside alors selon Tatiana dans le travail et l'argent gagné, conférant un pouvoir-être-indépendant dont le revers de la médaille est la perte d'insouciance avec la naissance de responsabilités. Cet état de fait, Tatiana le formule sur le ton du remord, et y voit là une conséquence directe de sa migration et de sa venue à Cadaqués : « Et avoir un niveau de vie différent de celui que j'ai ici. - *C'est-à-dire ?* - Je ne veux pas être comme cela - ma mère, qui m'a amenée ici depuis la Bolivie, où je me suis fait des amis, où je suis restée, où j'ai pris mon indépendance, où j'ai voulu travailler, et j'ai travaillé, parce que je ne voulais plus étudier. Et il m'est arrivé à ce qu'il m'est arrivé. Pour ne pas avoir prêté attention à ce que me disait ma mère ; à ce qu'ils m'ont dit - de ne pas m'attacher énormément aux garçons. Et au final, j'ai mon fils, mais c'est la seule chose que j'ai ».

Car Tatiana est jeune mère célibataire, reproduisant ainsi le schéma conjugal expérientiel qu'a connu sa propre mère ; Tatiana n'a pas connu son père qu'elle me présente comme un homme ayant abandonné sa mère lorsqu'elle était très petite. En couple avec son compagnon depuis quatre ans - originaire de Cochabamba lui aussi et rencontré à Cadaqués -, elle le quitte finalement lorsqu'elle apprend qu'il la trompe alors qu'elle est enceinte depuis peu. Elle passe sa grossesse seule. Et s'il vient voir l'enfant lorsqu'elle accouche, qu'il l'aide avec quelques achats, et que - selon elle - il aime son fils, ils n'échangent guère depuis maintenant neuf mois ; désormais en couple avec une autre femme, elle ne sait rien de ses projets ; elle espère qu'il la laissera partir avec l'enfant - comme elle le lui a fait savoir.

Un fort contrôle social familial localement subi de la part de ses oncles - *a fortiori* depuis la naissance de son fils, et ce malgré l'aide financière et le soutien apportés -, que je devine au fil de mes observations et d'échanges avec des

personnes tiers ; un sentiment d'enfermement et d'ennui dans le village, renforcé par une mobilité restreinte avec l'extérieur (sans voiture véritablement à disposition ni permis de conduire) ; et l'absence d'un travail constant : telles sont les raisons majeures avancées par Tatiana pour vouloir quitter Cadaqués pour tout autre lieu – en Bolivie ou en Espagne –, dès lors qu'elle y aurait une stabilité et une sécurité de l'emploi garanties et une accessibilité à tout service aisée ; où elle pourrait ainsi jouir seule, avec son fils, de son indépendance, et pourquoi pas reprendre des études. L'expérience d'adultère et d'abandon de son compagnon semble toutefois celle, qui pour l'heure, prévaut dans la représentation négative que Tatiana s'est construite de sa vie possible à Cadaqués : « - *Tu n'as jamais pensé rester en Espagne de manière définitive ?* - Non. Définitivement en Espagne, non. Pour se promener, peut-être. Mais j'ai pour projet, d'ici trois ans, travailler ces trois ans, de m'en aller et de faire mon commerce et de vivre de mon commerce que j'aurais monté là-bas. Mais tout peut arriver. Je peux te dire aussi que je pourrais rester plus longtemps que ce que j'ai dit, si les plans que j'ai édifiés ne s'accordent pas. Il se peut alors que oui. Cela, je le verrai avec le temps, avec ce qui se passera. Parce qu'avec le père de mon fils, nous avons également une relation compliquée. Avec cela aussi nous verrons. [...] On verra si le jour où je veux m'en aller, il me laissera le prendre. S'il sera d'accord pour que je le prenne. Tous ces problèmes. [...] Tout cela fait également que j'ai envie de partir plutôt que d'être ici à Cadaqués. [...] Mais j'aimerais avoir un lieu stable et un travail sûr. Si je m'en vais sans travail sûr, si je m'en allais sans avoir de travail, je ne sais pas comment cela se passerait. Avec le bébé, et les frais représentés, si l'on m'offrait en Espagne un travail sûr avec un appartement, je m'en irais ».

Assise à mes côtés, sur le canapé étroit d'un appartement qu'elle partage avec sa tante et le mari de celle-ci, son bébé emmailloté aux bras, la télévision allumée en fond en sourdine, la vie de Tatiana à Cadaqués – ainsi qu'elle me la décrit –, est désormais caractérisée par une routine quotidienne centrée sur son unique projet de départ et peut-être de retour et d'installation en Bolivie, d'ici deux à trois ans, le temps que son fils grandisse. Partant de son propre vécu, elle perçoit cette alternative comme le meilleur choix à faire pour lui : une présence qu'elle souhaite en « un seul lieu », l'apprentissage d'« une seule routine », d'« un seul style de vie », – plutôt que de « ne rien conserver en allant d'un lieu à l'autre ». Ces images, qui reviennent tel un leitmotiv tout au long de l'entretien, laissent entrevoir le sentiment éprouvé d'une « double absence » (SAYAD 1999)

insupportable, et corollairement celui d'une instabilité vécue à différents niveaux, que Tatiana associe à son expérience de la migration et à celle de sa vie et présence à Cadaqués : « Rester là-bas [en Bolivie] pour vivre, qu'il ait la vie que je veux qu'il ait, qu'il étudie - c'est aussi par rapport à l'éducation qui est très différente de celle d'ici -, qu'il n'ait qu'un seul style de vie. Quand il sera grand, il prendra lui-même ses décisions. [...] Je veux qu'il ne soit que dans un seul lieu, qu'une seule vie, qu'une seule routine. L'amener de là-bas à ici, c'est lui porter préjudice, dans ses études, dans les amis qu'il peut se faire, je veux qu'il ne connaisse qu'un seul monde, qu'il s'y habitue. Une seule chose ».

Tatiana passe désormais la majeure partie de son temps à s'occuper de son nourrisson et à aider ses oncles, « à la maison, comme elle le peut ». Les frais associés à la naissance étant conséquents, Tatiana ne prévoit pas pour l'heure de retourner en Bolivie pour les fêtes de fin d'année, repoussant ainsi le moment où sa mère et sa grand-mère pourront enfin voir le bébé. Elle pense « toucher le chômage, ou n'importe quelle aide qu'ils te donnent ici », le temps de chercher à nouveau du travail d'ici à un an ; alors peut-être mettra-t-elle son fils à la garderie jusqu'à ses quatre ans. N'ayant aucun projet à long terme ainsi assuré, elle confie que « néanmoins, on avance comme cela ». Lorsque je la revoie l'été suivant, elle semble avoir gagné en assurance et pris du recul vis-à-vis de son ex-compagnon ; elle fait quelques ménages, ici et là, et pose un regard au jour le jour sur ses relations amoureuses. Elle maintient sa volonté de retourner en Bolivie avec son fils. Alors peut-être pensera-t-elle revenir travailler durant la saison seule, à l'instar de nombreux Boliviens qui le font déjà ou l'envisagent.

Tables des figures et abréviations des sigles cités

Expériences

Expérience 1 : Chaque personne est un monde (<i>Hernando, H, 35, Bolivie, Cadaqués, 2012</i>) _____	18
Expérience 2 : Des avis divergents au sujet du tourisme à Cadaqués (<i>recompilation d'expériences multiples d'habitants divers, Cadaqués, 2013</i>) _____	176
Expérience 3 : Migration interne (nationale) et toujours étranger après toute une vie passée au village qui va <i>s'insécurisant</i> (<i>Armando, H, 48, Espagne, Cadaqués, 2013</i>) ____	200
Expérience 4 : Entre Catalans et Indiens, entre un Cadaqués rural et un Cadaqués urbain (<i>Francisco, H, 41, Argentine, Cadaqués, 2013</i>) _____	201
Expérience 5 : Cadaqués-Buenos Aires-Berlin, transposition et mise en abîme d'expériences de la diversité immigrée (<i>Iris, F, 38, Allemagne, Cadaqués, 2013</i>) ____	202
Expérience 6 : Travailler pour épargner et l'installation dans la routine, ou l'exemple d'un type de trajectoire-adaptation plutôt réussie (<i>Margarita, F, 35, Bolivie, Cadaqués, 2012</i>) _____	228
Expérience 7 : « Comme dans une barque à la dérive », ou de l'erreur au final d'avoir émigré (<i>Daniel, H, 37, Bolivie, Cadaqués, 2012</i>) _____	230
Expérience 8 : La migration comme indépendantisation et accomplissement de soi (<i>Eduardo, H, 25, Bolivie, Cadaqués, 2012</i>) _____	234
Expérience 9 : À contre-courant du juste salaire de la souffrance ou de la croyance de « devoir gagner ses galons » d'immigrant (<i>Neil, homme, 42, Bolivie, Cadaqués, 2012</i>)	236
Expérience 10 : Migration et perte d'innocence, ou la « double absence » insupportable (<i>Tatiana, F, 21, Bolivie, Cadaqués, 2012</i>) _____	240
Expérience 11 : Une trajectoire migratoire « à la Cendrillon », ou quitter le « village du Diable » et le « cul du Monde » (<i>Liana, F, 27, Bolivie, Rosas, 2012</i>) _____	242
Expérience 12 : La capacité à réinvestir émotionnellement un espace suite à un traumatisme vécu (<i>informel, F, 26, Bolivie, Rosas, 2013</i>) _____	261
Expérience 13 : La mobilité au service de l'éloignement spatial comme traitement curatif (<i>informel, F, 26, Bolivie, Rosas, 2013</i>) _____	262
Expérience 14 : Partir et s'annihiler tout moyen de pouvoir revenir (<i>Shirley, F, 37, Bolivie, Cochabamba, 2011</i>) _____	263
Expérience 15 : Migrer et rester ici plutôt que là-bas, un double « faute de mieux » improbable (<i>Sandro, H, 28, Bolivie, Cadaqués, 2012</i>) _____	266
Expérience 16 : Le départ-absence de soi ou comment on recommence ailleurs en se créant autre (<i>Carrie, F, 37, France, Cadaqués, 2013</i>) _____	269
Expérience 17 : Le déracinement émigratoire, ou l'altération de la construction spatiale du sens (<i>informel, H, 76, Tunisie, France, 2017</i>) _____	271
Expérience 18 : Lorsque le travail occulte grandement tout le reste (<i>Asis, H, 35, Pakistan, Cadaqués, 2013</i>) _____	276

Expérience 19 : Cuisiner ethnique, ou d'un unique travail local, à un travail d'appoint hivernal (<i>Edna, F, 40, Bolivie, Cadaqués, 2012</i>) _____	278
Expérience 20 : Une église lieu d'accueil et d'invitation au dialogue pour un village cosmopolite (<i>Enrique, H, 51, Espagne, Cadaqués, 2013</i>) _____	280

Points notionnels

Point notionnel 1 : Irrégulier / illégal (migrant) _____	57
Point notionnel 2 : La (trans)localité _____	58
Point notionnel 3 : Psychologie sociale et psychologie environnementale _____	60
Point notionnel 4 : Environnement et espace _____	61
Point notionnel 5 : Échelle et scalarité _____	66
Point notionnel 6 : La démarche abductive _____	84
Point notionnel 7 : L'étude de cas élargie / étendue _____	98
Point notionnel 8 : Le village global _____	99
Point notionnel 9 : La <i>vila</i> _____	163
Point notionnel 10 : L'expérience _____	213
Point notionnel 11 : La bio-géographie _____	216
Point notionnel 12 : La diastance _____	223
Point notionnel 13 : L'investissement géographique _____	252

Encarts-paysages

Encart-paysage 1 : Scène de vie quotidienne sur la place principale. (Cadaqués, 09/2015) _____	17
Encart-paysage 2 : <i>Lost in translation</i> . (Argentine, 02/2011) _____	43
Encart-paysage 3 : Petite bibliothèque villageoise de rue. (Cadaqués, 09/2015) _____	49
Encart-paysage 4 : <i>Derrière le paravent de ce qui est au menu</i> . (Cadaqués, 09/2015) _____	81
Encart-paysage 5 : Dîner bolivien en petit comité. (Cadaqués, 07/2012) _____	111
Encart-paysage 6 : <i>Tripalium</i> (Street Art 1). (Cadaqués, 09/2015) _____	141
Encart-paysage 7 : <i>Forever Dalí</i> . (Cadaqués, 09/2015) _____	149
Encart-paysage 8 : Trans-terres (Street Art 2). (Cadaqués, 09/2015) _____	209
Encart-paysage 9 : Instantané de biographisation partagée. (Figueras, Catalogne, 08/2013) _____	249
Encart-paysage 10 : Introspection (Street Art 3). (Cadaqués, 09/2015) _____	291

Graphiques

Graphique 1 : Les non-nationaux à Cadaqués (évolution 1999-2017) _____	183
Graphique 2 : Une diversité présente à Cadaqués qui se lit dans la vingtaine de nationalités résidentes (2010) _____	185
Graphique 3 : Une majorité de Boliviens présents à Rosas étaient auparavant à Cadaqués _____	196

Schémas

Schéma 1 : Analyse par échelons ou scalaire _____	69
Schéma 2 : Utopie, Science-Fiction et Anticipation, un bref aperçu définitionnel des différences et des apports réciproques _____	106
Schéma 3 : La relation sujet-Monde _____	145
Schéma 4 : Décomposition triadique de la présence humaine _____	146
Schéma 5 : L'habitabilité critère d'échelle de l'habiter, les formes de présences comme ses variables _____	148
Schéma 6 : Types d'entités communales en Espagne et cas de Cadaqués _____	162
Schéma 7 : Détail des empreintes mentales bio-géographiques _____	220
Schéma 8 : Typologie des modes d'investissement géographique _____	254
Schéma 9 : Conceptualisation de logiques progressives et régressives de l'habiter à partir du cas empirique de Cadaqués _____	286

Bio-géographies de Cadaqués d'habitants boliviens

Bio-géographie 1 : Une présence annuelle choisie (<i>Margarita, F, 35</i>) _____	229
Bio-géographie 2 : Une présence annuelle en <i>stand-by</i> (<i>Daniel, H, 37</i>) _____	231
Bio-géographie 3 : Une présence saisonnière établie (<i>Eduardo, H, 25</i>) _____	235
Bio-géographie 4 : Une présence en passe d'être saisonnière (<i>Neil, H, 42</i>) _____	237
Bio-géographie 5 : Une présence non-présente (<i>Tatiana, F, 21</i>) _____	241
Bio-géographie 6 : Une présence révolue (<i>Liana, F, 27</i>) _____	243

Planches cartographiques

Planche cartographique 1 : Localisation des zones de terrain à Cochabamba _____	119
Planche cartographique 2 : Carte administrative et démographique de la Catalogne (2017) _____	157
Planche cartographique 3 : Le noyau villageois cadaquesenc, aperçu cartographique (2012-7) _____	158

Planche cartographique 4 : Le noyau villageois cadaquesenc, aperçu paysager (2012-7) _____	159
Planche cartographique 5 : Cadaqués : occupation du sol et préservation de l'espace communal (2012-7) _____	179
Planche cartographique 6 : L'Alt Empordà, aperçu évolutif de l'environnement démographique proche de Cadaqués (2000-17) _____	184
Planche cartographique 7 : Des éléments de la diversité immigrée dans la matérialité spatiale du village _____	187
Planche cartographique 8 : Socio-démographie des personnes nées en Bolivie, résidentes de Cadaqués (2000-2011, pour 347 personnes) _____	191
Planche cartographique 9 : Les Boliviens à Figueras, une mobilité résidentielle de proximité montrant l'importance du passage par Cadaqués _____	197

Planches photographiques

Planche photographique 1 : Signalisation hôtelière et rappels visuels de Salvador Dalí : des indicateurs spatiaux importants du tourisme cadaquesenc _____	165
Planche photographique 2 : Reconquête immobilière d'un jardin vestige d'une ruralité résiduelle à Cadaqués _____	167
Planche photographique 3 : Quelques habitants boliviens dans l'économie villageoise _____	194
Planche photographique 4 : Les Italo-tunisiens : une autre histoire émigratoire méditerranéenne à ré-écrire _____	273
Planche photographique 5 : Un exemple de réappropriation culturelle et de mutation de la matérialité spatiale villageoise : le changement d'enseigne d'un commerce, ou la visibilité bolivienne rattrapée par l'ampurdanaise _____	283

Tableaux

Tableau 1 : Les localités espagnoles de plus forte présence bolivienne ont moins de 10 000 habitants, et Cadaqués arrive en tête (15 premières en 2010) _____	161
Tableau 2 : Récapitulatif situationnel succinct des instantanés bio-géographiques d'habitants villageois présentés _____	225

Documentations diverses

Documentation diverse 1 : Campagne de mode de la marque espagnole internationale <i>Desigual</i> , intitulée « Esprit bohème », menée à Cadaqués (2016) _____	173
Documentation diverse 2 : Affiche et extraits du film <i>La substància</i> (2016) _____	175
Documentation diverse 3 : Couverture du prospectus de l'exposition « Odeurs de Cadaqués » tenue au musée de Cadaqués (saison estivale 2015) _____	182

Abréviations des sigles cités

- ICGC : Institut Cartographique et Géologique de la Catalogne (*Institut Cartogràfic i Geològic de Catalunya*).
- IDESCAT : Institut de Statistique de la Catalogne (*Institut d'Estadística de Catalunya*).
- INE : Institut National de Statistique espagnol (*Instituto Nacional de Estadística*).
- OCDE : Organisation de Coopération et de Développement Économiques.
- SEC : Centre Électronique espagnol du Cadastre (*Sede Electrónica del Catastro*).

Table des matières

<i>Sommaire</i>	3
<i>Comment lire cette thèse ?</i>	7
<i>Remerciements</i>	11
Introduction générale	17
- L'histoire d'Hernando	18
- Problématique et hypothèses de recherche	21
- Une géographie psycho-sociale : fondements et moyens	33
- Une interprétation de la réalité cadaquesenca en deux actes	38
ACTE PREMIER. UNE GEOGRAPHIE PSYCHO-SOCIALE POUR UNE ETUDE DE CAS ETENDUE D'UN VILLAGE	43
Propos de l'acte premier	44
I. UNE GEOGRAPHIE PSYCHO-SOCIALE	49
Introduction du premier chapitre.....	50
I.1. Mondialisation et condition biographique : analyser une hyper-localité villageoise dans la modernité avancée	54
I.2. De la « trans-scalarité » du pouvoir politique...	65
I.3. ... à la sociabilité cosmopolite et au ré / rai-sonnement d'expériences babéliennes	73
I.4. Une démarche a-groupiste et idéal-typique	77
II. UN POSITIONNEMENT ENTREMEDIAIRE	81
Introduction du deuxième chapitre.....	82
II.1. « Vois le monde dans un grain de sable »	83
II.1.1. L'entremédialité : triptyque d'une promotion de l'altérité.....	85
II.1.2. En et au-dehors des villes-passerelles, et par-delà le migrant : ordinariser le regard porté sur toute localité et sur toute personne	89
II.2. Entrer par la globalité villageoise	93
II.2.1. Définir et augmenter le concept de village global.....	94
II.2.2. Tenir la mobilité et la diversité pour forces productrices de socialité : passer par l'œil aiguisé de la fiction	101
III. UN TERRAIN EN FILS A RETORDRE	111
Introduction du troisième chapitre	113

III.1. Préludes au terrain cadaquesenc	114
III.1.1. Un terrain bolivien de contextualisation.....	116
III.1.2. Recentrage sur le terrain espagnol : d'une location touristique recherchée à la colocation avec l'habitant	120
III.2. Enquêter (dans) un village : techniques multiformes pour une méthodologie qualitative	122
III.2.1. Partager le quotidien de résidents.....	123
III.2.2. Les entretiens auprès des habitants	126
III.2.3. La collecte de données statistiques.....	132
III.2.4. Des miroirs interprétatifs de l'habiter villageois : presse locale, cartographies comporte/mentales et rural noir	134
Conclusion de l'acte premier	136
 ACTE SECOND. HABITER : DE LA PRESENCE ET DE L'ACTION DANS UN HYPER-LIEU VILLAGEOIS.....	141
Habiter la globalité villageoise.....	142
 IV. TOURISME ET DIVERSITE IMMIGREE A CADAQUES	149
Argumentaire méthodologique	150
IV.1. Singularités et universalités en abyme d'un cas villageois ..	151
IV.1.1. Mondialisation (migratoire) et villages : un exemple européen	152
IV.1.2. Cadaqués : un <i>village urbain</i> et cosmopolite en devenir ?	156
IV.2. Les éléments empiriques d'une globalité cadaquesenca	169
IV.2.1. L'exception identitaire sanctuarisée.....	170
IV.2.2. Petite généalogie mobilière et bolivianisation d'un village.....	182
IV.3. Une géographie villageoise exacerbée du relationnel ?	198
IV.3.1. Avis situés sur Cadaqués-lieu de vie.....	199
IV.3.2. Conditions <i>objectives</i> de sociabilité	203
Considérations conclusives : relativité des modalités d'échanges et co-mondes qui s'indiffèrent.....	205
 V. DES BIO-GEOGRAPHIES D'HABITANTS.	209
Argumentaire méthodologique	210
V.1. L'expérience (de l'espace) et sa biographisation	212
V.1.1. L'expérience comme modalité promotrice de l'existence	212
V.1.2. La dimension spatiale de l'expérience narrée	215
V.2. Histoires personnelles et présences au village	217

V.2.1. Empreintes et représentations bio-géographiques	218
V.2.2. Les trois temps d'une présence spatio-temporelle	224
Considérations conclusives : mobiles, moyens et opportunités des être-là	244
VI. ...AUX COMPORTEMENTS SPATIO-EMOTIONNELS DES ACTEURS....	249
Argumentaire méthodologique	250
VI.1. L'investissement géographique personnel.....	251
VI.1.1. Dix schèmes psycho-spatiaux d'un baromètre de l'habiter.....	254
VI.1.2. Expériences spatio-émotionnelles de Cadaqués et d'ailleurs	257
VI.2. Des individus, une valorisation spatiale différentielle	274
VI.2.1. Cadaqués dans la localité de ses divers acteurs	275
VI.2.2. Trois catégories, un habiter d'inégale visibilité	280
Considérations conclusives : quelle(s) qualité(s) de l'habiter à Cadaqués ?.....	285
Conclusion de l'acte second.....	287
Ouvertures : pour (ne pas) conclure	291
- Des fuites et des perspectives	293
- Re-(dé-)montage du problème géographique construit	296
- Prospective : pour saisir comment peut se « justifier l'injustifiable »	301
- Pratiquer une géographie de l'instant	304
- Travailler aussi sur les images : que la parole compte et <i>rende lieu</i>	308
<i>Références bibliographiques</i>	313
- Ressources scientifiques	313
- Blogs, podcasts et ressources web-graphiques et journalistiques	336
- Ressources littéraires, romanesques (*), graphiques (**) et scénaristiques / filmographiques (***)	338
- Ressources institutionnelles	338
- Ressources en ligne utilisées pour les réalisations cartographiques et les traitements statistiques	339
<i>Annexes</i>	341
- N° 1 : Les résidents boliviens de Figueras inscrits au <i>Padrón</i> (version papier), de 2000 à 2010	341
- N° 2 : Les résidents boliviens de Rosas inscrits au <i>Padrón</i> (version papier), de 1981 à 2011	344
- N° 3 : Les résidents boliviens de Cadaqués inscrits au <i>Padrón</i> (version papier), jusqu'à 2011	345
- N° 4 : Les résidents de Cadaqués inscrits au <i>Padrón</i> , entre 1996 et 2017, par année et par nationalité	347

- N°5 : Les résidents de Cadaqués inscrits au <i>Padrón</i> , entre 2002 et 2017, par année et par lieu de naissance	349
- N°6 : Effectifs d'élèves nés en Bolivie et inscrits à l'école primaire de Cadaqués, de 2000 à 2011	351
- N°7 : La grille d'entretien semi-directif type, conduite avec les résidents de Cadaqués	354
- N°8 : La grille d'entretien semi-directif type avec les responsables associatifs boliviens (Catalogne)	356
- N°9 : La liste des entretiens formels réalisés	357
- N°10 : Une expérience bio-géographique en version étendue	363
<i>Tables des figures et abréviations des sigles cités</i>	367
- Expériences	367
- Points notionnels	368
- Encarts-paysages	368
- Graphiques	369
- Schémas	369
- Bio-géographies de Cadaqués d'habitants boliviens	369
- Planches cartographiques	369
- Planches photographiques	370
- Tableaux	370
- Documentations diverses	370
- Abréviations des sigles cités	371
<i>Table des matières</i>	373

Vivir en un pueblo global. Migraciones y experiencias en Cadaqués (Cataluña, España)

Alteridad, Diversidad de la inmigración, Europa, Experiencia, Geografía psicosocial, Habitar, Movilidad, Mundialización, Turismo, Pueblo

Esta tesis pretende formalizar una geografía psicosocial y trata del papel de la psique y del espacio en la individuación y la relación con el otro, mediante el estudio del habitar en Cadaqués. Éste es un municipio turístico y semi-rural de la Costa Brava española, localizado en el seno de la región catalana del Empordà y en la costa mediterránea sur-europea. Participando de la diversidad de la inmigración en dicha localidad, los no-nacionales extra/europeos, a menudo reducidos al estatuto de trabajadores extranjeros de temporada y precarios, moran también en el pueblo, algunos de ellos desde bastante tiempo. En este espacio compartido, atravesado y rico en vidas complejas, la convivencia con el otro tiene lugar bajo varias compartimentaciones, vinculadas a posiciones sociales diferenciadas y al marketing de una pretendida autenticidad autóctona. Una lectura trans-escalar de las evoluciones espaciales y un enfoque biográfico sobre las experiencias humanas posibilitan una apreciación de las transformaciones contemporáneas del pueblo de Cadaqués, en el marco de la mundialización, y de las formas de co-habitar que resultan de ellas. Todo ello nos muestra un lugar constituido por el entramado secular de múltiples movimientos materiales e ideales. Además, Cadaqués también está constituido por las brechas que son negociadas entre los habitantes según lógicas comunitarias animadas por intereses variables, a pesar de desdichas y de aspiraciones existenciales comunes. El análisis de datos de esta tesis se fundamenta sobre una investigación cualitativa realizada en el contexto de un trabajo de campo etnográfico que ha incluido entrevistas a una amplia variedad de residentes, así como la recopilación de datos estadísticos, documentales (incluyendo prensa local) y cartográficos. Todo ello muestra un día a día animado por una pluralidad de universos. Los catalizadores geo-históricos de la notoriedad y la adhesión a procesos de globalización del pueblo de Cadaqués, así como los retos actuales de la copresencia heredada, se ven destacados por las migraciones ínter/nacionales. Este estudio de caso extendido interroga por consiguiente de forma distanciada, situada y ordinarizada, una participación de los inmigrantes en la localidad, a menudo considerada desde el medio urbano bajo los ángulos del etnicismo y del integracionismo metodológicos. Frente al aumento del racismo, el corto-plazo político y una *democracidad* cuestionable en cuanto a los derechos de vivir y de desplazarse en Europa y en Occidente, esta tesis sugiere la necesidad de un pensamiento prospectivo y utópico renovado, basado en una sociabilidad respetuosa y promotora de la alteridad y en una ciudadanía que permita tanto el anclaje como la movilidad.

Habiter un Village global

Migrations et expériences à Cadaqués (Catalogne, Espagne)

Cette thèse, qui vise la formalisation d'une géographie psycho-sociale, aborde le rôle de la psyché et de l'espace dans l'individuation et le rapport à l'autre, à travers l'habiter à Cadaqués, commune semi-rurale touristique de la Costa Brava espagnole, située au sein de la région catalane de l'Empordà, sur la côte méditerranéenne sud-européenne. Participant de la diversité immigrée locale, des non-nationaux extra/européens, souvent réduits au statut de travailleurs étrangers saisonniers et précaires, habitent aussi ce village, pour certains depuis longtemps. Dans cet espace partagé, traversé et riche de lignes de vies complexes, le vivre-ensemble avec autrui connaît pour autant divers compartimentages, liés à des positions sociales différenciées, et au marketing d'une prétendue authenticité autochtone. Une lecture trans-scalaire des évolutions spatiales et une approche biographique des expériences humaines permettent alors d'apprécier les transformations contemporaines du village dans la mondialisation, et les formes du co-habiter qui en résultent. Elles donnent à voir un lieu constitué de l'enchevêtrement séculaire de multiples mouvements matériels et idéels. Mais aussi des écarts, qui sont négociés entre les hommes selon des logiques communautaires mues par des intérêts variés, malgré des infortunes et des aspirations existentielles communes. L'analyse, qui s'appuie sur une enquête qualitative mobilisant un terrain ethnographique avec différents résidents interviewés, des données statistiques, de la presse locale, et l'outil cartographique, montre ainsi un quotidien animé par une pluralité d'univers. Les ferments géo-historiques d'une notoriété et d'une globalité villageoises et les enjeux actuels d'une coprésence héritée, sont mis en exergue par les migrations inter/nationales. Cette étude de cas étendue interroge donc de manière distanciée, située et ordinarisée, une participation des migrants à la localité plus souvent saisie en milieu urbain sous les angles de l'ethnicisme et de l'intégrationnisme méthodologiques. Face à une augmentation du racisme, un court-termisme politique, et une démocratisation discutable des droits à habiter et à se mouvoir en Europe et en Occident, cette thèse suggère la nécessité d'une pensée prospective et utopique renouvelée, sur une socialité respectueuse et promotrice d'altérité, et sur une citoyenneté associant ancrage et mobilité.

Mots-clefs : *Altérité, Diversité immigrée, Europe, Expérience, Géographie psycho-sociale, Habiter, Mobilité, Mondialisation, Tourisme, Village*

Living in a global Village

Migrations and experiences in Cadaqués (Catalonia, Spain)

This thesis, which seeks to formalize a psycho-social geographical situation, reviews the role of the psyche and of space in individuation and the relationship with the other by studying everyday life in Cadaqués, a semi-rural tourist village on Spain's Costa Brava, situated in the heart of the Catalan region of Empordà on the South-Mediterranean coast. This village has a diverse local population, given the presence of European and non-European immigrants who are often reduced to the status of foreign seasonal and temporary workers, often long-term. In this shared community, with a wide variety of rich and complex lives, co-habitation with outsiders leads to the emergence of several subgroups based on hierarchical social position and promotion of a so-called native authenticity. A transcalar interpretation of spatial changes and a biographical approach on human experience permits an assessment of contemporary transformations in this village as part of the global world and of different forms of co-habitation that emanate from this situation. It describes a space constituted by a secular interaction of a wide range of material and idealistic changes, while at the same time, exposing the variations negotiated between individuals along community lines and influenced by various interests, despite their shared existential misfortunes and aspirations. This analysis, which is based on a qualitative survey of an ethnographic terrain, interviews with different categories of residents, statistical data, press articles, and mapping, reveals daily life functioning within a plurality of universes. Geohistorical catalysts of notoriety and adherence to globalization processes of the village of Cadaqués, as well as issues arising from a co-habitation between native population and visitors, are both highlighted by inter/national migrations. This extended case study takes a distanced, situated and ordinarized approach to questioning the participation of migrants in their village, a participation that is more often analysed in an urban environment from the perspective of methodological ethnicism and inclusiveness. With the rise in racism, political short-term vision and disputes over conformity to democratic principles, specifically the right to live and move around Europe and the West, this thesis demonstrates the importance of initiating a renewed prospective and utopic approach to a respectful sociality that is capable of promoting otherness and a citizenship that permits both rooting and mobility.

Key-words : *Otherness, Immigrant Diversity, Europe, Experience, Psycho-Social Geography, Living Space, Mobility, Globalisation, Tourism, Village*